

OEUVRES COMPLÈTES
DE
SAINTE TÉRÈSE
DE JÉSUS

TOME CINQUIÈME

Nil obstat :

O. ROLAND-GOSSELIN,

C. h.

Censor deputatus.

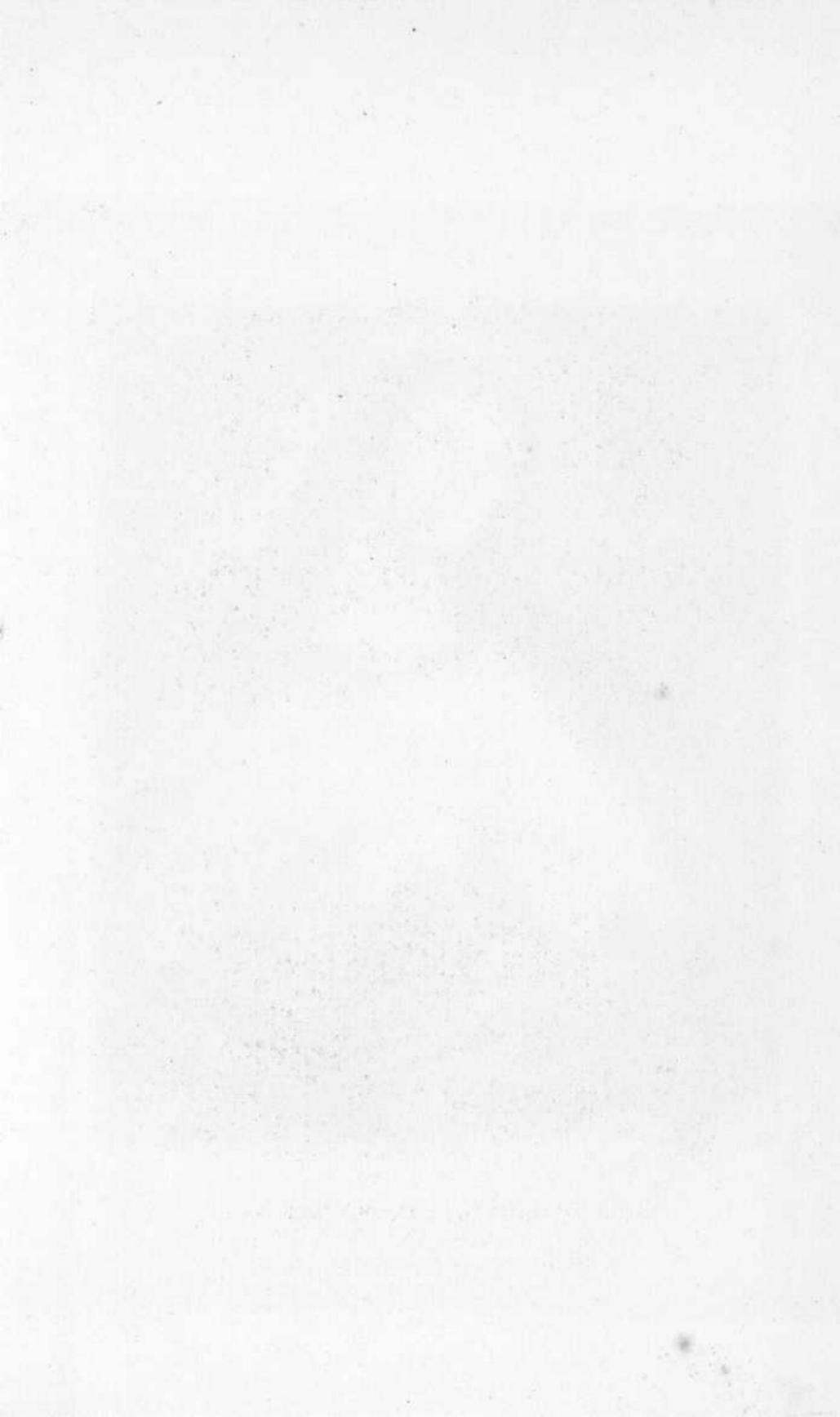
Imprimatur :

Parisiis, die 15 Aprilis 1910.

† LEO ADOLPHUS,

Arch. Parisiensis.

Tous droits réservés.





Héliog. Dujardin

PORTRAIT DE SAINTE TÉRÈSE
attribué à Murillo

Propriété des Carmélites du premier monastère de Quito.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
SAINTE TÉRÈSE
DE JÉSUS

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

LES CARMÉLITES DU PREMIER MONASTÈRE DE PARIS

AVEC LA COLLABORATION DE

M^{GR} MANUEL-MARIE POLIT

ÉVÊQUE DE CUENCA (ÉQUATEUR)

ANCIEN SUPÉRIEUR DES CARMÉLITES DE QUITO

TOME CINQUIÈME

LE CHEMIN DE LA PERFECTION. — EXCLAMATIONS.

PENSÉES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES. — AVIS.

PARIS

Gabriel BEAUCHESNE & C^{ie}, Éditeurs

ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

117, rue de Rennes, 117

1910

DÉPOT A LYON : 3, avenue de l'Archevêché

LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL LUÇON,
ARCHEVÊQUE DE REIMS.

Mes Révérendes Mères,

Je viens vous remercier de l'envoi que vous avez eu la bonté de me faire de votre traduction nouvelle de la *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*.

La Bulle de Canonisation de votre illustre fondatrice nous dit que « le Tout-Puissant l'avait comblée de l'Esprit d'intelligence, afin que non seulement elle laissât à l'Église de Dieu l'exemple de ses vertus, mais qu'elle l'arrosât des eaux abondantes de la divine Sagesse, en composant sur la théologie mystique des ouvrages remplis de piété, dont la lecture produit dans les âmes des fruits abondants de salut et excite un vif désir de la céleste patrie ».

C'est donc une œuvre très utile que vous avez entreprise, en travaillant à donner aux âmes avides de se nourrir de la pure doctrine des Saints et de s'instruire à leur école dans la piété et dans les voies de Dieu, une traduction des ouvrages de votre séraphique mère, qui, par sa clarté et par son exactitude, leur en facilitât l'intelligence.

Je ne puis juger par moi-même du mérite de votre traduction ; mais la connaissance parfaite qu'avait de la langue castillane et de la langue française, celle de vos Sœurs qui fut le principal artisan de votre œuvre, le concours qu'a bien voulu vous prêter Mgr Pôlit, évêque de Cuenca, sont des garanties qui inspirent toute confiance. On peut dire que la Providence s'est mise avec vous de la partie, en vous ménageant la rencontre des circonstances les plus propres à assurer le succès de votre pieuse entreprise.

LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL ANDRIEU,
ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

ARCHEVÊCHÉ
DE BORDEAUX

Bordeaux, le 15 novembre 1910.

En la fête de sainte Gertrude.

Mes Révérendes Mères,

Nous avons, grâce à vous, une nouvelle traduction des œuvres de sainte Thérèse et quelle traduction ! Si je ne craignais de blesser votre modestie, je vous dirais qu'elle est parfaite. Elle reproduit le texte original dans un style dont la précision, le naturel et la grâce feraient vite croire que votre séraphique mère, d'ailleurs si française par les sentiments, a écrit dans notre belle langue.

Au mérite d'une admirable exactitude, votre traduction joint celui d'une évidente opportunité. Vous connaissez la crise épouvantable que notre pauvre pays traverse, crise d'athéisme et d'individualisme, crise d'anarchisme et de sensualisme. A la vue de tant d'âmes qui se perdent, vous avez éprouvé la douleur poignante que sainte Thérèse ressentit en écoutant le récit d'un apôtre des Indes et vous avez, comme elle, supplié le divin Maître « de vous fournir les moyens d'attirer quelques âmes à son service, puisque le démon en entraînait un si grand nombre ». De telles prières ne demeurent pas inefficaces, et le Seigneur a exaucé la vôtre en vous inspirant d'entreprendre, avec une collaboration faite de dévouement, de piété et de lumière, une nouvelle traduction des œuvres de l'illustre réformatrice du Carmel. Le charme de votre travail engagera nos compatriotes à lire les œuvres de sainte Thérèse et, à l'école de ce séraphin terrestre, ils ne pourront que se pénétrer de l'esprit qui l'anima et qui répond si bien aux besoins actuels de l'âme française, puisqu'il fut surtout un esprit d'oraison, de zèle, d'obéissance et de sacrifice.

On reproche aux ordres religieux, en particulier aux ordres contemplatifs, de manquer de patriotisme. Cette accusation, mille fois démentie par l'histoire, ne s'explique que par le parti-pris de dénigrer ce que Tertullien appelait la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ. Vous aimez la France même quand elle ne vous aime pas, et vous pensiez certainement à elle lorsque vous prépariez sur la terre d'exil un travail qui s'adresse aux Français et qui, en les rendant meilleurs pour Dieu, les rendrait meilleurs pour leur patrie.

Votre traduction mérite d'être lue. Je souhaite que le public, malgré son peu de goût pour les choses mystiques, l'accueille avec faveur. Ce sera votre première récompense. Mais le ciel vous en prépare de plus hautes, en voyant avec quel amour de l'Église et des âmes vous vous appliquez à répandre les magnifiques leçons de spiritualité qui se dégagent, pour les personnes vivant dans le monde comme pour les personnes vivant dans le cloître, de tous les écrits de votre sainte Institutrice.

Veuillez agréer, mes Révérendes Mères, avec mes remerciements et mes félicitations, l'hommage de mes sentiments respectueux et paternels en Notre-Seigneur.

† PAULIN CARD. ANDRIEU,
Archevêque de Bordeaux.

LETTRE

DE SON ALTESSE ROYALE LA PRINCESSE PAZ DE BAVIÈRE
INFANTE D'ESPAGNE.

Nymphenburg, le 16 décembre 1909.

Ma Révérende Mère,

Il est difficile de dire la joie et surtout l'admiration que la traduction des Œuvres complètes de sainte Térése m'a causée. Je voudrais que les historiens les plus sévères puissent voir les notes qui enrichissent la simple narration des faits. Ils croiraient que cet ouvrage est écrit par des professeurs qui consacrent toute leur vie à ces études. Pour moi, justement, son plus grand charme, c'est de sentir sainte Térése revivre sous la plume de ses filles ; on croit l'entendre parler dans ce milieu qu'elles ont si bien su décrire. C'est qu'elle est toujours vivante partout où elles se trouvent. Quand j'entre dans un couvent de carmélites dans quelque pays que ce soit, je crois être en Espagne.

C'est comme espagnole aussi que j'ai salué avec enthousiasme l'apparition de cette magnifique édition des Œuvres complètes de sainte Térése et que je désire de tout cœur que l'ouvrage soit connu de tout le monde.

PAZ, PRINCESSE DE BAVIÈRE,
Infante d'Espagne.

SEGUNDA CARTA

Del Sr. D. Marcelino Menéndez y Pelayo, de la real Academia Española, á una religiosa carmelita del primer monasterio de Paris.

Santander, 12 de Julio de 1909.

Los dos tomos ultimamente publicados de la traducción de las Obras de santa Teresa, que he recibido y leído con sumo interés, continúan dignamente el gran trabajo emprendido por las religiosas francesas del Carmelo para dar á conocer los escritos de su santa Madre, restituyéndolos á la nativa pureza de su texto, é ilustrándolos con todas las aclaraciones y notas necesarias. El esmero con que estos volúmenes han sido preparados iguala, si no excede al que muestran los dos primeros. Es todavía más rica y más variada la documentación y más extenso y nutrido el comentario, sin que por otra parte haya en él nada de superfluo. Espero ver completado pronto este monumento de piedad y de literatura, que debe servir de estímulo á los españoles para dar cuanto antes una edición crítica del texto original de las obras de la santa.

Agradeciendo profundamente el obsequio de estos libros, se ofrece

Vuestro servidor muy reconocido

M. MENÉNDEZ Y PELAYO.

TRADUCTION

SECONDE LETTRE

DE M. MENENDEZ Y PELAYO, DE LA ROYALE ACADÉMIE ESPAGNOLE, A UNE CARMÉLITE DU PREMIER MONASTÈRE DE PARIS.

Santander, le 12 juillet 1909.

J'ai reçu et lu avec un extrême intérêt les deux tomes de la traduction des Œuvres de sainte Térése dernièrement parus. Ils continuent dignement le grand travail entrepris par les religieuses françaises du Carmel en vue de faire connaître les écrits de leur sainte Mère, en les rendant à la pureté native du texte, et en les enrichissant de tous les éclaircissements et de toutes les notes nécessaires. Le soin avec lequel ces volumes ont été préparés égale, si même il ne surpasse, celui que dénotent les deux premiers. La documentation est encore plus riche et plus variée, le commentaire plus étendu et plus nourri, sans que d'autre part il s'y trouve rien de superflu. J'espère voir bientôt compléter ce monument de piété et de littérature, qui doit stimuler les espagnols à donner le plus tôt possible une édition critique du texte original des Œuvres de la Sainte.

En vous remerciant profondément de l'hommage de ces livres, je me dis

Votre serviteur très reconnaissant,

M. MENENDEZ Y PELAYO.

INTRODUCTION

CHEMIN DE LA PERFECTION

Précédé de notices sur l'auteur de l'Œuvre

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

INTRODUCTION

AU

CHEMIN DE LA PERFECTION

Première rédaction ou Manuscrit de l'Escuriat.

Doña Térèse de Ahumada venait d'exécuter l'ordre reçu d'en haut. Elle avait édifié un monastère étroit et pauvre, aux murs nus et grossiers, mais dont les fondements spirituels étaient si larges et si profonds, qu'un regard éclairé pouvait augurer déjà la hauteur à laquelle l'édifice allait s'élever. Elle y avait réuni quelques âmes choisies, dont elle pouvait dire « qu'elles étaient telles que ses désirs se les figuraient (1) ». Après leur avoir donné la bure et le voile grossier des Déchaussées, après avoir déposé dans leurs âmes quelques étincelles du feu qui brûlait son cœur, fortifié leurs énergies par ce courage plus que viril qui marquait toutes ses résolutions, elle avait dû reprendre le chemin de son monastère pour soutenir la tempête qui s'annonçait. Au printemps de 1563, le calme s'étant fait autour de son œuvre, Térèse, accompagnée de quatre religieuses de l'Incarnation, venait retrouver les novices qu'elle avait revêtues du saint habit six mois auparavant, et, peu après, se voyait établie par l'évêque d'Avila prieure de la communauté naissante. Ses filles étaient d'autant plus avides de recevoir le lait de la doctrine spirituelle, qu'elles en avaient été privées de longs mois. Elles supplièrent donc leur mère de rédiger pour elles des avis adaptés

(1) *Chemin de la Perfection*, chap. 1^{er}.

à leurs besoins, surtout de leur parler de l'oraison, cette manne délicieuse dont elles la voyaient savourer la douceur et dont elles avaient faim de se nourrir comme elle. Comment pareille demande n'eût-elle pas trouvé un écho dans le cœur de Tèreſe ? N'était-elle pas de « ceux qui brûlent de zèle pour la justice et le salut des âmes, et qui ne peuvent trouver de consolation dans leur propre avancement, s'ils n'entraînent en même temps les autres au service de Dieu (1) » ? Malgré tout, il lui fallait l'impulsion de l'obéissance. Cette impulsion, le père Dominique Bañez, confesseur de la mère et des filles, fut heureux de la donner.

Il est probable que Tèreſe se mit à l'œuvre lorsqu'elle eut achevé la seconde rédaction du *Livre de la Vie*, c'est-à-dire vers 1563 (2). Au cercle intime qui l'entoure, elle parle, non le langage d'une maîtresse spirituelle qui enseigne ses disciples, mais celui d'une sœur qui entretient avec abandon des sœurs tendrement aimées. Elle débute par le motif qui lui a fait établir son couvent sur un pied si austère, et sa parole semble l'écho de celle que prononçait un siècle auparavant Jeanne-la-Pucelle, lorsqu'on lui demandait ce qui l'avait portée à son héroïque entreprise : « C'est la grande pitié qui est au royaume de France. » Le spectacle de la France envahie par l'hérésie, livrée à ce glaive sanglant qui lui a été montré dans une mystérieuse vision (3), le désir de rendre à ce royaume très chrétien la foi et avec elle le vrai bonheur, la soif enfin de multiplier sur toute la terre les vrais amis de Dieu, voilà ce qui pousse Tèreſe à un dénuement si absolu, à une retraite

(1) Saint Bonaventure (*De sex Alis Seraphim*, cap. 11).

(2) Une apostille placée à la fin d'une copie du *Chemin de la Perfection*, conservée à Salamanque, indiquerait que cet ouvrage fut écrit en 1562. Outre que l'apostille n'est pas de l'écriture de sainte Tèreſe, le texte même du livre ne permet guère de penser qu'il ait été commencé cette année-là, ni même la suivante. Ce texte, dès le Prologue et les premiers chapitres, montre que la communauté se trouvait régulièrement établie et que la sainte en était prieure. Ribera et Yepès donnent comme date de la composition du livre l'année 1562, vraisemblablement d'après l'apostille que nous venons de mentionner. Louis de Léon a fait de même dans l'édition principes des œuvres de sainte Tèreſe.

(3) Cfr. Ribera, lib. IV, cap. v.

si profonde, à des macérations si nombreuses. Ce zèle ardent, elle veut le trouver dans les âmes que le Seigneur lui-même a mises sous sa conduite. Mais, un secret instinct le lui révèle, pour qu'un cœur d'apôtre soit formé en elles, un cœur qui ne sache goûter que Dieu, qui brûle de zèle pour sa gloire, il faut non seulement qu'elles aient tout quitté pour son amour, mais qu'elles se soient dégagées de la moindre préoccupation à l'égard des choses de la terre. Le chapitre II n'est qu'une exhortation pressante à la pauvreté, non pas à une pauvreté quelconque, mais à une pauvreté aimée, recherchée avec passion, à une pauvreté « qui se retrouve dans la demeure, dans les vêtements, dans les paroles, dans les pensées », et qui, en retour, viendra conférer à l'âme « une haute souveraineté » sur tout ce qui est ici-bas. Une fois ses filles dépouillées de tout, mais alors seulement, elle les estime capables de garder toujours vive en leur cœur l'étincelle du feu sacré qu'elle vient d'y placer, elle les juge dignes de prendre rang dans les troupes d'élite du divin Roi, en état de soutenir de la force de leur prière les défenseurs de la sainte Église.

Le fondement est posé. Tèreſe entre dans le détail des obligations de la vie religieuse ; elle montre les périls à fuir, les pièges à éviter ; elle dénonce les faiblesses, les travers même. Elle pré-munit, elle enseigne, et parfois, pour mieux atteindre son but, elle ne craint pas d'entrer dans des détails personnels et intimes. Cependant, elle n'oublie pas qu'elle a promis de traiter de l'oraison. Aussi bien est-elle convaincue avec saint Augustin que « celui-là sait bien vivre qui sait bien prier (1) ». A partir du chapitre xxv (2), ses conseils portent directement sur la prière, soit vocale, soit mentale. Au chapitre xliii (3), elle commence à développer les simples et sublimes demandes que la Sagesse éternelle elle-même a daigné nous enseigner : le *Pater*. Tèreſe y découvre « tout le chemin spirituel, depuis le point de départ jusqu'à

(1) *Vere novit recte vivere, qui recte novit orare.* (Serm. LV.)

(2) xviii du ms. de Valladolid, xvi de notre traduction.

(3) xxix du ms. de Vall., xxvii de notre trad.

celui où l'âme se plonge en Dieu et s'abreuve à longs traits à la fontaine d'eau vive (1) ». A ses yeux, le vrai moyen de bien dire l'oraison dominicale, c'est de se tenir auprès de Celui qui nous l'a enseignée, de ce Maître qu'elle aime d'un amour si ardent : « Croyez-moi, nous dit-elle, séparez-vous le moins possible d'un si excellent ami (2). » Son amour pour son Maître, il se révèle à chaque page de ce livre, non moins que celui qu'elle porte aux âmes rachetées du sang divin. Rien de plus sublime, de plus tendre, que ses apostrophes au Père Éternel, le suppliant de prendre en main la défense de son Fils, de l'arracher aux outrages dont l'abreuvent les hérétiques et les mauvais chrétiens, de calmer la tempête qui agite le vaisseau de l'Église, de sauver ses fidèles sur le point de périr (3). Rien de plus touchant que ses efforts pour mettre les âmes en contact avec le cœur de Celui qui nous aime d'un si grand amour, pour leur faire comprendre « jusqu'où vont l'amitié, la tendresse qu'il témoigne à ceux qui suivent le chemin de l'oraison (4) ». Quels émouvants tableaux que celui du Christ portant sa croix et tournant vers l'âme fidèle « ses yeux si beaux, si compatissants, tout baignés de larmes », « oubliant ses souffrances pour consoler les siennes, et cela, uniquement parce que c'est auprès de lui qu'elle va chercher consolation, parce qu'elle tourne la tête de son côté pour le regarder » ! que celui de la glorieuse Vierge et de sainte Madeleine suivant le Seigneur jusqu'au pied de la croix, au milieu des insolences, des brutalités des Juifs, s'élevant au-dessus de leur propre douleur « en présence d'une douleur incomparablement plus grande (5) » ! Tantôt elle nous dépeint le grand combat où les contemplatifs, porte-enseignes dans l'Église de Dieu, reçoivent tous les coups sans en porter aucun et sans laisser paraître la moindre faiblesse au milieu de la souff-

(1) Chap. LXXIII (Esc.), XLIV du ms. de Vall., XLII de notre traduction.

(2) Chap. XLII (Esc.), XXVIII du ms. de Vall., XXVI de notre trad.

(3) Chap. IV et LXII (Esc.), III et XXXVII du ms. de Vall., III et XXXV de notre trad.

(4) Chap. XXXIX (Esc.), XXV du ms. de Vall., XXIII de notre trad.

(5) Chap. XLII (Esc.), XXVIII du ms. de Vall., XXVI de notre trad.

france (1). Tantôt elle nous montre l'union divine comme un trésor qu'il s'agit d'aller conquérir par une voie périlleuse, infestée de voleurs (2). Plus souvent encore, elle nous la représente comme la fontaine d'eau vive qui, dès l'exil, étanche notre soif brûlante. Cette comparaison, la plus chère à la plume de Térése, revient à chaque page de son livre. Sans relâche, elle nous adresse ses pressantes invitations à venir boire à cette fontaine, pour y trouver le rassasiement de tous nos désirs. Personne n'est plus persuasif que la sainte mère. Il faut que son Maître soit aimé, il faut que les âmes répondent au doux appel de son Évangile, il faut qu'elles puisent en lui, comme à leur source, la joie et le bonheur. Sa parole, toujours modeste et naturelle, est en même temps pleine d'autorité. Partout, l'on sent vibrer son cœur si tendre et si ardent ; partout, l'on retrouve son ferme bon sens, qui ne dévie jamais de la ligne droite, qui sait s'arrêter toujours au point précis où pourrait commencer l'excès.

Il est assez difficile d'indiquer quand elle acheva son travail. Évidemment il l'était lorsque le père Rossi vint à Saint-Joseph d'Avila et, sous l'inspiration de Dieu, la tira de « ce sanctuaire », comme il se plaisait à le nommer (3), pour qu'elle allât répandre au loin la surabondance de grâces dont Dieu l'avait enrichie.

Sainte Térése nous dit elle-même que le père Bañez avait accepté de revoir ses pages. Ce père toutefois ne semble pas avoir rédigé d'approbation écrite du livre tel que la sainte le composa alors. Il est probable qu'il se contenta de l'approuver de vive voix et d'en autoriser la remise aux religieuses de Saint-Joseph d'Avila. Le père Garcia de Toledo, lui aussi confesseur de la sainte à cette époque, lut et approuva de même le manuscrit, comme il avait lu et approuvé le *Livre de la Vie*. C'est Térése elle-même qui nous l'apprend, nous le verrons plus loin.

Vraisemblablement, le manuscrit demeura entre les mains des carmélites jusqu'au jour où la mère Anne de Jésus le remit à

(1) Chap. xxix (Esc.), xx du ms. de Vall., xviii de notre traduction.

(2) Chap. xxxvi (Esc.), xxiii du ms. de Vall., xxi de notre trad.

(3) Marie de Saint-Joseph : *Libro de las Recreaciones*, Recreac. VIII.

Louis de Léon, en vue de l'édition de 1588. Ce fut, avec le *Livre de la Vie*, le premier des écrits de sainte Térèse reçu à la bibliothèque de l'Escurial, sur le désir de Philippe II. Il s'y garde encore, relié en étoffe jaune à fleurs, comme le *Livre des Fondations* et l'*Écrit sur la Visite des monastères*. Le format du manuscrit est in-4° ; les feuillets utiles sont au nombre de cent quarante-sept. L'écriture est assez régulière. On trouve quelques ratures et quelques suppressions qui sont de la sainte. Tout d'abord elle ne divisa point son écrit par chapitres. Il est visible que l'indication de la division à faire a été ajoutée après coup par elle-même. Les chapitres sont au nombre de soixante-treize ; trois seulement ont un titre. Une table de titres occupant six feuillets se voit aujourd'hui à la suite du manuscrit. Elle n'est pas de l'écriture de sainte Térèse, mais elle pourrait avoir été rédigée par la sainte, car on y retrouve sa manière spéciale d'écrire le latin. Du reste, elle ne correspond pas avec les quelques numéros de chapitres qu'on trouve au corps du manuscrit.

Seconde rédaction ou Manuscrit de Valladolid.

Une fois les nouvelles fondations commencées, sainte Térèse sentit le besoin de retoucher les avis qu'elle avait donnés dans l'intimité et qui désormais allaient se répandre dans les monastères. Elle récrivit même de sa propre main l'ouvrage entier. Tout en conservant le ton de simplicité qui marquait la première rédaction, elle parla davantage en mère et en maîtresse spirituelle. Elle mit dans son travail plus d'ordre et de clarté ; elle fit des additions importantes, des suppressions aussi. Une meilleure division fut adoptée, des titres furent donnés aux chapitres, qui se trouvèrent réduits de soixante-treize à quarante-quatre. Il est à remarquer que le chapitre xvi fut ensuite arraché du manuscrit, vraisemblablement par la sainte elle-même, mais la numérotation des chapitres suivants ne fut pas rétablie.

Le manuscrit, qui se conserve encore aujourd'hui, est comme celui de l'Escurial de format in-4°. Les feuillets devaient être

au nombre de deux cent dix-neuf; mais il en manque plusieurs, volontairement détachés, ainsi que nous venons de le dire. Tèreſe, on le voit, a ſoigné ſon écriture, elle a même çà et là placé des lettres gothiques; ſouvent, en tête des chapitres, des majuscules ornées. Cette fois l'ouvrage porte un titre, qui occupe à lui ſeul les deux côtés d'un feuillet. On lit au recto :

Libro llamado Camino de Perfeccion compuesto por Teresa de Jesu, monja de la Orden de Nuestra Señora del Carmen. Va dirigido a las monjas descazas de Nuestra Señora del Carmen de la primera rregla. Livre appelé Chemin de la Perfection, composé par Tèreſe de Jésus, religieuse de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il eſt adreſſé aux religieuses déchaussées de Notre-Dame du Mont-Carmel, ſelon la première règle.

Et au verso :

J H S

Este libro trata de avisos y consejos que da Teresa de Jesus a las ermanas rreligiosas y yjas suyas de los monesterios que con el favor de Nuestro Señor y de la gloriosa Virjen Madre de Dios Señora Nuestra a fundado de la rregla primera de Nuestra Señora del Carmen, en espeçial le dirije a las ermanas del monesterio de San Josef de Avila, que fue el primero, de donde ella era priora quando le eſcrivio. Ce livre renferme des avis et des conseils que Tèreſe de Jésus donne à ſes filles, les ſœurs religieuses des monastères qu'avec l'aſſiſtance de Notre-Seigneur et de la glorieuse Vierge Mère de Dieu Notre-Dame, elle a fondés ſelon la première règle de Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle l'adreſſe ſpécialement aux ſœurs du monastère de Saint-Joseph d'Avila, le premier établi et dont elle était prieure lorsqu'elle l'écrivit.

A quelle époque et dans quel monastère ſainte Tèreſe écrivit-elle cette ſeconde rédaction? Il eſt difficile de le préciser. Le titre nous dit que plusieurs monastères étaient fondés. Or, le ſecond couvent, celui de Medina, s'eſt établi en 1567. C'eſt donc après cette date qu'elle s'occupa de ce travail. D'autre part, une copie du manuscrit, terminée le 6 décembre 1571 ne nous permet pas de reculer au delà de cette année 1571, la rédaction dont il s'agit. Voyons maintenant quels ont été les déplacements de la ſainte durant cette période? En avril 1568, elle fonde à Malagon; en

août de la même année, à Rio de Olmos, aux portes de Valladolid. Elle passe ensuite plusieurs mois dans la demeure de doña Marie de Mendoza, et elle y est assez sérieusement malade. Au commencement de l'année suivante, elle s'occupe activement de la fondation de Tolède. Aussitôt le monastère érigé (mai 1569), elle se voit obligée de se rendre à Pastrana. Rentrée à Tolède dans le courant de juillet, elle réside en cette ville jusqu'au mois d'août 1570. Ce séjour relativement paisible, et dans lequel elle déclarait jouir d'une santé beaucoup meilleure qu'à l'ordinaire (1), peut fort bien lui avoir fourni le loisir de s'occuper de cet important travail. D'août à la fin d'octobre 1570, elle séjourne à Saint-Joseph d'Avila. Elle passe à Salamanque les mois de novembre et de décembre de cette même année, puis ceux de février, de mars et d'avril de l'année suivante. Il est possible qu'elle n'ait achevé qu'à cette époque la seconde rédaction du *Chemin de la Perfection*.

Le père Bañez avait revu le premier manuscrit. Il révisa le second d'une manière minutieuse et approfondie, corrigeant, annotant parfois, ainsi qu'il l'atteste lui-même. Il en rédigea ensuite une approbation écrite, où il exprime le désir que l'ouvrage soit lu, que même les religieuses des autres ordres en reçoivent communication. Cette approbation, tracée sur une feuille volante, se conserve encore dans le manuscrit original (2). Nous la donnerons à la suite de l'ouvrage.

(1) Lettre à son frère Laurent, du 17 janvier 1570.

(2) Cette pièce se termine ainsi : *Telle est mon appréciation, et en conséquence je la signe de mon nom.* La signature, annoncée ici, est promise en outre par la note suivante, qui se trouve au bas du titre : *J'ai examiné ce livre : ce que j'en pense est inscrit à la fin et signé de mon nom ;* mais cette signature fait défaut. Une note placée en marge au chap. xxxi (xxix de notre trad.) et munie des initiales du père Bañez, se trouvant mentionnée par lui-même dans l'approbation, il n'est pas possible de douter que cette dernière ne soit de lui. Évidemment quelques personnes avaient attribué l'approbation en question au père Garcia de Toledo, se basant sur la copie dite de Madrid où la sainte déclare que son livre a été approuvé par ce religieux, mais en 1757 les carmes déchaussés crurent devoir attester qu'elle n'était pas de l'écriture du père Garcia de Toledo. Dans la copie de Madrid, la sainte parle de ce dernier, mais prend soin d'ajouter que

Le père Bañez ne fut pas seul à le revoir. Sainte Térése, en attestant authentique une copie dont nous aurons à parler, nous dit que son manuscrit a été soumis à plusieurs autres théologiens, parmi lesquels elle nomme le docteur Ortiz (1). Dans la suite, elle le remit au père Diego de Yepès, prieur des hiéronymites de la Sísala, près de Tolède, qu'elle prit pour confesseur en 1576. Lui-même parle ainsi : « Un jour que je lui faisais l'éloge du livre qui a pour titre *Chemin de la Perfection*, elle m'en témoigna une joie très vive, et ajouta non sans satisfaction : *Des hommes graves m'assurent que cela rappelle la sainte Écriture (que parece sagrada Escritura)* (2). »

La seconde rédaction du *Chemin de la Perfection* repose de temps immémorial chez les carmélites de Valladolid, sans que les religieuses puissent dire quelle circonstance leur a dévolu ce trésor. Un acte inséré au Livre conventuel montre qu'en 1754, sur l'ordre du père Nicolas de Jésus-Marie, alors général de la réforme, le texte du manuscrit fut soigneusement confronté par des hommes experts en cette matière avec les lettres autographes de sainte Térése conservées dans la même communauté, et que l'écriture fut reconnue identique.

Le livre était autrefois relié, mais le marquis de Monte Alegre ayant offert un reliquaire ou garniture d'argent en forme de livre, on enleva la couverture et on sépara le manuscrit en deux, afin de laisser apercevoir, par les quatre vitres de cristal sous lesquelles il est enfermé, la première et la dernière page, ainsi que les deux du milieu.

son livre a été revu et approuvé par bien d'autres personnages : *y artos mas*.

(1) Peut-être Blaise Ortiz, qui fut attaché à la personne d'Adrien VI avant son élection à la chaire de saint Pierre, et devint ensuite chanoine et *provisor* du diocèse de Tolède. (Cfr. Hurter : *Nomenclator litterarius*, IV (Édit. 1899, col. 1026.)

(2) Lettre à Louis de Léon et Dép. jurid. (Inform. de Tarazona.)

Copies contemporaines de sainte Tèreise.

Le *Chemin de la Perfection* était destiné aux carmélites, et c'était pour qu'il pût se répandre fructueusement dans leurs communautés que Tèreise venait d'en faire une nouvelle rédaction. Il était désiré, attendu. Restait à en faire des copies qui pussent circuler dans les monastères. La sainte fit exécuter ces transcriptions par plusieurs religieuses. Elle les corrigeait de sa propre main, et souvent les autorisait par sa signature.

Il existe actuellement quatre copies anciennes du manuscrit de Valladolid. La première se trouve chez les carmélites de Tolède. Elle ne porte pas la signature de sainte Tèreise, mais bon nombre de corrections où l'on reconnaît son écriture. En tête, on lit une protestation de soumission à l'Église romaine que nous donnerons avant le Prologue. Cette copie a une importance spéciale, parce qu'il semble avéré que, par la volonté de la sainte, elle servit pour l'impression. Elle est munie d'une attestation des réviseurs du xviii^e siècle, déclarant que la plupart des corrections que l'on y voit sont bien de sa main (1). Le volume, de format in-4°, est relié en velours rouge; il a des coins et des agrafes d'argent.

La deuxième copie se garde au second monastère de Madrid,

(1) Don Francisco Herrero-Bayona, dans sa reproduction photo-lithographique du *Chemin de la Perfection*, nous donne une description circonstanciée de la Copie de Tolède. Cette copie est précédée de remarques du père André de l'Incarnation qui occupent huit feuillets et contiennent un extrait de la déposition de Hiéronyme du Saint-Esprit, relatif au *Chemin de la Perfection*. Le père André de l'Incarnation assure qu'il y a conformité entre cette copie et l'impression d'Evora, sauf de rares et légères exceptions, assertion qui malheureusement se trouve contredite par un examen tant soit peu attentif de l'édition princeps. Les remarques sont suivies d'une attestation signée l'année 1756 par plusieurs religieux de l'ordre et affirmant que les corrections présentées par la copie sont bien de la main de la sainte. Vient ensuite l'index des chapitres, d'un papier antique et d'une main différente. Après quoi l'on trouve le titre, la protestation de soumission à l'Église romaine rédigée par sainte Tèreise, enfin le texte de l'ouvrage.

dédié sous le titre de sainte Térése (1). Elle porte, à la fin, ces lignes tracées par la sainte, d'une belle et nette écriture : *Ce livre a cent quatre-vingt-trois feuillets. Il a été approuvé et revu par le père Garcia de Toledo, de l'ordre de Saint-Dominique, et par le docteur Ortiz, de Tolède. C'est une copie d'un livre que j'ai écrit à Saint-Joseph d'Avila, lequel a été vu par les personnages susdits et par bien d'autres encore. Et comme ceci est la vérité, je le signe de mon nom. Térése de Jésus, carmélite.* Cette copie est reliée avec plaques d'argent, portant l'écusson de l'ordre et cette inscription : *Ce livre appartient au royal couvent de sainte Térése de Jésus à Madrid. Année 1675* (2).

La troisième copie se trouve chez les carmélites de Salamanque. Elle est munie de l'attestation suivante, de la même main que le manuscrit : *Ce livre a été écrit l'année 62, je veux dire 1562, et cette copie a été prise l'année 1571. Elle a été terminée aujourd'hui, jour du seigneur saint Nicolas* (3). *Elle a soixante-dix-neuf feuillets.* On trouve ensuite ces lignes de l'écriture de sainte Térése : *J'ai relu ce livre. Il me paraît conforme à celui que j'ai écrit et qui a été examiné par les théologiens ; il a les soixante-dix-neuf feuillets indiqués plus haut, plus celui-ci, où je signe. En ce monastère de Notre-Dame de l'Annonciation, de l'ordre du Carmel, au bourg d'Albe de Tormès, le 8 février de l'année 1573. Térése de Jésus, carmélite.* Cette transcription, qui est d'une belle écriture et ne porte que peu de corrections de la main de sainte Térése, est probablement celle que la mère Isabelle de Jésus, religieuse de ce monastère, atteste dans sa déposition juridique avoir faite du vivant de la sainte (4). Elle forme un volume in-4°, couvert d'une soie à fleurs.

Enfin, il existe à la Bibliothèque des manuscrits de l'Escorial une quatrième copie fort ancienne, ne portant ni les corrections

(1) Cette communauté, momentanément réfugiée au Pardo, est rentrée à Madrid en 1893.

(2) Cette date est celle de la fondation du monastère.

(3) 6 décembre.

(4) Inform. de Salamanque.

de la sainte, ni sa signature (1). Il est certain qu'outre les copies exécutées dans les monastères par l'ordre de la fondatrice, il s'en faisait d'autres encore à son insu. C'est ce qui arriva à Ségovie, au propre témoignage de l'un des amis de la sainte mère, le chanoine Orozco de Covarrubias. Il désirait lire une transcription du *Chemin de la Perfection* que les religieuses du couvent de Ségovie avaient entre les mains, mais celles-ci refusaient de la lui remettre sans l'autorisation de leur mère, et sans doute elles ne se hasardaient pas à solliciter une autorisation qu'elles la savaient bien décidée à refuser. Le chanoine usa d'adresse. Un jour que le manuscrit avait été placé dans le tour de la sacristie, il le prend, l'emporte chez lui, le fait copier en toute hâte et le rend ensuite aux religieuses (2).

Si la sainte se montrait réservée quand il s'agissait de communiquer à ses amis le traité spirituel qu'elle avait écrit pour ses filles, elle faisait exception pour son frère Laurent de Cepeda, récemment rentré à Avila et qui, à l'école de la sainte mère, se signalait par la rapidité de ses progrès dans la perfection. Il avait exposé à sa sœur les faveurs spirituelles dont Dieu commençait à le gratifier. Celle-ci lui conseilla de lire son livre, le *livre du Pater noster*, comme elle l'appelle. Il s'agit évidemment du manuscrit de la première rédaction, qui se trouvait à Saint-Joseph d'Avila. En janvier 1577, Laurent a déjà lu le livre, puisque sa sœur l'engage à le relire. « Vous y trouverez, dit-elle, beaucoup de choses concernant votre oraison, bien qu'avec moins d'étendue que dans l'autre (3). C'est, si je ne me trompe, à l'explication des paroles : *Adveniat regnum tuum*. Relisez le livre, ou du moins ce qui regarde le *Pater noster*. Vous y rencontrerez peut-être quelque chose

(1) C'est du moins ce qu'assure don François Herrero-Bayona, p. 311. La Fuente au contraire écrit que la copie de l'Escorial est signée par sainte Térèse.

(2) Voir la lettre du chanoine Orozco de Covarrubias, devenu évêque de Guadix, au père Alphonse de Jésus-Marie (20 mai 1609), que nous avons donnée au tome III des *Œuvres*, Docum. 22.

(3) Le Livre de sa *Vie*.

qui vous ira (1). » Un peu plus tard, elle insiste encore : « Cette oraison de repos dont vous parlez, c'est l'oraison de quiétude, expliquée dans ce petit livre (2). »

Édition princeps.

La sainte attachait beaucoup d'importance à conserver dans son intégrité le texte d'un traité qu'elle croyait destiné à faire du bien aux âmes. Et cependant, elle s'en aperçut bientôt, des variantes sans fin menaçaient de s'introduire. L'impression seule pouvait y mettre un terme. Elle en parla à don Teutonio de Bragança, archevêque d'Evora, qui lui était tout dévoué (3). Le prélat s'offrit à faire imprimer le livre en Portugal. Le 22 juillet 1579, elle lui écrit de Valladolid : « La semaine dernière, j'ai écrit longuement à Votre Seigneurie et lui ai envoyé le petit livre (*el librillo*). Ma lettre d'aujourd'hui sera donc succincte. Je vous l'adresse uniquement parce que j'ai oublié de supplier Votre Seigneurie de vouloir bien faire imprimer avec ce petit livre la Vie de notre père saint Albert, contenu dans le petit cahier placé à l'intérieur du manuscrit. Ce sera pour nous toutes une grande consolation, car cette vie n'existe qu'en latin. C'est un père de l'ordre de Saint-Dominique, l'un des bons théologiens que nous avons par ici et un grand serviteur de Dieu, qui a bien voulu la traduire pour l'amour de moi. » Il s'agissait du père Diego de Yanguas, avec lequel la sainte était en relations suivies depuis l'année 1574 (4).

(1) Lettre du 2 janvier 1577.

(2) Lettre du 10 février 1577.

(3) Cfr. *Lettre de don Teutonio de Bragança aux très religieuses et très dévotes mères des monastères de la première règle de Notre-Dame du Mont-Carmel*. Cette lettre figure en tête de l'édition princeps. Nous la donnerons sous le titre de Docum. 21.

(4) Dans sa déposition juridique pour la canonisation, le père Diego de Yanguas déclare avoir confessé sainte Térèse pendant huit ans et avoir entretenu avec elle durant ce temps les communications les plus intimes. Il raconte entre autres choses qu'à Ségovie, l'année 1574, le jour où l'on célèbre la fête de saint Albert (7 août), la sainte fut gratifiée d'une apparition de ce saint. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher le fait de cette

Il est vraisemblable que l'archevêque d'Evora jugea le manuscrit de sainte Térése incomplètement corrigé, et, pour ce motif, le lui retourna. La sainte, en effet, ayant quitté Valladolid et se trouvant à Salamanque, s'occupa d'une nouvelle révision. Elle se fit aider dans ce travail par une religieuse du monastère, d'un mérite distingué, et qui devait plus tard devenir fondatrice du Carmel réformé en Italie (1).

La sainte mère ne devait pas avoir la consolation de voir son livre imprimé. Deux ans et demi s'écoulèrent entre l'obtention de la censure (1580) et la mise au jour du volume (1583). Dans cet intervalle, l'âme de Térése avait secoué son enveloppe mortelle et pris son vol vers la patrie. Il semble évident qu'on se permit à Evora des corrections arbitraires. « Par suite de ces premières, secondes et troisièmes suppressions et corrections, écrit Herrero-Bayona, la copie originale se trouva mutilée, et le style de la sainte défiguré... Pour lier le tout, on se servit d'expressions et de locutions portugaises (2). » Enfin un chapitre entier fut omis (3).

apparition et la confiance reçue par le père Yanguas, du désir exprimé par la sainte à ce même religieux de connaître plus en détail la vie de saint Albert par le moyen d'une traduction espagnole de son Histoire.

(1) Hiéronyme du Saint-Esprit (de Acevedo y Villalobos) avait fait profession trois ans auparavant au carmel de Salamanque. Elle fut conduite par la sainte en novembre de cette même année 1579 en celui de Malagon, pour y remplir la charge de prieure. En 1590, ses supérieurs la désignèrent pour accomplir la fondation de Gênes. Elle revint en Espagne, fut prieure à Madrid, puis à Arenas, où elle mourut. Elle a consigné dans sa déposition pour la canonisation de sainte Térése, qu'elle aida sa sainte mère à corriger la copie qui fut envoyée à l'archevêque d'Evora, et que ce travail fut fait à Salamanque dans l'été de 1579, époque où elle vit sainte Térése pour la première fois. (Inform. de Madrid.) Nous avons donné au tome III des *Œuvres*, p. 463, une notice biographique sur Hiéronyme du Saint-Esprit.

(2) P. 318.

(3) Ce chapitre est le xxxiii^e du ms. de Valladolid, le xxxi^e de notre traduction. C'est celui où la sainte traite de la contemplation. Faut-il voir dans la matière traitée le motif de la suppression? Chose assez curieuse à remarquer, au manuscrit de l'Eseurial, la sainte terminait le chapitre précédent par ces mots : « *Todavía lo avré de decir, quien no lo quisiere oyr pase adelante.* Je vais, malgré tout, aborder le sujet. Ceux qui ne voudront pas l'entendre, n'auront qu'à passer plus loin. » (Chap. lxx.)

En 1861, don Vicente de la Fuente décrivait un exemplaire de l'édition d'Evora qui, après avoir appartenu aux carmes déchaussés d'Evora, fut cédé aux Archives générales de l'ordre, et devint dans la suite la propriété de don Pascual Gayangos (1). La Fuente semblait croire que cet exemplaire était le seul qui existât encore. Don Marcelino Menendez y Pelayo en possède un autre dans sa riche bibliothèque de Santander. Nous-mêmes en avons un troisième. Ce volume, de format in-16, compte cent cinquante-cinq feuillets utiles, mais la pagination ne commence qu'au chapitre 1^{er}. Le titre est celui-ci :

Tratado que escribió la madre Teresa de Jesus. A las hermanas Religiosas de la orden de nuestra Señora del Carmen del Monesterio del Señor sanct Joseph de Avila de donde a la sazón era Priora y fundadora. Fue impresa la presente obra, en la muy noble y siempre leal ciudad de Evora, en casa de la Viuda Muger que fue de Andres de Burgos, que sancta gloria aya. 1583. Traité écrit par la mère Térèse de Jésus. Aux sœurs Religieuses de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel du Monastère du Seigneur saint Joseph d'Avila, dont elle était alors prieure et fondatrice. Le présent ouvrage fut imprimé dans la très noble et toujours fidèle cité d'Evora, chez la veuve d'André de Burgos, que Dieu ait en sa sainte gloire. 1583.

Suivent l'autorisation d'imprimer, donnée à Lisbonne le 7 octobre 1580, une lettre de don Teutonio de Bragance « Aux très religieuses et dévotes mères des monastères de la première règle de Notre-Dame du Mont-Carmel », les *Avis de la mère Térèse de Jésus*, et la déclaration de soumission à l'Église romaine qui se lit en tête de la copie de Tolède. A la suite du *Chemin de la Perfection*, se trouve relié *La Vie et les miracles du glorieux père saint Albert, du saint ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*, avec cette remarque : « Cette œuvre est adressée à la très religieuse señora notre mère Térèse de Jésus, fondatrice des car-

(1) T. I, p. 312 (Éd. de 1861). Herrero Bayona fait lui aussi la description de cet exemplaire (p. 316). Quant à l'auteur de l'*Año Teresiano*, il déclare ne pas connaître la première édition du *Chemin de la Perfection*. (T. VII, día 7 de julio.)

mélites déchaussées, à la prière de qui elle a été écrite. On y a joint bien des choses étrangères à l'histoire, pour la plus grande gloire de ce glorieux saint. Année 1582. »

Vient ensuite un Prologue « A la très religieuse señora notre mère Térèse de Jésus ». Après le vi^e et dernier chapitre de la Vie de saint Albert, se lit un Épilogue « A notre mère Térèse de Jésus et aux sœurs ». Le Prologue et l'Épilogue sont évidemment du père Diego de Yanguas.

Autres éditions espagnoles

Une seconde édition du *Chemin de la Perfection* et des *Avis* vit le jour à Salamanque dès 1585, chez Guillaume Foquel. L'approbation du roi est accordée à la demande du père Jérôme Gratien, provincial des carmes déchaussés. Cette édition, presque inconnue jusqu'ici, reproduit à peu près l'édition princeps d'Evora. Il s'en trouve un exemplaire à la Bibliothèque nationale de Paris (1).

Le père François de Ribera vise ces deux éditions dans une lettre qu'il écrivait, vraisemblablement en 1587, aux carmélites de Valladolid, se plaignant des fautes des deux premières éditions et demandant qu'on veuille bien lui confier le manuscrit original gardé dans cette communauté, afin qu'il fasse exécuter une édition meilleure. « Le livre du *Pater noster* de la sainte mère, dit-il, a été imprimé pour la première fois à Evora d'une manière qui fait pitié. La seconde impression, faite à Salamanque, corrige une partie des fautes de l'édition d'Evora, mais c'est plutôt l'œuvre d'un homme de talent qu'une reproduction fidèle de l'original (2). » Ce ne fut point Ribera, mais Louis de Léon qui réalisa l'édition projetée.

En 1587, une troisième édition du *Chemin de la Perfection* paraissait à Valence avec les encouragements du bienheureux Jean

(1) C'est à M. Morel-Fatio que nous devons la connaissance de la seconde édition du *Chemin de la Perfection*.

(2) Nous donnerons le texte entier de cette lettre à la fin de ce volume, Docum. 22.

de Ribera, archevêque de cette ville, l'année qui précéda celle de l'établissement des carmélites déchaussées à Valence (1).

Le *Chemin de la Perfection* avait donc été imprimé trois fois quand l'édition princeps des Œuvres vit le jour à Salamanque par les soins de Louis de Léon (2). Le célèbre écrivain eut entre les mains les manuscrits des deux rédactions de sainte Térèse, ainsi que les diverses copies corrigées par elle, qu'il nomme, en tête de l'édition, *los originales de mano, enmendados por la misma madre*. L'édition, nous le savons déjà, parut en 1588 chez Guillaume Foquel, qui, trois ans auparavant, avait imprimé le *Chemin de la Perfection* et les *Avis*. Elle comprenait deux tomes in-4°, réunis en un seul volume. Le *Chemin de la Perfection* faisait suite au *Livre de la Vie*, sous ce titre :

Libro llamado Camino de Perfeccion, que escrivio para sus monjas la madre Teresa de Jesus fundadora de los monesterios de las Carmelitas descalças, a ruego dellas. Impresso conforme á los originales de mano, enmendados por la misma madre, y no conforme a los impressos en que faltavan muchas cosas, y otras andavan muy corrompidas. En Salamanca. Por Guillelmo Foquel. M.D.LXXXVIII. Livre appelé *Chemin de la Perfection*, écrit pour ses religieuses par la mère Térèse de Jésus, fondatrice des monastères des Carmélites déchaussées, à la demande de celles-ci. Imprimé conformément aux manuscrits originaux corrigés par la mère elle-même, et non conformément aux imprimés, où beaucoup de choses font défaut et où d'autres se trouvent altérées. A Salamanque. Par Guillaume Foquel. 1588.

Après le titre venait, au feuillet suivant, sous le nom de *Argumento general del Libro*, une partie du titre donné par sainte

(1) Cette édition est signalée dans la *Bibliotheca Doctoris Gabrielis Sora*, Saragosse, 1618. Le père Antoine de Saint-Joachim en fait également mention en son tome IX de l'*Año Teresiano* (dia 18 de septiembre). Il la dit sortie de l'impression de Pedro de Huete, avec l'autorisation du bienheureux Jean de Ribera, datée du 18 septembre 1586.

(2) Nous allons voir Louis de Léon, en tête du *Chemin de la Perfection*, parler de *los originales impressos*. La Fuente qui, évidemment, ne connaissait ni l'édition de 1585 ni celle de 1587, se demande « ce que Louis de Léon appelle les originaux imprimés, puisqu'il n'existait qu'une seule édition ». Louis de Léon, qui connaissait ces deux éditions, s'exprime au contraire avec beaucoup d'exactitude.

Térèse à la seconde rédaction : « Ce livre renferme des Avis, etc. » Suivait la protestation de soumission à l'Église romaine placée par elle en tête de la Copie de Tolède et déjà reproduite par l'édition d'Evora.

Quel était le texte du *Chemin de la Perfection* présenté par l'édition de 1588? Louis de Léon avait cru bon de fondre le texte de l'Escorial et celui de Valladolid. En outre, il introduisit un certain nombre des additions ou variantes que présentaient les copies autorisées du manuscrit de Valladolid. Comme tant d'autres éditeurs de cette époque, il jugea inutile de prévenir le lecteur du travail de refonte qu'il avait accompli. Enfin, il ajouta de son chef un certain nombre de modifications et de retouches, qui n'étaient pas sans altérer assez notablement le sens.

Une nouvelle édition du *Chemin de la Perfection* se fit à Barcelone en 1589 (1). Sans nous arrêter à énumérer les suivantes, nous nous bornerons à dire que dans la suite le texte de Louis de Léon fut celui qui prit place dans toutes les éditions espagnoles des Œuvres de sainte Térèse.

Traductions en diverses langues

La France fut la première à traduire le *Chemin de la Perfection*. En 1601 paraissait à Paris la version de M. de Brétigny, reproduction littérale du texte de Salamanque, sous ce titre :

Le Chemin de Perfection. Composé par la mere Terese de Jesus, Fondatrice des Religieuses et Religieux Carmes deschaussés et de la premiere regle. Nouvellement traduite d'espagnol en François. Par J. D. B. P. et L. P. C. D. B. Chez Guillaume de la Noüe, Rue S. Jacques, a l'enseigne du nom de Iesus. A Paris.

En 1603, le père Soto, de l'Oratoire, donnait à Rome une traduction italienne. En 1607 paraissait dans les Œuvres une traduction flamande; en 1610, une version polonaise et une version

(1) Cette édition est signalée, comme celle de 1587, par Gabriel Sora.

latine ; en 1630 et en 1644, les deux nouvelles traductions françaises des pères Élisée de Saint-Bernard et Cyprien de la Nativité ; en 1670, celle d'Arnauld d'Andilly ; en 1681, celle de l'abbé Chanut. Le père Abraham Woodhead, jésuite, donna, l'année 1675, la première traduction anglaise. Le texte présenté par ces diverses publications était toujours la reproduction de celui qu'avait donné Louis de Léon, c'est-à-dire le mélange des textes dont nous avons parlé plus haut.

En 1836, le texte pur de la seconde rédaction du *Chemin de la Perfection* était publié pour la première fois. C'était le père Marcel Bouix, de la Compagnie de Jésus, qui le donnait en notre langue d'après le manuscrit original de Valladolid. Peu d'années après, le même texte était traduit en allemand par Alwina Kamper, et en italien, par le père Camille Mella, jésuite. L'année 1886 paraissait un texte tamoul, dû au zèle d'un prêtre indigène du vicariat de Pondichéry, le père Aloysius Granapragapanadar (1).

Éditions espagnoles de 1861 à 1883.

En 1861, le texte du manuscrit de l'Escorial voyait le jour dans la langue de sainte Térèse par les soins de Vicente de la Fuente. L'éditeur y avait intercalé, en caractères distincts, certains passages du manuscrit de Valladolid ; il en avait placé d'autres en note. Dans sa Préface, il s'étendait longuement sur les raisons qui arrêtaient son choix sur le texte de l'Escorial, qu'il appelle « l'original des originaux », et qui se trouvait encore inédit. En 1881, dans une édition plus populaire, La Fuente revenait cependant au mélange des textes.

Enfin, en 1883, paraissait à Valladolid une édition du plus haut intérêt. Dans une œuvre monumentale, un chanoine de cette ville, le docteur François Herrero Bayona, présentait aux savants et aux amis de sainte Térèse le texte photo-lithographié du

(1) Ce texte tamoul était vraisemblablement une version du texte français du père Bouix.

manuscrit de l'Escurial, et, en regard, ce même texte et celui de Valladolid en caractères d'impression. Des notes intelligentes et minutieuses donnaient une idée exacte des moindres variantes ou particularités des deux textes; en tête, un prologue fournissait sur l'histoire de l'ouvrage d'intéressants détails; à la fin, on trouvait une étude sur les diverses copies en même temps que sur les éditions d'Evora et de Salamanque.

Le titre était celui-ci :

Reproduccion foto-litográfica y fieles traslados impresos del Camino de Perfeccion y El Modo de Visitar los conventos, escritos por santa Teresa de Jesus, que se veneran en el Escorial, y algunos autógrafos inéditos. Publicados por el D^e D. Francisco Herrero Bayona, Dignidad de Tesorero de la santa Iglesia metropolitana de Valladolid. Tipo-foto-litografia de Luis N. de Gaviria. Impresor del I. Colegio de Abogados. 1883. Reproduction photo-lithographique et fidèles transcriptions imprimées du *Chemin de la Perfection* et de la *Manière de visiter les couvents*, écrits par sainte Térèse de Jésus, qui se vénèrent à l'Escurial, avec quelques autographes inédits. Publiés par le D^r D. François Herrero Bayona, trésorier de la sainte église métropolitaine de Valladolid. Typo-photo-lithographie de Louis N. de Gaviria, imprimeur de l'illustre collège des Avocats. 1883.

Désormais les savants et les amis de sainte Térèse n'avaient plus rien à désirer relativement au texte d'un des plus importants traités de la sainte mère.

La présente traduction.

Nous avons pris pour base de notre travail l'œuvre d'Herrero Bayona, qui nous fournissait non seulement deux textes parfaitement fidèles, mais une foule de notions précieuses sur tout ce qui concerne le *Chemin de la Perfection*. Toutefois une grave question préliminaire se posait à nous. Quel texte convenait-il de choisir? Après une étude attentive, il nous a paru que le texte de Valladolid méritait la préférence, comme représentant celui que sainte Térèse avait formellement entendu substituer au texte de l'Escurial. Mais de ce texte pur il existait des copies, autorisées et

corrigées par elle-même. Ne valait-il pas mieux encore choisir l'une de ces copies, comme nous donnant sa dernière pensée? Évidemment non. Lorsqu'elle révisait une copie, elle n'entendait point annuler les précédentes, moins encore le manuscrit original de Valladolid. Ces révisions, on peut le croire, étaient plutôt un laisser-passer qu'un perfectionnement de son œuvre. Toutefois la copie de Tolède, corrigée par elle en vue de l'impression, méritait une attention particulière. Aussi lui avons-nous emprunté un certain nombre d'additions de sa main, mais en ayant soin de rejeter tout ce qui n'était que simple variante, afin que le texte de Valladolid apparût dans sa complète intégrité. Dans ce but, les additions seront placées entre crochets et des notes indiqueront qu'elles appartiennent à la copie de Tolède. Enfin, nous avons fait en note d'assez larges emprunts au manuscrit de l'Escurial, choisissant parmi les passages qui ne se rencontrent point dans celui de Valladolid, ceux qui offrent le plus de saveur et d'intérêt.

Restait la question des passages raturés que présente le manuscrit de Valladolid. Au témoignage du père Gratien, la sainte, en écrivant, ne faisait point de ratures (1). Yepès parle de même : « Dans les originaux écrits de sa main, dit-il, on ne trouve pas un mot d'effacé, ni une correction, ni une faute (2). » Sans prendre ces paroles au pied de la lettre, on est en droit de penser que les ratures étaient rares sous sa plume, et qu'en conséquence beaucoup de celles qu'offrent les divers manuscrits originaux doivent être attribuées aux correcteurs. Ici, le père Bañez déclarant formellement dans son approbation du manuscrit de Valladolid, *qu'il a raturé plusieurs choses*, il est clair que la plupart des suppressions, toutes peut-être, sont le fait de ce religieux, non celui de la sainte. Telle était d'ailleurs la pensée du consciencieux Manuel de Sainte-Marie, l'un des carmes déchaussés qui étudièrent si minutieusement les autographes de sainte Térèse au xviii^e siècle. Une feuille signée : *Fray Manuel de Santa Maria*, et datant de

(1) *Dilucidario*, 1^{re} Partie, cap. v.

(2) II^e Partie, lib. III, cap. xviii.

l'année 1760, se garde encore dans le manuscrit original, au couvent de Valladolid. Elle porte entre autres ces lignes : *Il y a dans ce saint écrit des phrases et d'autres longs passages raturés, non de la main ou de l'initiative de Notre Mère sainte Térése, mais par l'un de ses confesseurs, à l'examen duquel elle le soumit, ainsi qu'on peut le voir par le témoignage de l'un d'eux, qui se trouve à la première page du manuscrit et sur une feuille détachée qui y est jointe.*

Fallait-il tenir compte de ces suppressions et se priver par là de plusieurs passages sortis de la plume de sainte Térése ? Nous ne l'avons pas cru. On nous dira peut-être : ces suppressions se trouvant maintenues dans les copies autorisées par la sainte, n'est-ce pas une preuve qu'elles sont bien voulues par elle ? Nous répondrons : S'il nous paraît tout simple aujourd'hui de ne pas tenir compte des corrections du père Bañez, il ne pouvait en être ainsi pour la sainte mère. Étant donné sa soumission et son humilité, comme aussi la haute idée qu'elle avait des lumières de son directeur, on peut affirmer sans crainte que la pensée ne lui en vint même pas. Et en effet, toutes les copies faites sous ses yeux et autorisées par elle, manquent des passages supprimés dans l'original. Nous avons pris soin de signaler en note les passages raturés dans le manuscrit de Valladolid et figurant pourtant dans notre texte : libre au lecteur d'attribuer les suppressions au père Bañez ou à la sainte mère.

Celle-ci, ayant retranché de son manuscrit un certain nombre de pages qui formaient le chapitre xvii, ne prit pas la peine de rétablir la numérotation des chapitres. En conséquence, dans l'original de Valladolid, le chapitre xviii suit immédiatement le chapitre xvi, et bien que le nombre réel des chapitres ne soit que de quarante-trois, le dernier chapitre est marqué comme le xlii^e. Enfin, la Sainte ayant écrit de sa propre main sur la copie de Tolède que les chapitres iv et v ne devaient faire qu'un, nous avons cru devoir, à la suite de tous les éditeurs espagnols, nous conformer à cette expression de sa volonté. Le nombre des chapitres se trouve donc réduit à quarante-deux.

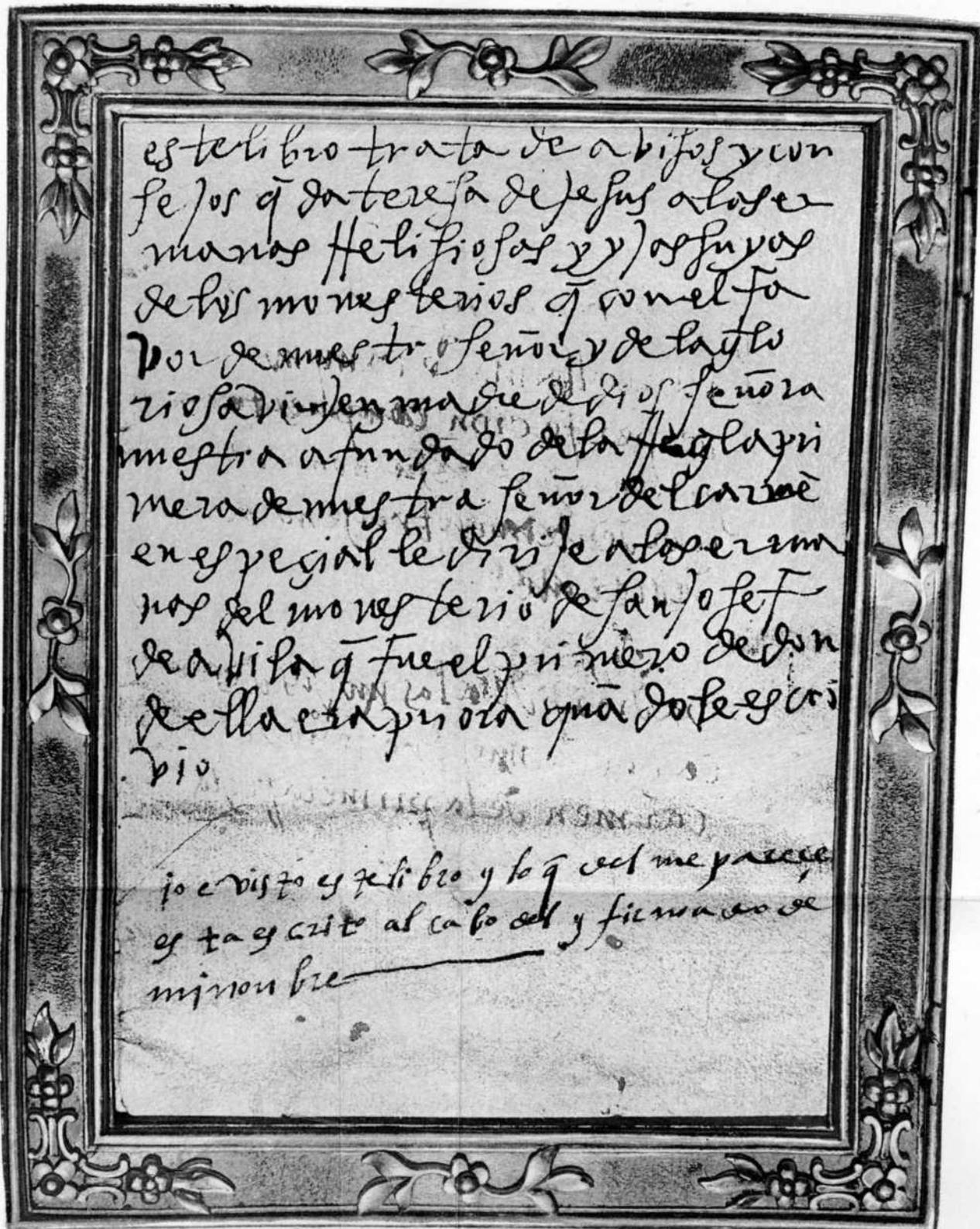
Le *Chemin de la Perfection* est celui des écrits de sainte Tèrese qui renferme des enseignements adaptés à un plus grand nombre d'âmes. Notre sainte a visé manifestement à y réunir des lumières et des encouragements pour celles de ses filles que Dieu ne conduit point par les voies de la contemplation, et qui n'en doivent pas moins être des âmes de prière fervente et continuelle. Par leur fidélité à Dieu, elles pourront égaler, surpasser peut-être, celles qui marchent par les voies surnaturelles. Mais si le traité présente surtout des enseignements élémentaires pour la prière vocale et mentale, des méthodes simples et pratiques pour arriver au recueillement, on y rencontre aussi de ces élans sublimes par lesquels notre sainte touche les plus hautes cimes de la perfection chrétienne et de la contemplation. Alors, elle déchire le voile qui cache les secrets de la vie mystique ; elle lance d'ardents appels à l'immolation, au zèle de Dieu et des âmes ; elle s'épanche tout entière en désirs du ciel. De là, l'élévation que présentent bon nombre des pages de ce livre destiné aux âmes qui ne peuvent méditer, à celles qui font effort pour s'engager dans la voie spirituelle. C'est que pour Tèrese toute âme créée à l'image de Dieu, rachetée par le sang de Jésus-Christ, rendue par la grâce le temple de l'Esprit-Saint, est appelée à se sanctifier, à servir l'Église, à procurer hautement la gloire du Seigneur. Rien donc de plus varié, de plus riche que ces pages qu'elle a tracées, moins encore sous l'impulsion des nobles mouvements de son cœur, que sous la motion de l'Esprit de Dieu. Dans ce vase aux formes simples et ordinaires, vase d'or cependant et d'une inestimable valeur, elle nous verse à pleins bords la liqueur spirituelle la plus pure. Puissent toutes les âmes chrétiennes venir s'y désaltérer ! Qu'elles s'approchent, les âmes fortes, qu'elles y puisent une ardeur nouvelle pour monter plus haut dans les voies de l'amour, pour se laisser emporter par le souffle de Dieu aux œuvres grandes et magnanimes. Qu'elles s'approchent surtout, les âmes faibles et craintives, qu'elles viennent recueillir l'eau céleste qui s'échappe du vase de Tèrese. Qu'elles apprennent de sa bouche comment on ennoblit, comment on sanctifie les plus humbles de-

voirs de la vie quotidienne, comment on arrive à « goûter combien le Seigneur est doux (1) », à le servir avec toutes les délicatesses, toutes les générosités du véritable amour. Après avoir reçu les conseils et les encouragements de notre sainte, après avoir expérimenté sa condescendance, sa maternelle et compatissante bonté, qu'elles nous disent s'il y eut jamais dans un cœur humain connaissance plus vraie des besoins, des difficultés, des faiblesses qui se rencontrent chez les âmes désireuses de servir Dieu, plus d'adresse à les consoler, à les fortifier, plus de sainte passion de les conduire au Seigneur, de les retenir dans les bras infiniment tendres « du Père que nous donne le bon Jésus », de ce Père « dont la bonté surpasse celle de tous les pères d'ici-bas (2) ».

Carmel de l'Incarnation, de Paris, à Anderlecht-lez-Bruxelles,
15 octobre 1909, en la fête de sainte Térèse.

(1) Ps. xxxiii, 9.

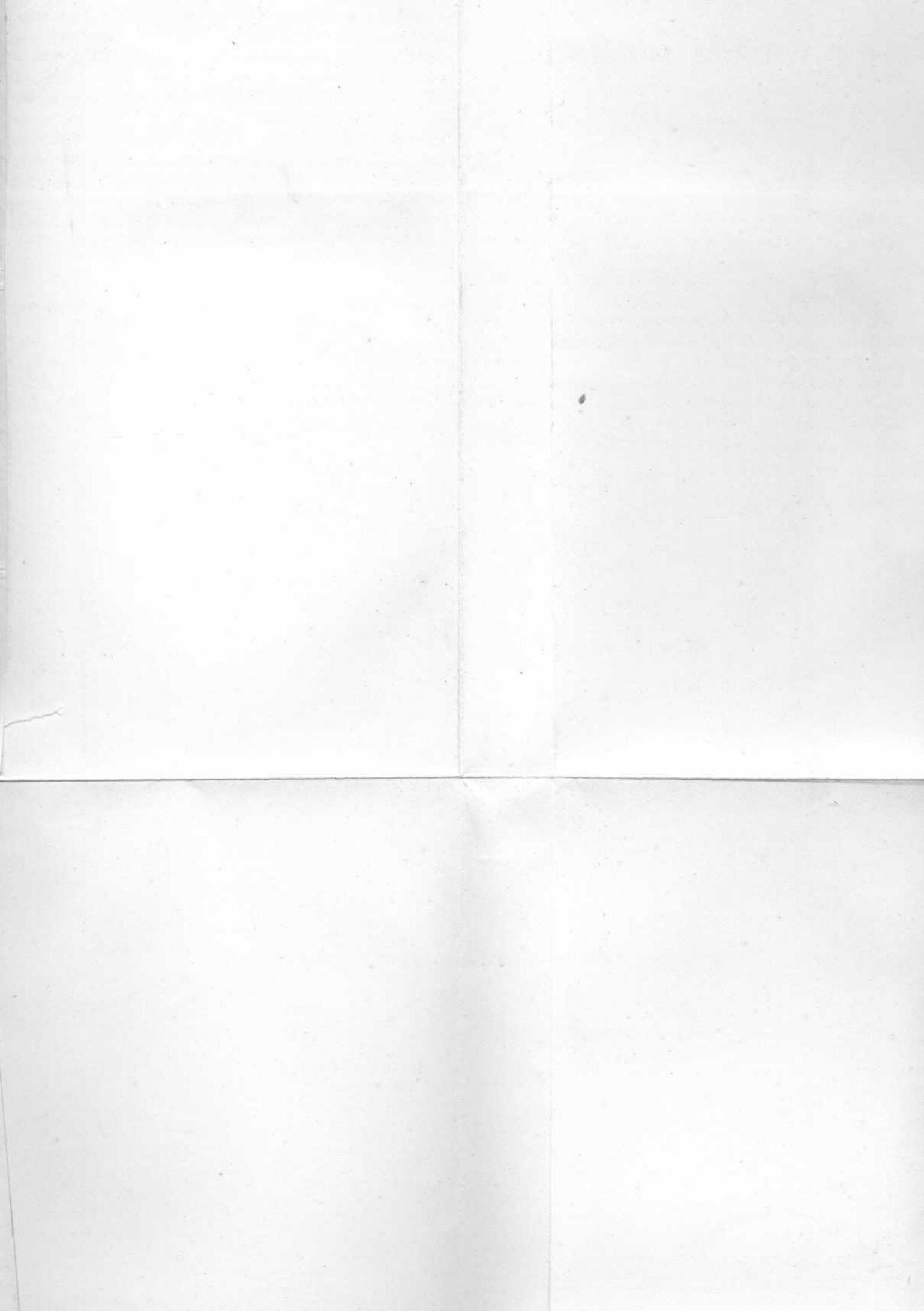
(2) *Chemin de la Perfection*, chap. xxix du ms. de Vall., xxvii de notre traduction.



este libro trata de abissos y con
sejos q̄ da Teresa de Jesus a las
manos Helisiosas y yosnyos
de los monesterios q̄ con el fo
vor de nuestro señor y de la glo
riosa virgen madre de dios señora
nuestra a fundado de la casa pri
mera de nuestra señor del Carme
en especial le diris se a los ermi
nos del monesterio de san Josef
de Avila q̄ fue el primero de don
de ella en su oratoria q̄a do se escri
bio

yo escribo y el libro y lo q̄ es el me parece
esta escrito al cabo del y firmado de
mijnou bre

Fac-simile du verso du titre du Chemin de la Perfection
conservé chez les Carmélites de Valladolid



LE CHEMIN DE LA PERFECTION

TITRE DONNÉ PAR SAINTE TÉRÈSE

AU MANUSCRIT DE VALLADOLID

LIVRE APPELÉ CHEMIN DE LA PERFECTION COMPOSÉ PAR TÉRÈSE DE JÉSUS, RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL. IL EST ADRESSÉ AUX RELIGIEUSES DÉCHAUSSÉES DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, SELON LA PREMIÈRE RÈGLE.

J H S

CE LIVRE RENFERME DES AVIS ET DES CONSEILS QUE TÉRÈSE DE JÉSUS DONNE A SES FILLES, LES SŒURS RELIGIEUSES DES MONASTÈRES QU'AVEC L'ASSISTANCE DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE LA GLORIEUSE VIERGE MÈRE DE DIEU NOTRE-DAME, ELLE A FONDÉS SELON LA PREMIÈRE RÈGLE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL. ELLE L'ADRESSE SPÉCIALEMENT AUX SŒURS DU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH D'AVILA, LE PREMIER ÉTABLI ET DONT ELLE ÉTAIT PRIEURE LORSQU'ELLE L'ÉCRIVIT.

PROTESTATION DE SAINTE TÉRÈSE

Cette protestation se lit en tête de la Copie de Tolède et de l'édition princeps d'Evora (1583). Elle a été reproduite dans la plupart des éditions espagnoles.

En tout ce que je dirai dans ce traité, je me sou mets à ce que croit notre mère la sainte Église romaine, et si j'y mets quelque chose de contraire à ce qu'elle enseigne, ce sera simplement par ignorance.

Aussi je demande pour l'amour de Notre-Seigneur aux théologiens chargés d'examiner cet écrit, d'y donner toute leur attention, et s'ils rencontrent quelque erreur de ce genre, je les prie de la corriger, avec les autres qui peut-être y seront en grand nombre. Dans le cas où il s'y trouverait quelque chose de bon, tout mon désir est que Dieu en soit honoré et glorifié, que ce soit aussi à l'honneur de sa très sainte Mère, notre Patronne et notre Souveraine, dont, quoique très indigne, je porte l'habit.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

PROLOGUE

Les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph ayant su que le père présenté Frère Dominique Bañez (1), de l'ordre du glorieux saint Dominique, actuellement mon confesseur, m'a permis d'écrire sur l'oraison, elles m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose, que je me suis décidée à leur obéir. Les rapports que j'ai eus avec beaucoup de personnes spirituelles et saintes, donnent à supposer que

(1) Le nom du père Bañez a été raturé au manuscrit de Valladolid, probablement par ce père lui-même. En corrigeant de sa propre main en 1579 la copie de Tolède, la sainte a remplacé : *padre presentado fray Domingo Bañes*, par *padre maestro fray Domingo Bañes, catedrático en Salamanca*. Le père Bañez, en effet, avait à cette époque le titre de maître et il enseignait la théologie à l'université de Salamanque. Dans les anciennes universités les candidats aux grades devaient, après avoir lu les *Sentences* avec le titre de *bacheliers des Sentences*, remplir durant quelques années diverses formalités scolaires. Ils étaient ensuite *présentés* — par leurs supérieurs, s'ils étaient religieux — au chancelier de l'université, afin d'obtenir la *licence* d'enseigner comme *maîtres*. C'est seulement lorsqu'ils l'avaient obtenue, et après une épreuve publique, qu'ils étaient rangés parmi les docteurs de l'université. — Sainte Térèse a raconté au chap. xxxvi de sa *Vie écrite par elle-même* comment le père Bañez, avant de la connaître, prit en 1562 la défense du monastère de Saint-Joseph, menacé de périr dès sa naissance. Il devint bientôt confesseur de la sainte et de sa communauté, et depuis lors ne cessa plus d'assister de toutes manières la mère et les filles. Voir la note biographique que nous avons consacrée au père Dominique Bañez au chap. xxxvi du *Livre de la Vie*.

je suis en état d'y réussir ; et vu la grande affection qu'elles me portent, mes paroles, si imparfaites et de si mauvais style qu'elles soient, leur seront peut-être plus agréables que des livres parfaitement écrits et ayant pour auteur des gens qui savent ce qu'ils écrivent (1). Je me confie aussi dans les prières de mes sœurs. Peut-être le Seigneur permettra-t-il, pour l'amour d'elles, que j'arrive à dire quelque chose d'adapté au genre de vie qu'on mène en ce monastère. Si je n'y réussis point, le père présenté, qui le premier verra mon écrit, aura soin de le corriger, ou bien il le brûlera. Pour moi, je n'aurai rien perdu en obéissant à ces servantes de Dieu (2). Elles verront le peu dont je suis capable, quand sa Majesté me refuse son secours.

Mon dessein est de proposer quelques remèdes pour certaines menues tentations dont le démon est l'auteur, et qu'on laisse peut-être passer, précisément parce qu'elles sont si petites. Je traiterai aussi quelques autres sujets, selon que le Seigneur me donnera lumière et que les choses se présenteront à mon souvenir. Ne sachant pas ce que je dois dire, il ne m'est pas possible d'y mettre de l'ordre, et le mieux peut-être est qu'il n'y en ait point,

(1) « *De quien sabia lo que escrivo (sic)*. » Cette expression et l'équivalente: « *quien sabe lo que dice*, celui qui sait ce qu'il dit », se retrouvent fréquemment sous la plume de sainte Tèreze.

(2) On trouve ici, au manuscrit de Valladolid, une addition marginale, vraisemblablement du père Bañez. Elle se lit en texte dans la Copie de Salamanque. « Saint Grégoire a bien écrit les *Morales* sur Job, à la sollicitation de quelques serviteurs de Dieu, se confiant en leurs prières, ainsi qu'il le déclare lui-même. » — Saint Grégoire, dans sa lettre à saint Léandre, archevêque de Séville, qu'on lit en tête des *Morales*, rappelle effectivement que pendant le séjour qu'il se vit obligé de faire à Constantinople — comme nonce du pape Pélage II auprès de l'empereur Tibère, — il fut vivement pressé par ses religieux et par saint Léandre lui-même de composer cet ouvrage.

puisque c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprenne pareil travail. Daigne le Seigneur y mettre lui-même la main, afin que tout soit conforme à sa sainte volonté ! C'est là que tendent sans cesse mes désirs. Quant à mes œuvres, elles sont aussi défectueuses que je le suis moi-même.

Ce que je sais fort bien, c'est que ni l'affection ni le zèle ne me font défaut pour aider, selon mon pouvoir, les âmes de mes sœurs à faire de grands progrès dans le service de Dieu. Cette affection, jointe à mon âge et à la connaissance que j'ai de plusieurs monastères, pourra m'aider à parler plus exactement de certains détails que ne le feraient des théologiens qui, livrés à des occupations plus considérables et étant d'ailleurs des hommes forts, attachent moins d'importance à des choses qui d'elles-mêmes ne paraissent rien. Et pourtant, notre faiblesse est telle, à nous autres femmes, que tout peut nous devenir funeste. C'est qu'elles sont nombreuses les ruses employées par le démon contre les personnes sévèrement cloîtrées. Il voit bien que pour leur nuire, il a besoin d'armes nouvelles. Misérable comme je le suis, j'ai mal su me défendre : aussi je voudrais voir mes sœurs tirer profit de mes fautes. Je ne dirai rien dont je n'aie l'expérience, soit pour l'avoir éprouvé en moi-même, soit pour l'avoir vu dans les autres.

On m'a commandé, il n'y a pas longtemps, d'écrire une relation de ma vie, dans laquelle j'ai traité aussi quelques points relatifs à l'oraison. Peut-être mon confesseur ne voudra-t-il pas que vous la voyiez. Je répéterai donc ici une partie de ce que j'y ai consigné, et j'ajouterai ce qui

me paraîtra nécessaire. Daigne le Seigneur s'en charger lui-même, comme je l'en ai supplié, et qu'il en tire sa plus grande gloire ! Amen.

CHAPITRE PREMIER

DU MOTIF QUI ME FIT ÉTABLIR UNE SI ÉTROITE OBSERVANCE EN CE MONASTÈRE.

SOMMAIRE. — *Douleur de la sainte à la vue des ravages causés en France par les hérétiques. — Elle a rassemblé ses filles à Saint-Joseph d'Avila afin de venir en aide par leurs prières et leurs pénitences à Jésus-Christ persécuté. — Elle les exhorte à s'employer de tout leur pouvoir au salut des âmes. — Vanité des intérêts de ce monde.*

J'ai rapporté au Livre dont j'ai parlé plus haut les motifs qui m'ont fait établir ce monastère, et j'y ai joint le récit de plusieurs merveilles par lesquelles le Seigneur a montré qu'il y serait très bien servi. Au début de sa fondation, mon intention n'était pas que la vie y fût matériellement si austère, ni que les revenus en fussent bannis ; j'aurais voulu, bien au contraire, trouver des ressources suffisantes pour qu'il ne manquât de rien. C'était de ma part lâcheté et imperfection. En cela pourtant, j'avais des intentions droites, et je les suivais beaucoup plus que ma satisfaction personnelle.

Vers le même temps, j'appris les calamités qui désolaient la France, les ravages qu'y avaient faits les malheureux luthériens, les accroissements rapides que prenait cette secte désastreuse. J'en éprouvai une douleur profonde. Comme si j'étais ou pouvais quelque chose, je versais des larmes auprès de Notre-Seigneur, et je le

suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais, me semblait-il, donné mille vies pour sauver une seule des âmes qui se perdaient en si grand nombre dans ce pays ; mais, je le voyais, j'étais femme et bien misérable encore, enfin hors d'état de faire ce que j'eusse bien voulu pour le service de Notre-Seigneur. Et cependant voilà quel était, et quel est encore, mon ardent désir : mon divin Maître ayant tant d'ennemis et si peu d'amis, je voulais que ces derniers du moins fussent excellents. Je résolus donc de faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection dont je serais capable, et de porter les quelques âmes qui sont ici à faire de même, me confiant en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui se déterminent à tout abandonner pour lui. Mes compagnes étant telles que mes désirs se les figuraient, j'espérais que mes défauts seraient couverts par leurs vertus, et qu'ainsi je pourrais contenter le Seigneur en quelque chose. Enfin, il me semblait qu'en nous occupant toutes à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les théologiens qui soutiennent sa cause, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de mon Maître bien-aimé. Vraiment, à le voir poursuivi de si près par ceux qu'il a comblés de biens, on dirait qu'ils veulent, les traitres, l'attacher de nouveau à la croix, et ne point lui laisser où reposer sa tête !

O mon tendre Rédempteur ! Mon cœur ici succombe à la douleur ! Que sont devenus aujourd'hui les chrétiens ? Faut-il donc toujours que ceux qui vous affligent soient ceux qui vous doivent le plus, ceux que vous comblez de

plus de bienfaits, que vous choisissiez pour vos amis, au milieu desquels vous vivez, à qui vous vous communiquez par les sacrements ? Ne sont-ils point satisfaits des tourments que vous avez endurés pour eux ?

Assurément, mon Maître, ce n'est plus un sacrifice aujourd'hui de quitter le monde. De gens qui vous sont si peu fidèles, que pouvons-nous attendre, nous autres ? Méritons-nous, par hasard, qu'ils le soient davantage envers nous ? Leur avons-nous, par aventure, fait plus de bien, pour qu'ils nous gardent leur amitié ? Qu'avons-nous à en espérer, nous que la bonté du Seigneur a préservés de leur pestilentielle contagion ? Pour eux, ils appartiennent déjà au démon. Leurs œuvres leur ont mérité un châtement sévère, et le feu éternel ne sera que le juste salaire de leurs plaisirs. C'est leur affaire ! Et pourtant, mon cœur se brise à la vue de tant d'âmes qui se perdent ! Ah ! si du moins je n'en voyais pas se perdre tous les jours davantage !

O mes sœurs en Jésus-Christ ! Aidez-moi à demander cette grâce au Seigneur. C'est dans ce but qu'il vous a rassemblées ici, c'est là votre vocation, ce sont là vos affaires, là doivent tendre vos désirs. C'est pour cela, mes sœurs, non pour les intérêts du monde, que doivent couler vos larmes et s'élever vos prières. Je ris, ou plutôt je m'afflige, en voyant ce que l'on vient nous prier de recommander à Dieu. C'est pour des revenus, pour de l'argent qu'on veut que nous sollicitons sa Majesté ! Et je voudrais, moi, voir plusieurs de ceux qui en usent ainsi, implorer la grâce de fouler tout cela aux pieds ! Ils ont bonne intention, je le veux bien, et finalement,

en considération de leur piété, nous cédon's à leurs désirs ; mais quant à moi, je suis persuadée que Dieu ne m'exauce jamais lorsque je lui adresse des demandes de ce genre. Eh quoi ! le monde est en feu ! On veut, pour ainsi parler, porter de nouveau sentence contre Jésus-Christ, puisqu'on le charge de mille calomnies ! On cherche à renverser son Église ! Et nous perdrons le temps à présenter à Dieu des requêtes qui, si elles étaient exaucées, feraient peut-être que nous aurions une âme de moins dans le ciel ? Non, mes sœurs, ce n'est pas le temps de traiter avec Dieu des affaires si peu importantes. En vérité, s'il ne fallait avoir égard à la faiblesse humaine, qui se réjouit d'être secourue en tous ses besoins — et il est juste de lui venir en aide quand la chose dépend de nous, — je serais fort aise de faire savoir à tous que ce n'est point à pareilles intentions que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur (a).

(a) *Au monastère de Saint-Joseph.* (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE II

LES RELIGIEUSES DE CE MONASTÈRE NE DOIVENT PAS SE PRÉOCCUPER
DE LEURS BESOINS CORPORELS. AVANTAGES DE LA PAUVRETÉ.

SOMMAIRE. — *Dans quel abandon à Dieu la sainte veut trouver ses filles. — La pauvreté renferme tous les biens. — Les carmélites doivent s'inspirer des exemples des premiers pères de leur ordre. — Elles ne doivent habiter que des maisons petites et pauvres. — Souhait que forme la sainte dans le cas où elles contreviendraient à cet avis.*

Ne pensez pas, mes sœurs, que parce que vous négligerez de contenter les gens du monde, vous deviez manquer de pain. Pour moi, je vous assure que si jamais vous cherchez à pourvoir à votre subsistance par des artifices humains, vous mourrez de faim, et très justement. Fixez les yeux sur votre Époux : c'est à lui de subvenir à vos besoins. S'il est content de vous, ceux qui vous sont le moins dévoués fourniront malgré eux à votre entretien, l'expérience nous l'a fait voir. Du reste, si, en agissant de la sorte, vous veniez à mourir de faim, je dirais : Bienheureuses les carmélites de Saint-Joseph (a) !

Pour l'amour du Seigneur, n'oubliez jamais ceci : puisque vous avez renoncé aux revenus, renoncez aux sollici-

(a) *Alors, je vous le déclare, vos oraisons seront reçues de Dieu, et nous commencerons à réaliser quelque chose de ce que nous nous étions proposé.* (Ms. de l'Escurial.)

tudes concernant la subsistance, autrement tout serait perdu. Que ceux qui par la volonté de Dieu possèdent des revenus aient ces sollicitudes, à la bonne heure ! C'est fort juste, puisque telle est leur vocation. Mais pour nous, mes sœurs, ce serait absurde. A mon avis, penser ainsi au bien des autres, c'est en quelque sorte s'ingérer dans l'application des revenus d'autrui. Comme d'ailleurs vos préoccupations n'influent point sur les pensées du prochain, et ne peuvent lui inspirer le désir de faire l'aumône, laissez ce soin à Celui qui a la puissance de mouvoir les cœurs, à Celui qui est le maître des revenus et de leurs possesseurs. C'est par son ordre que nous sommes venues ici. Ses paroles sont véritables, elles ne passeront point ; le ciel et la terre passeraient plutôt. Ne manquons pas à ce que nous lui devons ; et après cela, ne craignez point qu'il vous manque. Et si un jour ou l'autre cela vous arrive, ce sera pour un plus grand bien. Les saints perdaient la vie, quand ils étaient tués pour le nom du Seigneur ; mais Dieu augmentait leur gloire par le martyre. Quel heureux échange pour nous d'en finir promptement avec tout ce qui est ici-bas et d'obtenir le rassasiement éternel !

Croyez-le, mes sœurs, cet avis vous sera extrêmement utile après ma mort, et c'est pour cela que je vous le laisse par écrit. Tant que je vivrai, j'aurai soin de vous le remettre en mémoire, car je connais par expérience les grands avantages qu'on en retire. Moins il y a dans le couvent, plus je suis tranquille, et Notre-Seigneur sait fort bien que j'éprouve plus de peine quand nous avons notablement plus qu'il ne faut, que lorsqu'il nous manque

quelque chose. Encore ne saurais-je dire si ce dernier cas s'est présenté, tant je l'ai vu empressé à nous pourvoir.

Avoir d'autres sentiments, ce serait tromper le monde et contrefaire les pauvres, ne l'étant qu'à l'extérieur sans l'être d'esprit. Je m'en ferais conscience, comme l'on dit, car nous serions alors comme des riches qui demandent l'aumône. Dieu nous en préserve ! Dans les monastères où se rencontre ce soin exagéré d'attirer des aumônes, on finira par en prendre l'habitude, et l'on en viendra une fois ou l'autre à demander ce dont on n'a pas besoin, peut-être même à des personnes qui seront dans une nécessité plus pressante. Ces personnes ne peuvent y perdre, elles y gagneront au contraire ; mais nous, nous y perdrons. Dieu nous en garde, mes filles ! S'il fallait en venir là, j'aimerais mieux vous voir munies de revenus. Ainsi, que vos préoccupations ne se portent jamais de ce côté, je vous le demande pour l'amour de Dieu, par charité. Que la plus petite d'entre vous, si elle remarque jamais le contraire en ce couvent, élève des cris vers sa Majesté ; qu'elle fasse d'humbles représentations à la supérieure, l'avertissant qu'elle s'égare. Et de fait, cette voie est si funeste, qu'elle amène peu à peu la ruine de la vraie pauvreté. J'espère de la bonté du Seigneur que cela n'arrivera pas, et qu'il n'abandonnera point ses servantes. Cet écrit que vous m'avez demandé, s'il est inutile sous d'autres rapports, servira du moins à vous tenir en éveil sur ce point.

Croyez-le, mes filles, le Seigneur, pour votre bien, m'a fait quelque peu comprendre les trésors que renferme la sainte pauvreté. Celles d'entre vous qui en feront l'épreuve en auront l'intelligence, moins que moi, peut-être, qui me

suis montrée, non point pauvre d'esprit, comme ma profession m'y obligeait, mais folle d'esprit.

La pauvreté d'esprit est un bien qui renferme en soi tous les biens de ce monde (a), c'est une haute souveraineté. Oui, je le répète, c'est se rendre maître de tous les biens de ce monde que de les mépriser. Et que me font, à moi, les rois et les grands seigneurs, si je ne veux pas de leurs revenus ? Que m'importe de les contenter, si par là je risque tant soit peu de mécontenter mon Dieu ? Qu'ai-je à faire de leurs honneurs, si j'ai bien compris que le grand honneur d'un pauvre consiste à être véritablement pauvre ? J'en suis convaincue, du reste, honneurs et richesses vont presque toujours de compagnie : celui qui désire les honneurs n'abhorre point les richesses, et celui qui abhorre les richesses se soucie peu des honneurs. Comprenez bien ma pensée : l'amour des honneurs entraîne nécessairement quelque attachement aux revenus et à la fortune, car c'est merveille que quelqu'un soit honoré dans le monde s'il est pauvre. Si honorable qu'il soit par lui-même, on en fait toujours fort peu de cas.

Quant à la vraie pauvreté, j'entends celle qu'on embrasse purement pour Dieu, elle porte avec elle une dignité qui s'impose à tous. Elle n'a besoin de contenter personne, si ce n'est Dieu ; mais, par là même qu'elle n'a besoin de

(a) *Je crois même que la pauvreté renferme une grande partie des biens propres aux autres vertus. Je n'ose l'affirmer, parce que j'ignore la valeur de chaque vertu et que je préfère ne point parler de ce que je n'entends pas entièrement. Mon sentiment, toutefois, est que la pauvreté embrasse un grand nombre de vertus. (Ms. de l'Escorial.)*

personne, elle est sûre d'avoir beaucoup d'amis. L'expérience me l'a clairement démontré. Mais comme on a tant écrit sur cette vertu — même des choses au-dessus de ma portée et que je ne saurais redire, — je m'arrête, craignant de la rabaisser par mes louanges. Je n'ai fait d'ailleurs que rapporter ce que l'expérience m'en a appris. Entraînée par mon sujet, je ne me rendais pas compte de la sottise que je faisais en traitant cette matière. Maintenant que je m'en aperçois, je vais me taire. Ce qui est dit pourtant restera dit, si tant est que ce soit bien dit (1).

Je vous demande une chose pour l'amour du Seigneur. Nos armes sont la sainte pauvreté, et vous savez en quelle estime, en quelle fidèle pratique elle était chez nos saints pères au commencement de notre ordre : quelqu'un en état de le savoir m'a même dit qu'ils ne gardaient rien d'un jour à l'autre. Eh bien ! si la pauvreté ne s'observe plus parmi nous avec autant de perfection quant à l'extérieur, tâchons qu'elle soit aussi parfaite à l'intérieur. Notre vie n'a que deux heures de temps, et puis, quelle récompense ! Mais quand il n'y en aurait point, et qu'il ne s'agirait pour nous que de suivre un conseil de Notre-Seigneur, ne serait-ce pas déjà un magnifique salaire que d'imiter sa Majesté en quelque chose ?

Voilà les armes que doivent porter nos bannières ! Que partout se retrouve la pauvreté : dans notre demeure, dans nos vêtements, dans nos paroles, et beaucoup plus

(1) Depuis l'édition princeps jusqu'aux plus récentes, ce passage était resté fort obscur, par suite d'une omission de plusieurs mots qui s'est glissée dans la seconde rédaction de la sainte. Il est facile de rétablir la phrase en consultant le manuscrit de l'Escurial.

dans nos pensées. Tant que vous agirez ainsi, ne craignez point : Dieu aidant, la perfection religieuse ne déchoira pas dans ce couvent. Comme le disait sainte Claire, ce sont de hautes murailles que celles de la pauvreté. Cette sainte aurait voulu en entourer ses monastères, en y joignant l'humilité. Et il est certain que la pauvreté, si elle est véritablement gardée, est un plus ferme rempart pour l'honneur des religieuses et pour tout le reste, que les édifices les plus somptueux.

Gardez-vous, mes filles, d'édifices de ce genre ! Je vous en supplie pour l'amour de Dieu et au nom de son sang ! Bien plus, si je puis parler ainsi en bonne conscience, je demande qu'ils s'écroulent le jour où vous les aurez élevés. Qu'il est choquant, mes filles, de bâtir de grandes maisons avec le bien des pauvres gens ! Que Dieu ne permette rien de semblable ! Que la nôtre soit pauvre de toutes façons, et petite. Ressemblons en quelque chose à notre Roi, qui n'a eu pour abri que l'étable de Bethléem où il est né, et la croix où il est mort. Voilà certes des demeures bien dénuées d'agrément. Quant à ceux qui en bâtissent de grandes, c'est leur affaire ! Ils ont des vues différentes, qui sont saintes. Mais pour treize pauvrettes, le moindre coin suffit. Que vous ayez un enclos avec quelques ermitages, pour y prier en solitude, à la bonne heure (1) ! C'est un

(1) Voici, d'après la mère Isabelle de Saint-Dominique et la sœur Térése de Jésus, nièce de sainte Térése, les principaux ermitages que la sainte mère fit construire à Saint-Joseph d'Avila :

1° Celui du Christ à la colonne, avec saint Pierre versant des larmes de repentir.

2° Celui de Nazareth ou de l'Annonciation ;

3° Celui de sainte Catherine, vierge et martyre ;

4° Celui de saint François ;

besoin pour vous à cause de votre étroite clôture, outre que cela facilite l'oraison et la dévotion. Mais des édifices, mais une maison grande et ornée, point de tout cela ! Dieu nous en préserve ! Souvenez-vous sans cesse que tout doit tomber au jour du jugement : et que savons-nous si ce jour n'est pas proche ? Que la maison de treize pauvrettes fasse grand bruit en tombant, cela ne convient point. Les vrais pauvres n'en doivent pas faire ; il faut qu'ils soient gens de petit bruit, s'ils veulent qu'on ait compassion d'eux (1).

Et quelle joie pour vous, si vous voyiez quelqu'un éviter l'enfer grâce à une aumône qu'il vous aurait faite ! Or tout est possible, étroitement obligées comme vous l'êtes

5° Celui de saint Augustin ;

6° Celui de saint Jérôme, dans une grotte sous terre ;

7° Celui de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne ;

8° Celui de saint Hilarion ;

9° Celui de saint Alexis, sous un escalier.

On trouvera des détails sur ces ermitages à la fin de ce volume, sous le titre de Docum. 23.

(1) Ce chapitre, tout imprégné de l'esprit du « Grand Pauvre d'Assise », nous rappelle que sainte Tèrese avait puisé cet esprit à l'école du saint réformateur franciscain, Pierre d'Alcantara. On raconte, du reste, qu'à l'époque où elle faisait terminer la clôture de Saint-Joseph d'Avila, ce saint lui apparut plusieurs fois pour lui recommander la plus rigoureuse pauvreté : « Comme on travaillait aux murs du couvent de Saint-Joseph d'Avila, raconte Marchese, sainte Tèrese ordonna aux maçons de leur donner toute la solidité possible, afin qu'on ne fût pas obligé de les refaire si souvent, dépense qui lui semblait directement opposée à la pauvreté. Les ouvriers lui dirent qu'une fois achevés, ils les enduiraient de chaux, ce qui les ferait durer plus longtemps, à quoi la sainte consentit. Mais peu après, saint Pierre lui apparut, et lui dit de ne point songer à faire ainsi enduire les murs de chaux, parce que les règles de la pauvreté, qu'il lui avait si souvent expliquées, ne souffraient pas cette superfluité, et que les ouvrages des pauvres de l'Évangile devaient être différents de ceux des riches du monde. Comme la sainte lui représentait le motif qui l'avait déterminée à en user ainsi, il répartit : *S'ils tombent, vous ne manquerez pas de personnes qui les feront relever.* Et il disparut. » (Liv. V, chap. xiv.)

à prier continuellement pour ceux qui pourvoient à vos besoins. Sans doute, tous les dons nous viennent du Seigneur, mais il veut que nous témoignions notre reconnaissance aux personnes par l'entremise desquelles il nous en fait part. Ne vous négligez donc jamais sur ce point.

Je ne sais ce que j'avais commencé à dire, car j'ai fait une digression. Le Seigneur l'a permis, je crois, car jamais je n'avais songé à écrire ce qui précède. Daigne sa Majesté nous soutenir toujours de sa main, afin que nous ne nous écartions point de cette ligne de conduite ! Amen.

CHAPITRE III

III et IV (Esc.)

ENCORE LE SUJET TRAITÉ AU CHAPITRE 1^{er}. PRESSANTE INVITATION
A PRIER SANS CESSER POUR CEUX QUI SE DÉVOUENT AU SERVICE
DE L'ÉGLISE. ÉLÉVATION A DIEU.

SOMMAIRE. — *Quel doit être le rôle des religieuses de Saint-Joseph d'Avila au milieu du grand combat qui se livre dans le monde. — Difficile mission qu'ont aujourd'hui à remplir les défenseurs de l'Église. — La sainte recommande à ses filles de les assister de leurs prières. — Elles doivent dans ce but oublier leurs intérêts personnels. — La sainte conjure le Père Éternel d'avoir égard aux douleurs que son Fils a endurées sur la terre et aux outrages dont il est encore abreuvé parmi nous.*

Je reviens au but principal pour lequel le Seigneur nous a réunies en ce monastère et à l'ardent désir que j'éprouve de nous voir en état de contenter sa Majesté.

En présence de si grands maux, à la vue de l'insuffisance des forces humaines pour éteindre l'incendie qu'ont allumé ces malheureux hérétiques, et qui va toujours croissant en dépit des tentatives faites pour arrêter ces désastres à main armée (1), il m'a semblé que la conduite à tenir était celle que l'on adopte en temps de guerre. Quand les ennemis ont ravagé tout un pays, le souverain, se voyant réduit aux abois, se retire dans une ville qu'il fait

(1) Ces mots : *unque se á pretendido acer jente para si pudieran á fuerza de armas rremediar tan gran mal*, ont été raturés, vraisemblablement par le père Bañez. (Voir notre Introduction, p. 40.)

soigneusement fortifier. De là, il opère de temps en temps des sorties contre l'ennemi, et si grand pourra être le courage des hommes d'élite renfermés dans la place, qu'à eux seuls ils feront plus qu'une armée de lâches soldats. Souvent ainsi l'on remporte la victoire, ou, si l'on n'est pas vainqueur, du moins n'est-on pas vaincu. En effet, pourvu qu'il ne se rencontre pas de traître dans la place, on ne peut être forcé que par la famine. Or, parmi nous, il n'est jamais de famine qui oblige à capituler. On peut mourir, oui : être vaincu, jamais.

Mais pourquoi ce langage ? Afin de vous faire bien comprendre, mes sœurs, la demande que nous devons adresser à Dieu : c'est que dans cette petite citadelle où se sont retirés les bons chrétiens de nos jours, il ne s'en trouve pas un qui nous quitte pour passer à l'ennemi ; c'est qu'il rende éminents dans son service les capitaines de cette citadelle ou de cette ville, je veux dire les prédicateurs et les théologiens, et comme la plupart d'entre eux sont membres des ordres religieux, qu'il leur fasse atteindre la perfection propre à leur état. C'est chose indispensable, puisqu'encore une fois, c'est du bras ecclésiastique, non du bras séculier, que doit nous venir le secours. Pour nous, qui sous ce double rapport ne pouvons en rien secourir notre Roi, efforçons-nous du moins d'être telles, que nos prières puissent être utiles à ces serviteurs de Dieu, qui, au prix de mille peines, se sont munis de science et de vertu, qui ont embrassé un travail opiniâtre afin de soutenir aujourd'hui la cause de Notre-Seigneur.

Peut-être me demanderez-vous pourquoi j'insiste tant sur ce point, et comment, à m'entendre, il nous faut aider

ceux qui valent mieux que nous. Je vais vous le dire, car vous ne comprenez pas bien encore, je crois, la grandeur de la grâce que Dieu vous a faite en vous conduisant en un lieu où vous êtes complètement affranchies des affaires, des occasions dangereuses et des relations avec le monde. C'est une faveur immense que celle-là. Or, ceux dont je parle ne se trouvent pas dans ces conditions; cela n'est même pas à désirer, et de nos jours moins que jamais, parce que c'est à eux de fortifier les faibles et d'encourager les petits. La belle situation que celle de soldats sans capitaines! Donc, il faut qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, qu'ils séjournent avec eux dans les palais, que parfois même, quant à l'extérieur, ils prennent leurs façons de faire. Pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour traiter avec le monde, pour vivre dans le monde, pour s'occuper des affaires du monde, pour se prêter comme je viens de le dire aux usages du monde, et pour être, en même temps, intérieurement étranger au monde, ennemi du monde, pour vivre ici-bas en exilé, en un mot, pour être non des hommes, mais des anges? En effet, s'ils ne sont tels, ils ne méritent pas le nom de capitaines, et Dieu nous préserve de les voir sortir de leurs cellules! Ils feraient plus de mal que de bien, car ce n'est pas le temps de voir des imperfections en ceux qui ont mission d'enseigner. Et s'ils n'ont pas au cœur l'inébranlable conviction qu'il leur importe souverainement de fouler aux pieds tout ce qui est de la terre, de vivre détachés des choses périssables pour ne s'attacher qu'aux éternelles, quelque effort qu'ils fassent pour voiler leur imperfection, elle se révélera. N'est-ce pas au monde qu'ils

ont affaire ? Dès lors, ils peuvent être sûrs qu'il ne leur pardonnera rien, et que pas une de leurs imperfections ne lui échappera. Pour les actes de vertu, le monde, la plupart du temps, ne les remarquera point, peut-être même il ne les jugera pas tels ; mais une faute, une imperfection, soyez certaines qu'elle ne passera pas inaperçue. Qui donc — je me le demande en ce moment — apprend la perfection aux gens du monde ? Ce n'est pas qu'ils la pratiquent : ils croient n'y avoir nulle obligation et pensent faire beaucoup en gardant tout juste les commandements. Ils n'en usent que pour condamner les autres. Quelquefois même, ce qui est vertu leur paraît propre satisfaction. Ainsi, gardez-vous de croire que ceux dont je parle n'aient besoin que d'une médiocre assistance de Dieu pour livrer le grand combat où ils s'engagent ; il leur en faut, au contraire, une très signalée.

Efforçons-nous d'être telles que nous méritions d'obtenir de Dieu deux choses. La première, que parmi un si grand nombre de docteurs et de religieux, il s'en trouve beaucoup qui aient, comme je le disais plus haut, les qualités nécessaires pour remplir leur mission, et que le Seigneur donne ces dispositions à ceux qui ne les ont pas encore entièrement, attendu qu'un seul homme parfait fera plus qu'un grand nombre d'autres qui ne le seront pas. La seconde, qu'une fois engagés dans la lutte — lutte terrible, je le répète, — le Seigneur les soutienne de sa main, qu'il leur fasse éviter tant de périls qui se rencontrent dans le monde et ferme leurs oreilles au chant des sirènes sur cette mer dangereuse. Si en ce point nous avons quelque pouvoir auprès de Dieu, toutes cloîtrées que nous sommes,

nous combattons pour lui. Quant à moi, j'estimerai très bien employées les peines que j'ai prises pour vous ménager ce petit coin, où j'ai prétendu aussi faire garder la règle de notre Dame et Souveraine, selon sa perfection première.

Et n'allez pas regarder comme superflue cette supplication continuelle. Il y a, en effet, des personnes qui trouvent très dur de ne pas prier beaucoup pour leur âme. Mais y a-t-il meilleure prière que celle dont je parle? Peut-être craignez-vous qu'elle ne diminue point pour vous les peines du purgatoire? Je vous assure qu'elle y contribuera aussi bien qu'une autre. Et puis, s'il reste encore quelque chose à expier, fort bien! Que m'importe, à moi, de rester jusqu'au jour du jugement dans le purgatoire, si, par ma prière, j'obtiens le salut ne fût-ce que d'une seule âme, à plus forte raison, si je procure le bien d'un grand nombre, et tout à la fois la gloire de Dieu? De souffrances qui ont un terme ne tenez aucun compte, dès lors qu'il s'agit de servir davantage Celui qui a tant enduré pour nous. Pour cela, ayez soin de vous informer toujours de ce qui est le plus parfait.

Je vous le demande donc pour l'amour de Notre-Seigneur, suppliez sa Majesté d'exaucer la prière que nous lui adressons. Pour moi, toute misérable que je suis, j'ose l'en solliciter, car il s'agit de sa gloire et du bien de son Église, et là vont tous mes désirs.

Mais n'est-ce point présomption? Et comment pourrais-je contribuer à obtenir une telle faveur? Mon tendre Maître, je me confie en vos servantes ici rassemblées. Je sais qu'elles n'ont d'autre désir, d'autre ambition que de

vous plaire. Pour votre amour, elles ont abandonné le peu de biens qu'elles avaient, et elles voudraient en posséder de plus considérables pour vous en faire hommage. O mon Créateur, vous n'êtes point ingrat! Comment pourrais-je penser que vous refuserez de faire droit à leur requête? Lorsque vous viviez sur la terre, Seigneur, vous n'avez pas abhorré les femmes; au contraire, vous leur avez toujours témoigné la plus grande bienveillance. Quand nous vous demanderons des honneurs, des revenus, des richesses, ou quelque autre chose qui sente le monde, ne nous exaucez pas. Mais, ô Père éternel, lorsqu'il s'agit de l'honneur de votre Fils, pourquoi ne nous exauceriez-vous pas, nous qui perdriens volontiers mille honneurs et mille vies pour l'amour de vous? Faites-le, Seigneur, non à cause de nous, nous n'en sommes pas dignes, mais à cause du sang de votre Fils, à cause de ses mérites! O Père éternel! considérez que tant de coups de fouets, tant d'outrages, tant de tourments atroces, ne sont pas à mettre en oubli! Comment, ô mon Créateur, des entrailles aussi tendres que les vôtres peuvent-elles souffrir que le fruit de l'ardent amour de votre Fils, ce très saint Sacrement qu'il institua pour vous plaire, à vous qui lui aviez commandé de nous aimer, soit méprisé comme il l'est aujourd'hui par ces malheureux hérétiques qui lui ôtent ses asiles en détruisant les églises? Encore s'il avait omis de vous contenter en la moindre chose! Mais il a tout accompli dans la dernière perfection. Ce n'était donc pas assez, Père éternel, qu'il n'ait pas eu pendant sa vie où reposer sa tête, qu'il ait vécu accablé de continuelles souffrances! Voici maintenant qu'on lui enlève ces hôtelleries où il reçoit ses amis à sa table,

parce qu'il les voit faibles et que ceux qui travaillent ont besoin, il le sait très bien, de soutenir leurs forces par un tel aliment ! N'a-t-il pas surabondamment satisfait pour le péché d'Adam ? Toutes les fois que nous péchons de nouveau, est-ce donc ce très aimant Agneau qui doit en porter la peine ? Ne le permettez pas, ô mon Souverain ! Que Votre Majesté s'apaise ! Ne regardez point nos péchés, mais songez à notre rédemption, opérée par votre très saint Fils, à ses mérites, à ceux de sa glorieuse Mère, de tant de saints, de tant de martyrs qui sont morts pour vous !

Hélas ! Seigneur, quelle est celle qui s'enhardit jusqu'à vous adresser cette demande au nom de toutes ? Et quelle mauvaise médiatrice vous avez en moi, mes filles, pour obtenir audience et présenter requête en votre nom ! Ce souverain Juge ne va-t-il pas s'indigner davantage à la vue de ma témérité ? Hélas ! ce serait avec raison et en toute justice. Mais considérez, Seigneur, que vous êtes un Dieu de miséricorde. Exercez-la, cette miséricorde, envers cette pauvre pécheresse, ce chétif vermisseau, qui s'enhardit ainsi en votre présence. Considérez mes désirs, ô mon Dieu, les larmes avec lesquelles je vous supplie. A cause de vous-même, oubliez mes œuvres, prenez en pitié tant d'âmes qui se perdent, secourez votre Église ! Ne permettez pas, Seigneur, que les maux de la chrétienté se prolongent davantage, faites briller la lumière au milieu de nos ténèbres !

Je vous le demande, mes sœurs, pour l'amour de Notre-Seigneur, recommandez à sa Majesté cette pauvre créature, et suppliez-la de lui accorder l'humilité ; c'est pour

vous une obligation. Si je ne vous exhorte pas spécialement à prier pour les rois, les prélats de l'Église, et en particulier pour notre évêque [comme aussi pour cet ordre de la très sainte Vierge et les autres] (1), c'est que je vous vois actuellement si soigneuses de le faire, qu'il n'y a, ce me semble, rien à y ajouter. Quant à celles qui viendront dans la suite (2), qu'elles le comprennent bien, si elles ont un supérieur saint, elles seront saintes. Cette intention étant si importante, présentez-la sans cesse au Seigneur. Enfin, s'il arrive que vos prières, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes, ne se rapportent plus au but que je vous ai indiqué, dites-vous que vous ne remplissez plus la fin pour laquelle le Seigneur vous a réunies en ce lieu.

(1) Copie de Tolède.

(2) Au lieu de : *vean las que vinièren*, l'édition princeps, suivie par toutes les autres éditions espagnoles, porte : *vengan las que vinièren*, ce qui rendait le passage inintelligible.

CHAPITRE IV

V, VI et VII (Esc.) — IV et V (Vall.)

EXHORTATION A L'OBSERVANCE DE LA RÈGLE. TROIS POINTS IMPORTANTS POUR LA VIE SPIRITUELLE. DE L'AMOUR DU PROCHAIN ET DES DANGERS DES AMITIÉS PARTICULIÈRES.

SOMMAIRE. — *Les carmélites doivent tenir bien haut leurs pensées et leurs désirs. — Nécessité des vertus pour s'élever à la contemplation. — Importance de la charité fraternelle. — Combien les amitiés particulières sont nuisibles dans une communauté. — De l'amour spirituel et parfait. — Conduite à tenir dans les relations avec les confesseurs.*

Vous connaissez maintenant, mes filles, la grande entreprise dont nous prétendons venir à bout. Mais que devons-nous être, je vous le demande, si nous ne voulons point passer pour téméraires aux yeux de Dieu et des hommes ? Il est clair que nous avons besoin de beaucoup travailler. Tenir bien haut nos pensées nous aidera singulièrement à élever avec courage nos œuvres au même niveau. Si, avec cela, nous cherchons à garder parfaitement notre règle et nos constitutions, j'espère de la bonté du Seigneur qu'il accueillera favorablement nos prières. Je ne vous demande rien de nouveau, mes filles, mais seulement de garder ce à quoi notre profession nous engage, car enfin, c'est notre vocation et nous nous y sommes obligées. Il est vrai qu'entre garder et garder, il peut y avoir bien de la différence.

Il est dit dans notre première règle que nous devons prier sans cesse. Pourvu que nous accomplissions avec tout le soin dont nous serons capables ce point qui est le plus important de tous, nous ne manquerons ni aux disciplines, ni aux jeûnes, ni au silence que la règle nous prescrit. Vous savez déjà que l'oraison, pour être véritable, doit s'aider de tout cela, et que délicatesse et oraison ne vont pas ensemble.

C'est sur l'oraison que vous m'avez priée de vous dire quelque chose. Mais en retour de ce que je vous en dirai, je vous demande de relire souvent avec une bonne volonté entière ce que j'ai dit jusqu'ici, et de le mettre en pratique. Cependant, avant de parler de ce qui est intérieur, c'est-à-dire de l'oraison, je vous indiquerai certaines choses bien nécessaires aux âmes qui prétendent marcher dans ce chemin de l'oraison. Nécessaires, elles le sont même à tel point, qu'en les observant, les âmes pourront, sans être grandes contemplatives, se trouver très avancées dans le service du Seigneur, tandis que, sans elles, il leur sera impossible d'être grandes contemplatives, et même elles se tromperont singulièrement si elles croient l'être. Daigne le Seigneur me donner la grâce dont j'ai besoin, et m'enseigner ce que j'ai à dire, afin qu'il en soit glorifié ! Amen.

Ne pensez pas, mes amies et mes sœurs, que je vais vous obliger à une quantité d'observances. Dieu veuille que nous pratiquions bien celles que nos saints pères ont mises en vigueur et qu'ils ont eux-mêmes gardées ! C'est en suivant cette voie qu'ils ont mérité ce nom de saints que nous leur donnons ; en prendre une autre, de soi-même

ou sur l'indication d'autrui, serait une grave erreur.

Je ne développerai que trois points, qui sont de la Constitution. Il importe beaucoup de comprendre combien il nous est avantageux de les observer, si nous voulons jouir à l'intérieur et à l'extérieur de la paix que Notre-Seigneur nous a tant recommandée. Le premier est l'amour mutuel ; le second, le détachement de tout ce qui est créé ; le troisième, l'humilité véritable. Ce point, auquel je ne donne que la dernière place, est cependant le principal, et il embrasse tous les autres (1).

Le premier, qui regarde l'amour mutuel, est d'une très haute importance. En effet, rien de fâcheux qui ne soit aisément supportable à ceux qui s'aiment, et il faut qu'une chose soit bien rude pour causer de l'indignation. Si ce commandement était observé dans le monde comme il devrait l'être, il contribuerait beaucoup, je crois, à l'observation des autres ; mais, soit par excès, soit par défaut, nous n'arrivons pas à le pratiquer parfaitement.

Il semble, au premier abord, que parmi nous l'excès en ce point ne saurait être nuisible. Et cependant, il entraîne après lui tant de maux, tant d'imperfections, qu'à mon avis, il faut, pour le croire, l'avoir vu de ses yeux. Le démon s'en sert pour dresser mille pièges. Il est des consciences qui ne cherchent à contenter Dieu que d'une manière vulgaire, et celles-là en souffrent peu, elles y voient même une vertu. Mais celles qui aspirent à la perfection en comprennent bien le danger. Par là, en effet, la volonté s'affaiblit progressivement et devient

(1) Ici se termine le chapitre iv au manuscrit de Valladolid. (Voir notre Introduction, p. 24.)

incapable de s'employer tout entière à aimer Dieu. Ceci, je pense, doit être plus fréquent chez les femmes que chez les hommes. Le dommage qui en revient à l'ensemble de la communauté est manifeste : on s'aime moins les unes les autres, on est froissé du mauvais procédé dont son amie est l'objet, on désire avoir de quoi lui faire des présents, on recherche les occasions de lui parler : souvent, c'est pour lui dire qu'on l'aime, ou d'autres choses tout aussi déplacées, non pour lui dire qu'on aime Dieu. Il est rare, en effet, que ces grandes amitiés tendent à s'entr'aider à aimer Dieu davantage. A mon sens, le démon bien plutôt les suscite pour donner naissance à des partis dans les ordres religieux.

N'a-t-on en vue que de servir sa Majesté, cela se reconnaît bien vite. La volonté, alors, n'est pas dominée par la passion ; au contraire, elle cherche dans cette amitié un secours pour vaincre les passions. Je voudrais qu'il y eût beaucoup d'amitiés de ce genre dans les communautés nombreuses. Mais dans ce couvent, où l'on n'est que treize et où l'on ne doit pas être davantage, toutes doivent être amies, toutes doivent s'aimer, toutes doivent se chérir, toutes doivent s'aider. Ainsi, pour l'amour du Seigneur, qu'elles se gardent de ces amitiés particulières, si saintes qu'elles soient d'ailleurs. Même entre des frères, c'est d'ordinaire un poison (a), et je n'y vois aucun profit ; entre parents moins proches, c'est une peste plus détestable encore.

Ce que je vous dis vous paraît peut-être excessif, et ce-

(a) *L'histoire de Joseph en est un exemple.* (Ms. de l'Escurial.)

pendant, croyez-moi, mes sœurs, c'est la source d'une haute perfection, d'une paix profonde ; par là, on évite à celles qui ne sont pas encore très fortes beaucoup d'occasions de péché. Il arrivera peut-être que notre affection se portera vers l'une de nos sœurs plutôt que vers l'autre, sans que nous puissions faire autrement ; c'est là un mouvement naturel, qui souvent même nous incline à aimer la personne la plus imparfaite lorsqu'elle est mieux douée du côté des grâces de la nature. Alors, faisons effort sur nous-mêmes, afin de ne pas nous laisser dominer par cette affection ; aimons les vertus de notre sœur et ses qualités intérieures, puis étudions-nous constamment à ne faire aucun cas de ce qui n'est qu'extérieur. O mes sœurs, ne souffrons pas que notre cœur soit esclave de qui que ce soit, sinon de Celui qui se l'est acquis de son propre sang ! Prenez-y garde ; car, sans savoir comment, vous pourriez vous trouver liées et hors d'état de vous dégager.

Oh ! quels enfantillages sans nombre se produisent alors ! Ce sont de telles petites choses, que pour le croire et s'en faire une idée, il faut en avoir été témoin : aussi je ne vois pas de motif de les signaler ici. Je dirai seulement que dans toute religieuse, c'est un mal, mais que dans une supérieure, c'est une peste (a).

(a) *Je ne veux pas les mentionner en détail, pour ne pas faire connaître qu'il se rencontre chez les femmes de pareilles faiblesses, et aussi pour ne pas en donner l'idée à celles qui les ignorent. Mais j'avoue que j'en ai été parfois dans le dernier étonnement. Quant à moi, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu d'attaches de ce genre qui fussent considérables ; peut-être était-ce parce que je m'en permettais d'autres bien pires. Mais, encore une fois, j'ai été fréquem-*

On doit prendre grand soin d'arrêter ces coteries dès que l'amitié particulière commence à paraître, mais il faut y mettre de l'adresse et de l'affection, plutôt que de la rigueur. Pour remédier à ce mal, il est très utile de n'être ensemble et de ne se parler qu'aux heures marquées, suivant l'usage qui s'observe à présent parmi nous de ne pas s'assembler, mais de se tenir séparément, chacune dans sa cellule, comme la règle l'ordonne. Affranchissez-vous, dans ce monastère de Saint-Joseph, de la coutume d'avoir une salle de travail. Cette coutume est louable, mais il est plus facile de garder le silence quand chacune reste chez soi. De plus, c'est une grande chose pour l'oraison que de s'habituer à la solitude, et comme la vie d'oraison doit être fondamentale en ce monastère (a), il faut faire tous nos efforts pour nous affectionner à ce qui la favorise.

Je reviens à l'amour mutuel. Il est superflu, ce semble, de vous y exhorter. En effet, quelles gens, si barbares qu'on les suppose, n'en viendraient à s'aimer s'ils vivaient et conversaient toujours ensemble, sans qu'il leur fût permis d'avoir de relations, d'entretiens, de délassement, avec les personnes du dehors? Qu'en doit-il être pour nous qui savons que Dieu nous aime et que nos sœurs aiment

ment témoin des faiblesses dont je parle, et les ayant constatées en plusieurs, je crains qu'elles n'existent dans la plupart des monastères. Chez toute religieuse, c'est un très grand obstacle à une entière régularité et à la perfection; mais dans une supérieure, c'est une peste, je l'ai déjà fait remarquer. (Ms. de l'Escurial.)

(a) *Et que c'est pour nous y adonner que nous nous sommes réunies ici. (Ms. de l'Escurial.)*

Dieu, puisqu'elles ont tout abandonné pour sa Majesté ! Au reste, la vertu attire toujours l'amour, et j'espère de la bonté de Dieu que, par sa grâce, elle sera toujours le partage des religieuses de cette maison. Il n'y a donc pas lieu, je crois, d'insister beaucoup sur ce point. Mais comment doit-on s'aimer ? En quoi consiste l'amour vertueux, qui est celui que je désire voir régner ici ? A quels signes reconnaitrons-nous que nous avons cette vertu, dont la valeur est si haute, puisque Notre-Seigneur l'a recommandée avec tant d'instance à ses apôtres ? Voilà ce dont je voudrais vous dire quelque chose, selon mon peu de capacité. Si vous le trouvez expliqué avec autant de détail en d'autres livres, ne vous arrêtez pas à ce que j'en écrirai, car peut-être ne sais-je ce que je dis.

Je parlerai de deux sortes d'amour. L'un est spirituel, et entièrement dégagé, ce semble, de tout ce qui, venant des sens ou de notre sensibilité naturelle, pourrait en altérer la pureté. L'autre est spirituel, mais les sens et la faiblesse humaine y ont leur part ; c'est cependant un amour honnête et licite, comme celui qui joint les parents et les amis.

J'ai déjà dit quelque chose de ce second amour. Je veux parler maintenant de celui qui est spirituel, sans mélange d'aucune passion, car dès que la passion s'y mêle, toute cette belle harmonie est troublée. Si donc nous usons de modération et de discrétion dans nos rapports avec les personnes vertueuses, spécialement avec les confesseurs, ces rapports nous seront avantageux. Mais s'aperçoit-on qu'il y a dans le confesseur quelque tendance frivole, qu'on tienne tout pour suspect, qu'on n'ait aucun

entretien avec lui, même sur des sujets édifiants, qu'on se confesse en peu de mots et qu'on se retire. Le mieux serait de dire à la prieure qu'on ne se trouve pas bien de ce confesseur, et de le changer. C'est le plus sage, si on peut le faire sans blesser sa réputation (a).

(a) *Si nous nous comportons avec modération et discrétion dans les affections qui ne sont pas entièrement spirituelles, tout deviendra méritoire, et ce qui nous paraît procéder de la nature deviendra vertu. Il est vrai que le spirituel et le naturel sont parfois tellement mêlés ensemble, qu'on ne peut les distinguer, spécialement lorsqu'il s'agit d'un confesseur. Les personnes d'oraison, en effet, s'affectionnent ordinairement beaucoup à leur guide spirituel, quand elles le voient saint et qu'elles se sentent comprises par lui. Le démon les assiège alors d'une foule de scrupules, qui jettent leur âme dans le trouble. C'est précisément ce à quoi il vise, et cela plus encore si le confesseur les fait avancer dans la perfection. L'ennemi les presse alors de telle sorte, qu'elles en viennent à le quitter, mais la tentation ne leur laisse pas plus de trêve avec un second et un troisième. Ce qu'elles doivent faire en cet état, c'est ne pas se mettre en peine si elles ont ou non de l'affection pour lui. Si elles en ont, eh bien ! soit, qu'elles en aient. De fait, si nous aimons ceux qui font du bien à notre corps, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à faire du bien à notre âme ? A mon avis, pareille affection peut nous amener à faire de grands progrès, si le confesseur est saint, spirituel, et s'applique à faire avancer notre âme. Étant donné notre faiblesse, une affection de ce genre nous aide quelquefois beaucoup à réaliser de grandes choses pour le service de Dieu. Mais si le confesseur n'est pas tel que je viens de dire, il y aurait alors danger, et s'il savait qu'on lui porte de l'affection, il pourrait en résulter les plus grands inconvénients, dans les maisons où la clôture est très sévère, plus qu'ailleurs. Comme il est difficile de reconnaître si le confesseur a toutes les qualités voulues, il faut beaucoup de prudence et de circonspection. Le meilleur serait qu'il ne sût pas qu'on lui est affectionné et qu'on ne lui en dit rien. Mais le démon presse telle-*

En pareil cas et en d'autres très embarrassants, où le démon pourrait tendre des pièges et où l'on ne sait quel parti prendre, le plus sage est de se procurer un entretien avec un homme de doctrine — et cette liberté s'accorde lorsqu'il y a nécessité, — de se confesser à lui et de faire ce qu'il dira, car lorsqu'il faut remédier à une situation, l'on peut se tromper beaucoup. Combien d'erreurs, en effet, ne commet-on pas dans le monde, parce que l'on agit sans prendre conseil, spécialement quand les intérêts du prochain sont en jeu ! Je dis qu'il est nécessaire de remédier à la situation, car lorsque le démon commence l'attaque de ce côté, la chose ira loin, si l'on

ment les âmes, que cela devient impossible; elles se figurent que c'est là tout ce dont elles ont à s'accuser, et que c'est une obligation pour elles de le faire. C'est pourquoi je voudrais les voir se bien persuader que tout cela n'est rien, et n'en faire aucun cas. Voilà ce que je leur conseille, si elles reconnaissent par ailleurs que les discours du confesseur ne tendent qu'au bien de leur âme, si elles n'aperçoivent en lui aucune trace de légèreté — et la chose est bien facile à voir pour peu qu'on ne veuille pas se rendre stupide, — enfin si elles remarquent qu'il a la crainte de Dieu. En ce cas, quelque peine que puisse leur causer l'appréhension de trop l'aimer, elles ne doivent pas s'en soucier. Le démon finira par se lasser et les laissera tranquilles. Mais viennent-elles à constater dans les discours d'un confesseur quelque tendance vaine, dès lors, qu'elles tiennent tout pour suspect et renoncent à tout entretien avec lui, même sur l'oraison et les choses de Dieu; qu'elles se confessent en peu de mots et se retirent. Le mieux serait de dire à la mère prieure qu'on ne se trouve pas bien de lui et de le changer. C'est le plus sage, quand la chose est possible, et j'espère de la bonté de Dieu qu'elle le sera toujours. Enfin, malgré le mortel chagrin qu'il pourra d'ailleurs en éprouver, on doit faire tout ce qui dépend de soi pour n'avoir plus de rapports avec lui. (Ms. de l'Escurial.)

n'arrête le mal promptement. Ainsi, se procurer, comme je l'ai dit, un entretien avec un autre confesseur, est le parti le plus sûr, quand la chose est possible, et j'espère de la bonté du Seigneur qu'elle le sera toujours.

Comprenez toute l'importance de ceci. Ce mal est dangereux; c'est un enfer, c'est la ruine de toute une communauté. Ainsi n'attendez pas qu'il ait fait de grands progrès. Je dis que, dès le principe, vous devez l'enrayer par tous les moyens qui seront en votre pouvoir et qu'en bonne conscience vous croirez pouvoir prendre. Mais j'espère que le Seigneur ne permettra pas que des personnes appelées à mener une vie d'oraison, puissent avoir de l'attachement pour d'autres que de grands serviteurs de Dieu. Ou il en est ainsi, ou ces âmes sont bien éloignées de l'oraison et de la perfection auxquelles on aspire dans ce monastère. En effet, voyant qu'un confesseur n'entend pas leur langage et n'aime point à parler de Dieu, elles ne pourront lui porter d'affection, attendu qu'entre elles et lui il n'y aura point de ressemblance. Si cette ressemblance existe, vu le peu d'entrée que le mal trouve ici, le confesseur, à moins d'un excès de simplicité, ne s'inquiétera pas, et ne voudra pas inquiéter les servantes de Dieu.

Puisque j'ai abordé ce sujet et montré que le démon peut causer en ceci un dommage considérable, j'ajouterai que l'on ne s'en aperçoit que fort tard, et que, par suite, la perfection peut se ruiner peu à peu, sans que l'on sache comment. En effet, si le confesseur veut communiquer la frivolité dont il est lui-même atteint, il portera les autres à tout regarder comme des bagatelles. Que Dieu nous

préserve de pareilles choses ! Je le lui demande au nom de lui-même. C'en est assez pour jeter toutes les religieuses dans le trouble, parce que leur conscience leur dit le contraire de ce que dit le confesseur. Si alors on les oblige à ne s'adresser qu'à lui, elles ne savent que faire ni comment recouvrer la paix, parce que celui qui devrait les calmer et les soulager est celui-là même qui fait le mal. Il doit se rencontrer de grandes afflictions de ce genre en certains endroits ; c'est pour moi le sujet d'une bien vive compassion. Ainsi ne vous étonnez pas de l'importance que j'attache à vous prémunir contre ce danger (a).

(a) *J'ai vu sur ce point de bien grandes souffrances dans certains monastères, non pas toute fois dans le mien (1).* (Ms. de l'Escurial.)

(1) Par *mi monasterio*, la sainte désigne toujours le monastère de l'Incarnation où elle avait fait profession. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le *Livre de la Vie*.

CHAPITRE V

VIII (Esc.) — VI (Vall.)

DES CONFESSEURS ET COMBIEN IL IMPORTE QU'ILS AIENT DE LA DOCTRINE.

SOMMAIRE. — *Inconvénients du manque de liberté pour la direction spirituelle.*
— *Combien la sainte désire que ses filles puissent toujours communiquer librement avec des confesseurs instruits.* — *Précautions qu'elle a prises pour leur assurer cette liberté.*

Fasse Notre-Seigneur, je le lui demande au nom de lui-même, que personne n'éprouve en ce monastère une angoisse qui met à ce point l'âme et le corps à la torture. Quand la supérieure est si bien avec le confesseur, que les religieuses n'osent rien dire à celui-ci de celle-là, ni à celle-là de celui-ci, alors vient la tentation de ne point confesser des péchés très graves, par crainte de se voir tourmentée. O Dieu ! quel ravage le démon peut causer par cette voie ! Et combien coûtent cher aux religieuses cette contrainte et ce point d'honneur ! C'est faire beaucoup, croit-on, pour l'observance, comme pour la réputation du monastère, que de communiquer avec un confesseur seulement, et par là le démon travaille à se rendre maître des âmes, ne pouvant y réussir autrement. Les religieuses demandent-elles un autre confesseur, c'en est fait, ce semble, du bel ordre de la vie religieuse ! Mais si ce confesseur n'est pas de l'Ordre, oh ! alors, serait-il un

saint, un simple entretien avec lui semble un affront pour la communauté tout entière (a).

Quant à moi, je demande pour l'amour du Seigneur à celle qui sera supérieure, d'obtenir de l'évêque — ou du provincial (1) — qu'en plus des confesseurs ordinaires, elle et toutes ses religieuses puissent s'entretenir de temps en temps avec des hommes de doctrine et traiter avec eux des choses de leur âme, spécialement si leurs confesseurs ont peu de savoir, fussent-ils d'ailleurs vertueux. Le savoir est précieux pour donner lumière en tout. Aussi bien n'est-il pas impossible de trouver chez quelques-uns la science et la vertu réunies.

Plus le Seigneur vous favorise dans l'oraison, mes sœurs, plus il devient nécessaire que vos œuvres et votre oraison soient solidement établies. Vous savez que la première pierre de l'édifice, c'est une bonne conscience, la fuite très soigneuse de tout péché, même véniel, et la recherche du plus parfait. Vous penserez peut-être que ceci, tout confesseur le sait. Eh bien ! c'est une erreur. Il m'est arrivé de traiter de matières de conscience avec l'un d'eux, qui avait fait tout son cours de théologie, et qui me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étaient rien. Je sais qu'il n'avait pas l'intention de me tromper ni sujet de le vouloir, mais il n'en savait pas da-

(a) *Quand ce serait un saint Jérôme, voilà un affront pour l'ordre tout entier.* (Ms. de l'Escorial.)

(1) Les mots : *ou du provincial*, ont été ajoutés entre lignes par sainte Térèse. On sait que les nouveaux monastères, sauf celui de Saint-Joseph d'Avila, dépendaient des provinciaux de l'Observance.

vantage. La même chose m'est arrivée encore avec deux ou trois autres.

Avoir cette vraie lumière qui permet de garder parfaitement la loi de Dieu, c'est notre bien le plus précieux. C'est la base solide de l'oraison, et vienne à manquer ce fondement si ferme, tout l'édifice porte à faux. Ainsi vous en arriverait-il, si l'on vous refusait la liberté de vous confesser à des hommes tels que je l'ai indiqué plus haut, et de leur communiquer ce qui regarde votre âme. Je vais plus loin, et je dis que dans le cas même où le confesseur ordinaire réunirait toutes les qualités, vous devez de temps en temps avoir ces communications (1). Car, après tout, le confesseur peut se tromper, et il est à désirer que toutes les religieuses ne soient point trompées par lui. Ceci, néanmoins, à la condition de n'aller jamais contre l'obéissance. Il y a pour tout des moyens légitimes. Cette communication est d'un grand prix pour les âmes ; il convient donc de la procurer par les moyens dont on dispose.

Tout ce que j'ai dit regarde la supérieure. Je lui demande donc à nouveau, puisqu'on ne recherche ici d'autres consolations que celles de l'âme, de consoler les âmes par cette voie. Dieu conduit par des chemins divers, et l'on ne peut exiger d'un confesseur qu'il les connaisse tous. Malgré votre pauvreté, pourvu que vous soyez ce que vous devez être, vous trouverez toujours, je vous le certifie, des

(1) On lit ici en marge : « Ceci est fort juste, car il y a des maîtres spirituels qui, par crainte de donner dans l'erreur, voient le démon partout et tombent ainsi dans une erreur plus préjudiciable, parce qu'ils étouffent l'Esprit de Dieu, comme dit l'Apôtre. »

hommes de sainte vie qui voudront bien communiquer avec vous et vous consoler. Celui qui nourrit vos corps leur inspirera la pensée et le désir d'éclairer affectueusement vos âmes. Ainsi, le mal que je redoute pour vous se trouvera écarté. S'il arrive que le confesseur soit abusé par le démon sur quelque point de doctrine, sachant que vous communiquez avec d'autres, il prendra garde à lui et sera plus circonspect en toute sa conduite.

Cette entrée une fois interdite au démon, j'espère de la bonté de Dieu qu'il n'en trouvera point d'autre pour pénétrer en ce monastère. Je prie donc, pour l'amour de Notre-Seigneur, l'évêque qui occupera le siège de cette ville, de laisser aux sœurs cette liberté, et de ne pas la retrancher tant qu'il s'agira d'hommes de doctrine et de vertu, ce qui est facile à savoir dans un endroit aussi peu considérable (a).

Tout ce que je viens de dire, je l'ai vu et constaté. De plus, j'en ai conféré avec des hommes doctes et saints, qui ont examiné ce qui était le plus propre à développer la perfection dans ce monastère. Or, de tous les dangers

(a) *Je le répète, qu'il n'empêche pas les religieuses de se confesser à eux de temps en temps et de leur parler de leur oraison, quand bien même elles auraient déjà des confesseurs. Je sais qu'il y a pour cela bien des motifs, et que l'inconvénient qui pourrait en résulter est nul en comparaison du mal si grand, si caché et pour ainsi dire irrémédiable, qu'apporte la conduite contraire. Les monastères, en effet, ont cela de particulier, que le bien y déchoit rapidement si on ne le maintient avec grand soin, et que le mal, fût-il à son début, est extrêmement difficile à extirper, parce qu'en très peu de temps les imperfections deviennent coutume et chose toute naturelle.* (Ms. de l'Escurial.)

— car il y en a partout en cette vie — nous avons trouvé que le moindre était celui qui pouvait résulter de cette façon de faire. Nous avons également jugé qu'il ne devait pas y avoir de vicaire (1) ayant droit d'entrée et de sortie, et qu'aucun confesseur n'aurait cette liberté ; mais que leur office à l'un et à l'autre devait consister uniquement à veiller sur la décence du monastère et son éloignement du monde, comme aussi sur les progrès intérieurs et extérieurs des religieuses, enfin à prévenir le supérieur lorsqu'ils remarqueraient un abus, mais sans exercer eux-mêmes la supériorité.

Tel est l'ordre de choses aujourd'hui en vigueur, et non d'après mon avis seulement. Voici comment. L'évêque actuel, sous la juridiction duquel nous nous trouvons — car, pour bien des motifs, nous n'avons pas été placées sous la juridiction de l'ordre, — est extrêmement porté vers tout ce qui respire la religion et la sainteté. C'est un grand serviteur de Dieu, qui se nomme don Alvaro de Mendoza, dont la naissance est très illustre, et qui comble ce monastère de tous les témoignages possibles de bonté. Il assembla sur le sujet en question des hommes de savoir, de spiritualité et d'expérience, et l'on y décida ce que j'ai dit. Les supérieurs qui viendront dans la suite feront bien de se ranger à cette décision, puisqu'elle a été prise par des hommes si éminents, et qu'on a demandé au Seigneur, par beaucoup de prières, de leur faire connaître ce qui était le meilleur. Or, d'après ce qui jusqu'ici a été constaté, c'est assurément ce qu'il y a de mieux. Daigne le Seigneur

(1) On appelait vicaire le prêtre qui exerçait auprès d'une communauté les fonctions de délégué du supérieur.

Le maintenir toujours pour sa plus grande gloire ! Amen (a).

(a) *Ainsi, qu'il y ait un confesseur ordinaire, et que ce soit le chapelain lui-même, s'il est apte à cette fonction. Qu'ensuite toute religieuse ait la liberté, lorsque son âme en aura besoin, de se confesser à des hommes ayant les qualités que j'ai indiquées et qui auront été préalablement nommés au supérieur. Et si la mère prieure est telle que l'évêque puisse s'en remettre à elle, qu'il la laisse en décider. D'ailleurs les religieuses étant en petit nombre, elles donneront peu d'occupation. La chose a été ainsi réglée entre des hommes éminents en doctrine, en prudence et en oraison, après des prières ferventes faites par un grand nombre de personnes, et par moi-même, toute misérable que je suis. Aussi j'espère de la grâce de Notre-Seigneur que la décision prise est la plus convenable. C'est également ainsi qu'en a jugé notre évêque actuel, don Alvaro de Mendoza, qui ne demande qu'à favoriser le bien spirituel et temporel de cette maison. Désireux comme il l'est de voir la perfection qui s'y observe aller toujours croissant, il a examiné la chose de fort près, et je ne crois pas que Dieu permette qu'il se trompe, puisqu'il tient sa place et ne cherche que sa plus grande gloire. J'ai confiance que, par la grâce de Notre-Seigneur, les supérieurs qui viendront dans la suite ne voudront point aller à l'encontre d'une décision si mûrement pesée et dont, pour divers motifs, l'importance est si grande. (Ms. de l'Escurial.)*

CHAPITRE VI

IX et X (Esc.) — VII (Vall.)

DE L'AMOUR PARFAIT.

SOMMAIRE. — *Excellence de cet amour. — Quelles sont les âmes qui l'ont en partage. — De quelle manière il s'exerce.*

Je me suis bien éloignée de mon sujet. Et cependant ce que j'ai dit est si important que, pour peu qu'on le comprenne, on ne m'en blâmera point.

Revenons maintenant à cet amour qu'il est juste, qu'il est permis (1), d'avoir les unes pour les autres ; celui que j'appelle purement spirituel. J'ignore si je sais bien ce que je dis. En tous cas, il n'est pas nécessaire, je crois, d'en parler longuement, parce que cet amour est le partage du petit nombre. Si vous l'avez reçu du Seigneur, rendez-lui en de grandes actions de grâce, car un tel amour doit être d'une très haute perfection. Malgré tout, je veux en dire quelque chose et peut-être ne sera-ce pas sans une certaine utilité : à ceux qui ont le désir et l'ambition de la vertu, il suffit qu'on la leur mette sous les yeux pour qu'ils lui donnent toute leur affection.

Plaise à Dieu de m'accorder l'intelligence de cet amour, et plus encore, le talent d'en parler. En effet, je ne sais

(1) Les mots *y licito* se trouvent raturés au manuscrit original.

pas bien reconnaître, ce me semble, quand l'amour est spirituel et quand il s'y mêle du sensible, et vraiment je me demande comment j'ose aborder un tel sujet. Je suis comme une personne qui entend parler de loin, et qui ne saisit pas distinctement les paroles prononcées. Aussi doit-il m'arriver quelquefois de ne pas savoir ce que je dis, et pourtant le Seigneur permet que ce soit bien dit. Si d'autres fois ce n'est que sottise, rien d'étonnant, car ce qui m'est le plus naturel, c'est de ne réussir en rien.

Cet amour spirituel est, ce me semble, le partage des âmes auxquelles Dieu a fait clairement connaître ce qu'est le monde et son peu de valeur, la réalité du monde futur, l'opposition qui existe entre l'un et l'autre — l'un éternel dans sa durée, l'autre rapide comme un songe, — enfin la différence qui sépare l'amour du Créateur et celui de la créature. Je parle ici d'une connaissance basée sur l'expérience, bien supérieure à ce que la réflexion et même la foi nous présentent. Ces âmes comprennent, elles goûtent, ce qu'est le Créateur et ce qu'est la créature, ce que l'on gagne avec l'un et ce que l'on perd avec l'autre, et bien d'autres vérités que le Seigneur enseigne à ceux qui veulent se laisser instruire par lui dans l'oraison, ou que de lui-même il trouve bon d'instruire. Alors elles aiment bien autrement que nous n'aimons, nous qui n'avons pas atteint ce degré d'élévation.

Ce discours, mes sœurs, vous paraît peut-être hors de propos, et vous vous dites que vous savez déjà tout cela. Dieu veuille qu'il en soit ainsi, que vous le sachiez comme il faut le savoir, et que vous portiez cette connaissance gravée au plus intime de votre cœur ! Si donc vous le

savez, vous verrez que je ne mens pas en disant que celui qui en est là par la grâce de Dieu, possède cet amour spirituel. Les âmes élevées à cette hauteur sont des âmes généreuses, des âmes royales. Elles ne trouvent point leur satisfaction à aimer quelque chose d'aussi misérable que ces pauvres corps, quels qu'en soient d'ailleurs la beauté et les charmes [je veux dire qu'elles ne les aiment point d'un amour qui les captive et les enchaîne](1). Ils pourront plaire à leur vue et les porter à bénir le Créateur, mais les captiver, jamais. Par les captiver, j'entends attirer leur amour au moyen de ces avantages extérieurs. Ces âmes croiraient aimer un objet sans réalité, chérir une ombre. Elles auraient honte d'elles-mêmes, et n'oseraient plus, sans une extrême confusion, dire à Dieu qu'elles l'aiment.

Vous allez m'objecter : Ces personnes ne savent donc pas aimer, ni payer de retour l'affection qu'on a pour elles ? Je réponds : Du moins se soucient-elles fort peu d'être aimées. Si quelquefois, par un mouvement soudain, leur nature les incline à se réjouir de se sentir aimées, rentrant aussitôt en elles-mêmes, elles reconnaissent que c'est folie ; j'excepte le cas où il s'agit de personnes dont la doctrine ou les prières peuvent être profitables à leur âme. Toutes les autres affections leur pèsent. Elles comprennent qu'elles n'en retirent aucun profit et pourraient même y trouver un dommage. Cependant, elles ne laissent pas d'en être reconnaissantes, et elles les paient de retour par leurs prières. Dans leur pensée, ceux qui

(1) Copie de Tolède.

les aiment ont Dieu lui-même pour débiteur. Ne découvrant en elles-mêmes rien qui mérite d'être aimé, elles se persuadent que cette affection prend sa source en lui, et qu'on ne les aime que parce que Dieu les aime. En conséquence, elles laissent à sa Majesté le soin d'acquitter leur dette de reconnaissance, et la supplient de le faire. Après quoi, elles s'en croient déchargées, et il leur semble que la chose ne les regarde plus.

Tout bien considéré, je me dis quelquefois qu'il y a un bien grand aveuglement dans ce désir que nous avons d'être aimés, à moins, je le répète, qu'il ne s'agisse de personnes capables de nous aider à acquérir les biens parfaits. Remarquez-le d'ailleurs, quand nous désirons l'affection de quelqu'un, il se mêle toujours à ce désir une certaine recherche de notre utilité ou de notre satisfaction personnelle. Or, ces âmes parfaites ont déjà foulé aux pieds tous les biens et tous les égards dont on pourrait les combler en ce monde. Pour ce qui est des satisfactions, quand bien même elles le voudraient, elles ne sont presque plus maîtresses d'en goûter qui méritent ce nom, si ce n'est en Dieu ou dans les entretiens dont Dieu est l'objet. Cela étant, quel avantage peuvent-elles retirer d'être aimées ? Quand cette vérité se présente à leur esprit, elles rient d'elles-mêmes, en songeant au temps où elles étaient en peine de savoir si leur affection se trouvait ou non payée de retour.

Sans doute, même dans une amitié vertueuse, il est très naturel de désirer ce retour d'affection. Mais lorsque nous l'avons obtenu, nous constatons que nous avons été payés avec des brins de paille. Nous n'avons obtenu qu'un souffle,

une chose sans consistance et que le vent emporte. Et, en effet, quand nous aurions été aimés d'un grand amour, que nous en resterait-il? Aussi, ces âmes sont-elles indifférentes à être aimées ou à ne l'être pas, à moins, je le redis encore, qu'il ne s'agisse de leur bien spirituel et des personnes dont j'ai parlé plus haut, parce qu'elles savent très bien qu'étant donné notre nature, le dévouement se lasse bientôt, s'il n'est soutenu par l'affection.

Vous pensez sans doute que de telles âmes n'aiment et ne savent aimer personne, si ce n'est Dieu. Erreur ! Elles aiment, et bien plus que les autres, d'un amour plus vrai, avec plus de passion, et leur amour est bien plus profitable ; enfin, c'est de l'amour. En outre, ces personnes sont toujours beaucoup plus portées à donner qu'à recevoir, et elles sont dans cette disposition vis-à-vis du Créateur lui-même. Je vous le déclare, cette manière d'aimer est celle qui mérite le nom d'amour, et ces autres affections si basses n'ont fait que l'usurper.

Vous direz encore : Si ce n'est point ce qu'elles voient qui cause leur amour, sur quoi se porte leur affection ? Je réponds qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent, mais ce qu'elles voient est stable. Ces personnes, lorsqu'elles aiment, ne s'arrêtent point au corps, elles fixent leurs regards sur l'âme et examinent s'il se trouve en elle quelque chose à aimer. Si elles ne l'y découvrent pas, il leur suffit d'apercevoir un faible germe, une simple disposition annonçant qu'une fois creusée, cette mine pourra donner de l'or. Alors, leur amour ne compte pour rien le travail ; tout ce qui peut

s'offrir, elles l'embrasseront de grand cœur, pour le bien de cette âme. La raison en est qu'elles veulent continuer à l'aimer ; or, elles savent très bien que cela ne leur sera possible que si cette âme a des biens spirituels et un grand amour pour Dieu. Elle aura beau les prévenir de toutes manières, les aimer du plus violent amour, leur rendre toutes sortes de bons offices, avoir en partage toutes les grâces de la nature réunies, l'amitié restera languissante et n'aura pas de fermeté. Ces âmes savent par expérience le néant de tout, elles ne seront pas dupes des apparences. Elles voient que pareils amis et elles ne sont pas faits pour s'entendre, que leur affection mutuelle ne pourra subsister. Et en effet, si la personne aimée ne garde pas la loi divine, une telle amitié finira avec la vie. Or, il est clair qu'elle n'aime pas Dieu, et qu'en conséquence, il faudra aboutir à des termes différents.

Ainsi, ces âmes en qui Dieu a infusé la véritable sagesse, n'estiment pas au delà de ce qu'elle vaut une affection qui ne dure que le temps de la vie. Que dis-je ? Elles ne l'estiment pas même à sa valeur, car enfin, pour ceux qui recherchent la jouissance des biens de ce monde, les délices, les honneurs, la fortune, elle a bien quelque prix, l'amitié d'une personne riche et à même de leur procurer des passe-temps et des plaisirs. Mais lorsqu'on a tout cela en horreur, on estime fort peu, ou même point du tout, une semblable amitié.

Lors donc qu'elles aiment, ces âmes, leur passion est d'arriver à ce que la personne aimée aime Dieu, afin qu'elle soit aimée de lui ; autrement, je le répète, elles savent qu'elles ne pourraient lui continuer leur affection. Du

reste, si elles l'aiment, c'est fort à leurs dépens : elles n'omettent rien de ce qui est en leur pouvoir pour son avancement, elles donneraient mille vies pour lui procurer le moindre bien spirituel. O précieux amour, qui imite de si près le Prince de l'amour, Jésus notre Trésor !

CHAPITRE VII

XI et XII (Esc.) — VIII (Vall.)

SUITE DU MÊME SUJET. QUELQUES AVIS PROPRES A CONDUIRE
LES AMES A L'ACQUISITION DE L'AMOUR SPIRITUEL.

SOMMAIRE. — *Ardeur de dévouement que communique l'amour spirituel. — Combien il diffère des autres amours. — Comment il faut travailler à l'acquérir. — Écueils à éviter. — Avec quelle vigueur il faut retrancher tout ce qui pourrait donner naissance aux brigues et aux partialités.*

C'est chose étrange à quel point cet amour est passionné. Ah! qu'il coûte de larmes! Que de pénitences! Que d'oraisons! Quel soin de recommander la personne aimée à tous ceux que l'on croit pouvoir lui être utiles auprès de Dieu par leurs prières! Quel désir continuel de lui voir faire des progrès! Ce désir ne laisse pas un moment de repos. Mais tandis qu'on la croyait en bon chemin, arrive-t-il de la voir retourner quelque peu en arrière, alors il semble qu'on ne pourra plus goûter aucun plaisir en cette vie; on ne mange, on ne dort, qu'assaili par cette préoccupation, on craint sans cesse qu'une âme si chère ne se perde, et qu'on ne soit forcé de se séparer d'elle pour jamais. La mort d'ici-bas, on n'en tient aucun compte : on ne veut pas s'attacher à ce qu'un souffle va vous arracher des mains, sans qu'il soit possible de le ressaisir. Je l'ai dit déjà, nul intérêt propre en cet amour : tout ce qu'on

désire, tout ce qu'on veut, c'est voir cette âme riche des biens du ciel.

Elle est là, l'affection véritable, non dans ces malheureux attachements d'ici-bas ! Encore ne fais-je pas entrer en ligne de compte l'amour criminel. De celui-là, Dieu nous en préserve ! C'est un enfer. Ainsi, ne nous fatiguons pas à le stigmatiser. Dépeindre le moindre des maux dont il est la source, est impossible. Pour nous, mes sœurs, nous ne devons jamais nommer un tel amour, ni penser qu'il existe dans le monde, ni l'entendre nommer par d'autres, soit en plaisanterie, soit sérieusement, ni souffrir en notre présence aucun entretien ou récit qui y ait rapport. Nul bien ne saurait en résulter, et en entendre seulement parler peut devenir nuisible.

Je parle de l'affection légitime que nous avons les unes pour les autres, ou que nous portons à nos proches et à nos amies. Cette affection nous inspire une crainte continue de voir mourir les personnes que nous aimons. Ont-elles mal à la tête, il semble que notre âme en soit malade ; les voyons-nous sous le poids de quelque épreuve, la patience nous échappe, comme l'on dit ; et ainsi du reste. Dans l'amitié dont nous parlions tout à l'heure, rien de tout cela. La faiblesse naturelle peut bien faire éprouver, au premier abord, un sentiment pénible ; mais bientôt, à la lumière de la raison, on examine si l'épreuve est un bien pour l'âme aimée, si elle l'enrichit de vertus, de quelle manière cette âme la supporte ; on prie Dieu de lui donner la patience et de lui faire retirer des mérites de ses peines. Reconnaît-on en elle cette patience, loin d'éprouver aucun chagrin, tout est joie et contentement. A la vérité,

on aimerait beaucoup mieux prendre sur soi les épreuves de son amie que de les lui voir souffrir, si l'on pouvait en même temps lui céder tout entiers le mérite et le profit qui se rencontrent dans la souffrance ; mais tout cela, sans inquiétude, sans trouble.

Je le répète, un tel amour retrace et imite de bien près celui que nous a porté Jésus, l'Amant par excellence. Ceux qui le possèdent font un bien immense, parce qu'ils prennent pour eux toutes les peines, et veulent que les autres en aient tout le profit. Les personnes qui sont l'objet d'une pareille amitié en retirent les plus signalés avantages. Qu'on m'en croie, ou ces relations cesseront — du moins pour ce qui est de cette intimité toute spéciale, — ou l'on obtiendra de Notre-Seigneur de voir ses amis tendre, par le même chemin que soi, à la même patrie. C'est ce que fit sainte Monique pour saint Augustin. Impossible à ces âmes d'user envers leurs amis de la moindre dissimulation. Les voient-elles dévier du droit chemin ou commettre quelques fautes, sur-le-champ elles les en avertissent, et il n'est pas en leur pouvoir de faire autrement. Tant qu'elles ne les voient pas corrigés, elles ne les flattent en rien, elles ne leur dissimulent rien. Ou ceux qu'elles aiment se corrigeront, ou ils se retireront de leur amitié, parce qu'ils ne pourront supporter cette façon de faire, et réellement ce serait chose intolérable, parce que des deux côtés il y aurait guerre continuelle. A ces âmes désoccupées du monde entier et qui ne prennent pas garde si les autres servent Dieu ou non, tant elles veillent attentivement sur elles-mêmes, il est impossible de ne pas sortir de cette réserve quand il s'agit de leurs amis. Rien ne leur échappe : elles voient

jusqu'aux atômes. Oui, je vous l'assure, elles portent une bien lourde croix (a).

Cette manière d'aimer est celle que je voudrais voir pratiquée parmi vous. Sans doute, au début elle ne sera pas aussi parfaite, mais le Seigneur la perfectionnera peu à peu. Commençons par la pratiquer à un degré moyen; et quand bien même il s'y mêlerait un peu de tendresse, cela ne nuira pas, pourvu qu'elle s'adresse à toutes en général. Il est bon, il est quelquefois nécessaire, de témoigner une tendre affection et de la sentir réellement, de compatir à certaines peines, à certaines infirmités de ses sœurs, même légères. En effet, il arrive à certaines per-

(a) *Oh! bienheureuses les âmes qui ont de tels amis! Heureux le jour où elles ont fait leur connaissance! O mon Maître! ne voudriez-vous pas m'accorder beaucoup d'amis qui m'aiment de la sorte? Assurément, mon Dieu, je préférerais ce bonheur à l'amitié de tous les rois et de tous les grands seigneurs de ce monde, et à juste titre, puisque les amis dont je parle emploient tous les moyens en leur pouvoir pour nous mettre en état de dominer le monde entier, et de nous assujettir tout ce qu'il renferme. Lorsque vous connaîtrez, mes sœurs, une de ces âmes, votre mère prieure doit apporter tous les soins possibles à vous procurer sa communication. De telles âmes, aimez-les autant qu'it vous plaira. Le nombre, sans doute, en est petit; mais lorsqu'une personne arrive à la perfection, le Seigneur ne veut pas qu'elle reste ignorée. On vous dira très certainement qu'une amitié de ce genre n'est pas nécessaire, que Dieu vous suffit. Mais moi je vous dis que c'est un excellent moyen d'arriver à Dieu que de communiquer avec ses amis; on en retire toujours le plus grand profit, je le sais par expérience. Si, pour ma part, je ne suis pas aujourd'hui dans l'enfer, je le dois, après Dieu, à des amis de ce genre. J'ai toujours eu le plus grand désir d'être aidée de leurs prières, et j'ai fait tous mes efforts pour l'obtenir. (Ms. de l'Escurial.)*

sonnes d'éprouver, pour un très mince sujet, autant de chagrin qu'une autre en ressentirait pour une grande épreuve. Il y en a qui, par caractère, s'affligent beaucoup pour peu de chose (a). Si votre caractère est différent, n'en soyez pas pour cela moins compatissante. Peut-être Notre-Seigneur, en nous épargnant ces peines, veut-il nous en envoyer d'une autre nature, qui nous sembleront très pesantes et le seront peut-être, et qui cependant paraîtront légères à autrui. Ainsi, en pareilles matières, ne jugeons pas des autres par nous-mêmes, et ne nous considérons point au temps où, peut-être sans travail de notre part, le Seigneur nous a rendues plus fortes. Mais considérons-nous à l'époque où nous avons été plus faibles.

Cet avis est très utile pour apprendre à compatir aux souffrances du prochain, si petites soient-elles, et il s'adresse spécialement aux âmes dont j'ai parlé. Comme elles soupirent après les croix, rien ne leur semble difficile ; il leur est donc très nécessaire de considérer attentivement ce qu'elles étaient au temps de leur faiblesse, et de bien comprendre que si elles n'en sont plus là, cela ne vient pas d'elles. Le démon, en effet, pourrait se servir de cette disposition pour refroidir peu à peu la charité envers le prochain, et nous faire prendre pour perfection ce qui est défaut.

En tout, il faut de la précaution et de la vigilance, car

(a) *Et ne vous en étonnez pas : peut-être le démon a-t-il déployé là tout son pouvoir et a-t-il fait plus d'efforts pour y arriver que pour vous rendre sensibles à de grandes peines, à de grandes épreuves.*

(Ms. de l'Escurial.)

notre ennemi ne dort point. Mais cela est plus nécessaire encore lorsqu'on tend à une perfection plus haute, parce qu'alors les tentations sont beaucoup plus cachées, le démon n'osant pas se montrer à découvert. Si donc, je le répète, on n'est très attentif, on ne s'aperçoit du mal que lorsqu'il est fait. Enfin, il faut veiller et prier sans cesse : point de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir ces sourdes menées du démon et l'obliger à se trahir.

Vous devez vous efforcer aussi d'être gaies avec vos sœurs, quand elles ont besoin de se récréer. J'en dis de même du temps de la récréation ordinaire, quand vous n'y auriez point d'attrait. Lorsqu'on s'y comporte avec prudence, tout devient amour parfait.

S'il est très louable de se porter mutuellement compassion quand il en est besoin, il faut de la circonspection et veiller à ne rien dire qui puisse préjudicier à l'obéissance. La prieure vient-elle à faire un commandement qu'au fond de votre cœur vous trouvez rude, n'en laissez rien voir ni soupçonner à personne, si ce n'est à la prieure elle-même et avec humilité. Le contraire serait très nuisible. Du reste, il importe que vous connaissiez les choses auxquelles vous devez être sensibles et qui doivent vous inspirer de la compassion pour vos sœurs. Soyez toujours vivement touchées de toute faute notoire que vous leur voyez commettre. C'est alors l'occasion de faire paraître et d'exercer l'amour, sachant supporter cette faute sans vous en étonner. Elles feront de même pour celles que vous commettrez, et qui sans doute sont en bien plus grand nombre, quoique vous ne vous en aperceviez pas. Vous

devez aussi beaucoup recommander votre sœur à Dieu, et vous efforcer de pratiquer très parfaitement la vertu contraire au défaut que vous avez cru remarquer. En y travaillant, vous enseignerez votre sœur par œuvres. Peut-être vos paroles ne seraient-elles pas comprises et resteraient-elles sans effet, aussi bien que le châtiment. Au contraire, imiter les vertus que l'on voit resplendir dans les autres, est un excellent moyen de les acquérir. Voilà un très bon avis : ne l'oubliez pas.

Oh ! qu'il est précieux et digne de ce nom, l'amour d'une sœur qui est en état d'être utile à toutes les autres, parce qu'elle leur sacrifie son intérêt propre, qui avance à grands pas dans toutes les vertus et qui garde très parfaitement sa règle ! Une telle amitié vaut bien mieux que toutes les paroles de tendresse qu'on pourrait s'adresser, et dont on n'use ni ne doit user en ce monastère, par exemple : *ma vie, mon cœur, mon trésor*, et autres semblables, qu'on diversifie suivant les personnes. Gardez ces paroles affectueuses pour votre Époux. Ayant tant de temps à passer avec lui et en si complète solitude, vous pourrez vous en servir utilement, puisque sa Majesté veut bien les souffrir. Lorsqu'on les emploie fréquemment avec d'autres, elles n'attendrissent plus autant dans les entretiens avec Notre-Seigneur. Hors de là, il n'y a pas de motif de s'en servir. Cela sent trop la femme, et je voudrais, mes filles, que vous ne soyez et ne paraissiez femmes en rien, mais que vous soyez des hommes forts. Si vous faites ce qui est en vous, le Seigneur vous rendra si viriles, que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. Et que cela est facile à sa Majesté, qui nous a tirées du néant !

C'est aussi une excellente marque d'affection que d'enlever à ses sœurs ce qu'il y a de pénible dans les offices du monastère, en le prenant pour soi. C'en est une encore de se réjouir du progrès qu'on leur voit faire dans les vertus et d'en bénir Notre-Seigneur.

Toutes ces choses, outre le grand bien qu'elles apportent à l'âme, contribuent beaucoup à la paix et à l'union. C'est ce que nous voyons maintenant par expérience dans cette maison, grâce à la bonté de Dieu. Que sa Majesté daigne l'y maintenir toujours, car si le contraire se produisait, ce serait une terrible chose. Quel supplice que d'être en petit nombre et de vivre en désaccord ! Que Dieu ne le permette jamais !

Si, par hasard, quelque petite parole fâcheuse venait soudain se jeter à la traverse, il faudrait y apporter remède sur-le-champ et beaucoup prier. Il faudrait surtout le faire si le mal tendait à s'établir, s'il se formait de petites coteries, des désirs de s'élever plus haut, quelques petits points d'honneur. En écrivant ceci, et à la seule pensée que cela pourrait arriver un jour, il me semble que mon sang se glace dans mes veines, car, je le vois, c'est le mal le plus à redouter pour un monastère. Que s'il se produisait parmi vous, tenez-vous pour perdues. Dites-vous, et soyez persuadées, que vous avez chassé votre Époux de chez lui, et que vous le contraignez d'aller chercher un autre abri, rejeté qu'il est de sa propre demeure. Poussez des cris vers sa Majesté, cherchez un remède, car si des confessions et des communions si fréquentes n'en apportent point, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas.

Que la prieure, pour l'amour de Dieu, veille avec un

soin extrême à ne point donner entrée à un pareil mal, qu'elle l'arrête énergiquement dès le début, car de là dépend le remède ou la ruine. Quant à la religieuse qu'elle verra être la cause du désordre, qu'elle la fasse passer dans un autre monastère. Dieu vous enverra de quoi lui fournir une dot. D'une façon ou d'une autre, chassez loin de vous cette peste, coupez les branches, et si cela ne suffit point, arrachez la racine. Quand le parti que j'indique sera impossible, enfermez pour toujours cette religieuse dans une prison. Cela vaut beaucoup mieux que de la voir communiquer à toutes les autres une contagion si incurable.

Oh ! que ce mal est grand ! Dieu nous garde d'un monastère où il pénètre ! Quant à moi, j'aimerais mieux voir entrer en celui-ci un feu qui nous consumât toutes. Mais comme j'ai l'intention de parler ailleurs avec un peu plus d'étendue d'un sujet qui est pour nous d'un intérêt si capital, je n'en dirai rien de plus en ce lieu (a).

(a) *J'ajouterai seulement ceci : J'aimerais mieux vous voir vous aimer avec tendresse, vous chérir avec sensibilité — même en vous écartant un peu, mais d'une manière générale, de l'amour parfait dont j'ai parlé, — que d'apercevoir parmi vous la moindre trace de discorde. Que Dieu ne permette jamais ce malheur ! Je le lui demande au nom de lui-même. Amen. (Ms. de l'Escurial.)*

CHAPITRE VIII

XIII (Esc.) — IX (Vall.)

DES GRANDS BIENS QU'APPORTE LE DÉTACHEMENT INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR DE TOUT LE CRÉÉ.

SOMMAIRE. — *Bonheur de la vocation à l'état religieux. — Détachement absolu que l'on doit pratiquer à Saint-Joseph d'Avila. — La sainte supplie les personnes qui ne se sentiraient pas la force d'en venir là de choisir un autre asile. — Moyen à prendre pour obtenir ce parfait détachement.*

Venons maintenant au détachement que nous devons avoir, car de sa perfection dépend tout le reste. Je dis que tout en dépend, car lorsque nous nous attachons uniquement au Créateur, en ne nous souciant plus de tout le créé, sa Majesté infuse si bien en nous les vertus que, supposé que nous fassions les petits efforts en notre pouvoir, nous n'avons plus de grands combats à soutenir. Le Seigneur prend en main notre cause, il nous défend contre les démons et contre le monde entier. Pensez-vous, mes sœurs, que ce soit un petit avantage pour nous que celui de nous donner tout entières et sans partage à notre Tout? Et puisque c'est là, je le redis encore, un bien qui renferme en soi tous les biens, bénissons Dieu mille fois, mes sœurs, de nous avoir assemblées en un lieu où l'on ne s'occupe que de l'acquérir. Vraiment, je ne sais pourquoi je traite un tel sujet, puisque vous toutes qui êtes ici, seriez en cette matière capables de m'instruire.

Je l'avoue, sur un point si important, je n'ai pas la perfection que je désire, et dont cependant je comprends la nécessité. Aussi bien, en est-il de même pour toutes les vertus et tout ce dont je traite ici, car il est autrement aisé d'écrire que de faire. Encore, ce que j'écrirai pourra-t-il manquer de justesse, parce qu'assez souvent l'expérience seule enseigne à se bien expliquer. Si donc je réussis quelque peu, ce sera certainement pour avoir constaté en moi le contraire des vertus dont je parle.

Quant à l'extérieur, il est visible que nous sommes ici séparées de tout. O mes sœurs, comprenez, pour l'amour de Dieu, la grâce immense qu'il vous a faite en vous conduisant dans ce monastère. Que chacune de vous y fasse une sérieuse réflexion : vous n'êtes que douze, et sa Majesté a voulu que vous fussiez l'une de ces douze ! Combien d'autres, plus vertueuses que moi, auraient, je le sais, occupé cette place avec bonheur, et c'est à moi que le Seigneur l'a donnée, alors que je m'en étais rendue si indigne ! Soyez béni, mon Dieu ! Que toutes les créatures célèbrent vos louanges ! Je ne saurais reconnaître ni cette grâce ni tant d'autres que je tiens de vous. Ma vocation à l'état religieux en est certes l'une des plus signalées ; mais comme j'y ai vécu d'une manière très imparfaite, vous ne vous êtes pas fié à moi, Seigneur. Au milieu de beaucoup de bonnes religieuses, mon imperfection serait restée cachée jusqu'à la fin de ma vie. Vous m'avez donc amenée dans ce monastère, où, vu notre petit nombre, il semble impossible que mes défauts ne paraissent, ce qui m'oblige à veiller davantage sur moi-même. Outre cela, vous m'ôtez toutes les occasions de vous offenser. Je le

confesse, Seigneur, je suis sans excuse. J'ai donc plus que jamais besoin de votre miséricorde, pour me pardonner les fautes que je commettrai encore.

Ce que je demande instamment, c'est que celles qui ne se sentiraient pas la force de pratiquer ce qui s'observe ici, le disent franchement. Il y a d'autres monastères, où l'on sert aussi le Seigneur. Ainsi, qu'elles ne troublent point ces quelques âmes qu'il a réunies en celui-ci. Ailleurs, on a la liberté de se consoler avec ses parents. Ici, lorsqu'on en admet quelques-uns, c'est pour leur consolation à eux. Quant à la religieuse qui désire voir ses proches pour sa consolation personnelle — j'excepte le cas où ils seraient adonnés à la piété, — qu'elle se regarde comme imparfaite, qu'elle se persuade qu'elle n'est point détachée. Elle a l'âme malade, elle ne jouira pas de la liberté de l'esprit, elle n'aura point une paix entière, elle a besoin de médecin. Et je déclare que si elle ne se défait de ce mal et ne recouvre la santé, elle n'est pas faite pour ce monastère.

Selon moi, le meilleur remède pour elle, c'est de ne plus voir ses proches, jusqu'à ce qu'elle se sente libre et qu'elle ait obtenu cette grâce du Seigneur, au moyen de beaucoup de prières. Quand les rapports avec eux lui seront devenus une croix, qu'elle les voie, à la bonne heure ! Alors, elle leur fera du bien et ne se nuira point à elle-même (a).

(a) *Mais si cette religieuse a pour ses proches une vive affection, si leurs peines l'affectent profondément, si elle prend plaisir au récit de ce qui leur arrive dans le monde, qu'elle m'en croie : elle se nuira à elle-même et ne leur sera d'aucune utilité.*
(Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE IX

XIV (Esc.) — X (Vall.)

COMBIEN IL EST AVANTAGEUX AUX PERSONNES QUI ONT QUITTÉ LE MONDE DE FUIR LEURS PROCHES, ET QUELS AMIS VRAIMENT DIGNES DE CE NOM ELLES TROUVENT ALORS.

SOMMAIRE. — *Préjudice que causent aux religieuses les rapports fréquents avec leur famille. — Elles trouveront un dévouement plus véritable dans les amis que Dieu leur enverra. — Le véritable détachement consiste moins dans l'éloignement matériel de la patrie et de la famille que dans l'union à Jésus-Christ.*

Oh ! si nous comprenions bien, nous autres religieuses, le tort que nous font les fréquentes relations avec nos proches, comme nous les fuirions ! Pour moi, je ne m'explique pas quelle consolation nous pouvons trouver auprès d'eux, je ne dis pas en ce qui regarde le service de Dieu, mais même sous le rapport de notre tranquillité et de notre repos. En effet, ne pouvant ni ne devant partager leurs plaisirs, il ne nous restera qu'à ressentir leurs peines. Il n'y en aura pas une que nous ne déplorions, et parfois plus vivement qu'ils ne le feront eux-mêmes. Que s'ils nous fournissent de quoi traiter délicatement notre corps, à coup sûr, l'esprit le paiera cher. Ici, vous êtes à l'abri de ce danger : comme tout y est commun et qu'aucune de vous ne peut avoir de délicatesses en particulier, l'aumône que vous font vos proches appartient à la communauté. De

cette façon vous êtes quittes des complaisances à leur rendre sous ce rapport. Vous savez très bien que le Seigneur vous pourvoira toutes ensemble.

Je suis effrayée du dommage qu'apportent ces relations avec les parents. Selon moi, il faut, pour le croire, en avoir fait l'expérience. Et combien, de nos jours, la perfection semble sur ce point mise en oubli dans les ordres religieux ! En vérité, je me demande ce que nous avons laissé dans le monde, nous qui disons avoir tout quitté pour Dieu, si nous ne nous sommes point séparées du principal, c'est-à-dire des parents. Les choses en sont venues à ce point, qu'on regarde comme un manque de vertu chez les religieux de ne pas les chérir beaucoup, de ne pas les voir souvent. Et comme on le répète ! comme on l'appuie de bonnes raisons !

En ce monastère, mes filles, que l'on ait grand soin de les recommander à Dieu : c'est un devoir. Après cela, éloignons-les de notre souvenir le plus que nous pourrons, parce que tout naturellement notre affection se porte vers eux plutôt que vers d'autres. Pour moi, j'ai été extrêmement aimée des miens, à ce qu'ils disaient, et je les aimais de façon à ne pas leur permettre de m'oublier. Eh bien ! mon expérience personnelle, jointe à celle d'autres religieuses, m'a fait connaître qu'il faut peu compter sur eux. J'excepte les pères et les mères, qui manquent rarement à leurs enfants. Il est juste de ne pas les éloigner quand ils ont besoin de consolation, et que nous sommes à même de la leur donner sans nuire à l'essentiel, et par le fait, cela peut fort bien se faire avec détachement. J'en dis autant des frères et des sœurs. Quant

aux autres, dans les épreuves où je me suis trouvée, ce sont ceux qui m'ont le moins secourue. L'assistance m'est venue des serviteurs de Dieu. Croyez-le, mes sœurs, si vous servez le Seigneur comme vous le devez, vos meilleurs parents seront ceux que sa Majesté vous enverra. Je sais que cela se passe de la sorte. Si donc vous continuez à suivre cette ligne de conduite, si vous comprenez qu'en agissant autrement vous manquerez à votre véritable ami, à votre Époux, soyez persuadées qu'en très peu de temps vous acquerrez la liberté dont je parle. A qui vous aime uniquement pour Dieu vous pourrez vous fier plus qu'à tous vos proches, et de tels amis ne vous manqueront pas : vous trouverez des pères et des frères là où vous ne pensiez pas en rencontrer. Des amis de ce genre, attendant de Dieu seul leur récompense, prennent nos intérêts ; ceux au contraire qui l'attendent de nous, nous voyant pauvres et hors d'état de leur être utiles, ne tardent pas à se lasser. A la vérité, ceci n'est pas général, mais c'est pourtant ce qui se voit aujourd'hui le plus ordinairement dans le monde, parce qu'après tout, le monde est toujours le monde.

Si quelqu'un vous dit le contraire et veut en faire passer la pratique pour une vertu, ne le croyez pas. Les maux qu'entraîne pareille doctrine sont si nombreux, qu'il faudrait m'étendre beaucoup pour les énumérer tous. Et comme des personnes qui savent ce qu'elles disent en ont écrit beaucoup mieux que moi, je me borne à ce que j'ai dit. Si, toute imparfaite que je suis, je sais si bien à quoi m'en tenir sur ce point, qu'en sera-t-il des parfaits ? Il est clair que toutes les recommandations des saints sur la fuite

du monde sont très justes. Eh bien ! croyez-moi, ce qui s'attache le plus fortement à nous et ce dont nous nous détachons le plus difficilement, c'est l'affection des proches. Ceux donc qui s'éloignent de leur pays font bien, pourvu qu'ils sachent en profiter. La grande chose n'est pas de s'éloigner de corps, mais d'embrasser de toute l'ardeur de son âme le bon Jésus, notre Maître. L'âme, trouvant tout en lui, oublie tout le reste. Néanmoins, l'éloignement nous est d'un grand secours, jusqu'à ce que nous soyons bien pénétrés de cette vérité. Dans la suite, pour nous faire rencontrer la croix là où nous avons coutume de trouver le plaisir, le Seigneur voudra peut-être que nous ayons des rapports avec nos proches.

CHAPITRE X

XV et XVI (Esc.) — XI (Vall.)

LE DÉTACHEMENT DE SES PROCHES NE SUFFIT PAS, IL FAUT Y JOINDRE
LE DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME. CE DÉTACHEMENT EST TOUJOURS
JOINT A L'HUMILITÉ.

SOMMAIRE. — *Moyen d'arriver au détachement de toutes les choses d'ici-bas. — Éloge de la mortification et de l'humilité. — Une religieuse doit commencer par se défaire de l'amour de ses aises et de l'attache à sa santé. — Générosité avec laquelle il faut embrasser les austérités de la règle.*

Une fois détachées du monde et de nos proches, et renfermées dans ce monastère avec les dispositions dont j'ai parlé, il semble que tout soit fait et que nous n'ayons plus de combats à soutenir. Oh ! mes sœurs, n'allez pas vous croire en assurance ! N'allez pas vous abandonner au sommeil ! Vous feriez comme celui qui, ayant soigneusement fermé ses portes de crainte des voleurs, se couche fort tranquille, alors qu'il les a chez lui. Vous le savez, il n'y a pire larron que le larron domestique, et par le fait, c'est nous-mêmes qui restons au logis. Si donc nous ne sommes extrêmement sur nos gardes, si chacune de nous ne se préoccupe comme d'une affaire importante entre toutes, de contredire continuellement sa volonté, mille choses nous ôteront cette sainte liberté de l'esprit qui permet à l'âme de voler vers son Créateur, libre d'une charge de terre et de plomb.

Pour détacher nos affections des bassesses de ce monde et les attacher à ce qui ne doit jamais finir, un excellent moyen c'est d'avoir sans cesse présente la pensée que tout est vain et transitoire. Si faible qu'il paraisse, ce moyen finit par communiquer à l'âme une grande vigueur. Ayons bien soin aussi dans les plus petites choses, dès lors que nous sentons y avoir quelque attache, d'en éloigner notre pensée pour la ramener à Dieu. Lui-même nous aidera à le faire. Déjà, il nous a gratifiées d'une faveur bien précieuse, car, une fois dans le monastère, le principal est fait. Mais il reste vrai que le détachement de nous-mêmes, la lutte contre nous-mêmes sont quelque chose de bien ardu. Nous tenons à notre moi par des liens si étroits, et nous nous portons tant d'amour !

C'est ici le moment, mes sœurs, de mettre en scène la sincère humilité, car cette vertu et le détachement dont je viens de parler vont, ce semble, toujours de pair. Ce sont deux sœurs qu'il ne faut point séparer. Certes, ce ne sont point là les proches que je vous conseille de fuir ; je vous engage au contraire à les tenir embrassées, à les chérir, à ne les jamais quitter.

O souveraines vertus, maîtresses de tout ce qui est créé, dominatrices du monde ! Vous rompez tous les filets et tous les pièges du démon ! O vertus si tendrement aimées du Christ, notre docteur, qui n'a jamais été un instant sans vous ! Celui qui vous possède peut entrer en lice avec l'enfer réuni, avec le monde entier et toutes ses séductions. Il n'a personne à craindre, car le royaume des cieux est à lui. Rien ne lui inspire de frayeur, parce qu'il est indifférent à tout perdre, et qu'une telle perte n'en est pas une à ses yeux. La

seule chose qu'il redoute, c'est de déplaire à son Dieu. Il le supplie sans cesse de le maintenir dans la possession de cette humilité, de ce détachement, et de ne point permettre qu'il les perde par sa faute.

A la vérité, ces vertus ont cela de propre qu'elles se dérobent aux regards de celui qui les possède. Jamais il ne les aperçoit en lui-même, et quoi qu'on puisse lui dire, il n'arrive pas à se persuader qu'il en ait une seule en partage. Du reste, il en fait tant d'estime, qu'il travaille sans cesse à les acquérir et s'y perfectionne de plus en plus. Et pourtant, quiconque les possède le donne bien à connaître ; sans qu'il le veuille, ceux qu'il fréquente en sont bientôt instruits.

Mais quelle folie à moi d'entreprendre de louer l'humilité et la mortification, après que le Roi de gloire les a lui-même si hautement exaltées, qu'il les a même consacrées par tant de souffrances ! Allons, mes filles ! Voici le moment de faire effort pour sortir de la terre d'Égypte ! Quand vous aurez trouvé ces vertus, vous aurez trouvé la manne. Toutes choses vous deviendront savoureuses, et si amères qu'elles puissent paraître au palais des mondains, elles seront pour vous pleines de douceur.

Le premier pas à faire, c'est de renoncer à l'amour de notre corps. Pour certaines d'entre nous, naturellement amies de leurs aises, il n'y a pas peu à travailler. Nous tenons tant à notre santé ! Oh ! quelle étrange guerre les religieuses ont à soutenir sur ce point ! Du reste, des personnes étrangères à l'état religieux en sont là aussi. Mais pour ne parler que des religieuses, on dirait vraiment que plusieurs d'entre nous ne sont venues dans le monastère

que pour travailler à ne point mourir, tant chacune s'y applique de son mieux.

Ici, à dire vrai, il n'est guère facile d'en venir là par les effets, mais je voudrais qu'on n'en eût même pas le désir. Dites-vous résolument, mes sœurs, que vous êtes venues afin de mourir pour Jésus-Christ, non afin de vous traiter délicatement pour Jésus-Christ. Le démon met dans l'esprit que cela est nécessaire pour le maintien et l'observance de la règle. Mais cet excellent désir de garder la règle va si loin, et l'on prend pour garder la règle tant de soin de sa santé, qu'en réalité on meurt sans l'avoir gardée entièrement pendant un mois, ni peut-être même pendant un jour ! En vérité, j'ignore ce que nous sommes venues faire dans un couvent ! Qu'on n'aille pas craindre qu'en ce point la discrétion nous manque ; ce serait merveille. Sur-le-champ les confesseurs s'imaginent que nous allons nous tuer de pénitences. Enfin, nous avons tellement en horreur ce manque de discrétion, qu'il serait à désirer que nous fussions aussi exactes en tout le reste.

Les religieuses qui suivent une ligne de conduite toute contraire ne se formaliseront pas, je le sais, de m'entendre parler ainsi ; et si l'on dit que je juge des autres par moi-même, je ne m'en mets pas en peine, car on ne dirait que la vérité. Oui, j'en suis persuadée, le Seigneur, pour cela même, permet que nous soyons plus infirmes. En ce qui me regarde du moins, il a usé envers moi d'une grande miséricorde en m'envoyant la maladie : prévoyant que d'une façon ou d'une autre je rechercherais mes aises, il a voulu que ce fût pour cause.

C'est chose plaisante de voir des religieuses en proie à ce

tourment qu'elles s'infligent à elles-mêmes ! Par moments les voilà prises d'un désir désordonné de faire des pénitences, qui ne dure que deux jours, comme l'on dit. Puis le démon leur met dans l'esprit qu'elles ont nui à leur santé. Il leur inspire alors un tel effroi de la pénitence, qu'elles n'osent plus après semblable expérience observer celle que prescrit la règle. Nous ne gardons pas les points les plus élémentaires de la règle, le silence par exemple, qui ne saurait nous nuire ; et à peine avons-nous le moindre mal de tête, que nous cessons d'aller au chœur, ce qui non plus ne nous tuerait point (a). Et avec cela, nous prétendons inventer de notre chef des pénitences qui nous rendent incapables tout à la fois de ce qui est obligatoire et de ce qui est de surérogation ! Parfois c'est un bien petit mal que celui que nous souffrons, et cependant nous nous persuadons que nous ne sommes plus obligées à rien et qu'une fois la permission demandée, nous voilà quittes. Vous direz : Et pourquoi la prieure la donne-t-elle ? — Je réponds que si elle voyait l'intérieur, elle ne la donnerait peut-être pas. Mais vous lui dites qu'il y a nécessité ; un médecin, à qui vous avez parlé de même, appuie votre demande ; il y a là, tout à côté, une amie qui pleure, une parente peut-être. Que faire ? La prieure a scrupule de manquer à la charité ; elle aime mieux que la faute retombe sur vous que sur elle.

Ces choses sont de celles qui peuvent quelquefois se pro-

(a) *Un jour, c'est parce que nous avons mal à la tête ; le jour suivant, parce que nous y avons eu mal ; les trois jours d'après, de peur d'y avoir mal.* (Ms. de l'Escurial.)

duire. Je les signale ici, afin que vous les évitiez, car si le démon commence à nous épouvanter par l'appréhension de perdre notre santé, nous ne ferons jamais rien. Que le Seigneur nous donne lumière, pour que nous sachions nous conduire en tout ! Amen.

CHAPITRE XI

XVII (Esc.) — XII (Vall.)

DE LA MORTIFICATION, ET NOTAMMENT DE CELLE QU'IL FAUT ACQUÉRIR EN MALADIE.

SOMMAIRE. — *Combien l'on doit éviter de se plaindre pour des maux légers. — Une religieuse montrera-t-elle moins de courage que tant de personnes du monde qui se voient obligées de souffrir en silence? — Il faut savoir s'affranchir des exigences du corps.*

A mon avis, mes sœurs, c'est une chose bien imparfaite, que de se plaindre sans cesse pour des maux légers. Si vous pouvez les endurer, ne vous en plaignez pas. Quand le mal est grave, il se plaint de lui-même, et d'une tout autre manière. Cela se reconnaît sur-le-champ. Voyez, vous êtes peu nombreuses. Si l'une d'entre vous prenait cette habitude, vu l'affection et la charité mutuelle qui vous unissent, c'en serait assez pour peiner toutes les autres. Quant à celle qui souffre d'un mal sérieux, elle doit le dire et prendre les soulagements nécessaires. Si vous êtes dégagées de l'amour de vous-mêmes, ce vous sera un tel chagrin d'user d'un ménagement quelconque, qu'il n'y a pas à craindre de vous voir l'accepter sans besoin et vous plaindre sans sujet.

Lorsque le besoin est réel, ce serait une plus grande faute de ne pas le révéler, que de se ménager sans nécessité, et vos sœurs seraient très coupables de ne pas vous

témoigner de compassion. Mais dans un monastère où il y a de la charité et où l'on est en si petit nombre, il est très sûr que les soins ne vous manqueront jamais en maladie. Quant à certaines défaillances, à certains petits maux de femmes, ne songez pas à vous en plaindre. Quelquefois, c'est le démon qui nous met dans l'imagination ces sortes de maux. Ils vont, ils viennent, et si vous ne perdez l'habitude d'en parler et de vous plaindre à tout propos, si ce n'est à Dieu, vous n'en finirez jamais (a). Notre corps a cela de fâcheux, que plus on le ménage, plus il révèle de besoins. C'est étrange combien il aime à être bien traité ! Pour peu qu'il ait quelque prétexte à faire valoir, si mince que soit le besoin, il trompe la pauvre âme et l'empêche d'avancer. Songez à tant de pauvres malades qui n'ont personne à qui se plaindre. Être pauvre et bien traité, cela ne va pas ensemble. Pensez aussi à tant de femmes mariées — j'en connais dans ce cas, et même de qualité — qui, en proie à de grandes souffrances corporelles, n'osent s'en plaindre de peur de fâcher leurs maris, et qui, avec cela, portent de bien lourdes croix. Eh ! mon Dieu ! nous ne sommes pas venues ici pour être plus à notre aise qu'elles ne le sont. Oh ! mes filles ! puisque vous êtes à l'abri de ces peines si cuisantes qui se rencontrent dans le monde, sachez du moins endurer quelque petite chose pour l'amour de Dieu, sans en informer tout le monde. Voici une femme très mal

(a) *J'insiste beaucoup sur ce point, parce que je le regarde comme important et l'une des causes du relâchement des monastères.* (Ms. de l'Escurial.)

mariée. De crainte que son mari n'apprenne qu'elle fait connaître sa situation et s'en plaint (1), elle dévore des peines amères sans chercher de consolation auprès de qui que ce soit. Et nous n'endurerions pas, entre Dieu et nous, quelques-uns des maux qu'il nous envoie à cause de nos péchés, alors surtout que le soulagement que nous nous procurons ainsi est à peu près nul !

Dans tout ce que je viens de dire, je n'ai pas en vue les maux violents, accompagnés de forte fièvre, bien qu'en pareil cas je demande encore de la modération et de la patience. Je veux parler de ces petits maux qui peuvent se porter debout. Mais qu'arriverait-il si cet écrit venait à être connu hors de ce couvent ? Que diraient de moi toutes les religieuses ? Ah ! je souffrirais tout de bon cœur, si l'une ou l'autre en prenait occasion de se corriger ! Se rencontre-t-il dans un monastère une religieuse seulement atteinte de ce défaut, on en arrive la plupart du temps à n'en plus croire aucune, si graves que soient les maux dont elle souffre.

Rappelons-nous nos saints pères, ces ermites d'autrefois, dont nous cherchons à imiter la vie. Quelles souffrances n'ont-ils pas eues à supporter, et dans quel isolement ! Par le froid, la faim, le soleil, la chaleur, sans pouvoir se plaindre à d'autres qu'à Dieu ! Pensez-vous qu'ils fussent de fer ? Non, ils étaient aussi délicats que

(1) Ici le père Bañez a modifié le texte, et par là changé le sens. La sainte avait dit : *porque no sepa su marido lo dice y se queja*. Le correcteur a mis : « *porque no lo sepa su marido, no lo dice ni se queja* : de crainte que son mari ne l'apprenne, elle s'abstient d'en parler et de se plaindre ». Louis de Léon a reproduit cette correction fautive. La Fuente lui-même ne l'a pas évitée dans son édition de 1881.

nous. Croyez-le, mes filles, lorsque nous arrivons à dominer ces misérables corps, ils ne nous importunent plus autant. Assez d'autres s'occuperont de vos besoins ; pour vous, ne vous en souciez pas, à moins qu'il n'y ait nécessité manifeste. Si nous ne nous déterminons à accepter une bonne fois la mort et la perte de notre santé, nous ne ferons jamais rien. Ainsi donc, tâchez de vous affranchir de cette frayeur, et de vous abandonner tout entières à Dieu, advienne que pourra ! Et qu'importe que nous mourions ? Pour tant de fois que notre corps s'est moqué de nous, ne nous moquerons-nous pas une fois de lui ? Soyez-en persuadées, cette détermination est importante au delà de ce que nous pouvons penser. En s'y reprenant souvent, on devient peu à peu, avec la grâce du Seigneur, maîtresse de son corps. Avoir vaincu pareil ennemi, c'est déjà une bonne avance de prise dans la bataille de la vie. Que le Seigneur, qui en a le pouvoir, nous accorde cette grâce ! J'en suis convaincue, pour bien comprendre les fruits qu'on retire d'une semblable victoire, il faut déjà l'avoir remportée. A mon avis, ils sont si considérables, que pour jouir d'un tel repos et d'un pareil empire, il n'est personne qui ne se soumit de grand cœur aux plus rudes difficultés.

CHAPITRE XII

XVIII et XIX (Esc.) — XIII (Vall.)

COMBIEN CELUI QUI AIME DIEU VÉRITABLEMENT DOIT FAIRE PEU
DE CAS DE LA VIE ET DE L'HONNEUR.

SOMMAIRE. — *De la mortification intérieure. — Du renoncement à notre volonté. — Bonheur qui accompagne cette abnégation. — Avec quel soin il faut bannir de son esprit l'attache à l'honneur et le désir des prééminences. — Ravages que cause une conduite contraire.*

Passons à d'autres choses, qui, tout insignifiantes qu'elles paraissent, sont cependant d'une haute importance.

Dans la vie spirituelle tout semble d'abord pénible, et à juste titre, parce qu'il s'agit d'une guerre contre soi-même; mais dès qu'on met la main à l'œuvre, Dieu opère de telle sorte en notre âme et lui accorde tant de grâces, que tout ce qu'on peut faire en cette vie paraît peu de chose. Pour nous autres religieuses, nous embrassons ce qu'il y a de plus difficile, je veux dire le sacrifice de notre liberté, la remettant par amour pour Dieu au pouvoir d'autrui. De plus, nous acceptons bien des observances pénibles : les jeûnes, le silence, la clôture, l'assistance au chœur. Quand nous voudrions prendre nos aises, nous ne le pourrions que très rarement, et peut-être, en tant de monastères que j'ai vus, suis-je la seule à qui cela soit arrivé. Pourquoi donc hésiterions-nous à pratiquer la mortifica-

tion intérieure, qui rend tout le reste beaucoup plus méritoire et plus parfait, et nous le fait accomplir avec plus de douceur et de plaisir? Cette mortification intérieure, je l'ai dit plus haut, s'acquiert en renonçant peu à peu à sa volonté et à ses désirs, même en choses petites, jusqu'à ce que l'on ait entièrement assujetti la chair à l'esprit.

Je le répète, tout ou presque tout consiste à ne plus se soucier de soi-même et de ses satisfactions. Lorsqu'une personne commence sérieusement à servir Dieu, le moins qu'elle puisse lui offrir, c'est le sacrifice de sa vie. Si elle lui a déjà donné sa volonté, que peut-elle craindre? Il est clair qu'un vrai religieux, un véritable homme d'oraison, qui aspire à jouir des consolations divines, ne doit pas reculer devant la perspective de mourir pour Dieu et d'endurer le martyre. Eh bien! ne savez-vous pas, mes sœurs, que la vie du bon religieux et de celui qui veut être du nombre des amis intimes de Dieu, est un long martyre? Je dis long, comparé au martyre de ceux que l'on décapitait en un moment; mais en réalité, toutes les vies sont courtes, et quelques-unes le sont même singulièrement. Que savons-nous si la nôtre ne le sera pas à tel point, qu'une heure, ou même un instant après que nous aurons formé la résolution de servir Dieu parfaitement, c'en sera fait de nous? C'est possible, car, après tout, il n'y a pas à compter sur ce qui finit, et si l'on se représente chaque heure comme devant être la dernière, qui ne voudra l'employer utilement? Croyez-moi, le plus sûr est de s'arrêter à cette pensée.

Apprenons donc à contredire en tout notre volonté. Si vous vous y appliquez comme je l'ai dit, mes sœurs, peu

à peu et sans savoir comment, vous vous trouverez au sommet de la perfection. Mais n'y a-t-il pas une rigueur outrée à dire que nous ne devons nous accorder aucune satisfaction en quoi que ce soit (1)? Oui, si l'on ne dit pas les douceurs, les délices qui suivent ce renoncement, les avantages qu'on en retire, la sécurité qu'il donne, même en cette vie. Ici, comme vous vous y exercez toutes, le plus difficile est fait. Vous vous excitez, vous vous aidez mutuellement; c'est à qui s'efforcera de dépasser ses compagnes en ce point.

Il faut bien veiller sur nos mouvements intérieurs, spécialement en ce qui touche les prééminences. Dieu nous garde, au nom de sa Passion, de prononcer des paroles ou de nous arrêter à des pensées telles que celles-ci : Mais je suis plus ancienne de religion, mais je suis plus âgée, mais j'ai plus travaillé, mais on traite une telle mieux que moi ! Ces pensées, si elles se présentent, doivent être rejetées promptement ; car, pour peu qu'on s'y arrête ou qu'on en parle, c'est une peste, et la source des plus grands maux. Si vous avez une prieure qui souffre, si peu que ce soit, semblables choses, croyez que c'est en punition de vos péchés que Dieu a permis qu'elle fût placée à votre tête pour devenir le commencement de votre perte, et priez-le avec ferveur d'y apporter remède, parce que vous êtes en grand péril.

(1) Le père Bañez a écrit en marge : « Nous ne devons nous accorder aucune satisfaction. Lorsqu'on pratique cette mortification, on se réjouit et on se plaît, ce semble, en toutes choses. Comme on les aime toutes, on a ce que l'on aime et l'on aime ce que l'on a. C'est en cela que consiste notre satisfaction, mais il faut que l'objet sur lequel se porte notre amour soit bon. » Ces lignes se trouvent en texte dans la copie de Salamanque, approuvée par sainte Térèse.

Vous demanderez peut-être pourquoi j'insiste tant sur ce point, et vous me trouverez bien sévère, puisqu'après tout Dieu accorde des douceurs spirituelles à des personnes qui ne sont pas aussi détachées. Oui, il le fait, j'en suis convaincue, mais parce que, dans sa sagesse infinie, il voit que cela convient pour les amener à renoncer à tout pour son amour. Je n'appelle pas renoncer à tout, entrer en religion. On peut en être empêché, et une âme parfaite, en quelque lieu qu'elle soit, peut être humble et détachée; seulement il lui en coûtera davantage, car les conditions dans lesquelles on se trouve sont d'un puissant secours. Mais croyez ce que je vais vous dire. S'il y a des points d'honneur, de l'attache aux biens de la terre — cela peut se rencontrer dans les monastères comme ailleurs, et si les occasions en sont plus rares, la faute en est aussi plus grande, — on aura beau avoir donné de longues années à l'oraison, ou plutôt à la méditation, car la parfaite oraison, elle, détruit ces tendances mauvaises, on n'avancera jamais beaucoup et on n'arrivera pas à jouir du véritable fruit de l'oraison.

Voyez, mes sœurs, si tout cela est pour vous sans intérêt : c'est le but même de votre présence ici. Aussi bien, à suivre ces vaines prétentions, vous n'êtes pas plus honorées, et vous perdez tout profit là où vous auriez pu gagner davantage. Ainsi, déshonneur et perte vont ici de compagnie.

Que chacune examine bien ce qu'elle a d'humilité, et elle se rendra compte de ses progrès. A mon avis, le démon n'osera pas tenter le vrai humble, non pas même d'un premier mouvement, en ce qui regarde les préémi-

nences; fin comme il l'est, il sait ce qui l'attend. Il est impossible, en effet, lorsqu'une âme a de l'humilité, qu'elle ne se fortifie et ne s'avance dans cette vertu par une tentation de ce genre. Il est clair qu'elle fera un retour sur sa vie, et, comparant ce qu'elle a fait pour Dieu avec ce qu'elle en a reçu, considérant les prodiges d'abaissement par lesquels il nous a donné l'exemple de l'humilité, songeant à ses péchés et au séjour qu'elle a mérité, elle sortira de ce combat riche de tant de biens, que le démon ne reviendra pas à l'assaut, de crainte d'avoir la tête brisée.

Recevez ce conseil que je vous donne, et gardez-vous de l'oublier. Voulez-vous vous venger du démon et vous débarrasser plus promptement de la tentation? Ne vous contentez pas d'en sortir avec profit pour votre intérieur — il serait certes bien fâcheux pour vous de le négliger, — mais tâchez qu'elle tourne extérieurement au profit de vos sœurs. Ainsi, quand cette tentation viendra vous assaillir, priez la supérieure de vous commander quelque office bas; ou bien, de vous-mêmes, livrez-vous y de votre mieux. Étudiez-vous aussi à vaincre votre volonté dans les choses qui lui sont contraires. Le Seigneur saura vous en présenter les occasions, et de cette manière, la tentation durera peu.

Dieu nous préserve de voir des personnes animées du désir de le servir, se souvenir encore de leur honneur! Remarquez-le, du reste, c'est un mauvais calcul. Comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd par là même qu'on le recherche, surtout en ce qui regarde les prééminences. En outre, il n'y a pas en ce monde de poison qui tue aussi

promptement le corps qu'un tel mal tue la perfection.

Mais, direz-vous, ce sont là de petits riens, inhérents à notre nature, il n'y a pas à s'en préoccuper. N'en riez pas, je vous prie. C'est un mal qui monte comme l'écume, et rien n'est petit quand le péril est aussi considérable qu'il l'est dans ces points d'honneur et cette attention donnée à de prétendus affronts. Voulez-vous en savoir une raison, entre beaucoup d'autres? Ces pensées naissent dans l'esprit d'une religieuse, ce n'est presque rien encore; mais voici qu'à une autre le démon présente la chose comme très grave. Celle-ci croira même faire acte de charité en venant vous demander comment vous acceptez pareil affront, et vous dire qu'elle prie Dieu de vous donner la patience, que vous devez lui offrir cette épreuve, qu'un saint ne pourrait souffrir davantage. Enfin, il envenime tellement la langue de cette religieuse, que tout en prenant sur vous de supporter cette peine, vous voilà tentée de vaine gloire, pour une chose que vous n'aurez pas soufferte cependant avec la perfection voulue. Notre nature est si faible, que tout en nous disant qu'il n'y a en cela rien à supporter, nous croyons avoir fait quelque chose, et nous ne laissons pas d'y être sensibles. Combien plus lorsque nous en voyons d'autres touchées à cause de nous! C'est ainsi que l'âme perd les occasions qu'elle avait de mériter; elle en demeure plus faible, et la porte est ouverte au démon, qui reviendra à la charge par une attaque plus dangereuse.

Il pourra même arriver ceci. Alors que vous serez dans la disposition de souffrir patiemment, on viendra vous trouver pour vous dire que vous êtes stupide, et qu'il est

bon de sentir les choses. Oh ! pour l'amour de Dieu, mes sœurs, qu'aucune de vous ne se laisse aller à l'indiscrète charité de témoigner de la compassion à sa sœur pour ces prétendus affronts ! Cette charité ressemblerait fort à celle de la femme et des amis du saint homme Job.

CHAPITRE XIII

XIX et XX (Esc.) — XIV (Vall.)

COMMENT ON DOIT FUIR LES MAXIMES ET LES RAISONNEMENTS DU
MONDE, POUR S'ATTACHER A LA RAISON VÉRITABLE.

SOMMAIRE. — *Une religieuse doit éviter les honneurs et embrasser l'humilité. — La sainte avertit les personnes qui, sans être dans ces dispositions, voudraient se fixer à Saint-Joseph d'Avila, qu'elles y trouveraient un enfer dès ce monde. — Bonheur qu'y goûtent au contraire les religieuses détachées.*

Voici une chose que je vous répète souvent, mes sœurs, et que maintenant je veux consigner ici, afin que vous n'en perdiez pas le souvenir. Que les religieuses de ce couvent — et j'en dis autant de toute personne qui aspire à la perfection — fuient de mille lieues des paroles comme celles-ci : « J'avais raison, on m'a fait tort, c'est sans raison qu'on s'est comporté ainsi envers moi ». Dieu nous délivre des mauvaises raisons ! Trouvez-vous qu'il y avait quelque raison à tant d'injures infligées à notre bon Jésus ? Y en avait-il à tant d'injustices qu'on lui fit subir ? Si une religieuse ne veut porter que des croix très méritées, je me demande ce qu'elle est venue faire dans le monastère. Qu'elle retourne dans le monde,

où toutes ces belles raisons ne la mettront pas à couvert de mille ennuis ! Dites-moi, que pouvez-vous souffrir que vous ne méritiez de souffrir davantage ? Que c'est déraisonnable ! En vérité, je ne vous comprends pas.

Quand nous recevons quelque marque d'honneur, quelque égard, quelque soin délicat, alors faisons valoir nos raisons, car assurément c'est contre toute raison qu'on nous traite de la sorte en cette vie. Mais quant à ces affronts — affronts prétendus, car on ne nous fait aucun tort, — vraiment je ne sais ce que nous avons à dire. Ou nous sommes les épouses du grand Roi, ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, y a-t-il une femme d'honneur qui, si peu d'attrait qu'elle y ait d'ailleurs, ne prenne sa part aux déshonneurs dont on charge son mari ? En définitive, honneur et déshonneur, tout est commun entre eux. Eh bien ! prétendre avoir part au royaume et aux joies de notre Époux, et en même temps ne vouloir aucunement partager ses déshonneurs et ses peines, c'est une extravagance. Dieu nous préserve d'une pareille prétention ! Au contraire, que celle parmi vous qui se croira la moins considérée de toutes s'estime la plus heureuse, car elle l'est réellement si elle supporte cette épreuve comme elle le doit. Croyez-moi, elle ne manquera d'honneur ni en cette vie ni en l'autre. Mais quelle folie ai-je dite ? Je demande que l'on me croie, alors que la véritable Sagesse a prononcé là-dessus ! Imitons en quelque chose, mes filles, la grande humilité de la Vierge très sainte dont nous portons l'habit. Soyons confuses d'être appelées ses religieuses à elle, car si profondément que nous croyions nous humilier, nous sommes encore bien

loin de ce que nous devrions être en qualité de filles d'une telle Mère et d'épouses d'un tel Époux.

Ainsi donc, si l'on ne coupe court aux tendances dont j'ai parlé, ce qui aujourd'hui ne paraît rien, sera peut-être demain un péché véniel, et si dangereux, que si vous ne réagissez point, il sera suivi de plusieurs autres. C'est chose funeste dans une communauté. Nous qui en sommes membres, nous devrions prendre le plus grand soin de ne pas préjudicier à celles qui travaillent à nous faire du bien et à nous donner bon exemple. Si nous comprenions quel mal est l'introduction d'une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause. Ce ne serait après tout que la mort du corps, mais quand il s'agit des âmes, les pertes sont incalculables et en quelque sorte sans fin. En effet, quand les religieuses meurent, d'autres les remplacent, et qui sait si toutes ne s'attacheront pas à une seule mauvaise coutume que nous aurons introduite, plutôt qu'à un grand nombre de vertus? La mauvaise coutume, le démon ne la laisse point tomber; quant aux vertus, notre faiblesse naturelle suffit pour en amener la ruine.

Oh! quel bel acte de charité elle ferait, et quel immense service elle rendrait à Dieu, la religieuse qui, voyant qu'elle ne peut soutenir les observances établies en ce couvent, saurait le reconnaître et se retirer [avant de faire profession] (1). C'est le meilleur parti qu'elle ait à prendre, si elle ne veut trouver un enfer ici-bas. Et Dieu veuille qu'elle n'en trouve pas un autre au delà de cette vie! Il y a

(1) Copie de Tolède.

bien des motifs de le craindre, et qui peut-être ne seront compris ni d'elle ni des autres comme ils le sont de moi (a).

Croyez ce que je vous dis ; autrement le temps se chargera de vous prouver que j'ai raison. Le genre de vie que nous ambitionnons de mener n'est pas seulement celui des religieuses, c'est encore celui des ermites. Ainsi, détachez-vous de tout le créé. C'est d'ailleurs une grâce que le Seigneur accorde, je le vois, à toutes celles qu'il a spécialement choisies pour ce monastère. Leur détachement, il est vrai, n'est pas encore parfait de tout point ; mais au grand contentement, à cette allégresse qu'elles éprouvent en son-

(a) *Si l'on veut m'en croire, aucun monastère ne la gardera et ne la recevra à la profession, tant qu'une expérience de bien des années ne sera pas venue prouver qu'elle s'est corrigée. Je ne parle pas de ce qui peut manquer sous le rapport de la pénitence et du jeûne ; bien que ce soit une lacune, l'inconvénient n'est pas aussi considérable. Je parle de certains caractères naturellement amis de l'estime et de la considération, portés à remarquer les fautes des autres et à ne jamais reconnaître les leurs, avec d'autres défauts du même genre qui procèdent indubitablement d'un manque d'humilité. A moins que Dieu ne gratifie ces personnes d'une ferveur exceptionnelle, et que bien des années d'épreuve n'aient fait constater leur amendement, qu'il vous préserve de les voir se fixer parmi vous ! Car, sachez-le bien, elles n'auront jamais de repos et n'en laisseront point aux autres. Comme vous ne recevez point de dot, vous êtes, par la grâce de Dieu, plus libres pour le renvoi des sujets. Je porte compassion aux monastères où souvent, pour ne pas rendre l'argent ou par crainte de blesser les parents, on garde le larron qui dérobe le vrai trésor. En ce monastère vous avez déjà bien aventuré, vous avez même perdu l'honneur du monde, car il est rare que les pauvres soient honorés. Cela étant, ne soutenez pas, si fort à vos dépens, l'honneur des autres. Notre honneur, mes sœurs, nous devons le mettre à servir Dieu. Celle qui*

geant qu'elles n'auront plus à s'occuper des choses de cette vie, au goût qu'elles trouvent dans toutes les pratiques de l'état religieux, il est facile de reconnaître qu'elles s'y acheminent.

Je le redis encore, si une novice incline vers les choses du monde et si l'on ne remarque pas en elle de progrès, qu'elle se retire ; et au cas où elle persisterait à vouloir être religieuse, qu'elle entre dans un autre couvent. Sinon, elle verra ce qui lui arrivera. Ainsi qu'elle ne se plaigne point de moi, qui ai fondé ce monastère, comme si je ne l'avais pas avertie d'avance.

songerait à vous en détourner peut rester chez elle avec son honneur. C'est pour cela que nos pères dans l'état religieux ont ordonné une année d'épreuve avant la profession. Dans notre ordre, on a même la liberté de n'accorder la profession qu'au bout de quatre ans. Et moi je voudrais qu'ici l'on attendît jusqu'à dix (1). La religieuse humble ne se mettra pas fort en peine de n'être pas professe, sachant que si elle se conduit bien, on ne la renverra pas. Et si elle se conduit mal, pourquoi voudrait-elle troubler cette réunion d'âmes consacrées à Jésus-Christ ? Quand je parle de se conduire mal, je n'entends pas mener une vie frivole : je crois qu'avec l'aide de Dieu, pareille chose ne se verra jamais en ce monastère. Par se conduire mal, j'entends n'être pas mortifiée, avoir de l'attache aux choses du monde, ou bien à soi-même, sur les points que j'ai indiqués. Que la novice qui ne reconnaîtra pas en elle une mortification sérieuse, veuille bien m'en croire, et qu'elle ne fasse point profession, à moins qu'elle ne désire trouver un enfer dès ce monde. (Ms. de l'Escurial.)

(1) Cette liberté qu'au témoignage de sainte Térèse on avait dans l'ordre du Carmel pour prolonger le noviciat bien au delà d'un an, le registre de profession du couvent de Saint-Joseph d'Avila montre que la sainte en usa pour les sujets qui l'entouraient au début. Néanmoins c'est le laps d'une année, généralement usité dans les ordres religieux, qu'elle inscrivit dans ses Constitutions comme la durée normale du noviciat.

Pour celles dont tout le plaisir est de contenter Dieu et qui ne font nul cas de leur propre contentement, cette maison est un ciel — si tant est qu'il puisse en exister un sur la terre — et la vie qu'on y mène est charmante. Mais si l'on y cherche quelque autre chose, on ne l'y trouvera point, et on perdra tout le reste. Une âme mécontente ressemble à une personne très dégoûtée : les aliments, si bons soient-ils, lui font mal au cœur, ce que les bien portants mangent avec plaisir lui donne des nausées. Cette âme fera mieux son salut ailleurs. Peut-être y atteindra-t-elle peu à peu la perfection, qu'elle n'aura pu supporter ici, parce qu'on l'y embrasse tout d'un coup. En effet, si en ce qui regarde l'intérieur on laisse du temps pour arriver au complet détachement et à l'entière mortification, pour l'extérieur il faut s'y mettre promptement. Si une personne qui voit agir toutes les sœurs et se trouve toujours en si bonne compagnie, n'avance pas en une année, je crains bien qu'elle n'avance pas davantage en plusieurs, et qu'au contraire elle ne recule. Je ne dis pas qu'elle doit se comporter aussi parfaitement que les autres, mais du moins doit-elle montrer que sa santé spirituelle se fortifie. Du reste, quand le mal est mortel, cela se reconnaît bien vite.

CHAPITRE XIV

XXI (Esc.) — XV (Vall.)

A QUEL POINT IL IMPORTE DE NE PAS RECEVOIR A LA PROFESSION
LES PERSONNES QUI N'ONT POINT LES DISPOSITIONS MENTIONNÉES
PLUS HAUT.

SOMMAIRE. — Pour admettre un sujet, il faut lui reconnaître un jugement droit. — Grands inconvénients qu'entraîne le manque de rectitude dans le jugement. — On ne doit pas craindre de rendre à leur famille les novices qui n'ont point les dispositions voulues. — Avantage qu'il y a pour un monastère à ne point recevoir de dot.

Je suis persuadée que le Seigneur favorise beaucoup les âmes [dont les déterminations reposent sur des bases solides. C'est pourquoi, lorsqu'une personne se présente, il faut examiner le motif qui l'amène, et voir si ce ne serait pas uniquement le désir de trouver une position, ce qui arrive à plus d'une. Le Seigneur, il est vrai, peut corriger ce qu'il y a d'imparfait en ce motif ; mais alors il faut qu'il y ait jugement droit. Quand cette rectitude fait défaut dans un sujet, qu'on ne l'admette sous aucun prétexte, car son esprit ne comprendra ni l'insuffisance du motif qui le guide ni les avis de celles qui plus tard voudront l'élever à des vues plus parfaites. En effet, la plupart de ceux qui manquent de jugement, se persuadent toujours savoir mieux que les plus sages ce qui leur convient. C'est un mal que je regarde comme incurable,

parce qu'il est bien rare qu'il ne soit accompagné de malice. Dans une communauté nombreuse, cela peut se supporter ; mais lorsqu'on est en si petit nombre, c'est impossible.

Lorsqu'une personne d'un esprit droit commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle voit que c'est le meilleur ; et si elle n'apporte pas un grand appoint comme spiritualité, ce sera du moins une religieuse de bon conseil, fort utile sous bien des rapports, et qui ne fatiguera personne. Mais quand le jugement fait défaut, je ne sais à quoi l'on peut être bon dans une communauté ; on pourra au contraire y être fort nuisible.

Ce manque de jugement ne se découvre pas de prime abord ; car beaucoup de personnes parlent bien et comprennent mal ; d'autres parlent peu et assez mal, et ont cependant l'esprit capable d'une grande perfection. Il y a en effet de ces simplicités saintes, peu aptes aux affaires et aux façons d'agir du monde, mais extrêmement propres à traiter avec Dieu. C'est pour cela qu'il faut bien s'informer vaant de recevoir les sujets, et les éprouver longtemps avant de les admettre à la profession. Que le monde comprenne, une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer, et dans un monastère où il y a des austérités, bien des motifs peuvent y contraindre. Lorsqu'on verra que c'est votre usage, on ne s'en offensera point.

Je parle ainsi à cause du malheur des temps, et parce que notre faiblesse est telle, que ne tenant plus compte des ordonnances de nos devanciers, nous nous laissons

influencer par ce dont les gens de maintenant se font un point d'honneur. Nous craignons de déplaire aux parents, et Dieu veuille que nous n'ayons pas à payer en l'autre vie de pareilles admissions ! Jamais nous ne manquons de prétextes pour nous persuader qu'elles peuvent se faire légitimement (a).

C'est une affaire que chaque religieuse doit peser en son particulier et recommander à Dieu. Chacune doit aussi, dans une question si importante, encourager la prieure à la fermeté. Ainsi, je supplie le Seigneur de vous donner lumière sur ce point. C'est un grand avantage pour vous de ne pas recevoir de dot ; dans les monastères où l'on en reçoit, il peut arriver que pour ne pas rendre un argent qu'on n'a plus, on laisse dans la maison le voleur qui dérobe le vrai trésor. Quelle pitié ! Sur ce point, mes filles, n'ayez compassion de qui que ce soit. Ce serait porter préjudice aux personnes mêmes que vous prétendez obliger.

(a) *Dans une question de cette importance, les prétextes ne sont point recevables. Au reste, j'en suis convaincue, lorsqu'une supérieure, dégagée d'intérêt et de passion, n'a en vue que le bien de son monastère, Dieu ne permettra jamais qu'elle se trompe. Si au contraire on a égard à ces fausses compassions, à ces sots points d'honneur, je suis persuadée qu'on ne pourra manquer de se tromper.* (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE XV

XXII, XXIII et XXIV (Esc.) — XVI (Vall.)

COMBIEN IL EST AVANTAGEUX DE NE PAS S'EXCUSER, LORS MÊME
QU'ON SE VOIT CONDAMNÉ SANS SUJET.

SOMMAIRE. — *La sainte s'accuse de n'avoir pas encore acquis l'humilité véritable. — Elle montre les grands avantages qu'on retire de ne point s'excuser. — Elle demande à Dieu pour elle-même une vertu d'un si haut prix. — Comment le Seigneur prend en main la défense des âmes qui se taisent devant leurs accusateurs. — On acquiert par cette voie une haute liberté d'esprit.*

C'est avec grande confusion que j'entreprends de vous conseiller une vertu que j'aurais dû pratiquer au moins quelque peu, mais j'avoue en toute vérité que je suis bien en arrière sur ce point. Jamais, ce me semble, je ne manque de quelque raison pour me persuader qu'il est plus parfait de m'excuser. Quelquefois cela est permis et ce serait mal de ne pas le faire ; mais je n'ai pas assez de discernement, ou pour mieux dire d'humilité, pour reconnaître quand cela convient.

Oui, en vérité, c'est faire preuve d'une grande humilité que de se voir condamner sans sujet, et de se taire. On imite alors de bien près ce divin Seigneur qui a lavé toutes nos fautes. Je vous le demande avec instance, mes sœurs, appliquez-vous y sérieusement, car les avantages qu'on en retire sont immenses. Au contraire je n'en vois aucun,

absolument aucun, à tâcher de se justifier, sauf, je le répète, en certains cas où l'on pourrait mécontenter ou causer du scandale en ne déclarant point la vérité. Celui qui aura plus de discernement que je n'en ai, verra quand il est à propos de le faire.

A mon avis, il est très important de s'exercer à cette vertu, ou, en d'autres termes, de s'efforcer d'obtenir du Seigneur la véritable humilité, qui sans doute en est la source. Le vrai humble, en effet, doit désirer sincèrement de se voir méprisé, persécuté et condamné sans sujet, même en choses graves. S'il souhaite imiter Notre-Seigneur, en quoi le peut-il mieux? Il ne faut ici ni forces corporelles, ni aide de qui que ce soit, si ce n'est de Dieu.

Je voudrais, mes sœurs, que ces grandes vertus fussent la matière de notre sérieuse étude et de notre pénitence. Vous savez que je vous retiens pour les austérités excessives, parce qu'elles peuvent nuire à la santé lorsqu'on s'y adonne sans discrétion. Ici, rien à craindre. Si grandes que soient les vertus intérieures, elles n'ôtent point les forces du corps, nécessaires pour servir la communauté, et elles augmentent celles de l'âme. En commençant par de très petites choses, comme je vous l'ai dit déjà, on contracte peu à peu une habitude qui permet de remporter la victoire dans les grandes. Pour ma part, je n'ai pas été à même d'en faire l'épreuve en choses grandes, car jamais je n'ai entendu parler de moi en mal, sans reconnaître qu'on n'en disait pas assez. Si je n'avais pas failli sur les points dont il s'agissait, j'avais commis contre Dieu beaucoup d'autres offenses, et il me semblait que c'était bien de l'indulgence de n'en pas faire mention. J'ajoute que j'ai tou-

jours préféré m'entendre reprocher des fautes supposées que des fautes réelles.

Pour se faciliter cette pratique, il est très bon de peser les grands avantages qu'on en retire sous tous les rapports, et comment, tout bien considéré, jamais on ne nous blâme sans que nous ayons des fautes à nous reprocher. Nous en sommes toujours remplies. Le juste tombe sept fois par jour, et ce serait mentir de dire que nous sommes sans péché. Ainsi, lors même que nous nous trouvons innocentes de ce qu'on nous impute, nous ne sommes jamais entièrement exemptes de fautes, comme l'était le bon Jésus.

O mon Maître ! Quand je songe de combien de manières vous avez souffert sans l'avoir aucunement mérité, je ne sais plus que dire de moi, ni où j'avais l'esprit quand je désirais ne pas souffrir, ni encore où j'en suis maintenant lorsque je m'excuse. Vous le savez, mon Trésor, s'il y a quelque chose de bon en moi, je ne le tiens pas d'autres mains que des vôtres. Eh bien ! vous est-il plus difficile, Seigneur, de donner beaucoup que de donner peu ? Si je suis indigne de la faveur que je sollicite, je ne méritais pas non plus les grâces que vous m'avez faites. Et comment puis-je souhaiter que quelqu'un ait bonne opinion d'une créature aussi mauvaise que moi, après que l'on a dit tant de mal de vous, qui êtes le Bien au-dessus de tous les biens ? Cela ne se peut, ô mon Dieu, cela ne se peut ! Et pour vous, ne permettez pas qu'il y ait rien en votre servante qui soit désagréable à vos yeux. Vous le voyez, Seigneur, les miens sont aveugles et la plus faible lumière leur paraît suffisante. Vous, mon Maître, éclairez-moi, faites que je désire sincèrement être abhorrée de tous,

puisque je vous ai abandonné tant de fois, vous qui m'aimiez avec tant de fidélité. Quoi donc, ô mon Dieu? Quel avantage pensons-nous retirer de plaire aux créatures? Et que nous importe d'être condamnées par elles, si, à votre jugement, Seigneur, nous sommes innocentes?

O mes sœurs, que nous comprenons peu cette vérité! Jamais cependant nous n'arriverons à être parfaites, si nous ne l'approfondissons avec soin, et si nous ne nous appliquons à distinguer continuellement ce qui est de ce qui n'est pas.

Quand il n'y aurait en pareille occurrence d'autre avantage que la confusion qu'éprouvera la personne qui vous aura accusées, en voyant que vous vous laissez condamner sans sujet, ce serait déjà un bien immense. Un acte de ce genre frappe quelquefois plus que dix sermons. Puisque l'Apôtre et notre propre incapacité nous interdisent de prêcher de paroles, efforçons-nous de le faire par nos œuvres. Car n'allez pas vous imaginer que, toutes cloîtrées que vous êtes, le bien ou le mal que vous ferez restera enseveli dans le secret.

Pensez-vous, mes filles, que tandis que vous vous abstenez de vous justifier, personne ne se rencontrera pour prendre votre défense? Voyez comment Notre-Seigneur éleva la voix en faveur de la Madeleine dans la maison du pharisien, et puis encore lorsqu'elle était accusée par sa sœur. Il n'aura pas à votre égard la rigueur qu'il a eue envers lui-même, car au moment où il accepta le larron pour défenseur, il était déjà suspendu à la croix. Il inspirera à quelqu'un de prendre en main votre cause, et quand il ne le fera pas, c'est que cela ne sera pas nécessaire.

J'ai l'expérience de ceci et je sais que les choses se passent de la sorte. Cependant, je souhaite que vous ne vous arrêtiez pas à cette pensée, mais qu'au contraire, vous vous réjouissiez de rester sous le poids de l'accusation. Quant au profit qu'en retirera votre âme, je laisse au temps à vous l'apprendre. C'est ainsi qu'on acquiert la liberté intérieure et qu'on ne se soucie pas plus d'entendre parler de soi en mal qu'en bien, absolument comme si la chose ne nous concernait point. Voici deux personnes qui s'entretiennent ensemble : nous ne nous mettons pas en peine de leur répondre, parce que ce n'est pas à nous qu'elles s'adressent. De même, grâce à l'habitude que nous aurons prise de ne pas répliquer, il nous semblera que ce n'est pas à nous que l'on parle.

Ceci nous paraîtra impossible, à nous qui sommes susceptibles et peu mortifiées. Au commencement, je l'avoue, c'est difficile, mais je sais aussi qu'avec l'aide de Dieu, on peut acquérir cette liberté, cette abnégation et ce détachement de soi.

ANCIEN CHAPITRE XVII DU MANUSCRIT DE VALLADOLID.

Ce chapitre a été retranché du manuscrit original et ne se retrouve point dans les copies autorisées par sainte Térèse. Nous en empruntons le texte au manuscrit de l'Escurial.

Je dis même que tout cela ne doit pas vous paraître grand-chose, car je ne fais encore que tabler le jeu, comme l'on dit. Vous m'avez priée de vous dire quelque chose des éléments de l'oraison : eh bien ! je n'en connais point d'autres que les vertus. Personnellement, il est vrai, je n'ai pas été conduite de Dieu par cette voie, car je crois bien que je n'ai pas même le commencement des vertus. Sachez bien ceci : celui qui ne saura pas disposer les

pièces du jeu d'échecs, jouera fort mal, et s'il ne sait pas faire échec, comment fera-t-il mal ? Vous allez trouver à redire de m'entendre parler de jeu, puisqu'en ce monastère l'on ne joue point et l'on ne doit point jouer. Jugez par là quelle mère Dieu vous a donnée, puisqu'elle est au courant de chose si vaine. On dit cependant que ce jeu est quelquefois permis. Mais combien plus nous sera-t-il permis, à nous, le jeu dont je parle, et avec quelle promptitude, si nous nous y exerçons bien, ferons-nous mal au Roi divin ! Il ne pourra plus, après cela, nous échapper des mains et même il ne le voudra pas.

Dans le jeu d'échecs, c'est la dame qui a sur le roi le plus d'avantage, soutenue qu'elle est de toutes les autres pièces. Eh bien ! il n'est ici-bas de dame telle que l'humilité pour forcer le Roi divin à se rendre. C'est elle qui l'a attiré du ciel dans le sein de la Vierge ; c'est grâce à elle aussi que nous pourrons, d'un seul de nos cheveux, l'attirer dans nos âmes (1). Soyez bien convaincues qu'on le possède plus ou moins, à proportion qu'on a plus ou moins d'humilité ; car je ne puis me persuader qu'il y ait et qu'il puisse y avoir de l'humilité sans amour ni de l'amour sans humilité, ni que ces deux vertus puissent aller sans un grand détachement de toutes les choses créées.

Vous me demanderez, mes filles, pourquoi je vous parle des vertus, alors que vous avez assez de livres pour vous les enseigner, et que vous désirez seulement ce qui regarde la contemplation. Je réponds que si vous m'aviez interrogée sur la méditation, j'aurais pu vous en parler, et même la conseiller à tout le monde, avant l'acquisition des vertus, parce que c'est précisément le moyen de les obtenir toutes. S'y exercer est même pour tous les chrétiens une question capitale, et il n'y en a pas un, si déréglé soit-il, qui doive y renoncer dès lors que Dieu lui inspire d'en user. J'en ai déjà écrit ailleurs et beaucoup d'autres l'ont fait aussi, qui sont des gens sachant ce qu'ils disent, tandis qu'il n'en est pas de même de moi, Dieu le sait bien. Pour la contemplation, mes filles, c'est tout autre chose, et sur ce point nous sommes tous dans une bien grande erreur. Voyons-nous quelqu'un prendre un peu de temps chaque jour pour songer à ses péchés — ce que

(1) *Vulnerasti cor meum... in uno crine colli tui.* (Cant., iv, 9.)

chacun doit faire sous peine de n'être chrétien que de nom, — nous disons aussitôt : voilà un grand contemplatif, et sans plus tarder nous voudrions qu'il possédât les vertus au même degré que les âmes élevées à une haute contemplation. Lui-même porte ses prétentions plus haut encore. Mais il s'égare dès l'entrée dans la carrière, et cela, parce qu'il n'a pas su tableer son jeu. Il a cru que pour faire mat, il suffisait de connaître les pièces du jeu. Erreur ! Le Roi dont il s'agit ne se livre qu'à celui-là seulement qui de son côté se livre entièrement lui-même. (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE XVI

XXV et XXVI (Esc.) — XVIII (Vall.)

DIFFÉRENCE QUI DOIT EXISTER POUR LA PERFECTION DE LA VIE ENTRE LES CONTEMPLATIFS ET CEUX QUI SE CONTENTENT DE L'Oraison MENTALE. COMMENT DIEU ÉLÈVE QUELQUEFOIS A LA CONTEMPLATION PARFAITE UNE AME LIVRÉE A LA DISSIPATION, ET QUELLE EN EST LA CAUSE. CE CHAPITRE ET LE SUIVANT MÉRITENT UNE GRANDE ATTENTION.

SOMMAIRE. — *Il faut, pour arriver à la contemplation, s'efforcer d'acquérir les vertus à un degré éminent. — Dieu accorde parfois des faveurs surnaturelles à des âmes dénuées de vertus, afin de les attirer à lui. — Ces âmes, si elles répondent à de telles avances, atteindront un haut degré de perfection. — Comment Dieu se fait le défenseur de celles qui lui appartiennent. — Sainte hardiesse que la sainte désire voir dans ses filles.*

Souffrez, mes filles, qu'avant de vous indiquer, suivant votre désir, le chemin qui mène à la contemplation, je m'étende un peu sur des points qui, de prime abord, vous sembleront peut-être n'avoir que peu d'importance, et qui cependant en ont beaucoup à mes yeux. Si vous ne voulez ni les entendre ni les mettre en pratique, alors demeurez toute votre vie avec votre oraison mentale. Seulement je vous le déclare, à vous et à tous ceux qui ambitionnent le trésor de la vraie contemplation, vous ne l'obtiendrez jamais. Néanmoins, je puis me tromper en jugeant des autres par moi-même. Le fait est que j'ai travaillé en vain l'espace de vingt ans.

Je veux expliquer maintenant ce que c'est que l'oraison mentale, car quelques-unes d'entre vous ne s'en rendent peut-être pas bien compte. Et plutôt à Dieu que chacune de nous pratiquât cette oraison comme elle mérite de l'être! Mais là encore, je crains qu'on ne se heurte à bien des difficultés si l'on ne commence par s'appliquer aux vertus : à la vérité, pour cette oraison elles ne sont pas requises en un degré aussi éminent que pour la contemplation. Je dis donc que le Roi de gloire ne viendra pas à notre âme — j'entends pour lui être uni — si nous ne nous efforçons d'acquérir les grandes vertus. Je vais m'expliquer, car supposé que vous me surpreniez à dire une chose inexacte, vous n'ajouteriez plus foi à aucune de mes paroles, et vous auriez raison, si je le faisais de propos délibéré. Mais Dieu m'en préserve! Si cela m'arrive, ce sera par ignorance, ou faute de bien entendre les choses.

Ce que je veux dire, c'est que parfois Dieu trouvera bon d'accorder une aussi grande faveur à des personnes qui sont en mauvais état, afin de les arracher ainsi aux mains du démon.

O mon Seigneur! Que de fois nous vous mettons aux prises avec cet ennemi! N'était-ce pas assez, pour nous apprendre à le vaincre, de lui avoir permis de se saisir de vous lorsqu'il vous transporta sur le pinacle du temple (1)? Ah! dites-moi, mes filles, quel spectacle que celui de ce Soleil en contact avec les ténèbres! Et quelle frayeur dut éprouver alors ce malheureux esprit, sans toutefois en comprendre la cause, car Dieu ne permit pas qu'il la connût! Bénie soit

(1) Cfr. Math., iv.

une pareille bonté, une telle miséricorde ! Mais ne devrions-nous pas rougir, nous autres chrétiens, de le mettre chaque jour, je le redis encore, aux prises avec ce monstre impur ! Vous eûtes alors bien besoin, Seigneur, de toute la force de votre bras ; mais sur la croix, comment vos bras sacrés ne se sont-ils pas trouvés lassés de tant de tourments que vous avez soufferts ? Oh ! qu'il est vrai de dire que toute douleur endurée par amour reçoit guérison ! Oui, je suis persuadée que si vous aviez conservé la vie, l'amour que vous nous portez aurait, de lui-même et sans autre remède, fermé vos plaies. O mon Dieu ! qu'un tel remède soit appliqué à tout ce qui me cause peine et angoisse ! Avec quelle ardeur je désirerais les maux, si j'étais sûre d'être guérie par un onguent si salutaire !

Je reviens à ce que je disais. Il est des âmes que Dieu sait pouvoir gagner au moyen de ces faveurs. Il les voit livrées à de grands égarements, mais il ne veut pas qu'il ne tienne à lui qu'elles n'en reviennent. Elles sont en mauvais état, dépourvues de vertus, et cependant il leur donne des goûts, des consolations, de tendres sentiments, qui commencent à exciter leurs désirs. Quelquefois même, il les fait entrer en contemplation ; mais cela est rare et ne dure guère. Il agit de la sorte, je le répète, afin d'éprouver si, grâce à cette faveur, elles voudront se disposer à jouir souvent de sa présence. Si elles ne s'y disposent point — qu'elles me pardonnent de le leur dire, ou plutôt daignez vous-même nous pardonner, Seigneur ! — je dis qu'il est souverainement choquant qu'une âme dont vous vous approchez ainsi se tourne vers les choses de la terre pour s'y attacher.

Pour moi, j'ai la conviction qu'il y a bien des âmes que Dieu Notre Seigneur éprouve de cette manière; et il en est peu, je crois, qui se disposent à jouir d'une telle faveur. Quand le Seigneur l'accorde et que l'âme de son côté fait ce qui est en son pouvoir, je suis persuadée qu'il ne cesse plus de l'enrichir qu'elle n'ait atteint un très haut degré de perfection. Mais si nous ne nous donnons pas à lui aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est déjà une grande indulgence de sa part de nous laisser dans l'oraison mentale, et de nous visiter de temps en temps, comme des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Quant à ceux qui se donnent sans réserve, ce sont des enfants tendrement chéris, qu'il voudrait voir toujours à ses côtés et dont il ne s'éloigne jamais, parce qu'eux-mêmes ne veulent pas se séparer de lui. Il les fait asseoir à sa table, il leur présente les mets dont il se nourrit, il va jusqu'à s'ôter le morceau de la bouche pour le leur donner.

O heureux efforts, mes filles! O bienheureux abandon de quelques objets méprisables, qui nous élève à une si haute fortune! Une fois dans les bras de votre Dieu, que vous importera si le monde entier vous condamne? Il est assez puissant pour vous délivrer de tout mal; d'un seul mot il a créé le monde, car pour lui, vouloir c'est faire. Ainsi, ne craignez pas qu'il laisse jamais parler contre vous, à moins que ce ne soit pour le plus grand bien de votre âme qu'il aime. Il ne porte pas si peu d'amour à ceux dont il est aimé! Mais s'il en est ainsi, mes sœurs, pourquoi, de notre côté, ne lui témoignions-nous pas notre amour en tout ce qui dépend de nous? Voyez le bel échange! Lui donner notre amour, pour recevoir le sien! Lui, il peut

tout, et nous, ici-bas, nous ne pouvons rien que ce qu'il nous donne de pouvoir. En définitive, que faisons-nous pour vous, Seigneur, pour vous qui nous avez faits? A peu près rien : nous prenons une petite résolution, et c'est tout. Mais si, avec ce rien, sa Majesté veut que nous méritions tout, n'ayons pas la folie de nous y refuser.

O Seigneur! Tout le mal vient de ce que nous ne tenons pas les yeux attachés sur vous. Si nous ne regardions que la voie, nous serions bien vite au terme. Mais nous faisons mille chutes, mille faux pas, et en fin de compte nous nous égarons, cela, je le répète, parce que nous ne fixons pas les yeux sur la voie véritable. On dirait que nous n'y avons jamais marché, tant elle nous étonne. Vraiment, c'est pitié de voir ce qui se passe quelquefois! Est-on effleuré par le plus imperceptible mépris, on n'y tient plus, on trouve cela intolérable, et l'on dit aussitôt : Nous ne sommes pas des saints! Dieu nous garde, mes sœurs, de dire après un acte imparfait : Nous ne sommes pas des anges, nous ne sommes pas des saintes! Sachez que si nous ne le sommes pas, il nous est très avantageux de penser qu'avec des efforts et l'aide de Dieu, nous pouvons le devenir. Soyez très certaines que si nous n'y arrivons pas, la faute n'en est pas à lui, mais à nous. Et puisque nous n'avons pas eu d'autre but en venant en ce monastère, allons, à l'œuvre! comme l'on dit. Reconnaissons-nous qu'une chose est agréable à Dieu, croyons aussitôt qu'avec son secours nous pouvons l'exécuter. Une présomption de ce genre est celle que je voudrais voir régner dans cette maison, parce qu'une sainte hardiesse fait croître l'humilité. Dieu vient en aide aux âmes

courageuses, et il ne fait pas acception des personnes.

Je me suis bien éloignée de mon sujet. Il est temps que j'y revienne et que je vous explique ce que c'est que l'oraison mentale et la contemplation. Si déplacé que cela paraisse, avec vous, tout m'est permis. Peut-être comprendrez-vous mieux cette matière dans mon style grossier, que dans un autre plus élégant. Daigne le Seigneur me donner grâce pour réussir! Amen.

CHAPITRE XVII

XXVII et XXVIII (Esc.) — XIX (Vall.)

TOUTES LES AMES NE SONT PAS PROPRES A LA CONTEMPLATION ET QUELQUES-UNES N'Y ARRIVENT QUE FORT TARD. LE VRAI HUMBLE DOIT MARCHER AVEC JOIE DANS LE CHEMIN PAR LEQUEL LE SEIGNEUR LE CONDUIT.

SOMMAIRE. — *Avant de traiter de la contemplation la sainte insiste encore sur l'humilité. — Toutes les âmes ne sont pas contemplatives. — Celle qui ne sera pas conduite par cette voie pourra égaler et même surpasser les autres en perfection. — La voie la plus sûre est celle de l'humilité, de la mortification et du détachement. — Il faut marcher avec joie par celle que Dieu a choisie pour nous.*

Vous pensez que je vais enfin aborder l'oraison. Pas du tout. Il me reste encore à vous parler d'un point très important, puisqu'il concerne l'humilité, et la pratique en est indispensable en ce monastère, où l'on s'adonne tout particulièrement à l'oraison. Je vous ai déjà dit combien il vous est utile d'apprendre à vous exercer sérieusement à l'humilité. Or, le point dont il s'agit fait partie intégrante de cette vertu, et sa connaissance est très nécessaire à tous ceux qui s'adonnent à l'oraison.

Comment, si l'on est humble, pourra-t-on jamais se persuader que l'on est assez vertueux pour être du nombre des contemplatifs ? Que Dieu puisse nous rendre tels, cela est certain, il le peut dans sa bonté et sa miséricorde. Mais si l'on veut suivre mon conseil, on s'assiéra

toujours à la dernière place, suivant la recommandation et l'exemple de Notre-Seigneur. Il faut ensuite se disposer, au cas où Dieu trouverait bon de nous conduire par le chemin de la contemplation. S'il ne le fait pas, laissons intervenir l'humilité. Estimons-nous heureuses de servir les servantes du Seigneur, et bénissons-le de nous avoir mises en leur compagnie, alors que nous méritions d'être les esclaves du démon dans l'enfer.

Je ne parle pas ainsi sans grande raison : car, je le répète et il importe beaucoup de le comprendre, Dieu ne conduit pas toutes les âmes par un même chemin. Celui qui croit marcher par la voie la plus basse, est peut-être le plus élevé aux yeux du Seigneur. Ainsi, de ce qu'en ce monastère toutes s'adonnent à l'oraison, il ne s'en suit pas que toutes doivent être contemplatives. C'est impossible, et l'ignorance de cette vérité pourrait jeter dans la désolation celles qui ne le sont point. La contemplation est un don de Dieu. Puisqu'elle n'est pas nécessaire au salut et que Dieu ne l'exige pas, aucune de vous ne doit s'imaginer qu'on l'exigera d'elle. Une âme ne laissera pas d'être très parfaite, pourvu qu'elle accomplisse ce que nous avons dit. Elle pourra même avoir beaucoup plus de mérite, parce qu'elle travaillera plus à ses dépens. Le Seigneur la conduit comme une âme forte, et lui tient en réserve, pour les lui donner à la fois, toutes les consolations dont elle n'aura point joui en ce monde. Ainsi, qu'elle ne se décourage point, qu'elle n'abandonne pas l'oraison, et continue à faire tout ce que font les autres. Le Seigneur tarde parfois beaucoup, mais il donne alors d'un seul coup et magnifiquement ce qu'il a donné à

d'autres, peu à peu, en bien des années. J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir même méditer, si ce n'est en lisant, et il doit y avoir bien des personnes dans ce cas. D'autres sont impuissantes à méditer, même à l'aide d'un livre. Elles ne sont capables que de prier vocalement : cela les fixe davantage. Enfin, il y a des esprits si volages, qu'ils ne peuvent s'attacher à rien et sont dans une agitation continuelle : à tel point que s'ils veulent arrêter leur pensée sur Dieu, ils tombent en mille extravagances, mille scrupules et mille doutes.

Je connais une personne avancée en âge, très vertueuse, très pénitente, grande servante de Dieu (a), qui depuis bien des années emploie plusieurs heures chaque jour à l'oraison vocale. Faire l'oraison mentale lui est impossible. Tout au plus peut-elle s'arrêter un peu en récitant ses prières vocales. Il y a bien des personnes qui sont de même. Mais si elles sont humbles, je crois qu'en fin de compte elles ne seront pas les moins bien partagées : elles iront de pair avec les âmes inondées de consolations. Sous un certain rapport, leur voie est même plus sûre, car nous ignorons si ces consolations viennent de Dieu ou si le démon en est l'auteur. Si elles ne viennent pas de Dieu, il y a danger, parce qu'en les procurant le démon cherche à inspirer de l'orgueil. Sont-elles de Dieu, il n'y a rien à craindre, parce qu'alors elles sont accompagnées d'humilité. C'est ce que j'ai écrit fort au long dans un autre livre (1).

(a) *De tout point excellente religieuse.* (Ms. de l'Escurial.)

(1) Au *Livre de la Vie*, ch. xvii, xix et xxviii.

Ces personnes qui n'ont point de consolations marchent dans l'humilité, craignant toujours qu'il n'y ait de leur faute, et elles ont un soin continuel de s'avancer. En voient-elles d'autres verser une larme, aussitôt il leur semble que si elles n'en répandent point, c'est signe qu'elles sont bien en arrière dans le service de Dieu, et peut-être devancent-elles les autres de beaucoup. En effet les larmes, quoique bonnes, ne sont pas toutes parfaites, et il y a toujours plus de sécurité dans l'humilité, la mortification, le détachement et les autres vertus. Ainsi ne craignez rien, et dites-vous que vous ne laisserez pas d'arriver à la perfection, aussi bien que les grands contemplatifs.

Sainte Marthe était sainte, bien qu'on ne dise point qu'elle fût contemplative. Et que pouvez-vous désirer de plus que de ressembler à cette bienheureuse femme, qui mérita de posséder tant de fois Jésus-Christ Notre-Seigneur dans sa maison, de lui préparer sa nourriture, de le servir, de manger à sa table (a) ? Si elle était demeurée absorbée comme la Madeleine, il n'y aurait eu personne pour préparer le repas de cet Hôte divin. Eh bien ! représentez-vous que cette communauté est la maison de sainte Marthe et qu'il doit y avoir divers offices. Celles que Dieu conduit par la vie active ne doivent point murmurer contre celles qu'elles verront abîmées dans la contemplation. Qu'elles le sachent, Notre-Seigneur prendra la défense de ces âmes, pour silencieuses qu'elles soient, car la plupart du temps la contemplation ôte tout souci de soi-

(a) *Et peut-être au même plat que lui.* (Ms. de l'Escorial.)

même et de tout le reste. Qu'elles ne l'oublient point, il faut quelqu'un pour préparer le repas du divin Maître, et qu'elles s'estiment heureuses de servir avec Marthe. Qu'elles songent aussi que la véritable humilité consiste, en grande partie, dans l'acceptation empressée de ce qu'il plaît au Seigneur d'ordonner de nous, et dans la conviction qu'on est indigne de porter le nom de ses serviteurs.

Donc, si contempler, faire oraison mentale ou vocale, soigner les malades, servir dans les emplois de la maison, se livrer aux travaux, même les plus vils, n'est autre chose que rendre ses devoirs à l'Hôte divin qui vient loger, manger et se délasser avec nous, que nous importe de le servir d'une manière ou d'une autre ?

Je suis loin de dire que vous ne devez pas vous efforcer d'arriver à la contemplation, je dis simplement que vous devez vous essayer à des fonctions diverses. La contemplation, en effet, n'est pas laissée à votre choix, mais à celui du Seigneur. Si, au bout de bien des années, il lui plaît de laisser chacune de vous dans son office, ce serait une charmante humilité, vraiment, de vouloir en choisir un autre. Laissez faire le Maître de la maison. Il est sage, il est puissant, il sait ce qui vous convient, et aussi ce qui lui convient à lui-même. Si, faisant ce qui est en votre pouvoir et vous disposant à la contemplation par cette vie parfaite que nous avons indiquée, vous vous voyez refuser ce don — encore suis-je portée à croire que vous le recevrez si votre détachement et votre humilité sont véritables, — soyez sûres que Notre-Seigneur vous garde cette joie pour la joindre à toutes

celles qui vous attendent dans le ciel. Je le répète, il vous traite comme des âmes fortes, en vous donnant ici-bas la croix que lui-même a toujours eue en partage. Et quelle meilleure marque d'amitié que de choisir pour vous ce qu'il a choisi pour lui-même ? Peut-être auriez-vous mérité une moindre récompense par la contemplation. Ce sont là des jugements qu'il se réserve : il ne nous appartient pas de les pénétrer. Il vaut même beaucoup mieux que la chose ne soit pas laissée à notre choix, car, nous figurant rencontrer de ce côté plus de repos, nous serions tous, sur-le-champ, de grands contemplatifs. Oh ! l'immense avantage de ne rechercher de soi-même nul avantage ! C'est le moyen de ne redouter aucune perte, car Dieu ne permet jamais que l'âme véritablement mortifiée en subisse, si ce n'est en vue de l'enrichir davantage.

CHAPITRE XVIII

XXVIII et XXIX (Esc.) — XX (Vall.)

COMBIEN LES SOUFFRANCES DES CONTEMPLATIFS SURPASSENT CELLES DES PERSONNES QUI SONT DANS LA VOIE ACTIVE. CES DERNIÈRES TROUVERONT DANS CE QUI EST DIT ICI UNE SOURCE DE CONSOLATIONS.

SOMMAIRE. — *Grandeur des souffrances par lesquelles passent les âmes contemplatives. — Dieu les fortifie par les délices spirituelles. — La sainte déclare à ses filles qu'elles doivent toutes se présenter devant Dieu à l'oraison, afin qu'il dispose d'elles selon son bon plaisir. — Les contemplatifs doivent, dans la grande bataille de la vie spirituelle, porter haut l'étendard de l'humilité. — La mortification, l'humilité et l'obéissance sont les trésors de la vie religieuse. — Chaque religieuse doit travailler de tout son pouvoir à les acquérir.*

Je vous le dis, mes filles, à vous que Dieu ne conduit point par le chemin de la contemplation, ceux qui marchent par cette voie n'ont pas à porter une croix plus légère que la vôtre. Cela, je l'ai vu et je le sais. Vous seriez bien surprises, si vous connaissiez celles que Dieu leur fait porter. Je suis au courant de ce qui concerne les uns et les autres. Eh bien ! c'est chose manifeste pour moi, les souffrances que Dieu envoie aux contemplatifs sont insupportables. Elles sont telles, ces souffrances, que s'il ne leur donnait l'aliment des goûts célestes, ils ne pourraient y tenir. Et cela est facile à comprendre. Dieu conduit par

le chemin des souffrances ceux qu'il aime particulièrement, et plus il les aime, plus ces souffrances sont grandes. Or, il n'y a nulle raison de penser qu'il ait en aversion les contemplatifs, qu'il loue au contraire de sa propre bouche et qu'il regarde comme ses amis. Et d'autre part, se persuader qu'il admette dans son intimité des personnes qui mènent une vie douce et n'ont rien à souffrir, ce serait absurde. Pour moi, je regarde comme indubitable que Dieu envoie aux contemplatifs des souffrances beaucoup plus cuisantes qu'aux autres. Et c'est ainsi que marchant par un chemin rude et défoncé, tentés parfois de se croire égarés et dans la nécessité de revenir à leur point de départ, ils ont besoin que Dieu les réconforte, non avec de l'eau, mais avec du vin, afin qu'en proie à l'ivresse, ils perdent le sentiment de leurs souffrances et soient en état de les supporter.

Aussi, je vois peu de vrais contemplatifs qui ne soient courageux et bien résolus à souffrir. S'ils sont faibles, le Seigneur commence par leur donner du courage et leur ôter l'appréhension des souffrances. Ceux qui sont dans la vie active voient-ils ces âmes recevoir un peu de consolation, ils s'imaginent, je pense, que toute leur vie s'écoule ainsi. Et moi je dis que s'il vous fallait supporter une seule des journées qu'elles passent, vous le trouveriez intolérable. Aussi le Seigneur, qui sait de quoi tous les hommes sont capables, donne à chacun son office, et c'est celui qu'il voit convenir au bien de son âme, à ses propres desseins et à l'avantage du prochain. Pourvu que de votre part la préparation ne fasse pas défaut, ne craignez point, votre peine ne sera pas perdue.

Comprenez bien mes paroles : nous devons toutes faire des efforts pour arriver au but qui nous est proposé, car nous ne sommes pas ici pour autre chose. Et ce n'est pas seulement pendant un an ou deux, ni même dix, que ces efforts doivent durer. Autrement, nous aurions l'air de poltrons qui abandonnent l'entreprise. Il faut au contraire que le Seigneur voie bien que nous faisons ce qui dépend de nous. C'est ainsi que les soldats, même après un long service, doivent toujours être prêts à recevoir les ordres de leur chef, en quelque poste qu'il les veuille placer, car c'est de lui qu'ils attendent leur solde. Et combien notre Roi rétribue plus libéralement que ceux de la terre ! Voyant ses soldats présents et désireux de le servir, sachant d'ailleurs très bien ce dont chacun d'eux est capable, il répartit les emplois conformément aux forces. S'ils ne se présentaient point, évidemment il ne leur donnerait ni mission ni récompense.

Donc, mes sœurs, oraison mentale ! Et pour celle qui en sera incapable, oraison vocale, lecture, colloques avec Dieu, comme je le dirai dans la suite. Qu'elle ne se dispense d'aucune des heures d'oraison, car elle ignore quand l'Époux fera entendre son appel, et nous devons toujours craindre le sort des vierges folles. Peut-être trouvera-t-il bon de lui envoyer quelque grande peine, qu'il enveloppera de consolations. S'il ne le fait pas, elle doit croire qu'elle n'est pas faite pour la vie contemplative, mais pour la vie active. C'est alors le moment de mériter en s'humiliant et en se persuadant qu'on est même incapable du peu que l'on fait, le moment aussi de s'acquitter joyeusement de tout ce qu'on nous commande, ainsi qu'il a été

dit. Et si cette humilité est sincère, bienheureuse une telle servante de la vie active ! Elle ne se plaindra que d'elle-même et laissera les autres à leur combat (a).

Certes, il est rude ce combat ! L'enseigne, il est vrai, ne se bat point, mais il n'en court pas moins le plus grand péril, et sans doute il souffre intérieurement plus que tous les autres, car, portant l'étendard sans pouvoir se défendre, il doit se laisser mettre en pièces plutôt que de l'abandonner. De même, les contemplatifs doivent porter haut l'étendard de l'humilité, et recevoir tous les coups qu'on leur porte, sans en rendre aucun. Leur office est de souffrir comme Jésus-Christ a souffert, de tenir la croix élevée sans l'abandonner jamais, si imminent que soit le danger, et sans laisser paraître la moindre faiblesse au milieu de la souffrance. C'est à cette fin qu'on leur a confié un emploi si glorieux. Ainsi, qu'ils prennent garde à eux. S'ils abandonnent l'étendard, la bataille est perdue. Le dommage n'est pas moins grand pour les personnes encore peu avancées, quand elles voient ceux qu'elles regardaient déjà comme leurs chefs et les amis de Dieu, cesser de répondre par leurs œuvres au rang qu'ils occupent. Les simples soldats s'en tirent comme ils peuvent ; parfois même, sans qu'on s'en aperçoive, ils évitent le gros de la mêlée, où le péril est plus pressant, et ils n'en sont point déshonorés. Mais les chefs attirent tous les regards ; impossible pour eux de faire un pas en arrière. Certes, l'office est relevé, c'est un honneur et une distinction de

(a) *J'aimerais beaucoup mieux être à sa place qu'à celle de certaines contemplatives.* (Ms. de l'Escurial.)

le recevoir du souverain, mais enfin, on ne s'oblige pas à peu de chose en l'acceptant.

Ainsi, mes sœurs, puisque nous ne savons ce que nous demandons (1), laissons faire le Seigneur. Il y a des personnes qui semblent exiger de Dieu en rigueur de justice des délices spirituelles. Plaisante humilité, vraiment! Aussi Celui qui connaît ses créatures en accorde-t-il rarement, je crois, aux âmes de cette trempe, et avec raison : il voit bien qu'elles sont incapables de boire son calice (2).

Voulez-vous, mes filles, connaître votre degré d'avancement? Que chacune de vous examine si elle se considère comme la plus méprisable de toutes et si cette conviction se traduit dans ses actes pour le profit et le plus grand bien des autres, non si elle a plus de goûts spirituels dans l'oraison, plus de ravissements, plus de visions, et d'autres faveurs de ce genre, que Dieu accorde quelquefois aux âmes. Pour connaître la valeur de ces biens, il nous faut attendre l'autre vie. Dieu nous les prête, puis nous les retire. Mais il y a une monnaie courante, un revenu assuré, des rentes perpétuelles, non remboursables à la volonté des emprunteurs (3). Je veux parler de l'humilité profonde, de l'entière mortification, de l'obéissance parfaite à la moindre volonté du supérieur, en la personne duquel, vous le savez, Dieu lui-même vous commande, puisqu'il l'a établi son représentant.

(1) *Nescitis quid petatis.* (Math., xx, 22.)

(2) *Potestis bibere calicem quem Ego bibiturus sum?* (Ibid.)

(3) *Son juro perpetuos y no censos de alquitar.* D'après le droit, on nomme *juro* les rentes dues par l'État, et *censos* les rentes dues par les particuliers.

J'aurais dû insister spécialement sur l'obéissance, car, selon moi, dès qu'elle fait défaut, il n'y a plus de religieuse. Mais je m'en abstiens, parce que je m'adresse à des religieuses, et à des religieuses qui sont bonnes, à ce qu'il me semble, ou qui du moins désirent l'être. Sur une matière si connue et si importante, un mot seulement, que je vous prie de ne pas oublier. Si une personne soumise par vœu à l'obéissance y manque et n'apporte pas tout le soin possible à observer très parfaitement son vœu, j'ignore, je le déclare, pourquoi elle se trouve dans un monastère. A tout le moins puis-je l'assurer que tant qu'elle y manquera, elle n'arrivera jamais à être contemplative, ni même à mener convenablement la vie active. Telle est ma conviction absolue. S'agit-il d'une personne non tenue à l'obéissance, si elle désire, si elle prétend arriver à la contemplation, elle a besoin, pour atteindre sûrement son but, de soumettre pleinement sa volonté à un confesseur capable de la conduire, car, c'est une chose reconnue, on avance plus en un an de cette manière que l'on ne ferait autrement en bien des années. Mais comme ceci ne vous concerne pas, il est inutile d'en discourir.

Telles sont, pour conclure, les vertus que je désire voir en vous, mes filles, celles que vous devez tâcher d'acquérir, celles que vous devez saintement envier. Quant à ces sentiments de dévotion, n'allez pas vous chagriner d'en être privées. Tout cela est incertain. En quelques personnes, ce sera peut-être un don de Dieu, et en vous, le Seigneur pourra permettre que ce soit une illusion du démon, qui vous trompera comme il en a trompé d'au-

tres (a). Pourquoi vouloir servir Dieu en une chose douteuse, quand vous pouvez le faire en tant d'autres qui sont assurées? Et qui vous oblige à vous engager dans ce péril?

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, parce que je sais qu'il y a utilité à le faire. Notre nature est si faible! A la vérité, quand sa Majesté veut élever une âme à la contemplation, il sait la rendre forte. Je me suis fait une joie de donner ces avis à ceux qui n'ont point reçu semblable don, et les contemplatifs eux-mêmes y trouveront de quoi s'humilier (b). Que le Seigneur, je le lui demande au nom de lui-même, nous donne lumière pour suivre en tout sa volonté! De cette façon nous n'aurons rien à craindre.

(a) *Chez les femmes, ces illusions sont très dangereuses.* (Ms. de l'Escurial.)

(b) *Si vous me dites, mes filles, que ces avis ne vous sont pas nécessaires, je vous répondrai qu'il pourra dans la suite se rencontrer une âme qui y trouve consolation.* (Ibid.)

CHAPITRE XIX

XXX, XXXI et XXXII (Esc.) — XXI (Vall.)

DE L'ORAISON. CONSEILS AUX AMES QUI NE PEUVENT DISCOURIR
AVEC L'ENTENDEMENT.

SOMMAIRE. — *Les personnes qui peuvent appliquer leur esprit à la méditation trouvent dans cette voie repos et sécurité. — Souffrances de celles qui ne peuvent méditer. — La contemplation est une fontaine d'eau vive où Dieu désaltère les âmes en cette vie. — Propriétés admirables du feu de l'amour divin. — L'eau purifiée, rafraîchit, étanche la soif: l'union divine opère les mêmes effets dans l'âme. — On peut arriver à être submergé dans cette eau céleste. — Écueils à éviter. — Pourquoi la sainte nous montre le terme avant de nous ouvrir la voie.*

Depuis que j'ai tracé ces dernières pages, il s'est écoulé tant de jours, sans que j'aie eu le loisir de me remettre à écrire, que pour retrouver où j'en suis, il faudrait me relire. Pour ne pas perdre de temps, je vais dire sans ordre ce qui se présentera à mon esprit.

Il existe, à l'usage des esprits ordonnés, des âmes exercées et capables de se tenir en face d'elles-mêmes, un grand nombre de livres excellents, œuvre de personnes du plus grand mérite. Cela étant, ce serait vous tromper, mes filles, que de faire quelque cas de ce que je pourrais vous dire sur l'oraison. Vous trouvez en effet dans ces ouvrages tous les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur distribués pour chaque jour de la semaine, des méditations sur le jugement et l'enfer, sur notre néant, sur les grandes

obligations que nous avons à Dieu, tout cela avec des instructions parfaites et l'indication de l'ordre à garder au commencement comme à la fin de l'oraison. A ceux qui peuvent suivre ce mode d'oraison et qui en ont l'habitude, je n'ai rien à dire : par un si bon chemin, le Seigneur les conduira au port du salut, et la fin répondra nécessairement à un début si excellent. Tous ceux qui pourront marcher par cette voie y trouveront paix et sécurité, car l'esprit une fois fixé, on goûte un vrai repos.

Mais il est un autre point que je voudrais traiter et sur lequel je voudrais donner quelques avis si le Seigneur veut bien m'en faire la grâce. S'il me la refuse, vous saurez du moins que beaucoup d'âmes endurent la peine dont je vais parler, et si vous êtes de ce nombre, vous ne vous désolerez pas.

Il y a certaines âmes, certains esprits, si déréglés qu'on pourrait les comparer à ces chevaux qui ne sentent plus le frein et que personne ne peut arrêter dans leur course, qui vont tantôt d'un côté, tantôt d'un autre (a). Soit affaire de tempérament, soit permission de Dieu, ces âmes sont en proie à une agitation continuelle. Je leur porte une compassion profonde. Elles me font l'effet de gens qui, ayant une soif extrême, aperçoivent de loin une fontaine, et, voulant y aller boire, trouvent des ennemis qui leur disputent le chemin à l'entrée, au milieu et à l'extrémité.

(a) *Un cavalier adroit peut quelquefois se servir de pareils chevaux sans mettre sa vie en danger; mais quand il ne l'exposerait point, il n'est pas bien sûr d'avoir bonne grâce sur sa monture, et en tout cas, il aura bien de la difficulté à la gouverner.*
(Ms. de l'Escurial.)

Et il arrive qu'après avoir, avec bien de la peine et de grands efforts, surmonté les premiers ennemis, ils se laissent vaincre par les seconds, aimant mieux mourir de soif que de boire une eau qui doit leur coûter si cher. La force leur manque, le courage les abandonne. Si quelques-uns en ont assez pour vaincre les seconds de leurs ennemis, ils perdent cœur devant les troisièmes. Et peut-être n'étaient-ils alors qu'à deux pas à peine de cette source d'eau vive, dont Notre-Seigneur disait à la Samaritaine que celui qui en boirait n'aurait plus jamais soif (1). Oh ! que cette parole est juste et véritable ! Que l'on voit bien qu'elle est tombée des lèvres de la Vérité même ! Oui, qui boit de cette eau n'a plus soif d'aucune des choses de cette vie ; mais sa soif des choses de l'autre vie va croissant, et elle dépasse de beaucoup tout ce que la soif naturelle peut nous faire concevoir. Avec quelle ardeur l'âme désire brûler de cette soif dont elle comprend tout le prix ! C'est une soif souverainement douloureuse et pénible, et cependant elle est accompagnée d'un plaisir qui calme son ardeur. Ainsi, cette soif ne tue point, elle rassasie, et ne donne la mort qu'aux désirs terrestres. Lorsque Dieu daigne l'étancher, la plus grande grâce qu'il puisse alors faire à une âme, c'est de la laisser altérée ; et en effet, chaque fois qu'elle boit de cette eau, elle aspire avec plus d'ardeur à s'en abreuver encore.

L'eau a trois propriétés, qui se présentent en ce moment à ma pensée et qui s'appliquent bien à mon sujet ; elle en a sans doute beaucoup d'autres. La première est de ra-

(1) *Qui autem biberit ex aqua quam Ego dabo ei, non sitiet in æternum.*
(Joan., iv, 13.)

fraîchir : quelque chaleur que nous ayons, le contact de l'eau nous l'enlève. Elle éteint aussi un grand feu, mais non toutefois le feu de goudron, qu'elle enflamme au contraire davantage. O Dieu ! quelle merveille je découvre dans ce phénomène d'un feu que l'eau ne fait qu'enflammer ! Le feu est-il actif, puissant, indépendant des éléments, celui de l'eau, qui lui est opposé, loin de l'éteindre, accroit encore son ardeur. Arrivée ici, il me serait singulièrement utile de pouvoir conférer avec quelqu'un qui sût la philosophie, parce qu'une fois instruite des propriétés des choses, j'aurais le moyen de m'expliquer. Ce sujet me ravit, mais je me sens impuissante à l'exposer, et peut-être n'en ai-je pas l'intelligence.

Quand Dieu vous fera boire de cette eau, mes sœurs — et il y en a parmi vous qui en boivent déjà, — vous prendrez plaisir à cette comparaison. Vous comprendrez que le véritable amour de Dieu, lorsqu'il est dans sa force, c'est-à-dire entièrement libre des choses de la terre et planant au-dessus d'elles, est maître de tous les éléments et du monde lui-même. L'eau, qui tire son origine de la terre, n'éteindra pas, soyez-en sûres, ce feu de l'amour de Dieu. Bien qu'elle lui soit opposée, elle n'a pas de prise sur lui. Ce feu est maître absolu, il n'est point soumis à son empire.

Vous ne vous étonnerez donc point, mes sœurs, de l'insistance que j'ai mise dans ce livre à vous recommander d'acquérir une pareille liberté. N'est-il pas ravissant qu'une pauvre religieuse du monastère de Saint-Joseph puisse arriver à dominer sur la terre entière et sur les éléments ? Et faut-il s'étonner que les saints, avec l'assis-

tance de Dieu, en fissent ce qu'ils voulaient ? Le feu et les eaux obéissaient à saint Martin ; les oiseaux même et les poissons, à saint François. Et il en était ainsi pour beaucoup d'autres saints. S'ils exerçaient un si grand empire sur les choses de ce monde, évidemment c'est qu'ils avaient travaillé avec courage à les mépriser, et qu'ils s'étaient soumis sans réserve et de toutes les puissances de leur âme à Celui qui en est le Maître. Ainsi, je le répète, l'eau qui naît sur la terre ne peut rien contre ce feu : il porte trop haut ses flammes et n'a point cette basse origine.

Il y a d'autres feux, qui n'ont pour principe qu'un faible amour de Dieu et auxquels le moindre accident donne la mort. Cela n'arrive point — non, certes — au feu dont je parle. Que la mer des tentations vienne fondre sur lui tout entière, elle ne l'empêchera pas de brûler et il s'en rendra maître. L'eau qui tombe du ciel l'étouffera moins encore. Cette eau et ce feu ne sont point opposés l'un à l'autre, leur patrie est la même. Ne craignez donc point qu'ils se nuisent mutuellement ; chacun, au contraire, favorise l'effet de l'autre. L'eau des vraies larmes, en effet, des larmes qui naissent de la véritable oraison et sont réellement un don du Roi du ciel, aide ce feu à s'enflammer davantage et lui donne de la durée. De son côté, le feu rend cette eau plus rafraîchissante encore.

O Dieu ! qu'il est beau, qu'il est merveilleux, de voir un feu qui refroidit, qui va jusqu'à glacer toutes les affections de ce monde, lorsqu'il exerce son action de concert avec l'eau vive du ciel, avec cette source d'où procèdent les larmes dont je parlais, et qui sont un don de Dieu, non le fruit de nos efforts ! Que ce feu enlève toute chaleur aux

choses d'ici-bas, cela est certain. L'âme devient incapable de s'y arrêter, à moins qu'elle n'espère y trouver un moyen d'allumer dans les autres ce feu céleste; car, insatiable de sa nature, ce feu embraserait, s'il était possible, le monde entier.

La seconde propriété de l'eau est de purifier les choses souillées, et si elle venait à manquer pour cet usage, en quel état serait le monde? Sachez-le, cette eau vive, cette eau céleste, cette eau limpide, lorsqu'elle tombe du ciel sans que rien vienne la troubler ou la rendre fangeuse, suffit, n'en bût-on qu'une seule fois, à rendre l'âme nette et pure de toute tache. Comme je l'ai écrit ailleurs (1), quand Dieu veut que l'on boive de cette eau — l'union divine, étant absolument surnaturelle, ne dépend pas de nous, — c'est afin de purifier notre âme, de la rendre nette, de la dégager de la fange et de la misère où ses fautes l'avaient plongée.

Quant aux douceurs spirituelles qui nous arrivent par l'entremise de l'entendement, l'eau qu'elles nous apportent est, après tout, une eau qui a coulé sur la terre et qu'on ne boit point à la source. Forcément il s'y rencontre quelque limon qui fait obstacle; sa pureté, sa limpidité n'est point parfaite. Aussi, au sens que j'y attache, je n'appelle pas eau vive cette oraison qui se fait par le discours de l'entendement. Là en effet, quoi que nous fassions, notre âme contracte toujours malgré nous quelque chose des souillures du chemin. Cela tient au concours que lui prête la matière, comme aussi à la bassesse de notre nature. Je m'explique.

(1) Au *Livre de la Vie*, chap. xix.

Pour nous exciter au mépris du monde, nous pensons combien il est vil, combien sont transitoires tous les biens qu'il renferme. Sans presque nous en rendre compte, nous voilà occupés d'objets qui nous plaisent, et, malgré notre désir de les fuir, nous sommes quelque peu arrêtés par la pensée de ce qui a été et de ce qui sera, de ce que nous avons fait et de ce que nous ferons, en sorte que nos réflexions sur la conduite à tenir pour éviter le péril, nous deviennent parfois un péril nouveau. Ce n'est pas qu'il faille renoncer à l'entreprise, mais il y a lieu de craindre, et il faut être sur ses gardes.

Dans l'oraison surnaturelle, le Seigneur ne veut point s'en rapporter à nous et prend pour lui cette sollicitude. Si haute est l'estime qu'il fait de notre âme, qu'il ne lui permet pas, dans le temps où il veut lui accorder ses faveurs, de s'engager en quoi que ce soit qui puisse lui nuire. Mais soudain il l'approche de lui, et en un moment lui enseigne plus de vérités, lui donne sur le néant de toutes choses plus de lumière, qu'elle n'aurait pu en acquérir en bien des années par la voie ordinaire, où notre vue n'est pas libre, aveuglés que nous sommes par la poussière de la marche. Ici, sans que nous sachions comment, Dieu nous transporte lui-même au terme du voyage.

La troisième propriété de l'eau est d'étancher et de faire disparaître la soif. La soif, me semble-t-il, c'est le désir d'une chose dont nous avons un pressant besoin, et dont nous ne saurions sans mourir rester entièrement privés. Chose étrange ! Le manque d'eau nous tue, et sa trop grande quantité nous ôte également la vie. Que de personnes, en effet, meurent noyées !

O mon Maître ! Heureux celui qui se verrait submergé dans cette eau vive, au point d'en perdre la vie ! Cela est-il donc impossible ? Nullement. L'amour de Dieu et le désir de le posséder peuvent croître à tel point, que la nature ne soit plus capable de les supporter, et il y a des personnes qui en sont mortes. J'en connais une à qui cela serait arrivé, si Dieu ne l'eût promptement secourue en lui prodiguant cette eau vive en si grande abondance, qu'elle l'enlevait presque à elle-même en la faisant entrer en extase. Ces extases, en l'enlevant à elle-même, lui procuraient du soulagement (1). Alors en effet, l'âme, suffoquée pour ainsi dire par l'horreur qu'elle a de cette vie mortelle, ressuscite en Dieu, parce que sa Majesté la rend capable d'une jouissance qu'elle n'aurait pu, étant à elle-même, savourer sans mourir.

Comprenons-le par là, comme il ne peut y avoir dans le souverain Bien rien qui dépasse la mesure, de même il n'est aucun de ses dons qui ne nous procure un avantage. Ainsi, en quelque abondance qu'il nous départe cette eau, elle ne sera jamais excessive venant de lui. S'il accorde beaucoup, il rend l'âme capable de beaucoup boire, semblable à un verrier qui donne au vase une dimension en rapport avec ce qu'il veut y verser.

Quant à nos désirs, par là même qu'ils viennent de nous, ils ne vont jamais sans imperfection, et s'ils présentent quelque chose de bon, c'est que le Seigneur l'y met. La peine qu'ils causent étant pleine de suavité, de délices, avec notre manque absolu de discrétion, nous ne pouvons

(1) La sainte évidemment parle ici de ce qui la concerne. Voir *Livre de la Vie*, chap. xx, et Relation I.

nous en rassasier. C'est une nourriture que nous prenons sans mesure, et ce désir, nous l'excitons autant qu'il est en nous, si bien que parfois il nous tue. Bienheureuse mort sans doute ! Mais en continuant à vivre, peut-être aurions-nous pu en aider d'autres à mourir du désir d'une telle mort. A mon avis, il y a ici un stratagème du démon, qui comprend fort bien le tort que lui feront ces personnes si elles continuent à vivre. Il leur suggère également des pénitences excessives afin de ruiner leur santé, et il a grand intérêt à y réussir.

Je le répète, une âme qui en arrive à une soif si violente, doit bien prendre garde, parce qu'elle aura certainement la tentation que je viens de dire, et si elle ne meurt pas de cette soif, elle y laissera sa santé et, malgré elle, donnera extérieurement des marques de ce qu'elle éprouve, ce qu'il faut à tout prix éviter. Quelquefois, il est vrai, nos efforts seront inutiles, et nous ne pourrons dissimuler comme nous le voudrions. Du moins ayons soin, lorsque ces désirs prendront en nous ces accroissements si impétueux, de ne rien faire pour les augmenter. Au contraire, tâchons de les arrêter doucement, au moyen de quelque autre considération. Il pourra bien arriver parfois que notre nature ait en ceci autant de part que l'amour de Dieu, car il y a des personnes qui désirent avec une extrême véhémence tout ce qu'elles désirent, même le mal. Celles-là, je pense, ne sont pas des plus mortifiées ; et il est certain que la mortification est utile à tout.

Mais n'est-il pas déraisonnable de vouloir mettre des bornes à une chose si excellente ? Nullement, puisque je ne parle pas de retrancher ce désir, mais seulement de le

modérer, et par un autre qui sera peut-être pour l'âme d'un égal mérite.

Je vais m'étendre davantage, afin de me faire mieux comprendre. On est saisi comme saint Paul d'un grand désir d'être avec Dieu, et délivré de la prison du corps. Pour arrêter une peine qui vient d'une si noble cause et qui de soi est si remplie de suavité, il ne faudra pas une petite mortification, et même on n'y réussira pas entièrement. Mais supposons que cette peine devienne si intense qu'elle enlève presque la raison. C'est un cas que j'ai vu se produire, il n'y a pas longtemps, pour une personne qui bien qu'impétueuse par nature est si habituée à rompre sa volonté, qu'elle semble avoir changé de tempérament, ainsi qu'on a pu le constater en plusieurs circonstances. Pendant un certain temps, je la vis comme en délire sous l'empire de cette peine et par la violence qu'elle se faisait pour la dissimuler. Je dis que quand les choses en viennent à cet excès, et quand bien même l'opération serait de l'Esprit de Dieu, il est de l'humilité de craindre, parce que nous ne devons point nous persuader que la charité soit en nous assez intense pour nous réduire à pareille extrémité. Je le répète aussi, il sera bon — si toutefois on le peut, car peut-être ne le pourra-t-on pas toujours — de faire diversion à ce désir par la pensée qu'en vivant l'on servira Dieu davantage, que peut-être on éclairera une âme qui autrement se serait perdue, qu'en servant Dieu plus longtemps, on acquerra des mérites qui permettront de jouir de lui en un plus haut degré. Enfin, l'on envisagera avec crainte combien peu l'on a travaillé pour lui. Ce sont là des pensées

bien propres à consoler une âme dans une si grande souffrance et à calmer sa peine. En outre, l'âme méritera beaucoup, puisqu'en vue de plaire à Dieu, elle se résignera à demeurer ici-bas et à souffrir un tourment si excessif. Représentez-vous une personne atteinte par une grande épreuve ou par une cruelle affliction : on la console en lui disant de prendre patience, de s'abandonner entre les mains de Dieu afin qu'il accomplisse en elle sa volonté, parce que cet abandon total entre ses mains est ce qu'il y a de meilleur.

Mais que serait-ce si le démon était cause en partie de la violence de ce désir ? De fait, il n'y a là rien d'impossible. Cassien, parlant d'un ermite dont la vie était fort austère, raconte, je crois, que le démon lui suggéra de se jeter dans un puits, afin de voir Dieu plus promptement (1). Pour moi, je suis convaincue que cet ermite n'avait pas servi le Seigneur avec humilité et droiture, car autrement

(1) Le trait que mentionne ici sainte Tère se trouve raconté par Cassien, dans sa 2^e Conférence, chap. v. Le vieillard Héron avait vécu cinquante ans dans le désert de Scété, adonné à toutes sortes de macérations et si inflexible dans la rigueur de ses jeûnes et de sa retraite, qu'il refusa constamment de se joindre aux frères dans le repas commun qui réunissait tous les solitaires au jour solennel de Pâques. L'attachement à son sens et l'esprit d'orgueil le conduisirent à une illusion déplorable. A l'instigation de Satan, il se jeta la nuit dans un puits extraordinairement profond, persuadé que la grandeur de ses mérites le mettait à couvert de tout péril. Retiré à demi mort de ce précipice, il vécut trois jours encore, persévérant jusqu'à la fin dans son opiniâtreté et son illusion. Nous savons que sainte Tère affectionnait beaucoup les récits concernant les héros de la solitude. « Elle portait, a déposé une professe de Saint-Joseph d'Avila, la sœur Pétronille-Baptiste, une grande dévotion aux *Conférences de Cassien* et à l'*Histoire des Pères du désert*. Quand je me trouvais avec elle, chaque jour elle me faisait lire deux ou trois vies de ces saints, ses justes et saintes occupations ne lui laissant pas le loisir de le faire elle-même, et elle voulait m'entendre les lui raconter le soir. » (Inform. d'Avila, 1640.)

Dieu, qui est fidèle, ne l'aurait pas laissé s'aveugler de la sorte en une chose si claire. Si ce désir avait eu Dieu pour auteur, il n'aurait eu nulle conséquence fâcheuse, car tout ce qui vient de lui est accompagné de lumière, de discrétion, de mesure : ceci est de toute évidence. Mais l'ennemi que nous avons pour adversaire emploie tous les moyens pour nous nuire. Eh bien ! puisqu'il est aux aguets, soyons sur nos gardes. Cet avis est important et peut avoir bien des applications. Il faut, par exemple, abréger le temps de l'oraison, quelque douceur que l'on y goûte, quand on s'aperçoit que les forces corporelles font défaut ou que la tête s'en trouve mal. En tout, la discrétion est très nécessaire.

Dans quel but pensez-vous, mes filles, que je vous ai dévoilé le terme et fait connaître la récompense avant le combat, en vous disant combien il est avantageux de s'abreuver aux eaux vives de cette fontaine céleste ? C'est afin que vous ne vous désoliez point des difficultés et des obstacles que présente ce chemin, mais que vous marchiez courageusement, sans vous lasser. Car il pourrait arriver, comme je l'ai dit, qu'une fois parvenues à la fontaine et n'ayant plus qu'à vous baisser pour boire, vous abandonniez l'entreprise et perdiez un si grand bien, désespérant de l'atteindre et vous en croyant incapables.

Songez que le Seigneur invite tout le monde (1). Il est la Vérité même, donc la chose est hors de doute. Si le festin n'était pas général, il ne nous appellerait pas tous, ou bien en nous appelant, il ne dirait pas : Je vous donnerai

(1) *Venite ad me omnes.* (Math., xi, 28.)

à boire (1). Il dirait : Venez tous, vous n'y perdrez rien, et je donnerai à boire à qui je trouverai bon. Mais comme il dit sans restriction : Venez tous, je regarde comme certain que tous ceux qui ne resteront pas en chemin, recevront cette eau vive. Daigne Celui qui nous la promet nous donner sa grâce pour la chercher comme il faut ! Je le lui demande au nom de lui-même.

(1) *Si quis sitit, veniat ad me et bibat.* (Joan., vii, 37.)

CHAPITRE XX

XXXIII et XXXIV (Esc.) — XXII (Vall.)

D'UNE FAÇON OU D'UNE AUTRE LES ÂMES REÇOIVENT TOUJOURS.
 QUELQUE CONSOLATION DANS LE CHEMIN DE L'ORAISON. LES
 SŒURS DANS LEURS ENTRETIENS DOIVENT REVENIR SOUVENT SUR
 CETTE VÉRITÉ.

SOMMAIRE. — *Jésus-Christ appelle toutes les âmes à venir boire à la fontaine de vie. — Aucune ne se voit entièrement privée de consolation dans le chemin de l'oraison. — Courage avec lequel les âmes doivent y entrer. — Jamais elles n'auront à regretter d'y avoir fait les premiers pas. — Avec quel zèle la sainte veut que ses filles engagent le prochain à entrer dans ce chemin. — Elles doivent éviter de prendre le langage des personnes avec qui elles conversent, mais plutôt leur enseigner le leur.*

Il semble qu'il y ait contradiction entre ce que je viens de dire au chapitre précédent et ce que j'avais dit plus haut quand, voulant consoler les âmes qui ne parviennent pas à la contemplation, je montrais qu'il y a divers chemins pour aller à Dieu, comme il y a différentes demeures dans le ciel (1). Et pourtant, je maintiens ce que j'ai dit.

Notre-Seigneur, en effet, connaissant notre faiblesse, a tout ordonné d'une manière digne de lui. Mais il n'a pas dit : Que les uns viennent par tel chemin, et les autres par tel autre. Non, dans sa grande miséricorde, il n'empêche personne de se diriger vers cette fontaine de vie,

(1) *In domo Patris mei mansiones multæ sunt.* (Joan., xiv, 2.)

pour s'y désaltérer. Qu'il en soit à jamais béni ! Avec combien de raison il aurait pu m'en écarter ! Mais puisqu'il ne m'a point dit de me retirer quand je m'en approchais, qu'il n'a point commandé qu'on me jetât dans l'abîme, c'est évidemment qu'il n'éloigne personne. Que dis-je ? c'est publiquement et à grands cris qu'il nous appelle (1). Dans sa bonté néanmoins, il ne nous fait point violence ; mais afin que personne ne se retire sans consolation et ne meure de soif, il abreuve de plusieurs manières ceux qui veulent bien le suivre. D'une source si abondante naissent divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres ; il y a même des flaques d'eau pour les enfants, c'est-à-dire pour ceux qui commencent. Cela leur suffit, la vue d'une grande quantité d'eau ne ferait que les effrayer.

Ainsi, mes sœurs, ne craignez pas de mourir de soif dans cette voie. Jamais l'eau des consolations ne fait défaut au point qu'on n'y puisse plus tenir. Cela étant, suivez mon conseil, et ne restez pas en chemin ; mais combattez en personnes de cœur, prêtes à mourir à la peine. Après tout, ce n'est que pour combattre que vous êtes venues ici. Si vous avancez toujours, résolues à mourir plutôt que de renoncer à atteindre le terme, le Seigneur pourra bien vous laisser endurer quelque soif en cette vie, mais dans la vie qui ne finira pas il vous abreuvera de cette eau avec pleine abondance, et sans que vous ayez à craindre de la voir vous manquer. Plaise au Seigneur que de notre côté nous ne lui manquions jamais ! Amen.

(1) *Stabat Jesus et clamabat, dicens : Si quis sitit, veniat ad me et bibat.* (Joan., VII, 37.)

Pour bien commencer et ne pas s'égarer dès le début, voyons un peu comment il faut partir. C'est ici le point capital; oui, je le répète, c'est le point qui importe par-dessus tout. Je ne dis pas que celui chez qui la détermination n'est point telle que je vais l'expliquer, doive renoncer à l'entreprise : Notre-Seigneur le fortifiera peu à peu. Et quand on ne ferait qu'un pas, ce pas est d'une si haute valeur, qu'il n'y a pas à craindre de l'avoir fait en vain ; on en sera au contraire excellemment récompensé. Représentez-vous une personne qui possède une *cuenta de perdones* (1) : si elle la dit une fois, elle gagne une fois les indulgences, et autant de fois elle la dit, autant de fois elle les gagne. Mais si elle n'y touche jamais et la laisse enfermée dans son coffre, mieux vaudrait pour elle ne pas l'avoir. De même, supposé qu'on ne continue pas à marcher par ce chemin, le peu qu'on y aura marché enseignera à se bien conduire dans les autres, et plus on y marchera, plus la lumière sera grande. Enfin, quand bien même on le quitterait, on peut être sûr qu'à aucun point de vue on ne se trouvera mal d'y avoir marché, parce que jamais le bien ne fait de mal.

Donc, mes filles, travaillez à ôter aux personnes qui viennent vous voir toute crainte de s'engager dans une entreprise si avantageuse. Faites-le du moins autant que leurs dispositions et votre intimité avec elles vous le per-

(1) On appelait *cuenta de perdones* un dizain béni par le pape, sur lequel on gagnait un nombre déterminé de jours d'indulgence chaque fois qu'on récitait un certain nombre de *Pater* ou d'autres prières indiquées dans la concession. Don Vicente de la Fuente nous apprend qu'on conserve encore à Salamanque, dans l'église Saint-Christophe, deux *cuentas de perdones* soutenues par de petites tringles de fer, avec une inscription marquant les indulgences concédées à chacune d'elles. (Édit. de 1861, p. 344.)

mettront. D'ailleurs, je vous le demande pour l'amour de Dieu, dans vos entretiens ayez constamment en vue le bien de ceux à qui vous parlez. Votre oraison doit être ordonnée au profit spirituel des âmes. Eh bien ! Si tel est le but constant de vos prières, ce serait chose étrange que vous n'y travailliez point par toutes les voies possibles. Voulez-vous être bonne parente ? Voilà le véritable attachement. Voulez-vous vous montrer excellente amie ? Comprenez qu'il n'est point d'autre voie pour y arriver. Que la vérité règne dans vos cœurs, comme la méditation doit l'y faire régner, et vous connaîtrez clairement l'amour que nous sommes obligées d'avoir pour le prochain.

Ce n'est plus le temps, mes sœurs, de nous amuser à des jeux d'enfants ; j'appelle ainsi ces amitiés, même vertueuses, qu'on entretient dans le monde. Que l'on n'entende point non plus parmi vous des paroles comme celles-ci : « M'aimez-vous bien ? Vous ne m'aimez donc pas ? » Avec vos proches ou avec d'autres, pas davantage, à moins qu'il n'y ait une raison grave de le faire et qu'il ne s'agisse du bien d'une âme. Parfois, en effet, pour faire écouter et accepter une vérité à un parent, à un frère, ou à quelque autre, il pourra être utile de l'y disposer par ces façons de parler et ces marques d'affection, toujours agréables à la nature. Une de ces paroles obligeantes, comme on les appelle, pourra être mieux reçue que bien des paroles de piété, et faire passer celles-ci. Si donc on s'en sert dans l'intention de faire du bien, je ne les interdis pas. Mais hors de là, elles ne vous apporteraient aucun profit et pourraient même à votre insu vous devenir nuisibles.

Vos parents savent que vous êtes religieuses et que vous

vous adonnez à l'oraison. N'allez pas vous aviser de dire : Je ne désire point passer pour bonne à leurs yeux. Le bien ou le mal qu'ils remarqueront en vous retombera sur la communauté. C'est un grand mal que des personnes étroitement obligées à ne parler que de Dieu, comme le sont les religieuses, croient en ceci pouvoir dissimuler. J'excepte le cas où l'on aurait en vue un plus grand bien.

Telle est la conversation, tel est le langage que vous devez avoir. Que ceux qui voudront traiter avec vous les apprennent. Sinon, gardez-vous d'apprendre les leurs : ce serait pour vous un enfer. Si, parce que vous en agiriez ainsi, ils vous tiennent pour inciviles, peu importe. Pour hypocrites ? Encore moins. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui sauront votre langue. Il est impossible, en effet, qu'une personne qui n'entend point l'arabe, prenne plaisir à s'entretenir souvent avec une autre qui ne saurait pas d'autre langue. De cette façon, vous éviterez fatigue et préjudice, tandis qu'il y aurait grand inconvénient à vous mettre à parler une langue nouvelle. Tout votre temps se passerait à cela, et vous ne pouvez savoir comme moi, qui en ai fait l'expérience, combien cela nuit à une âme. En voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre : de là, une inquiétude perpétuelle. Et c'est ce que vous devez par-dessus tout éviter, la disposition la plus propre à faire avancer dans le chemin dont nous parlons étant la paix et la tranquillité de l'âme.

Si les personnes qui communiquent avec vous veulent apprendre votre langage, bien qu'il ne vous appartienne pas d'enseigner, vous pouvez leur dire les richesses qu'on acquiert par cette étude. Ceci, ne vous laissez point de le

leur répéter ; mais, pour qu'elles en tirent profit, faites-le avec bonté, avec affection, et en y joignant vos prières, afin que, persuadées du grand avantage qu'on en retire, elles cherchent des maîtres qui les en instruisent. Ce ne serait pas une petite faveur que vous recevriez du Seigneur, si vous faisiez naître dans une âme le désir d'un si grand bien (1).

Mais que de choses se présentent à l'esprit dès qu'on commence à parler de ce chemin spirituel, même lorsqu'on y a marché d'une manière aussi défectueuse que moi ! Plaise à Dieu, mes sœurs, que je sache mieux parler que je n'ai su agir ! Amen.

(1) Les carmélites d'Espagne, pour avertir leurs visiteurs que leur sainte mère leur a recommandé de les entretenir surtout en vue du bien de leurs âmes, aiment à placer dans la partie extérieure de leur parloir la sentence suivante :

Hermano, una de dos :
O no hablar, ó hablar de Dios ;
Que en la casa de Teresa
Esta ciencia se profesa.

Frère, de deux choses l'une :
 Ou ne parler point, ou parler de Dieu ;
 Car en la maison de Tèrese
 C'est la science qui se professe.

CHAPITRE XXI

XXXV et XXXVI (Esc.) — XXIII (Vall.)

COMBIEN IL IMPORTE D'ENTRER DANS CE CHEMIN DE L'ORAISON AVEC
UNE FERME DÉTERMINATION, ET DE MÉPRISER LES DIFFICULTÉS QUE
LE DÉMON NOUS SUSCITE.

SOMMAIRE. — *Il faut se disposer à persévérer inébranlablement dans le chemin de l'oraison. — Mépriser les frayeurs qu'on cherche à nous inspirer sur les prétendus dangers qui s'y rencontrent. — La sainte se propose de fonder sur le Pater quelques avis destinés aux âmes qui ne peuvent s'appliquer à la méditation. — Les religieuses doivent allier l'oraison mentale à la vocale. — Comment on cherche à détourner les âmes du chemin de l'oraison. — Les amis de Dieu doivent déjouer ces manœuvres par leurs paroles et par la sainteté de leur vie.*

Ne vous étonnez pas, mes filles, qu'il faille se préoccuper de tant de choses avant de commencer ce divin voyage. C'est le chemin royal qui conduit au ciel, et le trésor qu'on acquiert en y marchant est immense : rien d'étonnant que son acquisition nous semble coûter cher. Un temps viendra où nous comprendrons que tout n'est que néant comparé à son inestimable valeur.

Revenons à ceux qui sont décidés à marcher par ce chemin et à ne point s'arrêter qu'ils n'aient atteint le but, c'est-à-dire qu'ils ne se soient abreuvés de cette eau vive. Et d'abord, comment faut-il débiter ? Je le répète, ce qui est d'une importance majeure, d'une importance ca-

pitale, c'est d'avoir une résolution ferme, une détermination absolue, inébranlable, de ne s'arrêter point qu'on n'ait atteint la source, quoiqu'il arrive ou puisse survenir, quoi qu'il en puisse coûter, quelques critiques dont on soit l'objet, qu'on doive arriver au terme ou mourir en chemin, accablé sous le poids des obstacles, quand le monde enfin devrait s'effondrer!

Tout ceci a son application, car souvent l'on vient nous dire : Cette voie est dangereuse ; une telle s'y est perdue ; celui-ci s'y est égaré ; cet autre, qui priait si longuement, est tombé ; c'est ainsi que l'on fait tort à la vertu ; cela ne convient pas aux femmes, si sujettes aux illusions ; elles feraient bien mieux de filer ; qu'ont-elles à faire de tous ces raffinements ? Le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, voilà qui leur suffit ! Assurément, mes filles, et c'est bien mon opinion. Comment donc, si cela suffit ? Oui, vous ferez toujours très bien de fonder votre oraison sur les prières qu'a formulées la bouche sacrée de Notre-Seigneur. En cela, on a raison. Si notre faiblesse n'était si grande et notre dévotion si tiède, nous n'aurions pas besoin d'autres méthodes d'oraison, et il ne nous faudrait pas d'autres livres.

Comme je m'adresse à des âmes qui ne peuvent recueillir leurs pensées sur un mystère, trouvant que cela demande trop d'effort — et que d'autre part il y a des esprits si ingénieux que rien ne les satisfait, — j'ai cru bon de baser sur le *Pater* un aperçu de l'oraison, en ayant soin de ne pas m'arrêter à ce qu'il y a de plus élevé. De la sorte, on ne pourra vous enlever vos livres, car si vous étudiez cette divine prière avec attention et humilité,

vous n'aurez plus besoin d'autre chose. Quant à moi, j'ai toujours extrêmement goûté les paroles de l'Évangile; elles recueillaient mieux mon âme que les livres les plus savamment composés. J'ajoute que lorsque ces livres n'étaient pas d'un auteur bien approuvé, je n'avais aucune envie de les lire.

M'attachant donc au Maître de la sagesse, j'en recevrai peut-être quelques pensées qui vous satisferont. Mon intention, toutefois, n'est pas de vous proposer une explication de ces divines demandes, je n'oserais m'y risquer. Ces explications sont en grand nombre, et quand il n'y en aurait point, ce serait folie à moi de vouloir en donner une. Il s'agit simplement de quelques considérations sur les paroles du *Pater noster*, car parfois, à force de lire des livres, nous finissons, ce semble, par perdre la dévotion aux choses qui devraient le plus nous en inspirer.

Évidemment un maître, lorsqu'il enseigne, s'affectionne à son disciple. Il aime le voir s'intéresser à ses leçons; il l'aide à les bien apprendre. Le Maître céleste en usera de même envers nous. Ainsi, ne faites aucun cas ni des craintes qu'on voudra vous inspirer, ni des périls dont on vous fera la peinture. Ce serait chose plaisante, en vérité, de vouloir, sans courir aucun risque, aller par un chemin infesté de voleurs s'emparer d'un riche trésor. Ce sont bien les gens du monde qui consentiront à vous le laisser prendre sans résistance, eux qui, pour un *maravedi* d'intérêt, sont tout prêts à passer les nuits sans dormir et à vous tourmenter le corps et l'âme!

Lorsque vous allez conquérir ce trésor — ou plutôt le ravir, car selon la parole de Notre-Seigneur, c'est ainsi

que les braves s'en emparent (1), — lorsque vous y allez par un chemin royal, par un chemin sûr, où notre Roi a passé le premier, où tous ses élus et tous ses saints ont marché après lui, on se plaît à vous le représenter comme plein de périls, et à vous effrayer par des terreurs sans nombre ! A quels dangers, je vous le demande, seront donc exposés ceux qui vont à leur guise, et sans suivre de route, à la conquête d'un pareil bien ? Oh ! mes filles, les périls qu'ils courent sont bien plus grands sans comparaison ! Seulement ils ne s'en rendent pas compte, et un moment arrive où ils donnent dans le vrai péril, quand il n'y a personne pour leur tendre la main. Alors, cette eau vive est totalement perdue pour eux ; ils n'en boiront ni en petite quantité ni en grande, il n'est plus question ni de flaque d'eau ni de ruisseau. Et comment, sans une seule goutte de cette eau, fourniront-ils une route où il y a tant d'ennemis à combattre ? Il est évident qu'ils mourront de soif au milieu du chemin.

Mes filles, bon gré mal gré, nous marchons tous, bien qu'en différentes manières, vers la fontaine dont nous parlons. Mais, croyez-moi, il n'y a pour y arriver d'autre chemin que l'oraison, et si l'on vous en indique un autre, on vous trompe.

Je n'examine pas maintenant si pour la généralité des chrétiens, l'oraison doit être mentale ou simplement vocale. Je dis que pour vous ces deux oraisons sont nécessaires, et que la fonction des religieux est de les unir. Si quelqu'un vient vous déclarer qu'il y a danger, regardez-le

(1) *Violenti rapiunt illud.* (Math., xi, 12.)

comme dangereux lui-même et fuyez son commerce : n'oubliez pas ce conseil, dont peut-être vous avez besoin. Le danger, c'est le manque d'humilité et des autres vertus ; mais le chemin de l'oraison, un chemin dangereux ? Jamais ! A Dieu ne plaise ! C'est le démon sans doute qui a inventé toutes ces frayeurs, et c'est lui qui a été assez rusé pour faire tomber quelques personnes qui en apparence étaient âmes d'oraison.

Et voyez un peu l'aveuglement du monde ! On ne s'occupe pas de ces milliers et de ces milliers de gens qui, livrés non à l'oraison, mais à la dissipation, sont tombés dans l'hérésie et dans les plus grands maux. Et parmi cette multitude, le démon, pour mieux parvenir à ses fins, vient-il à renverser quelques âmes d'oraison, voilà qu'aussitôt l'on inspire à plusieurs une véritable terreur de tout ce qui tient à la vertu. Qu'ils se méfient, ceux qui prétendent se mettre à couvert d'une pareille façon, car ils fuient le bien pour se garantir du mal. C'est la plus détestable invention que je connaisse, il est bien visible que le démon en est l'auteur.

O mon Maître ! Soutenez vous-même vos intérêts ! Voyez combien faussement l'on interprète vos paroles. Ne permettez pas chez vos serviteurs pareille faiblesse.

Heureusement, mes filles, vous trouverez toujours quelques personnes disposées à vous venir en aide, car, en face de ces alarmes, le vrai serviteur de Dieu, éclairé par lui sur le véritable chemin, sent croître son désir d'y marcher toujours. Il voit clairement venir le coup que le démon s'appête à lui porter ; il l'esquive adroitement et lui brise la tête à lui-même. Le dépit que le démon en res-

sent surpasse le plaisir que lui causent par ailleurs toutes les complaisances que d'autres ont pour lui.

Parfois, dans un temps de trouble, alors que l'ennemi a semé la zizanie et semble entraîner tous les hommes à sa suite, à demi aveuglés qu'ils sont par les apparences d'un bon zèle, Dieu suscite un homme pour leur ouvrir les yeux et leur dire : Prenez garde, un nuage vous dérobe le vrai chemin. O puissance de Dieu ! Deux hommes, un seul même, disant la vérité, l'emporte sur un grand nombre d'autres. Avec un courage dont Dieu lui fait don, il montre le chemin véritable. Affirme-t-on que l'oraison est dangereuse, il fait voir, sinon par ses paroles, du moins par ses œuvres, combien elle est excellente. Blâme-t-on les communions fréquentes, il multiplie les siennes. Et c'est ainsi qu'il suffit d'une ou de deux personnes s'attachant hardiment à ce qu'il y a de meilleur, pour faire regagner peu à peu au Seigneur le terrain qu'il avait perdu.

Donc, mes sœurs, défaites-vous de toutes ces frayeurs, et, en semblable matière, ne faites aucun cas de l'opinion du vulgaire. Dites-vous bien que ce n'est pas le temps de croire tout le monde, mais seulement ceux dont la vie apparaît conforme à celle de Jésus-Christ. Efforcez-vous d'avoir une conscience pure, de l'humilité, du mépris pour toutes les choses de la terre, un attachement inébranlable aux enseignements de notre mère la sainte Église, et après cela, croyez fermement que vous êtes en bon chemin. Encore une fois, abandonnez les craintes là où il n'y a rien à craindre. Et si d'aucuns veulent vous en inspirer, découvrez-leur humblement le chemin que vous suivez, dites-leur que votre règle vous ordonne de prier

sans cesse — car c'est bien ce qu'elle nous prescrit — et que vous êtes obligées de l'observer. S'ils vous répondent qu'il s'agit de prier vocalement, insistez pour savoir si votre cœur et votre esprit doivent être attentifs aux paroles que vous prononcez. S'ils vous disent que oui — et ils ne pourront vous dire autre chose, — vous saurez que, de leur propre aveu, vous devez nécessairement faire l'oraison mentale, sans exclure même la contemplation, si Dieu vous l'accorde alors.

CHAPITRE XXII

XXXVII et XXXVIII (Esc.) — XXIV (Vall.)

CE QUE C'EST QUE L'ORAISON MENTALE.

Sommaire. — *Il est impossible de bien s'acquitter de la prière vocale sans y joindre l'oraison mentale. — Respect avec lequel il faut s'approcher de la Majesté divine dans la prière. — Les épouses de Jésus-Christ doivent s'appliquer soigneusement à bien connaître leur Époux, afin d'apprendre à se rendre agréables à ses yeux.*

Sachez-le, mes filles, pour que l'oraison soit mentale ou vocale, la question n'est pas d'avoir la bouche ouverte ou fermée. Si, en proférant des paroles, je suis toute pénétrée de cette pensée, de cette vue, que je parle à Dieu, si j'y donne plus d'attention qu'aux paroles que je prononce, je joins l'oraison mentale à l'oraison vocale : à moins qu'on ne vous dise que vous parlez à Dieu quand, récitant le *Pater noster*, vous pensez au monde, car alors, je n'ai plus qu'à me taire. Mais si vous voulez vous comporter comme il convient en présence d'un si grand Maître, il est bon que vous considériez qui il est et qui vous êtes, quand ce ne serait que pour être à même de lui parler avec civilité. Comment, en effet, saurez-vous donner au roi ou à une altesse royale le titre qui leur convient, ou bien garder le cérémonial qui s'observe en parlant à un grand, si vous n'êtes parfaitement instruites de leur condition et de la vôtre ? Car c'est là ce qui règle les devoirs à rendre, sans

parler de l'usage, qu'il faut connaître aussi. Autrement vous serez congédiées comme rustiques ; et alors, point d'affaires (a) ! Eh quoi ? mon tendre Maître ! Eh quoi ? mon Souverain ! Semblable chose peut-elle se souffrir ? Vous êtes Roi pour l'éternité, ô mon Dieu ; et votre royaume n'est pas un royaume d'emprunt ! Lorsque l'on dit au *Credo* que *votre royaume n'aura pas de fin*, il est rare que mon cœur n'en éprouve une joie toute particulière. Je vous loue, Seigneur, je vous bénis à jamais ! Enfin, votre royaume durera éternellement !

Ne souffrez pas, mon Maître, qu'en vous adressant la parole, on se croie permis de ne le faire que des lèvres. Et vous, chrétiens, à quoi songez-vous, quand vous dites que l'oraison mentale n'est pas nécessaire ? Vous entendez-vous vous-mêmes ? Vraiment, je pense que non, et c'est pour cela que vous voudriez nous voir tous divaguer avec vous. Vous ne savez ni ce que c'est que l'oraison mentale, ni comment on doit faire la vocale, ni ce qu'on entend par

(a) *Si vous n'êtes parfaitement instruites de tout cela, vous serez obligées de vous en informer, et d'épeler pour ainsi dire ce que vous avez à dire. Voici ce qui m'est arrivé à moi-même. Je n'avais pas l'habitude de parler aux grands seigneurs, et je devais pour des raisons spéciales entrer en relations avec une dame qui avait droit au titre de Seigneurie. On m'avait bien fait la leçon sur ce point ; mais, vu mon peu d'intelligence et le manque d'habitude, une fois arrivée, je m'en tirai fort mal. Je pris le parti de dire à cette dame ce qu'il en était, et d'en rire, la priant de trouver bon que je lui dise : Votre Grâce, ce que je fis (1). (Ms. de l'Escurial.)*

(1) Il est fort probable que sainte Térèse fait ici allusion à ses rapports avec doña Louise de la Cerda et au séjour qu'elle fit chez elle à Tolède, l'année 1562.

contemplation, car, si vous le saviez, vous ne condamneriez pas d'un côté ce que vous approuvez de l'autre.

J'ai l'intention, mes filles, autant du moins que je m'en souviendrai, de ne jamais séparer dans cet écrit l'oraison mentale de la vocale, afin de vous prémunir contre les craintes qu'on voudrait vous inspirer. Je sais où ces craintes peuvent mener, j'ai eu moi-même assez à souffrir sous ce rapport. Je voudrais donc que personne ne vint vous jeter dans l'inquiétude, car il est préjudiciable de ne suivre ce chemin qu'en tremblant. Il vous est même essentiel de savoir que vous êtes en bonne voie. Dites à un voyageur qu'il s'est égaré, qu'il s'est trompé de route, le voilà qui se met à tourner de tous côtés, et pendant qu'il cherche à se retrouver, il se fatigue, perd son temps et, finalement, arrive plus tard.

Qui pourra dire que ce soit mal fait, en commençant à réciter les heures ou à dire le rosaire, de se demander à qui l'on va parler et qui l'on est soi-même, afin de voir comment l'on doit se comporter à son égard ? Eh bien ! je vous l'assure, mes sœurs, lorsqu'on fait bien tout ce qu'il faut pour approfondir ces deux points, déjà, avant de commencer son oraison vocale, on a consacré un temps considérable à l'oraison mentale.

Il est clair qu'on n'aborde point un prince avec le même laisser-aller qu'un paysan ou de pauvres femmes comme nous, qu'il est toujours permis de traiter sans façon. Dans ma rusticité, je ne sais point parler à ce divin Roi, mais son humilité est si grande qu'il ne laisse pas de m'écouter et me permet d'approcher de lui. Ses gardes non plus ne me repoussent point, car les anges qui l'en-

tourent connaissent les goûts de leur Roi : ils n'ignorent pas que cette rusticité d'un petit berger bien humble, qui en dirait davantage — le roi le voit bien — s'il en savait davantage, lui est plus agréable que tous les raisonnements choisis des plus sages et des plus savants, quand l'humilité leur manque. Mais si notre Roi est bon, ce n'est pas une raison pour que nous soyons discourtois. Et ne fût-ce que pour le dédommager de l'infection que lui apporte l'approche d'une personne telle que moi, il est juste que nous nous efforcions de bien connaître sa noblesse et sa grandeur. A la vérité, il suffit de l'approcher pour en être instruit. Voyez ce qui arrive avec les grands seigneurs d'ici-bas. Une fois qu'on a fait connaître leur père, l'étendue de leurs revenus, leurs titres de noblesse, tout est dit. En ce monde, en effet, ce qui règle les honneurs à rendre aux personnes, ce n'est pas leur mérite, si grand qu'il soit d'ailleurs, ce sont leurs richesses.

O misérable monde ! Bénissez Dieu, mes filles, d'avoir abandonné un si fâcheux séjour, où l'on estime les gens à raison, non de leur mérite personnel, mais des biens que détiennent leurs fermiers et leurs vassaux. Ces derniers font-ils défaut, toute marque d'honneur disparaît. Voilà qui est plaisant, en vérité, et bien propre à vous divertir quand toutes ensemble vous prenez votre récréation. Excellent passe-temps pour vous de voir en quel aveuglement les gens du monde passent leur temps !

O Dominateur suprême, Pouvoir souverain, souveraine Bonté, la Sagesse même, sans principe, sans fin ! Vous dont les œuvres n'ont point de bornes, car elles sont infinies, incompréhensibles ! Abîme sans fond de merveilles ! Beauté

qui renferme toutes les beautés ! Force qui est la force même ! O Dieu ! Que n'ai-je toute l'éloquence, toute la sagesse des mortels, pour être en état d'exposer — autant du moins qu'il est possible ici-bas, où notre impuissance sous ce rapport est absolue — un seul de ces nombreux attributs qui nous révèlent quelque peu la nature de ce Maître suprême, notre souverain Bien ! Si, en approchant de lui, mes filles, vous réfléchissez, vous vous demandez à qui vous allez parler, ou à qui vous parlez déjà, mille vies comme les nôtres ne suffiront pas pour concevoir les égards que mérite un tel Seigneur, Celui devant qui les anges tremblent, qui commande à tout, qui peut tout, et pour qui vouloir c'est faire.

Certes, nous avons bien le droit de prendre nos délices dans les grandeurs de notre Époux, de savoir à qui nous sommes unies par les liens du mariage, enfin quelle est la vie que nous avons à mener avec lui. Eh ! mon Dieu ! dans le monde, quand on se marie, la première chose dont on se préoccupe n'est-elle pas de savoir qui l'on épouse, quelle est sa qualité, quels sont ses biens ? Et puisqu'on n'interdit pas ces recherches aux fiancées des mortels, pourquoi, à nous qui sommes fiancées aussi, nous interdirait-on, avant le jour des noces, où notre Époux doit nous introduire dans sa demeure, de nous informer de ce qu'il est : quel est son père, quel est le pays où il doit nous emmener, quels sont les biens qu'il nous promet, quelles sont ses inclinations, de quelle manière nous pourrions le contenter et lui plaire, comment il faudra nous y prendre pour conformer notre humeur à la sienne ? Si l'on veut qu'une femme soit heureuse en ménage, ce sont là

les conseils qu'on lui donne, son mari fût-il même d'une condition très basse. Faut-il donc, ô mon Époux, que sur tous les points nous ayons moins d'égards pour vous que pour les hommes ? Si ce que je dis leur déplaît, qu'ils vous laissent vos épouses, puisque c'est avec vous qu'elles doivent passer leur vie. Et quelle heureuse vie ! Quand un époux a pour son épouse une affection si exclusive qu'il lui interdit tout autre entretien, elle aurait mauvaise grâce assurément, celle qui ne chercherait pas à lui complaire en ceci, qui ne comprendrait point ce qu'il y a de légitime dans cette exigence, puisqu'elle possède en son époux tout ce qu'elle peut désirer !

C'est faire oraison mentale, mes filles, que de comprendre ces vérités. Si, à ces considérations, vous voulez joindre les prières vocales, c'est parfait. Mais, je vous en prie, n'allez pas tout à la fois parler à Dieu et penser à autre chose. En agir de la sorte, c'est perdre jusqu'à la notion de l'oraison mentale. Je crois vous l'avoir fait comprendre. Dieu veuille que nous sachions le mettre en pratique ! Amen.

CHAPITRE XXIII

XXXIX (Esc.) — XXV (Vall.)

COMBIEN IL IMPORTE A CELUI QUI EST ENTRÉ DANS LE CHEMIN DE L'Oraison DE NE PAS RETOURNER EN ARRIÈRE. ON INSISTE SUR LE COURAGE AVEC LEQUEL IL FAUT S'ENGAGER DANS LA CARRIÈRE.

SOMMAIRE. — *La sainte apporte des raisons pressantes pour montrer qu'il faut entrer dans le chemin de l'oraison avec une ferme résolution d'y persévérer. — Comment Notre-Seigneur ne laisse jamais mourir de soif dans ce chemin spirituel. — Il fait lui-même presque tous les frais du voyage. — La sainte invite toutes les âmes à tenter l'entreprise.*

Je le répète encore, il est de la dernière importance de commencer avec une ferme détermination, et les motifs en sont si nombreux que je serais trop longue à les énumérer. Je vous en indiquerai, mes sœurs, deux ou trois seulement.

Voici le premier. A un Dieu qui a été si libéral envers nous et qui ne cesse de l'être, il n'est pas raisonnable, quand nous nous décidons à lui donner quelque chose — j'entends la petite fidélité en question, — de la lui offrir comme en hésitant et à la façon d'une personne qui ne prête que pour reprendre. C'est d'autant plus déraisonnable que notre intérêt y est engagé et que nous en retirons un très grand profit. Pour moi, je n'appelle pas cela donner. Et puis, il est toujours pénible

de se voir redemander une chose que l'on a empruntée, surtout quand elle vous est nécessaire et que déjà on la regarde comme sienne. S'agit-il d'un ami et d'un ami qui a déjà beaucoup donné sans rien prétendre en retour, il verra à juste titre de la mesquinerie et un manque d'affection dans ce refus de lui abandonner une bagatelle, ne fût-ce qu'à titre de gage d'affection. Est-il une épouse qui, recevant de son époux une quantité de bijoux de grand prix, ne lui donne au moins une bague, non pour sa valeur, puisque tout est à lui, mais comme marque qu'elle sera sienne jusqu'à la mort ? Notre Maître mérite-t-il moins de respect que les hommes, pour que nous nous moquions de lui, en reprenant un rien dont nous lui aurons fait présent ? Ces instants que nous avons résolu de lui consacrer — et qui sont si peu de chose en comparaison du temps que nous dépensons pour nous ou pour des personnes qui ne nous en sauront aucun gré, — puisque nous voulons les lui donner, donnons-les avec un esprit libre et désoccupé de tout le reste. Donnons-les avec une ferme résolution de ne les lui reprendre jamais, malgré les difficultés que nous pourrions rencontrer, malgré les répugnances, malgré les sécheresses. Disons-nous : je regarderai ce temps comme une chose qui ne m'appartient plus, et qu'on peut me redemander en justice dans le cas où je ne voudrais pas la donner intégralement. Par ne pas donner intégralement, je n'entends pas laisser l'oraison un jour, et même plusieurs, pour des occupations légitimes ou pour quelque indisposition. Ce n'est pas là ce que j'appelle reprendre ce qu'on a donné. Il suffit que l'intention reste ferme, et mon

Dieu n'est aucunement pointilleux, il ne s'arrête pas à des minuties.

Si vous agissez comme je viens de dire, il vous en saura gré. C'est là ce qui s'appelle donner. L'autre manière est bonne pour les gens sans générosité, qui, naturellement mesquins, n'ont pas le cœur assez large pour donner ; c'est déjà beaucoup qu'ils prêtent. Enfin, qu'ils fassent quelque chose. Notre bon Maître tient compte de tout, il se prête à tous nos désirs. En recevant nos comptes, il ne se montre point chiche, il est la générosité même. Si considérable que soit le déficit, il nous en fait grâce sans difficulté. S'agit-il au contraire de rémunérer nos services, il est si exact que si vous avez levé les yeux vers le ciel avec un souvenir du cœur pour lui, il ne manquera pas, soyez-en sûres, de vous en récompenser.

Le second motif de nous établir dans une ferme détermination, c'est qu'alors le démon a moins de pouvoir pour nous tenter. Il redoute singulièrement les âmes résolues : c'est qu'il le sait par expérience, ces âmes lui font un tort considérable, tous les moyens qu'il emploie pour leur nuire tournent à leur avantage, comme à celui des autres, et lui-même y perd. Ceci néanmoins ne doit pas nous inspirer une confiance telle, que nous cessions d'être sur nos gardes, car nous avons affaire à une engeance traîtresse. Contre des gens préparés à l'attaque, l'ennemi est moins hardi. Sa lâcheté est si grande ! Mais nous voit-il négligents, il en profite pour nous faire le plus grand tort. S'il aperçoit en quelqu'un de l'inconstance, un certain manque de fermeté dans le bien, et peu de volonté pour

persévérer, il le harcèlera sans trêve (1). Il lui suggérera mille frayeurs et des difficultés à n'en plus finir. Je ne le sais que trop par ma propre expérience, et c'est pour cela que je suis en état d'en parler. Non, personne ne peut savoir à quel point cette fermeté est importante.

Le troisième motif, qui est d'un grand poids, c'est qu'on combat alors avec plus de courage, sachant bien que, quoi qu'il arrive, il n'y a pas à reculer. Représentez-vous un soldat au milieu d'une bataille : s'il est certain qu'une fois vaincu, on ne lui fera point de quartier, et que s'il ne meurt dans le combat, il lui faudra mourir après, il lutte avec plus de résolution, il veut, comme l'on dit, vendre chèrement sa vie. Ayant devant les yeux l'importance de la victoire, et sachant qu'il y va de sa vie, il craint moins les blessures.

Il faut aussi commencer avec cette conviction que si nous sommes résolues à ne pas nous laisser vaincre, nous viendrons à bout de l'entreprise, ce qui, du reste, est indubitable, car enfin, si petite que puisse être notre part de profit, nous serons toujours fort riches.

Ainsi, ne craignez point que le Seigneur, dont l'invitation nous appelle à cette fontaine, nous laisse jamais mourir de soif. Je vous l'ai déjà dit, mais je voudrais vous le répéter souvent, car cette crainte fait perdre cœur à ceux qui ne connaissent pas encore par expérience toute l'étendue de la bonté de Dieu, bien qu'ils la connaissent déjà par la foi. Il est certain que c'est un grand avantage d'avoir éprouvé jusqu'où vont l'amitié, la tendresse, qu'il

(1) *No le dejará á sol ni á sombra.* Littéralement : Il ne le laissera en repos ni au soleil ni à l'ombre.

témoigne à ceux qui suivent ce chemin, et comment il fait lui-même presque tous les frais du voyage. Que ceux-là qui n'en ont pas encore fait l'épreuve demandent quelque assurance du profit à réaliser, je ne m'en étonne pas. Ce profit, vous le savez déjà, est de cent pour un, et cela, dès cette vie même. Vous connaissez aussi la parole de Notre-Seigneur : *Demandez et l'on vous donnera* (1). Si vous ne croyez pas sa Majesté, qui vous l'affirme en tant d'endroits de son Évangile, inutile, mes sœurs, que je me rompe la tête à vous en convaincre. J'ajoute cependant que celui qui aurait quelque doute ne perdra rien à en faire l'essai. Ce voyage a cela de bon, qu'on y reçoit plus qu'on ne demande, et même qu'on ne saurait désirer. Cela est immanquable, je le sais. D'ailleurs, je puis produire comme témoins de ce que j'avance celles d'entre vous qui, par la bonté de Dieu, en ont déjà fait l'expérience.

(1) *Petite et dabitur vobis.* (Luc, xi, 9.)

CHAPITRE XXIV

XXXIX et XL (Esc.) — XXVI (Vall.)

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR BIEN PRIER VOCALEMENT ET COMBIEN LA
PRIÈRE MENTALE EST INTIMEMENT LIÉE A LA VOCALE.

SOMMAIRE. — *Pour bien prier, il faut d'abord savoir à qui l'on s'adresse.*
— *Il faut se séparer des objets extérieurs.* — *Souffrances causées par les distractions.* — *L'âme doit se tenir devant Notre-Seigneur comme un disciple devant son maître.*

Renouons maintenant notre entretien avec ces personnes qui, ainsi que je l'ai dit, ne peuvent ni se recueillir, ni se fixer dans l'oraison mentale, ni faire la méditation. Ne prononçons même pas ces deux noms, puisque c'est chose dont vous êtes incapables, c'est entendu. Et par le fait, il est bien des personnes pour qui le seul nom d'oraison mentale ou de contemplation semble un épouvantail. Comme il pourrait arriver que l'une d'elles vint en ce couvent — car, encore une fois, tout le monde ne suit pas le même chemin, — je veux maintenant vous conseiller une manière de prier vocalement, et même vous l'enseigner, puisque la qualité de mère, que me donne la charge de prieure, m'y autorise. Il est juste, en effet, quand vous priez vocalement, que vous sachiez ce que vous dites. Mais comme des personnes incapables de penser à Dieu

pourraient se fatiguer aussi de longues prières, je laisse également celles-là de côté, et je me bornerai à parler de celles qu'en qualité de chrétiennes nous devons forcément réciter, à savoir : le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Il ne faut pas qu'on puisse nous reprocher de ne pas comprendre ce que nous disons : à moins que la routine nous laisse satisfaites, et qu'une fois les paroles prononcées, nous estimions que cela suffit. Si cela suffit ou non, je ne me mêle pas d'en décider, je laisse cela aux théologiens. Ce que je souhaite, mes filles, c'est que vous ne vous en contentiez pas. Quand je dis : *Credo*, la raison demande, ce me semble, que j'entende et que je sache ce que je crois ; et quand je dis : **Notre Père**, l'amour exige que je comprenne quel est ce Père, quel est aussi le Maître qui nous a enseigné cette prière. Si vous alléguiez que vous le savez fort bien et qu'il est inutile qu'on vous le rappelle, vous avez tort. Il y a grande différence entre maître et maître. C'est déjà un grand malheur d'oublier ceux qui nous instruisent ici-bas ; du reste, quand ils sont saints, quand ils ont pour mission de guider nos âmes, cet oubli est impossible, pour peu que nous soyons fidèles disciples. Mais lorsqu'il s'agit d'un maître comme celui qui nous a enseigné cette prière, et qui nous l'a enseignée avec tant d'amour, tant de désir de nous voir en profiter, à Dieu ne plaise qu'en la récitant nous ne nous souvenions pas très souvent de lui ! Et si notre faiblesse n'était si grande, nous devrions nous en souvenir toujours !

« Pour ce qui est du recueillement, Notre-Seigneur, vous le savez bien, veut que nous priions en notre particulier. Lui-même priait toujours ainsi [ou du moins fort sou-

vent (1)], non par nécessité, mais pour notre instruction. Nous avons déjà établi que parler à la fois à Dieu et au monde, c'est inacceptable. Pourtant ils ne font pas autre chose, ceux qui récitent des prières et en même temps écoutent ce qui se dit autour d'eux ou bien encore s'arrêtent sans scrupule à tout ce qui leur vient en pensée. J'excepte certains cas où par suite du mouvement des humeurs, surtout s'il y a mélancolie ou faiblesse de tête, on ne peut, quoi qu'on fasse, se soustraire à ces distractions. Dieu permet aussi quelquefois, en vue du plus grand bien de ses serviteurs, qu'il y ait pour eux des jours de violente tempête. Alors, malgré le regret qu'ils en ont et la peine qu'ils se donnent pour calmer leur esprit, tout reste inutile. En dépit de leurs efforts, ils ne peuvent fixer leur attention sur les paroles qu'ils prononcent; leur esprit ne s'arrête à rien, on le dirait en frénésie, tant il est emporté.

La peine même que ces personnes en éprouvent fait bien voir qu'il n'y a pas de leur faute; ainsi, qu'elles ne se désolent point, car ce serait pire encore, et qu'elles ne cherchent pas à vouloir rendre le bon sens à celui qui pour le moment en est privé, je veux dire à leur esprit. Qu'elles prient comme elles pourront, et même qu'elles ne prient point; qu'elles traitent leur âme comme une malade et lui accordent un peu de soulagement; enfin, qu'elles s'appliquent à quelque autre bonne œuvre. Cet avis s'adresse à ceux qui veillent sur eux-mêmes, et savent très bien qu'on ne doit pas parler à la fois à Dieu et au monde.

(1) Copie de Tolède.

Ce qui est en notre pouvoir, c'est de tâcher de nous isoler. Et, encore une fois, Dieu veuille que cela suffise pour que nous comprenions bien en présence de qui nous sommes et que nous entendions les réponses que le Seigneur fait à nos demandes ! Car, bien que nous ne l'entendions pas, pensez-vous qu'il se taise ? Non, certes. Il nous parle au cœur, quand c'est de cœur que nous le prions.

Il nous est très avantageux aussi de nous représenter que c'est à chacun de nous que Notre-Seigneur a enseigné cette prière, et qu'actuellement encore il nous apprend à la dire. Jamais, en effet, un maître ne se tient si loin de son disciple qu'il doive élever la voix pour s'en faire entendre ; il se place, au contraire, tout près de lui. Je voudrais que vous sachiez qu'un excellent moyen pour bien réciter le *Pater noster*, c'est de rester ainsi à côté du Maître qui vous l'a enseigné.

Vous me direz que ceci, c'est méditer, et que vous ne pouvez ni ne voulez le faire, votre désir étant seulement de prier vocalement. Hélas ! les personnes impatientes, ennemies de tout effort — et il en faut tout d'abord quand on n'a pas l'habitude du recueillement, — redoutent à tel point de se contraindre un peu, qu'elles déclarent ne pouvoir ni ne savoir faire davantage et n'être capables que de prier vocalement. Oui certainement, ce que je viens de dire, c'est de l'oraison mentale, vous avez raison. Mais, je vous le déclare aussi, je ne vois pas comment on peut la séparer des prières vocales, pour peu que celles-ci soient bien faites et que l'on comprenne à qui on les adresse. Car enfin, c'est une obligation de veiller à les réciter attentivement. Et Dieu

veuille que même avec ces industries, nous disions le *Pater noster* comme il faut et sans nous perdre dans les distractions ! Après plusieurs essais, le meilleur moyen que j'aie trouvé, c'est d'arrêter ma pensée sur Celui auquel j'adresse ma prière. Ayez donc patience, et tâchez de vous accoutumer à une pratique si nécessaire.

CHAPITRE XXV

XLI (Esc.) — XXVII (Vall.)

DES GRANDS AVANTAGES QUE L'ÂME RETIRE DE LA PRIÈRE VOCALE BIEN FAITE, ET COMMENT DE CETTE FAÇON DIEU ÉLÈVE QUELQUEFOIS UNE ÂME AUX FAVEURS SURNATURELLES.

SOMMAIRE. — *De quelle manière l'âme peut passer soudain de la prière vocale à l'oraison surnaturelle. — Ce qui distingue la contemplation de l'oraison mentale. — La sainte renvoie ses filles à ce qu'elle a dit de la contemplation dans la Relation de sa Vie. — Elle assure que Dieu ne leur refusera pas une aussi grande faveur, si elles marchent généreusement dans la voie qu'elle leur a tracée.*

De crainte que vous ne pensiez qu'on retire peu de fruit de la prière vocale bien faite, je tiens à vous dire que tandis que vous récitez le *Pater noster* ou toute autre prière vocale, le Seigneur peut très bien vous mettre en contemplation parfaite. Sa Majesté montre alors qu'Elle prête l'oreille à celui qui lui parle et qu'Elle daigne lui répondre, suspendant son entendement, arrêtant ses pensées et, pour le dire ainsi, lui coupant la parole. Effectivement, on éprouve alors bien de la peine à parler, et l'âme reconnaît que le Maître divin l'instruit sans bruit de paroles, et tient ses puissances suspendues, parce que leur opération lui serait à ce moment plus nuisible qu'utile. Les puissances jouissent, sans comprendre de quelle manière elles jouissent. L'âme s'embrase d'amour, mais elle ne sait comment elle

aime. Elle comprend qu'elle jouit de l'objet de son amour, mais elle ne sait comment elle en jouit. Ce qu'elle comprend très bien, c'est que cette jouissance dépasse tous les désirs que l'entendement peut former. La volonté se plonge dans cette jouissance, mais sans savoir de quelle manière elle le fait. S'il lui est donné de comprendre quelque chose, c'est que toutes les souffrances qu'on pourrait endurer sur la terre en vue d'acquérir un tel bien, ne sauraient aucunement le mériter. C'est un don du Maître de la terre et du ciel, qui, disons-le, donne d'une manière digne de lui.

Ceci, mes filles, c'est de la contemplation parfaite. Vous pouvez voir maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale. Celle-ci, je l'ai montré déjà, consiste à peser et à bien comprendre ce que nous disons, à qui nous parlons et qui nous sommes pour oser adresser la parole à un Souverain si auguste. Réfléchir à tout cela et à d'autres vérités de ce genre, comme par exemple le peu que nous avons fait pour lui et l'obligation où nous sommes de le servir, c'est de l'oraison mentale : il n'y a pas là d'autre mystère, et le mot, par conséquent, n'a pas de quoi vous effrayer. Réciter le *Pater noster* ou l'*Ave Maria*, ou telle prière que vous voudrez, c'est de l'oraison vocale. Mais voyez un peu, mes filles, quelle triste musique ferait cette oraison vocale, si elle n'était accompagnée de la mentale ! Les paroles même ne seraient pas toujours d'accord.

Dans ces deux oraisons, nous pouvons faire quelque chose par nous-mêmes, soutenues de la grâce de Dieu. Dans la contemplation dont je viens de parler, nous ne pouvons rien, absolument. C'est Dieu qui fait tout, au-dessus de nous : c'est son œuvre à lui.

Ce qui regarde la contemplation se trouve expliqué longuement, et le mieux qu'il m'a été possible, dans la relation de ma vie que j'ai écrite pour mes confesseurs et par leur ordre. Je ne le répéterai donc pas ici et je ne ferai qu'effleurer le sujet. Celles d'entre vous qui auront été assez heureuses pour se voir élevées par le Seigneur à l'état de contemplation, y trouveront, si elles peuvent se la procurer, quelques indications et avis dans lesquels Notre-Seigneur m'a fait la grâce de parler exactement, et qui non seulement les consoleront beaucoup, mais leur seront même utiles, je le crois. C'est aussi la pensée de plusieurs personnes qui ont vu cet écrit et lui accordent quelque estime. J'ai honte de vous engager à faire cas de ce qui vient de moi, et le Seigneur sait avec quelle confusion, la plupart du temps, j'écris tout cela. Qu'il soit béni de me souffrir comme il le fait!

Je le répète, celles d'entre vous qui seront élevées à une oraison surnaturelle, feront bien de se procurer cet écrit après ma mort. Quant aux autres, elles n'en ont pas besoin. Qu'elles s'efforcent seulement de pratiquer ce que je dis dans celui-ci. Après cela, qu'elles s'en remettent au Seigneur. C'est à lui de faire ce don. Il ne vous le refusera point, si vous ne restez pas en chemin et si vous faites jusqu'au terme de généreux efforts.

CHAPITRE XXVI

XLII et XLIII (Esc.) — XXVIII (Vall.)

COMMENT IL FAUT RECUEILLIR SON ESPRIT, ET DES MOYENS D'Y
PARVENIR. CE CHAPITRE EST TRÈS UTILE POUR LES PERSONNES
QUI COMMENCENT A FAIRE ORAISON.

SOMMAIRE. — *Le meilleur moyen de se recueillir est de demeurer dans la compagnie de Notre-Seigneur. — La sainte invite les âmes incapables de la méditation, à fixer les yeux sur le divin Maître dans les différents mystères de sa vie. — Elle leur conseille de s'aider d'images dévotes et de livres de piété.*

Revenons maintenant à notre prière vocale, et apprenons à la si bien faire que, sans y penser, nous recevions de Dieu toutes ces oraisons à la fois. Pour prier comme il faut, vous savez déjà qu'on doit commencer par examiner sa conscience, réciter le *Confiteor* et faire le signe de la croix. Ensuite, puisque vous êtes seules, mes filles, cherchez sans délai une compagnie. Mais quelle meilleure compagnie que celle du Maître qui nous a enseigné la prière que vous allez réciter ? Représentez-vous Notre-Seigneur tout près de vous, et voyez avec quel amour, quelle humilité, il vous instruit. Croyez-moi, séparez-vous le moins possible d'un si excellent ami. Si vous prenez l'habitude de l'avoir près de vous, s'il voit que vous agissez ainsi par amour et que vous vous efforcez de lui plaire, vous ne pourrez plus, comme l'on dit, vous défaire de lui.

Il ne vous abandonnera jamais, il vous aidera dans toutes vos difficultés, vous le trouverez partout. Avoir à son côté un tel ami, pensez-vous que ce soit un mince avantage?

O mes sœurs ! vous qui êtes incapables de discourir beaucoup avec l'entendement, et d'appliquer votre esprit sans être distraites, prenez, prenez cette habitude. Je sais que vous le pouvez. Moi-même, pendant bien des années, j'ai passé par l'épreuve de ne pouvoir fixer ma pensée sur un sujet. C'est extrêmement pénible ; mais je sais aussi que le Seigneur ne nous laisse jamais dans un tel abandon, qu'il ne condescende à nous tenir compagnie quand nous allons à lui pour l'en prier humblement. Si nous n'y parvenons pas en un an, eh bien ! que ce soit en plusieurs ! Ne regrettons pas un temps si bien employé. D'ailleurs, qu'est-ce qui vous presse ? Je vous assure qu'on peut y arriver, qu'on peut, avec des efforts, acquérir l'habitude de vivre ainsi dans la compagnie du Maître par excellence.

Voyez, je ne vous demande pas en ce moment d'arrêter sur lui votre pensée, de produire quantité de réflexions, de tirer de votre esprit de hautes et subtiles considérations. Tout ce que je vous demande, c'est de le regarder. Et qui vous empêche de tourner les yeux de votre âme vers ce divin Maître, pour un instant seulement, si vous ne pouvez davantage ? Vous êtes bien capables de regarder les objets les plus laids ! Comment ne pourriez-vous regarder l'objet le plus beau qu'on puisse imaginer (a) ?

(a) *S'il vous déplaît, je vous permets de ne plus le regarder.*
(Ms. de l'Escurial.)

Mes filles, jamais votre Époux ne vous quitte des yeux ; il a souffert de votre part mille choses affreuses et abominables, sans pour cela détourner de vous ses regards. Et après cela, vous ne détourneriez pas les yeux des choses extérieures pour les porter quelquefois sur lui ? Voyez, ce qu'il attend de nous, il le dit lui-même à l'Épouse, c'est que nous le regardions (1). Vous le trouverez sous l'aspect où vous voudrez le considérer, et il attache tant de prix à un regard de nous qu'il fera tout pour l'obtenir. On dit qu'une femme, pour faire bon ménage avec son mari, doit se montrer triste lorsqu'il est triste, et quand il est gai, paraître gaie, lors même qu'elle n'est rien moins que joyeuse. Remarquez en passant, mes sœurs, de quelle servitude vous vous êtes affranchies. Eh bien ! c'est là très réellement et sans ombre de feinte, la conduite que Notre-Seigneur tient à notre égard. Il se fait le sujet et veut que vous soyez les souveraines ; il se plie à tous vos désirs. Êtes-vous dans la joie ? Contemplez-le ressuscité. Vous le représenter sortant du sépulcre suffira pour vous remplir d'allégresse. Quelle splendeur ! Quelle beauté ! Quelle majesté ! Quel air de triomphe et de joie ! Son aspect montre assez quel a été le succès de cette bataille qui l'a mis en possession d'un si magnifique royaume. Ce royaume, il ne le veut que pour vous l'offrir, et tout ensemble se donner lui-même à vous ! Dites-moi, est-ce grand'chose qu'une fois seulement vous portiez les yeux sur Celui qui vous fait un pareil présent ?

Êtes-vous sous le poids de la douleur et de la tristesse ?

(1) *Ostende mihi faciem tuam.* (Cant., II, 14.)

Regardez-le se rendant au Jardin. Quelle affliction remplit son âme, puisque étant la patience même, il ne laisse pas de la faire connaître et de s'en plaindre ! Ou bien, contemplez-le attaché à la colonne, accablé de douleurs, toutes les chairs mises en lambeau par l'amour extrême qu'il vous porte ; persécuté des uns, couvert de crachats par les autres, renié et abandonné par ses amis, privé de tout défenseur, transi de froid, réduit à un tel isolement, que vous pouvez sans témoins vous consoler l'un l'autre. Ou bien encore, voyez-le chargé de la croix, alors qu'on ne lui laisse pas même le loisir de respirer. Il tournera vers vous ses yeux si beaux, si compatissants, tout baignés de larmes. Il oubliera ses souffrances pour consoler les vôtres, et cela, uniquement parce que c'est auprès de lui que vous allez chercher consolation, parce que vous tournez la tête de son côté pour le regarder.

Sans doute, en le voyant en cet état, votre cœur s'est tellement attendri que, non contentes de le regarder, vous mettez votre joie à vous entretenir avec lui. Parlez-lui alors, non au moyen de prières toutes faites, mais en lui disant la peine qui remplit votre cœur, car pareille manière de prier est d'un grand prix à ses yeux. O Seigneur du monde et mon véritable Époux — pourrez-vous lui dire, — êtes-vous donc, mon tendre Maître, mon Trésor, réduit à cette extrémité d'admettre une aussi pauvre compagnie que la mienne ? Je vois à l'air de votre visage que ma présence vous console. Mais, Seigneur, comment peut-il se faire que les anges vous laissent seul et que votre Père lui-même ne vous console pas ? Si tout cela, Seigneur, c'est volontairement que vous l'endurez pour moi, puis-je

appeler souffrance ce que j'endure pour vous, et de quoi osé-je me plaindre ? Combien j'en suis confuse, quand je vous vois en pareil état ! Me voilà prête, Seigneur, à endurer toutes les tribulations qui peuvent m'atteindre, à les regarder même comme un précieux trésor, puisqu'elles me donnent le moyen de vous imiter en quelque chose. Faisons route ensemble, Seigneur ! Partout où vous irez, je veux aller aussi. Partout où vous passerez, je veux passer de même.

Prenez votre part, mes filles, du poids de cette croix. Si les juifs vous maltraitent, ne vous en souciez pas. Pourvu que votre Maître marche avec moins de douleur, méprisez leurs propos, rendez-vous sourdes à leurs calomnies. Vous broncherez, vous tomberez avec votre Époux. N'importe ! ne vous éloignez point de sa croix, ne l'abandonnez jamais. Considérez attentivement de quelle lassitude il est accablé et combien ses souffrances l'emportent sur les vôtres. Si grandes que vous vouliez les faire, vos souffrances, si poignantes qu'elles vous paraissent, vous vous sentirez consolées, parce que vous verrez clairement qu'elles ne sont qu'une plaisanterie en comparaison des siennes.

Vous demanderez, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer, et vous me direz que si vous aviez vu Notre-Seigneur des yeux du corps au temps où il était en ce monde, de grand cœur vous eussiez tenu les yeux constamment fixés sur lui. N'en croyez rien. Celui qui ne veut pas se contraindre aujourd'hui quelque peu et retenir du moins sa vue pour regarder Notre-Seigneur au dedans de soi, alors qu'il le peut sans danger et en y apportant seulement quelque soin, comment aurait-il eu le courage de se placer

comme Madeleine au pied de la croix, au péril évident de sa vie ? Oh ! que n'ont pas dû souffrir alors la glorieuse Vierge et cette bienheureuse sainte ! Que de menaces ! Que de paroles injurieuses ! Que de brutalités ! Que d'insolences ! En effet, à quelles gens courtois avaient-elles affaire ? Beaux courtisans vraiment ! Courtisans d'enfer, oui, puisque ces hommes étaient les ministres du démon ! Ce qu'elles ont eu à souffrir a dû être terrible ; mais en présence d'une douleur incomparablement plus grande, il est à croire qu'elles ne sentaient pas la leur. Donc, mes sœurs, ne pensez pas que vous auriez été capables de supporter de si grandes épreuves, lorsque vous êtes incapables d'en supporter de si petites. C'est en vous appliquant à embrasser celles qui sont légères, que vous arriverez à embrasser les plus pesantes.

Une chose qui pourra vous être d'un grand secours, c'est d'avoir avec vous une image, un portrait de Notre-Seigneur, qui soit à votre convenance. Mais ayez-le pour vous entretenir fréquemment avec lui, non pour le porter sur vous sans jamais le regarder. Notre-Seigneur lui-même vous fournira ce que vous devrez lui dire. Vous parlez bien aux créatures : pourquoi ne trouveriez-vous point de paroles pour parler à Dieu ? Non, cela n'arrivera point, j'en suis persuadée, si vous avez soin de vous y exercer. Sinon, rien d'étonnant. Le manque de rapports avec une personne fait qu'on est embarrassé en sa présence et qu'on ne sait que lui dire. Nous fût-elle unie par les liens du sang, elle nous devient comme étrangère, tant il est vrai que la parenté et l'amitié disparaissent du moment que les relations font défaut.

Un excellent moyen aussi de recueillir son esprit, même en vue de bien prier vocalement, c'est de prendre un bon livre, écrit en espagnol. Ainsi, grâce à certains attrait, à certaines industries, on habitue peu à peu son âme sans l'effrayer.

Représentez-vous une épouse qui a quitté son époux il y a bien des années déjà. A combien de négociations ne faudra-t-il pas recourir pour la résoudre à rentrer au domicile conjugal ! Telle est notre situation, à nous pécheurs. Notre âme et nos pensées sont tellement faites à poursuivre leur plaisir — ou plutôt leur malheur, — que cette pauvre âme ne se comprend plus elle-même. Pour la rattacher à sa propre demeure, il faut user de beaucoup d'adresse et y aller progressivement : autrement, l'on ne fera jamais rien.

Je vous en donne de nouveau l'assurance, si, avec quelques efforts, vous prenez l'habitude dont je parle, vous en tirerez un tel profit que je suis impuissante à vous l'exprimer. Placez-vous donc auprès de notre bon Maître, bien résolues d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Sa Majesté saura bien faire de vous de bonnes écolières, et ne vous quittera pas si vous ne la quittez vous-mêmes. Prenez bien garde aux paroles que prononce cette bouche divine ; dès la première, vous comprendrez l'amour que votre Maître vous porte. Certes, ce n'est pas un médiocre avantage ni une faible joie pour un disciple, que de se voir aimé de son maître.

CHAPITRE XXVII

XLIV et XLV (Esc.) — XXIX (Vall.)

DU GRAND AMOUR QUE NOUS A TÉMOIGNÉ NOTRE-SEIGNEUR DANS LES PREMIÈRES PAROLES DU **PATER NOSTER**. LES AMES QUI VEULENT ÊTRE VRAIES FILLES DE DIEU NE FONT AUCUN CAS DE LA NOBLESSE DE LA NAISSANCE.

SOMMAIRE. — *La sainte commence à expliquer les paroles du Pater. — Faveur immense que Jésus-Christ nous a faite en nous rendant les enfants de son divin Père. — Que les avantages de la naissance sont peu de chose auprès du titre inestimable d'enfant de Dieu. — Avec quel amour nous devons nous jeter dans les bras de notre Père céleste.*

Notre Père qui êtes dans les cieux. O mon Dieu ! Comme il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils ! Et que votre Fils se montre bien le Fils d'un tel Père ! Soyez éternellement béni ! Une faveur si haute ne serait-elle pas mieux à sa place à la fin de notre prière, Seigneur ? Mais non, c'est dès le début que votre libéralité éclate par le don d'un tel bienfait. Notre esprit devrait s'en trouver si rempli et notre volonté si occupée, qu'il nous devînt impossible de proférer une parole. Oh ! mes filles ! que la contemplation parfaite viendrait ici à propos ! Avec combien de raison l'âme devrait rentrer en elle-même, pour s'élever au-dessus d'elle-même et apprendre du très saint Fils de Dieu quel est ce séjour où, suivant sa parole, habite son Père qui est dans les cieux ! Quittons la terre, mes

filles ! Ce serait faire trop peu de cas d'une pareille faveur, que de rester encore ici-bas après en avoir compris toute l'étendue.

O Fils de Dieu ! Mon tendre Maître ! Comment, dès les premiers mots, nous donnez-vous tant de biens à la fois ? Déjà, vous vous humiliez au point d'unir vos demandes aux nôtres, de vous rendre le frère de créatures aussi viles et aussi misérables que nous ; comment allez-vous jusqu'à nous donner, au nom de votre Père, tout ce qui peut se donner ? Car vous voulez qu'il nous regarde comme ses enfants, et votre parole ne peut se trouver en défaut. Vous obligez votre Père à l'accomplir, et ce n'est pas une petite charge que celle-là. S'il est notre Père, il faut qu'il nous supporte, si graves que soient nos offenses ; il faut qu'il nous pardonne quand, à l'exemple de l'enfant prodigue, nous revenons à lui ; il faut qu'il nous console dans nos peines, qu'il pourvoie à notre subsistance, et cela, d'une manière digne d'un père tel que lui, d'un père dont la bonté surpasse nécessairement celle de tous les pères d'ici-bas, parce qu'en lui réside tout bien parfait. Et en plus de tout le reste, il faut qu'il fasse de nous vos associés et vos cohéritiers.

Prenez-y garde, ô mon Maître. Votre amour pour nous, joint à votre humilité, fait que rien ne vous arrête ; du reste, étant sur la terre et revêtu d'une chair terrestre — puisque vous avez pris notre nature, — vous avez, ce semble, quelque motif de vous intéresser à nous. Mais songez que votre Père est dans le ciel, c'est vous-même qui le dites ; il est donc juste que vous preniez soin de son nonneur. Vous vous êtes offert au déshonneur pour l'amour de nous ; du moins

laissez votre Père libre, ne lui créez pas de pareilles obligations à l'égard d'une créature aussi méprisable que moi, et dont il ne recevra que de l'ingratitude.

O bon Jésus ! Que vous avez bien montré que vous êtes une même chose avec votre Père, que votre volonté est la sienne, et que la sienne est la vôtre ! Combien éclate votre témoignage ! Combien s'affirme votre amour pour nous ! Vous avez usé de détours pour cacher au démon que vous étiez le Fils de Dieu ; mais votre désir de nous faire du bien est tel, que rien ne peut vous empêcher de nous combler de faveurs. Et quel autre que vous pouvait nous accorder pareil bienfait, Seigneur ? Je me demande comment, à cette seule parole, le démon ne reconnut pas clairement qui vous étiez (1). Ce qui est évident pour moi, mon Jésus, c'est qu'en qualité de Fils chéri de votre Père, vous avez parlé en votre nom et au nôtre, et que vous êtes assez puissant pour accomplir dans le ciel les paroles que vous prononcez sur la terre. Soyez à jamais béni, mon Seigneur ! Vous prenez tant de plaisir à donner, que rien ne peut mettre des bornes à votre libéralité.

Eh bien ! trouvez-vous, mes filles, que ce soit un bon Maître, celui qui, pour nous engager à bien apprendre ce qu'il nous enseigne, commence par nous accorder une aussi grande faveur ? Qu'en pensez-vous maintenant ? N'est-il pas raisonnable qu'en disant, même vocalement, cette parole : **Notre Père**, notre esprit en pénètre le sens, afin que notre cœur se fonde tout entier à la vue d'un pareil amour ?

Y a-t-il au monde un fils qui, sachant que son père

(1) Cette dernière phrase a été raturée au manuscrit original.

joint à la bonté une grandeur et un pouvoir immenses, ne fasse tous ses efforts pour le connaître? Si ce père ne jouit point de ces avantages, je ne m'étonnerais pas qu'on refusât de s'avouer son enfant : les choses vont de telle sorte dans le monde, que lorsqu'un père est dans une situation inférieure à celle de son fils, celui-ci tient à déshonneur de le reconnaître pour son père. Mais ceci n'a pas son application pour vous, et Dieu veuille que jamais on ne voie ici rien de semblable! Ce serait un enfer. Au contraire, que celle d'entre vous qui sera d'un rang plus élevé, parle plus rarement de son père; car l'égalité doit régner parmi vous.

O collègue des apôtres de Jésus-Christ! Par la volonté du Seigneur, saint Pierre, qui était pêcheur, y avait plus d'autorité que saint Barthélemy, qui était [dit-on] (1) fils de roi (2). Sa Majesté savait bien à quelles contestations on devait se livrer dans le monde, pour décider lequel, de celui-ci ou de celui-là, était de plus noble origine. Disputer là-dessus, en vérité, c'est débattre si telle argile est meilleure pour faire des briques ou du pisé. Ah! la belle question! Dieu vous garde, mes sœurs, de pareilles disputes, même par forme de plaisanterie! J'espère que sa Majesté vous en préservera. Si cependant vous remarquiez en l'une d'entre vous quelque chose de semblable, remé-

(1) Copie de Tolède.

(2) Le père Bañez a écrit en marge : « *No se donde lo halló. Je ne sais où elle a trouvé cela.* » — Quelques écrivains ont avancé que saint Barthélemy était de la race des rois Ptolémée, s'imaginant que le nom de Barthélemy tire son étymologie de *Bar*, c'est-à-dire *fils*, et de *Ptolémée*. En réalité, il la tire de *Bar* et de *Tholmaï*, nom assez commun chez les Hébreux. C'est la remarque de Baronius, dans ses *Notes sur le Martyrologe romain*.

diez-y sur-le-champ. Qu'elle-même craigne d'être comme un Judas entre les apôtres, et qu'on lui donne des pénitences, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne méritait pas d'entrer, même comme argile de la dernière qualité, dans la construction de l'édifice.

Quel excellent Père vous avez, mes filles, en Celui que vous donne le bon Jésus ! Qu'on n'en connaisse point d'autre en ce monastère, du moins pour s'en entretenir. Efforcez-vous d'être telles que vous méritiez de trouver vos délices auprès de lui et de vous jeter entre ses bras. Vous savez bien que si vous êtes de bonnes filles, il ne vous repoussera pas. Qui ne fera tous ses efforts pour ne point perdre un tel Père ? Ah ! que vous avez là de sujets de consolation ! Mais, pour ne pas m'étendre davantage, je préfère les laisser à vos réflexions.

En dépit de tous les égarements de votre esprit, entre un tel Fils et un tel Père vous rencontrerez nécessairement le Saint-Esprit, qui enflammera votre volonté. Ce très puissant Amour la tiendra enchaînée, dans le cas où le grand intérêt que vous y avez n'y suffirait point.

CHAPITRE XXVIII

XLVI, XLVII et XLVIII (Esc.) — XXX (Vall.)

CE QUE C'EST QUE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT,
ET DE QUELQUES MOYENS DE S'Y ACCOUTUMER.

SOMMAIRE. — *C'est en nous-mêmes que nous devons aller chercher notre divin Père. — C'est là que dans une respectueuse confiance nous devons nous entretenir avec lui. — De l'oraison de recueillement. — Ses excellents effets. — Nous avons au dedans de nous un palais magnifique où réside le Roi de gloire, et notre cœur est le trône où il est assis. — L'essentiel est de rendre le Seigneur maître absolu de ce palais. — Il faut le vider des bagatelles qui le remplissent.*

Remarquez maintenant, mes filles, ces paroles qu'ajoute votre Maître : **Qui êtes dans les cieux.** Croyez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et où vous devez chercher votre Père infiniment saint ? Je vous assure qu'il est, au contraire, d'une très grande importance pour les esprits distraits, non seulement de croire ce que je vais dire, mais encore d'en faire l'expérience, car c'est une des considérations les plus capables de fixer l'entendement et de porter l'âme à se recueillir.

Vous savez déjà que Dieu est partout. Eh bien ! là où est le roi, on dit qu'est la cour, et la chose est de toute évidence. Donc, là où est Dieu, là est le ciel. Oui, c'est une vérité indubitable que là où est la divine Majesté, là se trouve toute la gloire. Saint Augustin rapporte, vous le savez, qu'il chercha le Seigneur en divers lieux, et

qu'il le trouva enfin au dedans de lui-même (1). Pensez-vous que ce soit un petit avantage, pour une âme répandue au dehors, de connaître cette vérité, de savoir qu'elle n'a pas besoin de monter au ciel pour s'entretenir avec son Père éternel et prendre auprès de lui ses délices, qu'elle n'a pas besoin non plus d'élever la voix pour lui parler? Si bas qu'elle le fasse, il l'entendra, tant il est près d'elle. Pour aller à sa recherche, elle n'a pas besoin de prendre des ailes, elle n'a qu'à se mettre en solitude, à regarder au dedans d'elle-même, et à ne pas s'éloigner d'un hôte si excellent. Qu'en toute humilité, elle lui parle comme on parle à un père. Comme à un père aussi, qu'elle lui adresse ses demandes, qu'elle lui raconte ses peines, qu'elle le prie d'y apporter remède, comprenant très bien d'ailleurs qu'elle n'est pas digne d'être sa fille.

Laissez de côté cette fausse modestie qu'on rencontre chez certaines personnes, et qu'elles prennent pour de l'humilité. Dites-moi, quand le roi vous accorde une faveur, l'humilité consiste-t-elle à la refuser? Non, évidemment, mais à l'accepter, à reconnaître qu'elle dépasse de beaucoup vos mérites, et à y trouver votre joie. Plaisante humilité vraiment, qu'ayant chez moi le souverain Monarque du ciel et de la terre, venu tout exprès pour me témoigner sa bienveillance et se réjouir avec moi, je ne veuille, soi-disant par humilité, ni lui répondre, ni lui tenir compagnie, ni accepter ses dons; que je le laisse seul, et tandis qu'il me sollicite et me presse de lui demander quelque chose, je m'obstine, toujours par humilité,

(1) Cfr. *Confess.*, lib. X, cap. xxvii.

à rester dans mon indigence, quitte à le laisser enfin s'en retourner, pour n'avoir pu vaincre ma réserve ?

Ne vous souciez point, mes filles, de pareilles humilités. Traitez avec Dieu comme avec un père, comme avec un frère, comme avec un maître, comme avec un époux, choisissant tantôt l'une, tantôt l'autre de ces qualités. Lui-même vous apprendra celle qui lui agréera davantage. Ne faites pas les simples, sommez-le de tenir sa parole. Il est votre Époux, demandez-lui de vous traiter comme ses épouses.

Cette manière de prier, quoique vocale, recueille l'esprit beaucoup plus rapidement. C'est une oraison qui présente de nombreux avantages. On l'appelle oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances et se retire au dedans d'elle-même avec son Dieu. Par cette voie, plus promptement que par aucune autre, son divin Maître l'enseignera et lui accordera l'oraison de quiétude. Cachée en elle-même, l'âme peut penser à la Passion, se représenter le Fils de Dieu et l'offrir au Père, sans avoir besoin de se fatiguer l'esprit pour aller le chercher au Calvaire, au Jardin ou à la Colonne.

Les personnes qui pourront se renfermer ainsi dans le petit ciel de leur âme, où habite celui qui l'a créé aussi bien que la terre, qui s'habitueront à retenir leur vue, à prier dans un lieu où rien ne puisse distraire leurs sens extérieurs, doivent croire qu'elles sont en excellente voie et qu'elles réussiront à s'abreuver à la fontaine. Réellement, elles font beaucoup de chemin en peu de temps. Elles ressemblent à celui qui est monté sur un navire : pour peu que le vent lui soit favorable, il arrive en quel-

ques jours au terme de son voyage, tandis que ceux qui vont par terre mettent bien plus de temps. Ces âmes ont pris la mer, comme l'on dit. Il est vrai qu'elles n'ont pas entièrement quitté la terre, mais du moins, au temps de la prière, font-elles, au moyen de ce recueillement de leurs sens, ce qui est en leur pouvoir pour s'en affranchir.

Quand ce recueillement est véritable, on le reconnaît très facilement à un effet qu'il opère. Je ne sais comment l'expliquer, mais celui qui l'aura éprouvé le comprendra fort bien. On dirait que l'âme, voyant que les choses de ce monde ne sont qu'un jeu, se lève à l'improviste et les abandonne (1). Ou bien encore, on dirait quelqu'un qui, voulant se mettre à couvert de ses adversaires, entre à l'intérieur d'une citadelle. Les sens se retirent des choses extérieures et les écartent avec un profond mépris, tellement que, sans même s'en rendre compte, on en vient à fermer les yeux pour ne pas les voir et donner ainsi au regard de l'âme plus de pénétration. De fait, ceux qui suivent cette voie tiennent presque toujours les yeux fermés en priant. Cette habitude est merveilleuse sous tous rapports. Sans doute, il faut se faire une certaine violence pour ne pas regarder les choses d'ici-bas, mais c'est au début seulement. Ensuite, il n'y a plus d'effort à faire, il en faudrait, au contraire, pour tenir les yeux ouverts.

(1) *Es que parece se levanta el alma con el juego, que ya ve lo es las cosas de el mundo, alzase al mejor tiempo.* Sainte Térèse compare, ce semble, l'âme qui échappe par le recueillement aux choses extérieures à un joueur qui, après avoir gagné, emporte soudain l'enjeu sans donner de revanche.

L'âme sent alors qu'elle s'affermit et se fortifie aux dépens du corps ; elle le laisse seul, affaibli, et fait provision de forces pour le combattre. Au commencement, le recueillement n'étant pas encore aussi prononcé — car il a des degrés divers, — cet effet est moins sensible. Mais une fois que l'habitude en est prise, c'est tout autre chose. Au premier abord, il y a bien quelque difficulté, parce que le corps cherche à ressaisir ses droits, ne comprenant pas qu'en refusant de s'avouer vaincu, il se porte à lui-même un coup fatal. Mais si l'on persévère un certain temps à se faire ainsi violence, on connaîtra clairement le profit qu'on en retire. Dès qu'on se mettra en prière, on verra les abeilles se rendre à la ruche et y entrer pour faire le miel. En cela point d'efforts, parce que l'âme, en récompense de ceux qu'elle a faits précédemment, a mérité d'acquérir cet empire de la volonté sur les sens. Sur un simple signe de sa part montrant qu'elle veut se recueillir, les sens lui obéissent et se retirent au dedans d'elle. Il est vrai qu'ils pourront en sortir ensuite, mais c'est déjà beaucoup qu'ils se soient soumis une première fois, car alors ils ne sortent plus qu'en qualité de captifs et de sujets, et ne font plus autant de mal qu'auparavant. La volonté les appelle-t-elle de nouveau, ils accourent avec une promptitude plus grande. Enfin, quand ils sont ainsi rentrés à diverses reprises, le Seigneur veut bien les fixer par la contemplation parfaite. Qu'on approfondisse bien ce que je viens de dire. Quelque obscurité qu'on y trouve, il suffira de le mettre en pratique pour en avoir l'intelligence.

Je le répète, ces personnes naviguent sur mer. Puisqu'il

est si important pour nous d'éviter les lenteurs, parlons un peu des moyens de nous accoutumer à une si excellente manière de procéder. Elle met à couvert de bien des occasions dangereuses. Le feu de l'amour divin s'attache plus promptement à l'âme. Comme elle est près du brasier, il suffit d'un léger souffle de son entendement pour qu'une petite étincelle, venant à la toucher, détermine un incendie complet. L'âme, en effet, par là même qu'elle est affranchie des objets extérieurs et seule avec son Dieu, est on ne peut mieux disposée à prendre feu.

Représentons-nous maintenant que nous avons au dedans de nous un palais d'un prix inestimable, tout bâti d'or et de pierres précieuses, digne enfin du Maître auquel il appartient. Puis, dites-vous, mes sœurs, que vous concourez à lui donner cette magnificence, ce qui n'est que l'exacte vérité. Est-il, en effet, un édifice plus somptueux qu'une âme pure et ornée de vertus? Plus les vertus sont éminentes, plus les pierres précieuses resplendissent. Enfin, songez que dans ce palais réside ce grand Roi qui a bien voulu se faire votre père, et qu'il est assis sur un trône fort riche, qui n'est autre que votre cœur.

Tout d'abord, ceci vous paraîtra peut-être étrange — du moins l'image dont je me sers pour vous le faire comprendre, — et cependant, vous pourrez en tirer grand profit, car nous autres femmes, dépourvues de savoir, nous avons besoin des secours de ce genre pour bien comprendre qu'il y a en nous quelque chose d'incomparablement plus précieux que ce qui frappe au dehors nos regards. Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que vide au dedans de nous. Et plutôt à Dieu que les femmes fussent

seules à tomber dans cette erreur ! A mon avis, si nous avons soin de nous rappeler que nous possédons en nous un tel Hôte, il nous serait impossible de nous donner avec tant de passion aux choses du monde : nous comprendrions trop bien à quel point elles sont viles, comparées à celles que nous possédons en nous-mêmes. N'imitons-nous point l'animal, qui, voyant une proie qui lui agréé, la saisit pour assouvir sa faim ? Et cependant, quelle différence ne doit-il pas y avoir entre l'animal et nous !

Vous rirez de moi peut-être, en disant que c'est chose tout évidente. Et vous aurez raison d'en rire, car pour moi ceci fut quelque temps obscur. Je comprenais bien que j'avais une âme, mais l'estime que méritait cette âme, mais la dignité de l'Hôte qui y faisait séjour, voilà ce que je ne comprenais point, et cela, parce que les vanités de l'existence étaient comme un bandeau que je me plaçais sur les yeux. Si j'avais compris, comme je le fais maintenant, qu'un si grand Roi habite ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé seul. Quelquefois du moins, je me serais tenue en sa présence, et surtout j'aurais pris soin que son palais fût moins souillé.

Quelle admirable chose ! Quoi ! Celui qui remplirait de sa grandeur mille mondes et bien davantage, se renfermer dans une si petite demeure ! Il est vrai, d'une part, qu'étant souverain Seigneur, il apporte avec lui la liberté, et de l'autre, qu'étant plein d'amour pour nous, il se fait à notre mesure. Sachant bien qu'une âme qui commence pourrait se troubler en se voyant, elle, si petite, destinée

à contenir tant de grandeur, il ne se découvre pas tout d'abord ; mais, peu à peu, il va l'élargissant à la mesure des dons qu'il se propose de placer en elle. C'est le pouvoir qu'il a d'élargir ce palais de notre âme, qui me fait dire qu'il porte avec lui la liberté (1). Le point capital, c'est de lui en faire un abandon complet et de le vider absolument, afin qu'il puisse mettre et ôter à son gré, comme dans une demeure qui lui appartient. Notre-Seigneur a raison de vouloir qu'il en soit ainsi : ne nous y refusons donc pas (a). Il ne veut point forcer notre volonté, il reçoit ce qu'elle lui donne. Mais lui ne se donne entièrement que lorsque nous nous donnons entièrement nous-mêmes. La chose est certaine, et si je vous la répète si souvent, c'est qu'elle est très importante. Jusque-là il n'opère pas en notre âme comme il y opérerait si elle était à lui sans nulle réserve. Du reste, je ne sais comment il pourrait le faire, lui qui aime tant l'ordre parfait. Si nous remplissons le palais de petites gens et de toutes sortes de babioles, comment le souverain pourra-t-il y trouver place avec sa cour ? C'est déjà beaucoup qu'il veuille bien s'arrêter quelques moments au milieu de tant d'embarras.

Pensez-vous, mes filles, qu'il vienne seul ? N'entendez-vous pas son Fils lui dire : **Qui êtes dans les cieux ?** A coup sûr, les courtisans d'un tel Roi ne l'abandonnent point.

(a) *Même dans l'ordinaire de la vie, il est désagréable d'avoir chez soi des personnes qu'on ne peut congédier.* (Ms. de l'Escurial.)

(1) Ce passage, à partir du commencement de l'alinéa, se trouve raturé au manuscrit original.

Ils se tiennent au contraire près de lui et, pleins de charité comme ils le sont, lui recommandent nos intérêts. Ne vous imaginez pas qu'il en aille comme en ce monde, où dès lors qu'un seigneur ou un supérieur — qu'il obéisse en cela à des raisons particulières ou simplement à son inclination — vient à témoigner de la faveur à quelqu'un, aussitôt des jalousies se produisent, et voilà le pauvre homme mal vu de tous, sans qu'il leur ait fait aucun tort.

CHAPITRE XXIX

XLVIII, XLIX et L (Esc.) — XXXI (Vall.)

AUTRES MOYENS DE PARVENIR A L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

NOUS DEVONS NOUS METTRE PEU EN PEINE D'AVOIR LES BONNES GRACES DE NOS SUPÉRIEURS.

SOMMAIRE. — *La sainte, dans une digression, montre à ses religieuses qu'elles doivent s'applaudir d'être humiliées avec Jésus-Christ. — Si elles n'ont point la bienveillance de leurs supérieurs, elles recevront plus abondamment les consolations divines. — Divers avis pour accoutumer suavement son âme à l'oraison de recueillement.*

Pour l'amour de Dieu, mes filles, bannissez toute préoccupation relativement aux bonnes grâces de vos supérieurs. Que chacune tâche de faire son devoir. Si, après cela, le supérieur ne lui en témoigne pas de satisfaction, le Seigneur, elle peut en être sûre, lui en témoignera et saura la récompenser. Après tout, nous ne sommes pas venues ici pour recevoir en cette vie notre salaire. Que nos pensées aillent toujours à ce qui est éternel, et quant aux choses de ce monde, n'en faisons nulle estime. Elles ne durent même pas autant que notre vie ! Aujourd'hui, le supérieur est bien avec l'une de vos sœurs ; demain, s'il voit en vous plus de vertu, il sera mieux encore avec vous. Et si cela n'est pas, que vous

importe? Ne donnez pas entrée à des pensées de ce genre, qui commencent quelquefois par peu de chose, et peuvent ensuite troubler beaucoup. Coupez court, en vous disant que votre royaume n'est pas de ce monde et que tout passe bien rapidement.

Mais ce moyen est peu noble et ne dénote pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que l'épreuve se prolonge, que vous restiez dans la disgrâce et l'abaissement, et que vous désiriez y rester, pour l'amour du divin Seigneur qui est avec vous. Tournez vos regards vers vous-même, et jetez les yeux dans votre intérieur, comme je vous l'ai enseigné : vous y trouverez votre Maître, qui vous sera toujours fidèle. Je dis plus, moins vous aurez de consolations extérieures, plus il vous témoignera de tendresse. Il est plein de bonté. Jamais il ne manque à ceux qui sont dans l'affliction et la défaveur, lorsqu'ils ne mettent leur confiance qu'en lui. C'est ce que dit David : *Le Seigneur est avec les affligés* (1). Ou vous le croyez, ou vous ne le croyez pas. Si vous le croyez, de quoi vous tourmentez-vous ?

O mon cher Maître ! Si nous vous connaissions véritablement, rien ne serait capable de nous troubler. Vous êtes si libéral envers ceux qui se confient pleinement en vous ! Croyez-moi, mes amies, être bien persuadé de ceci est d'une haute importance pour bien comprendre que les faveurs d'ici-bas ne sont que mensonge, si elles détournent tant soit peu l'âme de cette vie au dedans d'elle-même. O Dieu ! qui pourra vous en convaincre ? Assurément, ce

(1) *Cum ipso sum in tribulatione.* (Ps. xc, 15.)

ne sera pas moi. Plus que personne je serais obligée de le comprendre parfaitement, et pourtant je sais très bien que je n'y suis pas arrivée encore.

Mais je reviens à mon sujet. Je voudrais pouvoir expliquer comment cette compagnie de saints qui accompagne le Compagnon de notre âme, le Saint des saints, ne l'empêche point d'être seule avec son Époux, quand elle veut entrer avec Dieu dans ce paradis qu'elle porte au dedans d'elle-même et fermer la porte à toutes les choses du monde. Je dis : lorsqu'elle veut ; car, comprenez-le bien, ce n'est pas ici quelque chose de surnaturel, cela dépend de notre volonté (1). Nous pouvons y arriver avec la grâce de Dieu, sans laquelle évidemment rien n'est possible, puisque de nous-mêmes nous ne pouvons même former une bonne pensée. Il ne s'agit point ici du silence des puissances, mais simplement de leur retraite au dedans de l'âme. Il y a bien des manières d'en arriver là. Plusieurs livres nous enseignent à nous dégager ainsi de tout pour nous approcher intérieurement de Dieu, et, au milieu même de nos occupations, à nous retirer au dedans de nous.

Le souvenir de cette compagnie que nous avons en nous ne durât-il qu'un instant, il serait déjà pour nous d'un immense profit. C'est ainsi que nous devons nous accoutumer peu à peu à faire la douce expérience qu'il n'est pas nécessaire d'élever beaucoup la voix pour parler à Dieu. Notre-Seigneur nous fera sentir lui-même qu'il est

(1) Ici l'original de Valladolid porte en marge cette remarque, accompagnée des initiales du père Bañez F. D. B. : *Par surnaturel elle entend ce qui n'est pas laissé à notre choix avec la grâce ordinaire de Dieu.* Dans son Approbation du Livre, le père Bañez signale en particulier cette annotation faite par lui.

là (a). De cette manière, nous ferons nos prières vocales dans un grand repos, et nous nous épargnerons bien de la peine. Pour peu, en effet, que nous nous fassions violence pour rester auprès de notre divin Maître, il nous entendra par signes, et si, pour être entendues de lui, nous devons réciter nombre de fois le *Pater noster*, nous serons écoutées dès la première. Il aime beaucoup à nous épargner la peine. Quand, dans l'espace d'une heure, nous ne dirions le *Pater noster* qu'une seule fois, c'en est assez, si nous comprenons bien que nous sommes avec lui, si nous savons ce que nous lui demandons, quel désir il a de nous l'accorder et combien il trouve de satisfaction en notre compagnie. Il ne se plaît nullement à ce que l'on se rompe la tête à lui faire de longs discours.

Daigne le Seigneur enseigner cette manière de prier à celles d'entre vous qui ne la connaissent pas ! Pour moi, avant qu'il eût daigné me l'apprendre, je n'ai jamais su, je vous l'assure, ce que c'était que de prier avec plaisir. Ce sont les grands avantages que j'ai retirés de ce recueillement intérieur, qui m'ont portée à m'étendre autant sur ce sujet (b).

(a) *Comment, Seigneur, ne pas fixer les yeux sur un visage tel que le vôtre, lorsqu'il est si près de nous ? Il nous semble que les hommes ne nous entendent point, si tandis que nous leur parlons nous ne voyons pas leurs regards se porter sur nous ; et nous fermons les yeux pour ne pas voir que vous nous regardez ! Comment alors saurons-nous si vous avez entendu ce que nous vous disons ?* (Ms. de l'Escurial.)

(b) *Peut-être n'est-il aucune de vous qui ne sache tout cela ; mais il pourra se faire qu'une novice, en entrant parmi vous, l'ignore. Ainsi, pardonnez-moi si je l'ai consigné ici.* (Ms. de l'Escurial.)

Je termine par ceci. Celle qui voudra acquérir cette habitude — car, je le répète, la chose est en notre pouvoir — ne doit pas se lasser d'y travailler. Peu à peu on devient maître de soi. Au lieu de se dissiper en pure perte, on arrive à se conquérir soi-même pour son propre avantage, je veux dire à faire servir ses sens à son bien spirituel. Si l'on parle, il faut se souvenir que l'on a en soi quelqu'un à qui parler ; si l'on entend parler, il faut se rappeler que l'on a quelqu'un à écouter, qui parle de plus près ; il faut se dire enfin qu'il dépend de soi de ne s'éloigner jamais d'une si excellente compagnie, et concevoir du regret lorsqu'on a laissé seul pendant un long temps ce divin Père dont nous avons si grand besoin.

Si on le peut, qu'on pratique ceci bien des fois par jour ; sinon, qu'on le fasse au moins de temps en temps. Selon qu'on en prendra plus ou moins vite l'habitude, on en tirera plus ou moins vite de l'avantage. Mais cette grâce une fois obtenue, on ne voudrait pas l'échanger contre un trésor. Et puisque rien ne s'apprend sans quelque difficulté, pour l'amour de Dieu, mes sœurs, regardez comme bien employée l'application que vous y mettrez. Si cette application est réelle, je suis sûre qu'avec l'aide de Dieu, vous en viendrez à bout en un an, et peut-être en six mois. C'est bien peu, n'est-il pas vrai, pour un profit si considérable ? En outre, vous posez là un solide fondement ; et s'il plaît au Seigneur de vous élever à de grandes choses, il vous y trouvera disposées par cela même que vous vous tiendrez tout proches de lui. Daigne sa Majesté ne jamais permettre que nous nous éloignons de sa présence ! Amen.

CHAPITRE XXX

LI et LII (Esc.) — XXXII (Vall.)

COMBIEN IL EST IMPORTANT DE COMPRENDRE CE QUE L'ON DEMANDE
DANS L'ORAISON. APPLICATION A L'ORAISON DE QUIÉTUDE DE CES
PAROLES DU PATER NOSTER : **SANCTIFICETUR NOMEN TUUM,**
ADVENIAT REGNUM TUUM. NATURE DE CETTE ORAISON.

SOMMAIRE. — *Pourquoi Notre-Seigneur nous a marqué en particulier les
demandes que nous devons adresser à son Père. — Ce que nous demandons
par ces paroles du Pater. — Dès l'exil notre âme peut aimer Dieu de l'amour
dont on l'aime dans le ciel. — Quelques âmes reçoivent ici-bas un avant-goût
des récompenses célestes. — De l'oraison de quiétude. — Comment elle peut
s'unir à la prière vocale.*

Est-il quelqu'un, pour inconsidéré qu'on le suppose, qui, ayant à solliciter une personne grave, ne songe aux termes à employer pour s'en faire bien venir et ne la point froisser, qui ne réfléchisse à l'objet de sa demande et au besoin qu'il en a, surtout s'il est question d'une chose de valeur, comme est celle que notre bon Jésus nous enseigne à demander ?

Mais voici un point digne de remarque, à mon jugement. Ne pouviez-vous, mon cher Maître, tout résumer en un mot, et dire par exemple : Donnez-nous, ô Père, ce qui nous convient ? Et vraiment, à l'égard de Celui qui connaît si bien toutes choses, c'était, ce semble, parfaitement

suffisant. O Sagesse éternelle ! entre votre Père et vous, oui, c'était suffisant, et c'est ainsi que vous avez prié dans le Jardin, exprimant d'abord votre désir et votre crainte, puis vous abandonnant à la volonté de votre Père. Mais vous saviez, ô mon Maître, que nous n'avions pas la même soumission à sa volonté, et qu'il était nécessaire de préciser nos demandes, pour nous obliger à en bien peser l'objet et, au cas où la chose ne nous conviendrait point, à ne pas la solliciter. Avec notre malheureux libre arbitre, nous sommes ainsi faits : si le don accordé ne se trouve pas au gré de nos désirs, nous pourrions en venir jusqu'à le repousser. Le don du Seigneur fût-il du reste parfaitement approprié à nos besoins, du moment qu'il ne nous est point versé argent comptant, nous ne pouvons nous persuader que nous sommes riches.

O mon Dieu ! D'où vient donc que notre foi est ainsi endormie ? Nous ne venons à bout de nous convaincre ni de la certitude des châtimens ni de la certitude des récompenses. Voilà pourquoi, mes filles, il est à souhaiter que vous sachiez bien ce que vous demandez dans le *Pater noster*, de façon que si le Père éternel veut bien vous l'accorder, vous n'alliez pas lui répondre par un insolent refus. Ainsi, examinez mûrement si votre demande est à faire. Autrement, ne la faites pas, et priez sa Majesté de vous éclairer de sa lumière. Nous sommes si aveugles ! Nous nous montrons dégoûtés, au point de repousser les aliments propres à nous donner la vie et de rechercher ceux qui doivent nous causer la mort. Et quelle mort redoutable ! Une mort qui ne finira jamais !

Voici donc les paroles que le bon Jésus nous met sur les

lèvres, pour demander la venue du royaume de Dieu en nous : **Que votre nom soit sanctifié; que votre règne nous arrive.**

Admirez ici, mes filles, l'immense sagesse de notre Maître ! Que demandons-nous quand nous demandons ce royaume ? Voilà ce à quoi je m'arrête et ce qu'il est à désirer que nous comprenions bien. Notre-Seigneur connaissait notre extrême faiblesse. Il savait que nous étions incapables de sanctifier, de louer, d'exalter, de glorifier le nom très saint du Père éternel d'une manière convenable, à moins qu'il n'y suppléât en nous donnant dès ici-bas son royaume. C'est pour cela même que le bon Jésus a joint ici ces deux demandes.

Afin que nous comprenions, mes filles, quel en est l'objet, combien aussi il nous importe d'insister pour l'obtenir, et de tout faire pour plaire à Celui qui doit nous l'accorder, je vous dirai sur ce point ma pensée. Si elle ne vous satisfait pas, vous pouvez vous arrêter à d'autres considérations : notre Maître nous donne cette liberté, pourvu qu'en toutes choses nous nous soumettions à l'enseignement de l'Église, comme je le fais moi-même en cet instant.

Voici donc ma pensée. A mon avis, l'un des grands biens que renferme le royaume du ciel, c'est qu'on y est dégagé de toutes les choses de la terre, qu'on y goûte un repos, une béatitude intimes, qu'on s'y réjouit de la joie de tous, dans une paix perpétuelle, dans un bonheur profond de voir tous les élus sanctifier et louer le Seigneur, bénir son nom, sans qu'il se trouve personne pour l'offenser. Tous l'aiment, et l'âme n'a d'autre occu-

patio*n* que de l'aimer, et elle ne peut cesser de l'aimer parce qu'elle le connaît. Eh bien ! s'il nous était donné de le connaître, nous l'aimerions de même ici-bas, non toutefois aussi parfaitement ni avec cette stabilité, mais enfin, nous l'aimerions tout autrement que nous ne l'aimons.

J'ai l'air de dire, n'est-ce pas ? que pour adresser à Dieu cette demande et pour bien prier vocalement, nous devons être des anges. Ah ! notre divin Maître le voudrait bien, lui qui nous ordonne de faire une demande si élevée, et qui, indubitablement, ne nous fait pas demander des choses impossibles. Ce dont il s'agit est donc possible à l'âme, dès cet exil, avec la grâce de Dieu. Mais il reste vrai qu'elle ne peut l'atteindre aussi parfaitement que les âmes affranchies de la prison du corps, car enfin, nous naviguons encore sur la mer de ce monde, et nous sommes toujours voyageurs. Il est des moments cependant où le Seigneur, nous voyant fatigués du chemin, met toutes nos puissances dans le calme et notre âme dans la quiétude. Il révèle alors clairement, par un certain avant-goût, quelle est la saveur de la récompense réservée à ceux qu'il introduit dans son royaume. Ces âmes, dont il exauce dès ici-bas la demande, reçoivent en même temps certains gages, qui leur communiquent une ferme espérance qu'elles jouiront un jour d'une manière continue de ce qui ne leur est accordé ici-bas que par intervalles.

Si je ne craignais de vous entendre m'objecter que je traite maintenant de la contemplation, ce serait bien le moment de vous dire, à propos de cette demande, quelque chose de ce commencement de pure contemplation, appelé

par ceux qui en sont favorisés, oraison de quiétude. Mais comme, encore une fois, je ne m'occupe que de la prière vocale, ceux qui n'ont pas l'intelligence de ces matières pourraient trouver que les deux choses ne vont pas ensemble. Pourtant, je sais très bien que cela s'accorde. Ainsi, pardonnez-le moi, je vais vous le dire.

Je connais bien des personnes que Dieu, durant leurs prières vocales, élève, de la manière que j'ai indiquée et sans qu'elles sachent comment, à une haute contemplation. J'en connais une, en particulier, qui n'avait jamais pu prier que vocalement, et qui, en priant ainsi, avait tout à la fois. Voulait-elle abandonner la prière vocale, son esprit s'égarait d'une manière insupportable. Mais plutôt à Dieu que nous fissions toutes l'oraison mentale comme elle faisait la vocale ! Elle passait plusieurs heures à dire un certain nombre de *Pater noster*, en l'honneur des mystères où Notre-Seigneur a versé son sang, et à réciter quelques autres prières. Là-dessus, elle vint me trouver un jour tout affligée, et me dit que ne sachant pas faire l'oraison mentale et se sentant incapable de contempler, elle ne pouvait que prier vocalement. Je lui demandai quelles prières elle récitait ; je vis alors qu'en s'attachant au *Pater noster*, elle était favorisée de la pure contemplation, et que le Seigneur allait jusqu'à la joindre à lui par l'union. Au reste, il paraissait bien à ses œuvres qu'elle recevait de très grandes faveurs, car sa vie était fort saintement employée. Ainsi, je louai le Seigneur et je portai envie à une telle oraison vocale.

Ceci étant l'exacte vérité, ne pensez pas, vous qui êtes ennemis des contemplatifs, pouvoir éviter de le devenir,

si vous récitez vos prières vocales comme il faut et en gardant votre conscience pure (a).

(a) *Je vais donc, malgré tout, aborder le sujet. Ceux qui ne voudront pas l'entendre n'auront qu'à passer plus loin.* (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE XXXI

LII et LIII (Esc.) — XXXIII (Vall.)

DÉVELOPPEMENT DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE ET AVIS POUR LES PERSONNES QUI EN SONT GRATIFIÉES. CETTE MATIÈRE RÉCLAME UNE GRANDE ATTENTION.

SOMMAIRE. — *Nature de l'oraison de quiétude. — Son excellence et ses effets. — L'âme, tout en jouissant de cette faveur, a quelquefois la liberté de s'employer à ce qui est du service de Dieu. — Comment doivent se conduire les personnes favorisées de cette grâce. — Dieu les destine à de grandes choses. — Malheur de celles qui laissent perdre une si précieuse faveur.*

Je désire vous expliquer davantage, mes filles, cette oraison de quiétude. Je m'aiderai pour cela de ce que j'en ai entendu dire, et aussi de l'intelligence que Dieu a bien voulu m'en donner, à dessein peut-être que je vous en fisse part. Ma pensée, que je vous ai exprimée déjà, est que le Seigneur dans cette oraison commence à nous montrer qu'il entend notre prière et nous accorde son royaume, afin que nous puissions véritablement le bénir et sanctifier son nom, et que nous portions tous les hommes à faire de même.

C'est quelque chose de surnaturel et que nous ne pouvons nous procurer par nos efforts, quels qu'ils soient. Ici, en effet, l'âme se plonge dans la paix, ou, pour mieux dire, le Seigneur l'y plonge par sa présence, ainsi qu'il en usa envers le juste Siméon. Alors

toutes les puissances s'apaisent, et l'âme comprend, par un mode de compréhension très différent de celui qui nous vient par le moyen des sens extérieurs, qu'elle est tout près de son Dieu, et que, pour un peu, elle en viendrait à être par l'union une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle le voie des yeux du corps ni de ceux de l'âme. Le juste Siméon lui aussi ne voyait au dehors que l'auguste petit Pauvre, et, aux langes qui l'enveloppaient, au petit nombre de ceux qui lui faisaient cortège, il aurait eu sujet de le prendre pour le fils de pauvres gens (a), plutôt que pour le Fils du Père céleste. Mais l'Enfant lui-même lui fit connaître qui il était. Ici, c'est de la même manière que l'âme comprend ; avec moins de clarté toutefois, parce qu'elle ne comprend pas encore comment elle comprend. Seulement elle se rend compte qu'elle se trouve dans le royaume, ou du moins près du Roi qui doit le lui donner, et elle est saisie d'un si grand respect qu'elle n'ose lui faire aucune demande.

C'est au dedans et au dehors une sorte de défaillance. L'homme extérieur — ou, pour me faire mieux entendre, le corps — voudrait éviter le moindre mouvement. On est alors comme un voyageur qui, arrivé presque au terme de la route, se repose afin d'être en état de reprendre sa marche avec plus de vigueur, et sent ses forces doublées par ce repos. On éprouve tout à la fois un grand bien-être corporel et une grande jouissance spirituelle. L'âme est si contente de se voir seulement auprès de la fontaine,

(a) *Pour un petit pèlerin, dont les parents étaient pauvres.*
(Ms. de l'Escurial.)

que même avant d'avoir bu, elle se sent désaltérée et croit n'avoir plus rien à désirer. Ses puissances sont en repos et voudraient ne plus bouger, tout lui semble un obstacle à son amour. Les puissances néanmoins ne sont pas si absorbées, qu'elles ne puissent s'occuper de Celui auprès de qui elles se trouvent. Deux d'entre elles, en effet, restent libres ; la volonté seule est ici prisonnière et si, dans cet état, elle peut éprouver quelque peine, c'est de voir qu'elle recouvrera sa liberté. L'entendement voudrait ne s'appliquer qu'à son objet, et la mémoire ne s'occuper de rien autre. Ces deux puissances comprennent que c'est l'unique nécessaire et que tout le reste n'est qu'un embarras. On voudrait que le corps fût immobile, parce qu'il semble que cette paix dont on jouit va s'évanouir ; aussi, l'on n'ose se remuer. On ne parle qu'avec peine et l'on met une heure à dire **Notre Père**. Dieu et l'âme sont alors si près l'un de l'autre, qu'ils peuvent s'entendre par signes. L'âme se trouve à l'intérieur du palais, tout près du Roi, et elle voit qu'il commence à lui donner son royaume. Elle se croit hors du monde, et ne voudrait ni le voir ni l'entendre, pour ne voir et n'entendre que son Dieu. Rien ne l'afflige, ni ne semble capable de l'affliger. Enfin, durant tout ce temps, la jouissance et la suavité intérieure que l'on goûte enivrent et absorbent de telle sorte, qu'on ne voit rien de plus à souhaiter, et de grand cœur on dirait avec saint Pierre : *Seigneur, faisons ici trois tentes* (1).

— Durant cette oraison de quiétude, Dieu accorde parfois

(1) *Domine, bonum est nos hic esse. Si vis, faciamus hic tria tabernacula.*
(Math., xvii, 4.)

une autre faveur, bien difficile à saisir quand on n'a pas une grande expérience. Mais pour peu que cette expérience existe, il en va autrement. Aussi, celle d'entre vous qui la possédera me comprendra sur-le-champ, et elle éprouvera une joie très vive de savoir ce que c'est. Très souvent, je crois, Dieu joint cette faveur à la première.

Lorsque la quiétude est profonde et de longue durée, la volonté, à mon sens, ne pourrait persévérer si longtemps dans ce repos si elle n'était attachée à un objet. De fait, cette jouissance intérieure dure quelquefois un jour ou deux, sans que nous comprenions comment cela se fait : je veux dire, sans que ceux qui l'éprouvent le comprennent (1). Ils s'aperçoivent fort bien qu'ils ne sont pas tout entiers à leurs occupations ; le principal leur manque, c'est-à-dire la volonté qui, ce me semble, est alors unie à son Dieu. Quant aux autres puissances, Dieu les laisse libres de s'occuper de ce qui est de son service. Elles y sont même beaucoup plus aptes qu'à l'ordinaire. Mais s'agit-il de traiter des choses du monde, on les sent comme engourdies, et, parfois même, comme hébétées. La faveur dont je parle est très précieuse pour l'âme qui la reçoit, parce que la vie active et la contemplative s'y trouvent réunies. On sert alors le Seigneur de toutes les façons à la fois : la volonté est à son affaire — je veux dire à sa contemplation — sans savoir comment elle s'en acquitte, et les deux autres puissances font l'office de Marthe. Ainsi, Marthe et Marie ne se séparent point.

(1) Sainte Térèse craint, ce semble, de s'être trahie en se mettant au nombre de ceux que Dieu gratifie de cette faveur. Elle corrige sa phrase, en disant : *Ceux qui l'éprouvent.*

J'ai appris d'une personne (1) qu'elle se trouvait souvent élevée par le Seigneur à cet état, et qu'il restait pour elle inexplicable. Elle s'en ouvrit à un grand contemplatif [le père François (2), autrefois duc de Gandie et alors religieux de la Compagnie de Jésus, homme fort expérimenté en ces matières (3)]. Il lui répondit qu'il n'y avait rien là que de très possible, et qu'il lui en arrivait autant.

L'âme goûtant une si vive satisfaction dans cette oraison de quiétude, la volonté doit, je pense, y être presque continuellement unie à Celui qui seul peut la satisfaire. Comme il est plusieurs d'entre vous, mes sœurs, que Dieu, par sa seule bonté, a conduites jusque-là, je crois utile de leur donner quelques avis.

Voici le premier. Comme les personnes dont il s'agit goûtent ce plaisir sans savoir comment il leur est venu — du moins se rendent-elles compte qu'elles sont incapables de se le procurer, — elles sont tentées de croire qu'elles pourront le retenir, et, pour cela, elles ne voudraient pas même respirer. C'est de la simplicité. Nous ne pouvons pas plus retarder la nuit que faire venir le jour. Ce n'est pas ici notre œuvre, c'est quelque chose de surnaturel, d'entièrement hors de notre portée. Le meilleur moyen de faire durer cette faveur, c'est de bien comprendre qu'elle est indépendante de nos efforts, de la recevoir avec action de grâce et de nous en reconnaître très in-

(1) Évidemment la sainte parle d'elle-même.

(2) Saint François de Borgia. Voir *Vie de sainte Térèse écrite par elle-même*, chap. xxiv.

(3) Copie de Tolède.

dignes. Tout cela même doit se faire en peu de mots, en se contentant de lever avec le publicain les yeux vers le ciel (1).

Il est bon alors de se tenir davantage dans la solitude, afin de laisser au Seigneur sa liberté d'action et de permettre à sa Majesté d'opérer en nous comme en chose qui lui appartient. Tout au plus faudra-t-il prononcer de temps en temps quelque parole bien douce, semblable à ce souffle qui rallumerait un flambeau éteint et qui, me semble-t-il, ne servirait qu'à l'éteindre s'il brûlait encore. Je dis que le souffle doit être doux, parce que la volonté se trouverait occupée de la quantité de paroles que combinerait l'entendement.

Pesez bien maintenant, mes amies, le conseil que je vais vous donner. Souvent, pendant cette oraison, vous ne saurez que faire de votre entendement et de votre mémoire. Il peut arriver, en effet, tandis que l'âme est dans une quiétude très profonde, que l'entendement [ou l'imagination (2)], soit si effarouché, que tout ce qui se passe dans l'âme lui semble se passer hors de chez lui. On dirait que se trouvant comme de passage dans une maison étrangère, il se met à la recherche d'un autre gîte, sans y arriver pourtant, car la stabilité n'est pas son fort. Mais peut-être mon esprit seul est-il ainsi fait, et sans doute il n'en est pas de même des autres. C'est donc à moi-même que ceci s'adresse. Parfois, je souffre à en mourir de ne

(1) Cfr. Luc., xviii, 13.

(2) Copie de Tolède. Sainte Térèse, pour désigner la faculté imaginative, emploie souvent le mot *pensamiento*, que nous traduisons ici par imagination. D'autres fois, elle s'en sert pour représenter le mouvement d'idées et d'images qui naît de cette faculté.

pouvoir maîtriser cette inconstance de mon entendement. D'autres fois, il semble prendre pied dans sa demeure et va se joindre à la volonté. Quand les trois puissances s'unissent ensemble, c'est une vraie béatitude. Il en est alors comme de deux époux. S'ils s'aiment, les vouloirs sont d'accord ; mais supposez que l'époux soit mauvais mari, vous voyez d'ici le tourment qu'il donne à sa femme.

Lorsque la volonté se trouvera dans cette quiétude, elle ne doit pas plus s'occuper de l'entendement [ou du mouvement de la pensée, ou de l'imagination, car je ne sais trop ce que c'est (1)] qu'elle ne s'occuperait d'un fou. Si elle veut l'attirer à elle, forcément il lui en reviendra quelque distraction et quelque inquiétude. Du reste, en ce genre d'oraison, ce serait se tourmenter en vain, et l'âme ne ferait que perdre ce qu'elle reçoit de Dieu sans aucun travail de sa part.

Voici une comparaison que je vous prie de bien remarquer, parce qu'elle me paraît très juste (2). L'âme ressemble alors à un petit enfant à la mamelle, attaché au sein de sa mère, qui, dans sa tendresse, lui fait couler le lait dans la bouche sans qu'il ait à remuer les lèvres. De même ici, la volonté est à son amour, sans effort de l'entendement. Le Seigneur veut que, sans travail de l'esprit, elle comprenne qu'elle est avec lui ; il veut qu'elle se contente d'avalier le lait qu'il lui verse dans la bouche

(1) Copie de Tolède.

(2) Au manuscrit de Valladolid, on lit cette note : « Cette comparaison explique comment il est possible d'aimer Dieu sans savoir que l'on aime ni ce que l'on aime, chose difficile à entendre. »

et d'en savourer la douceur. Ainsi, qu'elle reconnaisse que c'est de lui qu'elle reçoit cette faveur, qu'elle soit heureuse d'en jouir, mais qu'elle ne cherche pas à savoir comment elle en jouit, ni même à connaître ce dont elle jouit. Qu'elle perde tout souci de ce qui la concerne : Celui qui se tient auprès d'elle ne manquera pas de veiller à ses besoins. Mais si elle veut lutter avec l'entendement, si elle cherche à l'attirer à elle pour lui faire part de sa jouissance, elle n'y arrivera point. Forcément elle laissera couler le lait de sa bouche, et perdra ainsi cet aliment divin.

Il y a cette différence entre cette oraison et celle où l'âme est entièrement unie à Dieu, que, dans la dernière, l'âme n'a même pas à avaler la divine nourriture : le Seigneur la met en elle sans qu'elle sache comment. Dans l'oraison de quiétude, il veut, ce semble, que l'âme travaille encore quelque peu, mais ce travail est accompagné de tant de repos, qu'elle ne s'en aperçoit presque point. Seul l'entendement la tourmente, ce qui n'a pas lieu quand il y a union des trois puissances, parce que Celui qui les a créées suspend alors leur action, et, grâce au plaisir qu'il verse en elles, les tient occupées, sans qu'elles sachent ni puissent comprendre de quelle manière.

Je le répète, quand l'âme se trouve dans cette oraison de quiétude, c'est-à-dire quand elle goûte ce bonheur paisible et profond de la volonté, elle ne peut dire au juste en quoi il consiste. Et cependant, elle se rend très bien compte qu'il diffère du tout au tout de ceux d'ici-bas, et que la possession du monde entier, avec tous ses plai-

sirs, n'arriverait pas à procurer pareille jouissance. C'est au dedans de la volonté que réside cette jouissance, tandis que les plaisirs de cette vie n'en atteignent, ce semble, que l'extérieur et, pour ainsi dire, l'écorce.

Lors donc que l'âme se verra élevée à ce haut degré d'oraison, évidemment surnaturel, ainsi que je l'ai montré déjà, arrive-t-il que l'entendement — ou, pour mieux me faire comprendre, l'imagination — s'emporte aux plus grandes extravagances du monde, qu'elle s'en moque et l'abandonne comme un insensé. Tandis qu'il ira et viendra, qu'elle demeure dans son repos, car la volonté est ici dame et maîtresse. Elle l'attirera à soi sans que vous vous en préoccupiez, tandis que si elle voulait l'y amener de force, elle perdrait l'empire qu'elle a sur lui — empire qui lui vient du divin aliment qu'elle absorbe et s'incorpore, — et tous deux ne feraient qu'y perdre, au lieu d'y gagner. Qui trop embrasse, mal étreint, dit le proverbe. C'est, me semble-t-il, ce qui arriverait ici.

Ce que je dis, l'expérience le rendra intelligible. Que ceux qui n'ont pas cette expérience le trouvent fort obscur, et même inutile, je ne m'en étonnerais pas. Mais, je le répète, pour peu qu'on ait d'expérience, on le comprendra, on en profitera et on bénira le Seigneur d'avoir permis que je réussisse à l'expliquer.

Terminons en disant que l'âme, une fois arrivée à cette oraison, peut croire avec fondement que le Père éternel a exaucé sa demande et qu'il lui donne dès ici-bas son royaume. O heureuse demande, par laquelle, sans le savoir, nous demandons un si grand bien ! O heureuse manière de demander ! C'est pour cela que je voudrais, mes

sœurs, nous voir bien examiner de quelle façon nous récitons cette prière du *Pater noster*, ainsi que toutes les autres prières vocales. Lorsque Dieu nous aura fait une si grande grâce, nous vivrons dans l'oubli des choses de ce monde, car dès que le Maître du monde vient à paraître, il met tout dehors.

Je ne veux pas dire que tous ceux qui reçoivent ces faveurs soient par là même entièrement détachés du monde; mais je désire qu'ils comprennent ce qui leur manque, ou, du moins, qu'ils s'en humilient et travaillent à se détacher entièrement. Sinon, ils n'avanceront point, et cependant, lorsque Dieu donne à une âme de tels gages de son amour, c'est un signe qu'il la destine à de grandes choses. A moins donc qu'elle ne s'en rende indigne par sa faute, elle ira loin dans la perfection. Mais voit-il qu'après avoir eu, pour ainsi parler, le royaume du ciel en sa propre demeure, elle se tourne encore vers la terre, loin de lui découvrir les secrets de ce royaume, il ne lui accordera même une semblable faveur que rarement et pour peu de temps. Je me trompe peut-être, mais je crois voir, ou plutôt, je sais que les choses se passent réellement ainsi. Je suis convaincue que c'est la raison pour laquelle il y a peu de personnes qui passent plus avant dans les voies spirituelles. Comme elles ne servent pas Dieu avec la fidélité que réclame une si grande grâce, et qu'au lieu de se disposer à la recevoir de nouveau, elles retirent leur volonté des mains du Seigneur qui la regardait déjà comme sienne, pour l'attacher à de vils objets, il va chercher ailleurs des âmes qui l'aiment, afin de pouvoir leur donner davantage. Et cependant, il n'enlève pas en-

tièrement aux premières ce qu'il leur a donné, pourvu qu'elles vivent avec pureté de conscience.

Il y a des personnes, et j'ai été de ce nombre, dont le Seigneur attendrit le cœur, qu'il favorise de saintes inspirations, qu'il éclaire sur le néant de toutes choses, auxquelles enfin il donne son royaume en leur accordant cette oraison de quiétude, et qui néanmoins restent sourdes à ses avances. Elles sont si portées à proférer des paroles, à réciter avec précipitation, et par manière d'acquiescement, une quantité de prières vocales qu'elles se sont fixées pour chaque jour, que le Seigneur a beau, je le répète, leur mettre son royaume entre les mains, elles ne veulent pas le recevoir, pensant qu'il vaut mieux réciter leurs prières, et elles portent leur attention ailleurs.

Ne faites pas ainsi, mes sœurs. Quand le Seigneur vous accordera cette grâce, soyez sur vos gardes. Songez qu'en la perdant vous perdriez un grand trésor, et que vous faites beaucoup plus en disant de temps en temps une parole du *Pater noster*, qu'en le récitant précipitamment un grand nombre de fois. Celui à qui vous adressez vos demandes est tout près de vous, il ne peut manquer de vous entendre. Croyez que c'est ici la vraie manière de bénir et de sanctifier son nom. Vous glorifiez alors le Seigneur comme étant de sa maison, vous le louez avec plus d'ardeur et de désir; enfin, il vous devient comme impossible d'abandonner son service.

CHAPITRE XXXII

LIV, LV et LVI (Esc.) — XXXIV (Vall.)

EXPLICATION DE CES PAROLES DU PATER NOSTER : **FIAT VOLUNTAS TUA SICUT IN CŒLO ET IN TERRA.** COMBIEN L'ON MÉRITE EN PRONONÇANT CES PAROLES DANS UNE DISPOSITION GÉNÉREUSE ET QUELLE RÉCOMPENSE L'ON EN REÇOIT DE DIEU.

SOMMAIRE. — *Par ces paroles du Pater, Jésus-Christ offre notre volonté à Dieu son Père. — Grandeur de cette offrande. — Nous devons, en prononçant ces paroles, être bien pénétrés de ce qu'elles signifient. — La volonté de Dieu est de nous associer à la croix de son Fils. — Seules, les âmes qui ont fait au Seigneur le don de leur volonté sont admises à boire à la fontaine de vie. — Libéralité de Dieu à leur égard.*

Maintenant que notre bon Maître a demandé pour nous, et nous a enseigné à demander nous-mêmes, un bien de si haute valeur qu'il renferme tout ce que nous pouvons désirer en ce monde, maintenant qu'il nous a accordé la grâce inestimable de devenir ses frères, voyons ce qu'il désire que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre en notre nom et ce qu'il demande de nous, car il est bien juste que nous reconnaissions en quelque façon de si grandes faveurs.

O bon Jésus ! Combien ce que vous donnez de notre part est peu de chose, en comparaison de ce que vous demandez pour nous ! Oui, certes, ce n'est qu'une bagatelle, lorsqu'il s'agit de reconnaître de si grandes obliga-

tions, contractées envers un souverain si auguste. Mais pourtant, ô mon Maître, n'est-il pas vrai de dire qu'en nous faisant faire cette offrande, vous ne nous laissez plus rien, et que nous donnons tout ce qu'il nous est possible de donner, si toutefois nous tenons ce que nous promettons ?

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Pour nous mettre à même de tenir la promesse que vous faites maintenant en notre nom, vous avez eu raison, ô notre bon Maître, d'adresser à votre Père la demande précédente. Autrement, Seigneur, je crois vraiment que la chose nous eût été impossible. Mais du moment que votre Père, sur votre demande, nous donne ici-bas son royaume, je suis assurée que nous ferons honneur à votre parole et que nous tiendrons ce que vous avez promis pour nous. Une fois la terre devenue le ciel, votre volonté pourra s'accomplir en nous ; en d'autres conditions, Seigneur, je ne sais comment c'eût été possible, surtout lorsqu'il s'agit d'une terre aussi ingrate, aussi stérile que la mienne. C'est, en effet, quelque chose de bien grand, ce que vous offrez ici !

En y réfléchissant, j'admire en vérité ces personnes qui n'osent demander des épreuves au Seigneur, dans la crainte qu'il ne leur en envoie à l'instant. Je ne parle pas de ceux qui s'abstiennent d'en demander par humilité, ne se croyant pas capables de les souffrir. Pour moi néanmoins, j'en suis convaincue, Celui qui leur donne un amour qui demande à se prouver par un témoignage si ardu, le leur donnera assez fort pour les porter. Mais je voudrais bien savoir de ceux qui n'osent demander des

épreuves, de peur de se voir exaucés sur-le-champ, ce qu'ils disent quand ils supplient le Seigneur d'accomplir en eux sa volonté. Serait-ce qu'ils le disent parce que tout le monde le dit, mais sans avoir l'intention de faire ce qu'ils disent? Ce serait fort mal, mes sœurs. Considérez que le bon Jésus se présente ici comme notre ambassadeur, qu'il a voulu s'entremettre entre son Père et nous, et cela, bien à ses dépens. Il ne serait pas juste que nous refusions d'exécuter fidèlement ce qu'il a offert en notre nom. Ou bien alors, ne prononçons pas ces paroles. Mais changeons de langage. Sachez-le, mes filles : que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, ce que nous redoutons s'accomplira, et sa volonté se fera au ciel et sur la terre. Croyez-m'en, suivez mon conseil, et faites de nécessité vertu.

O mon tendre Maître! Quelle joie pour moi que vous n'ayez pas fait dépendre l'accomplissement de votre volonté d'un vouloir aussi misérable que le mien! Soyez-en à jamais béni, et que toutes les créatures chantent vos louanges! Gloire éternelle à votre nom! Que je serais malheureuse, si vous aviez voulu qu'il dépendît de moi que votre volonté s'accomplisse ou non! A présent, je vous donne librement la mienne. A la vérité, c'est en un temps où pareil don n'est pas dégagé d'intérêt propre, car une longue expérience m'a fait connaître à quel point il m'était avantageux de vous en faire le libre abandon.

O mes amies! quel immense profit! Mais d'autre part, quelle immense perte, si nous n'accomplissons pas ce que nous offrons au Seigneur par cette demande du *Pater noster*! Avant de vous entretenir de ce profit, je veux vous

faire voir combien l'offrande est considérable, afin que vous ne puissiez vous réclamer d'une soi-disant erreur, et dire que vous n'aviez pas compris. Ne faites pas comme certaines religieuses, qui promettent et ne tiennent pas, et qui s'en tirent ensuite en disant qu'elles n'avaient pas su ce qu'elles promettaient (a). A tout prendre, cela peut être, car déclarer qu'on renoncera à sa volonté pour faire celle d'autrui semble très facile, mais une fois qu'on s'y est essayé, on constate que c'est la chose du monde la plus difficile, si l'on veut la faire comme il faut. Les supérieurs ne nous conduisent pas toujours avec rigueur quand ils nous voient faibles, cela est vrai; quelquefois pourtant, ils conduisent de la même manière les forts et les faibles. Il n'en est pas de même de Dieu : il sait ce que chacun peut souffrir. Mais aussi lorsqu'il voit une âme forte, il ne tarde pas à accomplir en elle sa volonté.

Je veux donc vous dire, ou vous rappeler, quelle est cette volonté. Ne craignez pas que ce soit de vous donner des richesses, ni des plaisirs, ni des honneurs, ni tous les biens d'ici-bas. Il ne nous porte pas si peu d'amour ! Il fait le plus grand cas du présent que vous lui offrez, et il entend vous le bien payer, puisque dès cette vie il vous

(a) *A mon avis, ce n'est que trop vrai, elles n'ont pas su ce qu'elles promettaient, car si les paroles sont faciles, les œuvres sont malaisées. Assurément, si ces personnes ont cru que promettre et tenir, c'était tout un, elles n'ont pas su ce qu'elles faisaient. Ici, mes filles, donnez bien à entendre les choses à celles que vous recevrez à la profession, et pour cela, éprouvez-les longtemps. Qu'elles ne s'imaginent pas que des paroles puissent suffire, mais qu'elles sachent qu'il faut des œuvres.* (Ms. de l'Escurial.)

donne son royaume. Eh bien ! voulez-vous savoir comment il se comporte envers ceux qui lui font sincèrement cette demande ? Interrogez son divin Fils, qui lui adressa la même prière durant son oraison au Jardin. Comme il l'avait formulée d'un cœur généreux et d'une volonté entière, considérez si la volonté de Dieu n'a pas été parfaitement accomplie en lui, par tant de souffrances, de douleurs, d'injures et de persécutions qu'il a endurées, jusqu'à finir sa vie par la mort de la croix.

Vous voyez, mes filles, ce que Dieu a donné à Celui qu'il aimait par-dessus tout ; par là, vous pourrez reconnaître quelle est sa volonté. Oui, tels sont les présents qu'il nous fait en ce monde. Il donne à proportion de l'amour qu'il porte, donnant plus à ceux qu'il aime plus, donnant moins à ceux qu'il aime moins, tenant compte aussi du courage qu'il voit en chacun et de l'amour qu'on a pour lui. Celui qui l'aime beaucoup, il le reconnaît capable de beaucoup souffrir pour lui, et celui qui l'aime peu, il ne le juge capable que de peu souffrir. Pour moi, je suis persuadée que la mesure de notre force pour porter une croix, ou pesante, ou légère, c'est la mesure de notre amour.

Ainsi, mes sœurs, si vous aimez, tâchez que les paroles que vous adressez à un si grand Maître ne soient pas des paroles de compliment ; mais animez-vous à souffrir tout ce qu'il plaira à sa Majesté de vous envoyer. Donner sa volonté d'une autre manière, c'est montrer un joyau à quelqu'un, le lui offrir, le prier même de l'accepter, puis, lorsqu'il avance la main pour le prendre, le garder bel et bien. Ce ne sont pas là des moqueries à infliger à Celui

qui en a été abreuvé pour notre amour. Et quand il n'y aurait pas d'autre considération, n'est-il pas inconvenant de se moquer tant de fois? Voyez combien souvent nous répétons ces paroles du *Pater noster!* Donnons donc une bonne fois le joyau, puisque tant de fois déjà nous nous sommes mis en devoir de le faire. Il est certain que si Dieu n'est pas ici le premier à donner, c'est parce qu'il veut d'abord recevoir notre présent.

Pour les gens du monde, c'est déjà beaucoup que d'être sincèrement résolu d'accomplir ce qu'ils promettent. Pour vous, mes filles, dire et faire, parler et agir, ce doit être tout un. Nous avons l'air d'en être là, nous autres religieux; et parfois cependant, après nous être mis en devoir d'offrir le joyau en question, après l'avoir même placé dans la main de Celui à qui nous l'avons offert, nous le reprenons. Nous sommes d'abord extrêmement généreux, et puis, nous devenons tellement chiches, qu'il aurait presque mieux valu nous montrer moins empressés.

Comme tous mes conseils dans ce livre ne tendent qu'à ce but : nous donner totalement au Créateur, soumettre notre volonté à la sienne, nous détacher des créatures, et que vous devez en avoir compris la haute importance, je n'en dirai pas davantage. J'indiquerai seulement pour quel motif notre bon Maître formule cette demande. C'est qu'il sait le grand avantage qu'il y a pour nous à faire ce plaisir à son Père éternel. Par là nous nous disposons à atteindre rapidement le terme de notre voyage et à nous désaltérer aux eaux vives de la fontaine dont j'ai parlé. Mais si nous ne donnons pas entièrement notre volonté au Seigneur pour qu'il dispose à son gré de tout ce

qui nous concerne, jamais il ne nous permettra d'y boire.

Voilà la contemplation parfaite dont vous m'aviez priée de vous parler. Comme je l'ai déjà dit, nous n'y contribuons en rien. Ici, plus d'efforts, plus d'industries de notre part ; il ne faut plus que dire : *Fiat voluntas tua*. Et en effet, tout ce que nous voudrions faire, par notre travail et notre habileté, en vue de nous procurer la quiétude, ne nous serait qu'obstacle et empêchement. Que votre volonté, Seigneur, s'accomplisse en moi ! Et cela, par toutes les voies et de toutes les manières que vous le voudrez, mon tendre Maître ! Si vous trouvez bon que ce soit par des peines, fortifiez-moi, et qu'elles viennent ! Par des persécutions, des maladies, des affronts, des privations, me voici ! Je ne détournerai point mon visage, ô mon Père. Il serait indigne à moi de reculer. Puisque votre Fils vous a offert ma volonté en vous offrant celle de tous les hommes, il n'est pas juste que je me dérobe. Mais pour que j'aie ce courage, ô mon Dieu, daignez m'accorder le royaume qu'il vous a demandé pour moi. Et après cela, disposez de tout mon être conformément à votre volonté, comme d'une chose qui est vôtre.

O mes sœurs ! quelle puissance dans ce don ! S'il est accompli généreusement, comme il doit l'être, il amène le Tout-Puissant à ne faire qu'un avec notre bassesse et à nous transformer en lui. En un mot, il unit le Créateur et la créature. Voyez si vous ne vous trouverez pas richement récompensées, et si vous n'avez pas un bon Maître ! Sachant très bien comment on gagne le cœur de son Père, il nous enseigne de quelle manière et par quels actes nous pourrions lui plaire.

A mesure que nous prouvons par nos œuvres que nos paroles ne sont pas de vains compliments, le Seigneur, de son côté, nous unit de plus en plus à lui; plus aussi il élève notre âme au-dessus des choses d'ici-bas et au-dessus d'elle-même, et la rend apte à recevoir de hautes faveurs. Durant notre vie entière, il ne cesse de nous récompenser du plaisir que nous lui avons fait, tant il le met à haut prix. Et tandis que nous ne savons plus que demander, lui ne se lasse pas de donner. Non content d'avoir rendu cette âme une même chose avec lui par l'union qu'il a contractée avec elle, il commence à la traiter avec familiarité, à lui découvrir ses secrets; il se plaît à lui faire voir ce qu'elle a gagné en se donnant à lui, à lui découvrir quelque chose de ce qu'il lui réserve encore. Enfin, il lui fait perdre peu à peu l'usage de ses sens extérieurs, pour que rien ne vienne la distraire. C'est le ravissement.

Le Seigneur en vient alors à une amitié si tendre, que non seulement il rend à cette âme la volonté qu'elle lui a donnée, mais il y joint la sienne. Dans l'extrême affection qu'il lui porte, il veut que ce soit, comme l'on dit, à chacun son tour de commander, et il fait lui-même ce dont elle le prie, comme elle accomplit tout ce qu'il lui commande. Mais il le fait incomparablement mieux, parce qu'étant tout-puissant, il peut tout ce qu'il veut, et qu'il ne se fait pas faute de vouloir. La pauvre âme, malgré tout, ne peut pas ce qu'elle voudrait bien, elle ne peut même rien que par le don qui lui en est fait, et sa plus grande richesse consiste en ce que, plus elle sert, plus elle est redevable. Souvent aussi, dans son désir de s'ac-

quitter de ce qu'elle doit, elle s'afflige de se voir soumise aux obstacles, aux embarras, aux entraves qu'entraîne en si grand nombre son séjour dans la prison du corps. Mais elle est bien simple de s'affliger, car, ferait-elle tout ce qu'il est en son pouvoir de faire, que peut-elle rendre à Dieu? Je le répète, nous n'avons à donner que ce que nous recevons. Il ne nous reste donc qu'à reconnaître notre impuissance et à faire parfaitement la seule chose en notre pouvoir, c'est-à-dire donner notre volonté. Tout le reste n'est qu'un embarras pour l'âme que le Seigneur a conduite jusqu'ici, et lui préjudicie au lieu de lui servir. L'humilité seule a quelque pouvoir, non l'humilité qui s'acquiert par le travail de l'intelligence, mais celle qui, procédant d'un rayon de la vérité, saisit en un moment ce à quoi les efforts de l'imagination ne pourraient atteindre en beaucoup de temps : notre rien et le tout de Dieu.

Voici un conseil que je vous donne. Ne pensez pas en venir là par vos efforts et vos industries. C'est tout à fait inutile, et même la dévotion que vous pourriez avoir courrait risque de se refroidir. Dites seulement avec simplicité et humilité, car c'est l'humilité qui vient à bout de tout : *Fiat voluntas tua.*

CHAPITRE XXXIII

LVII, LVIII et LIX. (Esc.) — XXXV (Vall.)

DU GRAND BESOIN QUE NOUS AVONS DE VOIR EXAUCÉE CETTE DEMANDE
QUE NOUS FAISONS DANS LE PATER NOSTER : **PANEM NOSTRUM
QUOTIDIANUM DA NOBIS HODIE.**

SOMMAIRE. — *C'est pour nous aider à accomplir nos engagements envers Dieu que Jésus-Christ nous donne le pain de l'Eucharistie. — Excès d'amour qui éclate dans un tel don. — Douleur de la sainte à la vue des outrages auxquels Jésus-Christ est en butte dans le Sacrement de son amour. — Elle exhorte ses filles à répondre dignement à un si grand bienfait.*

Le bon Jésus, je vous l'ai dit, comprenait combien il nous était difficile de faire ce qu'il promettait en notre nom. Il savait quelle est notre misère et combien souvent nous feignons de ne pas connaître la volonté de Dieu, afin de nous y soustraire. Pesant notre faiblesse, il vit dans sa bonté, qu'un secours nous était nécessaire. Revenir sur le don déjà fait, évidemment, e'eût été nous faire tort, puisque tout notre avantage s'y trouve renfermé; mais, encore une fois, en venir à l'œuvre était difficile. Allez dire à un homme riche, habitué au bien-être, que la volonté de Dieu est qu'il veille à restreindre ses dépenses de table, afin que son prochain, mourant de faim, ait au moins du pain à manger : il trouvera mille raisons pour ne pas l'entendre ainsi, et pour tourner les choses à sa fantaisie. Allez dire à un médisant que la volonté de Dieu est qu'il

aime son prochain comme lui-même : il le souffrira impatiemment, et aucune raison ne pourra le convaincre. Allez dire à un religieux habitué à vivre dans la liberté et à prendre ses aises, qu'il doit songer à donner l'exemple et bien comprendre qu'à l'égard de cette demande du *Pater* il ne s'en tirera pas avec des paroles seulement; qu'il a juré, qu'il a promis, et que la volonté de Dieu est qu'il observe ses vœux; qu'en donnant du scandale, il leur porte une grave atteinte, bien qu'il ne les viole pas entièrement; qu'il s'est engagé à la pauvreté, et qu'il doit la pratiquer sans subterfuge; que telle est la volonté du Seigneur : il en est qu'aujourd'hui encore, vous ne pourrez amener à y conformer la leur. Que serait-ce, si le Seigneur n'eût aplani en très grande partie la difficulté, par le remède qu'il a lui-même établi? Bien peu de personnes accompliraient cette parole qu'il a dite pour nous au Père : *Fiat voluntas tua.*

Voyant le besoin où nous nous trouvions, le bon Jésus inventa un moyen admirable, où il fit bien paraître l'excès de son amour pour nous. En son nom et au nom de tous ses frères, il fit cette demande : **Donnez-nous aujourd'hui, Seigneur, notre pain de chaque jour.**

Pour l'amour de Dieu, mes sœurs, comprenons ce que demande notre bon Maître! Il est pour nous d'une importance capitale de ne point passer légèrement sur un tel sujet. Puis, ne faites aucun cas de ce que vous avez donné, puisque vous allez tant recevoir.

Voici, sauf meilleur avis, la pensée qui se présente à moi. Le bon Jésus savait ce qu'il avait donné en notre nom, et combien il nous importait de le donner; il consi-

dérait en même temps à quel point cela nous était difficile, étant ce que nous sommes et si fortement inclinés vers ce qui est bas. Il voyait de plus qu'attendu notre peu d'amour et de courage, il nous était nécessaire d'avoir comme encouragement son amour sous les yeux, non une fois, mais chaque jour. Il se détermina donc à rester avec nous. La chose étant d'une extrême gravité et d'une haute importance, il voulut qu'elle nous vint de la main même du Père éternel. Il est une même chose avec son Père, et il savait que tout ce qu'il ferait sur la terre, son Père le ratifierait dans le ciel, qu'il l'aurait même pour agréable, puisque tous deux n'ont qu'une seule volonté. Néanmoins, dans la grande humilité qu'il a en tant qu'homme, le bon Jésus, qui se savait l'objet de l'amour et des délices de son Père, voulut en quelque sorte solliciter son autorisation. Sachant la mort qui l'attendait, les humiliations, les outrages qu'il aurait à subir, il n'ignorait pas que cette demande dépassait toutes les autres.

Quel Père, ô mon Maître, nous ayant donné son fils, et un tel fils, aurait consenti, après de si cruels traitements, à le voir demeurer tous les jours parmi nous, pour y endurer de nouvelles souffrances? Aucun, Seigneur, si ce n'est le vôtre. Que vous saviez bien à qui vous vous adressiez! O Dieu! quel immense amour dans le Fils, et quel immense amour dans le Père!

De la part de notre bon Jésus, cela me surprend moins. Ayant dit : *Fiat voluntas tua*, il devait accomplir la volonté de son Père d'une manière digne de lui. Éloigné comme il l'est de nous ressembler, et sachant très bien qu'en nous aimant comme Lui-même, il accomplissait

cette volonté, il cherchait le moyen de l'accomplir le plus parfaitement possible, quoi qu'il dût lui en coûter.

Mais vous, Père éternel, comment y avez-vous consenti? Comment permettez-vous que votre Fils se trouve tous les jours en des mains si indignes? Pour une fois que vous l'avez permis, que vous y avez donné votre assentiment, vous avez vu en quel état on l'a mis. Comment votre tendresse peut-elle le voir chaque jour, oui, chaque jour, en butte à tant d'outrages? Combien n'en prodiguet-on pas aujourd'hui à ce très saint Sacrement! En combien de mains ennemies en êtes-vous venu à le contempler! Que d'irrévérences de la part de ces malheureux hérétiques!

O Monarque éternel! Comment accueillez-vous une telle demande? Comment l'exaucez-vous? Ne considérez pas l'amour qui presse votre Fils: pour accomplir parfaitement votre volonté et nous faire du bien, il se laisserait mettre en pièces chaque jour. C'est à vous d'y veiller, ô mon Souverain, car pour votre Fils, rien ne l'arrête. Pourquoi tout le bien qu'il nous fait doit-il lui coûter si cher? Parce qu'il ne répond à tout que par le silence, qu'il n'ouvre point la bouche pour ses intérêts, mais pour les nôtres seulement, ne se trouvera-t-il personne qui élève la voix en faveur de ce très aimant Agneau (a)?

Une chose m'a frappée. Dans cette seule demande,

(a) *Autorisez-moi à parler, Seigneur, puisque vous avez bien voulu en rendre capables les mortels, et permettez-moi de vous adresser ma requête. Voyez avec quelle perfection votre divin Fils vous a obéi, avec quel amour il s'est donné à nous.* (Ms. de l'Escorial.)

Notre-Seigneur redouble une même expression. Il commence par demander que ce pain nous soit donné **chaque jour**, puis il ajoute : **Donnez-le nous aujourd'hui, Seigneur**. C'est comme s'il représentait à son Père qu'il nous a été donné une première fois afin de mourir pour nous et qu'ainsi il nous appartient déjà, et comme s'il lui demandait ensuite de vouloir bien le laisser avec nous jusqu'à la fin du monde, afin de nous servir chaque jour. Qu'une telle prière vous attendrisse le cœur, mes filles, et vous enflamme d'amour pour votre Époux ! Il n'est point d'esclave qui se plaise à s'avouer tel, et voilà que notre bon Jésus paraît s'en glorifier !

O Père éternel ! De quel mérite n'est pas une pareille humilité ! Mais, je le demande, avec quel trésor acheterons-nous votre Fils ? Pour le vendre, nous savons le prix : trente deniers ! Mais pour l'acheter, il n'y a pas de prix qui suffise !

Admirez ici comment Notre-Seigneur, en tant qu'il participe à notre nature, se fait une même chose avec nous, et en tant qu'il est maître de sa volonté, représente à son Père que pouvant en disposer à son gré, il tient à nous en faire don. Il dit donc : **Notre pain**. Il ne met aucune différence entre lui et nous ; mais c'est nous qui en mettons une, en refusant de nous donner à lui chaque jour.

CHAPITRE XXXIV

LX et LXI (Esc.) — XXXVI (Vall.)

SUITE DU MÊME SUJET. PENSÉES QUI PEUVENT TRÈS UTILEMENT
OCCUPER UNE ÂME APRÈS LA COMMUNION.

SOMMAIRE. — *Ce que l'on peut entendre ici par le mot : aujourd'hui.* — *Le don de l'Eucharistie rend légères toutes nos épreuves.* — *Après un tel don, nous devons éloigner tout souci du pain matériel.* — *Effets que l'Eucharistie produit parfois sur nos corps.* — *Combien sont précieux les instants qui suivent la communion.* — *De quelle manière nous devons les mettre à profit.*

Ces mots : **chaque jour**, semblent indiquer une durée perpétuelle. Je me suis donc demandé pourquoi Notre-Seigneur, ayant dit : **chaque jour**, insiste par ces mots : **Donnez-le nous aujourd'hui, Seigneur.**

En disant qu'il est à nous **chaque jour**, Notre-Seigneur veut nous faire entendre, me semble-t-il, que nous le possédons ici-bas sur la terre, et que nous le posséderons un jour dans le ciel, si nous avons su mettre à profit sa présence parmi nous. En effet, il ne reste avec nous que pour nous aider, nous animer, nous encourager à faire cette divine volonté, dont nous avons demandé l'accomplissement en nous. Et en disant : **aujourd'hui**, il indique que sa demande n'est que pour un jour, pour la durée du monde, pas davantage. C'est bien en effet un jour que dure le monde. Quant aux infortunés qui se damnent et qui ne jouiront point de Dieu dans l'autre

vie, s'ils se laissent vaincre, ce n'est pas la faute de Notre-Seigneur, qui ne cesse de les encourager jusqu'à la fin du combat. Ils ne pourront pas davantage s'excuser ou se plaindre du Père éternel, comme s'il les avait privés de son Fils au moment où ils en avaient le plus de besoin.

Notre-Seigneur demande donc à son Père que puisqu'il ne s'agit que d'un jour, il veuille bien lui permettre de le passer dans la servitude. Donné et envoyé au monde par la seule volonté de son Père, il veut maintenant, par la sienne propre, ne pas nous abandonner, mais demeurer avec nous en ce monde, pour le plus grand bonheur de ses amis et le tourment de ses ennemis (1). Et c'est une demande nouvelle qu'il fait pour aujourd'hui seulement, car, je le répète, ce Pain sacré nous avait déjà été accordé pour toujours. Je veux dire que l'Humanité du Sauveur, notre soutien, notre vraie manne, nous avait déjà été donnée.

J'ajoute qu'au très saint Sacrement, nous trouvons Jésus-Christ sous la forme que nous désirons, et, à moins qu'il n'y ait de notre faute, nous sommes assurés de ne pas mourir de faim. De quelque manière que l'âme souhaite se nourrir, elle rencontrera là saveur et consolation. Point de privation, de peine, de persécution qui ne lui devienne facile à supporter, une fois qu'elle aura goûté celles que Notre-Seigneur lui-même a souffertes.

Avec notre divin Maître, demandez, mes filles, au Père céleste qu'il vous laisse aujourd'hui votre Époux, et que jamais vous ne soyez privées de lui en ce monde. Pour

(1) Ces derniers mots : *et le tourment de ses ennemis*, se trouvent raturés au manuscrit original.

modérer un si grand bonheur, il suffit qu'il se dissimule sous les accidents du pain et du vin ; pour qui n'a d'autre amour et d'autre consolation que lui, c'est un bien grand tourment. Suppliez-le du moins, qu'il ne vous manque jamais, et qu'il vous donne les dispositions nécessaires pour le recevoir dignement.

Quant au pain matériel, vous qui vous êtes abandonnées avec une sincérité entière à la volonté de Dieu, ne vous en mettez pas en peine, j'entends au moment de la prière, car vous traitez alors de choses plus importantes. Il y a d'autres temps auxquels vous pourrez travailler et gagner de quoi vous nourrir. Du reste, ne vous y appliquez jamais avec contention. Que le corps travaille — il est très juste que vous pourvoyiez à vos besoins, — mais que l'âme se repose. Comme il a déjà été dit fort au long, laissez à votre Époux le soin de vous nourrir, il ne manquera jamais d'y veiller.

Lorsqu'un domestique entre au service d'un maître, il s'applique à le satisfaire en tout ; mais le maître, de son côté, est obligé de nourrir le domestique tout le temps que celui-ci passe dans sa maison et demeure à son service. J'excepte le cas où le maître deviendrait si pauvre, qu'il ne pourrait plus subvenir ni à l'entretien de son serviteur, ni au sien propre. Mais ce cas ne peut se présenter pour nous : toujours notre Maître sera riche et puissant. Le serviteur aurait mauvaise grâce à demander à son maître la nourriture dont il a besoin ; il sait très bien que son maître y veille et y veillera toujours, et c'est avec raison que celui-ci pourrait lui enjoindre de s'employer à le servir et à le contenter, en laissant de côté

cette préoccupation déplacée, parce qu'elle lui fait remplir ses fonctions tout de travers. Ainsi, mes sœurs, s'inquiète qui voudra de demander le pain matériel ! Pour nous, demandons au Père éternel de recevoir notre Pain céleste en de telles dispositions, que si les voiles dont il s'enveloppe empêchent nos yeux corporels de le contempler, il se découvre du moins à ceux de notre âme et daigne se révéler à elle. C'est là une bien autre nourriture, toute de joie et de délices, et qui soutient très réellement la vie (a).

Pensez-vous, en effet, que cet aliment sacré ne soutienne pas aussi nos corps et ne soit même un remède efficace aux maux physiques ? Pour moi, je sais qu'il en est ainsi, et je connais une personne (1) sujette à de graves maladies, qui, éprouvant souvent de vives douleurs, se les sentait enlever comme avec la main après la communion, au point de se trouver en parfaite santé. Cela lui arrivait très ordinairement, alors pourtant que ses maux étaient manifestes et qu'à mon avis, il lui eût été impossible de les feindre. Les merveilles qu'opère ce Pain sacré dans ceux qui le reçoivent dignement sont notoires aussi, j'en ometts

(a) *Quant à la nourriture destinée à soutenir notre existence, croyez-m'en, nous la désirerons et nous la demanderons plus souvent que nous ne voudrions, même sans nous en apercevoir. Nul besoin qu'on nous y fasse songer. Je le répète, la pente fâcheuse que nous avons aux choses basses nous en fera souvenir plus que nous ne le voudrions. Ne portons donc volontairement nos préoccupations que vers les objets que j'ai dit. Quand nous les aurons obtenus, rien ne nous manquera.* (Ms. de l'Escurial.)

(1) La sainte elle-même.

un grand nombre, que je pourrais rapporter concernant cette personne. J'étais à même de les connaître, et je sais qu'il n'y a rien là que d'exact. Le Seigneur, il est vrai, lui avait donné une foi si vive, que lorsqu'elle entendait dire à quelques-uns qu'ils eussent bien désiré vivre au temps où Jésus-Christ, notre Trésor, était sur la terre, elle riait à part soi, se disant : Puisqu'il est aussi réellement présent au très saint Sacrement qu'il l'était alors au milieu des hommes, que veulent-ils de plus ? Je sais en outre que pendant bien des années cette même personne, sans être très parfaite, ranimait tellement sa foi au moment de la communion, qu'elle croyait voir des yeux du corps Notre-Seigneur entrer dans l'hôtellerie de son âme. Certaine que ce divin Maître franchissait alors le seuil de cette pauvre demeure, elle congédiait autant qu'il lui était possible toutes les choses extérieures, pour se retirer là avec lui, et s'efforçait de recueillir tous ses sens afin de leur faire connaître le bien précieux qu'elle possédait : je veux dire, afin qu'ils n'empêchassent point son âme de le connaître. Elle se voyait aux pieds de Notre-Seigneur, et elle y pleurait avec Madeleine, tout comme si elle l'eût contemplé des yeux du corps dans la maison du pharisien. Lors même qu'elle ne sentait point de dévotion, la foi lui disait qu'il était bien là.

Et en effet, à moins de nous rendre volontairement stupides et d'aveugler notre esprit, le doute est impossible. Ce n'est plus ici un travail de l'imagination, comme lorsque, nous représentant Notre-Seigneur attaché à la croix ou dans quelque autre mystère de sa passion, nous nous le figurons tel qu'il était en ces divers états. Ici, c'est la réa-

lité, l'absolue vérité. Il n'y a plus à aller chercher Jésus-Christ ailleurs et loin de nous. Nous le savons, tant que la chaleur naturelle n'a pas consumé les accidents du pain, le bon Jésus est avec nous. Approchons-nous donc de lui. Lorsqu'il vivait sur la terre, il guérissait les malades par le seul contact de ses vêtements : comment douter, si nous avons la foi, qu'il ne fasse des miracles en notre faveur, tandis qu'il est si intimement présent en nous ? Comment douter que, se trouvant dans notre maison, il ne nous accorde ce que nous lui demanderons ? Sa Majesté n'a pas coutume de mal payer son séjour à l'hôtellerie de notre âme, lorsqu'Elle y reçoit bon accueil.

Éprouvez-vous de la peine de ne pas contempler Notre-Seigneur des yeux du corps, dites-vous que ce n'est pas ce qui nous convient actuellement. Autre chose est de le voir dans son état glorieux, autre chose de le voir tel qu'il vivait sur la terre. Notre faiblesse naturelle est si grande que s'il se montrait glorieux, nul n'en pourrait soutenir la vue, et c'en serait fait du monde lui-même, car personne ne voudrait plus y rester. En voici la raison. Contemplant cette éternelle Vérité, nous verrions en même temps que tout ce que nous estimons en ce monde n'est que mensonge et plaisanterie. Et comment, à la vue d'une Majesté si auguste, une pauvre pécheresse comme moi, qui l'ai tant offensée, oserait-elle l'approcher de si près ? Du moins, sous les apparences du pain notre Souverain est abordable. Quand le roi se déguise, nous osons mettre de côté tous ces égards et tous ces respects qu'on a coutume d'observer en lui parlant. Son déguisement même semble le mettre dans l'obligation de le souffrir.

Et qui donc oserait approcher de son Dieu, alors qu'il découvre en soi tant de tiédeur, tant d'indignité, tant d'imperfections? Oh! que nous savons peu ce que nous demandons, et que, dans sa sagesse, il a mieux arrangé les choses! A ceux qu'il sait devoir profiter de sa présence, il daigne se découvrir, et s'il ne se fait pas voir à eux des yeux du corps, il trouve bien des manières de se montrer à leur âme, soit par de grands sentiments intérieurs, soit par d'autres voies.

Restez volontiers avec lui, mes sœurs, et ne perdez pas un temps aussi précieux pour négocier vos intérêts que celui qui suit la communion. Si l'obéissance vous appelle ailleurs, faites en sorte de laisser votre âme avec Notre-Seigneur. Mais si vous portez aussitôt vos pensées sur un autre objet, si vous ne faites nul cas et ne tenez aucun compte de sa présence au dedans de vous, comment se fera-t-il connaître à votre âme (a)? C'est un temps excellent que celui-là pour recevoir les enseignements de notre Maître: Écoutons-le, puis baisons-lui les pieds, en reconnaissance de ce qu'il a bien voulu nous instruire, et supplions-le de ne pas nous quitter.

S'il est louable de faire ces demandes lorsque vous êtes devant une image de Jésus-Christ, dès lors que vous vous trouvez en sa propre présence, ce serait une folie de laisser là sa personne pour regarder son portrait. Et

(a) *Il est votre maître : il vous instruira sans même que vous vous en aperceviez. Mais si vous portez aussitôt votre pensée ailleurs, si vous vous souciez aussi peu de sa présence que si vous ne l'aviez pas reçu, ne vous plaignez pas de lui, plaignez-vous de vous-mêmes.*
(Ms. de l'Escurial.)

n'en serait-ce pas une si, recevant la visite d'une personne extrêmement chère dont nous aurions le portrait, nous refusions de nous entretenir avec elle, pour aller nous entretenir avec son portrait ? Mais savez-vous quand ce genre d'entretien devient excellent et me procure à moi-même la plus grande consolation ? C'est quand le Bien-Aimé est absent et trouve bon de nous le faire sentir par de grandes sécheresses. Quelle joie, alors, d'avoir sous les yeux l'image de Celui que nous avons tant de raisons d'aimer ! Pour moi, je voudrais la rencontrer toujours, de quelque côté que je tourne les yeux. Et quel objet plus noble et plus charmant peut fixer nos regards, que Celui qui nous porte tant d'amour et renferme en soi tous les biens ? Oh ! qu'ils sont malheureux, ces hérétiques qui, par leur faute, ont perdu cette consolation avec tant d'autres !

Lors donc que vous venez de recevoir Notre-Seigneur, et que vous avez sa personne même présente en vous, fermez les yeux du corps, ouvrez ceux de l'âme, et regardez dans votre cœur. Je vous le dis, je vous le répète, et je voudrais vous le redire bien des fois encore : si vous prenez l'habitude d'en agir ainsi chaque fois que vous communiez, si vous conservez votre conscience si pure qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, le divin Maître ne se dissimulera pas tellement, qu'il ne se révèle à vous de bien des manières, et à proportion du désir que vous aurez de le voir. Vous pourrez même le désirer avec tant d'ardeur, qu'il se découvrira entièrement à vous.

Mais si nous ne faisons aucun cas de lui, si, aussitôt

après l'avoir reçu, nous le quittons pour nous occuper de choses vulgaires, que doit-il faire ? Doit-il nous forcer à porter sur lui nos regards, et vouloir malgré tout se dévoiler à nous ? Non, sans doute. Quand il s'est montré aux hommes à découvert et leur a dit clairement qui il était, il en a été bien traité, vraiment ! Qu'il fut petit le nombre de ceux qui crurent en lui ! Il use déjà d'une bien grande miséricorde envers nous en voulant que nous soyons assurés de sa présence au très saint Sacrement. Pour ce qui est de se montrer à découvert, de communiquer ses grandeurs, de faire part de ses trésors, c'est une faveur qu'il réserve à ceux qui le désirent ardemment, parce qu'ils sont ses vrais amis.

Je vous le déclare, quiconque n'est pas de ce nombre et ne s'approche pas de lui pour le recevoir en qualité d'ami, après avoir fait pour s'y disposer les efforts en son pouvoir, qu'il ne le presse point de se révéler à son âme. En a-t-il le droit, celui qui soupire après le moment où il sera quitte de l'obligation imposée par l'Église, qui se hâte de sortir de la maison de Jésus-Christ et ne pense qu'à se défaire de lui ? A la manière dont il se livre aux affaires, aux occupations, aux embarras du monde, on dirait qu'il met toute la diligence possible à chasser du logis Celui qui en est pourtant le véritable Maître.

CHAPITRE XXXV

LXII (Esc.) — XXXVII (Vall.)

FIN DU MÊME SUJET. ÉLÉVATION AU PÈRE ÉTERNEL.

SOMMAIRE. — *De la communion spirituelle. — La sainte engage ses filles à s'unir à elle pour élever la voix en faveur de Jésus-Christ caché sous les voiles eucharistiques. — Elle s'adresse au Père Éternel et lui représente les profanations dont le corps de son Fils est l'objet de la part des hérétiques. — Elle le conjure de mettre fin à tant de maux et d'apaiser la tempête qui agite le vaisseau de l'Église.*

Je me suis beaucoup étendue, et cependant, à propos de l'oraison de recueillement, j'avais montré déjà combien il nous est utile d'entrer ainsi en nous-mêmes pour y rester seul à seul avec Dieu. J'ajoute encore ceci.

Lorsque vous entendrez la messe sans communier, faites-le spirituellement, et recueillez-vous ensuite au dedans de vous-mêmes, car cette pratique est d'un grand fruit. L'amour de notre Maître pénètre ainsi profondément dans l'âme. Quand on se dispose à recevoir, jamais ce divin Maître ne manque de donner, et cela de bien des manières qui échappent à notre esprit. C'est ce qui se passe quand on s'approche du feu. Le feu a beau être très ardent, si vous vous tenez à distance et sans lui présenter vos mains, vous ne vous réchauffez guère, seulement vous avez moins froid que dans une pièce sans feu. Mais approchez-vous, ce sera tout autre chose. De même, que

l'âme soit bien disposée — je veux dire qu'elle ait le désir de chasser le froid qui l'engourdit — et qu'elle demeure un peu auprès de Jésus-Christ, la voilà réchauffée pour plusieurs heures.

Si au premier abord vous ne vous trouvez pas bien de cette pratique, prenez garde, mes sœurs, que cela ne vienne d'un serrement de cœur et d'une angoisse dont le démon serait l'auteur. Sachant le dommage qui lui en reviendra, il voudra vous faire accroire que vous trouverez plus de dévotion en d'autres pratiques. N'abandonnez pas celle-là, et prouvez ainsi à Notre-Seigneur que vous l'aimez. Souvenez-vous qu'il y a peu d'âmes qui l'accompagnent et le suivent dans les souffrances, et sachez endurer quelque chose pour son amour : il ne manquera pas de vous en récompenser. Songez aussi combien de gens, non seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais le chassent discourtoisement de chez eux. Il faut bien souffrir un peu pour lui montrer que nous avons le désir de le voir. Et puisqu'il souffre tout, qu'il est prêt à tout souffrir, pour rencontrer une seule âme qui le reçoive et le retienne chez elle avec amour, soyez-vous-même cette âme. S'il n'en trouvait aucune, à quel titre son Père éternel lui permettrait-il de demeurer parmi nous ? Mais ce divin Père est si bon ami avec ses amis, et si bon maître pour ses serviteurs, il connaît si bien d'ailleurs les désirs de son Fils, qu'il ne veut pas empêcher une œuvre de telle excellence, et où éclate d'une manière si admirable l'amour que ce cher Fils porte à son Père.

Père saint, qui êtes dans les cieux ! Il était évident que vous ne rejetteriez pas une demande si avantageuse pour

nous, et puisque vous l'avez agréée, que vous y avez consenti, il est juste, je le disais tout à l'heure, que quelqu'un élève la voix en faveur de votre Fils, toujours muet pour lui-même (1). Eh bien! que ce soit nous, mes filles! C'est de la hardiesse sans doute, étant ce que nous sommes. Mais, appuyées avec confiance sur le commandement que Notre-Seigneur nous a fait de demander, adressons au nom du bon Jésus nos supplications à la divine Majesté. Représentons au Père céleste qu'en accordant aux pécheurs un pareil bienfait, son Fils a poussé l'amour jusqu'à ses dernières limites; supplions sa bonté de ne pas permettre, de ne pas souffrir, qu'on le maltraite à ce point. Et puisque son saint Fils nous a fourni un si excellent moyen de l'offrir lui-même sans cesse en sacrifice, demandons qu'une offrande si précieuse arrête les maux affreux dont nous sommes témoins, je veux dire ces profanations commises par les malheureux luthériens dans les endroits où repose le très saint Sacrement: la destruction des églises, le massacre de tant de prêtres, l'absence de sacrements!

Que vois-je, mon Seigneur et mon Dieu! Ou faites finir le monde, ou portez remède à de si grands maux! Non, il n'est point de cœurs qui puissent soutenir un pareil spectacle, pas même les nôtres, à nous qui sommes si misérables! Je vous en supplie, Dieu éternel, vous-même ne le souffrez pas davantage. Arrêtez cet incendie, Seigneur! Si vous le voulez, vous le pouvez. Considérez que votre Fils est encore dans le monde. Par respect pour lui, que tant

(1) Ces derniers mots: « toujours muet pour lui-même », sont raturés au manuscrit original.

d'infamies, d'abominations, de souillures, prennent fin ! Il est indigne de sa beauté, de sa pureté, d'habiter un séjour où se commettent de telles abominations. Faites-le, non pour nous, Seigneur, nous ne le méritons pas, mais pour votre Fils ! Vous supplier de le retirer du milieu de nous, nous ne l'osons. Que deviendrions-nous sans lui ? Si quelque chose peut apaiser votre colère, c'est de voir ici-bas cet adorable gage. Mais il doit y avoir, ô Seigneur de mon âme, un remède à tant de maux. Daignez l'appliquer, je vous en conjure !

O mon Dieu ! que ne m'est-il donné de vous importuner à l'excès en ce moment ! Que ne vous ai-je assez généreusement servi pour avoir le droit de solliciter de vous en retour une aussi grande faveur, de vous qui ne laissez pas le moindre service sans récompense ! Mais je n'ai pas ce droit, Seigneur. C'est plutôt moi, peut-être, qui ai provoqué votre colère, moi qui, par mes péchés, ai causé tous ces maux ! Que me reste-t-il, ô mon Créateur, sinon de vous offrir ce Pain sacré, de vous le rendre après l'avoir reçu de vous, de vous supplier, par les mérites de votre Fils, de m'accorder une grâce qu'il m'a méritée de tant de manières ? C'est assez, Seigneur, c'est assez ! Faites que cette mer agitée s'apaise, que le vaisseau de l'Église échappe à une si furieuse tempête. Sauvez-nous, Seigneur, car nous périssons !

CHAPITRE XXXVI

LXIII, LXIV et LXV (Esc.) — XXXVIII (Vall.)

EXPLICATION DE CES PAROLES : **DIMITTE NOBIS DEBITA NOSTRA.**

SOMMAIRE. — *Nécessité du pardon des offenses. — Combien dans le monde on sait peu ce que c'est que le véritable honneur. — Erreur où tombent à ce sujet les religieux eux-mêmes. — L'oubli des injures est la vraie marque qui distingue les faveurs divines.*

Notre bon Maître l'a vu, grâce à cet aliment céleste, tout nous est devenu facile 'pourvu qu'il n'y ait pas de notre faute, et nous sommes en état d'accomplir la demande adressée par nous à son Père : que sa volonté se fasse en nous. Maintenant il le prie de nous pardonner nos offenses, parce que nous pardonnons nous-mêmes. Poursuivant donc la prière qu'il nous enseigne, il dit : **Et pardonnez-nous nos offenses, Seigneur, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.**

Remarquons, mes sœurs, qu'il ne dit pas : **comme nous pardonnerons.** C'est afin que nous sachions bien que pour quiconque a demandé un don aussi précieux que le précédent, et qui a soumis sa volonté à celle de Dieu, ce pardon doit être chose faite. Il dit donc : **Comme nous pardonnons.** Ainsi, celui qui aura dit sincèrement au Seigneur : *Fiat voluntas tua*, doit avoir tout pardonné, ou du moins avoir pris la résolution de le faire.

La raison pour laquelle les saints se réjouissaient dans les injures et les persécutions, c'est qu'elles leur fournissaient quelque chose à offrir au Seigneur quand ils lui demandaient des grâces. Mais que pourra bien offrir une créature aussi pauvre que moi, qui a eu si peu à pardonner dans sa vie, et qui a tant besoin qu'on lui pardonne (1)? C'est un point, mes sœurs, qui mérite une sérieuse attention. Quoi ! demander une chose aussi considérable, aussi importante que celle du pardon de nos offenses par Notre-Seigneur, d'offenses qui méritaient le feu éternel, et cela en retour d'un acte aussi misérable que celui du pardon que nous accordons nous-mêmes ! Pour ma part, Seigneur, j'ai même si peu à vous offrir de ces actes sans valeur, que c'est gratuitement que vous avez à me pardonner. Combien votre miséricorde trouve ici lieu de s'exercer ! Soyez béni de souffrir mon extrême pauvreté ! Étant ce que je suis, et à ce point dépourvue de tout bien, je me trouve hors d'état de bénéficier de ce que votre Fils promet au nom de tous (2). Y aurait-il, ô mon Maître, une personne qui se trouvât en pareille situation que moi, et qui, de plus, ne fût pas encore bien pénétrée de cette vérité ? S'il en est une, je lui demande en votre nom d'y penser sérieusement et de ne faire aucun cas de ces petits riens que l'on décore du nom d'affronts. Vraiment, avec nos points d'honneur, nous ressemblons à ces enfants qui construisent des maisonnettes avec des brins de paille !

Oh ! s'il nous était donné, mes sœurs, de savoir ce que

(1) Ici commence un passage qui se trouve raturé au manuscrit original.

(2) Ici se termine le passage raturé.

c'est que l'honneur, et en quoi consiste la perte de l'honneur ! Ce n'est pas à vous que je m'adresse en ce moment, car il serait bien malheureux que nous ne l'eussions pas encore compris. C'est à moi-même que je parle, au temps où je tenais à l'honneur, sans savoir ce que c'était, et où je marchais, comme l'on dit, par les sentiers battus. De quoi, hélas ! me tenais-je offensée ? J'en rougis quand j'y pense, et pourtant, je n'étais pas du nombre des plus susceptibles en cette matière. Mais je me trompais sur le point capital, parce que je ne donnais pas mon attention et mon estime à l'honneur vraiment profitable, je veux dire à celui qui profite à l'âme. Oh ! qu'il a parlé juste, celui qui a dit qu'honneur et profit ne vont pas de compagnie ! Je ne sais s'il l'a dit dans ce sens. Ici, néanmoins, sa parole se trouve vraie au pied de la lettre, car il est impossible que le profit de l'âme et ce que le monde appelle honneur se rencontrent jamais. Qu'il est effrayant de voir le monde marcher en sens tout contraire de cette vérité ! Béni soit le Seigneur, qui nous a fait la grâce d'en sortir (a) !

Dites-vous bien, mes filles, que le démon ne nous oublie pas. Jusque dans les monastères il invente des points d'honneur, il établit des lois, d'après lesquelles, en fait de dignités, l'on monte et l'on descend tout comme dans le monde. Les savants suivent les degrés de leur

(a) *Plaise à la divine Majesté que ce mal soit toujours aussi loin de cette maison qu'il l'est actuellement ! Dieu nous préserve des monastères où il existe des points d'honneur ! Jamais Dieu n'y est fort honoré.* (Ms. de l'Escurial.)

science. Je ne m'y connais pas, mais celui qui a occupé une chaire de théologie ne descend pas, je pense, à une chaire de philosophie, parce que le point d'honneur veut que l'on monte et non que l'on descende. Alors même que l'obéissance lui en ferait un devoir, il verra là un affront. D'autres prendront sa cause en main et soutiendront que c'est lui faire injure; le démon, survenant, fournira des raisons pour prouver que, même d'après la loi de Dieu, ce savant n'a pas tort. Quelque chose de semblable se passe parmi nous. La religieuse qui a été prieure n'est plus apte à remplir un office moins élevé. Nous considérons l'ancienneté, et nous n'avons garde de la mettre en oubli. Quelquefois même nous nous en faisons un mérite, parce que c'est un point de régularité. En vérité, il y a de quoi rire, ou plutôt de quoi pleurer. La régularité demande-t-elle donc qu'on mette de côté l'humilité? Ce qu'elle demande, c'est que l'ordre soit gardé, mais évidemment je ne dois pas, lorsqu'il s'agit de prévenances à me rendre, être tellement jalouse du bon ordre, que je tienne plus à ce point de régularité qu'à beaucoup d'autres, que je ne garde peut-être qu'imparfaitement. Ne faisons pas consister toute la perfection dans l'observation de ce seul point : d'autres y veilleront, si nous ne nous en mettons pas en peine. Le fond de l'affaire, c'est que, toujours portés à monter — bien que ce ne soit point ainsi que l'on arrive au ciel, — nous voudrions ne jamais descendre.

O Seigneur! Seigneur! n'êtes-vous pas notre modèle et notre maître? Oui, assurément. Eh bien! où avez-vous mis votre honneur, vous, mon Dieu, qui êtes pour nous la

source du souverain honneur? Le vôtre, vous ne l'avez point perdu, certes, pour vous être humilié jusqu'à la mort. Par là, au contraire, vous nous avez acquis à tous le véritable honneur.

Oh! pour l'amour de Dieu, prenons garde, mes sœurs! C'est vouloir s'égarer que de faire fausse route dès les premiers pas. [Pour le moment, grâce à Dieu, il n'en est rien, et ce que je dis ne doit pas être appliqué à ce couvent; ce serait le calomnier, car la religieuse qui a été prieure est celle qui s'humilie ensuite davantage. Je parle de ce qui arrive en général dans les monastères, et je crains que le démon ne nous tente de ce côté. A mon avis, il y a là un grand péril (1).]

Dieu veuille que des âmes ne viennent pas à se perdre, pour avoir voulu garder ces détestables points d'honneur, faute de comprendre en quoi consiste l'honneur véritable! Et dire qu'après cela, nous croirons faire beaucoup en pardonnant un de ces petits riens qui ne sont ni un affront, ni une injure, ni quoi que ce soit; et, comme si nous avions fait une belle action, nous viendrons demander à Dieu qu'il pardonne, parce que nous avons pardonné. Faites-nous comprendre, ô mon Dieu, que nous ne nous entendons pas nous-mêmes, que nous nous présentons devant vous les mains vides, et pardonnez-nous par votre seule miséricorde. Du moment que tout passe et que le châtement est éternel, en toute vérité, Seigneur, je ne vois rien qui puisse dignement vous être présenté en vue d'obtenir pareille faveur. Vous ne pou-

(1) Copie de Tolède.

vez l'accorder qu'en considération de Celui qui vous implore (1).

Mais combien faut-il que le Seigneur mette à haut prix cet amour mutuel ! Le bon Jésus, en effet, aurait pu présenter à son Père d'autres œuvres, et dire : Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous faisons une rigoureuse pénitence, parce que nous récitons de longues prières, parce que nous jeûnons, parce que nous avons tout quitté pour vous, parce que nous vous aimons d'un grand amour. Il ne dit pas non plus : parce que nous sommes prêts à donner notre vie pour vous, ni bien d'autres choses qu'il aurait pu dire, mais seulement : parce que nous pardonnons. C'est peut-être parce qu'il n'ignore pas à quel point nous sommes attachés à ce maudit honneur. Sachant qu'en faire le sacrifice est la chose la plus difficile à obtenir de nous, comme aussi la plus agréable à son Père, il la lui offre en notre nom (2).

Remarquez, mes sœurs, qu'en disant : **comme nous pardonnons**, il regarde la chose comme faite, je vous l'ai déjà dit. Ainsi examinez bien si, au sortir des grâces que Dieu accorde dans l'oraison que j'appelle contemplation parfaite, votre âme est entièrement décidée à pardonner et si, quand l'occasion s'en présente, elle pardonne effectivement quelque injure que ce puisse être, si grave soit-elle. Je ne parle pas de ces riens auxquels on donne le nom d'injures ; ils n'arrivent même pas jusqu'à une âme

(1) Ces deux dernières phrases sont raturées au manuscrit original.

(2) Ces mots : *comme aussi la plus agréable à son Père*, sont également raturés au manuscrit original. A ce qui suit la sainte elle-même a donné ce titre en marge : « *Efetos que deja el buen espiritu*. Effets produits par le bon esprit. »

que Dieu approche de lui par une oraison si élevée. Cette âme est aussi indifférente à l'estime qu'au mépris. J'ai mal dit. Elle n'y est pas indifférente : l'honneur l'afflige beaucoup plus que le déshonneur, et une grande jouissance accompagnée de repos lui pèse plus que les souffrances. Une fois que le Seigneur l'a réellement mise dès ici-bas en possession de son royaume, elle ne veut plus du royaume de ce monde ; elle comprend que pour arriver à régner d'une manière plus haute, le véritable chemin, c'est la souffrance. L'expérience lui a montré le grand profit qu'elle en retire et combien une âme avance quand elle souffre pour Dieu. Il est rare, en effet, que Notre-Seigneur fasse goûter de si grandes délices à d'autres qu'à ceux qui, de bon cœur, ont porté pour son amour beaucoup d'épreuves. Les croix des contemplatifs, je l'ai dit plus haut, sont très pesantes ; aussi le Seigneur choisit-il pour les porter des personnes éprouvées.

Sachez-le, mes sœurs, ces âmes, qui ont si bien compris le néant de tout, ne s'arrêtent guère à ce qui passe. Si, par un premier mouvement, elles s'affligent d'une grande injure, d'une pesante croix, cette amertume s'est à peine fait sentir à leur cœur, que la raison, venant à leur secours, lève à son tour l'étendard, et la joie qu'elles éprouvent en voyant que le Seigneur leur donne le moyen d'obtenir de lui, en un jour, plus de grâces et de faveurs éternelles qu'elles n'en auraient peut-être obtenu en dix ans de souffrances de leur choix, fait évanouir presque entièrement ce premier mouvement de peine.

Ceci, je le sais, est très ordinaire. J'ai été en relation avec beaucoup de contemplatifs, et j'ai acquis la certi-

tude que c'est bien ainsi que les choses se passent. Autant d'autres estiment l'or et les bijoux, autant ceux-ci estiment et désirent les souffrances, sachant très bien que c'est par là qu'ils s'enrichiront. Ces personnes sont très éloignées d'avoir bonne opinion d'elles-mêmes en quoi que ce soit ; elles sont charmées qu'on connaisse leurs péchés, et elles se plaisent à les dire, quand elles voient qu'on a d'elles une opinion favorable. Elles sont dans les mêmes dispositions en ce qui regarde la naissance, parce qu'elles comprennent parfaitement que cet avantage ne leur sera d'aucune utilité dans le royaume qui ne finira point. Si elles sont bien aises d'être d'une race illustre, c'est seulement lorsque cela peut être utile au service de Dieu. Hors ce cas, elles souffrent d'être tenues pour ce qu'elles ne sont pas, et c'est sans peine, avec plaisir même, qu'elles rétablissent la vérité. De fait, les âmes à qui Dieu fait don de cette profonde humilité et de ce grand amour, se sont tellement oubliées elles-mêmes pour songer uniquement à sa plus grande gloire, qu'elles ne peuvent même se persuader que les autres soient sensibles aux injures et aux mauvais traitements, et qu'ils s'en tiennent offensés.

Ce dernier effet dénote des personnes déjà avancées dans la perfection et à qui le Seigneur fait très ordinairement la faveur de les approcher de lui par la contemplation parfaite. Mais quant au premier point, qui consiste à être résolu de supporter patiemment les injures malgré la peine qu'on en ressent, je dis que quiconque est favorisé d'une oraison allant jusqu'à l'union, en vient là en très peu de temps. S'il n'éprouve pas ces effets, si l'orai-

son ne les fait point croître en lui, il doit croire que ce qu'il prenait pour union n'était pas une faveur de Dieu, mais une illusion, une fausse douceur que le démon lui procurait pour le porter à se croire plus favorisé que les autres. Il peut se faire qu'au début, quand l'âme commence seulement à recevoir ces grâces, elle n'obtienne pas aussitôt une si grande vigueur, mais je dis que si elle continue à les recevoir, elle se fortifiera en très peu de temps, sinon dans les autres vertus, du moins dans celle du pardon des offenses.

Pour moi, je ne puis croire qu'une âme qui approche de si près la divine Miséricorde, qui apprend là sa misère et ce que Dieu lui a pardonné, ne pardonne sur-le-champ avec une entière facilité et ne soit toute disposée à traiter amicalement celui qui l'a offensée. A la vue des consolations et des grâces qu'elle a reçues de Dieu, et qui sont à ses yeux un gage du grand amour qu'il lui porte, elle se réjouit d'avoir une occasion de lui témoigner quelque peu l'amour qu'elle a pour lui.

Je le répète, je connais un grand nombre de personnes que le Seigneur a favorisées de dons surnaturels, qu'il a élevées à cette oraison, à cette contemplation dont j'ai parlé; je vois en elles d'autres défauts, d'autres imperfections, mais chez aucune je n'ai remarqué celle-là, et je ne crois pas qu'elle puisse exister, si les grâces dont il s'agit sont réellement de Dieu. Que celui qui en reçoit de très relevées examine donc si les effets dont je parle vont croissant en lui. Si ces effets n'existent pas, qu'il craigne beaucoup, et se dise que ces consolations ne viennent pas de Dieu, car Dieu enrichit toujours l'âme qu'il visite, ceci

est hors de doute. Les faveurs et les délices passent promptement, mais on a tout le temps ensuite d'en reconnaître l'origine par les avantages dont l'âme reste enrichie. C'est parce que le bon Jésus sait tout cela, qu'il ne craint pas de dire à son divin Père que **nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.**

CHAPITRE XXXVII

LXV (Esc.) — XXXIX (Vall.)

DE L'EXCELLENCE DU **PATER NOSTER** ET DES NOMBREUX SUJETS
DE CONSOLATION QUE NOUS Y TROUVONS.

SOMMAIRE. — *Le Pater répond au besoin de toutes les âmes, quelque degré qu'elles aient atteint dans la vie spirituelle. — Sincérité avec laquelle nous devons traiter avec Dieu. — Jésus-Christ rappelle aux âmes favorisées de grandes grâces qu'elles ont encore des ennemis à combattre. — Ces âmes ont plus besoin que les autres d'être sur leurs gardes et d'implorer le secours de leur Père céleste.*

Quelle sublimité de perfection dans cette prière évangélique! Pourrons-nous assez en bénir le Seigneur? Qu'elle porte bien le cachet de l'excellent Maître qui l'a composée! Chacune de nous, mes filles, peut s'en servir à son gré. J'admire vraiment qu'en si peu de paroles toute la contemplation et toute la perfection se trouvent renfermées. Il semble que nous n'ayons pas besoin d'étudier d'autre livre que celui-là. Notre-Seigneur, en effet, vient de nous enseigner toute la voie de l'oraison jusqu'à la contemplation la plus élevée, en commençant par l'oraison mentale, et en passant par celles de quiétude et d'union. Si j'avais le talent d'écrire, je pourrais, sur un fondement si solide, établir tout un grand traité de l'oraison.

A présent Notre-Seigneur commence à nous faire com-

prendre les effets que produisent ces faveurs quand elles viennent véritablement de lui : c'est ce que vous avez vu déjà. Je me suis demandé pourquoi, sur des matières si hautes et si cachées, il ne s'était pas expliqué plus clairement, de manière à les mettre à la portée de tous, et voici la raison qui s'est présentée à mon esprit. Comme il destinait cette prière à tout le monde, son but, en y laissant une certaine obscurité, a été que chacun pût s'en servir pour demander les grâces qu'il voudrait, et que chacun aussi, pensant la bien entendre, y trouvât une source de consolation. De la sorte, les contemplatifs, qui ne désirent rien de ce qui est sur la terre, et les personnes qui se sont données à Dieu sans réserve, demandent les faveurs célestes qui, par la bonté divine, peuvent se recevoir ici-bas. Ceux qui vivent dans le monde et qui doivent y mener une vie conforme à leur état, demandent le pain destiné à les nourrir, eux et leur famille, avec les autres choses dont ils ont besoin, et leur demande est aussi juste que sainte. Mais, remarquez-le, les deux demandes qui concernent, l'une le don de notre volonté à Dieu, l'autre le pardon des injures, nous regardent tous indistinctement. Il est vrai qu'il y a dans la manière de les accomplir des degrés divers, ainsi que je l'ai dit déjà. Les parfaits donneront leur volonté comme les parfaits la donnent, et ils pardonneront aussi d'une manière parfaite.

Pour nous, mes sœurs, faisons de notre mieux. Notre-Seigneur reçoit tout. Il a fait en notre nom une sorte de pacte avec son Père éternel. C'est comme s'il avait dit : Faites ceci, Seigneur, et mes frères feront cela. Or, nous

sommes bien assurées que ce divin Père ne manquera pas aux conventions prises. Oh ! quel bon payeur que notre Dieu ! Et qu'il sait bien excéder la mesure !

Il pourra même nous arriver un jour de dire cette prière de telle sorte, que, voyant notre sincérité et notre ferme résolution de tenir ce que nous promettons, il nous comblera de richesses. Il aime extrêmement la loyauté. Lorsqu'on y va avec lui simplement et franchement, qu'on ne songe pas à dire une chose quand on en pense une autre, il donne toujours plus qu'on ne lui demande.

Notre bon Maître savait tout cela. Il savait que ceux qui arriveraient à demander parfaitement, atteindraient un degré très élevé de perfection, grâce aux faveurs que son Père leur ferait. Il savait que ceux qui sont déjà parfaits et ceux qui sont en voie de le devenir, agissent avec une intrépidité que rien n'arrête, qu'ils tiennent le monde sous leurs pieds et n'aspirent qu'à une chose : contenter Celui qui en est le souverain Seigneur, et par le fait, les opérations de sa grâce en leur âme leur donnent un très grand espoir qu'il est content d'eux. Il savait enfin que ces âmes, transportées par les délices dont elles jouissent, sont tentées d'oublier qu'il y a encore un monde et qu'il leur reste des ennemis à combattre. O Sagesse éternelle ! O Docteur plein de bonté ! Quel trésor, mes filles, qu'un maître sage, prudent, qui prévoit les périls ! C'est le plus grand bien qu'une âme spirituelle puisse désirer ici-bas, car elle y trouve la sécurité. Non, je n'ai point de termes pour mettre dans tout son jour le profit qu'elle en retire.

Notre-Seigneur voyait donc qu'il fallait réveiller ces

âmes et leur rappeler qu'elles ont encore des ennemis à combattre. Il savait que le manque de circonspection est beaucoup plus dangereux pour elles que pour d'autres, et qu'il leur faut du Père éternel un secours d'autant plus puissant, qu'en tombant, elles tomberaient de plus haut. Aussi, voulant les préserver de vivre dans l'illusion sans le savoir, il adresse à son Père ces deux demandes qui nous sont si nécessaires à tous, tant que nous sommes en cet exil : **Et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal.**

CHAPITRE XXXVIII

LXVI et LXVII (Esc.) — XL (Vall.)

COMBIEN NOUS AVONS BESOIN DE SUPPLIER LE PÈRE ÉTERNEL DE NOUS ACCORDER CE QUE RENFERME CETTE DEMANDE : **ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM, SED LIBERA NOS A MALO.** EXPOSÉ DE QUELQUES TENTATIONS. CE SUJET MÉRITE UNE ATTENTION SPÉCIALE.

SOMMAIRE. — *Les parfaits, loin de redouter les tentations, les persécutions et les combats, les désirent et les appellent. — Les tentations perfides et cachées sont les seules qu'ils doivent craindre. — Quelques tentations particulières, et comment on les surmonte.*

Nous avons, mes sœurs, dans ces demandes que nous adressons à Dieu, ample matière à considérations et à réflexions. Ce dont je suis entièrement convaincue, sachez-le bien, c'est que les parfaits ne demandent pas au Seigneur de les délivrer des souffrances, des tentations, des persécutions et des combats. C'est là encore une marque très solide et très certaine que la contemplation et les autres grâces que sa Majesté leur accorde, viennent du divin Esprit et n'ont rien d'illusoire. Ainsi, comme je le disais tout à l'heure, loin de craindre ces choses, ils les désirent, ils les demandent, ils les aiment. Ils ressemblent à ces soldats qui sont d'autant plus satisfaits que la guerre est plus violente, parce qu'ils en attendent de plus grands

avantages, tandis que la paix les réduit à la solde et ne leur laisse que bien peu d'espoir d'avancement.

Croyez-moi, mes sœurs, les soldats de Jésus-Christ — j'entends les âmes contemplatives, les âmes d'oraison — soupirent après l'heure du combat. Ils craignent peu les ennemis déclarés ; ils les connaissent, ils les savent impuisants contre la force qui vient de Dieu. Ils ont éprouvé qu'ils sortent toujours victorieux de leurs attaques, et riches de précieux avantages ; aussi, jamais ils ne lâchent pied à leur approche. Les ennemis qu'ils redoutent, et ils ont raison de les redouter, comme aussi de demander à Dieu de les en délivrer, ce sont certains traîtres, certains démons transfigurés en anges de lumière, qui s'approchent de nous sous un habit d'emprunt et ne se font connaître qu'après avoir ravagé notre âme, bu son sang, anéanti ses vertus, en sorte que nous sommes en pleine tentation sans même nous en apercevoir.

De pareils ennemis, mes filles, nous devons très souvent, quand nous récitons le *Pater noster*, prier et supplier le Seigneur de nous délivrer. Demandons-lui de nous préserver de tentations aussi décevantes, de nous découvrir le poison caché qu'elles renferment, de ne pas permettre que la lumière et la vérité se déroberent à nos yeux. Oh ! que notre bon Maître a eu raison de nous apprendre à faire cette demande, et de la faire lui-même pour nous !

Sachez-le, mes filles, nos ennemis nous font du mal de bien des manières. Ne pensez pas que ce soit seulement en nous faisant accroire que ces goûts et ces délices qu'ils ont le pouvoir d'exciter en nous viennent de Dieu. A mon

avis, c'est en quelque façon le moindre préjudice qu'ils puissent nous causer. Peut-être même nous feront-ils par là avancer plus vite. Attirés par ce goût spirituel, nous donnerons plus d'heures à l'oraison. Ignorant que ces délices sont l'œuvre du démon et nous en jugeant indignes, nous ne cesserons d'en remercier Dieu, nous nous croirons plus obligées à le servir, nous nous disposerons plus généreusement à recevoir encore des faveurs que nous croyons tenir de lui.

Mes sœurs, appliquez-vous sans cesse à l'humilité, reconnaissez que vous n'êtes pas dignes de telles grâces et ne les recherchez pas. Par là, j'en suis persuadée, le démon voit lui échapper beaucoup d'âmes qu'il travaillait à perdre, et Dieu tire notre bien du mal même que cet ennemi prétendait nous faire. Notre-Seigneur voit que notre intention, en nous tenant près de lui dans l'oraison, est de le servir et de lui plaire, et, vous le savez, il est fidèle. Néanmoins il est bon d'être sur nos gardes, de peur que notre ennemi ne fasse brèche à notre humilité et ne nous inspire quelque vaine gloire. Suppliez le Seigneur qu'il vous préserve de ce danger, et après cela, mes filles, ne craignez pas qu'il vous laisse recevoir longtemps des consolations d'un autre que de lui.

Ce en quoi le démon peut nous nuire beaucoup à notre insu, c'est en nous faisant accroire que nous avons des vertus qu'en réalité nous n'avons pas. C'est une peste (a).

(a) *Nous croyant en sûreté, nous allons, sans nous en apercevoir, donner dans une fondrière, dont il nous devient impossible de sortir. Il ne s'agit pas toujours d'un péché mortel bien reconnu,*

Lorsqu'il s'agit de goûts, de délices spirituelles, nous pensons recevoir et être obligées à servir Dieu davantage. Mais ici, nous nous figurons donner et servir, et nous croyons le Seigneur tenu à nous en récompenser. Il en résulte peu à peu un grand dommage : car d'un côté l'humilité s'affaiblit, et de l'autre, nous négligeons d'acquérir des vertus que nous croyons déjà posséder. Quel est, mes sœurs, le remède à ce mal ? Le meilleur, à mon sens, est celui que notre Maître nous enseigne : prier, et supplier le Père éternel de ne pas permettre que nous entrions en tentation.

Je veux cependant vous indiquer un autre remède encore. Nous semble-t-il que le Seigneur nous a donné telle ou telle vertu, disons-nous que c'est un bien qui ne nous appartient pas et qu'on peut nous reprendre, comme en réalité il arrive souvent, non sans une très sage disposition de la providence de Dieu. N'en avez-vous jamais

capable de nous entraîner dans l'enfer, et cependant nous nous trouvons avec des entraves aux pieds, hors d'état d'avancer dans ce chemin spirituel dont j'ai commencé à vous entretenir, et que je n'ai garde d'oublier. Je vous le demande : comment avancera-t-il, celui qui s'est embourbé dans une fondrière ? Il y laissera la vie. Heureux encore s'il n'enfonce pas jusqu'à l'enfer ! A tout le moins ne progressera-t-il jamais. Supposons qu'il ne se perde pas entièrement : il sera inutile à lui-même et aux autres ; il fera même du tort, car tant que la fondrière subsiste, bien des gens qui suivent le même chemin peuvent y tomber après lui. Qu'il en sorte donc et prenne soin de la combler ! Alors, plus de péril ni pour lui ni pour les autres. Mais, je vous le déclare, cette tentation est bien dangereuse. J'en sais long sur ce point, et c'est ce qui me permet d'en parler, non toutefois aussi bien que je le voudrais.
(Ms. de l'Escurial.)

fait l'expérience, mes sœurs ? Moi, je l'ai faite. Quelquefois, il me semble être très détachée ; et quand j'en viens à l'épreuve, je vois que je le suis en effet. Mais parfois je me trouve si attachée, et à des choses dont peut-être j'aurais ri la veille, que je ne me reconnais presque plus moi-même. D'autres fois, je me sens un si grand courage que je ne reculerais devant rien, s'il y allait du service de Dieu, et de fait, l'expérience a prouvé que ce courage, je l'ai quelquefois. Mais un autre jour, je n'aurais pas celui de tuer une fourmi pour l'amour de Dieu, si l'on me faisait la moindre opposition. De même, il est des temps où il me semble que je serais insensible à toutes les accusations et à tous les blâmes dont je pourrais être l'objet, et j'ai reconnu en plusieurs rencontres qu'il en est ainsi, que j'en ressens même de la joie. Mais il est d'autres temps où il suffit d'un mot pour me jeter dans l'affliction, et où je voudrais m'en aller de ce monde, tant je me sens excédée de tout ce que j'y vois. Et je ne suis pas la seule à éprouver ceci ; je l'ai remarqué en bien d'autres personnes meilleures que moi, et je sais que cela se passe de la sorte.

S'il en est ainsi, qui osera se vanter d'avoir de la vertu et des biens spirituels, puisqu'au moment où ils seraient le plus nécessaires, on s'en trouve destitué ? Non, mes sœurs, croyons-nous toujours pauvres, et n'allons pas contracter des dettes que nous serions incapables de payer ; c'est d'ailleurs que doit nous venir notre trésor. Dieu peut, quand il lui plaît, nous laisser dans la prison de notre misère, sans nous rien donner ; et alors, ceux qui nous témoignaient, pour nos prétendues vertus, bienveil-

lance et estime — car ce sont là les créances dont je veux parler, — se trouveront joués et nous avec eux. Si l'on sert le Seigneur avec humilité, il ne manquera pas de secourir au temps de la nécessité, c'est incontestable. Mais quand cette vertu n'est pas très profondément enracinée en nous, il nous laissera, comme l'on dit, choir à chaque pas. Et ce sera un immense bienfait de sa part. Il se propose par là de nous rendre humbles, et de nous faire bien comprendre que nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu.

Notez encore cet autre avis. Le démon nous persuade que nous avons une vertu, la patience, par exemple, parce que nous prenons la résolution de beaucoup souffrir pour Dieu, que nous en faisons des actes fréquents, et qu'il nous semble vraiment être prêtes à tout endurer. Nous voilà très satisfaites, et le démon nous confirme dans ce sentiment. Eh bien ! je vous engage, moi, à ne faire aucun cas de ces soi-disant vertus, à vous dire que vous ne les connaissez que de nom, et à ne vous persuader les avoir reçues de Dieu que quand vous en aurez la preuve. Car voici ce qui se produira : au premier mot que l'on vous dira et qui ne vous plaira point, votre patience va s'effondrer. Lorsque vous aurez souffert patiemment un grand nombre de fois, alors louez Dieu de ce qu'il commence à vous enseigner cette vertu, et animez-vous à souffrir encore ; car s'il vous donne la patience, c'est une marque qu'en témoignage de reconnaissance, il en attend de vous la pratique. Enfin, comme je vous l'ai dit, regardez-la comme un simple dépôt qui vous est confié.

Voici une autre tentation. Nous croyons posséder en

un haut degré la pauvreté d'esprit ; nous avons l'habitude de le dire, nous répétons que nous ne désirons rien, que nous ne nous soucions de rien ; mais à peine nous a-t-on fait don d'un objet même superflu, voilà que toute cette pauvreté d'esprit s'évanouit (a). L'habitude de parler comme

(a) *Le démon vous donne à entendre que vous êtes pauvre, et avec quelque apparence de raison, parce qu'effectivement vous avez de bouche promis la pauvreté; et parfois, il en agit de même à l'égard d'autres personnes encore, qu'il voit adonnées à l'oraison. Je dis : promis de bouche, car si, en prenant cet engagement, notre cœur avait compris ce à quoi nous nous obligeons, le démon ne pourrait nous retenir vingt ans, et notre vie entière, dans la même illusion. Nous verrions bien que nous trompons le monde et que nous nous trompons nous-mêmes. Voici donc ma pensée. Celui qui a fait vœu de pauvreté, ou encore celui qui croit pratiquer cette vertu, se dit à lui-même : je ne désire rien, si j'ai telle chose, c'est que je ne puis m'en passer, il faut bien que je vive pour servir Dieu, c'est sa volonté que nous soutenions notre corps. Joignez-y mille autres raisons encore, que le démon, déguisé en ange de lumière, met dans l'esprit, car tout cela est excellent en soi. Il persuade ainsi que l'on est pauvre, que l'on possède la vertu de pauvreté, que sur ce point il ne reste plus rien à faire. Mais venons à l'épreuve, et voyons comment se comporte cette personne. C'est le bon moyen de constater où elle en est, car s'il y a préoccupation, il ne faudra pas longtemps pour le reconnaître. Elle a un revenu qui lui permet de subvenir largement à ses besoins : j'entends ses besoins réels, je ne veux pas dire qu'elle soit à même de prendre trois valets quand elle peut se contenter d'un seul. On lui intente un procès pour une petite partie de son bien, ou un pauvre fermier ne paie point ce qu'il lui doit. La voilà aussi inquiète, aussi chagrine que si elle n'avait plus de quoi vivre. Elle dira que sa seule crainte est que le bien ne se perde faute de soin, car l'excuse est toujours prête. Évidemment, je ne prétends pas qu'elle doive négliger ses affaires; je veux, au contraire, qu'elle en prenne soin, mais à une condition pourtant, c'est qu'elle soit*

si nous avons une vertu, contribue beaucoup à nous persuader que nous la possédons. Pour s'apercevoir qu'il y a tentation, tant au sujet des vertus que j'ai nommées que de beaucoup d'autres, il est très utile d'être toujours sur ses gardes. Quand le Seigneur nous accorde véritable-

également paisible si elles vont bien ou si elles vont mal. Le vrai pauvre, en effet, se soucie fort peu des biens de la terre, tellement que même ayant des motifs de s'en occuper, il le fait sans inquiétude, parce qu'il ne lui vient pas à l'esprit que quelque chose puisse lui manquer. Le cas échéant, il s'en met peu en peine; c'est pour lui l'accessoire, non le principal. Ses pensées vont plus haut, et ce n'est que par nécessité qu'il s'occupe de semblables choses. Revenons aux religieux et aux religieuses, qui déjà — c'est chose convenue — sont pauvres, ou du moins doivent l'être. S'ils ne possèdent rien, souvent c'est parce qu'ils n'ont rien; mais leur donne-t-on quelque chose, c'est merveille s'ils jugent n'en pas avoir besoin. On est toujours bien aise d'avoir quelque petite réserve; si l'on peut se procurer un habit de drap fin, on n'en demande pas un autre d'étoffe grossière; on n'est pas fâché d'avoir quelque objet qu'on puisse vendre ou engager, quand ce ne serait que des livres, parce que, s'il survient une maladie, il faut bien quelques délicatesses de plus qu'à l'ordinaire. Eh! mon Dieu! Est-ce donc là ce que vous avez promis? Ce que vous avez promis, c'est de ne plus vous soucier de vous-même et de vous abandonner à Dieu, quoi qu'il puisse arriver. Si vous travaillez ainsi à vous approvisionner pour l'avenir, la possession d'un revenu assuré vous eût apporté moins de distractions. Semblables précautions, je l'avoue, n'impliquent pas nécessairement péché; mais, du moins, ces imperfections devraient nous faire comprendre que nous sommes loin de la vertu de pauvreté, et nous porter à la demander à Dieu, comme aussi à travailler pour l'acquérir. Au contraire, la pensée que nous la possédons nous empêche d'être sur nos gardes et nous tient dans l'illusion, ce qui est pire encore. J'en dis autant de l'humilité. Il vous semble que vous ne recherchez point l'honneur et que rien ne vous touche. Mais vient-on à vous effleurer le moins

ment une de ces vertus solides, toutes les autres semblent venir à sa suite, c'est chose très connue. Mais, je vous le répète, lors même qu'il vous semble en avoir une, craignez d'être dans l'erreur. Le vrai humble est toujours en doute en ce qui concerne ses propres vertus, et d'ordinaire celles qu'il voit dans les autres lui paraissent plus sûres et de plus grand prix.

du monde, vos sentiments et vos actes révèlent aussitôt que vous n'êtes pas humble. Si au contraire un honneur se présente, vous ne le rejetez point, pas plus que ces pauvres de tout à l'heure ne refusent ce qui les met plus à leur aise. Et Dieu veuille qu'ils ne travaillent pas à se le procurer ! (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE XXXIX

LXVII et LXVIII (Esc.) — XLI (Vall.)

SUITE DU MÊME SUJET. AVIS RELATIFS A DIVERSES TENTATIONS
ET MOYENS DE S'EN DÉLIVRER.

SOMMAIRE. — *Des artifices par lesquels le démon cherche à nous inspirer une fausse humilité, un zèle indiscret pour la pénitence et une confiance présomptueuse. — Moyens de s'en délivrer. — Égarement du monde, qui condamne le chemin de l'oraison, parce qu'il voit de temps à autre un serviteur de Dieu tomber dans l'illusion.*

Évitez aussi, mes filles, certaines humilités pleines d'inquiétude que le démon nous inspire au sujet de la gravité de nos fautes. C'est un moyen dont il se sert pour causer des angoisses de toutes sortes, pour éloigner même de la communion et de toute oraison particulière, sous prétexte qu'on n'en est pas digne. S'approche-t-on du très saint Sacrement, tout le temps destiné à recevoir des grâces se passe à examiner si l'on est bien ou mal préparé. L'ennemi va jusqu'à suggérer à une âme que c'est à cause de son indignité qu'elle est délaissée de Dieu. Elle en vient presque à douter de la divine miséricorde. Toutes ses occupations, si bonnes soit-elles, lui paraissent dangereuses, tous ses efforts sans fruit. Elle éprouve un découragement qui lui fait tomber les bras et la rend incapable d'accomplir la moindre bonne œuvre,

parce qu'elle condamne en elle-même ce qu'elle approuve chez les autres.

Pesez bien, mes filles, ce que je vais vous dire. Quelquefois ce sentiment si vif de votre misère pourra être humilité et vertu, et d'autres fois ce sera une très forte tentation. Ayant passé par là, je sais ce qu'il en est. L'humilité, si grande qu'elle soit, ne cause ni inquiétude, ni trouble, ni bouleversement ; elle est accompagnée de paix, de consolation, de repos. A la vérité, en voyant ses misères, on comprend clairement qu'on mérite l'enfer, on s'afflige, on se juge digne de l'exécration de tous les hommes, on ose à peine implorer la divine miséricorde. Mais quand cette humilité est la véritable, la peine que l'on éprouve est tellement pénétrée de suavité et de plaisir, qu'on voudrait la ressentir toujours ; elle ne trouble ni ne resserre l'âme, elle la dilate au contraire et la rend plus apte à servir Dieu. L'autre peine n'apporte que trouble et désordre, elle bouleverse l'âme, elle est pleine d'amertume. Le démon, je pense, veut par là nous faire croire que nous avons de l'humilité, et, en échange, nous enlever, s'il le peut, la confiance en Dieu.

Quand vous serez dans cet état, détournez votre esprit, le plus qu'il vous sera possible, du souvenir de votre misère, et portez-le sur la miséricorde de Dieu, sur le grand amour dont il nous aime, sur tout ce qu'il a souffert pour nous. A vrai dire, si c'est tentation, cela même vous sera impossible, parce que le démon vous agitera l'esprit, il ne vous présentera que des pensées capables d'accroître votre tourment, et ce sera déjà beaucoup si vous vous rendez compte que c'est tentation.

Le démon nous inspirera de même le désir de nous livrer à des austérités indiscreètes, cherchant à nous persuader que nous sommes plus pénitentes que les autres, et que nous faisons quelque chose. Si vous les pratiquez, ces austérités, en vous cachant du confesseur ou de la supérieure, ou si, lorsqu'ils vous enjoignent d'y renoncer, vous n'en faites rien, c'est une tentation manifeste. Quelque difficulté que vous y ressentiez, efforcez-vous de leur obéir, parce que c'est là le plus parfait.

Voici une autre tentation bien dangereuse. C'est une certaine confiance que pour rien au monde nous ne voudrions retourner à nos fautes passées et aux plaisirs du siècle. On se dit : Je suis désabusée, je sais que tout passe, et je trouve plus de consolation dans les choses de Dieu. Cette tentation est funeste dans les commencements, parce que, sous l'empire de cette sécurité, on ne craint pas de s'engager de nouveau dans les occasions, on s'y jette tête baissée, et Dieu veuille que la rechute ne soit pas bien pire que la chute ! Le démon voit-il une âme capable de lui nuire et de faire du bien à d'autres, il fera tous ses efforts pour l'empêcher de se relever. Ainsi, quelques consolations, quelques gages d'amour que le Seigneur vous accorde, ne vous estimez jamais en telle assurance que vous ne craigniez les rechutes, et fuyez-en les occasions. Faites tout ce qui dépendra de vous pour vous ouvrir de ces grâces et de ces délices spirituelles, sans en rien cacher, à une personne capable de vous éclairer. Si élevée que soit votre contemplation, ayez soin aussi de commencer et de finir toujours par la connaissance de vous-même. C'est, du reste, ce que vous

ferez la plupart du temps, spontanément et sans avoir besoin de ce conseil, si votre contemplation est de Dieu, parce que dans ce cas elle apporte l'humilité, et nous laisse toujours plus éclairés sur le peu que nous sommes.

Je ne m'arrête pas davantage à ces avis que vous trouverez dans un grand nombre de livres. Si je vous ai parlé comme je l'ai fait, c'est que j'ai passé par là et que je me suis vu plus d'une fois bien en peine. D'ailleurs, tout ce que l'on peut dire ne saurait mettre une âme dans une sécurité absolue.

Que nous reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon de recourir à vous, et de vous supplier de ne pas permettre que nos ennemis nous engagent dans la tentation ? Que leurs attaques soient ouvertes, avec votre secours nous les repousserons ; mais ces trahisons, qui pourra les découvrir, ô mon Dieu ? Aussi avons-nous un besoin continu d'implorer votre secours. Dites-nous, Seigneur, une parole qui nous éclaire et nous rassure. Vous savez que c'est le petit nombre qui marche par ce chemin de l'oraison, et si l'on doit y être assailli de tant de frayeurs, ce nombre sera plus restreint encore.

Vraiment, c'est une chose étrange ! Comme si le démon ne tentait point ceux qui ne suivent pas le chemin de l'oraison ! On s'étonne plus de voir un de ceux qui cherchent la perfection tomber dans ses filets, que d'en voir cent mille manifestement abusés, plongés dans des péchés publics, et pour lesquels il n'y a pas à examiner si leur voie est bonne ou mauvaise, parce que de mille lieues Satan s'y fait reconnaître. Et après tout, l'on a raison : parmi ceux qui récitent le *Pater noster* de la manière que

nous avons indiquée, il y en a si peu que le démon séduise, qu'il y a lieu de s'en émerveiller comme d'une chose nouvelle et insolite. C'est en effet le propre des mortels de passer sans réflexion sur ce qu'ils voient tous les jours, et de s'étonner de ce qui n'arrive que rarement ou presque jamais. Les démons eux-mêmes contribuent à cette stupeur, et ils y trouvent leur compte, car une seule âme qui arrive à la perfection leur en fait perdre un grand nombre d'autres (a).

(a) *Je le répète, les chutes de ce genre sont si surprenantes, que je ne m'étonne pas qu'on en soit étonné. Et réellement, ceux qui suivent le chemin de l'oraison, s'ils ont tant soit peu de bonne volonté, n'ont pas moins d'avantage sur les autres sous le rapport de la sécurité, que les personnes qui regardent le taureau du haut de la galerie en ont sur celles qui se placent entre ses cornes. C'est une comparaison que j'ai entendu faire, et qui me paraît vraie au pied de la lettre. Ainsi, ne craignez point, mes sœurs, de suivre les voies de l'oraison. Ces voies sont nombreuses; les unes conviennent à ceux-ci, les autres à ceux-là. Je vous le redis encore, c'est un chemin sûr. Vous échapperez plus promptement à la tentation en vous tenant près du Seigneur, qu'en vous éloignant de lui. Demandez-lui cette grâce par cette prière du Pater noster que vous répétez tant de fois le jour, et suppliez-le de vous l'accorder.*
(Ms. de l'Escorial.)

CHAPITRE XL

LXIX et LXX (Esc.) — XLII (Vall.)

COMMENT, EN AYANT SOIN DE MARCHER TOUJOURS DANS L'AMOUR
ET LA CRAINTE DE DIEU, NOUS SERONS EN SURETÉ PARMİ LES
TENTATIONS SI NOMBREUSES QUI NOUS ENVIRONNENT.

SOMMAIRE. — *Amour et crainte de Dieu. — Marques auxquelles on peut reconnaître qu'on possède l'amour de Dieu. — Frayeurs par lesquelles le démon cherche à détourner les âmes de s'engager dans le chemin de l'oraison. — Biens immenses que l'amour divin apporte avec lui. — Malheur de ceux qui sortent de ce monde sans avoir cet amour.*

O notre bon Maître ! donnez-nous donc quelque moyen de vivre sans trop d'alarmes au milieu d'une guerre si dangereuse ! Ce moyen, Notre-Seigneur nous l'a laissé, mes filles : c'est l'amour et la crainte. L'amour nous fera hâter notre marche ; la crainte nous fera regarder où nous posons le pied, afin d'éviter les chutes dans un chemin aussi exposé aux faux pas que celui de cette vie. Avec cela, à coup sûr, nous ne serons point trompés.

Vous allez me demander à quelles marques vous pourrez reconnaître que vous possédez ces deux vertus si essentielles, et vous aurez raison, car nous ne pouvons avoir là-dessus aucune donnée certaine et positive. En effet, si nous étions assurés d'avoir l'amour de Dieu, nous

le serions d'être en état de grâce (1). Et pourtant, sachez-le, mes sœurs, il en existe des marques, visibles, ce semble, aux aveugles eux-mêmes. Ces marques ne sont point secrètes, leur voix est même si éclatante qu'on est forcé de l'entendre. Du reste, on ne les trouve en un degré éminent qu'en peu de personnes, mais elles n'en sont que plus remarquées.

C'est bientôt dit : l'amour et la crainte de Dieu ! Et cependant, ce sont là deux places fortes qui tiennent en échec le monde et les démons. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, se joignent toujours aux bons, soutiennent et défendent les bons, aiment uniquement ce qui est vrai et digne d'être aimé. Pensez-vous que ceux qui aiment Dieu très véritablement puissent aimer les vanités, les richesses, les plaisirs du monde, les honneurs ? Et comment le pourraient-ils ? Pensez-vous aussi qu'ils connaissent les querelles, les envies ? Non, car ils ne cherchent qu'à contenter Celui qu'ils aiment. Ils meurent du désir d'être aimés de lui, aussi n'aspirent-ils qu'à trouver des moyens de lui plaire toujours davantage. Se cacher ? Oh ! que l'amour de Dieu, si c'est vraiment de l'amour, en est incapable ! Voyez plutôt un saint Paul, une Madeleine. Le premier, au bout de trois jours, paraît visiblement malade d'amour, c'est saint Paul ; la Madeleine, dès le premier jour. Et comme leur mal est visible !

A la vérité, il y a divers degrés dans cet amour, et il se

(1) Note du père Bañez : « *Lo qual no es posible, sino por especial privilegio* : Ce qui n'est possible que par un privilège spécial. »

fait plus ou moins reconnaître suivant qu'il est plus ou moins fort. S'il est faible, il se manifeste faiblement ; s'il est puissant, il se manifeste puissamment ; mais, faible ou puissant, dès qu'il existe, l'amour de Dieu se manifeste toujours.

Comme nous traitons principalement ici des pièges et des illusions dont le démon se sert à l'égard des contemplatifs, ne parlons pas d'un faible amour. Ou ce ne sont pas de vrais contemplatifs, ou chez eux l'amour est fort. Aussi se révèle-t-il clairement et de bien des manières. C'est un grand feu, qui ne peut jeter qu'une grande splendeur. Si cela n'a pas lieu, ils doivent user de beaucoup de circonspection, croire qu'ils ont bien sujet de trembler, en chercher la cause, prier, puis pratiquer l'humilité et supplier le Seigneur de ne pas permettre qu'ils soient induits en tentation, car du moment que cette marque fait défaut, je crains bien qu'ils n'y soient engagés. Cependant, si vous marchez avec humilité, si vous faites des efforts pour connaître la vérité, s'il y a en vous soumission, franchise, sincérité vis-à-vis de votre confesseur, je vous le répète, quelques singeries que puisse vous faire le démon et quelques pièges qu'il vous tende, il vous donnera la vie par où il cherchait à vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous-même cet amour de Dieu dont je parle et cette crainte dont je vais vous entretenir, réjouissez-vous et soyez en repos. C'est pour troubler votre âme et l'empêcher de jouir de si grands biens, que le démon vous inspire mille terreurs vaines et porte les autres à vous les inspirer. Impuissant à vous gagner, il

tâche du moins de vous faire perdre quelque chose et de nuire en même temps à d'autres, qui pourraient gagner beaucoup en croyant que Dieu peut accorder, et accorde effectivement, d'aussi grandes grâces à une misérable créature. En vérité, on dirait parfois que nous avons mis en oubli ses anciennes miséricordes !

Croyez-vous qu'il importe peu au démon d'inspirer des craintes de ce genre ? Il y a, au contraire, le plus grand intérêt, car il cause par là deux dommages. D'abord, c'est épouvanter ceux qui entendent parler de ces prétendus périls, et les détourner de l'oraison, dans la pensée qu'ils pourraient bien, eux aussi, être trompés. Ensuite, c'est diminuer le nombre de ceux qui s'approcheraient de Dieu, s'ils savaient que sa bonté va jusqu'à se communiquer si intimement dès ce monde à des pécheurs. Cette pensée excite les désirs, et à juste titre. Je connais, pour ma part, plusieurs personnes que cet espoir a encouragées, qui, ayant commencé à faire oraison, sont devenues en peu de temps vraiment contemplatives et ont reçu de Dieu de grandes grâces. Donc, mes sœurs, quand vous verrez l'une d'entre vous en recevoir de semblables, bénissez-en le Seigneur, et n'allez point pour cela la croire en assurance. Au contraire, aidez-la de vos prières plus qu'auparavant, parce que nul ne peut être en sécurité dans cette vie et au milieu des périls d'une mer orageuse.

Ainsi, dès que cet amour existe, vous ne manquerez pas de le reconnaître. Je ne vois même pas comment il pourrait demeurer caché. On dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux créatures, que même

il se trahit d'autant plus que l'on fait plus d'efforts pour le voiler ; et cependant, ce n'est qu'un sentiment fort bas, indigne même du nom d'amour, puisqu'il ne s'appuie que sur le néant. Et l'on pourrait couvrir un amour aussi fort, aussi juste que celui dont nous parlons, un amour qui va toujours croissant, que rien ne peut refroidir, un amour solidement fondé sur la certitude d'être payé de retour par un autre amour dont il est impossible de douter, tant il s'est révélé clairement par des douleurs et des travaux immenses, par l'effusion du sang et, preuve irrécusable, par le sacrifice même de la vie ! O Dieu ! que ces deux amours doivent paraître différents à qui les a éprouvés l'un et l'autre ! Daigne sa Majesté nous accorder le divin, avant de nous retirer de cette vie ! Quelle consolation pour nous, à l'heure de la mort, de voir que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé pardessus toutes choses (a) ! Nous serons sans inquiétude sur l'issue du procès de nos dettes ; enfin, ce ne sera pas aller en pays étranger, mais en notre propre patrie, puisque c'est la patrie de Celui que nous aimons tant et de qui nous sommes tant aimées (b).

Pesez bien ici, mes filles, les avantages que nous apporte un tel amour, et ce que l'on perd à en être privé. Cette privation nous livre aux mains du tentateur, ces

(a) *Et d'un amour passionné, qui nous aura ravies au-dessus de nous-mêmes.* (Ms. de l'Escurial.)

(b) *Si nous l'aimons, nous sommes assurées qu'il nous aime. C'est là encore un des avantages de ce divin amour sur les affections d'ici-bas.* (Ms. de l'Escurial.)

mains si cruelles, ces mains ennemies de tout bien et amies de tout mal. Que se passera-t-il dans une pauvre âme qui, au sortir de douleurs et d'angoisses aussi terribles que celles de la mort, s'y trouvera tout à coup livrée ? Quel désolant repos que celui qui commence pour elle ! Comme elle arrive déchirée en enfer ! Quelle multitude de serpents de toute espèce ! Quel épouvantable lieu ! Quel affreux séjour ! Si une nuit passée dans une mauvaise hôtellerie semble si dure à des personnes amies de leurs aises — et ce sont celles-là sans doute qui vont en plus grand nombre peupler l'enfer, — que dire de cette hôtellerie éternelle et sans fin ? Qu'éprouvera, je vous le demande, cette âme infortunée ?

Ah ! mes filles, ne cherchons pas à vivre à notre aise ! Nous sommes bien ici. Une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie, et c'est tout. Bénissons Dieu, et efforçons-nous de faire pénitence en cette vie. En retour, combien elle sera douce, la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés, et qui n'aura point à passer par le purgatoire ! Dès ce monde même, il pourra commencer à jouir de la béatitude. Pour lui, nulle frayeur, mais une paix parfaite.

Peut-être n'arriverons-nous pas jusque-là, mes sœurs. Du moins, supplions Dieu que si nous avons des peines à subir, ce soit en un lieu où l'espoir de les voir finir nous les fera supporter volontiers, et où nous ne perdrons ni son amitié ni sa grâce. Ensuite, demandons-lui qu'il nous fasse en cette vie celle de ne point nous trouver engagés dans la tentation sans le savoir.

CHAPITRE XLI

LXXI et LXXII (Esc.) — XLIII (Vall.)

DE LA CRAINTE DE DIEU ET AVEC QUEL SOIN NOUS DEVONS ÉVITER
LES PÉCHÉS VÉNELS.

SOMMAIRE. — *Marques auxquelles la crainte de Dieu se reconnaît dans une âme. — Combien il faut la désirer et s'efforcer de l'acquérir. — Lorsqu'elle est acquise, on doit éviter la contrainte et se conduire avec une sainte liberté.*

Que je me suis étendue ! Et pourtant, moins que je ne l'aurais voulu : il est si doux de parler d'un tel amour ! Que sera-ce donc de le posséder ? Daigne le Seigneur m'en faire don ! C'est au nom de lui-même que je le lui demande (a).

Parlons maintenant de la crainte de Dieu. Elle aussi est facilement aperçue de celui qui la possède et de ceux

(a) *Faites, Seigneur, que je ne quitte cette vie que lorsque je n'y désirerai plus rien, que je ne saurai plus aimer que vous, que je n'userai plus du terme d'amour qu'envers vous seul. Hors de vous, en effet, tout n'est que fausseté. Et si le fondement est trompeur, comment l'édifice pourrait-il être de durée ? D'où viennent donc nos étonnements ? Quand j'entends dire : Celui-ci me paie bien mal, cet autre ne m'aime point, je ris à part moi. Et que vous doit-il ? Pourquoi vous aimerait-il ? Vous voyez par là ce que vaut le monde : votre amour même devient votre bourreau. Et le plus dur encore, c'est de se rendre compte que l'on a donné son affection à des hochets d'enfants.* (Ms. de l'Escorial.)

qui traitent avec lui. Je veux cependant vous avertir que dans les commencements, cette crainte n'est pas aussi apparente, sauf pourtant chez quelques personnes auxquelles, je vous l'ai dit, le Seigneur fait des grâces singulières et qu'il enrichit de vertus en peu de temps. Généralement, elle se remarque peu d'abord; mais de jour en jour elle grandit, et en même temps elle augmente de valeur. Cependant, même au début, sa présence se révèle, car on s'éloigne aussitôt du péché, des occasions dangereuses, des mauvaises compagnies, sans parler de plusieurs autres signes. Mais une âme est-elle arrivée à la contemplation — et c'est là ce qui nous occupe en ce moment, — alors la crainte de Dieu paraît très à découvert. Pas plus que l'amour, elle ne peut demeurer cachée au fond du cœur. Observez attentivement ces personnes, vous ne manquerez jamais de les trouver sur leurs gardes. Elles sont tellement à Dieu qu'avec tant d'attention qu'on les considère, on ne les verra point, pour le plus grand intérêt du monde, commettre avec advertance un seul péché véniel. Quant aux mortels, elles les craignent comme le feu.

Le péché, mes sœurs, voilà l'illusion que je voudrais vous voir redouter par-dessus tout! Supplions Dieu sans cesse qu'il ne permette pas que la tentation soit assez violente pour nous entraîner à une offense, mais qu'il daigne la proportionner à la force qu'il nous donnera pour en triompher, car c'est là l'important. Telle est la crainte que je désire voir toujours en vous; c'est celle qui nous sera avantageuse.

Se garder pur de toute offense contre Dieu, oh! que c'est une grande chose pour tenir enchaînés ses vassaux

et ses esclaves d'enfer (1)! Car enfin, bon gré mal gré, il faut que toutes les créatures lui obéissent, mais tandis que les démons le font par contrainte, nous le faisons, nous, d'une pleine volonté. Si Dieu est content de nous, ils seront tenus à distance, et en quelque tentation qu'ils nous engagent, quelques pièges secrets qu'ils nous tendent, ils se verront impuissants à nous nuire.

Suivez cette recommandation et cet avis. Il est, en effet, très important de travailler dans ce sens jusqu'à ce que vous trouviez en vous une si ferme résolution de ne pas offenser Dieu, que vous soyez prêtes à perdre mille vies plutôt que de commettre un péché mortel, que vous preniez même le plus grand soin d'éviter les péchés véniels. J'entends les péchés véniels commis avec advertance ; car pour les autres, qui pourra éviter d'en commettre un grand nombre ? Mais il y a une advertance très réfléchie, et il y en a une autre si soudaine, que commettre le péché véniel et s'en apercevoir, c'est en quelque sorte tout un. Dans ce cas, l'on n'a vraiment pas su ce que l'on faisait. Quant au péché, si petit qu'il soit, commis avec pleine advertance, Dieu nous en préserve ! D'ailleurs, il n'y a pas de légère offense, dès lors qu'il s'agit d'une Majesté si haute et dont les regards, nous le savons, sont toujours fixés sur nous. Une faute de cette nature me fait l'effet d'un péché prémédité. C'est comme si l'on disait : Seigneur, bien que cette action vous déplaie, je ne laisserai pas de la faire. Je n'ignore pas que vous la voyez, je sais parfaitement que vous ne la voulez pas ; mais j'aime

(1) La phrase de sainte Térèse est incomplète au manuscrit original de Valladolid. Nous la complétons au moyen de la copie de Tolède.

mieux suivre ma fantaisie et mon attrait que votre volonté. Et ce serait peu de chose que d'agir de la sorte ? Pour moi, si légère que soit la faute en elle-même, je trouve au contraire que c'est grave, et très grave.

Désirez-vous, mes sœurs, acquérir cette crainte de Dieu, comprenez, pour l'amour de Notre-Seigneur, combien il est important d'approfondir toute la gravité d'une offense commise contre lui, et tâchez d'en avoir la pensée ordinairement présente à l'esprit. Il y va pour nous de la vie — et c'est trop peu dire encore — d'avoir cette crainte fortement enracinée dans nos âmes. Jusqu'à ce que vous constatiez que vous en êtes là, vous avez besoin de marcher avec une grande, une très grande circonspection, d'éviter avec soin les occasions dangereuses et les compagnies qui ne vous aident pas à vous approcher plus près de Dieu, de veiller attentivement sur vos actions, pour vaincre votre volonté, de prendre garde à ne rien dire que d'édifiant, enfin de fuir les conversations où l'on ne s'entretient point de Dieu.

Pour arriver à imprimer profondément cette crainte en son âme, il faut bien des efforts ; cependant, quand il y a un véritable amour, elle s'acquiert promptement. Mais une fois que l'âme se sent très fermement résolue à ne commettre pour rien au monde la moindre offense contre Dieu, une telle circonspection n'est plus nécessaire. Remarquez-le, cette âme pourra bien faire encore quelques chutes, car nous sommes faibles, et il n'y a pas à compter sur nous ; c'est même dans nos plus fermes résolutions que nous devons le moins nous fier à nous-mêmes, et notre confiance ne doit reposer qu'en Dieu. Cependant, une

fois établis dans la disposition marquée plus haut, nous n'avons plus besoin de tant de contrainte et de retenue. Le Seigneur nous assistera, et l'habitude même de ne pas l'offenser nous sera d'un grand secours. Comportons-nous alors avec une sainte liberté, ayons les relations que les convenances exigent, fût-ce même avec des personnes mondaines. Celles dont le commerce eût été pour vous, avant que vous fussiez en possession de cette vraie crainte de Dieu, un toxique capable de donner la mort à votre âme, vous porteront souvent à l'aimer davantage, à le bénir de vous avoir délivrées d'un péril devenu si évident pour vous. Et tandis qu'autrefois vous auriez secondé leurs faiblesses, maintenant votre seule présence les mettra dans la retenue, sans même qu'en ceci elles songent à vous complaire.

Il est une chose dont je bénis souvent le Seigneur et dont je cherche la cause. Maintes fois, sans dire un mot, un serviteur de Dieu arrête des paroles dirigées contre la divine Majesté. C'est sans doute quelque chose de semblable à ce qui se passe dans le monde : avons-nous un ami, lui absent, on s'abstient d'en dire du mal devant nous, par cela seul qu'on le sait notre ami. De même un homme, de si basse condition que vous le supposiez, est-il dans la grâce de Dieu, pour cette raison même on le respecte et on évite de l'affliger sur un point qu'on sait lui être aussi sensible que l'offense de son Dieu. Je n'en sais pas bien la raison, mais le fait est que la chose se passe habituellement ainsi.

Donc, mes filles, évitez la contrainte. Une fois que l'âme commence à se resserrer, c'est un obstacle à tout

bien. Quelquefois même, on tombe dans le scrupule, et l'on devient alors inutile à soi-même comme aux autres. Admettons qu'on évite le scrupule : on pratiquera la vertu pour soi, mais on n'attirera pas beaucoup d'âmes à Dieu. Étant donné notre nature, la vue de cette gêne et de cette contrainte effraie et paralyse. On a beau reconnaître que le chemin par où vous marchez est plus conforme à la vertu, on perd tout désir de vous y suivre.

Il y a un autre inconvénient. Vous jugerez défavorablement des personnes qui suivent une autre voie, et qui cependant sont plus saintes que vous. Dans l'intérêt du prochain, elles conversent avec lui librement et sans toutes ces gênes ; sur-le-champ vous les taxerez d'imparfaites. Font-elles paraître une sainte joie, vous la qualifierez de laisser-aller. Ceci nous arrivera surtout à nous, qui sommes dépourvues de science et incapables de discerner ce qui peut se faire sans péché. C'est extrêmement dangereux, c'est s'exposer à une tentation continuelle et très funeste, parce qu'elle est au préjudice du prochain. De plus, se persuader que tous ceux qui n'adoptent pas notre manière de faire contrainte et gênée, sont en moins bon chemin que nous, c'est on ne peut plus mauvais.

Un troisième inconvénient, c'est qu'en certains cas où il conviendrait de parler, où ce serait même un devoir, vous n'oserez le faire, de crainte d'excéder en quelque chose ; et peut-être irez-vous jusqu'à parler favorablement de ce qui devrait vous inspirer de l'horreur. Ainsi, mes sœurs, tant que vous le pouvez sans offense de Dieu, montrez-vous affables, et comportez-vous de telle sorte avec les personnes qui vous fréquentent, qu'au lieu de

s'effrayer, de s'effaroucher de la vertu, elles s'affectionnent à votre commerce et se sentent attirées à partager votre manière de vivre et d'agir.

Ce conseil est très important dans la vie du cloître. Plus une religieuse est sainte, plus elle doit être pour ses sœurs d'un abord facile. C'est pourquoi, quelque peine que vous ressentiez quand les entretiens de vos compagnes ne portent pas sur les sujets que vous souhaiteriez, ne vous retirez jamais de leur compagnie, si vous voulez leur être utiles et être aimées d'elles. Nous montrer affables, condescendantes, obligeantes à l'égard des personnes avec lesquelles nous sommes en rapport, et surtout à l'égard de nos sœurs, c'est à quoi nous devons employer tous nos soins.

Comprenez-le bien, mes filles, Dieu ne s'arrête pas, comme vous vous l'imaginez, à une foule de minuties. Donc, ne laissez ni se resserrer votre âme, ni se refroidir votre courage. Vous pourriez par là perdre de grands biens. Ayez une intention droite, une volonté fermement résolue, ainsi que je l'ai dit, à ne point offenser Dieu, et après cela, ne retenez pas votre âme comme emprisonnée dans un coin. Au lieu d'y trouver la sainteté, vous y rencontreriez je ne sais combien d'imperfections que le démon insinuerait en vous par d'autres voies, et, je le répète, vous ne feriez ni à vous ni aux autres le bien que vous auriez pu faire.

Voilà comment, grâce à ces deux appuis, l'amour et la crainte de Dieu, nous pouvons marcher par ce chemin de la perfection en paix et en repos, mais non pourtant sans vigilance, parce que la crainte doit toujours avoir le pre-

mier pas. Quant à la sécurité, n'y comptons point en cette vie ; elle nous serait même très dangereuse. Et c'est bien ainsi que l'a compris notre Maître, lorsqu'à la fin de sa prière, il dit à son Père ces paroles dont il connaissait toute la nécessité : **Mais délivrez-nous du mal. Amen.**

CHAPITRE XLII

LXXII et LXXIII (Esc.) — XLIV (Vall.)

EXPLICATION DES DERNIÈRES PAROLES DU PATER NOSTER :

SED LIBERA NOS A MALO. AMEN.

SOMMAIRE. — *Les contemplatifs demandent à Dieu de les retirer de cette vie. — Ardeur avec laquelle la sainte aspire elle-même au bonheur du ciel. — Elle loue Notre-Seigneur d'avoir renfermé dans le Pater tant d'enseignements propres à guider les âmes dans le chemin spirituel. — Elle lui rend grâces de lui avoir enseigné ce qu'elle devait dire à ses filles pour leur instruction.*

[Notre bon Maître, connaissant les dangers et les peines de cette vie, fait cette demande pour nous (1)], et il me semble qu'il a bien le droit de la faire pour lui-même. En effet, il a montré à quel point il était fatigué de la vie, lorsqu'il a dit à ses apôtres pendant la Cène : *J'ai désiré d'un grand désir de faire cette Cène avec vous* (2). C'était la dernière de sa vie, par où l'on voit combien il devait être las de l'existence. Mais aujourd'hui, au bout d'un siècle on n'est point fatigué de vivre, et l'on voudrait vivre encore. A la vérité, notre existence n'est ni aussi souffrante, ni aussi rude, ni aussi pauvre que celle de sa Majesté, dont la vie entière, que fut-elle, sinon une mort sans trêve, par la perspective toujours présente de la fin si cruelle qu'on lui réservait ? Encore

(1) Copie de Tolède.

(2) *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (Luc., xxii, 15.)

n'était-ce là que la moindre de ses souffrances. Que dire de tant d'offenses commises contre son Père et de la perte de tant d'âmes ? Si pareil spectacle est un supplice pour une âme qu'anime la charité, quel tourment devait-il apporter à notre Maître, dont la charité était sans bornes et sans mesure ? Oh ! qu'il pouvait à bon droit supplier le Père céleste de le délivrer de tant de maux, de tant de souffrances, et de le faire entrer pour toujours dans le repos de son royaume, puisqu'il en était le véritable héritier !

Amen. Je crois comprendre que par cet *Amen* qui clôture tout, Notre-Seigneur demande que nous soyons délivrés de tout mal à jamais. C'est aussi la prière que j'adresse à Dieu avec instance. Oui, je lui demande de me délivrer de tout mal à jamais, puisque je ne m'acquitte point de ce que je lui dois et que peut-être je ne fais que m'endetter tous les jours davantage. Mais ce qui m'est insupportable, Seigneur, c'est de ne pouvoir être certaine que je vous aime et que mes désirs vous sont agréables (a). O mon Seigneur et mon Dieu ! Délivrez-

(a) *Quel bien nous offre cette vie, mes sœurs, puisque nous y manquons du Bien immense, dont la jouissance nous est encore refusée ? Seigneur, délivrez-moi de cette ombre de mort, délivrez-moi de tant de chagrins, délivrez-moi de tant de douleurs, délivrez-moi de tant de vicissitudes, de tant de devoirs de civilité à remplir, de tant, de tant, de tant de choses qui m'accablent et m'excèdent, et dont la seule énumération serait une fatigue pour celui qui me lirait. Non, il n'y a plus moyen de vivre ! Chez moi, sans doute, ce dégoût vient de ce que j'ai si mal vécu, et de ce que je vois encore que je ne vis pas comme je le devrais, et cependant j'y suis plus obligée que personne.* (Ms. de l'Escurial.)

moi dès ce moment de tout mal, daignez me conduire là où sont tous les biens ! Et que peuvent-ils espérer ici-bas, ceux à qui vous avez donné quelque connaissance du néant du monde, ceux qui attendent avec une foi vive les biens que le Père éternel leur réserve ?

Cette demande, formulée avec un ardent désir et une entière générosité par les contemplatifs [je suppose qu'elle est inspirée non par la crainte des souffrances, mais uniquement par la soif de Dieu (1)], est une marque sûre que les faveurs reçues dans l'oraison sont véritablement de lui. Que les âmes contemplatives fassent donc grand cas de ces désirs. Chez moi, ils n'ont point le même principe. Je veux dire qu'on ne doit pas le leur attribuer : ayant si mal vécu, je crains de vivre davantage, et je suis lasse de tant de tribulations.

Rien d'étonnant si ceux qui participent déjà aux délices divines, appellent de tous leurs vœux le séjour où il leur sera donné de s'y abreuver à longs traits, s'ils souhaitent la fin d'une vie où tant d'obstacles s'opposent à la jouissance d'un tel bien, s'ils demandent à être admis en une contrée où le Soleil de justice ne se couchera plus pour eux. Comme tout ce qui frappe leurs yeux ici-bas doit leur paraître obscur ! Vraiment, je m'étonne qu'ils puissent vivre. Non, il ne doit plus y avoir de satisfaction possible pour celui à qui Dieu a donné dès ce monde son royaume et qui a commencé à en jouir. S'il vit, ce n'est point par sa volonté, mais par celle de son Roi. Oh ! comme il faudrait que la vie fût autre qu'elle n'est,

(1) Copie de Tolède.

pour qu'on n'y désirât point la mort ! Que notre volonté a des inclinations différentes de celle de Dieu ! Cette divine volonté demande que nous aimions la vérité, et nous aimons le mensonge ; elle demande que nous aimions ce qui est éternel, et nous nous portons vers ce qui finit ; elle demande que nous aimions ce qui est grand, élevé, et nous aimons ce qui est vil et terrestre ; elle demande que nous n'aimions que ce qui est assuré, et nous aimons ce qui est incertain. Quelle amère ironie, mes filles ! Ah ! Il ne nous reste qu'à supplier Dieu de nous délivrer pour toujours de tels périls, et de nous retirer de tout mal. Si imparfait que soit encore notre désir, efforçons-nous de faire cette demande. Nous en coûte-t-il de demander beaucoup, lorsque nous nous adressons au Tout-Puissant ? Mais pour être plus sûres de ne pas nous tromper, remettons-nous en à lui. Aussi bien ne lui avons-nous pas déjà fait l'abandon de notre volonté ? Enfin, que son nom soit à jamais sanctifié, aux cieux et sur la terre ! Que toujours sa volonté soit faite en moi ! Amen (a).

Et maintenant, admirez, mes sœurs, comment Notre-Seigneur m'a tirée d'embarras, en nous enseignant lui-même, à vous et à moi, le chemin dont j'avais commencé à vous entretenir. Voyez comment il m'a fait comprendre

(a) *J'avais d'abord eu la pensée de vous apprendre à bien réciter l'Ave Maria, mais je me suis déjà si longuement étendue qu'il me faut y renoncer. Du reste, il suffit d'avoir compris la manière de bien réciter le Pater noster pour s'acquitter ensuite comme il faut de toutes les prières vocales.* (Ms. de l'Escurial.)

les grandes choses que nous demandons en récitant cette prière évangélique. Qu'il en soit à jamais béni! Il est certain que jamais il ne m'était venu à l'esprit que le *Pater noster* renfermât de si grands secrets. Vous venez de le voir, tout le chemin spirituel s'y trouve, depuis le point de départ jusqu'à celui où l'âme se plonge en Dieu et s'abreuve à longs traits à cette fontaine d'eau vive, que je vous disais se trouver au terme de la route.

Le Seigneur semble avoir voulu nous révéler, mes sœurs, l'immense source de consolation que contient cette prière et le profit que peuvent en retirer les personnes qui ne savent pas lire. Si elles l'entendaient bien, elles y puiseraient un enseignement solide et de grands motifs de joie spirituelle.

Enfin, mes sœurs, que cette humilité avec laquelle notre bon Maître nous instruit, soit pour nous une leçon. Suppliez-le aussi de me pardonner d'avoir eu la hardiesse de traiter de sujets si relevés. Il sait bien que mon esprit en est incapable; c'est pour cela qu'il a voulu m'enseigner lui-même ce que j'en ai dit. C'est à vous de l'en remercier. Il l'a fait, sans doute, à cause de l'humilité qui vous a portées à me demander cet écrit, et à vouloir être instruites par une créature aussi misérable que moi (a). Si le père présenté Dominique Bañez (1),

(a) *Il me semble, mes sœurs, que sa Majesté ne veut pas que j'en dise davantage, car les pensées me font défaut. J'avais cependant*

(1) Comme au *Prologue*, le nom du père Bañez a été raturé, probablement par ce père lui-même. Dans la copie de Tolède, la sainte, de sa propre main, a remplacé : « *padre presentado*, père présenté », par : « *padre maestro*, père maître ».

mon confesseur, à qui je vais le remettre avant que vous le voyiez, estime qu'il peut vous être utile et vous le met entre les mains, j'aurai une grande consolation de celle que vous en recevrez (a). Si, au contraire, mon écrit ne mérite d'être vu de personne, vous agréerez du moins ma bonne volonté, puisque j'aurai obéi à ce que vous m'avez commandé. Du reste, je me regarde comme très bien payée de la peine que j'ai prise pour écrire ces pages, car très certainement je n'en ai eu aucune pour penser à ce que je devais dire.

Louange et bénédiction au souverain Maître de qui nous vient tout ce qu'il y a de bon dans nos paroles, nos pensées et nos œuvres ! Amen.

l'intention de continuer. Mais je vois que le Seigneur vous a déjà enseigné le chemin. D'ailleurs, dans cet autre livre que j'ai écrit, il m'a appris et m'a fait consigner la manière dont il faut se conduire lorsqu'on est arrivé à cette fontaine d'eau vive, ce que l'âme éprouve alors, comment Dieu la désaltère, lui enlève la soif des choses d'ici-bas et fait croître en elle le désir de le servir. Ce livre sera très utile à celles d'entre vous qui seront parvenues à cette fontaine et leur donnera beaucoup de lumière. Cherchez à vous le procurer. (Ms. de l'Escorial.)

(a) *S'il est à propos que vous le voyiez et qu'il vous le remette, il vous remettra aussi le premier. (Ibid.)*

APPROBATION DONNÉE PAR LE PÈRE BAÑEZ
A LA SECONDE RÉDACTION
DU CHEMIN DE LA PERFECTION

Cette approbation se trouve sur une feuille volante dans le manuscrit de Valladolid.

J'ai examiné avec attention ce livre d'avis et de conseils que la mère Térèse de Jésus, fondatrice des monastères de carmélites déchaussées, donne à ses filles. Je n'y ai rien rencontré qui me choque en ce qui touche la bonne et saine doctrine. Bien des choses qu'elle dit — la plupart même — stimulent à tout ce qui regarde la vertu, spécialement la prière mentale ou vocale, et la contemplation. Elle donne des avis très importants relativement aux périls qu'on rencontre au cours de la vie contemplative; elle encourage les commençants et inspire une certaine crainte à ceux qui se croient avancés. Son style, entièrement dépourvu d'artifices humains, montre bien qu'ici c'est le cœur qui parle de ce que l'expérience lui a fait sentir, et non l'intelligence qui discourt de ce que lui ont appris l'étude, la lecture ou les pieux entretiens. Elle parle avec ferveur, et ce qu'elle dit, elle l'imprime par ses paroles. Quiconque lira attentivement ce traité en fera l'expérience.

Je croirais utile de communiquer ce livre, surtout aux religieuses, à quelque ordre qu'elles appartenissent. Comme c'est une femme qui parle et qui le fait d'après sa propre expérience, je crois que ses paroles encourageront plus efficacement les femmes à se montrer viriles dans la vertu, que ne le feraient celles d'un homme docte, si vertueux qu'il fût d'ailleurs. J'ai fait de ma main quelques corrections entre lignes ou en marge, et quelques ratures, soit que la phrase fût défectueuse, soit qu'il y eût obscurité ou répétition inutile. Au chapitre xxxi, j'ai expliqué en marge ce que l'on appelle effets surnaturels dans la motion ou la quiétude spirituelle.

Telle est mon appréciation sur ce traité, et en conséquence, je le signe de mon nom.

INTRODUCTION AUX EXCLAMATIONS

Quelles que soient les pages de sainte Tèrese sur lesquelles on jette les yeux, on y trouve des effusions intimes qui révèlent la noblesse incomparable de son âme. Ceci est plus frappant encore quand on parcourt ces aspirations tendres et enflammées connues sous le nom de ses *Exclamations*. Ailleurs, elle déverse le trop-plein de son cœur : ici, c'est en quelque sorte le fond même de ce vase précieux qu'elle répand amoureusement, non plus devant les hommes, mais en la seule présence du Seigneur et de la cour céleste. En surprenant le secret de ces épanchements solitaires, en respirant les parfums qui s'échappent de cette âme séraphique, on se sent pénétré d'un saint respect, et l'on songe à ce nard de grand prix que Madeleine épancha jusqu'à la dernière goutte sur la tête du Sauveur, pour lui redire, dans une suprême profusion, la tendresse et la générosité de son amour. Aussi bien, n'est-ce pas Jésus lui-même qui a en quelque sorte assimilé Tèrese à Madeleine, témoignant désirer recevoir de l'une et de l'autre un égal amour (1) ?

« Là où il y a plus de charité, enseigne saint Thomas, il y a plus de désir, et c'est de la véhémence du désir que vient l'aptitude et la disposition à recevoir le bien poursuivi (2). » Cette intensité de désir qui la consume, Tèrese seule pouvait nous la laisser entrevoir, et elle l'a fait en un langage qui n'est plus de la

(1) Voir Relation XXIV. (Tome II des *Œuvres*.)

(2) *Somme théologique*.

terre. En le lisant, on se sent transporté bien au delà de la sphère mesquine des intérêts et des aspirations d'ici-bas, dans cette région supérieure où l'âme se porte d'un irrésistible élan vers le Bien total qui seul peut combler ses désirs. Volontiers l'on s'écrierait avec saint Basile : « Qu'elle est admirable la soif de la souveraine Beauté, lorsqu'elle se fait divinement sentir à une âme purifiée de tous les vices ! Qu'elle est véhémence, qu'elle est insupportable, pour celle qui peut dire en toute vérité : *Je languis d'amour*, et : *Je suis blessée par la charité !*... Lorsque cette lumière a lui sur quelques-uns des saints, elle leur a laissé au cœur l'aiguillon d'un intolérable regret, et, dans l'ennui que leur causait cette vie mortelle, on les entendait s'écrier : *Hélas ! que mon exil est long ! Quand viendrai-je ? Quand apparaîtrai-je devant la face de Dieu ?* (1) »

Ces regrets, ces brûlants soupirs, on les trouve à chacune des pages que nous allons donner. Déjà, aux accents passionnés qui ouvrent la première *Exclamation* : « O ma vie ! ma vie ! Comment peux-tu te soutenir, étant séparée de ta vie ? » ne croirait-on pas entendre les roches de la Sainte-Baume répéter les plaintes de l'Amante du Sauveur aspirant à l'éternel séjour ? Sans doute, sainte Tèrese dans ses écrits nous a fait entendre bien des paroles ardentes, mais, à notre avis, nulle part elle n'en a proféré d'une aussi saisissante beauté.

Prêtons l'oreille encore. N'est-ce point Madeleine qui, après avoir gémi sur la longueur de son exil (2), pleure ses fautes avec toutes les tendresses d'un immense regret (3), qui rappelle à sa mémoire la ravissante beauté du Fils de Dieu, la douceur de son ineffable regard (4), les paroles prononcées par le Maître sur les chemins de la Galilée et sous les portiques du temple de Jérusalem (5), les scènes touchantes de la maison de Béthanie (6) ?

(1) *Reg. fus. tract. Int. II.*

(2) *Exclamations VI° et XV°.*

(3) *Exclamation III°.*

(4) *Exclamation XIV°.*

(5) *Exclamations VIII° et IX°.*

(6) *Exclamation V°.*

N'est-ce pas elle qui verse des larmes sur le tombeau de son frère et sur tant de morts spirituels dont Lazare était la figure (1), elle qui revoit en esprit les scènes sanglantes du prétoire et du Calvaire (2), elle enfin qui apaise les mouvements tumultueux de son cœur, en s'adressant à elle-même ce sublime encouragement : « O mon âme, tu entreras dans ton repos lorsque tu te perdras dans les embrassements de ton souverain Bien, que tu connaîtras ce qu'il connaît, que tu aimeras ce qu'il aime, que tu jouiras de ce dont il jouit ? (3) »

On peut se demander si depuis les Psaumes de David et les *Soliloques* de saint Augustin, l'âme humaine a exhalé vers Dieu des accents plus beaux que ceux de sainte Térèse dans ses Exclamations.

A quelle époque remontent ces pages ? On ne voit pas que la sainte y ait jamais fait allusion, ni dans ses ouvrages ni dans sa correspondance, ce qui eût fourni à leur sujet quelques données chronologiques. A notre connaissance, les dépositions de ses filles ne les mentionnent pas davantage. Cependant, pour un lecteur attentif de ses Œuvres mystiques, du *Château intérieur* en particulier, pour celui qui aura sérieusement approfondi les Relations spirituelles adressées par elle à ses confesseurs, il sera à peu près hors de doute que les Exclamations ne peuvent se rapporter à la dernière période de sa vie. Introduite l'année 1572 dans la VII^e Demeure, qui est celle du mariage spirituel (4), et jouissant dès lors de cette paix profonde qui en est le caractère distinctif (5), la sainte avait vu s'apaiser ses véhéments désirs de voir finir l'exil. Son âme, parfaitement soumise à la volonté divine, ne désirait plus ni la mort ni la vie : jouissant au plus intime d'elle-même d'un avant-goût de la céleste patrie, elle n'aspirait qu'au bonheur de travailler pour son Dieu et de pro-

(1) Exclamation X^e.

(2) Exclamations X^e, XII^e et XIII^e.

(3) Exclamation XVII^e.

(4) Relation XXV, novembre 1572.

(5) *Château intérieur*, VII^e Demeure, chap. II.

curer sa gloire (1). A chaque page des Exclamations, au contraire, elle appelle à grands cris l'heure qui viendra briser ses liens : « Hélas ! hélas ! Seigneur, que cet exil est long ! et que la soif de voir mon Dieu le rend amer à mon cœur !... (2). O vie longue ! ô vie amère !... O désolante solitude ! solitude sans remède !... Quand donc, Seigneur, quand ? jusqu'à quand ?... (3). » C'est le temps où, suivant la parole de Bossuet, « le feu divin et céleste, détenu contre sa nature dans un corps mortel, tâche de s'ouvrir par force un passage, et frappant de toutes parts avec violence par des désirs ardents et impétueux, il ébranle tous les fondements de la prison qui l'enserme (4) ».

Il semble donc évident que les Exclamations sont antérieures à l'année 1572. Mais ne faut-il pas encore en reculer la date, et la faire remonter jusqu'aux années qui précédèrent la fondation de Saint-Joseph d'Avila, c'est-à-dire au séjour au monastère de l'Incarnation ? Sans vouloir trancher cette délicate question, il nous paraît assez vraisemblable que les Exclamations ne soient autres que les brûlantes aspirations du cœur de Térése, alors qu'inondée des premières grâces d'en-haut et blessée des traits de l'amour divin, elle pouvait dire : « Je me sentais mourir du désir de voir Dieu, et je ne savais où chercher la vie dont j'avais soif, si ce n'est dans la mort (5) » ; alors aussi que sous l'impression de la terrible vision de l'enfer offerte à ses regards, elle avait besoin d'exhaler « la mortelle douleur que lui causait la perte de la multitude qui se damne (6) ». Louis de Léon, il est vrai, en plaçant les Exclamations dans l'édition de Sala-

(1) Relation LXVI à Alphonse Velasquez, évêque d'Osma, 1581.

(2) Exclamation XV^e.

(3) Exclamation VI^e.

(4) Panégyrique de sainte Térése.

(5) *Vie écrite par elle-même*, chap. xxix.

(6) *Ibid.*, chap. xxxii. — On lit dans la déposition de la sœur Térése de Jésus, nièce de sainte Térése : « Le livre original (de la *Vie*) fut apporté du couvent de l'Incarnation par l'ordre du supérieur de la sainte mère, comme bien d'autres papiers de sa main, qui en furent apportés pour être examinés et plus dûment estimés. »

manque (1588), leur assigne la date de 1569, mais il n'appuie cette date d'aucune donnée. Ne faudrait-il pas, au lieu de 1569, lire 1559?

Le manuscrit original ne se retrouve plus. Les carmélites de Sainte-Anne, à Madrid, ont trois fragments assez courts, dont l'un appartient à l'Exclamation IV^e, les deux autres à l'Exclamation XVII^e, et qui portent chacun la signature : *Teresa de Jesus*. Nous avons dit déjà que la sainte copiait parfois de sa main des passages de ses écrits et signait ces transcriptions, vraisemblablement en vue de les envoyer à des personnes amies. C'est ainsi qu'un même passage du chapitre XL du *Livre de la Vie*, portant sa signature, se trouve au monastère des carmélites déchaussées d'Albe de Tormès et en celui des carmélites récolettes de *Las Maravillas*, à Madrid. Les fragments d'Exclamations vénérés chez les carmélites de Sainte-Anne présentent toutes les marques caractéristiques de l'écriture de sainte Térèse. Cependant il est visible que le texte a été découpé et collé sur de nouvelles feuilles, peut-être en vue de remédier à une détérioration des feuilles originales.

Les carmélites de Guadalajara (*Monasterio de abajo*) ont, elles aussi, un fragment d'Exclamation autographe. Ce sont trois lignes de l'Exclamation XVII^e, portant la signature de la sainte.

Les carmélites de Grenade possèdent des fragments d'Exclamations beaucoup plus étendus. L'écriture du manuscrit rappelle l'écriture de sainte Térèse et lui a effectivement été attribuée. Mais, après un examen approfondi, des hommes très compétents en pareille matière ont récemment conclu à la négative. Le manuscrit de Grenade, probablement contemporain de la sainte, n'en conserve pas moins une grande valeur. Les feuilles reproduisent les Exclamations I^e, X^e, XI^e, XII^e et XIII^e, avec une partie de la II^e et les premiers mots de la XIV^e.

L'édition princeps de 1588 (Salamanque) donne aux Exclamations le titre suivant :

Esclamaciones o meditaciones del alma a su Dios, escritas por la madre Teresa de Jesus, en diferentes dias, conforme al espíritu que le comu-

nicava nuestro Señor despues de aver comulgado, año de mil y quinientos y sesenta y nueve. Exclamations ou méditations de l'âme à son Dieu, écrites par la Mère Térèse de Jésus à différents jours, suivant les sentiments que Notre Seigneur lui communiquait après la communion, l'année 1569.

La première traduction des *Exclamations* parut à Florence en langue italienne, l'année 1599. Elle était due à Jules Zanchini de Castiglionchio. Deux ans après, une traduction française voyait le jour à Paris parmi les *Œuvres de la Sainte* (1601). Elle reproduisait exactement le titre de l'édition de Salamanque, mais avec la date de 1566 :

Exclamations ou meditations de l'ame à son Dieu : ecrites par la Mere Terese de Jesus, en divers jours, selon l'esprit que Notre Seigneur luy communiquoit, après avoir communié, l'an 1566.

Cette traduction était l'œuvre collective de M. de Brétigny et d'un père chartreux de Bourfontaine, Dom du Chèvre, dont on lisait le nom à la suite de la dernière Exclamation : *F. Guillaume du Chevre, Chartreux.*

Les traductions des pères Élisée de Saint-Bernard et Cyprien de la Nativité (1630 et 1644) reproduisirent la date de 1569 donnée par l'édition de Salamanque. Arnauld d'Andilly (1639) ne donna pas de date. L'abbé Chanut (1681) reproduisit, lui aussi, celle de 1569. Tous deux placèrent en tête de chaque Exclamation un titre ou sommaire. Les Bollandistes (1845) adoptèrent la date de 1579, vraisemblablement induits en erreur par l'auteur de la *Reforma de los Descalzos*, qui, en reproduisant le titre donné aux Exclamations par l'édition de Salamanque, a imprimé 1579 pour 1569. (T. I, lib. V, cap. xxxviii.) En 1848 parut à Bruxelles, chez Greuse, et à Paris, chez Leclerc, une traduction des Exclamations faite en collaboration par les pères Marcel Bouix et Léon Turquand, de la Compagnie de Jésus. Quelques années plus tard, le père Bouix, seul, remaniait cette traduction et, en 1854, la plaçait au tome II des *Œuvres de la sainte*. Cette nouvelle traduction l'emportait en élégance sur la précédente, mais elle rendait moins fidèlement le texte de sainte Térèse.

Nos mères des monastères de Madrid et de Grenade nous ayant permis, avec la plus gracieuse obligeance, de faire prendre des reproductions photographiques des fragments dont elles sont en possession, nous avons pu traduire une partie des Exclamations d'après le texte qu'ils présentent. Nous avons suivi, pour le reste, l'édition princeps de Salamanque.

EXCLAMATION PREMIÈRE

Cette Exclamation fut écrite en 1769, et adressée à Grenade.

O ma vie ! ma vie ! Comment peux-tu te soutenir, et te séparer de ta Vie ? En pareille solitude, à quoi t'occupes-tu ? que fais-tu ? Je ne vois en les autres que fautes et superficialités ! Quelle est ta consolation, ô mon Dieu, au milieu de cette mer orageuse ? J'ai pleuré de moi-même, mais surtout je pleure au moment où l'on est en train de pleurer. O Seigneur ! que mes sentiers sont doux ! Mais qui donc y marchera sans frayeur ? Je voudrais de ne rien faire pour vous, et si je me mets à vous servir, rien ne me suffirait, rien ne me sentirait même si peu que ce soit mes devoirs envers vous. Je voudrais et employer sans réserve à votre service, et quand je consacrerai bien ma personne, je vois que je ne puis rien qui vaille et tout-à-coup ne me donnez de l'accomplir.

O mon Dieu ! ma Miséricorde ! Que ferai-je pour ne pas défier vos merveilles dans mon âme ? Vos œuvres

EXCLAMATIONS

EXCLAMATION PREMIÈRE

Cette Exclamation tout entière se trouve au manuscrit de Grenade.

O ma vie ! ma vie ! Comment peux-tu te soutenir, étant séparée de ta Vie ? En pareille solitude, à quoi t'occupes-tu ? que fais-tu ? Je ne vois en tes œuvres que fautes et imperfections ! Quelle est ta consolation, ô mon âme, au milieu de cette mer orageuse ? J'ai pitié de moi-même, mais surtout je pleure en songeant au temps où j'ai vécu sans pleurer. O Seigneur ! que vos sentiers sont doux ! Mais qui donc y marchera sans frayeur ? Je tremble de ne rien faire pour vous, et si je me mets à vous servir, rien ne me satisfait, rien ne me semble solder si peu que ce soit mes dettes envers vous. Je voudrais m'employer sans réserve à votre service, et quand je considère bien ma misère, je vois que je ne puis rien qui vaille, si vous-même ne me donnez de l'accomplir.

O mon Dieu ! ma Miséricorde ! Que ferai-je pour ne pas défaire vos merveilles dans mon âme ? Vos œuvres

sont saintes, elles sont justes, elles sont d'une valeur inestimable, elles sont marquées d'une sagesse profonde, car vous êtes, Seigneur, la Sagesse même. Mais mon entendement cherche-t-il à s'en occuper, voici ma volonté qui gémit, parce qu'elle ne veut nul obstacle à son amour. Aussi bien, au milieu de ces prodigieuses merveilles, l'entendement est-il incapable d'atteindre son Dieu. Mon âme aspire à jouir de ce Dieu, et elle n'en voit pas le moyen, car, dans ce triste cachot de la mortalité, tout s'oppose à elle. Et pourtant, elle s'est tout d'abord aidée de la contemplation de vos merveilles, ô mon Dieu ! C'est là que me sont apparues dans tout leur jour mes innombrables bassesses. Mais pourquoi parler ainsi ? A qui s'adressent mes plaintes ? Qui prête l'oreille à ma voix, si ce n'est vous, mon tendre Père, mon Créateur ? Dès lors, qu'ai-je besoin de parler pour vous découvrir ma douleur ? Je vois jusqu'à l'évidence que vous êtes au-dedans de moi. C'est ainsi que je m'é gare. Mais, hélas ! ô le Dieu de mon cœur, comment être sûre que je ne suis point séparée de vous ? O vie, qui dois te poursuivre dans cette incertitude sur un point si capital, qui donc pourra te désirer, alors que le seul avantage que l'on peut attendre de toi, qui est de contenter Dieu en toutes choses, se trouve si incertain et environné de tant de périls ?

EXCLAMATION DEUXIÈME

Une grande partie de cette Exclamation se trouve au manuscrit de Grenade.

Je me dis souvent, ô mon Maître, que si quelque chose peut soutenir une vie où l'on est privé de vous, c'est la solitude, parce que l'âme s'y délasse avec Celui qui fait tout son délassement. Mais comme elle n'en jouit pas dans une liberté entière, elle y sent bien des fois redoubler son tourment. Et toutefois ce tourment n'est que délices, en comparaison de celui qu'elle souffre d'avoir à traiter avec les créatures et de perdre ainsi son attention exclusive à son Créateur.

Mais comment est-ce, ô mon Dieu, que le repos fatigue une âme qui n'aspire qu'à vous contenter ? O puissant amour de Dieu ! Que tu diffères en tes effets de l'amour de ce monde ! Celui-ci ne veut pas de compagnie, se persuadant qu'elle va le dépouiller du bien qu'il possède. Celui de mon Dieu, au contraire, grandit à proportion du nombre des amants, et ce qui tempère ses joies, c'est de voir que tous ne jouissent point d'un semblable trésor.

Voilà pourquoi, ô le Trésor de mon âme, voilà pourquoi au milieu des plus grandes délices, des plus suaves jouissances qu'on goûte avec vous, on s'afflige à la pensée du grand nombre de ceux qui ne veulent pas de ces joies, de ceux aussi qui les perdront pour une éternité. De là vient que l'âme s'ingénie à trouver des compagnons de son

amour, et volontiers elle laisse le bonheur qui l'inonde, dans l'espoir de contribuer à le faire rechercher par d'autres.

Mais ne lui vaudrait-il pas mieux, ô mon tendre et céleste Père, remettre ces désirs à un temps où elle sera moins comblée de vos caresses, et pour l'instant s'appliquer tout entière à en jouir ? O mon Jésus ! qu'il est grand l'amour que vous portez aux (1) enfants des hommes ! Le service le plus considérable que l'on puisse vous rendre, c'est de vous quitter pour l'amour d'eux et pour leur plus grand avantage. Aussi bien, c'est alors qu'on vous possède plus pleinement. La volonté, il est vrai, s'enivre moins de votre jouissance, mais l'âme se réjouit de vous contenter. Elle voit que les joies d'ici-bas, même celles qui semblent un don de votre main, sont incertaines durant cette vie mortelle, si elles ne sont accompagnées de l'amour du prochain. Quiconque ne l'aime point, ne vous aime point, ô mon Maître, puisque tout votre sang versé nous atteste l'amour immense que vous portez aux fils d'Adam.

(1) Ici se termine le fragment du manuscrit de Grenade.

EXCLAMATION TROISIÈME

J'ai considéré, mon Dieu, la gloire que vous réservez à ceux qui accompliront jusqu'au bout votre volonté ; j'ai vu les travaux et les douleurs dont votre Fils nous l'a acquise, cette gloire, à quel point nous nous en étions rendus indignes, quelle injustice il y avait à payer d'ingratitude l'amour prodigieux qui nous a enseigné à pareils frais comment l'on aime ; et mon âme a été navrée de douleur ! Comment se peut-il, Seigneur, que tout cela s'efface de nos esprits, et que les mortels puissent vous mettre en oubli au point de vous offenser ?

J'ajoute, ô mon Rédempteur : Comment peuvent-ils à ce point s'oublier eux-mêmes ? Et comment votre bonté est-elle si grande, qu'après cela, vous vous souveniez encore de nous ? Nous sommes tombés pour avoir voulu vous frapper d'un coup mortel, et vous, oubliant tout, vous nous tendez de nouveau la main, vous nous tirez d'une frénésie si incurable, afin que nous recherchions et que nous vous demandions la santé ! Béni soit un tel Maître ! Bénie une si immense miséricorde ! Louange sans fin à une si tendre compassion !

O mon âme, bénis à jamais un Dieu si grand ! Comment peut-on se tourner contre lui ? Ah ! que la grandeur même du bienfait devient préjudiciable aux ingrats ! Portez-y

remède, ô mon Dieu ! Et vous, enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur dur (1) ? Jusqu'à quand l'endurcirez-vous à l'encontre de ce très doux Jésus ? Quoi donc ! Notre malice prévaudra-t-elle toujours contre lui ? Non, la vie de l'homme passe comme la fleur des champs, et le Fils de la Vierge va venir prononcer la terrible sentence.

O mon Dieu, la Puissance même ! Puisque, bon gré mal gré, vous devez nous juger, pourquoi ne considérons-nous pas à quel point il nous importe de vous satisfaire en vue de cette heure suprême ? Mais qui donc, qui donc refuserait un juge si équitable ? Bienheureux ceux qui, à l'heure de ce redoutable jugement, se réjouiront avec vous, ô mon Dieu, ô mon Maître ! Mais que fera celui que vous avez relevé, celui qui a reconnu combien misérablement il s'était perdu pour un plaisir de courte durée, et qui est résolu de vous contenter toujours, moyennant votre grâce, car vous ne manquez jamais, ô le Trésor de mon âme, à ceux qui vous aiment, et vous répondez toujours à qui vous appelle ? Comment, après cela, vivre encore, Seigneur ? Comment ne pas mourir sans cesse à la pensée qu'on a perdu un bien aussi précieux que celui de l'innocence reçue dans le baptême ? Oui, la meilleure vie qu'on puisse vivre, c'est de mourir d'un continuel regret. Mais comment une âme qui vous aime tendrement pourra-t-elle supporter ce martyre ?

Quelle demande insensée, Seigneur ! Ai-je perdu le souvenir de vos merveilles, de vos miséricordes ? Ai-je

(1) *Filii hominum, usquequo gravi corde ?* (Ps. iv, 3.)

oublié que vous êtes venu en ce monde pour les pécheurs, à quel prix vous nous avez achetés, comment vous avez payé nos fausses joies par des douleurs et par une flagellation cruelles, comment vous avez guéri mon aveuglement par le bandeau qui voila vos yeux divins, ma vanité par votre couronne d'épines ?

O Seigneur ! Seigneur ! Tout cela transperce encore plus l'âme qui vous chérit ! Ma seule consolation, c'est que ma malice, une fois connue, donnera lieu de bénir à jamais votre miséricorde. Et pourtant, je ne sais si cette douleur pourra me quitter tant que je n'aurai pas atteint le séjour où, vous montrant à découvert, vous ferez évanouir toutes les misères de notre mortalité.

EXCLAMATION QUATRIÈME

Il me semble, ô mon Maître, que mon âme respire en songeant au bonheur qui sera son partage si, par votre miséricorde, il lui est donné de vous posséder. Mais elle voudrait d'abord vous servir, puisque c'est en la servant que vous lui avez acquis le bonheur qui l'attend. Que ferai-je, mon Seigneur? Que ferai-je, ô mon Dieu?

Oh! combien tard se sont enflammés mes désirs! Et que de bonne heure, ô mon Maître, vous m'aviez attirée, vous m'aviez appelée à m'appliquer tout entière à vous! Sera-t-il dit, Seigneur, que vous délaissez le misérable, que vous vous détournez du pauvre mendiant lorsqu'il cherche à s'approcher de vous? Les merveilles de votre grâce ont-elles des bornes, Seigneur? Y en a-t-il à la magnificence de vos œuvres? O mon Dieu, ma Miséricorde! qu'il vous est facile de les déployer maintenant en votre servante! Vous êtes tout-puissant, grand Dieu. C'est le moment de faire voir si mon âme se trompe quand, regardant le temps qu'elle a perdu, elle estime qu'il vous suffit, Seigneur, d'un instant pour le lui faire regagner. Je divague, je crois, car on assure que le temps perdu ne se recouvre point.

Bénédictio à mon Dieu (1)! Je confesse, Seigneur,

(1) Ici commence le premier fragment autographe conservé au monastère de Madrid.

votre souverain pouvoir. Si vous êtes tout-puissant — et comment en douter ? — qu'y a-t-il d'impossible à Celui qui peut tout ? Veuillez donc, ô mon Maître, veuillez ! Toute misérable que je suis, je crois fermement que tout ce que vous voulez, vous le pouvez, et plus les merveilles que j'entends rapporter de vous sont prodigieuses, plus ma foi se fortifie dans la pensée que vous pouvez en opérer de plus grandes encore, plus je m'affermis dans la confiance que vous ferez ce que je vous demande. Et comment s'étonner de ce que fait le Tout-Puissant ?

Vous le savez bien, mon Dieu, au milieu de toutes mes misères, jamais je n'ai cessé de reconnaître votre souveraine puissance, votre miséricorde. Songez, Seigneur, qu'en ceci du moins je ne vous ai pas offensé. Rendez-moi, ô mon Dieu, le temps perdu, et pour cela, versez votre grâce en mon âme maintenant et à l'avenir, afin que je me présente devant vous revêtue de l'habit nuptial (1), car si vous le voulez, vous le pouvez (2).

(1) Cfr. Math., xxii, 11, 12.

(2) Fin du fragment de Madrid.

EXCLAMATION CINQUIÈME

O mon Maître ! comment oser vous demander des grâces après vous avoir si mal servi, après avoir si mal su garder vos dons ? Quelle confiance pouvez-vous accorder à qui vous a trahi tant de fois ? Que ferai-je donc, ô la Consolation des désolés, ô le Remède de ceux qui vous appellent à leur aide ? Vaut-il mieux par hasard taire mes besoins, et attendre que vous y portiez remède ? Non, certes. Vous-même, mon Seigneur, ô les Délices de mon âme, sachant combien ils seraient nombreux, nos besoins, et de quel soulagement il serait pour nous de vous en faire confiance, vous nous avez dit de demander, parce que vous ne manqueriez pas de donner (1).

Je songe quelquefois à la plainte de Marthe (2), et je me dis que cette sainte femme ne se plaignait pas uniquement de sa sœur. Je suis même persuadée que son chagrin venait surtout de ce que vous ne paraissiez, Seigneur, ni touché de la peine qu'elle prenait, ni désireux de la voir se tenir près de vous. Peut-être se croyait-elle moins aimée que sa sœur. C'est là, je pense, ce qui l'affligeait, et non pas d'avoir à servir Celui qu'elle aimait d'un si ardent amour. L'amour ne change-t-il pas le travail en plaisir ? Ceci paraît bien au reste en ce qu'elle

(1) *Petite et accipietis.* (Joan., xvi, 24.)

(2) Cfr. Luc., x, 40.

ne s'adresse point à sa sœur. C'est à vous seul, Seigneur, qu'elle va porter sa plainte, et son amour l'enhardit au point de vous demander pourquoi vous ne vous souciez point de ce qui la regarde.

La réponse même que vous lui fîtes montre bien que sa demande procédait du motif que je viens de dire. Vous lui répondîtes que seul l'amour donne du prix aux choses, et que l'unique nécessaire c'est que l'amour soit si ardent que rien n'empêche d'aimer.

Mais comment, ô mon Dieu, notre amour à nous pourratt-il être en proportion des amabilités de l'objet que nous aimons, si celui que vous avez pour nous ne vient se joindre au nôtre? Me plaindrai-je avec cette sainte femme? Oh! non! pour moi, nulle raison de le faire. N'ai-je pas constamment reçu de mon Dieu des témoignages d'amour surpassant de beaucoup tout ce que j'ai jamais su demander ou désirer? A moins de me plaindre de l'excès de bénignité avec lequel, Seigneur, vous m'avez soufferte, je ne vois pas en quoi j'aurais droit de le faire. Mais que pourra bien demander une créature aussi misérable que moi? O mon Dieu, je vous dirai avec saint Augustin: « Donnez-moi afin que je vous donne et que j'acquitte ainsi une faible partie de mes dettes (1). » Souvenez-vous que je suis l'œuvre de vos mains, et donnez-moi de connaître mon Créateur, afin que je l'aime.

(1) *Confess.*, lib. XI, cap. II.

EXCLAMATION SIXIÈME

O mes Délices ! Maître souverain de toute créature ! Mon Dieu !... Jusqu'à quand me faudra-t-il attendre votre présence ? Quel remède donnez-vous à celle qui en rencontre si peu sur la terre ? Où trouvera-t-elle quelque soulagement hors de vous ?

O vie longue ! ô vie amère ! ô vie où l'on ne vit point ! O désolante solitude ! solitude sans remède ! Quand donc, Seigneur ? quand ? jusqu'à quand ?... Que ferai-je, ô mon Bien, que ferai-je ? Désirerai-je de ne pas vous désirer ?

O mon Dieu ! Mon Créateur ! Vous faites des plaies, et vous n'y appliquez point de remède. Vous blessez, et la blessure n'apparaît point. Vous tuez, mais pour laisser plus de vie. Pour tout dire, mon Seigneur, vous faites ce qu'il vous plaît, vous agissez en tout-puissant. Eh quoi ! mon Dieu ! vous voulez que ce soit un vermisseau aussi méprisable que moi qui souffre des choses si contraires ? J'y consens, ô mon Dieu, puisque vous le voulez. Pour moi, je ne veux que vous aimer. Mais que je souffre ! que je souffre, mon tendre Créateur ! L'excès de la douleur m'arrache ces gémissements, il m'oblige à me plaindre d'un mal qui sera sans remède jusqu'à ce qu'il vous plaise d'y mettre un terme. Mon âme dans son étroit cachot appelle la liberté, et pourtant elle ne veut pas s'écarter le moins du monde de votre volonté. O ma Gloire ! Ou

faites croître son martyre, ou faites-le finir entièrement !

O mort ! ô mort ! Comment peut-on te redouter, puisqu'en toi se trouve la vie ? Mais qui ne craindra, après avoir passé une partie de son existence sans aimer son Dieu ? Et puisque j'en suis là, que demandé-je ? et que désiré-je ? Serait-ce le châtement si mérité de mes offenses ? Ne le permettez pas, ô mon Bien ! Ma rançon vous a tant coûté !

O mon âme ! Laisse s'accomplir la volonté de ton Dieu. C'est là ce qui te convient. Sers-le, et espère de sa miséricorde qu'il portera remède à ta douleur, quand la pénitence de tes fautes t'aura quelque peu mérité son pardon. N'aspire point à jouir avant d'avoir souffert. O mon vrai Maître ! O mon Roi ! Souffrir, j'en suis même incapable, si votre main souveraine et toute-puissante ne me soutient ; mais avec elle je pourrai tout.

EXCLAMATION SEPTIÈME

O mon Espérance ! Mon tendre Père ! Mon Créateur ! Mon vrai Maître ! Mon Frère ! Quand je songe à cette parole que *vos délices sont d'être avec les enfants des hommes* (1), mon âme se fond d'allégresse. O Maître du ciel et de la terre ! Après semblable parole, quel pécheur pourrait désespérer ? Mais n'avez-vous personne avec qui prendre vos délices, pour que vous veniez chercher un vermisseau aussi infect que moi ? A l'heure du baptême de votre Fils une voix a retenti, disant que vous preniez en lui vos délices (2). Y aura-t-il donc égalité entre lui et nous, Seigneur ?

O miséricorde immense ! O faveur infiniment au-dessus de nos mérites ! Et nous, mortels, nous mettons tout cela en oubli ! Vous, mon Dieu, souvenez-vous de l'excès de notre misère. Considérez notre faiblesse, vous qui connaissez tout !

O mon âme, contemple les souveraines délices, l'immense amour avec lesquels le Père connaît son Fils et le Fils connaît son Père, contemple l'embrasement dans lequel l'Esprit-Saint se joint à eux. Aucun des trois ne peut se départir de cet amour et de cette connaissance, parce qu'ils ne font qu'un. Ces souveraines Personnes se

(1) *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (Prov., VIII, 31.)

(2) Cfr. Math., III, 17.

connaissent ; elles s'aiment, elles prennent ensemble leurs délices. A quoi bon mon amour ? Pourquoi le désirez-vous, ô mon Dieu, et que vous en revient-il ?

Oh ! soyez béni ! Oui, à jamais béni, mon Dieu ! Que toutes les créatures vous louent sans fin, Seigneur, vous qui ne connaissez jamais de fin ! Réjouis-toi, mon âme ! Il y a quelqu'un qui aime ton Dieu comme il le mérite. Réjouis-toi ! Il y a quelqu'un qui connaît sa bonté, ses excellences. Rends-lui grâce de nous avoir donné sur cette terre quelqu'un qui le connaît aussi parfaitement que le fait son Fils unique. Sous une telle protection, avance-toi, tu le peux, présente tes supplications. Et puisque sa Majesté prend ses délices en toi, que rien ici-bas ne puisse t'empêcher de prendre tes délices et ta joie dans les grandeurs de ton Dieu, dans la vue de ses droits à ton amour et à tes louanges. Supplie-le que tu contribues si peu que ce soit à faire bénir son nom, et que tu puisses dire avec vérité : *Mon âme exalte et loue le Seigneur* (1).

(1) *Magnificat anima mea Dominum.* (Luc., 1, 46.)

rennaient; elles s'aimeut, elles bravent ensemble leurs
 félicités. A quel bon mon amour? Pourquoi le désirez-
 vous, ô mon Dieu, et que vous en revient-il?

Oh! soyons à Dieu! Que
 toutes les créatures vous louent sans fin, Seigneur, vous
 qui ne connaissez jamais de fin! Hélas-toi, mon Dieu!

EXCLAMATION HUITIÈME

O Seigneur! ô mon Dieu! Vos paroles sont des paroles de vie où tous les mortels trouveront ce qu'ils désirent, pourvu qu'ils consentent à l'y chercher. Mais quoi d'étonnant, mon Dieu, que nous mettions en oubli vos paroles, frappés comme nous le sommes de folie et de langueur par suite de nos œuvres mauvaises?

O mon Dieu!... Dieu!... Dieu, auteur de tout ce qui est créé! Que serait cette création si vous vouliez, Seigneur, créer plus encore? Vous êtes tout-puissant, vos œuvres sont incompréhensibles (1). Faites, Seigneur, que vos paroles ne s'éloignent jamais de ma pensée. Vous dites: *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes accablés, et je vous consolerais* (2). Que voulons-nous de plus, Seigneur? Que demandons-nous? Que cherchons-nous? Pourquoi les mondains s'égarer-ils, sinon parce qu'ils sont en quête de bonheur? O Dieu! ô Dieu! Que vois-je, Seigneur? O douleur! O aveuglement profond! Nous le cherchons, ce bonheur, là où il est impossible de le trouver. O Créateur, prenez pitié de vos créatures! Voyez, nous ne nous entendons pas nous-mêmes, nous ne savons pas ce que nous désirons, et ce que nous demandons nous échappe.

(1) *Qui facit magna et incomprehensibilia.* (Job., ix, 10.)

(2) *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et Ego reficiam vos.* (Math., xi, 28.)

Donnez-nous la lumière, Seigneur ! Voyez, elle nous est plus nécessaire qu'à l'aveugle-né. Lui désirait voir la lumière et ne le pouvait (1), et maintenant, Seigneur, on refuse de voir. Est-il un mal plus incurable ? C'est ici, mon Dieu, qu'éclatera votre puissance, ici que brillera votre miséricorde. Ah ! quelle demande je vous adresse, ô vrai Dieu, Dieu de mon cœur ! Je vous prie d'aimer qui ne vous aime point, d'ouvrir à qui ne frappe point, de donner la santé à qui prend plaisir à être malade, à qui recherche la maladie. Vous avez dit, ô mon Maître, que vous veniez chercher les pécheurs (2). Les voilà, Seigneur, les vrais pécheurs ! Et vous, mon Dieu, oubliez notre aveuglement, considérez uniquement les flots de sang que votre Fils a répandus pour nous. Que votre miséricorde resplendisse au sein d'une malice si extrême ! Souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes votre ouvrage, et sauvez-nous par votre bonté, par votre miséricorde !

(1) Cfr. Joan., ix, 1, et Marc., x, 51. Sainte Térèse semble confondre l'aveugle-né de Jérusalem et l'aveugle de Jéricho.

(2) *Non enim veni vocare justos, sed peccatores.* (Math., ix, 13.)

EXCLAMATION NEUVIÈME

O clément, ô tendre Souverain de mon âme ! Vous dites encore : *Venez à moi vous tous qui êtes altérés, et je vous donnerai à boire* (1). Comment ne serait-il pas brûlé d'une soif ardente, celui que dévorent les vives flammes des misérables convoitises de la terre ? Ah ! que l'eau lui est nécessaire pour ne pas achever de se consumer dans ces flammes !

Je sais, ô mon Maître, que votre bonté est assez grande pour la lui donner. Vous l'avez dit vous-même, et vos paroles sont infaillibles. Mais si, par la longue habitude de vivre en ce brasier, des malheureux se trouvent tellement faits à ses ardeurs qu'ils ne les sentent presque plus, et, dans l'excès de leur folie, ne voient point leur détresse, que deviendront-ils, Seigneur ? Et pourtant, en venant en ce monde, ne vous proposiez-vous pas de remédier à ces besoins extrêmes ? Faites-le, Seigneur. C'est dans les cas les plus difficiles qu'éclatera davantage votre clémence.

Voyez, ô mon Dieu, combien vos ennemis gagnent de terrain. Ayez pitié de ceux qui n'ont point pitié d'eux-mêmes, et puisque leur malheur les a mis en tel état qu'ils refusent d'aller à vous, vous, mon Dieu, allez à

(1) *Si quis sitit, veniat ad me et bibat.* (Joan., vii, 37.)

eux! Je vous le demande en leur nom. Je sais qu'ils ressusciteront, ces morts, dès qu'ouvrant les yeux et revenant à eux-mêmes, ils commenceront à vous goûter.

O Vie, qui vivifiez tous les êtres! Ne me refusez pas, à moi, cette eau toute suave, que vous promettez à ceux qui la désirent. Je la désire, Seigneur, je la demande. Je viens à vous. Ne vous cachez pas de moi, ô mon Maître! Vous savez combien cette eau m'est nécessaire, vous savez qu'elle est le vrai remède de l'âme que vous avez blessée.

O Seigneur! Que de feux différents il y a en cette vie, et que de raisons pour nous de vivre dans la crainte! Les uns dévorent notre âme, les autres la purifient, afin qu'elle vive éternellement en vous possédant.

O sources vives, qui jaillissez des plaies de mon Dieu! Avec quelle abondance vous coulerez jusqu'à la fin, pour nous désaltérer! Et qu'il marchera sûrement à travers les périls de cette misérable vie, celui qui saura se soutenir par cette divine liqueur!

EXCLAMATION DIXIÈME

Cette Exclamation tout entière se trouve au manuscrit de Grenade.

O le Dieu de mon âme ! Combien nous nous hâtons de vous offenser, et combien vous vous hâtez plus encore de nous pardonner ! D'où nous vient, Seigneur, cette audace insensée, sinon de ce que nous savons l'étendue de votre miséricorde et que nous oublions l'équité de votre justice.

Les douleurs de la mort m'ont environné (1). Hélas ! Hélas ! Hélas ! que le péché est un mal terrible, puisqu'il a donné la mort à un Dieu, et cela, au milieu de si excessives douleurs ! Et que vous en êtes, Seigneur, environné de toutes parts ! Où pouvez-vous aller qu'on ne vous tourmente ? De tous côtés les mortels vous couvrent de blessures.

O chrétiens ! Il est temps de défendre votre Roi, de l'entourer dans ce grand délaissement où il est réduit. Qu'il est devenu petit le nombre de ses vassaux, et qu'elle est nombreuse la multitude qui fait escorte à Lucifer ! Mais ce qu'il y a de plus détestable, c'est qu'en public on se fait gloire d'être ses amis, tandis qu'on le vend en secret. Il n'a presque plus personne à qui se fier !

O Ami véritable ! Qu'il vous paie mal, celui qui vous trahit ! O vrais chrétiens ! Mêlez vos pleurs à ceux de

(1) *Circumdederunt me dolores mortis.* (Ps. cxiv, 3.)

votre Dieu. Les larmes de compassion que vous le voyez répandre ne s'adressent pas à Lazare seulement, mais à tous ceux qui, appelés par lui à haute voix, devaient refuser de ressusciter (1).

O mon Trésor! que vous aviez alors présentes les fautes que j'ai commises contre vous! Qu'elles prennent fin, ces fautes, qu'elles prennent fin, ô mon Maître, et celles de tous les hommes! Ressuscitez ces morts, et que vos cris, Seigneur, soient si puissants, que vous leur donniez la vie sans qu'ils vous la demandent, afin qu'ensuite ils sortent, ô mon Dieu, de l'abîme des plaisirs. Lazare ne vous demanda point de le ressusciter : vous le fîtes pour l'amour d'une femme pécheresse. O mon Dieu! en voici une à vos pieds, bien plus pécheresse encore. Faites resplendir votre miséricorde. Toute misérable que je suis, je vous demande grâce pour ceux qui refusent de vous la demander. Vous savez, ô mon Roi, le tourment que j'endure en les voyant si peu soucieux des horribles supplices qui les attendent dans l'éternité, s'ils ne reviennent à vous.

O vous qui vous êtes fait une habitude des plaisirs, des fêtes, des délices, vous qui ne suivez d'autre règle que votre volonté, ayez pitié de vous-mêmes! Songez que vous serez toujours, oui toujours, pour une éternité, assujettis aux furies infernales. Songez qu'il vous prie maintenant, le juge qui doit vous condamner, et que vous n'avez pas un moment de vie assuré. Pourquoi donc ne voulez-vous pas vivre éternellement? O dureté des cœurs humains! Que votre clémence sans bornes les amollisse, ô mon Dieu!

(1) Cfr. Joan., xi, 33.

EXCLAMATION ONZIÈME

Cette Exclamation presque entière se trouve au manuscrit de Grenade.

O Dieu ! O Dieu ! Quel supplice pour moi quand je songe à ce qui doit se passer dans une âme qui s'est vue constamment ici-bas honorée, chérie, servie, estimée, caressée, au moment où elle comprend que c'en est fait pour toujours, et qu'il ne lui servira de rien d'écarter de son souvenir, comme elle l'a fait jusqu'ici, les vérités de la foi. La voilà privée des biens qu'il lui semble n'avoir pas encore commencé à goûter, et à juste titre, puisque tout ce qui finit avec la vie n'est qu'un souffle. La voilà environnée de cette compagnie hideuse et sans pitié, dont elle va pour une éternité partager les souffrances, la voilà plongée dans ce lac infect, rempli de serpents qui rivaliseront à la mordre plus cruellement, dans cette désolante obscurité où elle verra tout ce qui peut affliger, sans autre lumière que celle d'une flamme ténébreuse.

Oh ! que le tableau est pâle auprès de la réalité ! Mais qui donc, Seigneur, a si bien couvert de boue les yeux de cette âme, qu'elle n'a rien prévu de tout ceci avant de tomber dans l'abîme ? Qui donc a fermé ses oreilles, pour qu'elle n'entendit point tant d'avertissements qui lui ont été donnés sur ce séjour et l'éternité de ces supplices ? O vie qui durera toujours ! O tourments sans fin ! O tour-

ments sans fin ! Comment ne vous redoutent-ils point, ceux qui, pleins de sollicitude pour leur corps, s'effraient d'avoir à dormir sur une couche un peu dure ?

O Seigneur ! O mon Dieu ! Je pleure le temps où je n'ai point compris ceci ! Et puisque vous savez, mon Dieu, la douleur que j'éprouve à la vue de cette multitude qui ne veut pas le comprendre, je vous en conjure, Seigneur, qu'au moins une âme reçoive de vous lumière, au moins une (1), qui soit capable d'en éclairer beaucoup d'autres ! Ce n'est pas en mon nom que je vous le demande, ô mon Dieu, je n'en suis pas digne ; c'est au nom des mérites de votre Fils. Regardez ses plaies, Seigneur, et puisqu'il a pardonné à ceux qui les lui ont faites, vous aussi, pardonnez-nous.

(1) Ici se termine le fragment du manuscrit de Grenade.

EXCLAMATION DOUZIÈME

Cette Exclamation tout entière se trouve au manuscrit de Grenade.

O mon Dieu, ma vraie force ! D'où vient, Seigneur, que lâches en tout le reste, nous sommes si hardis contre vous ? Là viennent se bander toutes les forces des enfants d'Adam. N'était l'aveuglement profond de leur raison, ils n'oseraient avec toutes les forces du genre humain réunies, prendre les armes contre leur Créateur et livrer une incessante guerre à Celui qui peut en un moment les précipiter aux abîmes. Mais, la raison ainsi aveuglée, ils vont comme des insensés au-devant de la mort, se figurant y trouver la vie. Quelle démençe !

Que faire, ô mon Dieu, à des gens frappés à ce point de folie ? On dit qu'aux insensés le mal même donne des forces singulières. Voilà bien ce qui arrive à ceux qui se séparent de mon Dieu. Pauvres malades, dont toute la furie se porte contre ceux qui leur font le plus de bien !

O Sagesse qui surpasse toute intelligence ! Il faut tout l'amour dont vous aimez vos créatures pour supporter pareil délire, pour attendre que nous revenions à la santé, pour y travailler vous-même par tant de moyens et de remèdes divers !

Mais voici qui me jette dans la stupeur. On n'a pas le courage de se surmonter en une chose très légère, on se

persuade que malgré sa bonne volonté on ne peut se soustraire à une occasion de péché, s'éloigner d'un péril où il y va de la perte de l'âme, et on a le courage, on a le cœur de s'en prendre à une Majesté aussi auguste que vous!

D'où vient cela, mon Trésor? D'où vient cela? Et qui donc nous donne pareilles forces? Le capitaine qui conduit contre vous cette guerre n'est-il pas votre esclave, n'est-il pas relégué au feu éternel? Comment se dresse-t-il contre vous? Comment ce vaincu donne-t-il du courage? Comment suit-on un indigent, qui a été expulsé des richesses éternelles? Que peut donner celui qui n'a en partage qu'une immense infortune? Quel mystère, ô mon Dieu! Quel mystère, ô mon Créateur! D'où vient tant de hardiesse contre vous, tant de lâcheté envers le démon? Encore, ô mon Prince, si vous ne souteniez pas les vôtres! Encore, si nous avions quelque obligation à ce prince des ténèbres! Même alors, semblable chose serait inadmissible, car nous savons d'une part ce que vous réservez pour une éternité, et de l'autre combien sont fausses toutes les joies de l'ennemi, combien traitreuses ses promesses. Du reste, comment pourra se conduire envers nous celui qui a usé de trahison envers vous?

Oh! quel aveuglement, mon Dieu! Quelle ingratitude, ô mon Roi! Oh! l'incurable folie de servir Satan avec les dons mêmes que vous nous faites, ô mon Dieu! de répondre à l'immense amour que vous nous portez, en aimant celui qui vous hait et vous haïra sans fin! Vous avez répandu votre sang pour nous, vous avez enduré les coups de fouets, les cruelles douleurs, vous vous êtes livré à

des tourments atroces : et nous, au lieu de venger votre Père éternel des horribles outrages infligés à son Fils — car pour vous, mon Maître, vous n'avez point voulu de vengeance, vous avez tout pardonné, — nous prenons pour compagnons et pour amis ceux qui l'ont ainsi traité, puisque nous suivons leur infernal capitaine ! Sans doute, un même sort nous réunira tous et nous vivrons pour jamais en sa société, à moins que votre clémence, Seigneur, ne vienne à notre aide en nous rendant la raison et en nous pardonnant le passé.

O mortels ! Revenez, revenez à vous ! Regardez votre Roi : aujourd'hui vous le trouverez plein de douceur. Mettez un terme à tant de malice, tournez votre fureur et vos forces contre celui qui vous fait la guerre et veut vous ravir votre majorat. Rentrez, rentrez en vous-mêmes ! Ouvrez enfin les yeux ! A grands cris et avec abondance de larmes, demandez la lumière à Celui qui l'a donnée au monde. Pour l'amour de Dieu, comprenez-le, vous réunissez toutes vos forces pour tuer Celui qui, pour vous donner la vie, a sacrifié la sienne. Songez que c'est lui-même qui vous défend de vos ennemis !

Et si tout cela est peu encore, qu'il vous suffise de savoir que vous ne pouvez rien contre son pouvoir, et que tôt ou tard il vous faudra payer au feu éternel des outrages et une insolence si téméraires. Est-ce parce que vous voyez cette Majesté liée et enchaînée par l'amour qu'Elle nous porte, que vous la frappez ? Ceux qui l'ont mise à mort ont-ils fait autre chose, après l'avoir liée, que de l'accabler de coups et de blessures ?

O mon Dieu ! Que vous avez souffert pour ceux qui ont

si peu de compassion de vos douleurs! Un temps viendra, Seigneur, où votre justice aura son cours et où elle montrera hautement si elle égale votre miséricorde.

Songez-y, chrétiens, pesons-le sérieusement. Non, jamais nous ne connaissons nos obligations envers notre Dieu et les magnificences de ses miséricordes. Mais si sa justice est égale à sa clémence, hélas! hélas! qu'en sera-t-il de ceux qui auront mérité de la subir et de la voir resplendir en eux?

EXCLAMATION TREIZIÈME

Cette Exclamation tout entière se trouve au manuscrit de Grenade.

O âmes qui jouissez sans crainte de votre félicité et célébrez dans un continuel transport les louanges de mon Dieu ! Que votre sort est heureux ! Oh ! que vous avez raison de ne jamais interrompre vos louanges, et que mon âme vous porte envie ! Vous êtes affranchies de la douleur que me causent et les effroyables offenses commises en nos malheureux temps contre mon Dieu, et la vue de cette monstrueuse ingratitude qui reste insensible à la perte de tant d'âmes entraînées par Satan.

Heureuses êtes-vous, âmes célestes ! Secourez notre misère, intercédez pour nous auprès de la divine Miséricorde, afin qu'elle nous donne quelque part à votre bonheur et à cette claire connaissance dont vous jouissez. Et vous, ô mon Dieu, faites-nous comprendre quelle est la récompense de ceux qui combattent virilement durant le rêve de cette misérable vie. O âmes embrasées d'amour ! obtenez-nous de concevoir la félicité qui vous inonde en voyant que vos joies seront éternelles, les délices que vous cause la certitude qu'elles ne finiront jamais.

Que nous sommes infortunés, ô mon Maître ! Nous savons, nous croyons tout cela, et cependant la longue habitude d'en détourner les yeux rend ces vérités tellement

étrangères aux âmes, qu'on ne les connaît plus et qu'on ne veut plus les connaître. O mortels intéressés, avides de plaisirs et de jouissances ! Pour ne pas vouloir attendre un court intervalle après lequel vous en serez enivrés, pour ne pas vouloir attendre un an, pour ne pas vouloir attendre un jour, pour ne pas vouloir attendre une heure — et peut-être ne s'agit-il que d'un moment, — vous perdez tout, plutôt que de renoncer à une misérable jouissance que vous avez sous les yeux !

Oh ! Oh ! Oh ! Que nous nous fions peu à vous, Seigneur ! Et vous, quelles immenses richesses, quels trésors vous nous avez confiés : les trente-trois années de souffrances, la mort cruelle et lamentable de votre Fils, enfin ce divin Fils lui-même ! Et cela, tant d'années avant notre naissance ! Vous saviez d'une manière certaine que nous ne vous paierions point de retour, et cependant vous n'avez pas laissé de nous confier cet inestimable trésor, afin qu'il ne tint pas à vous, ô Père plein de tendresse, que nous ne nous enrichissions par ce moyen.

O âmes bienheureuses, qui avez si bien su faire valoir ce trésor précieux et qui en avez acheté un délicieux et permanent héritage, dites-nous comment vous vous y êtes prises pour acquérir par lui le bien qui ne finira jamais ! Secourez-nous, et puisque vous êtes si près de la source, puisiez-y de l'eau pour nous qui mourons de soif ici-bas.

EXCLAMATION QUATORZIÈME

Les deux premières lignes seulement se trouvent au manuscrit de Grenade.

O Seigneur, Seigneur! Mon vrai Dieu!... Quiconque ne vous connaît pas ne vous aime pas. Oh! la grande vérité! Mais malheur! malheur à ceux qui ne veulent pas vous connaître! Qu'elle est redoutable l'heure de la mort! Hélas! hélas! mon tendre Créateur! Combien terrible sera le jour où votre justice aura son cours! Je considère souvent, ô mon Christ bien-aimé, combien pleins de charmes, combien ravissants sont vos yeux pour l'âme qui vous aime et que vous daignez, vous, mon Trésor, regarder avec amour. Un seul de ces regards si suaves, jeté sur les âmes que vous tenez pour vôtres, suffit, ce me semble, à payer de longues années de service.

O Dieu! que c'est chose difficile à faire concevoir à ceux qui ignorent combien le Seigneur est doux (1)! O chrétiens, chrétiens! songez à la fraternité que vous avez contractée avec ce grand Dieu! Connaissez-le et ne le méprisez pas. Car autant son regard est plein de charme pour ses amis, autant est-il épouvantable à ses persécuteurs dans le transport de sa colère.

Hélas! Nous ne comprenons pas qu'à le bien prendre,

(1) *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (Ps. xxxiii, 9.)

le péché n'est qu'une bataille rangée, que nos sens et les puissances de notre âme livrent contre Dieu même. Tous à l'envi machinent des trahisons contre leur Roi !

Vous le savez, mon tendre Maître, bien souvent la pensée que peut-être, au jour effroyable du dernier jugement, je verrai votre divin visage irrité contre moi, m'a effrayée plus que toutes les représentations qu'on pouvait me faire des tourments à venir et des furies infernales. Je vous suppliais de me préserver dans votre miséricorde d'un si affreux malheur. Cette demande, je vous la renouvelle, ô mon Maître ! Que peut-il m'arriver sur cette terre qui approche d'un tel mal ? J'accepte tout, mon Dieu, pourvu que vous me délivriez d'une peine si horrible. Que je ne sois point privée, Seigneur, que je ne sois point privée de la paisible jouissance de votre ravissante beauté ! Votre Père vous a donné à nous. Que je ne perde point, mon cher Maître, un joyau si précieux ! O Père éternel ! Je confesse que je l'ai mal gardé. Mais à cela il y a remède, oui, Seigneur, il y a remède, tant que dure notre exil.

O mes frères ! mes frères ! enfants de Dieu ! courage ! courage ! Vous le savez, sa Majesté l'a dit, dès que nous nous repentirons de l'avoir offensée, Elle ne se souviendra plus de nos offenses et de nos malices. O clémence sans mesure ! Que peut-on souhaiter de plus ? Qui ne rougirait même d'en demander autant ? Voici le temps de recevoir le don que nous fait le Maître plein de bonté, notre Dieu. Il désire notre amitié. Qui donc la refusera à Celui qui n'a pas refusé de verser tout son sang, de donner sa vie pour nous ? Songez-y, ce qu'on nous demande n'est

rien, et notre intérêt même y est engagé. O Dieu! quelle dureté! Quelle folie, Seigneur, quel aveuglement! Perd-on un objet quelconque, ne fût-ce qu'une aiguille, ne fût-ce qu'un épervier, qui nous procure le mince plaisir de le voir s'élever dans les airs, on s'en afflige. Et l'on reste insensible à la perte de l'Aigle royal, du Dieu de Majesté! à la perte d'un royaume dont la jouissance n'aura point de fin! O mystère! mystère qui dépasse toutes nos conceptions! Guérissez, mon Dieu, une folie et une cécité si étranges.

EXCLAMATION QUINZIÈME

Hélas ! hélas ! Seigneur, que cet exil est long ! Et que la soif de voir mon Dieu le rend amer à mon cœur ! Seigneur, que deviendra une âme plongée dans ce cachot ? O Jésus, qu'elle est longue la vie de l'homme, bien qu'on assure qu'elle est courte ! Elle est courte, ô mon Dieu, pour gagner par elle une vie qui n'a point de fin ! Mais qu'elle paraît longue à une âme qui aspire à se trouver en votre présence ! Quel remède donnerez-vous à ce martyr ? Il n'y en a point d'autre que de l'endurer pour vous. O vous, le suave rafraîchissement de ceux qui vous aiment ! mon Dieu !... ne manquez point à vos amants, car c'est par vous que s'accroît et s'apaise le tourment causé par le Bien-Aimé lui-même à l'âme qui a soif de lui. Je désire vous contenter, Seigneur, et je sais très bien qu'aucun mortel n'est capable de me satisfaire. Cela étant, vous ne pouvez condamner mon désir. Me voici, Seigneur ! S'il faut vivre pour vous rendre quelque service, comme le disait votre amant saint Martin, je ne refuse aucune des tribulations qui peuvent m'atteindre ici-bas. Mais, ô douleur, douleur ! Lui, mon Seigneur, il avait des œuvres, et moi, je n'ai que des paroles. C'est tout ce que je puis produire. Faites que mes désirs du moins trouvent grâce devant votre divine Majesté, et ne considérez pas mon peu de mérite ! Seigneur, que tous

nous méritions de vous aimer, et puisqu'il faut vivre, vivons pour vous. Mettons de côté nos désirs et nos intérêts personnels. Est-il un plus grand trésor que de vous contenter? O tout mon Contentement! ô mon Dieu! Que ferai-je pour vous contenter?

Ah! que mes services sont misérables, quand bien même j'en rendrais beaucoup à mon Dieu! Pourquoi donc alors demeurer en cette vie toute remplie de misères? Pour que la volonté du Seigneur s'accomplisse. Et quel plus grand gain que celui-là? Espère, ô mon âme, espère. Tu ignores le jour et l'heure. Veille soigneusement, tout passe avec rapidité, quoique ton impatience rende douteux ce qui est certain, et long un temps bien court. Songe que plus tu combattras, plus tu prouveras l'amour que tu portes à ton Dieu, et plus tu te réjouiras un jour avec ton Bien-Aimé, dans un bonheur et un ravissement qui ne pourront jamais finir.

EXCLAMATION SEIZIÈME

O vrai Dieu! O mon Maître! C'est une grande consolation pour l'âme que torture le vide de votre absence, de savoir que vous êtes en tout lieu. Mais l'intensité de son amour et les transports de sa douleur viennent-ils à redoubler, que sert cette considération, ô mon Dieu? L'entendement se trouble, la raison se voile, et devient incapable d'envisager, de comprendre cette vérité. L'âme ne voit plus qu'une chose, c'est qu'elle est loin de vous. Alors elle refuse tout soulagement. Et en effet, le cœur embrasé d'amour ne reçoit conseil ou consolation que de Celui-là même qui l'a blessé, parce que c'est de lui seul qu'il attend l'allègement de sa douleur. Mais quand vous le jugez bon, Seigneur, soudain vous guérissez la blessure que vous avez faite. Jusque-là, nulle santé, nulle joie à attendre, sinon la joie de souffrir pour une si juste cause.

O véritable Amant! Avec quelle compassion, avec quelle suavité, avec quelle tendre bonté, avec quelles caresses, avec quelles ineffables marques d'amour, vous guérissez les plaies que vous avez faites par les flèches de ce même amour! O mon Dieu! Soulagement de toutes les douleurs! Que je suis insensée! Comment se trouverait-il des moyens humains pour guérir les malades du feu divin? Et qui

peut savoir jusqu'où va cette blessure, d'où elle est venue, et comment peut s'adoucir un si cruel et si délicieux tourment? Quelle apparence qu'un mal si précieux puisse s'apaiser par des moyens aussi bas que ceux dont les mortels disposent!

Avec combien de raison l'Épouse s'écrie dans les Cantiques : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à lui* (1)! Et en effet, un tel amour ne peut avoir si basse origine que mon amour. Mais s'il est bas mon amour, comment, ô mon Époux, comment se fait-il qu'il dépasse toute créature pour atteindre son Créateur? Pourquoi, ô mon Dieu, suis-je à mon Bien-Aimé? C'est vous, mon véritable Amant, qui commencez cette guerre d'amour. Voici d'abord un trouble général des puissances et des sens, qui, réduits à l'abandon, parcourent les places et les faubourgs, conjurant les filles de Jérusalem de leur dire où est leur Dieu (2). Puis voilà, Seigneur, que la bataille commence. Et à qui livreront-ils combat, si ce n'est à Celui qui s'est rendu maître de la forteresse où ils faisaient leur demeure, je veux dire la partie supérieure de l'âme? Mais s'ils en furent expulsés, c'est afin qu'ils conquièrent leur Conquérant, que, lassés de son absence, ils se reconnaissent vaincus, qu'ils luttent par la perte entière de leurs forces et n'en combattent qu'avec plus de succès, que finalement, rendant les armes, ils triomphent de leur Vainqueur.

Voilà, ô mon âme, l'admirable combat que tu as livré dans ce tourment! Et que c'est bien ainsi au pied de la lettre que les choses se passent! Oui, mon Bien-Aimé est à moi,

(1) *Dilectus meus mihi et ego illi.* (Cant., II, 16.)

(2) *Per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea.* (Ibid., III, 2.)

et moi je suis à mon Bien-Aimé! Qui donc entreprendra de diviser ou d'éteindre deux brasiers si enflammés? Ce serait travailler en vain, car désormais ils ne font qu'un.

EXCLAMATION DIX-SEPTIÈME

O mon Dieu ! Ma Sagesse infinie, sans mesure, sans bornes, et qui surpassez tous les entendements angéliques et humains ! O Amour qui m'aimez plus que je ne puis m'aimer moi-même, et que je suis incapable de concevoir !... Pourquoi, Seigneur, désirerais-je plus que vous ne voulez me donner ? Pourquoi me fatiguer à vous faire des demandes inspirées par mes désirs, puisque vous savez déjà où iraient aboutir tous les rêves de mon esprit et tous les désirs de mon cœur, et que j'ignore moi-même ce qui m'est avantageux ? Peut-être ce que mon âme envisage comme un gain ferait-il sa ruine. Si je vous prie de m'exempter d'une épreuve qui, dans vos desseins, doit achever de me faire mourir à moi-même, que demandé-je, ô mon Dieu ? Si je vous supplie de me l'envoyer, peut-être dépasserait-elle ma patience, bien faible encore et incapable de supporter un coup si violent. A supposer que je l'endure patiemment, et que je sois mal fondée dans l'humilité, je m'imaginerai peut-être avoir fait quelque chose de grand, tandis que c'est vous qui faites tout, ô mon Dieu ! Je désire souffrir, mais je ne voudrais pas que ce fût aux dépens de la réputation qui me semble nécessaire pour votre service, et en cela, je ne me croirais nullement guidée par l'attachement à l'honneur. Et il pourra se faire que

précisément ce qui me semble une perte deviendra un gain pour votre service même, l'unique but que je poursuis. Que de choses je pourrais ajouter encore, pour me prouver que je ne m'entends pas moi-même ! Mais puisque je sais très bien que vous ne les ignorez pas, à quoi bon tout ceci ? C'est, ô mon Dieu, afin qu'aux jours où mes misères se font vivement sentir et où ma raison se couvre d'un voile, j'essaie de la retrouver dans cet écrit de ma main. Souvent, en effet, je me trouve si misérable, si faible, si pusillanime, que je cherche, ô mon Dieu, ce qu'est devenue votre servante, elle qui croyait avoir reçu de vous assez de faveurs pour affronter toutes les tempêtes de ce monde (1). Non, mon Dieu, non ! plus de confiance désormais en mes désirs personnels, quels qu'ils soient ! Veuillez pour moi tout ce qu'il vous plaira de vouloir : c'est ce que je veux, car tout mon bien consiste à vous contenter. Si, au contraire, vous vouliez me contenter, ô mon Dieu, en m'accordant l'objet de mes désirs, je le vois, je serais perdue.

Que misérable est la sagesse des mortels et incertaine leur prévoyance (2) ! Vous, Seigneur, disposez par votre sagesse les moyens nécessaires pour que mon âme vous serve, non à son goût, mais au vôtre. Ne me châtiez pas en me donnant ce que je veux ou désire, à moins que votre amour — ah ! qu'il vive en moi toujours ! — n'en forme lui-même le désir. Qu'il meure, ce moi, et qu'un autre plus grand que moi et meilleur pour moi que moi-même,

(1) Ici commence le second fragment autographe de Madrid.

(2) *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ providentiæ nostræ.* (Sap., ix, 14.)

vive désormais en moi, afin que je puisse le servir! Qu'il vive et me donne la vie! Qu'il règne et que je sois sa captive! Mon âme ne veut pas d'autre liberté (1). Et comment sera libre celui qui s'est rendu étranger au Très-Haut? Y a-t-il plus complet, plus déplorable esclavage que celui d'une âme qui s'est échappée de la main de son Créateur? Heureux ceux qui, liés par les bienfaits de la divine Miséricorde, comme par des ceps et des chaînes, se verront captifs et impuissants à se délier jamais! L'amour est fort comme la mort et dur comme l'enfer (2). Heureux qui aura reçu de sa main le coup mortel et se verra plongé dans ce divin enfer, sans espoir, oui, sans espoir d'en jamais sortir, ou pour mieux dire, sans crainte de s'en voir jamais banni!

Mais, hélas! Seigneur, tant que dure cette vie mortelle, l'éternelle est toujours en péril (3). O vie ennemie de mon bonheur! Que ne m'est-il permis de te détruire! Je te souffre, parce que Dieu te souffre; je te soutiens, parce que tu es à lui. Mais ne me trahis point et ne me sois pas ingrate. Et malgré tout, Seigneur, hélas! que mon exil est long (4)! Il est vrai, le temps est toujours court quand il s'agit de l'échanger pour votre éternité, mais qu'une seule journée, une seule heure paraît longue, lorsqu'on ignore si l'on ne va pas vous offenser et que l'on craint de le faire! O libre arbitre, si misérablement esclave de ta liberté quand tu n'es point cloué par l'amour et la

(1) Ici finit l'autographe de Madrid.

(2) *Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio.* (Cant., VIII, 6.)

(3) Ici commence le troisième fragment autographe de Madrid.

(4) *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est!* (Ps. CXIX, 3.)

crainte de Celui qui te créa ! Oh ! quand viendra cet (1) heureux jour où tu seras noyé dans l'océan sans rivages de la souveraine Vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher (2) et ne voudras pas l'avoir, parce que tu seras à l'abri de toute misère et naturalisé avec la vie même de ton Dieu (3) ! Lui, il est bienheureux, parce qu'il se connaît, qu'il s'aime, qu'il jouit de lui-même sans pouvoir faire autre chose. Il n'a pas, il ne peut avoir, et ce serait pour lui une imperfection d'avoir la liberté de s'oublier et de cesser de s'aimer. O mon âme, tu entreras dans ton repos lorsque tu te perdras dans les embrassements de ton souverain Bien, que tu connaîtras ce qu'il connaît, que tu aimeras ce qu'il aime, que tu jouiras de ce dont il jouit. Alors ta volonté aura perdu son inconstance. Alors plus de changement. La grâce de Dieu aura été assez puissante pour te rendre participante de sa divine nature, et cela si parfaitement, que tu ne pourras oublier le souverain Bien, ni même en avoir le désir, ni cesser de jouir de lui et de son amour. Bienheureux ceux qui sont écrits au livre de cette immortelle vie ! Mais, ô mon âme, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu triste et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je veux encore lui confesser mes péchés et bénir ses miséricordes (4).

Des uns et des autres je composerai un cantique de louanges, avec des soupirs sans fin à mon Sauveur et à mon Dieu. Un jour peut-être ma gloire seule le chantera,

(1) Ici commence le fragment autographe de Guadalajara.

(2) Fin du fragment de Guadalajara.

(3) Fin du fragment de Madrid.

(4) *Quare tristis es anima mea et quare conturbas me? Spera in Deo quoniam adhuc confitebor illi.* (Ps. xli, 12.)

sans que ma conscience y joigne l'amertume de la compunction (1), dans ce séjour où tous les soupirs et toutes les craintes finiront pour jamais.

En attendant, ma force sera en espoir et en silence (2). J'aime mieux vivre et mourir en attendant la vie éternelle et en travaillant en vue de l'obtenir, que de posséder toutes les créatures, avec leurs biens périssables. Ne me délaisse pas, Seigneur, car en toi j'espère. Que mon espérance ne soit pas confondue (3)! Que je te serve toujours, et fais de moi ce que tu voudras.

(1) *Ut cantet tibi gloria mea et non compungar.* (Ps. xxix, 43.)

(2) *In silentio et in spe erit fortitudo vestra.* (Is., xxx, 45.)

(3) *In te Domine speravi, non confundar in æternum.* (Ps. xxx, 4.)

INTRODUCTION

1

PENSÉES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Discours que présente l'abbé de La Motte.

LES PENSÉES

SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Comment les diverses manuscrits attribués au Espagnol il y a un siècle et demi diffèrent-elles, non seulement par de simples variantes, mais par des passages très étendus? Ce que nous avons de cet ouvrage est-il un écrit complet ou un simple fragment? Autant de difficultés qui demandent sérieusement. Nous allons tâcher, à l'aide de documents authentiques et d'inductions sérieuses, et non de hasards, de les résoudre toutes; de vouloir d'en élucider quelques-unes.

Établissons le point d'abord. Que sainte Térèse ait écrit au papier des pensées ayant trait au Canticum des Canticum, c'est un fait hors de doute. En 1674, Ribera imprimait l'édiction et la destruction de cet écrit (1). Plusieurs manuscrits l'attestent dans leurs dépouilles juridiques post-épiscopales, notamment Marie de l'Incarnation et Marie de Saint-Dominique, ainsi que par Gratien, aux Informations de Madrid, celles de Saint-Etienne, aux Informations d'Alcalá; Térèse de Jésus, à la suite de la suite, au second procès d'Avila, Isabelle de Saint-Dominique au même

(1) Lib. IV, cap. 10.

INTRODUCTION

AUX

PENSÉES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Obscurités que présente l'histoire de cet écrit.

Plus d'une obscurité enveloppe les pages dont nous présentons ici la traduction. A quelle époque sainte Tère se les écrivit-elle ? Pour quel motif et en quel temps l'original fut-il détruit ? Comment les diverses transcriptions retrouvées en Espagne il y a un siècle et demi diffèrent-elles, non seulement par de simples variantes, mais par des passages très étendus ? Ce que nous avons de cet ouvrage est-il un écrit complet ou un simple fragment ? Autant de difficultés qui demanderaient éclaircissement. Nous allons tâcher, à l'aide de documents authentiques et d'inductions sérieuses, sinon de les résoudre toutes, du moins d'en élucider quelques-unes.

Établissons-le tout d'abord. Que sainte Tère se ait confié au papier des pensées ayant trait au *Cantique des Cantiques*, c'est un fait hors de doute. En 1589, Ribera mentionne l'existence et la destruction de cet écrit (1). Plusieurs carmélites l'attestent dans leurs dépositions juridiques pour la canonisation, notamment Marie de l'Incarnation et Marie de Saint-Joseph, sœur du père Gratien, aux Informations de Madrid ; Anne de Saint-Étienne, aux Informations d'Albe ; Tère se de Jésus, nièce de la sainte, au second procès d'Avila. Isabelle de Saint-Dominique, au même

(1) Lib. IV, cap. vi.

procès, est beaucoup plus explicite encore : « J'ai vu et lu, dit-elle, des fascicules d'un livre que la sainte mère composa sur les *Cantiques* et où elle traitait d'une manière fort touchante des communications qui ont lieu entre l'âme et Dieu, et cela, avec beaucoup d'élévation, d'un style digne de la matière et en des termes très conformes à la sainte Écriture. C'est ainsi qu'en ont jugé beaucoup d'excellents théologiens, entre autres le père Diego de Yanguas et le père Dominique Bañez. » En 1614, le père Gratien publie un opuscule qu'il intitule : *Conceptos del Amor de Dios compuestos por la beata Madre Theresa de Jesus* : Pensées sur l'amour de Dieu composées par la bienheureuse Mère Thérèse de Jésus.

Cependant, parmi ces divers témoins, Isabelle de Saint-Dominique seule a vu l'original. Ribera parle évidemment d'après les informations des carmélites. Quant au père Gratien, si au courant des autres ouvrages de la réformatrice, il paraît cette fois bien peu renseigné. Il se borne à nous dire, au prologue de l'édition princeps, que « quelques feuilles du commencement, copiées par une religieuse, lui sont venues entre les mains ». Ailleurs, il déclare qu'il n'a jamais vu le manuscrit original (1).

L'autographe, lu par Isabelle de Saint-Dominique, a disparu. Mais on connaît quatre copies anciennes, retrouvées chez les carmélites d'Albe, chez les carmes de Baeza et de Las Nieves, et chez les carmélites de Consuegra. La copie dite *Copie d'Albe*, offre de grands caractères d'authenticité. Elle porte une double apostille du père Bañez, écrite et signée à Valladolid le 10 juin 1575, attestant que l'écrit est de la mère Térèse de Jésus et que la doctrine en est bonne et salutaire. Elle n'a ni titre ni division par chapitres, particularité qui se présente pour la première rédaction du *Livre de la Vie* et la plus grande partie de la première rédaction du *Chemin de la Perfection*.

La Copie de Baeza a beaucoup d'affinité avec la copie d'Albe. Les deux autres, qui ont entre elles de grands rapports, man-

(1) Voir le prologue d'un ouvrage personnel du père Gratien sur le Livre des Cantiques, dont on trouvera le titre plus loin.

quent du prologue et de ce qui compose actuellement les deux premiers chapitres des éditions imprimées. Le VII^e et dernier chapitre est mutilé. Par contre, elles offrent de longs et fort intéressants passages, qu'on ne trouve point aux Copies d'Albe et de Baeza, et le parfum térésien qui s'en dégage est tel, qu'il semble impossible de révoquer en doute leur entière authenticité. Nous reviendrons plus loin sur ces diverses copies, quand nous parlerons de leur découverte au XVIII^e siècle.

Ces préliminaires posés, voyons si le texte de l'un ou l'autre de ces manuscrits ne nous fournirait pas quelques données positives permettant d'assigner une date à la composition de l'écrit.

Ouvrons la Copie d'Albe, et lisons le prologue. Il commence ainsi : « Témoin des miséricordes de Notre-Seigneur envers les âmes qu'il amène en ces monastères de la première règle de Notre-Dame du Mont-Carmel, qu'il a voulu voir fonder », etc. Ces lignes montrent clairement qu'au moment où la sainte écrivait, plusieurs fondations se trouvaient déjà réalisées.

Vers la fin, parlant de l'oraison d'union, elle nous dit : « L'amour agit parfois avec une telle intensité qu'il enlève toutes les forces naturelles. Je connais une personne qui, se trouvant un jour dans une oraison semblable, entendit chanter une belle voix. Eh bien ! elle assure et elle est convaincue que si le chant n'eût cessé, son âme allait se séparer de son corps, par l'excès de bonheur et de suavité que Notre-Seigneur lui faisait goûter. Sa Majesté eut soin que la personne qui chantait s'arrêtât, car celle qui se trouvait en cette suspension pouvait bien mourir, mais elle était incapable de dire un mot pour faire cesser le chant (1). »

Si nous rapprochons ce passage du texte de la Relation XIII (avril 1571), il deviendra clair pour nous que c'est à l'incident qui s'y trouve mentionné que la sainte fait allusion : « Toute la journée d'hier, y est-il dit, je me suis trouvée dans une grande solitude intérieure. Si j'en excepte le moment de la communion, aucun effet surnaturel ne vint me rappeler que nous étions à la

(1) Chap. VII des éditions imprimées.

fête de Pâques. Le soir, tandis que nous nous trouvions toutes réunies, on chanta des couplets sur le tourment de vivre loin de Dieu. Dans l'état de souffrance où j'étais déjà, ce chant produisit sur moi un tel effet, que mes mains commencèrent à s'engourdir, et toute résistance devint impossible. De même que l'âme sort d'elle-même par des extases de joie, elle peut aussi par l'excès de la douleur entrer en ravissement et rester déagée des sens. Jusqu'ici, je ne l'avais pas compris (1). »

Il y a donc tout lieu de croire que c'est après le mois d'avril 1571 que sainte Térèse écrivit les *Pensées sur le Cantique des Cantiques*.

Voyons cependant si cette conjecture, si clairement qu'elle paraisse s'imposer, ne serait pas infirmée par un passage qui correspond au chapitre III : « De notre temps, dit sainte Térèse, j'ai connu quelqu'un — *et vous-mêmes l'avez vu lorsqu'il vint me rendre visite* — qui avait reçu du Seigneur un si grand mouvement de charité, qu'il versa bien des larmes parce qu'on lui refusait d'aller se donner en échange d'un captif. C'était un religieux de la réforme de Frère Pierre d'Alcantara. Il vint me raconter la chose, et, après de longues instances, obtint l'autorisation de son général. Il n'était plus qu'à quatre lieues d'Alger, où il se rendait pour exécuter son dessein, quand le Seigneur l'appela à lui. A coup sûr, sa récompense fut grande. »

La Fuente nous apprend, d'après les Chroniques des Alcantarins, que le religieux dont il s'agit se nommait Jean de Cordobilla et qu'il mourut le 28 octobre 1566. De cette parole : *Vous-mêmes l'avez vu lorsqu'il vint me rendre visite*, il infère que la sainte s'adressait aux religieuses de Saint-Joseph d'Avila, et qu'en conséquence elle écrivait ces pages à la fin de 1566 ou au commencement de 1567. Nous dirons que le passage en question ne saurait infirmer la parole si claire du prologue et l'allusion non moins claire au ravissement du mardi de Pâques 1571. Souvent la sainte emmenait avec elle dans ses fondations des professes de

(1) Voir aussi *Le Château intérieur*, VI^e Demeure, chap. XI, où la sainte rapporte le même fait.

son premier monastère. Rien de plus simple qu'elle leur rappelât ce dont elles avaient été témoins à Saint-Joseph d'Avila.

Ainsi, d'une part, la composition des *Pensées sur le Cantique des Cantiques* ne peut être placée avant 1571, et d'autre part l'attestation du père Bañez ne permet pas de la reculer après 1575.

Les indices les plus sérieux se réunissent pour donner à penser qu'elle eut lieu en 1574, pendant le séjour que sainte Térèse fit au monastère de Ségovie après sa fondation.

Isabelle de Saint-Dominique a eu l'écrit entre les mains. Or, cette religieuse, septième professe de Saint-Joseph d'Avila, se trouvait en 1574, en compagnie de sainte Térèse, à la fondation de Ségovie. Elle y remplissait les fonctions de prieure, tandis qu'Isabelle de Saint-Paul, première professe de Saint-Joseph, remplissait les fonctions de sous-prieure. La sainte pouvait donc, s'adressant plus spécialement à ces religieuses, leur dire, en parlant de Jean de Cordobilla : *Vous l'avez vu.*

En second lieu, elle écrivait de Ségovie, le 14 mai 1574, à la mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid : « Le père Dominique vous communiquera certains papiers que je lui envoie. » Que ces papiers fussent le manuscrit dit aujourd'hui *Copie d'Albe*, le fait que cette copie porte une attestation signée du père Bañez et datée du mois de juin de l'année suivante, rend la chose fort plausible.

Enfin, il ressort de la déposition juridique d'Anne de l'Incarnation, professe de Ségovie, que sainte Térèse écrivit en ce monastère l'un de ses ouvrages. Cette religieuse fut témoin d'une longue extase qui surprit la sainte mère pendant qu'elle composait. Elle dit, il est vrai, que l'ouvrage était celui des *Demeures*, mais ceci ne peut s'admettre. Le *Livre des Demeures*, ou *Château intérieur*, fut écrit tout entier en 1577, et Anne de l'Incarnation avait quitté Ségovie dès 1575. Il reste que ce fut un autre écrit que la sainte rédigea en ce monastère. Or, il ne peut être question ni du *Livre de la Vie* achevé depuis longtemps, ni du *Chemin de la Perfection* dont la seconde rédaction était faite, elle aussi, ni des *Fondations* dont la sainte avait à cette époque aban-

donné la composition et qu'elle ne comptait pas reprendre (1). Quel était donc cet ouvrage qu'elle écrivait dans l'été de 1574, à Ségovie ? Vraisemblablement celui qui nous occupe (2).

Une transcription, qui existe encore, fut envoyée au père Dominique Bañez. Nous le savons, sainte Térèse, dès qu'elle avait composé un ouvrage, en faisait volontiers prendre copie par ses religieuses ; parfois même la copie était commencée avant l'achèvement de l'ouvrage, ainsi qu'il arriva pour le *Château intérieur*.

Mais que devint l'original ? Tout le monde est d'accord pour assurer qu'il fut détruit par l'ordre d'un confesseur. « L'écrit, dit Ribera, fut déchiré ou brûlé, par obéissance à un confesseur ignorant, lequel, sans le voir, s'en scandalisa (3). » Ce confesseur, quel est-il ? Le père Gratien se reconnaît impuissant à nous l'apprendre, car, au moment où il annote la Vie de sainte Térèse par Ribera, en regard du passage où l'auteur, parlant de lui, observe que la sainte ne lui confia point ce secret, il écrit en marge : « *Nunca lo supe*. Je ne l'ai jamais su (4). » Si nous interrogeons les religieuses qui nous ont appris déjà que leur sainte mère avait réellement écrit sur le *Cantique des Cantiques*, trois d'entre elles : Marie de l'Incarnation, Marie de Saint-Joseph et Anne de Saint-

(1) Voir nos Introductions à ces divers écrits de sainte Térèse.

(2) Voici en son entier le passage de la déposition d'Anne de l'Incarnation relatif à l'extase de Ségovie : « Un soir que la sainte mère écrivait le *Livre des Demeures* au convent de Ségovie, du seuil de sa cellule où j'attendais pour savoir si elle désirait quelque chose, je vis son visage éclairé d'une vive lumière, qui jetait certaines splendeurs semblables à des rayons d'or. Ceci se prolongea en ma présence l'espace d'une heure, c'est-à-dire jusqu'à minuit environ. A ce moment, elle cessa d'écrire. A l'instant où elle laissa son cahier, la splendeur s'évanouit. La sainte me semblait alors dans l'obscurité, comparativement à l'état de splendeur où elle se trouvait auparavant. Tandis qu'elle écrivait, elle le faisait avec une telle vélocité, sans jamais s'arrêter pour raturer ni corriger, que la chose paraissait miraculeuse. J'observai attentivement ce qui allait se passer. Je vis que la sainte, ayant fini d'écrire, s'agenouilla, étendit les bras en croix, et demeura ainsi en oraison les bras étendus, sans bouger ni trembler, plus de trois heures, c'est-à-dire jusqu'à trois heures du matin environ. Alors elle se leva et alla prendre son repos. » (Inform. de Grenade.)

(3) Lib. IV, cap. vi.

(4) *Año Teresiano*, t. VII (dia 7 de julio).

Étienne, nous répondent avoir entendu le père Diego de Yanguas lui-même raconter avec douleur que, voulant éprouver l'obéissance de la sainte, il lui avait dit, non toutefois en termes formels et absolus, de brûler son manuscrit (1). Anne de Saint-Étienne ajoute que le père de Yanguas raconta un jour le fait du haut de la chaire, louant hautement l'obéissance héroïque dont la sainte mère avait fait preuve en cette circonstance (2).

Enfin, l'attestation des religieuses se trouve corroborée d'une manière nette et catégorique par celle de la duchesse d'Albe, doña Marie de Toledo y Colonna, qui, dans les Informations de Valladolid, déclare que « le père Diego de Yanguas donna l'ordre à la sainte de réunir le manuscrit et les copies qui en avaient été prises, et de brûler le tout ». La duchesse ajoute : « Ce n'est pas que l'écrit fût mauvais, mais il estimait peu convenable qu'une femme, même d'un tel mérite, écrivit sur les *Cantiques*. »

Le doute n'est donc pas possible. C'est bien le père Diego de Yanguas qui, malgré son estime pour sainte Térèse et son admiration pour l'écrit lui-même, fut cause de la destruction de l'autographe. On se souvient que le père Bañez avait eu un instant une pensée toute semblable relativement au manuscrit du *Livre de la Vie*, car, à cette époque, plus qu'à aucune autre, on redoutait de laisser circuler les écrits d'une femme sur des matières élevées et difficiles (3). Évidemment, dans le cas présent, Ribera ne se doutait point qu'il s'agissait du père de Yanguas ; autrement, on

(1) Inform. de Madrid et d'Albe. Le père Diego de Yanguas, nous l'avons vu, était ce dominicain que sainte Térèse nommait quelques années plus tard l'un des meilleurs théologiens de la Castille (Lettre à don Tentonio de Bragance, du 22 juillet 1579), et à qui elle confia la révision du *Livre des Demeures*. En 1574, ce religieux résidait à Ségovie, au célèbre couvent de Sainte-Croix, où il enseignait avec éclat la théologie. La sainte le prit pour confesseur et ne cessa plus, jusqu'à sa mort, d'entretenir avec lui les relations les plus confiantes.

(2) Inform. d'Albe.

(3) « Je dis à la mère Térèse de Jésus, a déclaré le père Bañez dans sa déposition juridique de l'année 1591, que je voulais brûler l'original, tant je trouvais inconvenant que les écrits d'une femme circulassent dans le public. Elle me répondit de bien y réfléchir, puis de le brûler si je le trou-

aurait peine à comprendre qu'il eût qualifié de *confesseur ignorant* un homme d'un savoir et d'un mérite aussi reconnus.

Si maintenant nous demandons à quelle époque le manuscrit original devint la proie des flammes, personne n'est à même de nous répondre. Au procès de 1610, doña Marie de Toledo y Colonna a déclaré ce qui suit : « J'ai en ma possession ce que la mère Tèreſe de Jésus a écrit sur les *Cantiques*. La doctrine en est fort spirituelle. La communauté d'Albe cacha une copie et me la remit au moment où le père Diego de Yanguas donna ordre à la sainte de réunir le manuscrit et les copies qui en auraient été prises, et de brûler le tout (1). » Mais elle ne dit point quand cet ordre fut donné. Il paraît vraisemblable que la destruction de l'autographe suivit de près la composition de l'écrit.

Le père Manuel de Sainte-Marie, qui au xviii^e siècle retrouva la Copie d'Albe, a longuement disserté à son sujet, cherchant à établir que la copie apostillée par le père Bañez est celle-là même que la duchesse eut ensuite en sa possession. Mais la question nous paraît loin d'être éclaircie.

Plusieurs auteurs, et Ribera tout le premier, ont pensé que les pages qui nous restent des *Pensées sur le Cantique des Cantiques* ne sont qu'un fragment de ce qu'écrivit sainte Tèreſe. Nous inclinons à croire que là se borne ce qu'elle composa sur cette matière. Les quelques fascicules (*unos cuadernos, unos quadernillos*) dont parlent le père Bañez et Isabelle de Saint-Dominique, correspondent bien à la faible étendue des pages venues jusqu'à nous. Du reste, la parole qu'on lit au dernier feuillet confirme cette conjecture : « Ce serait témérité à moi de m'étendre davantage. Et Dieu veuille que je ne sois pas tombée dans ce défaut ! » De plus, les lignes qui suivent, et qui terminent le manuscrit d'Albe, rappellent singulièrement celles qu'on trouve à la fin de plusieurs de ses ouvrages : « S'il y a quelque chose de bon

vais à propos. Je reconnus par là son absolue soumission et sa profonde humilité. Je considérai la chose avec attention, et n'osai point brûler le manuscrit. » (Inform. de Salamanque.)

(1) Inform. de Valladolid.

dans ce que j'ai dit, vous croirez facilement que cela ne vient pas de moi... Daigne le divin Maître nous tenir de sa main et nous enseigner toujours à faire sa volonté! Amen. »

Coup d'œil sur le texte des Pensées sur le Cantique des Cantiques, d'après la Copie d'Albe.

La sainte mère écrivit ces pages sans leur donner de titre ni les diviser par chapitres. Elle les fit précéder d'un prologue, exposant les motifs qui l'amenèrent à prendre la plume. Par suite d'une déchirure dans la Copie d'Albe, deux lacunes se rencontrent malheureusement dans ce prologue.

Dans les pages qualifiées aujourd'hui de chapitre 1^{er}, la sainte nous parle de l'humble et respectueuse simplicité avec laquelle il faut lire la parole de Dieu dans les Livres saints. Au chapitre II, elle s'étend fort longuement sur les diverses paix trompeuses que le monde, la chair et le démon présentent à l'âme chrétienne. Toute cette partie est lente et manque de ce quelque chose de primesautier, d'entraînant, qu'offrent d'ordinaire les écrits de notre sainte. Peut-être faut-il l'attribuer à l'état de souffrance physique où elle se trouvait pendant son séjour à Ségovie en 1574 (1). Au chapitre III, au contraire, toutes les qualités si personnelles de ses écrits se retrouvent pleinement. En traitant de la paix véritable que Dieu accorde à l'âme, de la force que celle-ci en retire, elle rentre, ce semble, dans son élément. Notamment les deux additions dues aux copies de Las Nieves et de Consuegra, sur la hardiesse avec laquelle il faut aborder les œuvres difficiles dès que la gloire de Dieu y est intéressée, et sur la faiblesse mystérieuse que le Sauveur du monde daigna faire paraître au Jardin des Olives, nous la montrent bien dans son entrain naturel, dans l'intrépidité de son amour.

Les chapitres IV, V et VI parlent de l'oraison de quiétude et de l'oraison d'union. La sainte nous représente le Seigneur traitant

(1) Voir chap. XXI du *Livre des Fondations*.

l'âme qu'il aime comme une mère traite le petit enfant qu'elle sustente de son lait (1). La voyant « tout à lui, à lui sans intérêt propre, uniquement parce qu'il est son Dieu et qu'elle l'aime, il se communique continuellement à elle (2). » Sous l'influence de ces faveurs, l'âme « brûle pour Dieu d'un amour ardent, sans mesure (3) ». Enfin le chapitre VII et dernier nous dit les fruits admirables que produisent les âmes parvenues à l'union divine. Nulle part ailleurs, peut-être, la sainte mère ne nous révèle aussi clairement à quel degré l'amour du prochain consume son cœur. Blessée de l'amour de son Dieu, elle est nécessairement blessée de l'amour de ses frères, puisque, suivant la parole du Maître, ces deux amours n'en font qu'un (4). Au Livre de sa *Vie*, elle nous a décrit elle-même le merveilleux spectacle d'une âme blessée de l'amour divin : « Voici, dit-elle, qu'une flèche vous pénètre jusqu'au plus intime du cœur et des entrailles. L'âme ne sait ni ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut. Ce qu'elle sait fort bien, c'est qu'elle veut son Dieu, et elle sait bien aussi que le suc où cette flèche a été trempée (*la sacta parece traia yerba*) la porte à s'abhorrer elle-même pour l'amour de son Maître. Effectivement, c'est de grand cœur qu'elle donnerait sa vie pour lui (5). » Ici, c'est la Samaritaine de l'Évangile qu'elle met en scène comme type d'une âme blessée de l'amour du prochain. « Ah ! s'écrie Térèse, qu'elle devait être blessée du dard qui se trempe à pareil suc (*qué herida debia de estar de esta yerba*)!... Voyez-la, cette sainte femme, en proie à une divine ivresse, parcourant les rues avec de grands cris ! » Et elle ajoute : « Plus les âmes sont avancées dans cette oraison et comblées des consolations de Notre-Seigneur, plus elles sont occupées des besoins du prochain, surtout de ceux des âmes. Pour en arracher une seule au péché mortel, elles seraient prêtes, ce semble, à donner bien des fois leur vie (6). »

(1) Voir chap. IV du *Livre des Fondations*.

(2) Chap. V.

(3) Chap. VI.

(4) Cfr. Math., XXII, 37-40.

(5) Chap. XXIX.

(6) Chap. VII.

Sainte Tèreſe eſt là tout entière, avec ſon zèle incomparable, allumé aux vives flammes de la Charité divine.

Les deux premières éditions.

Les Pensées sur le Cantique des Cantiques ne trouvèrent point place dans l'édition princeps des Œuvres de ſainte Tèreſe, faite à Salamanque en 1588. Louis de Léon avait ſubi cinq années d'incarcération dans les priſons de l'Inquiſition (1572-1577) pour avoir commenté en langue vulgaire le texte du *Livre des Cantiques*. A ſuppoſer qu'il ait connu cet écrit, on peut croire qu'il eût été peu diſpoſé à publier en 1588 les pages d'une femme ſur ſemblable matière. L'opuscule vit le jour à Bruxelles l'année 1611, de l'initiative du père Gratien. Ce religieux, après avoir traversé l'horrible tourmente qu'il nous a décrite dans ſa *Peregrinación de Anastasio*, réſidait depuis l'année 1607 (1) à Bruxelles, où, ſous la haute protection des archiducs Albert et Isabelle, il s'occupait de l'impreſſion de ſes ouvrages et travaillait à la conversion des hérétiques. Il avait trouvé dans cette ville la mère Anne de Jésus qui, en compagnie de deux religieuſes eſpagnoles et de cinq françaiſes, y avait fondé, le 22 janvier de cette même année 1607, un monaſtère de carmélites déchauſſées. Tandis que la vénérable mère faiſait paraître la première édition des *Fondations*, le père Gratien préparait celle des *Pensées sur le Cantique des Cantiques*. L'écrit parut ſans censure ni approbation, ſi l'on en juge par l'exemplaire qui eſt en notre poſſeſſion. Cet exemplaire eſt de format in-18 et porte ce titre :

Conceptos del Amor de Dios escritos por la beata Madre Theresa de Jesus, sobre algunas palabras de los Cantares de Salomon. Con unas anotaciones del Padre M. Fr. Geronymo Gracian de la Madre de Dios, carmelitano. En Brusselas. Por Roger Velpio y Huberto Antonio, impres-

(1) La première lettre que le père Gratien adreſſa de Flandre à ſa ſœur, la mère Julienne de la Mère de Dieu, eſt datée du 8 juillet 1607. On voit par le début de cette lettre que ſon arrivée en ce pays était fort récente.

sores jurados, cerca de Palacio, año de 1611. Pensées sur l'amour de Dieu écrites par la bienheureuse mère Thérèse de Jésus sur quelques paroles des Cantiques de Salomon. Avec des annotations du Père Maître Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, carme. A Bruxelles. Chez Roger Velpius et Hubert Antoine, imprimeurs jurés, près du Palais, l'année 1611.

Au-dessous du titre, on voit le cachet que le père Gratien plaçait en tête de ses ouvrages et qui symbolisait ses épreuves, notamment les souffrances qu'il endura pour la foi sur la terre infidèle. C'est un cœur marqué des chiffres de Jésus et de Marie, ainsi que d'une croix portant trois étoiles. Le cœur est entouré de deux chaînes se rattachant, dans le bas, à deux pieds nus placés dans des entraves, et, vers le haut, à une couronne d'épines et de pierres précieuses, au-dessus de laquelle on lit : A. C. F. R. I. C. Autour du cachet se trouve cette sentence : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* Ps. 118 (1).

Au revers du titre, une estampe assez grossière représente Jésus-Christ assis, liant d'un cordon un cœur, que sainte Tère, en costume de carmélite de l'Observance, lui présente à genoux.

(1) Le père Gratien donne dans la *Peregrinación* l'explication de ce pieux hiéroglyphe. Les pieds nus symbolisent son entrée chez les Déchaussés et les souffrances qu'il endura sous leur habit; la chaîne, l'épreuve de sa captivité à Tunis et les autres douleurs de sa vie errante et fugitive; la croix, les peines intérieures qu'il eut à porter. Les six lettres de la couronne figurent douze vertus, ou douze enseignements reçus par lui de la bouche de Notre-Seigneur : *Amor de los enemigos* (Amour des ennemis) y *Aborrecimiento propio* (Haine de soi-même); *Contrición* (Contrition) y *Consideración* (Méditation); *Fé biva* (Foi vive) y *Firmeza* (Fermeté); *Renunciación de todo lo criado* (Renoncement à tout le créé) y *Resignación* (Résignation); *Justicia* (Justice) y *Juicio final* (Jugement dernier); *Consejo* (Conseil) y *Callar* (Silence). Les douze étoiles signifient les douze étoiles qui couronnent la tête de la très sainte Vierge, et en même temps les douze principaux ouvrages composés par le père Gratien. Les douze pierres précieuses de la couronne d'épines représentent les douze fondations de la réforme auxquelles il prit part. Le nom de Jésus marque la voie suivie par lui dans la vie spirituelle; le nom de Marie, les révélations dont diverses carmélites furent favorisées à son sujet. (Prologue, Dial. I, XI, XII, XIII, XV, XVI.)

Dans le haut, une banderole porte cette sentence en vieux flamand :

*Ic sal dit hererken also wel beknoopen,
Dat my niet en sal connen ontloopen.*

Je lierai si bien ce petit cœur,
Qu'il ne pourra pas s'encourir.

Vient ensuite un *Prologue* : *Aux religieux et religieuses Carmes et Carmélites déchaussés*, où le père Gratien nous apprend qu'une copie, exécutée par une religieuse, lui est venue entre les mains, mais où il ne nous dit rien sur la composition et la destruction du manuscrit de la sainte. Le prologue est suivi d'une somme explicative des matières traitées. Les chapitres, au nombre de sept, sont précédés d'un sommaire, que des manchettes rappellent en marge, sous les lettres A, B, etc. Chaque chapitre est suivi d'une annotation ornée de citations de l'Écriture, et accompagnée parfois d'un petit traité de six, huit ou neuf pages sur le recueillement intérieur, le zèle des âmes, ou les épreuves auxquelles on peut être soumis dans la vie spirituelle. La dernière annotation est suivie d'un *Épilogue* ou *Récapitulation*, et finalement des *Avis de la Bienheureuse Mère Thérèse de Jésus, communiqués par révélation à quelques membres de son ordre*.

De quel manuscrit s'était servi le père Gratien pour réaliser cette édition ? Vraisemblablement de la Copie d'Albe, car le texte imprimé par lui reproduit pour le fond celui de cette copie. Le père, cependant, n'a pas donné le prologue et il a fait plusieurs omissions, dont l'une, au chapitre II, est fort considérable. En outre, il a modifié plus ou moins un très grand nombre des phrases de sainte Térèse. On s'en souvient, le père Gratien a écrit lui-même que s'il se fût trouvé en Espagne lors de l'impression de 1588, il eût retouché les écrits de la sainte avant de leur laisser voir le jour (1). L'édition princeps des *Pensées sur le Cantique* lui fournit seule le moyen de mettre ce désastreux projet à

(1) Voir *Épître dédicatoire du père Gratien à la duchesse d'Aquasparte*. Docum. II, tome I^r des *Œuvres*.

exécution. Les passages étendus et importants que présentent les copies de Las Nieves et de Consuegra ne se retrouvent point dans l'édition de Bruxelles. Nous savons qu'ils font défaut dans la Copie d'Albe.

Dès le 12 avril 1611, le père Gratien annonce à sa sœur, Julienne de la Mère de Dieu, prieure de Séville, « qu'il lui envoie une caisse de livres, contenant, dit-il, le *Livre des Fondations* de la mère Thérèse de Jésus, que la mère prieure (1) a fait imprimer, et celui de l'*Amour de Dieu tiré des Cantiques*, que j'ai, de mon côté, donné à l'impression, avec quelques annotations qui sont de moi. Le fruit en a été grand par ici ». Cependant, il n'est pas sans inquiétude relativement à l'accueil que ces livres recevront de l'Inquisition espagnole. « Jevoudrais que Vos Révérences fissent en sorte qu'un de leurs amis parlât à l'Inquisition, afin qu'après les avoir examinés, on les laissât entrer. Si j'avais des connaissances, j'en écrirais à l'Inquisition, en les lui adressant directement, pour qu'ils ne soient point arrêtés en quelque port, et puissent arriver à Séville. » Quelques jours plus tard, il spécifie de nouveau à sa sœur qu'il vient de lui envoyer quatre-vingts exemplaires du *Livre de l'Amour de Dieu, composé par la mère Thérèse de Jésus sur les Cantiques*, avec quelques commentaires écrits par lui-même ». Il ajoute que « des navires partant tous les jours », il lui fera un second envoi, et que « cette fois les exemplaires seront reliés », parce que, de cette façon, ils voyagent plus facilement, et que, du reste, « la reliure est moins chère en Flandre qu'en Espagne » (2). Le 1^{er} octobre, il s'étonne que sa sœur n'ait point encore reçu les livres. Enfin, le 1^{er} mai 1612, il témoigne sa satisfaction qu'ils aient heureusement atteint Séville.

En janvier de cette même année, la mère Anne de Jésus mentionne l'impression du *Livre sur les Cantiques* dans sa correspondance. A un augustin espagnol, le père de Guevara, qui vraisemblablement lui en avait demandé un exemplaire, elle écrit :

(1) Anne de Jésus, prieure du monastère de Bruxelles.

(2) Lettre du 25 avril 1611.

« Je vous envoie ci-joint un exemplaire des *Cantiques* (1). »

Dès 1612, le père Gratien procédait à une seconde édition (2). Il l'annonce à sa sœur dans une lettre datée du 18 septembre de cette année. Il lui apprend aussi qu'il a donné en même temps à l'impression ses propres *Pensées sur le Cantique des Cantiques*, ouvrage dont les âmes, il l'espère, retireront grand fruit. Le 2 janvier 1613, il lui écrit que les deux impressions sont achevées et qu'il a pris ses mesures pour envoyer un certain nombre d'exemplaires au monastère de Séville (3).

(1) Lettre du 21 janvier 1612. Le père Diego de Guevara, de l'ordre de Saint-Augustin, recteur à Alcalá, puis provincial de Castille, était intimement lié avec la mère Anne de Jésus. Jusqu'à la mort de la servante de Dieu, il entretint avec elle une correspondance très suivie.

(2) Le père François de Sainte-Marie (*Reforma de los Descalzos*, t. I, lib. V, cap. xxxviii) marque l'édition de 1612 comme la première. Nicolas Antonio, dans sa *Biblioteca hispana nova*, a reproduit cette erreur, et elle a été suivie par la plupart des auteurs qui ont traité des écrits de sainte Térèse.

(3) Le titre de l'ouvrage du père Gratien est celui-ci : *Conceptos del divino Amor sobre los ocho libros de los Cantares de Salomon. Declarados por el maestro Fray Geronymo Gracian de la Madre de Dios, Religioso de la Orden de Nuestra Señora del Carmen. En Brusselas, Por Roger Velpio y Huberto Antonio, cerca de Palacio, año de 1612. Con licencia y privilegio de los Superiores* : Pensées sur l'Amour divin tirées des huit livres des Cantiques de Salomon, par le maître Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, religieux de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. A Bruxelles. Chez Roger Velpius et Hubert Antoine, près du Palais, l'année 1612. Avec licence et privilège des Supérieurs.

L'opuscule est de même format que celui de la sainte : on y trouve jusqu'à la même estampe. L'ouvrage présente une approbation latine, donnée le 23 novembre 1612 par le père André de Soto, de l'ordre de Saint-François, confesseur de la Sérénissime Infante Isabelle-Claire-Eugénie. L'exemplaire que nous possédons se trouve joint en un même volume à un autre opuscule du père Gratien, intitulé : *Musica spiritual de las alabanzas del Santissimo Sacramento* : Musique spirituelle pour la louange du très saint Sacrement, et à deux *Dialogues sur les miracles*, du père André de Soto. Le premier de ces opuscules porte comme date d'impression 1613 ; le second, 1612.

Les *Conceptos del divino Amor* du père Gratien se retrouvent dans le volume *in-folio* de ses Œuvres, imprimé à Madrid en 1616. Le titre de ce volume, aujourd'hui fort rare, est le suivant : *Obras del P. Maestro F. Geronymo Gracian de la Madre de Dios, de la Orden de N. Señora del Carmen. Dirigidas à Juana de Corpus Christi, fundadora y priora del monasterio de Corpus Christi de esta villa de Madrid, de Descalças Geronymas*. Con privilegio. En Madrid, por la viuda de Alonso Martin. Año 1616.

Éditions successives et traductions diverses.

Les *Pensées sur le Cantique des Cantiques* furent réimprimées à Valence en 1613, puis à Madrid en 1615. En 1623, elles le furent de nouveau à Valence. La même année, elles étaient imprimées à Saragosse, à la suite des *Fondations*. Nous avons parlé dans notre *Introduction aux Fondations* de cette édition, due à l'initiative des carmes de l'Observance. Les *Conceptos del Amor de Dios* y sont donnés avec les commentaires du père Gratien, mais le prologue de ce père est remplacé par un autre fort court, et son épilogue est entièrement retranché.

L'auteur de l'*Año Teresiano* nous apprend que l'Inquisition d'Espagne ordonna la suppression des commentaires du père Gratien. Il est probable que l'ordonnance ne fut portée qu'après 1623, puisque ces commentaires se trouvent dans le volume des *Fondations* paru à Saragosse cette année-là. Ce qui est certain, c'est qu'on ne les rencontre plus dans l'édition espagnole de Balthazar Moretus, exécutée à Anvers l'année 1630. Dans la suite, les *Pensées* de sainte Térèse sur le *Cantique des Cantiques* prirent place dans les éditions espagnoles de ses Œuvres, mais toujours sans les commentaires du père Gratien.

La première traduction des *Pensées sur le Cantique des Cantiques* fut une traduction italienne; elle vit le jour à Pavie, l'année 1623.

En France, elles parurent en 1630, traduites par le père Élisée de Saint-Bernard, sous ce titre :

Conceptions de l'Amour de Dieu, écrites par sainte Therese de Jesus, sur quelques parolles des Cantiques de Salomon. Mises en françois par le R. P. Elisee de Saint Bernard, de l'Ordre des Carmes Dechaussez. A Paris, chez Michel Sonnius, rue saint Jacques, à l'escu de Basle et à la Navire d'or. M.D.C.XXX.

Les commentaires du père Gratien ne figurent pas dans la traduction du père Élisée, non plus que dans celles du père Cyprien de la Nativité (1644) et d'Arnauld d'Andilly (1670).

*Découverte de quatre copies des Pensées sur le
Cantique des Cantiques.*

COPIE D'ALBE

Vers le milieu du XVIII^e siècle, des mesures furent prises par les supérieurs de la Congrégation d'Espagne pour rechercher soigneusement les autographes ou copies anciennes des écrits de sainte Térèse, en vue de préparer une édition correcte de ses Œuvres. Le 26 janvier 1756, le père Diego du Saint-Esprit, du couvent des carmes déchaussés d'Albe de Tormès, prévenait l'un des définiteurs d'une découverte importante faite par lui au couvent des carmélites de la même ville : « Conformément au précepte qui m'a été imposé par Vos Révérences, écrivait-il, j'ai trouvé un cahier d'environ trente-trois feuillets, d'une écriture fort ancienne, et cependant très nette et très lisible, contenant les *Pensées sur l'Amour de Dieu* composées par notre glorieuse mère d'après les *Cantiques*, et aujourd'hui imprimées. Le manuscrit est parfaitement conforme à l'imprimé, sauf quelques mots et quelques expressions qui ont la forme ancienne, tandis que dans l'imprimé, ils ont la forme moderne (1). La première feuille de ce manuscrit ne semble pas se trouver dans les Œuvres de la sainte, du moins elle n'est pas dans le traité composé par elle sur les *Cantiques*. La feuille, au reste, est déchirée, et le milieu fait défaut. Cette première feuille commence ainsi : « Témoin des miséricordes dont « Dieu comble les âmes, etc. » Le susdit cahier présente également deux courtes approbations signées du père Dominique Bañez. L'une se trouve au commencement de la première page, en marge... La dernière page offre un autre *post-scriptum* ou approbation, dont voici le texte... » Suit le texte des deux apostilles du père Bañez, que nous donnerons plus loin en espagnol et en français (2).

(1) Nous avons dit que les divergences entre les éditions imprimées et la Copie d'Albe sont au contraire nombreuses.

(2) Nous empruntons la lettre du père Diego du Saint-Esprit à l'*Año Teresiano*, t. VII (*dia 7 de julio*).

La reconnaissance officielle de ce précieux manuscrit n'eut lieu que quatre ans plus tard. Le 21 juillet 1760, le père Joseph de Saint-François, provincial, accompagné du père Pierre de la Conception, son secrétaire, du père Ange de Saint-Michel, sous-prieur du couvent des carmes déchaussés d'Albe, et du père Manuel de Sainte-Marie, du couvent de Valladolid, entra à l'intérieur du monastère des carmélites, pour procéder, suivant l'usage, à la visite canonique. Le père Manuel avait demandé la faveur d'être l'un des trois religieux qui devaient escorter le provincial. Commissionné par le père général et le définitoire pour la recherche des écrits de sainte Térèse, il désirait s'assurer si les archives des carmélites renfermaient réellement, ainsi qu'il lui avait été dit, un manuscrit des *Pensées sur le Cantique des Cantiques*, composées par la sainte mère. Le provincial et sa suite, une fois dans la clôture, interrogèrent à ce sujet la mère Marie-Térèse du Saint-Sacrement, prieure. Celle-ci ouvrit le coffre à trois clefs, contenant les papiers importants de la communauté, et l'on y trouva, parmi d'autres manuscrits, un cahier grand in-4°, avec sa couverture en papier commun, portant ce titre : *Doctrine morale qu'écrivit pour ses fils et ses filles sur le premier verset des Cantiques la grande Doctora, notre mère, sainte Thérèse de Jésus.*

La première page du prologue commençait ainsi : *JHS Maria. Viendo yo las misericordias...* En marge, on lisait : « *Esta es una consideracion de Teressa de Jesus. No e hallado en ella cossa que me offenda. Fr. Domingo Bañes.* Ceci est une considération de Térèse de Jésus : je n'y ai rien trouvé qui me choque. Fr. Dominique Bañès. »

Et à la dernière page : « *Visto e con atencion estos quatro quadernillos, que entre todos tienen ocho pliegos y medio. Y no e hallado cossa que sea mala doctrina, sino antes buena y provechosa. En el colegio de S. Gregorio de Valladolid, 10 de junio 1575. Fr. Domingo Bañes.* J'ai examiné avec attention ces quatre fascicules qui ont en tout huit feuilles et demie, et je n'y ai rien trouvé de défectueux quant à la doctrine, laquelle est au contraire bonne et salutaire. Au collège de Saint-Grégoire de Valladolid, le 10 juin 1575. Fr. Dominique Bañès. »

On était bien réellement en présence d'une transcription des *Pensées sur le Cantique des Cantiques* de sainte Térèse, apostillée par le père Dominique Bañez du vivant de la sainte. Le manuscrit fut officiellement reconnu et acte fut dressé par le notaire Antoine Gomez de Almansa y Cotan, en présence des religieux et des carmélites (1). La Copie d'Albe est encore conservée avec vénération dans le monastère.

COPIE DE CONSUEGRA

En 1759, le père André de l'Incarnation retrouvait chez les carmélites de Consuegra un manuscrit vénérable, de l'écriture de la mère Anne de Saint-Joseph, l'une des premières religieuses de cette communauté, venue du couvent de Ségovie (2). Le cahier

(1) Voir Docum. 24. Ce fut vers la même époque que le manuscrit d'Albe fut cartonné et recouvert d'un damas à fleurs. La note suivante qu'on y trouve donne la date exacte : *Ce livre reçut l'ornementation qu'il a maintenant le 18 décembre de l'an du Seigneur 1760*. Malheureusement le relieur a rogné quelques lignes au bas des deux derniers feuillets. Le même jour, 18 décembre 1760, le père Manuel de Sainte-Marie, étant à Salamanque, plaça en tête du traité des remarques qui occupent neuf pages et dont quelques-unes ne manquent pas d'intérêt. On les retrouve dans le manuscrit de la Bibl. nat. de Madrid dont nous allons avoir à parler.

(2) Anne de Saint-Joseph (doña Anne de Lillo) était cousine germaine du père Gratien. Son père, don Alphonse de Torrès, était frère de doña Jeanne Dantisco, femme de don García Gracian de Alderete ; sa mère se nommait doña Isabelle de Lillo. Anne naquit à Tolède en 1567. Elle prit l'habit de carmélite déchaussée au monastère de Ségovie deux ans après la mort de sainte Térèse, le 5 avril 1584, âgée de seize ans, et eut la grâce d'être formée à la vie religieuse par la mère Isabelle de Saint-Dominique (de Ortega), prieure, et par la mère Marie de l'Incarnation (de Bracamonte), maîtresse des novices. Elle reçut aussi la direction de saint Jean de la Croix, qui ne tarda pas à être mis à la tête du couvent des carmes déchaussés de Ségovie. Anne, dit-on, eut dès cette époque, comme plus tard encore, une part bien amère aux opprobres et aux persécutions subis par le père Gratien. En 1597, elle fut envoyée par ses supérieurs à Consuegra, où les religieuses du couvent de Madrid venaient de faire une fondation. Bientôt elle y fut rejointe par une de ses sœurs, qui prit le nom d'Isabelle de la Mère de Dieu. Au bout de trois ans, Anne de Saint-Joseph était élue à la charge de prieure. Vers ce même temps le père Gratien vint visiter la communauté de Consuegra, où il avait une sœur, Marie de Saint-Joseph (Dantisco), deux cousines germaines et une nièce. En 1611, la mère Anne de Saint-Joseph assistait à la mort Marie de Saint-Joseph, sœur du père Gratien, et

in-8° contenait, outre des poésies et des cantiques spirituels, une partie notable de l'écrit de sainte Térèse sur le *Cantique des Cantiques*. Chose singulière, on n'y trouvait que trois chapitres, et le premier était intitulé : *Chapitre sept. De la paix véritable demandée par l'Épouse. Pour l'encouragement de ceux qui aspirent à la perfection*. Le texte de ce chapitre correspondait à celui des chapitres III et IV du texte imprimé ; on y trouvait les additions étendues dont nous avons parlé plus haut. Le second chapitre correspondait aux chapitres V et VI. Il portait ce titre : *Chapitre huit. De quelques points des Cantiques. Ils renferment plusieurs choses concernant la contemplation parfaite*. Venait ensuite un chapitre sans numérotation, ainsi intitulé : *Chapitre qui explique quelques paroles de l'Épouse et expose d'autres effets produits par le bon esprit*. C'était le commencement du chapitre VII des éditions imprimées.

On ne pouvait s'y méprendre. Il y avait là une transcription des *Pensées sur le Cantique des Cantiques*, partielle, il est vrai, mais présentant de longs passages inédits, d'une importance et d'une saveur toutes spéciales.

La reconnaissance en forme de ce manuscrit, portant en même temps attestation d'authenticité d'une transcription, eut lieu le 21 mars 1759. Elle fut signée par le notaire Joseph de Orgaz et par la mère Anne-Marie de Saint-Joseph, prieure du couvent de Consuegra (1).

COPIE DE BAEZA

La même année, une autre copie, appartenant au couvent des carmes déchaussés de Baeza, était mise au jour par le même père

avait à plusieurs reprises révélation de sa gloire. En 1614, le père Gratin quittait lui-même l'exil. On raconte qu'il apparut resplendissant de lumière à sa cousine, l'assurant de la récompense dont le Seigneur avait couronné ses travaux, et ajoutant : « Heureuses les souffrances que j'ai endurées ! ». Anne de Saint-Joseph vécut jusqu'en 1644, favorisée, écrit le père Manuel de Saint-Jérôme, de dons célestes nombreux et admirables. (Cfr. *Reforma de los Descalzos*, t. VI, lib. XXIII, cap. XVIII-XXIII.)

(1) Voir Docum. 25.

André de l'Incarnation. Il s'agissait d'un cahier de format in-8°, couvert en taffetas de couleur paille, présentant d'abord en trois cent dix-neuf feuillets un traité sur le *Cantique des Cantiques*, sans nom d'auteur, et se terminant ainsi : *Ce livre a été achevé d'écrire le jour de son glorieux Époux Joseph* (on vient de parler de la très sainte Vierge) *l'année 1608*. Immédiatement après on trouvait, de la même main, un traité distinct du premier et portant ce titre :

« *Jésus Marie. Explication de quelques versets du Livre des Cantiques de Salomon par notre sainte mère Térèse de Jésus, où elle montre avec toute l'élévation de son grand esprit l'amour que le céleste Époux Jésus-Christ, notre Trésor, porte aux âmes ses épouses. Pour celles qui désirent s'élever à la cime de la perfection.*

Le texte débute par une courte élévation à Dieu, qui ne se trouve point dans la Copie d'Albe. Ce qui suit correspond à la fin du chapitre 1^{er} des textes imprimés. La suite reproduit la Copie d'Albe, mais avec d'assez nombreuses variantes. Il n'y a point de division par chapitre. Les passages inédits signalés à la Copie de Consuegra font défaut.

Le 8 juin 1759, la reconnaissance du manuscrit et sa confrontation avec une copie nouvellement exécutée étaient faites par le notaire Pierre-Joseph Lopez Ximenez (1). Un examen de la formule de profession du père Diego de Jésus-Marie, profès du couvent de Grenade, formule écrite et signée de sa main le 25 octobre 1592, l'examen aussi d'un autre manuscrit tracé par lui ont montré que la transcription du couvent de Baeza était bien de la main du dit père Diego de Jésus-Marie. L'attestation en fut donnée au collège de Baeza le 31 janvier 1760, par le même notaire Pierre-Joseph Lopez Ximenez. Le père recteur, Joseph-Michel de l'Enfant-Jésus, et le père André de l'Incarnation, commissionné par le père général, la signèrent.

(1) Voir Docum. 26.

COPIE DE LAS NIEVES.

Bientôt on apprenait qu'au désert de Las Nieves, au diocèse de Malaga, il y avait une quatrième transcription du même écrit de sainte Térèse. Le texte en était assez semblable à celui de Consuegra et contenait les deux passages nouveaux que nous avons signalés. Mais, au cours du chapitre VI et au commencement du chapitre VII, on trouvait dans les feuillets une lacune regrettable. Le manuscrit portait une attestation du père Manuel de Saint-Jérôme, auteur des tomes V et VI de la *Reforma de los Descalzos*, ainsi conçue : *Ce petit traité est de notre sainte mère Térèse de Jésus, et la plus grande partie de ce qu'il contient se trouve imprimé dans ses OEuvres : on voit que c'est l'ouvrage d'une femme et non d'un homme. Je certifie qu'il en est ainsi. Saint Désert, 9 novembre 1701. Frère Manuel de Saint-Jérôme.* La reconnaissance du manuscrit et l'attestation d'authenticité d'une transcription furent faites le 16 mars 1760 par le notaire François Arredondo, à la demande du père François de l'Enfant-Jésus, commissionné à cet effet par ses supérieurs (1).

Résumons. Deux des manuscrits découverts, ceux d'Albe et de Baeza, avaient de grandes affinités et rappelaient le texte des éditions imprimées. Deux autres — ceux de Las Nieves et de Consuegra, — assez semblables entre eux, étaient plus courts et offraient pourtant de longs passages qui ne se trouvaient point dans les premiers.

De si intéressantes découvertes restèrent ensevelies dans l'ombre. Elles n'influèrent point sur les éditions de 1778 et de 1793, qui reproduisirent purement et simplement le texte des *Pensées sur le Cantique des Cantiques*, tel qu'il avait cours depuis 1611.

(1) Voir Docum. 27.

Publications de La Fuente et du père Bouix.

C'était don Vicente de la Fuente qui devait mettre au jour une partie des très curieuses données dues aux recherches des pères Manuel de Sainte-Marie, André de l'Incarnation et des compagnons de leurs travaux. Ces religieux avaient exécuté des quatre manuscrits dont nous venons de parler une transcription soignée, de format grand in-4°; en outre, le texte d'Albe était accompagné de remarques préliminaires du père Manuel de Sainte-Marie sur l'état de ce manuscrit. Vers 1835, la transcription passait des Archives générales de Saint-Herménégilde à la Bibliothèque nationale de Madrid.

En 1861, La Fuente fut heureux d'utiliser ce travail pour son édition des Œuvres de sainte Térése. Il prit pour base le texte de la Copie d'Albe et y intercala en caractères distincts les passages que présentent seules les Copies de las Nieves et de Consuegra. En note, il donna un certain nombre de variantes provenant, soit de l'une ou l'autre copie, soit de l'édition princeps. Néanmoins, une collation attentive de son texte et de celui de la Bibliothèque nationale de Madrid nous a fait constater un nombre assez considérable de fautes et de lacunes. Il arrive même parfois qu'une phrase de l'édition princeps se trouve, on ne sait pourquoi et sans avertissement préalable, substituée à la phrase de sainte Térése. La Fuente reproduit avec quelques suppressions les sommaires du père Gratien, tout en les qualifiant assez exactement de « prolixes, pleins de redondance, hors de propos et fort éloignés du style de sainte Térése (1) ».

(1) Citons seulement comme exemple les sommaires des chapitres I et VII : « I. Combien il est difficile de pénétrer le sens des divines Écritures, principalement celui du Cantique des Cantiques; les femmes et ceux qui sont sans étude ne doivent pas faire d'efforts pour y parvenir, mais si Dieu daigne le leur découvrir dans l'oraison, ils ne doivent pas le rejeter. Certaines paroles de ces Cantiques qui paraissent basses, simples et indignes de la bouche très pure de Dieu et de celle de son Épouse contiennent des mystères très saints et des pensées très sublimes. — VII. De l'amour de

Quand la traduction des Œuvres de la sainte par le père Marcel Bouix parut en France de 1852 à 1856, on s'étonna de n'y point voir figurer les *Pensées sur le Cantique des Cantiques*. La Fuente, en particulier, en témoigna hautement sa surprise dans les *Preliminares* de son édition de 1861. Ce ne fut qu'en 1880 que le père Bouix répara cette omission, en faisant paraître dans un volume isolé cet écrit de sainte Térèse, auquel il donna le titre de : *Fragment du Livre sur le Cantique des Cantiques*. Il est difficile de s'expliquer pourquoi, au lieu de profiter des découvertes de La Fuente, il préféra s'attacher à l'édition de 1612 (1), se contentant de s'écarter de cette édition « pour un certain nombre de passages qui, ajoute-t-il, ont paru plus clairs dans la copie d'Albe, récemment imprimée en Espagne ». En réalité, le père Bouix privait ses lecteurs français de passages fort intéressants et d'un caractère d'authenticité tout à fait indéniable.

Notre traduction des Pensées sur le Cantique des Cantiques.

Désirant nous appuyer sur le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid dont nous avons parlé, il ne nous suffisait pas de consulter les emprunts qu'y a faits La Fuente. Nous avons voulu en avoir sous les yeux le texte complet, au moyen

Dieu vraiment fructueux, qui est le dernier degré de l'amour. Il s'exerce de deux façons : en premier lieu, l'âme fait de grandes choses pour le service de Dieu, dans le seul désir de lui plaire et sans aucun autre motif; elle s'applique surtout à vivre avec pureté, à glorifier et à adorer Dieu, et elle travaille à conduire au ciel les âmes de son prochain : ce sont trois sortes de fleurs que demande l'Épouse. En second lieu, l'âme demande et désire des souffrances, des tribulations et des persécutions, afin d'imiter Jésus-Christ crucifié, désigné sous le nom de pommier, et lorsqu'elle les obtient, elle les supporte avec patience. » La Fuente marque à tort que ces sommaires parurent pour la première fois dans l'édition due à Balthasar Moretus (Anvers, 1630). Nous avons vu qu'ils se trouvaient dans l'édition princeps de 1611. Il se trompe également en donnant à l'édition de 1612 le titre de *première édition*. Cette erreur, comme il a été dit, venait du père François de Sainte-Marie.

(1) Le père Bouix tombe dans la même erreur que La Fuente, en qualifiant l'édition de 1612 d'*édition primitive*.

de reproductions photographiques que nous avons fait exécuter à cet effet. Restait à choisir un texte parmi tous ceux qui se réclamaient d'une authenticité quelconque. Le premier à éliminer était celui de l'édition princeps, évidemment le moins sûr et le plus défectueux. Entre les divers manuscrits existants, l'hésitation ne pouvait être longue. La Copie d'Albe se recommandait d'elle-même par les apostilles qu'on y trouve de la propre main du père Bañez. Nous l'avons traduite le plus fidèlement possible, corrigeant par là même les fautes et les lacunes du texte de La Fuente.

D'autre part, nous ne pouvions laisser dans l'ombre les passages que les Copies de Las Nieves et de Consuegra sont seules à fournir. Plutôt que de les intercaler dans le texte d'Albe, nous avons préféré les donner en note, comme nous avons fait précédemment pour le *Chemin de la Perfection*. Le texte d'Albe garde ainsi son intégrité.

Un point cependant présentait difficulté. La Copie d'Albe ne porte point de division par chapitres. Fallait-il renoncer aux divisions de l'édition princeps, adoptées depuis trois siècles, et présenter l'écrit de sainte Térèse sans coupure aucune, au risque de fatiguer et de rebuter le lecteur? Nous n'avons pu nous y décider. Toutefois, nous n'avons pas voulu reproduire les sommaires par trop défectueux placés par le père Gratien dans l'édition de 1611. Nous avons retranché également les textes des *Cantiques*, qu'il a mis en tête de la plupart des chapitres.

Si les *Pensées sur le Cantique des Cantiques* n'ont pas la même importance au point de vue mystique que les grands traités de sainte Térèse, elles complètent cependant ce que la sainte nous dit en ces livres sur les oraisons de quiétude et d'union. Du reste, cet écrit a ses beautés à lui. Telles pages, aux chapitres iv, v et vii, surpassent peut-être en ardeur et en tendresse celles du *Livre de la Vie* et du *Chemin de la Perfection*. L'amour de Dieu et celui du prochain nous y apparaissent dans un éclat tout particulier, nous attestant une fois de plus que la séraphique Térèse a atteint ce haut degré de charité qui fait le caractère des citoyens de la

céleste Jérusalem et le splendide éclat de ceux qui doivent y tenir le premier rang. Il initie les âmes à goûter le Cantique des divines tendresses, ce chant nuptial qui par son excellence et sa suavité l'emporte sur tous les autres. Après avoir lu les *Pensées* de sainte Térèse, on aime à redire la parole de saint Bernard dans ses commentaires de ce Cantique sacré : « Que ceux qui en ont l'expérience le reconnaissent, et que ceux qui ne l'ont pas brûlent du désir non pas tant de le connaître que de l'expérimenter (1). »

(1) *Serm. I in Cant. circa finem.*

PENSÉES
SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

PROLOGUE

Témoin des miséricordes de Notre-Seigneur envers les âmes qu'il amène en ces monastères de la première règle de Notre-Dame du Mont-Carmel, qu'il a voulu voir fonder, je constate que plusieurs reçoivent de lui des grâces extrêmement abondantes. Seules, les personnes au courant du besoin qu'on a de trouver quelqu'un qui vous explique certaines choses qui se passent entre l'âme et Dieu, pourront se faire une idée de ce que l'on souffre quand on n'a pas la lumière. Pour moi, depuis quelques années déjà, je reçois de grandes consolations spirituelles toutes les fois que j'entends ou que je lis certaines paroles des *Cantiques* de Salomon, au point que sans comprendre clairement le sens du latin traduit en espagnol, mon âme se sent alors plus recueillie et plus touchée qu'elle ne l'est en lisant des livres très pieux, dont j'ai l'intelligence. Ceci m'est très ordinaire. Et si l'on veut ensuite m'expliquer

le sens de ces paroles en espagnol, je ne les comprends pas davantage (1)...

Depuis deux ans environ, le Seigneur me donne selon mon besoin quelque intelligence de plusieurs de ces paroles. Il me semble donc qu'elles consoleront celles de mes sœurs que Notre-Seigneur conduit par le même chemin, et qu'elles me consoleront moi-même. Parfois les sens que le Seigneur m'y faisait découvrir étaient si abondants, que j'aurais voulu ne pas les oublier; néanmoins, je n'osais rien en mettre par écrit. Maintenant, de l'avis de personnes auxquelles je suis obligée d'obéir, j'écrirai quelque chose de ce que le Seigneur me découvre du sens renfermé dans ces paroles, qui plaisent tant à mon âme. J'aurai en vue le chemin de l'oraison, par lequel, je le répète, le Seigneur conduit les religieuses de ces monastères, qui sont mes sœurs.

Si cet écrit mérite que vous le voyiez, vous recevrez ce pauvre petit don de la part de celle qui vous souhaite autant qu'à elle-même tous ceux de l'Esprit-Saint. C'est au nom de ce divin Esprit que je commence. Si je dis quelque chose de bon, cela ne viendra pas de moi. Daigne la divine Majesté m'aider à y parvenir (2)!...

(1) Il manque ici cinq lignes et demie dans la copie d'Albe, à cause d'une déchirure dans la feuille.

(2) Le Prologue reste incomplet, par suite de la déchirure déjà signalée.

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE. — *Respect avec lequel il faut lire les paroles de Dieu dans l'Écriture. — Les femmes ne doivent point s'épuiser l'esprit à vouloir les comprendre. — But de la sainte en écrivant ces pages.*

J'ai été très frappée de voir que l'âme, par la manière dont elle s'exprime ici, semble parler à une personne et demander la paix à une autre. Elle dit en effet : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*; et aussitôt, paraissant s'adresser à celui avec qui elle se trouve, elle ajoute : *Vos mamelles sont meilleures que le vin* (1).

Je ne comprends pas cela, et je trouve un grand plaisir à ne le point comprendre. Effectivement, mes filles, il est très vrai que l'âme doit moins admirer les choses que nos esprits si bas peuvent atteindre, que celles dont il nous est impossible de pénétrer le sens, par la raison que les premières lui inspirent pour son Dieu moins d'admiration et de respect. Voici donc une recommandation importante que je vous fais. Quand vous lisez un livre, que vous entendez un sermon, ou que vous pensez aux mystères de notre sainte foi, ne vous fatiguez point, n'épuisez point votre esprit à subtiliser beaucoup sur ce que vous ne pouvez bonnement comprendre. Il est tant de choses au-dessus de la portée des femmes, et même de celle des hommes!

(1) *Osculetur me osculo oris sui, quia meliora sunt ubera tua vino.* (Cant., 1, 1.)

Lorsque le Seigneur veut en donner l'intelligence, il le fait sans effort de notre part. C'est aux femmes que je m'adresse en ce moment, et aussi aux hommes qui n'ont pas mission de soutenir la vérité par leur doctrine; car pour ceux que le Seigneur a chargés de nous l'expliquer, il est évident qu'ils doivent l'approfondir et qu'ils en tirent un grand avantage. Pour nous, recevons en toute simplicité ce que le Seigneur nous donne; et ce qu'il nous refuse, ne nous fatiguons pas à le chercher. Réjouissons-nous plutôt en songeant que nous avons un Dieu et un Maître si grand, qu'une seule de ses paroles renferme certainement mille mystères, dont nous n'entendons pas le premier mot. S'il s'agissait d'un texte latin, hébreu ou grec, il n'y aurait rien d'étonnant, mais il en est de même pour le texte espagnol. Pour ne parler que des psaumes du glorieux roi David, que de choses qui, traduites en notre langue, restent pour nous aussi obscures qu'en latin! Ainsi, évitez avec soin de vous lasser, de vous épuiser l'esprit à vouloir pénétrer ces choses. Les femmes n'ont pas besoin de plus que ne comporte leur intelligence. Avec cela Dieu leur fera miséricorde. Quand sa Majesté voudra nous donner davantage, nous en aurons l'intelligence sans faire effort pour y parvenir. Quant au reste, humilions-nous, et, encore une fois, réjouissons-nous d'avoir un Maître si grand, que ses paroles, même dites en notre langue, sont incompréhensibles.

Il vous semblera peut-être que certaines choses qui se rencontrent dans ces *Cantiques* auraient pu s'exprimer d'une autre manière. Vu notre grossièreté, je ne serais pas surprise que cela vous vint à l'esprit. J'ai même

entendu dire à certaines personnes qu'elles évitaient de les entendre. O Dieu ! que notre misère est grande ! Il nous arrive comme à ces animaux venimeux, qui changent en poison tout ce qu'ils mangent. Tandis que le Seigneur a la très grande bonté de nous faire connaître ce qui se passe dans une âme qui l'aime, quand il nous encourage à nous entretenir avec lui et à trouver notre plaisir en sa société, voilà que nous prenons peur et que nous donnons à ses paroles un sens qui décèle la faiblesse de notre amour pour lui.

O mon Maître ! que nous profitons peu de tous les biens que vous nous avez faits ! Votre Majesté cherche toutes sortes de voies, de moyens, d'inventions pour nous faire connaître l'amour qu'Elle nous porte, et nous sommes si mal exercés en son amour, que nous en faisons peu de cas. Novices en cette science, nous laissons nos pensées s'en aller où elles se fixent d'ordinaire, et nous n'approfondissons pas les grands mystères que renferme un langage dont l'Esprit-Saint est l'auteur ! Ne devrait-il pas suffire que ce langage soit de lui pour nous enflammer de son amour et nous persuader qu'il ne s'en est pas servi sans une raison profonde ?

Je me souviens avoir entendu un sermon tout à fait admirable que donna un religieux, et qui roula presque tout entier sur les délices que l'Épouse trouve en son Dieu. Mais comme il était question d'amour — et comment aurait-on pu traiter d'autre chose puisque c'était un sermon de *Mandatum* (1) ? — il y eut de tels rires et la chose

(1) On appelle *Mandatum* la cérémonie du Lavement des pieds, qui a lieu le Jeudi-Saint en mémoire de l'acte accompli par Jésus-Christ envers ses

fut si mal prise, que j'en étais dans l'étonnement. Oui, la chose est pour moi de toute évidence, cela vient de ce que nous nous exerçons fort mal dans l'amour divin, et alors il nous semble impossible qu'une âme traite de la sorte avec Dieu.

Si ces personnes le prirent en mauvaise part, c'était certainement faute de lumière ; sans doute elles se figuraient que le prédicateur disait cela de sa tête. Mais moi, je connais d'autres âmes qui ont retiré de ces paroles de si grands avantages, de si abondantes consolations, tant de sécurité au milieu de leurs craintes, que bien souvent elles bénissaient hautement Notre-Seigneur d'avoir laissé un remède aussi salutaire à celles qui l'aiment d'un ardent amour. Elles le remerciaient de leur faire ainsi comprendre que la Divinité peut réellement s'abaisser à ce point. Leur expérience personnelle n'était pas suffisante pour leur faire bannir la crainte quand le Seigneur les gratifiait de hautes faveurs, mais ces paroles des *Cantiques* leur disaient clairement qu'elles suivaient un chemin sûr. J'en connais une qui a été bien des années assaillie de frayeurs très vives, et que rien ne put rassurer, jusqu'au jour où Dieu permit qu'elle entendit certains passages des *Cantiques*, qui lui firent comprendre que son âme était en bon chemin (1). Oui, je le répète, elle comprit que l'âme éprise d'amour pour son Époux peut éprouver, dans ses relations avec lui, toutes ces consolations, ces défaillances, ces morts, ces désolations, ces délices et ces joies, une fois qu'elle a renoncé à

apôtres la veille de sa mort, et où l'on chante l'antienne : *Mandatum novum do vobis*. On donne également le nom de *Mandatum* au sermon qui se fait en cette circonstance.

(1) La sainte évidemment parle d'elle-même.

tous les plaisirs du monde pour l'amour de lui, qu'elle s'est totalement remise et abandonnée entre ses mains, non de parole seulement, comme il arrive à quelques-uns, mais d'une manière véritable et prouvée par des œuvres.

O mes filles ! quel excellent payeur que notre Dieu ! Vous avez un Maître et un Époux à qui rien n'échappe, qui sait tout, qui voit tout. Aussi ne manquez pas de faire pour son amour ce qui est en votre pouvoir, quand ce ne seraient que de bien petites choses. Il vous en récompensera, il ne regardera que l'amour avec lequel vous les aurez faites.

Je termine par ceci. Lorsque vous rencontrerez dans la sainte Écriture, ou dans les mystères de notre foi, des choses que vous ne comprenez pas, ne vous y arrêtez guère, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Et quant aux paroles de tendresse qui expriment ce qui se passe entre Dieu et l'âme, ne vous en effrayez pas. L'amour que Dieu nous a porté, et qu'il nous porte encore, me surprend bien davantage et me met réellement hors de moi, quand je songe à ce que nous sommes. Du moment que cet amour existe, il est clair que la tendresse de paroles par lesquelles Dieu nous le déclare est encore surpassée par les œuvres.

Arrivées ici, arrêtez-vous un instant pour l'amour de moi, je vous prie ; réfléchissez à l'amour que Dieu nous a témoigné, à ce qu'il a fait pour nous, et vous reconnaîtrez clairement qu'un amour si puissant, si fort, et qui a fait endurer de pareilles souffrances, ne peut s'exprimer que par des paroles étonnantes.

Je reviens à ce que je disais. Ces paroles renferment, sans nul doute, des choses grandes et de profonds mys-

tères, oui, des choses bien précieuses, car ayant demandé à des théologiens de m'expliquer ce que le Saint-Esprit avait voulu dire et quel était le véritable sens de ces paroles, j'en ai reçu cette réponse : que les docteurs en ont composé de longs traités, et n'ont pu le déclarer. Cela étant, on m'estimera bien orgueilleuse de vouloir vous en donner quelque explication, mais telle n'est pas ma pensée. Si dépourvue d'humilité que je puisse être, je n'ai pas la prétention d'en donner le sens exact. Voici simplement mon dessein. Puisque je me délecte dans ce que le Seigneur me donne à comprendre quand j'entends citer quelque passage de ce livre, me l'entendre dire vous procurera peut-être la même consolation. Il peut se faire que les paroles dont il s'agit ne s'appliquent pas à ce dont je parle ; mais moi, je les prends dans ce sens. Pourvu que l'on ne s'écarte point de ce qu'enseigne l'Église et les saints — d'ailleurs des théologiens entendus en ces matières examineront sérieusement ces pages avant que vous les lisiez, — Notre-Seigneur permet, je crois, d'en agir ainsi. Il nous permet bien, lorsque nous méditons sur la Passion, de nous représenter beaucoup plus de peines et de tourments que les Évangélistes n'en rapportent ! Pourvu, comme je le disais en commençant, que nous ne soyons pas guidées par la curiosité, mais que nous prenions simplement les lumières que sa Majesté nous donne, je suis persuadée qu'il ne trouve pas mauvais que nous cherchions notre joie et nos délices dans ses paroles et dans ses œuvres.

Supposez qu'un roi se soit pris d'affection pour un petit berger qui lui a plu. Ne serait-il pas content et heureux de le voir considérer tout interdit le brocard dont il

est vêtu, se demandant ce que ce peut être et comment on a pu le faire? Et bien! nous ne devons pas davantage, nous autres femmes, rester privées des richesses du Seigneur. En faire des leçons, les enseigner, en nous persuadant bien dire et n'avoir pas besoin du contrôle des théologiens, voilà qui est différent.

Je n'ai donc pas la prétention d'écrire quelque chose de juste, le Seigneur le sait bien : je ferai seulement comme le petit berger dont je parle. C'est une consolation pour moi de vous communiquer, comme à mes filles, mes méditations. Il s'y rencontrera sans doute bien des naïvetés. Je commence cependant avec le secours de mon divin Roi et la permission de mon confesseur. Et puisque Notre-Seigneur a bien voulu que je parle exactement en d'autres avis que je vous ai donnés — peut-être est-ce lui qui les a donnés par mon moyen, parce que ces écrits s'adressaient à vous, — qu'il daigne cette fois encore me faire la grâce de parler à propos! S'il me la refuse, je regarderai comme bien employé le temps que j'aurai mis à écrire et à occuper mon esprit d'une matière si divine, dont j'étais même indigne d'entendre parler.

Dans le texte que j'ai cité en commençant, l'Épouse s'adresse, ce me semble, à un tiers, qui est celui-là même dont elle parle. Par là, elle donne à entendre qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, l'une divine et l'autre humaine. Je ne m'arrête pas à cette pensée, parce que mon intention est de me borner à ce qui peut nous être utile, à nous qui nous adonnons à l'oraison ; et cependant, une âme qui aime ardemment le Seigneur, trouve en tout des motifs d'encouragement et d'admiration. Sa Majesté

ne l'ignore pas, si parfois j'ai entendu commenter certaines de ces paroles ou si, à ma demande, on m'en a donné l'explication, ce n'a été que rarement, et je n'en ai pas gardé le moindre souvenir, tant ma mémoire est mauvaise. Ainsi je ne pourrai dire que ce que le Seigneur m'enseignera, et ce qui aura rapport à mon sujet. Je ne me rappelle pas, d'ailleurs, avoir rien entendu sur ces premières paroles : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.*

O mon Seigneur et mon Dieu ! quelle parole, pour être adressée par un vermisseau à son Créateur ! Soyez béni, Seigneur, qui nous instruisez de tant de manières ! Mais qui osera, ô mon Roi, prononcer une telle parole si vous ne l'y autorisez ? De fait, la chose est si surprenante, qu'on s'étonnera sans doute que j'engage à le faire. On dira que je suis trop naïve, que ce n'est pas le sens de cette parole, qu'elle a bien d'autres significations, et que très évidemment nous ne devons pas l'adresser à Dieu ; qu'en conséquence il ne convient nullement que les gens simples fassent pareille lecture. Je l'avoue, cette parole peut s'entendre de bien des manières ; mais l'âme embrasée d'un amour qui la met hors d'elle-même, ne s'occupe point de cela. Ce qu'elle veut, c'est la prononcer, puisque le Seigneur ne le lui défend pas. O Dieu ! pourquoi nous étonner ? La réalité n'est-elle pas plus admirable encore ? Ne nous approchons-nous pas du très saint Sacrement ? Je me suis même demandé si l'Épouse ne sollicitait pas ici de Jésus-Christ cette faveur qu'il nous a faite plus tard. Je me suis demandé aussi si elle ne demandait pas cette union si étroite que Dieu contracta avec nous en se faisant homme, cette amitié qu'il lia alors avec le genre

humain. Il est visible, en effet, que le baiser est un signe de paix et d'intime amitié entre deux personnes. Daigne le Seigneur nous aider à comprendre combien il y a de sortes de paix!

Il est une chose que je veux dire avant d'aller plus loin, et qui, à mon avis, est importante. Elle serait, il est vrai, mieux à sa place ailleurs, mais je crains de l'oublier. Je suis convaincue qu'il y a bien des personnes qui s'approchent du très saint Sacrement — Dieu veuille que je me trompe! — la conscience chargée de péchés mortels graves. Si ces gens-là entendaient une âme morte d'amour pour son Dieu, se servir de telles expressions, ils s'en étonneraient et verraient là une témérité. Ce dont je suis bien certaine, c'est qu'ils ne s'en serviront pas. Ces paroles, et d'autres semblables qui se trouvent dans les *Cantiques*, ne sont dites que par l'amour. Et comme ils en sont dépourvus, ils auront beau lire les *Cantiques* chaque jour, ils ne pourront se servir de semblables paroles et n'oseront même les prononcer. Il est vrai qu'à les entendre seulement, on se sent pénétré de frayeur, tant elles ont de majesté. Celle que vous avez, Seigneur, au très saint Sacrement est immense; mais comme chez les gens dont nous parlons la foi est morte et non pas vivante, comme ils vous aperçoivent si humble sous les espèces du pain et voient que vous ne leur parlez pas — et de fait ils en sont indignes, — ils perdent le respect qu'ils vous doivent (a).

(a) *Quand je considère, mon Dieu et mon Seigneur, la hauteur de votre divine Majesté et la grandeur de votre souveraine Bonté*

Ainsi, ces paroles prises à la lettre seraient véritablement de nature à effrayer si on les prononçait de sang-froid. Mais à celui que votre amour a mis hors de lui, vous permettez, Seigneur, de vous adresser ces paroles et d'autres encore. C'est de la hardiesse, je l'avoue. Mais, ô mon Maître, si le baiser signifie paix et amitié, pourquoi les âmes ne vous demanderaient-elles pas de les leur accorder ? Quelle meilleure prière pouvons-nous vous adresser que celle que je vous fais en ce moment, mon Seigneur, en vous demandant de m'accorder cette paix *par un baiser de votre bouche* ? C'est là, mes filles, une demande très élevée, vous allez le voir.

qui vous porte à vous communiquer si familièrement à de viles créatures, je me demande comment l'admiration ne les transporte pas hors d'elles-mêmes et ne leur fait pas rechercher de toutes leurs forces votre grâce et votre amitié, voyant que, non content de favoriser l'âme en vous faisant son aliment et sa nourriture, vous prenez plaisir à être traité par elle comme un tendre et cher Époux, et à l'entendre vous demander un baiser de votre douce et divine bouche. Afin de lui communiquer vos dons et vos faveurs, afin de l'attirer à votre amour, vous lui parlez, vous l'enseignez avec tant de soin, et les paroles intérieures que vous adressez d'ordinaire aux âmes pour leur montrer leurs fautes, leurs misères, et les porter à renoncer aux choses de la terre sont telles, qu'à les entendre seulement on se sent pénétré de frayeur... (La Copie de Baeza commence par cette élévation à Dieu.)

CHAPITRE II

SOMMAIRE. — *Paix trompeuses offertes à l'âme par le monde, la chair et le démon. — Sainteté de l'état religieux, qui conduit à la paix véritable sollicitée par l'Épouse des Cantiques.*

Dieu vous garde, mes filles, de plusieurs sortes de paix qui se rencontrent chez les mondains ! Qu'il ne permette pas que nous les goûtions jamais, car elles engendrent une guerre sans fin. Il en est une que goûte l'esclave du monde, lorsqu'enfoncé dans des péchés graves, il mène une vie si paisible et jouit d'un si grand repos au milieu de ses vices, qu'il n'éprouve aucun remords de conscience. Cette paix, vous l'avez lu sans doute, est un signe que le démon et lui sont amis ; aussi le démon se garde bien de lui faire la guerre en cette vie. Et en effet, il est des gens si méchants, que, pour éviter cette guerre et nullement par amour pour Dieu, ils se rangeraient quelque peu de son parti. Mais ceux qui se comportent ainsi ne persévèrent jamais dans son service. Dès que le démon s'aperçoit de ce qui se passe en eux, il leur donne de nouveau les satisfactions qui leur plaisent, et il les ramène ainsi à son amitié, jusqu'à ce qu'enfin il les tienne en un lieu où il leur fait bien comprendre à quel point était fausse la paix qu'il leur laissait. A ces gens-là, il n'y a rien à dire. Qu'ils s'arrangent ! J'espère de la bonté du Seigneur qu'un si grand mal ne se rencontrera point parmi vous.

Le démon pourrait nous donner une autre paix : celle qui se goûte au milieu de fautes légères. Et cependant, mes filles, nous devons craindre tant que dure notre vie, nous ne devons jamais être tranquilles sur notre compte. Lorsqu'une religieuse commence à se relâcher sur des points qui, en eux-mêmes, paraissent peu graves, et que, cet état se prolongeant, elle n'a pas de remords de conscience, c'est une mauvaise paix, d'où le démon pourrait conduire à une autre, vraiment détestable. Il s'agit, par exemple, d'un manquement aux constitutions qui, en soi, n'est pas péché, d'une certaine négligence dans l'accomplissement des ordres du supérieur. Cette négligence est sans malice, je le veux bien, mais enfin, le supérieur nous tenant la place de Dieu, nous devons nous mettre en peine d'exécuter ses volontés, et c'est pour cela que nous sommes venues dans le monastère. Je pourrais en dire autant d'une foule de petites choses qui se présentent : elles ne paraissent pas des péchés, et pourtant ce sont des fautes. Ces fautes se produiront nécessairement, je ne le conteste pas, car notre misère est grande. Je dis seulement ceci : quand on les commet, il faut le regretter et comprendre qu'on a failli. Autrement, je le répète, le démon pourrait s'en réjouir, et peu à peu rendre l'âme insensible à ces petits manquements. Je vous le dis, mes filles, quand il aura obtenu ce résultat, il n'aura pas fait peu de chose, et je crains bien qu'il n'aille plus loin.

Ainsi, veillez sur vous-mêmes de très près, je vous le demande pour l'amour de Dieu. Il faut qu'il y ait guerre en cette vie : au milieu de tant d'ennemis, il n'est pas possible que nous restions les bras croisés. Nous devons

donc toujours être en éveil et bien voir comment nous nous comportons soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Je vous le déclare, vous aurez beau recevoir dans l'oraison des faveurs de Dieu et les dons que je signalerai plus loin, vous rencontrerez au sortir de là mille petites pierres d'achoppement, mille petites occasions de chutes ; il vous arrivera de manquer par inadvertance à ceci, de vous mal acquitter de cela, ou bien ce seront des troubles intérieurs et des tentations. Je ne veux pas dire que les combats doivent durer toujours, ou même être très fréquents. Mais quand ils se produisent, c'est une très grande grâce de Dieu, et c'est ainsi que l'âme avance. Nous ne pouvons pas être des anges ici-bas, ce n'est pas notre nature.

Je ne me trouble donc nullement quand je vois une âme engagée dans de violentes tentations. S'il y a en elle l'amour et la crainte de Notre-Seigneur, elle en sortira avec de grands avantages, je le sais. Au contraire, lorsque je vois une âme toujours tranquille, sans nul combat — et j'en ai rencontré quelques-unes de cette sorte, — j'appréhende toujours pour elle. Même quand je ne la vois pas offenser Dieu, je ne parviens pas à me rassurer. Aussi je l'éprouve et je la tente moi-même, si je le puis, puisque le démon ne le fait pas. Mon but en cela est de l'amener à voir ce qu'elle est. Cependant cet état de tranquillité se rencontre quelquefois — je n'en ai vu, il est vrai, que peu d'exemples — chez les âmes que Dieu élève à une haute contemplation, car ses voies sont diverses. Ces âmes se trouvent dans un contentement intérieur habituel. Je suis persuadée pourtant qu'elles ne se rendent pas par-

faitement compte de leur état. En allant au fond des choses, je m'aperçois qu'elles ont leurs petites guerres, quoique rarement. Pour moi, je ne porte pas envie à ces âmes. Et en effet, après un examen sérieux, je vois que celles qui ont à livrer les combats dont je parle, avancent beaucoup plus dans la perfection, bien que peut-être elles soient moins élevées dans l'oraison. Je ne parle pas de celles qui, ayant soutenu cette guerre de longues années, sont déjà très avancées et très mortifiées : comme elles sont mortes au monde, Notre-Seigneur leur donne habituellement la paix, ce qui ne les empêche pas de s'apercevoir des fautes qu'elles commettent et d'en éprouver un vif regret.

Vous le voyez, mes filles, le Seigneur conduit les âmes par bien des chemins. Cependant, je le répète, lorsque vous ne sentirez aucune peine d'une faute que vous aurez commise, tremblez. Quant au péché, même véniel, il est clair que vous devez en avoir un regret qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme et, grâce à Dieu, je crois — je constate même — que c'est bien là ce que vous éprouvez maintenant. Remarquez ce que je vais dire, et souvenez-vous en pour l'amour de moi. Lorsqu'une personne est vivante, pour peu qu'on la pique avec une aiguille ou une petite épine, si ténues que vous les supposiez, elle le sent, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! lorsque l'âme n'est pas morte, qu'elle a, au contraire, l'amour de Dieu très vif en elle, n'est-ce pas une grande grâce que le Seigneur lui fait de la rendre sensible au moindre petit manquement qui lui échappe contre ses engagements et ses obligations ? Oh ! quand Notre-Seigneur donne à une âme cette attention,

on peut dire qu'il se prépare alors à lui-même en elle un lit de roses et d'autres fleurs, et qu'immanquablement il viendra tôt ou tard la caresser. O Dieu ! que faisons-nous, nous autres religieux, dans nos monastères ? Pourquoi avons-nous quitté le monde ? Quelle meilleure occupation pouvons-nous avoir que de préparer dans nos âmes des demeures à notre Époux, et de prendre si bien notre temps, que nous puissions lui demander *un baiser de sa bouche* ? Bienheureuse l'âme qui lui adressera cette demande, qui, à l'arrivée du Seigneur, ne trouvera pas sa lampe éteinte et, après s'être lassée à frapper, ne sera pas obligée de revenir sur ses pas ! O mes filles, que notre bonheur est grand ! Personne ne peut nous empêcher d'adresser cette demande à notre Époux, puisque nous l'avons pris pour tel le jour de notre profession ! Nous seules pouvons y mettre obstacle.

Que les âmes scrupuleuses me comprennent bien. Je n'entends point parler ici d'une faute commise en passant, ni même de plusieurs, car on ne peut ni les connaître ni les déplorer toutes. Je m'adresse aux personnes qui commettent des fautes très fréquentes et n'en tiennent pas compte, les regardant comme des bagatelles, qui n'en éprouvent pas de remords et ne cherchent pas à s'en corriger. Je le répète, c'est là une paix dangereuse, et vous devez vous en défier.

Que sera-ce donc des âmes qui vivent en paix dans la complète inobservance de leur règle ? Dieu veuille qu'il ne s'en rencontre pas une seule parmi nous ! Sans doute, le démon fait tout pour les laisser dans cette paix, et Dieu le permet à cause de nos péchés. Mais il n'y a pas de

motif de traiter ce sujet, ces quelques mots d'avertissement suffiront. Passons à l'amitié et à la paix que le Seigneur commence à témoigner à l'âme dans l'oraison. J'en dirai ce que sa Majesté m'en fera comprendre.

En y réfléchissant, il me semble qu'il vaut mieux commencer par dire quelque chose de la paix donnée par le monde et par notre propre sensualité. Beaucoup de livres, il est vrai, traitent ce sujet bien mieux que je ne saurais le faire ; mais comme vous êtes pauvres, il peut arriver que vous n'ayez pas de quoi acheter ces livres, ou que personne ne vous les donne en aumône, tandis que ceci restera dans le couvent, et vous y trouverez tout réuni.

Vous pourriez, mes filles, vous laisser séduire par plusieurs sortes de paix que donne le monde. Je vais en signaler quelques-unes, d'où il vous sera facile de conjecturer les autres (1). Certaines personnes ont tout ce qu'il leur faut pour vivre, et l'or abonde dans leur coffre. En évitant les péchés graves, elles se persuadent avoir satisfait à tout. Elles mettent leur joie dans leur fortune et se contentent de faire une aumône de temps en temps, sans songer que leurs biens ne leur appartiennent pas, mais que le Seigneur les leur a confiés comme à ses intendants, pour les départir aux nécessiteux. Elles oublient qu'elles auront à rendre un compte exact du temps que cet or est demeuré dans leur coffre, sans servir à soulager les pauvres qui, pendant ce temps, pâtissaient peut-être.

(1) Le long passage qui va suivre fait défaut dans toutes les éditions espagnoles, sauf celles de la Fuente. Il manque également dans la traduction du père Bouix.

Ceci, mes filles, ne vous concerne qu'en ce point : suppliez le Seigneur d'éclairer ces personnes, afin qu'elles sortent d'une telle illusion et qu'elles évitent le malheur qui frappa le riche avare, puis bénissez sa Majesté de vous avoir rendues pauvres, et voyez là un bienfait singulier de sa part.

O mes filles ! Quel repos de se trouver délivré de pareils fardeaux, même à ne considérer que cette vie ! Quant à la sécurité qui en résulte pour le dernier jour, elle dépasse ce que vous pouvez imaginer. Les riches sont les esclaves, et vous êtes les maîtresses. Une comparaison va vous le montrer. Lequel jouit d'un plus grand repos, d'un gentilhomme qui voit servir sur sa table tout ce qui doit le nourrir, à qui l'on présente tout ce qui doit le couvrir, ou de son intendant, qui est obligé de lui rendre compte du moindre *maravedi* ? Le premier dépense sans compter, parce que les biens lui appartiennent. Au pauvre intendant revient toute la peine, et plus la fortune est considérable, plus le labeur est grand. Quand vient le moment de présenter ses comptes, que de fois il doit veiller ! Et si les comptes embrassent plusieurs années, surtout s'il s'est un peu négligé, le déficit est parfois considérable. Je ne sais comment il peut avoir l'esprit en repos.

N'allez pas plus loin, mes filles, sans bénir hautement Notre-Seigneur et vous rendre toutes de plus en plus fidèles à ne rien posséder en particulier. C'est sans sollicitude que nous prenons la nourriture que le Seigneur nous envoie, et nous n'en avons pas davantage pour distribuer notre superflu. De même qu'il veille à ce que rien ne nous manque, de même il a soin que le superflu soit si

peu de chose, que nous ne sommes pas en peine d'en faire la distribution.

L'important, mes filles, c'est de nous contenter de peu. Nous ne devons pas avoir les prétentions de ceux qui ont un compte si exact à rendre. Tout riche en est là. Néanmoins, ce n'est pas lui qui en a la peine en ce monde : cela regarde ses intendants. Mais en l'autre, que ce compte sera sévère ! S'il le comprenait, il ne prendrait pas ses repas avec tant de plaisir, et ne dépenserait pas son argent en futilités et en folies. Pour vous, mes filles, veillez toujours à vous contenter de ce qu'il y a de plus pauvre, tant pour le vêtement que pour la nourriture. Autrement, vous seriez bien déçues, car Dieu ne pourvoit pas à vos besoins, et vous perdriez la joie du cœur. Efforcez-vous toujours de servir si fidèlement sa Majesté, que vous ne mangiez pas le bien des pauvres sans l'avoir gagné. Il est certain que vous n'avez pas mérité la paix et le repos que le Seigneur vous accorde en vous dispensant d'avoir à rendre compte des richesses. Je sais bien que vous en êtes convaincues, mais vous devez de temps en temps en rendre de spéciales actions de grâces à sa Majesté.

Quant à la paix que donne le monde sous le rapport des honneurs, je n'ai rien à vous en dire : les pauvres ne sont jamais fort honorés. Un point cependant peut vous nuire beaucoup, si vous ne vous tenez sur vos gardes : c'est celui des louanges. Une fois que l'on a commencé, on ne s'arrête plus ; mais d'ordinaire c'est ensuite pour vous rabaisser davantage. On vous dit que vous êtes des saintes, et l'on se sert d'expressions si exagérées, qu'on

les dirait suggérées par le démon. Parfois, je pense, le démon y est réellement pour quelque chose, car si l'on parlait ainsi en votre absence, passe encore ! Mais en votre présence ! Quel bien peut-il en résulter ? Si vous n'êtes très circonspectes sur ce point, il ne vous en reviendra que du dommage.

Je vous demande, pour l'amour de Dieu, de ne jamais vous comporter pacifiquement à l'égard des paroles de ce genre, car peu à peu elles pourraient vous nuire beaucoup. Les prenant pour vraies, vous en viendriez à croire que tout est fait et que votre tâche est achevée. Ne laissez jamais passer semblables paroles sans vous faire à vous-même intérieurement la guerre ; c'est facile lorsqu'on en a pris l'habitude. Souvenez-vous de quelle manière le monde a traité Jésus-Christ Notre-Seigneur, après l'avoir tant exalté le jour des Rameaux. Songez à l'estime qu'on accordait à saint Jean-Baptiste, au point de le tenir pour le Messie, et voyez ensuite comment et pour quel motif il eut la tête tranchée. Le monde n'exalte jamais que pour rabaisser, lorsque ceux qu'il élève sont des enfants de Dieu. J'ai de ceci une longue expérience. Autrefois, je m'affligeais en voyant l'aveuglement de ceux qui me donnaient des louanges ; maintenant, j'en ris comme je le ferais des discours d'un fou. Souvenez-vous de vos péchés, et supposé que sur quelque point l'on dise vrai, songez que c'est un bien qui ne vous appartient pas, et que vous êtes obligées à beaucoup plus. Excitez la crainte dans votre âme, afin de l'empêcher de recevoir avec tranquillité ce baiser de fausse paix que donne le monde. Croyez que cette paix est celle de Judas. Plusieurs, il est vrai, n'ont

pas en vous parlant cette intention perfide ; mais le démon est là qui vous observe, et si vous ne vous défendez pas, il fera quelque butin. Croyez-moi, il vous faut alors prendre en main l'épée de la réflexion ; et quand bien même il vous semblerait que la louange est pour vous sans inconvénient, défiez-vous. Rappelez à votre mémoire combien de personnes sont maintenant dans l'abîme, qui avaient atteint la cime de la montagne. Il n'y a point de sécurité en cette vie. Donc, pour l'amour de Dieu, mes sœurs, arrachez-vous à ces louanges en vous livrant combat à vous-mêmes. De là pour vous un profit d'humilité, tandis que le démon qui vous épie demeurera confus, aussi bien que le monde.

De la paix dans laquelle nous entretenons notre propre chair et du dommage qui peut en résulter, il y aurait bien à dire. Je me contenterai de vous indiquer, comme je vous le disais, quelques points seulement, d'où vous déduirez les autres. Notre chair, vous le savez, est grande amie des délicatesses, et nous devrions comprendre combien il est dangereux de nous pacifier à cet égard. J'y réfléchis souvent, et je ne puis m'expliquer comment on rencontre tant de paix et de tranquillité chez des personnes qui se traitent si bien. Le corps sacré de Celui qui est notre lumière et notre modèle méritait-il, par hasard, d'être moins bien traité que les nôtres ? Qu'avait-il fait pour endurer tant de souffrances ? Et ces saints que nous savons être aujourd'hui dans le ciel, lisons-nous qu'ils ont mené une vie commode ? D'où vient que nous goûtons, nous, tant de tranquillité dans cette voie ? Qui nous a dit qu'elle soit sûre ? Comment voit-on des gens passer paisi-

blement leurs jours à bien manger, à bien dormir, à se procurer des passe-temps et tous les agréments en leur pouvoir? J'en suis toute interdite. On dirait, à les voir, qu'il n'y a pas d'autre vie, ou que leur façon de faire est celle qui présente le moins de danger. Oh ! mes filles, si vous saviez les grands maux qui en découlent ! Le corps prend de l'embonpoint, mais l'âme s'affaiblit, et s'il nous était donné de la voir, vous diriez qu'elle va expirer. Vous trouverez en bien des livres la peinture des grands dangers que pareil état fait courir. Si encore ces personnes comprenaient qu'elles font mal, il y aurait quelque espoir d'amélioration, mais je crois bien que la pensée ne leur en vient même pas. Au reste, c'est un mal si commun, que j'en suis moins surprise. Mais je vous le déclare, leur chair a beau être en paix, il faut, si elles veulent se sauver, qu'elles se fassent la guerre de toutes parts. Il vaudrait bien mieux pour elles ouvrir les yeux, et pratiquer peu à peu cette pénitence, qui leur sera un jour imposée tout d'un coup.

Si je vous ai dit ces choses, mes filles, c'est pour vous porter à bénir Dieu de tout votre cœur d'habiter un séjour où, quand bien même notre chair voudrait en ce point se tenir en paix, elle n'y arriverait pas. Et cependant, elle pourra encore vous nuire secrètement, sous prétexte d'infirmité. Soyez donc sérieusement sur vos gardes. Un jour la discipline vous sera nuisible, et huit jours après il n'en sera peut-être plus de même. Une autre fois, ne pas user de linge vous fera mal, et au bout de quelque temps vous le pourrez de fois à autre. Une autre fois, ce sera le poison qui vous nuira ; puis, l'estomac s'y fait et l'on n'en

souffre plus. Il vous semblera peut-être, vu votre infirmité, que toutes ces précautions vous sont nécessaires, et même indispensables ; mais, croyez-en mon expérience, on ne se rend pas compte des inconvénients qu'apporte l'usage de ces dispenses hors d'une pressante nécessité. Ce que je veux inculquer ici, c'est l'avantage qu'on trouve à ne pas se reposer dans les dispenses, mais à essayer de temps en temps ses forces. Je sais à quel point notre nature est trompeuse, et combien il nous est avantageux de la bien connaître. Que le Seigneur, dans sa bonté, nous accorde lumière sur tous les points ! C'est une grande chose d'agir sagement, de ne pas s'en rapporter à soi-même, mais à ses supérieurs.

Je reviens à mon sujet. Puisque l'Épouse précise la paix qu'elle demande, en disant : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*, il est clair que le Seigneur a d'autres moyens encore de donner la paix et de témoigner de l'amitié. Je veux vous en signaler quelques-uns, afin que vous voyiez combien est élevée la demande dont il s'agit, et la différence qui existe entre ces divers genres de paix. O grand Dieu ! souverain Seigneur ! que votre sagesse est profonde ! L'Épouse aurait pu dire : *Qu'il me baise*. Elle eût ainsi formulé sa demande en moins de paroles. Pourquoi ajoute-t-elle : *d'un baiser de sa bouche* ? A coup sûr, il n'y a pas ici une seule lettre de superflue. La raison de cette instance, je l'ignore ; et pourtant, je vous dirai quelque chose à ce sujet. Peu importe, je le répète, que l'application ne soit pas exacte, il suffit que nous en tirions profit.

Notre Roi, nous le voyons tous les jours, donne la paix

aux âmes et lie amitié avec elles de bien des manières différentes, tant dans l'oraison qu'en dehors de l'oraison ; mais c'est nous qui sommes avares de notre amitié envers lui. Remarquez-le bien, mes filles, pour pouvoir faire la demande de l'Épouse, le grand point, c'est que le Seigneur nous approche de sa personne. S'il ne le fait pas, ne perdons cependant pas courage. Quelle que soit l'amitié que vous contractiez avec Dieu, il ne tient qu'à vous d'être très riches (1). Mais quelle pitié et quelle désolation, que, par notre faute, nous n'obtenions point cette très excellente amitié de Dieu, et que nous nous contentions de l'avoir en un bas degré ! O Seigneur ! Pouvons-nous perdre de vue la récompense finale et oublier que lorsqu'une âme atteint cette haute amitié, vous lui accordez dès ici-bas la récompense ? Combien restent au pied de la montagne, qui pourraient s'élever au sommet ! Dans quelques petits avis que j'ai composés pour vous, je vous ai souvent répété ceci, mais je veux vous le redire et vous le recommander encore, ayez toujours des pensées généreuses, par là vous obtiendrez du Seigneur la grâce que vos œuvres le soient également (2). C'est très important, soyez-en persuadées.

Il y a des personnes qui ont obtenu l'amitié du Seigneur parce qu'elles ont bien confessé leurs péchés et qu'elles en ont eu du repentir, mais il ne se passe pas deux jours qu'elles n'y retournent. A coup sûr, ce n'est point ici l'amitié demandée par l'Épouse. O mes filles, tâchez de ne pas aller toujours accuser au confesseur

(1) Ici finit le long passage qui manque dans la plupart des éditions.

(2) Voir *Chemin de la Perfection*, chap. iv, xx, xxi, xxiii.

une même faute ! A la vérité, il ne nous est pas possible d'éviter toute faute ; mais, au moins, que les fautes changent, en sorte qu'elles ne prennent point racine. Elles seraient alors bien plus difficiles à extirper, et pourraient même donner naissance à beaucoup d'autres. Quand nous plantons une herbe ou un arbrisseau, et que nous les arrosions chaque jour, ils croissent si bien, que pour s'en défaire, il faut ensuite la pelle et le hoyau. C'est, à mon avis, ce qui arrive quand nous commettons chaque jour une même faute — si petite soit-elle — et que nous ne nous en corrigeons pas. Au contraire, mettez une plante en terre une fois, ou même dix, et arrachez-la aussitôt : vous y aurez une grande facilité. Il faut demander au Seigneur dans l'oraison la grâce dont je parle, car de nous-mêmes nous pouvons bien peu de chose, nous sommes plus capables d'ajouter à nos fautes que d'y retrancher. Songez qu'à ce redoutable jugement qui a lieu à l'heure de la mort, la question ne nous semblera pas de peu d'importance, à nous surtout que le souverain Juge a prises en cette vie pour épouses. Oh ! quelle haute dignité ! Elle est bien faite pour nous stimuler à mettre tout en œuvre afin de contenter ce divin Seigneur, notre Roi.

Mais pour en revenir aux personnes dont il s'agit, elles paient bien mal l'amitié qu'il leur accorde, puisqu'elles redeviennent si tôt ses mortelles ennemies. Ah ! que la miséricorde de Dieu est grande ! Trouverons-nous jamais un ami aussi patient ? Que pareille chose ait lieu entre deux amis, ils n'en perdront jamais le souvenir, et leur amitié ne pourra plus être aussi intime qu'auparavant. Combien de fois cependant nous rompons ainsi avec

Notre-Seigneur ! Et combien d'années persévère-t-il à nous attendre ! Soyez béni, mon Seigneur et mon Dieu, de nous supporter avec tant de bonté ! On dirait que vous oubliez votre grandeur, pour ne point châtier comme elle le mérite une aussi noire trahison ! L'état de ces âmes me paraît bien dangereux, car la miséricorde de Dieu étant ce qu'elle est, nous voyons néanmoins bien des personnes, après avoir ainsi vécu, mourir sans confession. Que sa Majesté, je le lui demande au nom d'Elle-même, nous préserve, mes filles, d'un état si périlleux !

Il y a une autre amitié au-dessus de celle-là, c'est celle des personnes qui évitent d'offenser Dieu mortellement. En être arrivé là, c'est avoir déjà beaucoup fait, vu ce qu'est le monde. Ces personnes, tout en cherchant à éviter les péchés mortels, y tombent pourtant de temps à autre, je pense. La raison en est qu'elles ne tiennent aucun compte des péchés véniels et les commettent en grand nombre tous les jours. De cette façon, elles vivent dans le voisinage des péchés mortels. J'en ai entendu beaucoup qui disaient : « Vous faites attention à cela ? Mais il y a l'eau bénite et les autres remèdes que tient en réserve l'Église notre mère ! » Quelle pitié ! Pour l'amour de Dieu, mes filles, ne vous laissez jamais aller à commettre un péché véniel, si petit qu'il soit, dans la pensée qu'il existe un moyen de l'effacer. Serait-il raisonnable qu'un bien nous devint l'occasion d'un mal ? Mais une fois la faute commise, se souvenir que ce remède existe et l'employer sans retard, voilà qui est fort bien.

C'est une bien grande chose d'avoir toujours la conscience si pure, que rien ne nous empêche de demander à

Notre-Seigneur la parfaite amitié sollicitée par l'Épouse. A coup sûr, cette parfaite amitié n'est pas celle dont nous venons de parler. Chez plusieurs, l'amitié est bien suspecte, elle cherche sa propre satisfaction et mène à une grande tiédeur. Dans cet état, on ne sait pas bien si les actes que l'on pose sont péchés véniels ou mortels. Dieu vous garde de cette amitié ! On se dit qu'on ne commet pas de ces grandes fautes où l'on en voit tomber d'autres, et déjà juger ceux-ci très mauvais ne dénote pas un haut degré d'humilité. Il peut très bien arriver que ces derniers valent beaucoup mieux que les premiers. Ils pleurent leurs péchés avec un grand repentir, et peut-être avec un plus ferme propos, ce qui les conduira à ne plus commettre aucune offense contre Dieu. Quant aux premiers, se jugeant exempts de pareilles fautes, ils prennent largement leurs satisfactions, et, la plupart du temps, ils s'acquitteront mal de leurs prières vocales, parce qu'ils n'y regardent pas de si près.

Il est un autre genre d'amitié et de paix que Notre-Seigneur donne à certaines personnes qui sont très décidées à ne l'offenser en rien. Elles n'évitent pas entièrement les occasions dangereuses, mais elles ont un temps pour faire oraison, Dieu leur accorde des sentiments de dévotion, des larmes. Celles-là voudraient, sans renoncer aux satisfactions d'ici-bas, mener une existence vertueuse et bien réglée, ce qui leur paraît même un moyen de vivre en ce monde avec plus de repos. Mais notre vie est exposée à bien des changements, et ce sera beaucoup si elles persévèrent dans la vertu ; ne renonçant pas aux satisfactions et aux jouissances du monde, elles ne tarde-

ront pas à se relâcher dans les voies du Seigneur, que de si puissants ennemis nous disputent. Ce n'est pas encore là, mes filles, l'amitié que désire l'Épouse, ni celle que vous devez désirer vous-mêmes. Évitez constamment toute occasion dangereuse, pour petite qu'elle soit, si vous souhaitez que votre âme grandisse et si vous voulez vivre en assurance.

Je ne sais pourquoi je vous dis ceci. C'est, sans doute, pour vous montrer combien il est dangereux pour nous de ne pas nous éloigner généreusement de toutes les choses du monde. Nous nous affranchirions ainsi de bien des fautes et de bien des peines.

Les voies par lesquelles Notre-Seigneur contracte amitié avec les âmes sont en si grand nombre, que ce serait à n'en plus finir, ce me semble, que d'énumérer celles qui sont venues à ma connaissance, toute femme que je suis. Que n'auraient donc pas à en dire les confesseurs et ceux qui traitent plus particulièrement avec les âmes ? Il y en a quelques-unes qui me déconcertent, je l'avoue, car en apparence, rien ne leur manque pour être amies de Dieu. Je vais vous parler de l'une d'elles avec qui j'ai eu, il n'y a pas longtemps, des rapports très intimes.

Elle aimait à communier fort souvent, et jamais ne disait de mal de personne ; elle éprouvait de tendres sentiments dans l'oraison et vivait dans une solitude continuelle, car elle avait son chez-soi. Très douce de caractère, rien de ce qu'on lui disait ne provoquait de sa part un mouvement de colère ou une parole répréhensible, et certes, c'était là une grande perfection. Jamais elle ne s'était mariée, et elle n'était plus en âge de le faire. Elle avait

passé par de grandes contradictions en conservant la paix. Tout cela me semblait dénoter une âme très avancée et de grande oraison; aussi dans les commencements je l'estimais beaucoup. Et par le fait, ne voyant pas en elle d'offense de Dieu, j'étais persuadée qu'elle s'en préservait.

Après l'avoir quelque temps fréquentée, je commençai à m'apercevoir que tout en elle n'était si pacifique qu'aussi longtemps qu'il n'était point question d'intérêt. Sur ce point, sa conscience, jusque-là si délicate, devenait extrêmement large. Je me rendis compte aussi que tout en écoutant avec patience ce qu'on lui disait, elle était fort sensible au point d'honneur, et, autant qu'il dépendait d'elle, n'aurait voulu baisser si peu que ce fût dans l'estime d'autrui, tant ce misérable sentiment était profondément ancré dans son âme! Outre cela, elle avait une telle avidité d'apprendre des nouvelles, que je m'étonnais qu'elle pût demeurer seule, ne fût-ce qu'une heure; enfin elle était très amie de ses aises. Tout cela, elle le colorait de beaux prétextes et n'y voyait pas d'offense; sur certains points même, elle apportait des raisons si persuasives, qu'il semblait que c'eût été péché à moi d'en juger différemment. Sur d'autres, le péché chez elle n'était que trop notoire, mais peut-être manquait-elle de lumière. Je ne savais que penser, et cependant presque tout le monde la regardait comme une sainte. Je finis par me convaincre que des torts personnels pouvaient bien avoir été pour quelque chose dans les persécutions dont elle se disait la victime, en sorte que je cessai de porter envie à sa manière de vivre et à sa sainteté.

Cette âme, ainsi que deux autres qui menaient une existence du même genre et dont le souvenir me revient en ce moment, m'ont inspiré, quand j'ai traité intimement avec elles — si saintes qu'elles fussent d'ailleurs à leurs propres yeux, — plus de crainte que toutes les âmes pécheresses que j'ai connues. Depuis lors, je me suis sentie plus portée encore à supplier le Seigneur de nous donner lumière. Bénissez-le de tout votre cœur, mes filles, de vous avoir conduites dans un monastère, car le démon, malgré tous ses efforts, ne peut y tromper aussi facilement que lorsqu'on vit chez soi. Il est en effet des âmes auxquelles il ne manque rien, ce semble, pour voler jusqu'au ciel, tant elles pratiquent de tout point la perfection : du moins, elles le croient ainsi. Mais il n'y a personne qui les connaisse bien. Dans les monastères, au contraire, je n'ai jamais vu se faire illusion sur personne, parce que là, on ne fait pas ce que l'on veut, mais ce qui vous est commandé. Dans le monde, malgré tout le désir que l'on a d'avoir la lumière afin de contenter Dieu, on n'y arrive pas, parce qu'après tout, ce que l'on fait, on le fait de son propre choix. On y est bien contredit de temps en temps, c'est vrai, mais enfin on s'exerce bien moins à la mortification que dans l'état religieux. Je ne parle pas de certaines personnes qui depuis de longues années sont éclairées de Dieu : celles-là cherchent un guide qui les connaisse et à qui elles puissent se soumettre, car la profonde humilité, même chez les plus doctes, se défie d'elle-même.

Il en est d'autres qui ont renoncé à tout pour le Seigneur. Elles n'ont ni maison, ni fortune ; elles ne tiennent

pas au bien-être, elles sont même pénitentes; elles ne se soucient pas des biens de ce monde, parce que Dieu leur a fait comprendre à quel point ils sont misérables; mais elles sont très sensibles à l'honneur. Elles souhaitent ne rien faire qui ne soit bien reçu et de Dieu et des hommes, et alors quelle prudence! quelle discrétion! Mais ces deux désirs ne s'accordent point, et le mal est que, sans presque remarquer leur imperfection, elles donnent toujours au parti du monde le dessus sur celui de Dieu. D'ordinaire, ces âmes se désolent de la moindre parole qu'on dit à leur désavantage. Elles n'embrassent pas la croix, elles la traînent; aussi la croix les blesse, les lasse et les tue. Au contraire, la croix, lorsqu'elle est chérie, devient douce à porter: ceci est hors de doute.

Vous le voyez, ce n'est pas encore l'amitié que demande l'Épouse. Mes filles, puisque vous avez fait les premiers sacrifices, prenez bien garde à vous et ne manquez pas de faire les suivants. Il ne s'agit en définitive que de vous décharger d'un fardeau. Vous avez renoncé à ce qu'il y a de plus considérable, c'est-à-dire au monde, à ses joies, à ses satisfactions, à ses richesses, avantages qui, tout trompeurs qu'ils sont, ne laissent pas que de plaire. Que craignez-vous donc? Voyez un peu quelle erreur! Pour vous délivrer du chagrin que peut vous occasionner un simple propos, vous vous chargez de mille embarras, de mille obligations. Oui, elles sont si nombreuses, les obligations qu'on assume quand on veut contenter les mondains, que je ne pourrais les énumérer sans m'étendre outre mesure, et d'ailleurs j'en serais incapable.

Enfin — et c'est par là que je termine, — il y a d'autres

âmes chez lesquelles un examen attentif vous fera découvrir bien des marques d'un commencement de progrès spirituel ; et cependant, ces âmes restent en chemin. Celles-là se soucient peu des discours des hommes et de l'honneur, mais elles ne sont exercées ni à la mortification ni à l'abnégation de leur volonté propre. Elles vivent dans des craintes continuelles. A les entendre, elles sont prêtes à souffrir et font bon marché de tout. Mais, se trouvent-elles en présence de graves intérêts concernant l'honneur de Dieu, l'attachement au leur propre se réveille sans qu'elles s'en aperçoivent. Il leur semble qu'elles ne craignent point le monde, mais Dieu seul, et néanmoins elles redoutent si fort les événements, elles appréhendent à tel point qu'une bonne œuvre ne devienne la source d'un mal considérable, qu'on les dirait instruites par le démon lui-même à prophétiser mille ans d'avance les maux à venir.

Ces âmes ne sont pas de celles qui suivront l'exemple de saint Pierre se jetant à la mer, ni celui de tant d'autres saints. Elles veulent bien gagner des âmes à Dieu, mais à condition de ne pas sortir de leur tranquillité et de ne s'exposer pour elles à aucun péril. C'est que la foi est rarement le mobile de leurs déterminations. J'ai remarqué une chose, que voici : bien peu de personnes dans le monde — je ne parle pas ici des religieux — se reposent sur Dieu du soin de leur subsistance. Je n'en connais que deux qui le fassent. Dans la vie religieuse, on sait bien qu'on ne manquera pas du nécessaire. A vrai dire, ceux qui embrassent cette vie pour le seul amour de Dieu ne songent pas, je crois, à cette considération. Et pourtant, combien il

doit s'en trouver, mes filles, qui n'auraient pas renoncé à ce qu'ils possédaient, s'ils n'avaient été en sécurité sur ce point ! Mais comme en d'autres avis que je vous ai donnés, j'ai longuement parlé de ces âmes pusillanimes et montré le tort que leur fait ce défaut, que j'ai fait voir aussi combien il est avantageux que les désirs soient grands, quand les œuvres ne peuvent l'être (1), je n'en dirai pas davantage ici. Et cependant, je serais prête à en parler sans fin.

Les âmes que Dieu a conduites à un état si relevé, doivent en tirer parti pour sa gloire et ne pas se confiner en d'étroites limites. Si des religieux — spécialement des femmes — se trouvent dans l'impossibilité de travailler au salut du prochain, il faut qu'une volonté généreuse et d'ardents désirs du salut des âmes rendent leur oraison puissante. Et peut-être le Seigneur permettra-t-il que pendant leur vie, ou après leur mort, ils soient utiles aux autres, ainsi qu'il arrive actuellement pour le saint frère Diego (2). C'était un frère convers, qui n'avait d'autre emploi que de servir les autres, et voici que de longues années après sa mort, le Seigneur fait revivre sa mémoire

(1) Au *Chemin de la Perfection*, chap. II, IV, XXXIV et XXXVIII.

(2) Saint Diego ou Didace, né en Andalousie au commencement du xv^e siècle, entra comme frère convers dans l'ordre de Saint-François. Il s'y distingua par des vertus héroïques, spécialement par l'humilité et la charité. Dieu lui accordait dans l'oraison des lumières si hautes que les plus savants docteurs en étaient dans l'admiration. Il mourut le 12 novembre 1463, après une vie toute remplie de miracles. Ceux qu'il opéra après sa mort sont sans nombre. L'un des plus signalés fut accompli en faveur de l'enfant don Carlos, fils aîné de Philippe II, dont les médecins n'attendaient plus que la mort (1562). Cette grâce signalée porta le monarque à solliciter instamment la canonisation de Didace, qu'il n'obtint cependant qu'en 1588. (Cfr. *Vie des Saints*, par l'abbé Paul Guérin, t. XI, 13 nov.)

pour nous servir d'exemple. Bénissons-en sa Majesté !

Donc, mes filles, si Dieu vous a mises dans ces dispositions, vous êtes bien près d'obtenir l'amitié, la paix sollicitée par l'Épouse. Demandez-la avec des larmes continues et de grands désirs. Faites, de votre côté, ce que vous pourrez, afin que le Seigneur vous la donne ; car, sachez-le bien, ces dispositions ne constituent pas encore la paix et l'amitié que demande l'Épouse ; mais le Seigneur n'en fait pas moins une grande faveur à celui auquel il les accorde. Cette amitié elle-même ne s'obtient que lorsqu'on s'est beaucoup exercé à l'oraison, à la pénitence, à l'humilité et à bien d'autres vertus. Bénédiction continue au Seigneur de qui nous viennent tous les dons ! Amen.

CHAPITRE III

SOMMAIRE. — *Paix véritable que Dieu accorde à l'âme. — Force qui lui est en même temps communiquée. — Charité héroïque dont les amis de Dieu nous ont donné l'exemple. — Intimité de l'union que Dieu contracte ici-bas avec les âmes.*

O sainte Épouse ! Venons à l'objet de votre demande, c'est-à-dire à cette sainte paix, qui donne à l'âme la hardiesse de déclarer la guerre à tous les partisans du monde, en restant elle-même pacifique et pleine de sécurité. Oh ! l'heureuse fortune que l'obtention de pareille grâce ! Elle consiste dans une union si étroite à la divine volonté, qu'il n'y a plus de division entre Dieu et l'âme, et que leurs deux volontés n'en font plus qu'une seule, non de paroles seulement ou de désirs, mais par effet. L'âme voit-elle qu'une chose plaît davantage à son Époux, entraînée aussitôt par son amour pour lui et par son désir de lui plaire, elle n'écoute ni les objections ni les craintes que lui suggèrent l'entendement, mais elle laisse agir la foi, sans avoir aucun égard ni à son profit, ni à son repos, bien convaincue qu'en cet oubli de soi se trouve tout son avantage.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que cette conduite n'est pas sage, puisqu'il est si louable de faire les choses avec discrétion. Mais voici le point à considérer. Si vous reconnaissez — autant du moins qu'on en peut

juger, car en être certain, cela ne se peut — que le Seigneur a entendu la demande que vous lui avez faite *de vous baiser d'un baiser de sa bouche*; si vous le reconnaissez, dis-je, par les effets, vous ne devez plus vous arrêter à quoi que ce soit, mais vous oublier vous-même pour contenter cet Époux plein de douceur. Chez ceux qui ont été favorisés de cette grâce, l'action divine se reconnaît à bien des marques. L'une de ces marques est d'en être arrivé à mépriser toutes les choses de la terre, à les estimer ce qu'elles valent et pas davantage, à ne rechercher aucun des biens de ce monde, parce qu'on est convaincu de leur vanité; à ne trouver sa joie qu'avec ceux qui aiment le divin Maître; à prendre la vie en dégoût; à ne donner aux richesses que l'estime qu'elles méritent, avec d'autres dispositions semblables, qu'enseigne lui-même aux âmes Celui qui les a menées jusque-là (a).

(a) *Voici un point que vous devez examiner en vous-mêmes — autant du moins que la chose est possible, — et cela, par les effets produits dans l'âme. Il est clair que nous ne pouvons en avoir connaissance d'une manière certaine, puisqu'il s'agit d'un état supérieur à l'état de grâce et provenant d'un secours très spécial de Dieu. Je dis que ce sera par les effets que nous pourrons jusqu'à un certain point nous rendre compte si sa Majesté nous a gratifiés de ce don, car c'est à proportion de la grandeur des vertus, que Dieu accorde une si haute faveur à l'âme. Celle-ci, tout en reconnaissant par une lumière intérieure que le Seigneur lui a donné cette paix sollicitée par l'Épouse, à la vue de sa misère, se prend parfois à en douter. Quand vous constaterez, mes sœurs, que vous avez obtenu semblable faveur, ne vous arrêtez à rien et oubliez-vous vous-même, afin de contenter un si doux Époux. Vous me demanderez peut-être de m'expliquer davantage et de vous dire de quelles vertus j'entends parler et vous aurez raison, car*

Une fois en cet état, l'âme n'a rien à craindre, si ce n'est de se rendre indigne que Dieu daigne se servir d'elle en lui envoyant des épreuves, et des occasions, même fort pénibles, de se dépenser pour lui. Ici, je le répète, l'amour et la foi sont à l'œuvre, et l'âme refuse de tenir compte des raisonnements de l'entendement. Et en effet, cette union qui existe entre l'Époux et l'Épouse l'a instruite de certaines vérités auxquelles l'entendement n'atteint pas ; c'est pourquoi elle le tient sous ses pieds.

Pour vous le faire comprendre, prenons une comparaison. Voilà un captif qui se trouve au pays des Maures. Il a un père qui est pauvre, ou un ami intime. Si celui-ci ne le rachète point, nul remède à sa situation. Pour ce rachat, ce que possède cet ami ne suffit pas, il faut qu'il aille servir à la place du captif. La grande affection qu'il lui porte demande qu'il préfère la liberté de son ami à la sienne. Mais voici qu'aussitôt la discrétion se présente, avec quantité d'objections. Elle déclare qu'il se doit avant tout à lui-même ; qu'il sera peut-être moins ferme que le captif, et qu'on lui fera renoncer la foi ; qu'il n'est pas à propos de s'exposer à ce péril, avec bien d'autres choses de ce genre.

O puissant amour de Dieu ! Qu'il est bien vrai que celui qui aime ne trouve rien d'impossible ! O heureuse âme qui a obtenu de son Dieu une telle paix ! Elle domine toutes les souffrances et tous les périls du monde. Elle n'en

il y a vertu et vertu. Je vais donc vous en énumérer quelques-unes : le mépris, le dédain de toutes les choses de la terre... (Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

redoute aucun, dès qu'il s'agit de servir un si excellent Époux, un tel Maître, et elle a bien raison. Quant à ce parent, à cet ami, c'est d'après la raison humaine qu'il se conduit.

Vous avez lu, mes filles, ce trait de la vie d'un saint (1). Ce n'est ni pour un fils, ni pour un ami qu'il se dévoua. Mais sans doute il avait eu l'immense bonheur de recevoir de Dieu la paix dont nous parlons, et, voulant contenter Notre-Seigneur, imiter aussi quelque peu ce qu'il a fait pour nous, il alla au pays des Maures se donner en échange du fils d'une veuve, qui avait recouru à lui dans sa douleur. Vous savez le bien qui en résulta, et avec quels avantages le saint rentra dans sa patrie (a).

(a) *Du reste, je serais portée à croire que les objections que je viens d'indiquer ne furent pas les seules que son esprit lui fournit, car il était évêque, il allait abandonner son troupeau, et bien des inconvénients pouvaient lui sembler à redouter.*

Une pensée s'offre en ce moment à moi, et elle a son application pour les personnes naturellement pusillanimes et peu courageuses. Les femmes pour la plupart sont de ce nombre; et même lorsqu'elles sont réellement élevées à l'état dont je parle, leur faible nature s'effraie. Il faut alors bien prendre garde, parce

(1) Saint Paulin, évêque de Nole. Ce saint naquit en 353, à Bordeaux, de parents romains. Écrivain, poète et orateur de premier ordre, possesseur de biens immenses, revêtu des plus hautes charges de l'empire, il renonça entièrement au monde et se sépara de sa femme Thérésie, pour embrasser la pauvreté et la vie solitaire. Il devint prêtre, puis évêque de Nole. Ce fut au temps de l'invasion des Vandales qu'il accomplit l'acte héroïque de charité auquel sainte Térèse fait allusion. Son mérite ayant été reconnu par les barbares, il fut renvoyé libre en son pays avec tous les captifs de son diocèse et des vaisseaux de blé pour la subsistance de ses concitoyens. Saint Paulin mourut à Nole le 22 juin 431, après avoir rempli le monde de la renommée de ses vertus. L'Église célèbre sa fête le 22 juin. (Cfr. Bolland., *Acta Sanct.*, t. IV, junii.)

De notre temps, j'ai connu quelqu'un — et vous-mêmes l'avez vu lorsqu'il vint me rendre visite — qui avait reçu du Seigneur un si grand mouvement de charité, qu'il versa bien des larmes parce qu'on lui refusait d'aller se donner en échange d'un captif. C'était un religieux de la réforme de Frère Pierre d'Alcantara. Il vint me raconter la chose et, après de longues instances, il obtint l'autorisation de son général. Il n'était plus qu'à quatre lieues d'Alger, où il se rendait pour exécuter son dessein, quand

que cette faiblesse naturelle pourrait nous faire perdre une magnifique couronne. Quand vous sentirez, mes filles, ces atteintes de la pusillanimité, recourez à la foi et à l'humilité; et, fortifiées par la conviction que rien n'est impossible à Dieu, abordez votre entreprise. Il a bien pu fortifier tant de jeunes saintes, qu'il a rendues capables d'endurer tous les tourments qu'elles s'étaient déterminées à souffrir pour lui ! Ce qu'il demande, c'est une détermination qui le rende maître de notre libre arbitre, car de nos efforts il n'a nul besoin. Notre-Seigneur se plaît au contraire à faire resplendir ses merveilles dans les plus faibles de ses créatures, parce qu'il peut alors plus librement déployer son pouvoir et satisfaire son désir de nous accorder ses bienfaits.

Les vertus que Dieu vous a données vous seront ici très utiles pour agir résolument, laisser de côté les objections de votre raison, et mépriser votre faiblesse. Celle-ci ne ferait que grandir, si vous vous arrêtiez à réfléchir si vous réussirez ou non, si vos péchés ne vous rendent pas indignes de recevoir la force accordée à d'autres. Ce n'est pas le moment de songer à vos péchés; laissez-les de côté. Cette humilité n'est pas alors de saison, elle est tout à fait intempestive. Quand on vous présentera quelque distinction fort honorable, quand le démon vous portera à une vie commode, ou à d'autres choses du même genre, oh ! alors, craignez de ne pouvoir, à cause de vos péchés, vous y comporter avec rectitude. Mais quand il sera question de souffrir quelque chose pour votre Maître ou pour le prochain, que vos péchés ne vous effraient nullement ! Vous pourrez

le Seigneur l'appela à lui (1). A coup sûr, sa récompense fut grande. Mais combien de prudents lui disaient, je pense, que c'était folie ! Et nous qui n'avons pas autant d'amour pour Dieu, nous en jugeons de même. Mais quelle plus grande folie que de terminer avec tant de sagesse le songe de cette vie ! Ah ! plaise à Dieu que nous méritions d'entrer un jour dans le ciel, et d'être du nombre de ceux qui auront été si loin dans son amour !

Pour accomplir des actes de ce genre, il faut, je le vois bien, un puissant secours de sa part. C'est pour cela que je vous engage, mes filles, à demander sans cesse avec l'Épouse cette paix délicieuse, qui, dominant toutes les petites frayeurs inspirées par le monde, le bat en brèche en toute tranquillité et repos. N'est-il pas évident que lorsque

accomplir telle de ces œuvres avec une charité si haute, que tous vos péchés vous seront pardonnés. Voilà justement ce que redoute le démon, et c'est pour cela qu'il vous remet alors vos fautes en mémoire. Soyez certaines que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui l'aiment, dès lors que c'est uniquement pour lui qu'ils s'exposent. Mais qu'ils examinent bien s'ils n'ont point pour mobile leur intérêt personnel. En parlant comme je le fais, je m'adresse à ceux qui visent uniquement à contenter le Seigneur le plus parfaitement possible. (Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

(1) La Fuente nous fait connaître, d'après les Chroniques des Alcantarins, le religieux dont parle ici sainte Térèse. C'est, dit-il, le vénérable frère Jean de Cordobilla. Né à Cordobilla, près de Merida, il avait vécu quelque temps dans le mariage avant d'entrer dans la famille religieuse de saint Pierre d'Alcantara. Son ardent désir d'aller fortifier les chrétiens captifs et de mourir dans cette entreprise, si Dieu le trouvait bon, fut d'abord taxé par ses supérieurs de folie et de tentation. Libre enfin de suivre son attrait, il se rendit à Cadix et de là à Gibraltar, où il s'embarqua. Arrivé en vue de la terre d'Afrique, il fut saisi d'une fièvre ardente. Une tempête ayant obligé les mariniens à reprendre le chemin de Gibraltar, Jean de Cordobilla fut descendu à terre ; il y rendit son âme à Dieu le 28 octobre 1566.

Dieu fait à une âme la grâce de l'unir à lui par une amitié si intime, il doit la laisser singulièrement riche de ses biens ! Évidemment, des actes de ce genre ne sauraient venir de nous. Ce qui est en notre pouvoir, c'est de désirer et de demander cette grâce, et encore nous faut-il pour cela le secours divin. Quant au reste, de quoi sommes-nous capables, pauvres vermisseaux, que le péché a rendus si craintifs et si misérables, que nous nous formons un idéal des vertus à la mesure de notre bassesse naturelle ? Que faire donc, mes filles ? Demander avec l'Épouse que le Seigneur *nous baise d'un baiser de sa bouche*.

Si une petite paysanne devenait l'épouse du roi et qu'elle en eût des enfants, ceux-ci ne seraient-ils pas de sang royal ? Eh bien ! lorsque Notre-Seigneur fait à une âme l'immense grâce de s'unir si étroitement à elle, quels désirs, quels effets, quelles œuvres héroïques ne naîtront pas de cette alliance, pourvu que l'âme n'y mette elle-même obstacle (a) ?

(a) *Si donc, je vous le répète, le Seigneur veut bien vous présenter l'occasion de produire des actes comme ceux dont nous parlions tout à l'heure, ne vous souciez pas d'avoir été pécheresses. Il faut qu'ici la foi ait le pas sur notre misère. Ne vous effrayez pas non plus si, au moment de prendre votre détermination et même après l'avoir prise, vous éprouvez de la frayeur et vous sentez votre faiblesse. Ne vous en mettez nullement en peine ; servez-vous en seulement pour vous tenir davantage sur vos gardes. Laissez la chair faire son office, et rappelez-vous la parole de notre bon Jésus pendant l'oraison du Jardin : « La chair est faible. » Souvenez-vous aussi de l'étonnante et douloureuse sueur dont il fut baigné. Si, au témoignage de sa Majesté elle-même, sa chair*

Quant à moi, je suis persuadée que si nous nous approchions une seule fois du très saint Sacrement avec une foi vive et un grand amour, c'en serait assez pour nous enrichir : que dire d'un grand nombre de fois ! Mais il semble que nous ne nous approchions de Notre-Seigneur que par cérémonie. C'est pour cela que nous en retirons si peu de fruit. O misérable monde, qui mets un bandeau sur les yeux de ceux qui vivent au milieu de toi, pour les empêcher de voir les trésors qui les mettraient à même d'amasser d'éternelles richesses !

Seigneur du ciel et de la terre ! Est-il donc possible que même en cette vie mortelle on puisse jouir de vous

divine et sans péché était faible, comment voudrions-nous que la nôtre fût assez forte pour ne sentir ni la persécution, ni les souffrances qui la menacent ? Quand elle s'y trouvera engagée, alors elle sera comme assujettie à l'esprit, car une fois la volonté unie à la volonté de Dieu, la chair cesse de gémir.

Voici une pensée qui me vient. Notre bon Jésus laisse voir la faiblesse de son humanité avant ses souffrances, mais quand il y est plongé, il ne montre plus qu'une invincible force. Non seulement il ne se plaint point, mais l'air même de son visage ne révèle pas la moindre faiblesse au sein de la souffrance. Lorsqu'il se dirige vers le Jardin, il prononce ces paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », et lorsqu'il est attaché à la croix où il endure effectivement la mort, il ne laisse pas échapper une plainte. S'il interrompit sa prière dans le Jardin pour aller réveiller les apôtres, n'était-il pas plus légitime encore qu'il se plaignît à sa mère, qui se tenait au pied de la croix, non pas endormie, certes, mais torturée dans son âme et endurant une cruelle mort ? Ne trouvons-nous pas toujours plus de consolation à nous plaindre à ceux que nous savons sensibles à nos souffrances et dont nous nous sentons plus aimés ?

Ainsi, ne gémissons pas de nos frayeurs et que la vue de notre

dans une si grande intimité ? Et cependant, que l'Esprit-Saint nous le révèle clairement dans ces paroles du *Cantique* ! Nous ne voulons pas les comprendre, et néanmoins elles nous marquent si bien les caresses que vous faites aux âmes ! Quelle tendresse ! quelle suavité ! Une seule de ces paroles devrait suffire à nous liquéfier en vous. Soyez béni, Seigneur ! Ce n'est jamais de vous que viendront nos pertes. Par combien de voies et de moyens, de combien de manières différentes vous nous témoignez votre amour ! Vous le faites par vos souffrances, par votre mort si cruelle ; vous le faites en endurant des tourments, en supportant chaque jour les injures, en les pardonnant. Et non content de cela, vous le faites en adressant dans ces *Cantiques* à

faiblesse ne nous décourage aucunement. Mais fortifions-nous par l'humilité. Voyons clairement notre impuissance personnelle, le rien que nous sommes quand Dieu ne nous prête pas secours. Confions-nous en sa miséricorde, défions-nous entièrement de nos forces, soyons convaincus que notre faiblesse vient uniquement de ce que nous nous appuyons sur elles. Ce n'est pas sans de profondes raisons que Notre-Seigneur a fait paraître de la faiblesse. Il est clair qu'il n'était pas sous l'empire de la crainte, lui qui est la Force même ; mais il a voulu nous consoler, nous montrer combien nous avons besoin de passer des désirs aux effets, nous faire voir enfin combien, lorsqu'une âme commence à se mortifier, tout lui est matière à sacrifice. Entreprend-elle de retrancher les délicatesses de la vie, quelle difficulté ! de renoncer à l'honneur, quel tourment ! de supporter une parole fâcheuse, que cela lui semble intolérable ! Enfin, ce ne sont autour d'elle que mortelles tristesses. Mais dès qu'elle se sera entièrement décidée à mourir au monde, toutes ses peines cesseront. La transformation sera complète, et vous pouvez être sûre qu'elle ne se plaindra plus. C'est qu'elle a trouvé la paix demandée par l'Épouse. (Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

l'âme qui vous aime, et en lui apprenant à vous adresser elle-même, des paroles qui font de si vives blessures, qu'en vérité je ne sais comment on arrive à les supporter. Il faut pour cela que vous interveniez vous-même et que vous les rendiez tolérables à celle qui les sent, qui les sent, dis-je, non comme elles méritent de l'être, mais autant que sa faiblesse en est capable. Non, mon Souverain, je ne vous demande qu'une chose en cette vie, c'est *que vous me baisiez d'un baiser de votre bouche*. Faites-le de telle sorte que, si je voulais rompre cette amitié et cette union, ma volonté, ô le Maître de ma vie, soit contrainte de ne point s'éloigner de la vôtre, et que rien ne puisse m'empêcher, ô mon Dieu et ma Gloire, de vous dire avec vérité : *Vos mamelles sont meilleures et plus savoureuses que le vin!*

CHAPITRE IV

SOMMAIRE. — *Oraison de quiétude. — Suavités qu'on y goûte. — Oraison d'union. — Les jouissances terrestres n'ont aucune proportion avec les délices divines. — L'âme élevée à cette oraison peut dire avec vérité que son Bien-Aimé est à elle et qu'elle est à Lui. — Elle se détermine à réaliser pour Lui de grandes choses.*

Vos mamelles sont meilleures que le vin (1).

O mes filles, quels profonds secrets renferment ces paroles ! Que Notre-Seigneur nous les fasse goûter, car il est bien difficile de les rendre par le discours ! Lorsque dans sa miséricorde, il veut exaucer cette demande de l'Épouse, l'amitié qu'il commence à témoigner à l'âme est inconcevable, et celles d'entre vous qui en ont l'expérience seront seules capables de la comprendre. Comme je l'ai déjà dit, j'en ai beaucoup écrit en deux livres que vous verrez après ma mort, si le Seigneur le permet (2). Je l'ai fait avec détail et avec étendue, parce que je sais que vous en aurez besoin. Je me contenterai donc ici d'effleurer le sujet. J'ignore si je retrouverai les termes par lesquels Notre-Seigneur a daigné l'expliquer.

(1) La division par chapitres, qui n'existait pas dans l'original, nous oblige à répéter ici le texte du *Cantique des Cantiques* que sainte Térèse a cité précédemment et qui termine actuellement le chapitre III. Nous devons faire de même au chapitre VII.

(2) Au *Livre de la Vie*, chap. XIV, XV, XVIII, XIX, et au *Chemin de la Perfection*, chap. XXXI.

On sent dans l'intérieur de son âme une telle suavité, qu'il est facile de reconnaître que notre Dieu en est devenu l'habitant. Ce n'est pas un de ces simples sentiments de dévotion, qui font verser en abondance des larmes pleines de douceur sur la passion de Notre-Seigneur ou sur nos péchés. Dans l'oraison dont je parle, et que j'appelle oraison de quiétude à cause du repos qu'elle procure à toutes les puissances, on se croit en possession de tout ce qu'on peut désirer. Parfois, néanmoins, quand l'âme est moins abîmée dans cette suavité, les choses se passent d'une autre manière. On dirait alors que cette suavité fortifie tout l'homme intérieur et extérieur, comme si on lui injectait dans les moelles une onction très douce, assez semblable à un parfum extraordinairement suave. C'est encore comme si l'on entraît soudain dans une pièce tout embaumée, non d'un parfum seulement, mais d'un grand nombre de parfums. On ne sait pas quelle est cette odeur ni d'où elle vient, mais on en est entièrement pénétré.

Il en est de même, semble-t-il, de ce très suave amour de notre Dieu. Il entre dans l'âme avec une extrême douceur, il la remplit de plaisir et de joie, sans qu'elle puisse comprendre comment ni par où ce bien s'est introduit en elle. Elle voudrait ne pas le perdre ; elle ne voudrait ni remuer, ni parler, ni même regarder, de crainte de le voir lui échapper. Comme j'ai indiqué ailleurs de quelle manière l'âme doit se comporter alors pour en tirer profit, et que ceci n'est que pour éclaircir quelque peu le sujet que je traite, je me bornerai à dire que le Seigneur montre ici à l'âme qu'il veut contracter avec elle une union très étroite

et qui exclue jusqu'à la moindre séparation. L'âme reçoit alors communication de grandes vérités. Cette lumière, qui l'éblouit au point de ne pas la laisser comprendre ce qui se passe en elle, lui révèle le néant du monde. Sans voir le Maître plein de bonté qui l'instruit, elle comprend qu'il est avec elle, et elle se trouve si bien enseignée, elle sent en elle des effets si puissants et tant de force pour pratiquer les vertus, qu'elle ne se reconnaît plus et voudrait ne faire autre chose que bénir le Seigneur. Tant que dure cette joie, l'âme y est tellement plongée et absorbée, qu'on la dirait hors d'elle-même et en proie à une sorte de divine ivresse. Elle ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle dit, ni ce qu'elle demande ; en un mot, elle ne sait plus où elle en est. Pourtant, elle n'est pas tellement hors d'elle-même, qu'elle ne comprenne quelque chose de ce qui se passe.

Mais lorsque ce très riche Époux veut l'enrichir et la caresser davantage encore, il l'attire tellement en Lui-même, que semblable à une personne que l'excès du plaisir et de la joie fait défaillir, elle se sent alors comme portée entre ces bras divins, collée à ce sacré côté et à ces divines mamelles. Elle ne sait plus que jouir, sustentée qu'elle est par ce lait divin, dont son Époux la nourrit et la fortifie, pour la mettre en état de recevoir de plus grandes faveurs et l'en rendre chaque jour plus digne. Quand l'âme se réveille de ce sommeil et de ce céleste enivrement, elle est toute surprise et comme interdite. C'est alors que, dans un saint délire, elle peut s'écrier, ce me semble : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* Quand elle était dans la première ivresse, elle croyait ne

pouvoir monter plus haut ; mais se voyant ensuite dans un degré plus sublime et plongée tout entière dans cette inénarrable grandeur de Dieu, où elle se sent merveilleusement nourrie, elle se sert d'une agréable comparaison et dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin*. De même qu'un petit enfant ne sait ni comment il croît, ni comment il tette, et que souvent, sans qu'il tette ni fasse aucun mouvement pour cela, on lui fait couler le lait dans la bouche, ainsi en est-il de l'âme. Elle ne sait où elle en est ; elle n'agit pas ; elle ignore comment et par où lui est venu un bien si précieux, et ne peut même l'imaginer. Elle sait seulement que c'est le plus grand qui se puisse goûter en cette vie et qu'il surpasse tous les plaisirs, toutes les satisfactions de ce monde. L'âme se sent grandie et fortifiée, sans savoir quand elle a mérité cette grâce. Elle se voit instruite de hautes vérités, sans voir le Maître qui l'instruit. Elle se trouve affermie dans les vertus, amoureusement caressée par Celui qui s'entend si bien à le faire. Elle ne sait à quoi comparer ces divines douceurs, si ce n'est à la tendresse d'une mère qui, passionnée d'amour pour son enfant, lui prodigue ses soins et ses caresses (a).

(a) Cette comparaison est d'une exactitude frappante. L'âme, en effet, est alors élevée au-dessus d'elle-même et se passe entièrement du concours de l'entendement, à peu près comme le petit enfant, qui reçoit le lait maternel et s'y délecte, mais n'a pas encore l'intelligence éveillée pour comprendre comment il lui arrive. Dans l'état précédent, qui est un état de sommeil et d'ivresse, l'âme n'est pas aussi complètement dépourvue d'activité. Elle comprend et agit quelque peu, puisqu'elle se rend compte qu'elle est près de

O mes filles ! que Notre-Seigneur vous donne de comprendre — ou pour mieux dire, de goûter, car on ne peut le comprendre autrement — le bonheur de l'âme lorsqu'elle en est là ! Que les gens du monde s'arrangent comme ils le voudront avec leurs domaines, avec leurs richesses, avec leurs plaisirs, avec leurs honneurs, avec leurs festins ! Quand bien même ils pourraient jouir de tout cela sans les chagrins qui en sont inséparables — ce qui est impossible, — leur bonheur n'atteindra pas en mille ans celui que goûte en un moment l'âme que le Seigneur a conduite à cette hauteur. Saint Paul déclare que *toutes les souffrances de ce monde n'ont aucune proportion avec la gloire que nous attendons* (1). Et moi, je dis qu'ils n'ont aucune proportion avec une heure de cette jouissance, de ce plaisir, de ces délices, que Dieu donne à l'âme, et qu'ils ne peuvent la mériter. Non, à mon sens, il n'y a aucune

Dieu. Aussi s'écrie-t-elle à très juste titre : « Vos mamelles sont meilleures que le vin. Qu'elle est grande, ô mon Époux, la faveur que vous m'accordez ! Qu'il est savoureux, votre festin ! Qu'il est exquis, le vin que vous me servez ! Une seule goutte de cette liqueur me fait oublier tout le créé, sortir des créatures et de moi-même, rejeter les satisfactions et les plaisirs réclamés jusqu'ici par ma sensualité. Ce don est grand, et j'en étais indigne. » Mais depuis que sa Majesté lui a fait un don plus élevé et l'a unie plus étroitement à lui, elle dit avec raison : « Vos mamelles sont meilleures que le vin. La faveur précédente était grande, ô mon Dieu, mais celle-ci la surpasse de beaucoup, parce que mon opération y est moindre. C'est pour cela qu'elle est de tout point plus excellente encore. » Dans cet état, la joie et les délices de l'âme sont immenses. (Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

(1) *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (Rom., VIII, 18.)

comparaison à faire entre les choses de ce monde qui ne sont que bassesse, et ces caresses si caressantes de Notre-Seigneur, cette union si étroite, cet amour si ineffablement témoigné et goûté (1). Il est plaisant, en vérité, de comparer les chagrins du monde à un pareil bonheur ! S'ils ne sont supportés pour Dieu, ces chagrins, ils n'ont aucune valeur, et s'ils le sont, sa Majesté les mesure à nos forces. C'est notre pusillanimité, notre misère, qui nous les fait tant redouter.

O chrétiens ! O mes filles ! Pour l'amour de Notre-Seigneur, éveillons-nous de notre sommeil ! Songeons que Dieu n'attend pas l'autre vie pour récompenser l'amour que nous lui portons. La récompense, c'est dès ici-bas qu'elle commence. O mon tendre Jésus ! Comment faire comprendre à quel point il nous est avantageux de nous jeter dans les bras de notre Maître, et de faire ce pacte avec sa Majesté : « Je regarderai mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé me regardera. Il veillera à mes intérêts, et je veillerai aux siens (2). » Ne nous aimons pas au point de nous arracher les yeux, comme l'on dit (3). Je vous le demande encore une fois, ô mon Dieu, et je vous en supplie au nom du sang de votre Fils, accordez-moi cette

(1) *Un regalo tan regalado de Nuestro Señor, una union tan unida, un amor tan dado à entender y à gustar.*

(2) Il est difficile de ne pas voir dans ce passage une réminiscence des paroles que Jésus-Christ adressait à sainte Tèreise en 1572, lorsqu'il lui accorda la faveur insigne du mariage spirituel : *Désormais tu auras soin de mon honneur, non seulement parce que je suis ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais encore parce que tu es ma véritable Épouse. Mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien.* Voir au tome II des *Œuvres*, Relation XXV.

(3) *No nos queramos tanto que nos saquemos los ojos, como dicen.* C'est-à-dire : n'ayons pas pour nous-mêmes un amour aveugle qui nous fasse perdre de vue notre véritable avantage.

grâce : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !* Sans vous, que suis-je, Seigneur ? Si je ne me tiens auprès de vous, à quoi puis-je être bonne ? Si je m'éloigne tant soit peu de votre Majesté, où vais-je m'égarer ? O mon tendre Maître, ma Miséricorde, mon Trésor ! Et quel plus grand bien désiré-je en cette vie que d'être si attachée à vous, qu'il n'y ait aucune division entre vous et moi ? En votre compagnie, que peut-il y avoir de difficile ? Que n'est-on pas capable d'entreprendre pour vous, quand on vous a si près de soi ? Et de quoi peut-on me savoir gré, Seigneur ? Je ne mérite que de graves reproches pour vous servir si mal. Aussi est-ce avec une ferme détermination que je vous fais la demande de saint Augustin : *Donnez-moi ce que vous me commandez et commandez-moi ce que vous voudrez* (1). Avec votre secours et votre protection, jamais je ne reculerai (a).

(a) *Je le vois, ô mon Époux, et je ne puis le nier : Vous êtes à moi. C'est pour moi que vous êtes venu en ce monde, pour moi que vous avez souffert de cruels tourments, pour moi que vous avez enduré d'innombrables coups de fouet, pour moi que vous demeurez au très saint Sacrement, et maintenant vous me comblez d'excessives faveurs. Mais, ô sainte Épouse, comment achèverai-je vos paroles ? Que puis-je faire pour mon Époux ? En vérité, mes sœurs, je ne sais comment poursuivre. En quoi serai-je à vous, ô mon Dieu ? Que peut faire pour vous celle qui a eu la triste habileté de perdre les grâces que vous lui aviez faites ? Qu'espérer de ses services ? Et à supposer qu'aidée de votre grâce je fasse quelque chose, qu'est-ce, je vous le demande, que l'œuvre d'un chétif vermisseau ? Quel besoin peut en avoir un Dieu tout-puissant ?*

O Amour ! je voudrais sans cesse redire ton nom, puisque seul tu

(1) *Da quod jubes et jube quod vis.* (Conf., lib. X, cap. xxix.)

peux avoir la hardiesse de t'écrier avec l'Épouse : Je suis à mon Bien-Aimé. C'est l'amour qui nous autorise à penser que ce véritable Amant, mon Époux, mon Trésor, a besoin de nous. Puisqu'il nous le permet, mes filles, redisons ensemble : Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à mon Bien-Aimé. Vous à moi, Seigneur !... Mais, si vous venez à moi, comment douter que je ne puisse faire pour vous de grandes choses ? Dès ce moment, Seigneur, je veux m'oublier moi-même, ne songer qu'aux moyens de vous servir et n'avoir plus d'autre volonté que la vôtre. Hélas ! que mon pouvoir est faible ! Mais vous, mon Dieu, n'êtes-vous pas tout-puissant ? Du moins, ce qui est en mon pouvoir, je veux dire, prendre la ferme résolution de me mettre à l'œuvre, je le fais dès cet instant. (Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

CHAPITRE V

SOMMAIRE. — *Encore l'oraison d'union. — L'âme à l'ombre de la divinité. — L'Esprit-Saint médiateur entre l'âme et Dieu. — Magnificences de la miséricorde divine. — L'âme, nourrie des fruits que lui présente son Bien-Aimé, comprend qu'elle doit travailler et souffrir pour lui.*

Interrogeons maintenant l'Épouse, et sachons de cette âme bienheureuse, collée à cette bouche divine et sustentée de ces célestes mamelles, ce que nous aurons à faire s'il arrive que le Seigneur nous élève à une si haute faveur, comment nous devons nous comporter et ce que nous aurons à dire. Voici la réponse qu'elle nous fait : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais (1). Le Roi m'a introduite dans le cellier du vin, et il a ordonné en moi la charité (2).*

Elle dit : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré.* O Dieu ! qu'elle est avant dans le soleil, cette âme, et qu'elle en est embrasée ! Elle dit d'abord *qu'elle s'est assise à l'ombre de Celui qu'elle avait désiré.* Puis, se contentant de le comparer au pommier, elle dit que *son fruit est doux à son palais.* O âmes d'oraison ! Goûtez toutes ces paroles. Sous combien d'aspects ne pouvons-

(1) *Sub umbra illius quem desideraveram sedi et fructus ejus dulcis gutturi meo.* (Cant., II, 3.)

(2) *Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem.* (Ibid., II, 4.)

nous pas considérer notre Dieu ! Combien d'aliments divers nous trouvons en lui ! C'est une manne qui prend tous les goûts que nous désirons. Oh ! quelle ombre que cette ombre céleste ! Et comment exprimer ce que le Seigneur en fait connaître à l'âme ! Je me rappelle ces paroles de l'ange à la très sainte Vierge Notre-Dame : *La Vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* (1). Ah ! qu'une âme doit se sentir protégée, quand le Seigneur la place sous cette ombre merveilleuse ! Elle peut avec raison s'asseoir et se regarder comme en sûreté.

Remarquez ici que le plus souvent — et presque toujours — Dieu n'accorde des délices si élevées et ne fait de si grandes faveurs qu'à des personnes qui ont beaucoup travaillé pour lui, beaucoup désiré son amour. J'excepte cependant certaines âmes auxquelles Notre-Seigneur trouve bon de faire entendre un appel spécial : saint Paul, par exemple, qu'il porta soudain au sommet de la contemplation, auquel il apparut, et qu'il instruisit de façon à l'élever tout d'un coup à une grande hauteur. Mais ordinairement ces âmes ont beaucoup travaillé à se rendre de tout point agréables à sa Majesté ; elles se sont fatiguées de longues années dans la méditation et la recherche de leur Époux ; enfin, elles ont en souverain dégoût les choses de ce monde. Ces âmes-là sont fixées dans la vérité ; elles ne cherchent pas ailleurs leur consolation, leur paix et leur repos, parce qu'elles ont compris que là seulement elles pourront les trouver véritablement. Elles se placent sous la protection du Seigneur, et n'en désirent pas

(1) *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* (Luc., 1, 35.)

d'autre. Et qu'elles ont raison de mettre ainsi leur confiance en sa Majesté ! car elles voient l'accomplissement de leurs désirs. Qu'elle est heureuse l'âme qui a mérité d'être placée sous cette ombre ! Heureuse, dis-je, quant aux avantages qui paraissent au dehors, mais pour les biens qu'elle est seule à percevoir, c'est bien autre chose encore, j'ai eu l'occasion de m'en convaincre.

Souvent, tandis que l'âme est plongée dans ces délices, elle se sent tout environnée et toute protégée par une ombre et par une sorte de nuée de la Divinité, d'où lui arrivent certaines influences et une rosée délicieuse, qui lui enlèvent — on le comprend aisément — la lassitude que lui avaient causée les choses de ce monde. Elle goûte alors un tel repos, que la nécessité de respirer lui devient elle-même à charge. Les puissances sont si paisibles et si tranquilles, que la volonté voudrait ne pas admettre une seule pensée, même bonne ; et de fait, elle n'en admet aucune par voie de recherche ou d'effort. Elle n'a besoin ni de remuer la main, ni de se lever — j'entends par là faire usage de la réflexion, — parce que Notre-Seigneur lui donne tout cueilli, tout préparé, tout incorporé, le fruit du pommier auquel l'Épouse le compare. Voilà pourquoi elle dit que *son fruit est doux à son palais*. Ici, en effet, il n'y a qu'à savourer, sans aucun travail des puissances.

Quant à cette ombre de la Divinité, c'est à juste titre qu'elle est appelée ombre, parce qu'ici-bas nous ne pouvons voir la Divinité clairement, mais seulement au travers d'une nuée. Un moment vient pourtant où le soleil devenu resplendissant envoie à l'âme, par le moyen de l'amour, une certaine notion qui lui révèle que sa Majesté est

proche, et cette proximité est telle, qu'il faut renoncer à l'exprimer. Les personnes qui auront de ceci une connaissance expérimentale comprendront, je le sais, qu'on peut très justement donner ce sens aux paroles dont se sert l'Épouse en ce passage.

Pour moi, je suis persuadée que l'Esprit-Saint est ici médiateur entre l'âme et Dieu. C'est lui qui la meut par de si ardents désirs et l'enflamme à ce Feu souverain qui se trouve si près d'elle. Oh ! Seigneur, de quelles miséricordes vous usez ici envers l'âme ! Soyez à jamais loué et béni de nous aimer d'un tel amour ! O mon Dieu, mon tendre Créateur ! Est-il possible qu'il se trouve quelqu'un pour ne vous aimer pas ? Malheur à moi, qui suis restée si longtemps sans le faire ! Pourquoi donc m'étais-je rendue indigne de vous connaître ? Voyez, mes sœurs, comment ce pommier divin abaisse ses branches, afin que de temps en temps l'âme en cueille les fruits en considérant les merveilles de la grâce et la multitude des miséricordes dont Dieu a usé envers elle, afin qu'elle voie et goûte le fruit que Jésus-Christ Notre Seigneur a fait porter à sa Passion lorsqu'il arrosa de son sang précieux, avec un si merveilleux amour, l'arbre dont nous parlons. L'âme disait tout à l'heure qu'elle savourait l'aliment des divines mamelles. L'Époux la nourrissait ainsi, parce qu'elle était nouvelle dans la réception de ces faveurs ; mais à présent qu'elle a grandi, il la rend peu à peu capable de recevoir davantage. Il la nourrit de fruits, il veut qu'elle comprenne ce qu'elle est obligée de faire et de souffrir pour lui. Mais ce n'est pas tout. Chose admirable et bien digne de nos réflexions ! Dès que Dieu voit une âme tout à lui,

à lui sans intérêt propre, uniquement parce qu'il est son Dieu et qu'elle l'aime, il se communique continuellement à elle par des voies et des modes très divers, ainsi qu'il appartient à Celui qui est la Sagesse même.

On aurait pu croire qu'après le premier gage de paix, l'Époux n'avait plus rien à donner ; et cependant, la faveur que je viens d'indiquer est bien plus élevée encore. Je n'en ai parlé que très imparfaitement, n'ayant fait qu'effleurer le sujet. Mais dans le livre que j'ai déjà mentionné, vous trouverez, mes filles, tout cela très clairement exposé, si le Seigneur permet qu'il voie le jour (1).

Dites-moi, pourrions-nous désirer quelque chose encore après ce qui vient d'être dit ? Ah ! que nos désirs ont peu de proportion avec vos merveilles, ô mon Dieu ! Et que nous demeurerions indigents si vous mesuriez vos dons à nos demandes ! Mais voyons ce qu'ajoute l'Épouse.

(1) *Le Livre de la Vie.*

CHAPITRE VI

SOMMAIRE. — *Les dons de Dieu surpassent nos désirs. — Sainte ivresse où plonge l'union divine. — Ce que c'est que l'amour. — L'âme mérite-t-elle pendant la suspension des puissances? — Ignorance où elle reste relativement à la faveur de l'union. — Quelques âmes se voient élevées à cette oraison et enrichies de biens immenses en fort peu de temps. — Effets produits par l'oraison d'union.*

Le Roi m'a introduite dans le cellier du vin ; il a réglé en moi la charité. L'Épouse jouissant du repos sous une ombre si ardemment et si justement désirée, que lui reste-t-il à souhaiter, sinon de ne jamais perdre un si grand bien ? Il lui semble, à elle, qu'il ne lui reste plus rien à désirer. Mais à notre divin Roi, il reste encore beaucoup à donner, et il voudrait ne jamais faire autre chose, s'il trouvait sur qui répandre ses dons.

Je vous l'ai dit souvent, mes filles, et je voudrais que vous n'en perdiez jamais le souvenir, le Seigneur ne se contente pas de mesurer ses dons à nos faibles désirs. Je l'ai vu en plus d'une circonstance. Quelqu'un demande à Dieu des occasions de mériter et de souffrir pour lui. Ses vœux ne s'étendent pas au delà de ce qu'il regarde comme le terme de ses forces. Mais comme Notre-Seigneur a le pouvoir de les faire croître, et qu'il veut le récompenser du peu qu'il s'est résolu d'embrasser pour son amour, il

lui envoie tant d'épreuves, de persécutions et de maladies, que le pauvre homme ne sait plus que devenir. Cela m'est arrivé à moi-même quand j'étais encore fort jeune, et je disais quelquefois : O Seigneur, je ne vous en demandais pas tant ! Mais sa Majesté me donnait en un très haut degré la force et la patience, au point que je m'étonne maintenant d'avoir pu tant endurer, et je ne voudrais pas échanger ces peines contre tous les trésors du monde.

L'Épouse dit : *Le Roi m'a fait entrer.* Et qu'elle le fait ressortir, ce nom de Roi tout-puissant, qui ne voit personne au-dessus de soi et dont le règne n'aura jamais de fin ! Quand l'âme en est là, à coup sûr elle est bien près de concevoir quelque chose de la grandeur de ce Roi ; car connaître tout ce qu'il est, cela ne se peut en cette vie mortelle.

Elle dit donc qu'il l'a introduite dans le cellier du vin et a réglé en elle la charité. Pour moi, j'entends par ceci que la faveur dont elle parle est immense. On peut, en effet, lorsqu'on sert d'un vin, en donner plus ou moins ; puis, d'un bon vin passer à un autre meilleur ; enfin, gorger et enivrer plus ou moins une personne. Ainsi en est-il des grâces de Dieu. A l'un, il donne en petite quantité le vin de la dévotion, à un autre il en donne davantage ; à un autre encore, il augmente la mesure, au point de commencer à l'arracher à lui-même, à sa sensualité et à toutes les choses de la terre. A d'autres, il donne une grande ferveur dans son service ; à d'autres, des transports ; à d'autres, une si grande charité pour le prochain, que, tout hors d'eux-mêmes, ils ne sentent plus les grandes souff-

frances qu'ils ont à endurer. Or, les paroles de l'Épouse indiquent une mesure très abondante. *Elle a été introduite dans le cellier*, afin de pouvoir s'y enrichir sans limites. Il est clair que le Roi entend lui tout livrer, afin qu'elle boive autant qu'elle voudra et s'enivre pleinement, en buvant de tous les vins divers que renferme le divin cellier. Ah ! qu'elle jouisse de toutes ces joies, qu'elle admire toutes ces merveilles ! Qu'elle ne craigne point de perdre la vie en buvant au delà de ce que peut porter la faiblesse naturelle ! Qu'elle meure dans ce paradis de délices ! Bienheureuse mort, qui donne si hautement la vie ! Oui, en toute vérité, c'est là ce qui arrive, car les merveilles que l'âme découvre, sans savoir comment elle les découvre, sont d'une telle grandeur, qu'elle en demeure hors d'elle-même, et elle le fait connaître en disant : *Il a réglé en moi la charité.*

O paroles, que l'âme caressée par Notre-Seigneur ne devrait jamais mettre en oubli ! O grâce souveraine, à laquelle on ne pourrait jamais parvenir, si le Seigneur n'en rendait capable ! Il est vrai que, plongée dans le sommeil, l'âme est alors frappée d'impuissance, même pour aimer. Mais bienheureux sommeil, heureuse ivresse, qui oblige l'Époux à suppléer ce que l'âme ne peut faire ! Il s'établit alors en elle un ordre si merveilleux, que, tandis que toutes les puissances sont mortes ou endormies, l'amour reste agissant. Il ignore comment il opère ; mais, le Seigneur l'ordonnant ainsi, il opère d'une manière si merveilleuse, qu'il devient une même chose avec le Maître même de l'amour, je veux dire avec Dieu. Et tout cela se passe dans une ineffable pureté, parce que rien ne vient faire obstacle

à l'amour, ni les sens, ni les puissances, ni l'entendement, ni la mémoire. Quant à la volonté, elle n'a pas conscience d'elle-même.

Je viens de me demander s'il y a quelque différence entre la volonté et l'amour, et il me semble qu'il y en a une : j'ignore si je me trompe. L'amour me paraît comme une flèche lancée par la volonté. Si la flèche part avec toute la force dont celle-ci dispose, libre de toutes les choses de la terre et ne cherchant que Dieu, elle porte sans aucun doute une blessure au sein de la divine Majesté elle-même. Après s'être ainsi enfoncée en Dieu qui est Amour, elle en revient avec d'immenses avantages, que je décrirai plus loin. Je me suis informée auprès de plusieurs personnes que Notre-Seigneur a favorisées dans l'oraison de cette grâce signalée, de ce saint transport, accompagné de suspension des puissances, et pendant lequel — il est facile d'en juger par leur extérieur — elles ne sont plus à elles-mêmes. Eh bien ! j'ai reconnu qu'interrogées sur ce qu'elles éprouvent alors, elles sont incapables de le dire. Elles n'ont rien su ni pu comprendre de cette opération de l'amour.

Ce qu'il est facile de constater par les effets — notamment par les vertus, la foi vive et le mépris du monde dont elle se trouve ensuite enrichie, — ce sont les inconcevables avantages qu'une âme retire d'une telle faveur. Mais de quelle manière on a reçu ces biens et quel est le trésor dont on a joui, voilà ce que l'on ignore absolument. Au début seulement, on se rend compte que la suavité est extrême. Il est donc évident que c'est bien là ce que veut exprimer l'Épouse. La sagesse de Dieu supplée ici à l'im-

puissance de l'âme, et lui-même ordonne tout pour qu'elle s'enrichisse en ce temps de grâces immenses.

L'âme étant hors d'elle-même et si profondément absorbée qu'elle se trouve hors d'état de produire aucun acte des puissances, comment peut-elle mériter? Et d'autre part, est-il possible que Dieu lui accorde une si grande faveur pour qu'elle perde le temps et qu'elle n'y gagne rien? Cela n'est pas croyable. O divins secrets! Nous n'avons ici qu'à soumettre nos esprits et à nous dire qu'ils sont incapables de pénétrer les merveilles du Seigneur. Il est bon de nous rappeler aussi comment se conduisit la Vierge Notre-Dame, elle si remplie de sagesse. Lorsqu'elle eut demandé à l'ange : *Comment cela se fera-t-il* (1)? et qu'elle en eut reçu cette réponse : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la Vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* (2), elle ne se mit plus en peine de raisonner. Dans sa foi et sa sagesse si hautes, elle comprit aussitôt que ces deux puissances intervenant, il n'y avait plus lieu d'interroger ni de douter.

Ce n'est pas ainsi que font certains théologiens, que Dieu ne conduit point par ce genre d'oraison et qui n'ont pas la moindre idée de la vie spirituelle : ils veulent mettre partout tant de méthode et si bien ajuster toutes choses à la mesure de leur esprit, qu'on dirait, en vérité, qu'ils vont avec leur science embrasser toutes les merveilles de Dieu. Ah! s'ils apprenaient un peu de l'humilité de la très sainte Vierge!

(1) *Quomodo fiet istud?* (Luc., 1, 34.)

(2) *Spiritus Sanctus superveniet in te, et Virtus Altissimi obrumbrabit tibi.* (Ibid., 35.)

O ma Souveraine ! quelle parfaite explication vous nous fournissez de ce qui se passe entre Dieu et l'Épouse, conformément aux paroles des *Cantiques* ! Du reste, vous pouvez voir, mes filles, combien dans l'office de Notre-Dame que nous récitons chaque semaine, il se rencontre d'antiennes et de leçons tirées de ce livre. Chacun peut en faire l'application aux âmes, selon la lumière que Dieu lui communique, et reconnaître très clairement s'il a reçu lui-même quelques faveurs correspondant à cette parole de l'Épouse : *Il a réglé en moi la charité.*

Au sortir de cet état, les âmes ignorent où elles ont été, comment, dans une jouissance si élevée, elles ont contenté le Seigneur, et ce qu'elles ont fait, car elles ne lui ont pas même rendu grâce d'une telle faveur. O âme chérie de Dieu ! ne t'afflige pas. Dès lors que sa Majesté t'élève jusqu'à cette hauteur et t'adresse des paroles de tendresse comme il en dit souvent à l'Épouse dans les *Cantiques* — celle-ci par exemple : *Tu es toute belle, mon amie* (1), et d'autres encore, par lesquelles il lui témoigne combien elle lui est agréable, — il est à croire qu'il ne permettra pas que tu lui déplaies en un tel moment, mais qu'il suppléera à ce que tu ne peux faire, afin de prendre davantage encore son plaisir en toi.

L'Époux voit cette âme entièrement perdue à elle-même et toute hors d'elle par son désir de l'aimer. Il voit que c'est la violence même de son amour qui lui a ôté l'usage de son entendement, afin qu'elle pût l'aimer davantage : dès lors, comment pourrait-il se retenir ? Sa

(1) *Tota pulchra es, amica mea.* (Cant., iv, 7.)

Majesté n'a pas coutume de se refuser à qui se donne tout à lui, et même Elle ne le pourrait pas.

Ici, me semble-t-il, Dieu étend l'émail sur l'or qu'il a déjà préparé par ses dons et qu'il a touché de mille manières — l'âme peut en rendre témoignage — afin de reconnaître la qualité de l'amour qu'elle lui porte. L'âme, qui est cet or dont je parle, reste durant ce temps aussi immobile et sans action que l'or matériel. Alors la divine Sagesse, satisfaite de sa constance — car il en est peu qui l'aiment d'un amour aussi fort — enchâsse dans cet or grand nombre de pierres précieuses et d'émaux richement travaillés.

Mais l'âme, que fait-elle pendant ce temps ? C'est ce que l'on ne peut connaître. On n'en sait rien au delà de ce que dit l'Épouse : *Il a réglé en moi la charité*. Si elle aime, elle ne sait comment elle aime et elle ignore ce qu'elle aime. Sans doute, l'immense amour que lui porte le Roi qui l'a élevée si haut, doit s'être uni à lui-même l'amour de cette âme d'une façon que l'entendement n'est pas digne de pénétrer. Ces deux amours n'en font plus qu'un, et l'amour de l'âme étant si véritablement collé et uni à celui de Dieu, comment l'entendement pourrait-il y atteindre ? De fait, l'entendement le perd de vue pendant cet espace de temps, qui n'est jamais de longue durée, mais au contraire fort court. Et Dieu fait en sorte que l'âme sache fort bien alors, comme après, contenter sa Majesté. Mais, je le répète, cela se fait sans que l'entendement en ait connaissance. Toutefois, il s'en aperçoit bien ensuite, lorsqu'il voit l'âme si magnifiquement émaillée et ornée des perles et des pierres précieuses des vertus. Et dans son

étonnement, il peut dire : *Quelle est celle-ci qui est devenue brillante comme le soleil* (1) ?

O Roi véritable ! Que l'Épouse a eu raison de vous donner ce nom ! En un moment, vous pouvez accorder des richesses et les placer dans une âme, pour l'en faire jouir à jamais. Et comme l'amour est désormais admirablement réglé en elle !

Je puis parler de ceci avec connaissance de cause, car j'ai vu plusieurs âmes ainsi favorisées. Il en est une dont le souvenir se présente à moi en ce moment. En trois jours Dieu l'a enrichie de si grands biens, que si l'expérience de plusieurs années déjà, jointe à des progrès toujours croissants, ne me rendaient la chose croyable, je la regarderais comme impossible. Une autre l'a été dans l'espace de trois mois. Toutes les deux étaient encore fort jeunes (2). J'en ai vu d'autres ne recevoir cette grâce qu'au bout d'un long temps. Ce que j'ai dit de ces deux âmes, je pourrais le dire de quelques autres encore. Comme j'ai écrit plus haut que peu d'âmes reçoivent ces faveurs de Notre-Seigneur sans avoir passé par de longues années de souffrances, je tiens à faire remarquer qu'il y en a quelques-unes à qui le contraire arrive. On ne peut poser de limites à un Maître si grand et si désireux d'accorder des bienfaits.

Voici ce qui se produit presque toujours quand le Seigneur favorise une âme de ses grâces, mais il faut pour cela que ce soient de vraies grâces de Dieu, et non des

(1) *Quæ est ista quæ progreditur... electa ut sol?* (Cant., vi, 9.)

(2) La sainte, au chapitre xxxix de sa *Vie écrite par elle-même*, a déjà fait mention des jeunes religieuses ainsi favorisées de Dieu.

illusions, des mélancolies ou des tentatives de la nature, ce que le temps fait bien connaître; du reste, le temps révèle aussi les vraies grâces, car les vertus se trouvent si fortes et l'amour si enflammé qu'ils ne sauraient passer inaperçus, et, sans le vouloir, ces personnes se rendent utiles au prochain.

Selon cette parole : *Le Roi a réglé en moi la charité*, cette divine charité se trouve si réglée en cette âme, que l'amour dont elle était animée pour le monde lui est enlevé; celui qu'elle se portait à elle-même se change en haine; ses proches, elle ne les aime plus que pour Dieu. Quant à l'amour qu'elle porte au prochain et à ses ennemis, à moins d'en avoir fait l'épreuve, il est impossible de s'en former une idée. Celui dont elle brûle pour Dieu est ardent, sans mesure, et parfois il excède tellement sa faiblesse naturelle, que, se voyant défaillir et près de perdre la vie, elle s'écrie : *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, parce que je languis d'amour* (1).

(1) *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo.* (Cant., II, 5.)

CHAPITRE VII

SOMMAIRE. — *L'Épouse demande la faveur de souffrir et de travailler pour Dieu et le prochain. — Fruits admirables que font dans l'Église les âmes favorisées de l'union divine et dégagées de tout intérêt propre. — La Samaritaine, exemple des âmes qu'embrase l'amour du prochain. — Ceux qui commencent à goûter les joies divines ne comprennent pas la voie sublime que suivent ces âmes livrées à la charité fraternelle. — Quand Dieu les aura suffisamment nourris du lait céleste, il les appliquera à des choses plus hautes. — La sainte rappelle le but qu'elle s'est proposé en commençant cet écrit et déclare qu'il y aurait témérité de sa part à s'étendre davantage.*

Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, parce que je languis d'amour.

Oh ! quel divin langage pour le sujet que je traite ! Comment, sainte Épouse ? La suavité vous fait mourir — de fait, j'ai entendu dire que cette suavité est parfois si excessive qu'elle consume l'âme et semble lui ôter la vie, — et vous demandez des fleurs ? Quelles peuvent être ces fleurs ? Ce n'est point là le remède à votre mal, à moins que vous ne les demandiez pour achever de mourir ; et à dire vrai, quand l'âme en est là, c'est tout ce qu'elle souhaite. Mais non, tel n'est pas le sens des paroles de l'Épouse, car elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs*. Or, demander à être soutenue, ce n'est pas, me semble-t-il, demander la mort, mais désirer la vie afin de travailler quelque peu pour Celui auquel on se voit si redevable.

Ne pensez pas, mes filles, qu'il y ait de l'exagération à dire que l'âme se meurt. Encore une fois, la chose se passe

réellement ainsi. L'amour agit parfois avec une telle intensité, qu'il enlève toutes les forces naturelles. Je connais une personne qui, se trouvant un jour dans une oraison semblable, entendit chanter une belle voix. Eh bien ! elle assure et elle est convaincue que si le chant n'eût cessé, son âme allait se séparer de son corps, par l'excès de bonheur et de suavité que Notre-Seigneur lui faisait goûter (1). Sa Majesté eut soin que la personne qui chantait s'arrêtât, car celle qui se trouvait en cette suspension pouvait bien mourir, mais elle était incapable de dire un mot pour faire cesser le chant. Et réellement tout son être extérieur se trouvait totalement frappé d'impuissance et d'immobilité. Le danger qu'elle courait lui était manifeste. Mais semblable à une personne qui, dans un profond sommeil, rêve d'un danger auquel elle voudrait se soustraire, elle était, malgré ses efforts, hors d'état de proférer une parole (a).

Ici, l'âme ne désire pas se soustraire à la mort. Mourir

(a) *J'ai appris d'une manière positive, d'une personne que je sais incapable de mentir, qu'elle s'est trouvée plusieurs fois à deux doigts de la mort par son extrême désir de voir Dieu et l'excessive suavité qu'éprouvait son âme, lorsqu'elle se sentait caressée par lui et liquéfiée en son amour. Tandis qu'elle était plongée dans cette suavité, son âme aurait voulu n'en point sortir, et mourir ne lui eût pas été pénible, mais fort doux, car elle vit du désir de la mort. Les délices qu'on goûte en cet état d'oraison et en ce degré d'amour sont incompatibles avec la peine quelle qu'elle soit.* (Copies de Baeza et de Consuegra.)

(1) La sainte évidemment parle d'elle-même et fait allusion à l'extase qu'elle eut à Salamanque le mardi de Pâques de l'année 1571. (Voir Relation XIII, tome II des *Œuvres*.)

lui serait non pénible, mais très agréable ; c'est précisément ce qu'elle souhaite. Oh ! l'heureuse mort que celle qui nous viendrait de la main d'un tel amour ! Quelquefois cependant, par un rayon de sa lumière, sa Majesté montre à l'âme qu'il est convenable qu'elle vive. Et elle, de son côté, voyant que si ce bonheur durait longtemps, elle n'aurait pas la force de le soutenir, demande à Dieu un autre bonheur, qui la tire de celui-là qui est excessif. Elle dit donc : *Soutenez-moi avec des fleurs.*

Or, ces fleurs ont un parfum bien différent de celui des fleurs que nous respirons ici-bas. Ma pensée est qu'en cet endroit l'âme demande à faire de grandes choses pour le service de Notre-Seigneur et du prochain ; à ce prix, elle renonce avec joie à ces délices et à ces suavités. Ce qu'elle demande, il est vrai, tient plus de la vie active que de la vie contemplative, et si elle l'obtient, elle semble devoir y perdre. Et pourtant, dans ce nouvel état, Marthe et Marie vont presque toujours ensemble, parce que, durant l'action et au milieu de ce qui paraît extérieur, l'intérieur opère. D'ailleurs, les œuvres actives, lorsqu'elles naissent d'une si excellente racine, sont des fleurs admirables et d'un délicieux parfum. C'est qu'elles procèdent de l'arbre du divin amour, qu'elles sont accomplies pour Dieu seul et sans aucun motif d'intérêt personnel. Le parfum de ces fleurs s'étend au loin, pour l'utilité d'un grand nombre. De plus, c'est un parfum durable : il se fait sentir longtemps et produit de grands effets.

Je veux m'expliquer davantage, afin que vous me compreniez parfaitement. Un prédicateur donne un sermon. Il se propose le bien des âmes, mais il n'est pas si abso-

lument dégagé de tout avantage humain, qu'il n'ait quelque désir de plaire, de s'attirer de l'honneur ou du crédit ; peut-être même est-il en droit, à cause de son talent de prédicateur, d'aspirer à quelque canonicat. J'en dis autant de bien d'autres œuvres qu'on accomplit pour l'utilité générale du prochain. On a bonne intention, mais, en même temps, le plus grand soin de n'y rien perdre pour soi et de ne pas déplaire. On redoute les persécutions, on tient à être bien avec les rois, les grands et le peuple. En un mot, on garde cette discrétion que le monde approuve si hautement, mais qui cependant abrite bien des imperfections, à cause de ce nom même de discrétion qu'on lui donne. Et Dieu veuille qu'elle le mérite !

Sans doute, ceux qui agissent ainsi servent sa Majesté et font beaucoup de bien ; mais, selon moi, ce ne sont pas encore là les œuvres et les fleurs que demande l'Épouse. Pour les produire, il faut n'avoir en vue que le seul honneur et la seule gloire de Dieu en toutes choses. Et véritablement les âmes que le Seigneur a conduites jusqu'ici — c'est du moins ce que j'ai observé en plusieurs — ne se souviennent pas plus d'elles-mêmes que si elles n'existaient point. Elles n'examinent pas si elles ont à perdre ou à gagner : elles ne songent qu'à servir et à contenter le Seigneur. Connaissant tout l'amour qu'il porte à ceux qui le servent, elles se privent avec joie de leurs satisfactions et de leurs avantages personnels afin de le contenter lui-même en s'employant au service de leurs frères et en leur disant, du mieux qu'il leur est possible, les vérités utiles à leurs âmes. Je le répète, elles ne songent nullement si elles y perdront pour elles-mêmes. L'avancement du

prochain, voilà ce qu'elles ont devant les yeux, et rien de plus. Dans leur désir de plaire davantage à Dieu, elles s'oublient elles-mêmes pour ne songer qu'à servir les autres, et elles sont prêtes à mourir à la peine, comme l'ont fait tant de martyrs. Leurs paroles ne respirent que cet amour de Dieu si élevé. Enivrées de ce vin céleste, elles ne songent pas qu'elles pourront déplaire aux hommes, et si la pensée leur en vient, elle ne les touche nullement. De telles âmes font un bien immense.

Que de fois j'ai pensé à cette sainte Samaritaine de l'Évangile (1), dont le souvenir me revient en ce moment à la mémoire. Ah ! qu'elle devait être blessée du dard qui se trempe à pareil suc ! Et comme elle avait bien reçu dans son cœur les paroles de Notre-Seigneur, puisqu'elle le quitte lui-même pour le profit et l'avantage de ses concitoyens ! Comme sa conduite fait clairement comprendre ce que je dis ! En retour d'une si grande charité, elle mérita d'être crue et de voir ensuite le grand bien que Notre-Seigneur fit à cette ville. L'une des joies les plus vives qu'on puisse goûter ici-bas doit être, ce me semble, de voir qu'on a été utile aux âmes. C'est alors, à mon sens, qu'on mange le fruit délicieux de ces fleurs. Heureux ceux que le Seigneur gratifie de pareilles grâces ! Ils sont étroitement obligés à le servir.

Voyez-la, cette sainte femme, en proie à une divine ivresse, parcourant les rues avec de grands cris ! Pour moi, ce que j'admire, c'est que l'on ait donné créance à une femme, et d'une humble condition encore, puisqu'elle

(1) Cfr. Joan., iv.

allait puiser de l'eau. Mais comme son humilité était grande ! Lorsque Notre-Seigneur lui découvrit ses fautes, au lieu de s'en offenser, comme on le fait aujourd'hui dans le monde où les vérités sont si difficilement reçues, elle lui dit qu'il était certainement prophète. En fin de compte, son témoignage fut accepté, et, à sa seule parole, une foule de gens sortirent de la ville, se portant vers le Seigneur.

Je le répète, ceux-là font un grand fruit qui, après quelques années d'entretien avec sa Majesté et se voyant favorisés de ses consolations, de ses délices, acceptent de le servir en choses pénibles, et cela aux dépens de leurs délices et de leur jouissance. Je le répète, ces fleurs des bonnes œuvres, poussées et produites par l'arbre d'un très fervent amour, ont un parfum beaucoup plus durable que les autres ; une seule de ces âmes fait plus de bien par ses paroles et par ses œuvres, qu'un grand nombre d'autres chez qui paroles et œuvres se trouvent souillées par la poussière de la sensualité et de l'intérêt personnel.

Ce sont là les fleurs qui donnent des fruits, ces fruits dont l'Épouse parle aussitôt, disant : *Fortifiez-moi avec des pommes*. Donnez-moi des épreuves, Seigneur, donnez-moi des persécutions. C'est sincèrement qu'elle les désire et c'est avec avantage qu'elle en sort. Comme elle n'a plus en vue sa satisfaction personnelle, mais celle de Dieu, tout son plaisir est de reproduire en quelque chose la vie très douloureuse que Jésus-Christ a menée sur la terre.

Par le pommier dont il est ici question, j'entends l'arbre

de la croix, car l'Épouse dit en un autre endroit des *Cantiques* : *Je vous ai réveillée sous un pommier* (1). Or, pour une âme qui jouit habituellement des délices de la contemplation, c'est un grand soulagement que d'être environnée de croix et de persécutions. Elle trouve un bien vif plaisir à souffrir, outre que la souffrance ne l'épuise point et ne détruit pas ses forces comme le fait, je crois, la suspension des puissances dans la contemplation, lorsqu'elle est très fréquente. Du reste, l'âme a raison de faire cette demande, car il ne convient pas de jouir toujours, sans jamais travailler ni souffrir. Voici ce que j'ai observé attentivement en quelques personnes, car, hélas ! à cause de nos péchés, ces âmes sont en petit nombre. Plus elles sont avancées dans cette oraison et comblées des consolations de Notre-Seigneur, plus elles sont occupées des besoins du prochain, surtout de ceux des âmes. Pour en arracher une seule au péché mortel, elles seraient prêtes, ce semble, à donner bien des fois leur vie. C'est ce que j'ai déjà dit plus haut.

Mais qui persuadera ceci aux personnes qui commencent à recevoir de Notre-Seigneur des joies spirituelles ? Peut-être leur semblera-t-il au contraire, que celles dont nous parlons sont peu avancées dans la vie intérieure, et que rester dans un coin à jouir de ces délices, c'est là ce qu'il y a de plus désirable. A mon avis, c'est par une permission de Dieu que ces personnes ne se rendent pas compte du degré d'élévation où sont parvenues les premières ; car, dans la ferveur des débuts, elles voudraient

(1) *Sub arbore malo suscitavi te.* (Cant., viii, 5.)

d'un bond s'élever à cette hauteur, et ce n'est pas ce qui leur convient. Elles sont encore dans l'état d'enfance, elles ont besoin de continuer à se nourrir un certain temps du lait dont je parlais en commençant. Qu'elles se tiennent auprès des divines mamelles, et quand elles auront pris des forces, le Seigneur aura soin de les appliquer à quelque chose de plus élevé. Jusque-là, elles ne feraient point aux autres le bien qu'elles s'imaginent et elles se nuiraient à elles-mêmes. Comme dans le livre dont j'ai parlé, vous trouverez indiqué très en détail en quel temps une âme peut sortir de la retraite pour se rendre utile au prochain, et combien il est dangereux d'en sortir trop tôt (1), je ne veux pas le redire ici, ni m'étendre davantage sur cette matière.

Mon intention, en commençant cet écrit, a été de vous apprendre à trouver des consolations spirituelles dans les paroles des *Cantiques* que vous pouvez entendre, et à méditer, malgré l'obscurité qu'elles présentent, les grands mystères qui s'y trouvent renfermés. Ce serait témérité à moi d'en dire plus long. Et Dieu veuille que je ne sois pas tombée déjà dans ce défaut, bien que je n'aie fait qu'obéir à qui m'a ordonné d'écrire ! Daigne sa Majesté tirer sa gloire de tout ! S'il y a quelque chose de bon dans ce que j'ai dit, vous croirez facilement que cela ne vient pas de moi. Les sœurs avec qui je me trouve savent combien hâtivement je l'ai écrit, par suite de mes nombreuses occupations. Suppliez sa Majesté, mes filles, de me donner de ces grâces une connaissance expérimentale. Que

(1) La sainte a traité ce sujet au *Livre de la Vie*, chap. XIII.

celle d'entre vous qui croira en avoir elle-même reçu quelque chose, en loue Notre-Seigneur et lui demande pour moi la même faveur, afin que le profit ne soit pas pour elle seule. Daigne ce divin Maître nous tenir de sa main et nous enseigner toujours à faire sa volonté ! Amen.

INTRODUCTION

441

AVIS DE SAINTE TÉRÈSE

AVIS DE SAINTE TÉRÈSE

Des copies de ce livre, tirées, comme d'habitude, des épreuves de son édition originale, ont été envoyées à nos amis de Scilly et de Lézard, qui ont bien voulu se charger de les distribuer pour le compte de la Société. Les copies ont été envoyées à nos amis de Scilly et de Lézard, qui ont bien voulu se charger de les distribuer pour le compte de la Société.

Mme Fautou (1852), les avis, au moment de leur publication, étaient le jour, à Scilly, en tête du Courant de la Préfecture, sous le titre de "avis de la Sainte Thérèse de Jésus, Marie et Jean, d'après les documents authentiquement établis par le cardinal de Tournon, de Belgique, évêque de cette ville, dans le diocèse de Paris". Aucun changement ne fut fait. En 1872, lorsque l'édition fut tirée avec des caractères nouveaux, le titre fut changé en "avis de la Sainte Thérèse de Jésus, Marie et Jean, d'après les documents authentiquement établis par le cardinal de Tournon, de Belgique, évêque de cette ville, dans le diocèse de Paris". En juillet de cette même année, elle fut tirée pour la première fois par l'imprimerie de la Sainte Thérèse de Jésus, Marie et Jean, d'après les documents authentiquement établis par le cardinal de Tournon, de Belgique, évêque de cette ville, dans le diocèse de Paris.

(1) Paris, chez l'éditeur.
et chez les libraires de la ville.

INTRODUCTION

AUX

AVIS DE SAINTE TÉRÈSE

Les *Avis de sainte Térèse*, placés dans toutes les éditions de ses Œuvres, ont constamment été regardés comme son ouvrage. C'est évidemment à ces Avis que la mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville et de Lisbonne, fait allusion dans sa déposition juridique pour la cause de la sainte, lorsqu'elle dit : « Je sais que la mère Térèse a écrit quelques Avis spirituels pour ses fils et ses filles (1). »

Dès l'année 1583, des Avis, au nombre de soixante-neuf, voyaient le jour à Evora en tête du *Chemin de la Perfection*, sous ce titre : *Avisos de la Madre Teresa de Jesus*. Était-ce sur une demande préalablement exprimée par la sainte que don Teutonio de Bragance, auteur de cette édition, leur y donnait place ? Aucun document ne l'indique. En 1579, sainte Térèse traitait avec don Teutonio, archevêque d'Evora, de l'impression du *Chemin de la Perfection*, et lui envoyait à cet effet une copie revue par elle. En juillet de cette même année, elle lui écrit pour lui annoncer que l'envoi s'est effectué et lui demande de faire imprimer en un même volume la Vie de saint Albert, que le père de Yanguas vient, à sa demande, de traduire du latin (2). Elle ne fait aucune mention des Avis. Il est donc permis de présumer que c'est, ou de sa propre initiative, ou sur un désir exprimé par les carmélites, que don Teutonio de Bragance les inséra dans la pu-

(1) Inform. de Lisbonne.

(2) Lettre du 22 juillet 1579.

blication qu'il avait prise à sa charge, laquelle, par suite de divers retards, ne parut qu'en 1583.

D'après deux historiens de l'ordre, le manuscrit original serait toujours resté inconnu (1) ; un troisième serait porté à croire qu'il n'a jamais existé (2). En 1861, La Fuente déclarait de même ne pouvoir donner à son sujet le moindre renseignement (3). En 1881, cependant, après avoir écrit : « On ignore où se trouve l'original des Avis », il ajoutait : « Quelques-uns sont au couvent de Sainte-Anne, à Madrid (4). » Qu'en était-il ? En réalité, le monastère de Sainte-Anne possède trente Avis autographes de la sainte, c'est-à-dire près de la moitié de ceux qui furent imprimés. Les feuilles ont été divisées et se vénèrent en six reliquaires différents. Nous dirons de ces Avis ce que nous avons dit des fragments d'Exclamations gardées au même monastère : Ils présentent toutes les marques caractéristiques de l'écriture de sainte Térèse ; cependant il est visible que le texte a été découpé et collé sur de nouvelles feuilles, peut-être en vue de remédier à une détérioration des feuilles originales.

L'année même où La Fuente signalait l'existence d'Avis autographes au couvent de Madrid, le docteur Herrero Bayona, l'éminent éditeur du *Chemin de la Perfection*, en publiait une reproduction photo-lithographique intitulée :

Avisos originales de Santa Teresa de Jesus, dos de sus cartas, una preciosa oracion y una promesa de escritura : ademas una carta de la V. M. Maria de Jesus, hija de la santa, y otra del V. P. Fr. Gerónimo Gracián de la Madre de Dios, primer provincial de la descalcez. Con un fiel traslado de estos documentos. Reproduccion por medio de la fotolitografia hecha por los acreditados artistas señores Selsa y Mateu. Publicalo D. Francisco Herrero y Bayona, Dignidad de Tesorero de la Catedral Metropolitana de Valladolid. Madrid, Imprenta y Libreria de

(1) Cfr. *Reforma de los Descalzos*, t. I, lib. V, cap. xxxviii. — *Año Teresiano*, t. VII (*dia 7 de julio*).

(2) Fr. Federigo di S. Antonio : *Vita di S. Teresa di Gesù*, t. II, lib. IV, cap. x.

(3) T. I, *Preliminares*, p. xxii.

(4) T. III, *Prólogo*, p. xviii.

Moya y Plaza. 1881. Avis originaux de sainte Tèreſe de Jėsus, deux de ses lettres et un engagement écrit ; plus une lettre de la V. M. Marie de Jėsus, fille de la sainte, et une autre du V. P. Fr. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, premier provincial de la réforme, avec une transcription fidèle de ces documents. Reproduction au moyen de la photo-lithographie, exécutée par les renommés artistes Messieurs Selfa et Mateu. Publiée par D. François Herrero y Bayona, Trésorier de la cathédrale métropolitaine de Valladolid. Madrid, Imprimerie et Librairie de Moya y Plaza. 1881.

En 1883, à la suite du *Chemin de la Perfection*, il en reproduisait un trente-et-unième, également autographe, qui se conserve dans un autre couvent de Madrid, celui des carmélites r collettes, connu sous le nom de *Las Maravillas* (1).

En 1884, une feuille contenant neuf autres Avis autographes était reproduite, elle aussi, avec quelques autres autographes, mais sans indication du lieu où se conservent les uns et les autres. Le fascicule portait ce titre :

Varios autogafos de Santa Teresa de Jesus, con un fiel traslado de estos documentos. Por D. Antonio Selfa. Se vende en la Libreria de Aguado, Pontejos, 8, Madrid. Divers autographes de sainte T r se de Jésus, avec une fidèle transcription de ces documents. Par D. Antoine Selfa. Se vend à la Librairie Aguado, rue Pontejos, 8, Madrid.

Ici une question se pose à nous. La sainte avait-elle écrit de sa main les soixante-neuf Avis publiés par l'archevêque d'Evora ? Volontiers nous souscrivions à l'opinion du père Frédéric de Saint-Antoine qui, au xviii  siècle, inclinait à croire qu'un certain nombre d'entre eux furent recueillis par des religieuses qui, en diverses circonstances, les lui auraient entendu formuler de vive voix (2). De là, forcément, quelque modification dans le fond et

(1) D'après le docteur Herrero Bayona, ces religieuses ont été fondées en 1613 par do a Juana de Baraon . L'autographe de l'Avis de sainte T r se leur a été apporté par les carmélites déchaussées, appelées *Las Baronas*, établies en 1631 à Madrid, par do a Béatrix Silveyra. Le monastère de *Las Maravillas*, en effet, donna l'hospitalité à ces religieuses lors de leur expulsion en 1836. L'Avis gardé par les religieuses de *Las Maravillas* est le LXII  de l'édition princeps. Il porte la signature de la sainte.

(2) *Vita di S. Teresa di Gesù*, t. II, lib. IV, cap. x.

dans la forme, outre qu'un conseil donné de vive voix répond d'ordinaire à un besoin spécial, préalablement exprimé. De fait, certains de ces Avis, dont on n'a pas l'autographe, contiennent des pratiques plus précises et plus astreignantes qu'on n'en rencontre dans les écrits de la sainte mère, par exemple l'examen de conscience renouvelé à toutes les heures et à chaque action de la journée, un nombre fixe d'offrandes de soi-même à Dieu, les pensées qui doivent faire le sujet de l'oraison du matin et du soir les jours de communion. On peut se demander si ces Avis ne sont pas de ceux qui furent écrits par les filles de la sainte. Et quand bien même les autographes en seraient un jour retrouvés, on pourrait y voir encore une réponse à un attrait, à un besoin particulier, plutôt qu'une règle générale, une prescription posée. Les *Avis* de sainte Térèse ne sauraient donc avoir de tout point la même autorité que la *Vie*, le *Chemin de la Perfection*, le *Château intérieur*, les *Constitutions* (1).

Ceci posé, disons que ces Avis ont toujours été, et avec raison, en singulière estime, tant dans les monastères du Carmel qu'au milieu du monde. Ils ont même été commentés dans un ouvrage considérable (2). Et véritablement, ils sont féconds en enseignements pratiques, non seulement pour les fils et les filles de la sainte, mais encore pour les pieux fidèles. C'est sans doute à cette considération qu'obéissait l'archevêque d'Evora lorsque, faisant imprimer les Avis en tête de la première édition du *Chemin de la Per-*

(1) Il nous semble inexact de nommer les Avis, comme l'a fait La Fuente, « un traité préceptif pour les religieuses », de le regarder comme l'explication et le développement des Constitutions, de même que les Constitutions sont l'explication et le développement de la Règle. (*Prólogo al Tomo III de las Obras de santa Teresa de Jesus, 1881, p. xviii.*)

(2) Ce commentaire remonte à l'année 1647. Il se compose de deux volumes et est intitulé : *Avisos espirituales de santa Theresa de Jesus comentados por el padre Alonso de Andrade, de la Compañia de Jesus, natural de Toledo y calificador del Consejo supremo de la Santa y General Inquisicion. Barcelona, en casa de Cormellas, por Tomás Lorient.* Avis spirituels de sainte Térèse de Jésus, commentés par le père Alphonse de Andrade, de la Compagnie de Jésus, natif de Tolède et membre du Conseil suprême de la Sainte Inquisition générale. Imprimé à Barcelone, chez Cormellas, par Thomas Lorient.

fection, il remplaçait le féminin, là où il existait, par le masculin : *Siempre te imagina siervo de todos* : Regardez-vous toujours comme le serviteur de tous.

Louis de Léon, dans l'édition de 1588, plaça les Avis à la suite du *Chemin de la Perfection* et fit une addition au titre : *Avis de la mère Tèreze de Jésus à ses religieuses*. Il rétablit le féminin retranché par l'édition d'Evora et supprima la numérotation établie par cette même édition. Les éditeurs suivants varièrent sur ce point.

En 1601, M. de Brétigny reproduisit dans sa traduction française le texte donné par Louis de Léon, en substituant souvent le féminin pluriel au féminin singulier. Son titre est celui-ci : *Avis de la mère Terese de Jesus pour ses religieuses* (1).

Les pères Élisée de Saint-Bernard et Cyprien de la Nativité, l'abbé Chanut, Arnauld d'Andilly et le père Bouix traduisirent à leur tour les Avis en notre langue, d'après l'édition de Louis de Léon.

Les carmélites de Madrid ont bien voulu nous permettre de faire faire des reproductions photographiques des Avis originaux qu'elles possèdent. Nous avons traduit chaque Avis tel que nous le présentent ces photographies, sans nous préoccuper des divergences de forme qu'ils peuvent offrir. Pour les Avis dont les autographes n'existent pas, nous avons suivi l'édition princeps d'Evora. En outre, nous avons pris soin de distinguer les Avis conservés de la main de sainte Tèreze, de ceux qui ne nous sont connus que par les textes imprimés et dont, par là même, l'authenticité est moindre.

(1) En 1606, M. de Brétigny plaça les Avis à la suite de sa réédition de la *Vie* de la sainte, par Ribera. (A Bruxelles, chez Gaspar Bellere.) Cette fois, il augmenta le titre : *Avis de la sainte Mere Terese de Jesus pour ses religieuses. Traduits en faveur de toute personne spirituelle.*

AVIS DE SAINTE TÉRÈSE

L'autographe des neuf Avis qui suivent a été reproduit à Madrid en 1884 par Don Antonio Selfa.

La terre qui n'est pas cultivée ne produira que des chardons et des épines, si fertile qu'elle soit d'ailleurs : ainsi en est-il de l'esprit de l'homme.

Parler toujours en bien des personnes spirituelles, telles que les religieux, les prêtres, les ermites.

En nombreuse compagnie, parler toujours peu.

Dans toutes les actions et les conversations, garder la modestie.

Ne jamais contester beaucoup, surtout en choses peu importantes.

Parler à tout le monde avec une gaieté modérée.

Ne railler jamais de quoi que ce soit.

Ne reprendre jamais personne qu'avec discrétion et humilité, et en se confondant de ses propres défauts.

S'accommoder à l'humeur de ceux avec qui l'on traite ; être gai avec celui qui est gai, triste avec celui qui est triste ; en un mot, se faire tout à tous, pour les gagner tous.

Les trente Avis suivants se conservent autographes chez les carmélites de Sainte-Anne, à Madrid.

Ne jamais parler sans avoir bien pesé ce que l'on va dire et sans l'avoir beaucoup recommandé à Notre-Seigneur, afin de ne rien dire qui lui déplaise.

Ne jamais s'excuser, sans une raison grave.

Ne jamais parler de ce qui est à son avantage, comme de sa science, de sa vertu, de sa naissance, à moins qu'on n'en puisse espérer un grand bien, et alors le faire avec humilité et en se souvenant que ce sont des dons de la main de Dieu.

Ne jamais exagérer les choses, mais dire avec modération ce que l'on pense.

En tous les discours et toutes les conversations, mêlez quelques mots qui aient trait à la vie spirituelle. Vous éviterez par là les paroles oiseuses et les médisances.

N'affirmez jamais rien sans le bien savoir.

Évitez soigneusement de donner votre avis à tout propos. Ne le faites que lorsqu'on vous le demande ou que la charité l'exige.

Lorsque quelqu'un parlera des choses spirituelles, écoutez-le avec l'humilité d'un disciple, et prenez pour vous ce qu'il aura dit de bon.

Découvre à ton supérieur et à ton confesseur toutes tes tentations, tes imperfections et tes répugnances, afin qu'il te donne conseil et remède pour les vaincre.

Garder sa cellule et n'en pas sortir sans sujet, et quand on en sort, demander à Dieu la grâce de ne pas l'offenser.

Ne manger et ne boire qu'aux heures ordinaires, et rendre alors de grandes actions de grâce à Dieu.

Faire toutes choses comme si l'on voyait réellement sa Majesté présente. L'âme gagne beaucoup par cette voie.

N'écoute jamais dire du mal de personne, et n'en dis jamais, si ce n'est de toi-même. Lorsque tu prendras plaisir à en user ainsi, tu avanceras beaucoup.

Dirige vers Dieu chacune de tes actions, offre-la lui et demande qu'elle soit pour son honneur et pour sa gloire.

Lorsque tu seras joyeuse, ne t'abandonne pas à des rires immodérés, mais que ta joie soit humble; modeste, affable et édifiante.

Représente-toi toujours que tu es la servante de tous, et considère en chacun la personne du Christ Notre-Seigneur. De cette façon, tu auras pour tout le monde respect et révérence.

Sois toujours prête à exécuter les ordres de l'obéissance, comme si Jésus-Christ lui-même te commandait en la personne de ta prieure ou de ton supérieur.

Que la nourriture soit bien ou mal apprêtée, ne vous en plaignez pas, vous souvenant du fiel et du vinaigre que but Jésus-Christ.

A table, ne parlez à personne et ne levez pas les yeux pour regarder les autres.

Songez à la table du ciel, à l'aliment qui est Dieu, aux convives qui sont les anges. Levez les yeux vers cette table et désirez vous y voir admise.

En présence de votre supérieur, en qui vous devez voir Jésus-Christ, ne dites jamais que le nécessaire, et avec grand respect.

Ne fais jamais rien qui ne se puisse faire devant tout le monde.

Ne fais pas de comparaisons entre les personnes, parce que c'est une chose odieuse.

Lorsqu'on te fera une répréhension, reçois-la avec humilité intérieure et extérieure, et prie Dieu pour celui qui t'a repris.

Lorsqu'un supérieur commande une chose, ne dis pas qu'un autre a commandé le contraire, mais pense qu'ils ont tous de saintes intentions, et obéis à ce que l'on te commande.

Ne sois pas curieuse de t'informer de ce qui ne te regarde pas et d'en discourir.

Ayez présente à l'esprit votre vie passée pour la pleurer, votre tiédeur actuelle et le chemin qui vous reste à parcourir pour arriver au ciel, afin de vivre dans la crainte, car c'est la source de grands biens.

Faites toujours ce que vous disent de faire ceux de la maison, si ce n'est point contre l'obéissance, et répondez-leur avec humilité et douceur.

Souviens-toi que tu n'as qu'une âme, que tu ne mourras qu'une fois, que tu n'as qu'une vie qui est courte et dont tu as seule la responsabilité, qu'il n'y a qu'une gloire qui est éternelle, et tu te détacheras de bien des choses.

Que ton désir soit de voir Dieu ; ta crainte, de le perdre ; ta douleur, de ne pas le posséder ; ta joie, de ce qui peut te conduire à lui, et tu vivras dans une grande paix.

L'avis suivant, autographe et portant la signature de sainte Térèse, se trouve au couvent de Las Maravillas, à Madrid.

Considérer attentivement avec quelle rapidité les personnes changent et combien peu l'on peut se fier à elles. Ainsi, s'attacher étroitement à Dieu qui ne change pas.

Les vingt-neuf Avis qui suivent ne nous sont connus que par les textes imprimés.

A chacune de tes actions et à chaque heure du jour examine ta conscience, et après avoir vu tes fautes, cherche à les corriger avec le secours de Dieu. Par cette voie tu atteindras la perfection.

Ne songes pas aux fautes des autres, mais à leurs vertus et à tes propres défauts.

Entretenir sans cesse de grands désirs de souffrir pour Jésus-Christ en toutes choses et en chaque occasion.

Faites chaque jour cinquante offrandes de vous-même à Dieu, et cela avec une grande ferveur et un grand désir de le posséder.

Ce que vous méditez le matin, ayez-le présent tout le

jour ; mettez-y tout votre soin, parce qu'on en retire grand profit.

Conservez soigneusement les sentiments que le Seigneur vous communiquera, et mettez en pratique les désirs qu'il vous donnera dans l'oraison.

Fuyez toujours la singularité, autant qu'il vous sera possible, car c'est chose très nuisible dans la vie commune.

Lisez souvent les ordonnances et la règle de votre ordre, et gardez-les fidèlement.

Admirez dans toutes les créatures la providence et la sagesse de Dieu, et louez-le en chacune.

Détachez votre cœur de toutes choses ; puis cherchez Dieu, et vous le trouverez.

Ne montrez jamais à l'extérieur une dévotion que vous n'avez pas dans votre intérieur. Quant à votre indévotion, il vous sera permis de la cacher.

Ne laissez paraître votre dévotion intérieure que lorsqu'il y a grande nécessité. « Mon secret est à moi », disaient saint François et saint Bernard.

Ne demandez rien de particulier pour la nourriture ou le vêtement, à moins d'une grande nécessité.

Ne cessez jamais, jusqu'à la mort, de vous humilier et de vous mortifier en toutes choses.

Faites toujours beaucoup d'actes d'amour, parce qu'ils enflamment et attendrissent l'âme,

Faites des actes de toutes les autres vertus.

Offrez toutes choses au Père Éternel, en les unissant aux mérites de son Fils Jésus-Christ.

Soyez douce envers tout le monde et rigoureuse envers vous-même.

Aux fêtes des saints, pensez à leurs vertus et priez le Seigneur de vous les donner.

Soyez très fidèle à faire l'examen du soir.

Le jour où vous communierez, votre oraison consistera à songer que malgré votre misère vous allez recevoir votre Dieu, et l'oraison du soir à vous souvenir que vous l'avez reçu.

Quand vous êtes supérieur, ne reprenez jamais personne avec colère ; mais attendez qu'elle soit passée, et ainsi la répréhension sera utile.

Travaillez fortement à acquérir la perfection et la dévotion, et à faire toutes choses dans cet esprit.

S'exercer beaucoup dans la crainte du Seigneur, parce qu'elle tient l'âme dans la componction et l'humilité.

Tâchez de parler des choses de votre âme avec un confesseur spirituel et instruit. Ouvrez-vous à lui et suivez son avis en toutes choses.

Chaque fois que vous communierez, demandez à Dieu quelque don, au nom de la grande miséricorde avec laquelle il est venu en votre pauvre âme.

Bien que vous ayez un grand nombre de saints pour avocats, que saint Joseph le soit à un titre particulier, car il obtient beaucoup de Dieu.

Au temps de la tristesse et du trouble, n'abandonnes pas les bonnes pratiques d'oraison et de pénitence que tu avais coutume de faire, car le démon ne cherche à t'inquiéter que pour te les faire abandonner. Au contraire, fais-en plus qu'à l'ordinaire, et tu verras combien le Seigneur sera prompt à t'assister.

Ne fais point connaître tes tentations et tes imperfections aux plus imparfaites du couvent, car cela nuirait à toi-même et aux autres, mais n'en parle qu'aux plus parfaites.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

La Prière qui va suivre se trouve autographe au couvent des carmélites déchaussées de Sainte-Anne, à Madrid. Elle a été découpée et recollée, comme les fragments d'Exclamations et les Avis. Le texte en a été publié pour la première fois en espagnol par La Fuente, en 1861 (t. II, p. 351). Mais dès 1630 il était connu en France, grâce au père Élisée de Saint-Bernard, qui le plaça dans sa traduction des Œuvres de sainte Térése, avec dix-sept autres Prières ou *Doctrines*, sous un préambule intitulé : *Sommaire des vertus lesquelles Notre sainte Mère Thérèse de Jesus demandait ordinairement à Dieu*. En 1644, le père Cyprien de la Nativité semblait douter de l'authenticité des *Doctrines* traduites par le père Élisée. Il les publia cependant, mais avec cette observation : *Je n'ai point trouvé dans l'original (c'est-à-dire dans l'édition espagnole) ce Sommaire des vertus et les dix-huit Articles de doctrine qui suivent après ce Sommaire ; et on m'a écrit qu'elle (sainte Térése) ne l'avait point fait. Néanmoins parce qu'ils sont dans l'impression précédente (celle du père Élisée), pour ne donner occasion au lecteur de désirer quelque chose touchant cela, je les ai insérés ici*. La découverte chez les carmélites de Madrid de la *Prière pour demander l'amour de Dieu et du prochain*, donne à penser que quelques-unes au moins des Prières ou *Doctrines* publiées en 1630 provenaient de papiers non livrés à l'impression, mais cependant authentiques.

Nous avons traduit la Prière conservée à Madrid d'après une reproduction photographique, que les carmélites de Sainte-Anne ont bien voulu nous permettre de faire prendre.

PRIÈRE DE SAINTE TÉRÈSE

POUR DEMANDER L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN

Mon Dieu, qui êtes la Charité, l'Amour même, faites que cette vertu se perfectionne tellement en moi, que ses ardeurs consomment toute l'amertume de mon amour propre. O mon unique Trésor, toute ma Gloire ! Faites que je vous aime par-dessus tout ce qui est créé et que je m'aime en vous, à cause de vous et pour vous ! Que j'aime de même mon prochain, et que je porte ses fardeaux comme je désire qu'il porte les miens. Tout ce qui existe hors de vous, faites que je l'aime autant que j'y trouverai secours pour aller à vous, et pas davantage ! Je me réjouirai et me réjouis déjà de ce que vous vous aimez parfaitement vous-même, de ce que vos anges et vos bienheureux qui sont dans la gloire vous aiment continuellement, sans voiles et à découvert ; de ce que les justes qui vivent encore ici-bas vous connaissent par la lumière de la foi, de ce qu'ils vous regardent comme leur unique et souverain Bien, comme la fin et le centre de leurs affections et de leur amour. Je désire que tous les imparfaits et tous les pécheurs de ce monde vous aiment de même. Avec votre secours, je les aiderai à le faire.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

DOCUMENTS

RELATIFS A SAINTE TÉRÈSE ET A SES ÉCRITS

Les vingt premiers Documents se trouvent aux tomes I et II.

DOCUMENT 21.

LETTRE DE DON TEUTONIO DE BRAGANCE AUX RELIGIEUSES DE LA RÉFORME DE SAINTE TÉRÈSE

(Voir Introd. au *Chemin de la Perfection*. p. 45.)

Cette lettre se lit en tête de l'édition princeps du Chemin de la Perfection (1583).

TEUTONIO DE BRAGANCE, INDIGNE ARCHEVÊQUE D'ÉVORA EN PORTUGAL, AUX TRÈS RELIGIEUSES ET DÉVOTES MÈRES DES MONASTÈRES DE LA PREMIÈRE RÈGLE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL. SALUT EN JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR.

Parmi les grâces que j'ai reçues de Dieu, la moindre à mes yeux n'est pas d'avoir connu familièrement la très révérende mère Térèse de Jésus, aujourd'hui dans la gloire, en qui j'ai vu briller les dons de Notre-Seigneur et de sa divine grâce. De ces dons rendent témoignage les monastères de religieuses qu'elle a fondés en les ramenant à la première règle de Notre-Dame du Mont-Carmel, sans aucune mitigation, et dans lesquels on admire la régularité, l'esprit de retraite, l'austérité, l'oraison et le travail des mains, au plus haut degré dont la faiblesse humaine soit susceptible. Elle-même a été un vivant exemple de ce genre de vie, et elle a fermement espéré que Notre-Seigneur daignerait

accorder à ses servantes les forces spirituelles et corporelles dont elles auraient besoin pour y persévérer.

Pleine de charité et de ferveur, animée d'un ardent désir de la pureté et de la sainteté de ses filles spirituelles, la mère Térèse ne s'est pas contentée de l'exemple et des enseignements qu'elle leur donna pendant qu'elle était en ce monde; elle voulut encore que sa parole, demeurant vivante après sa mort, pût remplir en tout temps la mission qu'elle-même avait exercée pendant sa vie. Aidée des lumières que Notre-Seigneur lui avait départies, comme aussi de sa grande expérience de la vie religieuse, elle rédigea les avis et les enseignements que renferme ce livre. Elle espérait que la tristesse où la privation de sa présence corporelle pourrait plonger ses religieuses, serait compensée par la présence de son esprit, resté vivant parmi ces lettres mortes. Et en effet, ses filles spirituelles y puiseront une consolation bien propre à adoucir la douleur que leur cause son départ. Elles en trouveront une autre dans l'assurance qu'au séjour où elle habite, leur mère n'abandonnera point celles qu'elle a tant aimées ici-bas; car la charité du ciel n'est pas moindre que celle de la terre, elle est même de beaucoup plus grande.

Et vraiment, ce n'est pas une mince consolation de voir, après sa mort, son esprit revivre dans les enseignements d'un livre que, dans un saint zèle pour l'avancement spirituel de ses filles, elle a rédigé et composé uniquement à leur intention. En effet, elle m'a prié avec instance de le faire imprimer pour ses religieuses seulement. Comme il n'en existait que des copies manuscrites, bien des modifications s'introduisaient, et, dans sa pensée, l'impression devait remédier à cet inconvénient. C'est afin de satisfaire un si pieux désir, que j'ai fait imprimer cet ouvrage.

La mère y recommande en premier lieu l'exercice de l'oraison et de la méditation. C'est là que les âmes goûtent la douceur que Dieu réserve à ceux qui le craignent, douceur qui fait embrasser avec joie et empressement toutes les difficultés de la vertu. De même, en effet, que le démon porte les hommes à tous les vices par l'appât du plaisir, de même l'Esprit-Saint les attire à la pratique de toutes les vertus, en opposant à cet attrait celui des délices spirituelles.

Elle y conseille aussi d'une manière très pressante la mortification des convoitises et de la volonté propre. Pour atteindre ce but, l'oraison est encore d'un grand secours, parce qu'elle attendrit le cœur et, en

vertu de la suavité et de la douceur qui lui sont propres, diminue la peine inhérente à la mortification. Ces deux vertus, l'oraison et la mortification, sont représentées par l'encens et la myrrhe dont il est si souvent fait mention au *Cantique des Cantiques* : l'encens, qui s'élève en haut, représente l'oraison, et la myrrhe, qui est une substance amère, figure la mortification.

Ce livre enseigne de plus à vivre dans la retraite, à fuir le commerce des personnes du monde, de celles mêmes qui nous sont unies par les liens du sang, conformément à ces paroles du prophète : *Écoute, ma fille, vois et prête l'oreille; oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera épris de ta beauté* (1). C'est afin de retrancher ces sortes de relations que la mère recommande si instamment le travail des mains : en s'y livrant, les religieuses, enflammées d'amour pour la pauvreté de Jésus-Christ, pourvoient à leur entretien, sans avoir besoin du secours de leurs proches. Et puisque l'apôtre saint Paul, accablé qu'il était du soin d'un si grand nombre d'églises, fournissait par le travail de ses mains à sa propre subsistance et à celle de ses compagnons, comment les personnes exemptes de semblables sollicitudes pourraient-elles se dispenser de cette obligation ?

On y recommande aussi la rigueur et l'austérité de la vie monastique. Puisse cette rigueur se maintenir toujours ! Le premier soin des religieuses qui ont consacré à Jésus-Christ leur corps et leur âme, et qui regardent ce divin Maître comme leur Époux, doit être de suivre l'Agneau partout où il va, c'est-à-dire de l'imiter et de se rendre semblables à lui. En outre, toute la vie de Jésus-Christ n'ayant été, nous le savons, qu'une croix perpétuelle, elles doivent, les yeux fixés sur la vie de leur Époux, travailler à faire de la leur une croix ininterrompue, et cela, par leur fidélité aux rigueurs et aux austérités de la vie religieuse, par leurs efforts pour les maintenir dans leur intégrité. Dès lors, en effet, que l'on commence à se relâcher quelque peu, on déchoit progressivement, et l'on en vient enfin à tomber tout à fait, car la faiblesse humaine, par cela même qu'elle nous entraîne toujours en bas, ne cesse de nous faire obstacle. Ces rigueurs et ces austérités présentent un autre notable avantage : elles empêchent les personnes qui embrassent la vie religieuse non pour l'amour de Dieu, mais par

(1) *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam; et obliviscere populum tuum et domum patris tui. Et concupiscet Rex decorem tuum.* (Ps. XLIV, 11, 12.)

des vues humaines, de choisir un genre de vie si opposé aux inclinations de notre nature. Comme la mer rejette les corps morts et les dépose sur la rive, de même les austérités de la vie religieuse écartent les personnes qui recherchent ce genre de vie non en vue de Dieu, mais par des motifs humains. De cette façon, celles-là seulement en font choix, qui abandonnent le monde pour l'amour de Jésus-Christ. A ces âmes, la retraite et l'austérité de la vie ne déplaisent point. Elles les désirent et les recherchent au contraire, et ce sont de telles âmes qui gardent et maintiennent la vie religieuse dans son intégrité.

La mère veut encore que ses religieuses soient en petit nombre, parce qu'il suffit de peu à un petit nombre de personnes; par là se trouve écarté le plus grand péril qui menace les ordres religieux, celui de s'arrêter plutôt, quand il s'agit de la réception des sujets, à l'importance de la dot qu'à la ferveur et à la dévotion. Cet appât amène à recevoir des personnes qui n'ont point pour l'état religieux les aptitudes voulues. Mais s'il faut être difficile à admettre, il faut d'autre part être facile à congédier, lorsque les sujets sont dépourvus des dispositions convenables. C'est pour ce motif que la mère, dans sa grande prudence, ne voulait pas recevoir des novices d'une province très éloignée, à cause de la difficulté qu'il y aurait à les renvoyer dans leur pays, dans le cas où cette mesure se trouverait nécessaire.

Tels sont, mes très révérendes mères, les enseignements que vous donne ce livre. Ces choses, je les ai constatées dans la vie et les exemples de votre mère, sans parler de bien d'autres vertus et dons particuliers de Notre-Seigneur. De ce nombre, il faut mettre l'admirable obéissance qu'elle pratiquait à l'égard de ses pères spirituels. Elle la portait si loin, cette obéissance, que n'ignorant pas quelquefois que la volonté de Dieu différait de la leur, elle ne laissait pas cependant de leur obéir. Le divin Maître approuvait sa conduite, lui disant qu'il préférerait avant tout la voir obéir à ses confesseurs et à ses supérieurs.

Elle tenait de Notre-Seigneur un autre don spécial, c'est que toutes les personnes qui la fréquentaient changeaient de vie et faisaient de notables progrès dans la perfection. Cela s'est vu clairement en la personne de religieux de poids et de doctrine, et en beaucoup d'autres encore. Le don qu'elle avait reçu de Dieu pour introduire et diriger dans les voies de l'oraison et de la méditation, n'était pas moins remar-

quable : pour peu que ses disciples eussent les dispositions requises, on les voyait passer très facilement et en fort peu de temps maîtres en cette matière.

Dans le désir de voir Vos Révérences imiter en toutes choses la bienheureuse mère et garder fidèlement le dépôt qu'elle vous a confié, j'ai voulu vous remettre ces choses en mémoire, espérant de la bonté de Notre-Seigneur que Celui qui vous a donné une si large part à l'esprit de votre mère daignera vous la conserver. Ainsi, vous croîtrez toujours de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'enfin vous atteigniez la perfection, et en arriviez à jouir de la présence de Celui qui est votre très doux Époux, votre Maître. Quant à moi, je souhaite pour toute récompense que les religieuses entre les mains desquelles tombera ce livre, me recommandent à Notre-Seigneur, et m'obtiennent la grâce d'exercer de telle sorte la charge de prélat dont il m'a revêtu, que je mérite, au sortir de cette vie mortelle, d'aller jouir de la gloire que cette bienheureuse mère possède déjà, nous pouvons le croire. Elle n'oubliera, je l'espère, ni ceux qui lui ont été dévoués pendant sa vie, ni ceux qui lui portent de la dévotion après sa mort. Que Jésus-Christ demeure toujours dans les âmes de Vos Révérences, avec l'abondance de ses grâces !

TEUTONIO, ARCHEVÊQUE D'ÉVORA.

DOCUMENT 22.

LETTRE DU PÈRE FRANÇOIS DE RIBERA ADRESSÉE A MARIE DU CHRIST, CARMÉLITE DE VALLADOLID PROBABLEMENT EN 1586

(Voir Introd. au *Chemin de la Perfection*, p. 18.)

« Cette lettre, a très bien dit M. Morel-Fatio, semble devoir être antérieure à 1588, puisqu'il n'y est fait aucune mention de l'édition des œuvres par Fr. Luis de León, et peut-être même antérieure à 1587, puisqu'il n'y est pas parlé non plus de l'édition valencienne du Camino, de 1587. » (Les Lectures de sainte Térèse avec un appendice sur les deux premières éditions des Œuvres groupées de la Sainte, p. 62.) *L'original se garde chez les carmélites déchaussées de Valladolid, relié avec de nombreuses lettres autographes de sainte Térèse en un livre in-folio recouvert de soie rouge, brodée d'or et d'argent. En 1758, le père Antoine de Saint-Joachim plaça un fragment de cette lettre au tome VII de son Año Teresiano (día 7 de julio) ; en 1861, La Fuente en donna quelques lignes de plus (t. I, p. XXVIII). Cependant la moitié du document restait inédite. En 1883, le docteur Herrero Bayona publia le tout au prologue de sa reproduction photo-lithographique du Chemin de la Perfection, p. XII. Nous ne croyons pas que la lettre de Ribera et les intéressantes suscriptions qui se lisent au revers de la feuille, aient été jusqu'ici publiées en français.*

JÉSUS

La grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur soit toujours en votre âme.

Il est besoin que vous soyez très libérale en ce que je vais vous marquer, car il y va du service de Notre-Seigneur et du bien de beaucoup d'âmes. Le Livre du *Pater Noster* de la sainte mère a été imprimé pour la première fois à Evora d'une manière qui fait pitié. La seconde impression, faite à Salamanque, a corrigé une partie des fautes de l'édition d'Evora, mais c'est plutôt l'œuvre d'un homme de talent qu'une reproduction fidèle de l'original. On se propose maintenant de

faire ici une troisième impression, et je voudrais avoir au préalable le livre entre les mains, afin que l'édition ait toute la perfection désirable. Notre-Seigneur a voulu que le volume me fût remis pour être corrigé, et je souhaiterais m'en acquitter avec tout le soin possible, afin que l'édition soit aussi parfaite que je le désire et digne du livre de ma mère que j'aime tant. Pour cela, j'ai besoin d'un bon original, d'après lequel je puisse faire les corrections, et même un seul me paraît insuffisant.

On m'a dit que l'autographe même de la mère se trouve en votre couvent. Vous rendrez un grand service à Notre-Seigneur, ma mère, et vous me ferez une très grande charité en me l'envoyant sans retard, car l'affaire presse extrêmement. Je le garderai comme une relique fort précieuse et je vous le retournerai par un messenger très sûr, avec toutes les garanties possibles. Cela se fera avec grande rapidité, avec toute fidélité et exactitude : je le regarde comme un devoir et vous en aurez la preuve. Si, par hasard, vous n'aviez pas l'original, vous m'enverriez une transcription quelconque et vous m'écrieriez où je pourrai trouver l'original lui-même. J'en dis autant de l'original des *Demeures*, de ceux de la *Vie* et des *Fondations*. Si la chose n'était si pressée, j'écrirais à Tolède, à la mère prieure (1), afin que sa réponse vous montre qu'elle l'a pour agréable. C'est, du reste, facile à deviner, attendu le but qu'on se propose et qui doit être désiré de sa Révérence, de vous-même, ma mère, et de toutes ses filles. Je crois qu'avec l'aide du Seigneur vous en verrez dans la suite un résultat qui vous réjouira beaucoup.

J'envoie cette lettre au père Jérôme de Mendoza, afin qu'il vous la remette et prenne votre réponse, et qu'ensuite il m'envoie le livre par un messenger que je lui désigne. Par charité, ma mère, confiez-le lui sans délai et comptez sur ma parole. Recommandez-moi, ma mère, à Notre-Seigneur. Rappelez-moi au souvenir de la mère Stéphanie (2), et dites-lui que depuis le jour où je lui ai parlé, je la recommande chaque jour à Notre-Seigneur durant la messe, et cela, sans y manquer; qu'ainsi, la charité l'oblige à correspondre à ma bonne volonté.

(1) La mère Marie-Baptiste, prieure du couvent de Valladolid, se trouvait momentanément en celui de Tolède.

(2) Évidemment la sœur Stéphanie des Apôtres, religieuse en renom de sainteté au couvent de Valladolid.

J'ai appris que la mère prieure se porte mieux. S'il se présente quelque chose de nouveau relativement à notre affaire ou à son retour, veuillez m'en prévenir. Songez-y, ce que je vous demande est nécessaire et pressant. Que le Seigneur vous accorde, ma mère, sa grâce en abondance.

De Salamanque, le 14 décembre.

FRANÇOIS DE RIVERA.

La lettre porte, au verso du second feuillet, la suscription suivante :

IHS

A LA MÈRE MARIE DU CHRIST, VICAIRE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES. —
VALLADOLID.

Sur la même page, dans la partie supérieure, on trouve une consultation de la mère Marie du Christ au père Grégoire de Nazianze, prieur des carmes déchaussés de Valladolid :

Vous verrez par la présente ce que demande le docteur Rivera. Nous avons ce qu'il désire, mais je voudrais bien que Votre Révérence me dise si je dois le lui donner ou non, afin que la décision qui sera prise ait la bénédiction de l'obéissance. J'ai fait la commission au père Diego de Yanguas. Il viendra demain, entre sept et huit heures.

MARIE DU CHRIST.

Plus bas, on lit cette réponse :

Jésus-Marie. Je n'oserais pas donner l'autorisation de laisser ce livre sortir du monastère, et je me demande s'il convient qu'il passe de main en main, car c'est une relique très vénérable. Il est vrai qu'on peut avoir toute confiance dans le père Rivera, mais pour que le livre arrive entre ses mains, il y a vingt-deux lieues à faire et bien des dangers à craindre. Enfin, que Votre Révérence le donne si elle le juge à propos. En ceci, je ne voudrais pas faire intervenir ma décision, mais je serais content qu'on pût honnêtement s'en dispenser.

FR. GRÉGOIRE.

DOCUMENT 23.

LES ERMITAGES DE SAINT-JOSEPH D'AVILA D'APRÈS LA SOEUR TÉRÈSE DE JÉSUS

(Voir *Chemin de la Perfection*, chap. II, p. 43.)

Nous empruntons ces détails à la Déposition juridique de la nièce de sainte Tèreze, donnée l'année 1610 au Procès d'Avila.

L'une des années qui suivirent la fondation de ce couvent, la sainte mère y fit faire un ermitage de Notre-Dame et du glorieux saint Joseph, et lui donna le nom de Nazareth. Elle s'y rendait toutes les fois que les affaires lui en laissaient le loisir, et elle s'y tenait en oraison.

Recevait-elle une touche céleste qui lui causait quelque transport spécial, elle avait soin de s'éloigner promptement pour n'être pas surprise en extase, et se retirait en toute hâte soit dans l'ermitage qu'elle avait fait faire en l'honneur de saint Hilarion, objet de sa spéciale dévotion, et où se trouvaient aussi représentés les saints Élie et Élisée, soit dans cet ermitage de Nazareth, dont je viens de parler. Une fois entre autres, le Seigneur lui adressa la parole en ce lieu, et lui laissa quatre Avis à transmettre de sa part aux supérieurs de son ordre, afin qu'ils les fissent connaître et observer. *Tant qu'ils y seront fidèles, lui dit-il, la prospérité de l'ordre ira croissant, mais dès qu'ils y manqueront, ils doivent savoir qu'ils dégènerent de leur ferveur primitive. La première, qu'il y ait uniformité de sentiments chez les supérieurs. La seconde, que malgré le grand nombre des maisons, les religieux soient toujours peu nombreux en chacune. La troisième, qu'ils aient peu de rapports avec les séculiers, et seulement pour le bien de leurs âmes. La quatrième, qu'ils enseignent plus par œuvres que par paroles.* Ceci eut lieu l'année 1579, alors que les épreuves de l'ordre avaient pris fin et peu

de temps avant la séparation de la province. La sainte écrivit à tous les couvents que cette révélation était de Dieu, ajoutant que telle étant l'exacte vérité, elle la signait de son nom. Elle n'a signé que celle-là et celle qui regarde les miracles qui doivent avoir lieu en ce monastère (1). Ce même ermitage a été témoin de bien d'autres choses extraordinaires, par lesquelles Notre-Seigneur a voulu montrer qu'il lui est agréable, comme étant dédié à sa Mère, notre Souveraine (2)...

La sainte édifia aussi un ermitage à sainte Catherine, martyre, dont elle fit représenter l'image sur le mur. Il arriva, quelques années après, qu'un gentilhomme ayant la dévotion de faire réparer l'ermitage du Christ à la Colonne dont nous parlerons plus loin, il fut nécessaire pour cela de démolir le mur sur lequel cette sainte était représentée. Ce mur était de pisé, et alors que les ouvriers l'abattaient sans aucun ménagement, Notre-Seigneur permit que la partie qui portait le bienheureux visage de la sainte tombât parmi le reste de la terre, aussi entière que si elle eût été de pierre. Les sœurs voyant là une marque qu'il fallait conserver la mémoire de la peinture que la sainte mère avait fait faire, l'enchâssèrent dans le mur d'un dortoir, où elle se trouve encore aujourd'hui. Dans l'ermitage dont il vient d'être parlé, on plaça, aux frais du même gentilhomme, une autre peinture fort semblable à la première, ce que je sais pour l'avoir vu.

Je sais de même qu'elle fit faire dans le couvent un autre ermitage extrêmement dévot, dédié à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne (3). Il a été détruit par une autre construction, au grand regret des religieuses.

(1) Voir, au tome II des *Œuvres*, la Relation XIX.

(2) L'ermitage de Nazareth existe encore à Saint-Joseph d'Avila. Le tableau qui domine l'autel est celui qu'y a placé sainte Tèrese. Sur l'un des murs on a inscrit les Avis reçus par elle pour les carmes déchaussés. C'est sur un banc de pierre adossé à la muraille extérieure de cet ermitage que la sainte mère se trouvait assise une veille de la Pentecôte, quand elle vit le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe agiter ses ailes au-dessus de sa tête. (*Vie écrite par elle-même*, chap. xxxviii.)

(3) D'après le père maître Gonzalo de Arriaga, dans son ouvrage intitulé : *Vida de Santo Tomas de Aquino, Doctor Angelico de la Iglesia* (t. II, p. 658), sainte Tèrese se hâta le plus possible, en ses diverses fondations, d'élever un autel en l'honneur de saint Dominique, disant à ses compagnes : *Hagamos altar al Amigo*. Allusion sans doute à la grâce qu'elle reçut, en

Elle en fit faire un autre à saint Jérôme, dans une grotte sous terre, et, non loin de ce dernier, un autre, dédié à la Samaritaine, près d'un puits qui se trouvait là. Une peinture y représentait Jésus-Christ demandant à boire à la Samaritaine. La sainte mère, en effet, était très dévote à ce trait de l'Évangile ; elle a écrit sur ce sujet des choses fort élevées, et que, pour ce motif même, à ce que j'ai entendu dire, on lui ordonna de brûler. J'ai appris également que depuis qu'elle commença à être favorisée du don d'oraison, elle demandait continuellement à Dieu de lui donner de cette eau vive dont sa Majesté parlait à la Samaritaine, et Dieu Notre-Seigneur l'en a très abondamment gratifiée.

Ces trois ermitages, ainsi qu'un autre de saint François, n'existent plus à présent, parce qu'on n'a pu éviter de les détruire pour d'autres constructions...

Lorsqu'elle établit ce monastère de Saint-Joseph, elle fit peindre sur une muraille Jésus-Christ à la Colonne, tel qu'il lui était apparu au couvent de l'Incarnation. Elle disposa en ce lieu une sorte d'ermitage très pauvre, mais vraie image de l'esprit d'oraison. J'ai entendu raconter à quelques religieuses, qui le tenaient du peintre lui-même (1), qu'on le pressa bien des fois de faire des reproductions de ce Christ, et qu'il répondit toujours que cela ne lui était pas possible : il exécuterait, disait-il, des peintures plus artistiques, mais, pour l'expression, celle-là ne pouvait se reproduire. A son témoignage, tout y avait été miraculeux, car tandis qu'il peignait, la sainte mère lui disait ce qu'il avait à faire et priaient Dieu qu'il réussit. Les religieuses ajoutent que le peintre assura ceci : Comme la sainte mère lui expliquait comment il fallait représenter un lambeau de chair au bras, et qu'il ne pouvait saisir la chose, il laissa le pinceau appliqué à la muraille, et se retourna vers elle pour qu'elle lui expliquât de nouveau ce qu'elle désirait. Lorsqu'il enleva le pinceau, il trouva le lambeau de chair représenté, sans qu'il pût savoir comment cela s'était fait.

A d'autres artistes encore, on a demandé des reproductions de cette peinture, mais, en dépit de tous leurs efforts et de l'attention avec la-

septembre 1574, dans la grotte du saint patriarche à Ségovie. Notre-Seigneur, en l'y favorisant d'une apparition de ce saint, lui avait adressé ces paroles : *Réjouis-toi avec mon ami.* (Voir t. III des *Œuvres*, note de la p. 284.)

(1) D'après le père François de Sainte-Marie, ce peintre se nommait Jérôme de Avila.

quelle ils la considéraient, pas un n'a réussi à la reproduire convenablement. Cela est vrai surtout des yeux du Christ, si pénétrants et si doux. Je mentionnerai en leur lieu les miracles que le Seigneur a faits par cette image. Je me bornerai à marquer ici ce que j'ai appris d'une des religieuses, l'une des plus anciennes de ce couvent et de celles qui ont eu le plus de rapports avec la sainte mère. Celle-ci lui dit un jour que ce Christ ressemblait beaucoup à celui du ciel. Elle dit aussi à une autre religieuse, parlant du saint François qu'elle fit peindre dans l'ermitage qui lui est dédié, qu'il fallait en faire grand cas, parce qu'il ressemblait au saint François qui vit dans le ciel.

DOCUMENT 24.

RECONNAISSANCE D'UNE PREMIÈRE COPIE DES PENSÉES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

ALBE, 1760

(Voir Introd. aux *Pensées sur le Cantique des Cantiques*, p. 383.)

Cette copie, découverte à Albe en 1756, fut officiellement reconnue authentique quatre ans plus tard, le 21 juillet 1760. L'attestation que nous donnons ici est empruntée, aussi bien que les trois suivantes, à un manuscrit du père Manuel de Sainte-Marie, qui repose à la Bibl. nat. de Madrid.

Moi, Antoine-Gomez de Almansa y Cotan, notaire public et apostolique, greffier public de sa Majesté catholique en cette ville d'Albe de Tormès, diocèse de Salamanque, je certifie, atteste et déclare véritable à ceux qui verront la présente, qu'aujourd'hui 21 juillet 1760, étant au parloir du très religieux convent de Notre-Dame de l'Incarnation, de l'ordre des carmélites déchaussées *intra muros* de cette ville, étant présentes de l'autre côté de la grille la révérende mère Marie-Térèse du Saint-Sacrement, prieure actuelle du monastère, la mère Joseph-Bernarde de l'Annonciation, sous-prieure, Térèse de Saint-Joseph et Manuela de Jésus, clavières, avec plusieurs autres religieuses du dit convent, et à la partie extérieure le très révérend père maître Fr. Joseph de Saint-François, provincial de cette province du Prophète saint Élie, avec son secrétaire le révérend père Pierre de la Conception, et le révérend père Ange de Saint-Michel, sous-prieur du convent de Saint-Jean de la Croix, des carmes déchaussés de cette dite ville, s'est présenté le père Manuel de Sainte-Marie, religieux prêtre du dit ordre et de la dite province, comme étant commissionné par le très révérend père maître Fr. Paul de la Conception, général du dit ordre, et par son vénérable définitoire, en vue de la recherche des papiers et écrits de

notre sainte mère Tèreſe de Jėsus et de l'exėcution de copies authentiques, lequel a reprėsentė au dit trėſ rėvėrend pėre provincial comme quoi sa Rėvėrence savait dėjā que le dimanche prėcėdent, 13 courant, sa Rėvėrence devant entrer pour la visite de la clėture en ce mėme couvent, il l'avait supplėe de le prendre avec elle pour l'un des trois religieux qui devaient l'accompagner, afin de s'assurer si dans les archives de ce couvent se trouvait, comme on le lui avait dit, un livre manuscrit de la dite sėraphique mėre sainte Tėrėse de Jėsus, sur quel ques versets des Cantiques de Salomon; et qu'effectivement, ėtant entrė pour accompagner sa Rėvėrence, en mėme temps que les dits rėvėrends pėres secrėtaire et sous-prieur, il interrogea la mėre prieure sus-nommėe, laquelle rėpondit avoir effectivement quelque idėe que dans le coffre ā trois clefs qui tenait lieu d'archives (et de fait on voit sur la partie extėrieure un parchemin portant ce titre : *Archives de ce couvent*), il y avait un cahier manuscrit, et que ce pourrait ˆtre celui que le dit pėre commissionnė cherchait; qu'aussitˆt, poursuivant la visite et la reconnaissance des cellules et officines de la maison, on arriva ā l'une d'elles, oˆ se trouvait le dit coffre ā trois clefs avec la dėsignation rapportėe plus haut, lequel ayant ėtė ouvert par la dite rėvėrende mėre prieure, la sous-prieure et les claviėres, on trouva, parmi d'autres papiers, un cahier petit *in-folio*, de papier blanc, avec sa couverture de papier commun et ce titre : *Doctrine morale sur le premier verset des Cantiques, qu'ėcrivit pour ses fils et ses filles la grande Doctora notre sainte mėre Tėrėse de Jėsus*, lequel ėtant ouvert, on vit que le premier feuillet commençait par : *Jėsus-Marie. — Tėmoin des misėricordes dont Notre-Seigneur comble les ˆmes qu'il amėne ā ces monastėres*, et se termine ainsi : *Plaise ā Notre-Seigneur de nous tenir de sa main et de nous enseigner toujours ā faire sa volontė. Amen.*

On dėcouvrit aussi, ā la marge du premier feuillet, cette remarque d'une ėcriture diffėrente de celle du dit cahier : *Ceci est une considėration de Tėrėse de Jėsus. Je n'y ai rien trouvė qui me choque. Fr. Dominique Bañes.* Et ā la fin du dernier feuillet, au *recto*, oˆ finit le texte du cahier, on lit la censure suivante : *J'ai examinė avec attention ces quatre fascicules qui ont en tout huit feuilles et demie, et je n'y ai rien trouvė de dėfectueux quant ā la doctrine, laquelle est au contraire bonne et salutaire. Au collėge de Saint-Grėgoire de Valladolid, le 10 juin 1575. Fr. Dominique Bañes.* Procėdant ensuite, en prėsence de la dite communautė, ā la reconnaissance du nombre des feuillets, on trouva

trente-quatre feuillets utiles. La dernière page n'est pas écrite. Au premier feuillet il reste au *recto* vingt lignes et demie, et au *verso* vingt-deux et demie, le surplus étant déchiré de longue date.

Après quoi, le dit père commissionné ayant demandé le cahier à la dite mère prieure et aux clavières, afin d'en prendre copie, suivant le commandement du dit révérendissime père général et du définitoire, on le lui confia volontiers. Pour lui, il en laissa un reçu signé de son nom, et afin qu'il constât du fait, il pria le dit très révérend père provincial et les autres assistants d'attester si ce cahier qui leur avait été présenté était bien celui qu'ils remettaient au dit père commissionné, d'en faire la déclaration et d'en donner signature devant moi, le susdit notaire, afin que cela servit de témoignage. Sur quoi le très révérend père, les révérends pères secrétaire et sous-prieur, et les religieuses, dirent et déclarèrent respectivement devant moi, le dit notaire, que toutes les paroles du dit père commissionné, avec tout le contenu de cette attestation, étaient véritables, et que le dit livre ou cahier qu'on lui confiait était bien celui qui avait été tiré des dites archives. Ce que dirent, déclarèrent et signèrent spontanément les dits seigneurs, que moi, le dit notaire, j'atteste connaître.

De même le dit père commissionné demanda à la dite mère et aux clavières combien il pouvait y avoir de temps que le dit cahier était en la possession de cette religieuse communauté et quel était le motif pour lequel, n'étant pas, comme il apparaissait, de l'écriture de notre sainte mère Térèse de Jésus, elles le conservaient avec tant d'estime et de respect. Elles répondirent en premier lieu que ce livre reposait là de temps immémorial; en second lieu, que bien qu'elles n'y reconnussent pas l'écriture de notre sainte mère, elles l'avaient toujours regardé et le regardaient encore, sans l'ombre d'un doute, comme une excellente production de sa plume sacrée, non seulement à cause de l'approbation du père maître Bañez qu'on y voit, mais encore et surtout à cause de la conformité qu'il présente pour le style, les expressions et la manière familière de s'exprimer, avec ses autres ouvrages dans lesquels elles sont fort versées. Et elles l'ont ainsi dit et déclaré.

Là-dessus le dit révérend père commissionné m'a demandé que pour les effets qu'il a en vue et l'exécution de la charge à lui confiée, je lui en donnasse attestation. Et pour remplir l'obligation de mon office, je lui délivre la présente, qui comprend trois feuillets avec celui-ci, de papier ordinaire. Et, comme notaire, je le signe en ce dit couvent, le même

jour, mois et an que dessus. Et de même l'ont signé quelques-unes des religieuses.

Fr. Joseph de Saint-François, provincial. — *Fr. Pierre de la Conception*, secrétaire. — *Fr. Ange de Saint-Michel*, sous-prieur. — *Fr. Manuel de Sainte-Marie*. — *Marie-Térèse du Saint-Sacrement*, prieure. — *Josèphe de l'Annonciation*, sous-prieure et clavière. — *Térèse de Saint-Joseph*, clavière. — *Manuela de Jésus*, clavière. — *Catherine de la Sainte-Trinité*. — *Françoise de Saint-Joachim*. — *Hiéronyme de Sainte-Anne*. — *Antoinette de la Sainte-Trinité*. — *Hiéronyme de Jésus-Marie*.

En témoignage de la vérité.

ANTOINE-GOMEZ DE ALMANSA COTAN,
Notaire apost.

(Légalisation des signatures.)

DOCUMENT 25.

RECONNAISSANCE D'UNE DEUXIÈME COPIE DES PENSÉES
SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES
ET ATTESTATION
D'AUTHENTICITÉ D'UNE TRANSCRIPTION NOUVELLE
CONSUEGRA, 1759.

(Voir Introd. aux *Pensées sur le Cantique*, p. 384.)

Joseph de Orgaz, clerc mineur en cette ville de Consuegra, notaire public par autorité apostolique et ordinaire en ces royaumes d'Espagne, et receveur de l'audience archiépiscopale de Tolède en ces prieurés de l'ordre de Saint-Jean, je certifie, atteste et déclare véritable à ceux qui verront la présente, que la révérende mère Anne-Marie de Saint-Joseph, prieure du couvent des carmélites déchaussées de cette dite ville de Consuegra, a exhibé en ma présence un cahier in-8° qui porte le titre suivant :

Manuscrit de l'écriture et de la main de notre vénérable mère Anne de Saint-Joseph, religieuse ancienne de ce couvent des carmélites déchaussées de Consuegra, où elle est venue du monastère de Ségovie. Il faut le conserver, parce qu'outre qu'il est de son écriture, il contient la transcription d'une grande partie de ce qu'a écrit sur les Cantiques notre mère sainte Térèse de Jésus.

Viennent ensuite quelques Poésies et Cantiques spirituels et une remarque à l'encre rouge, d'une autre plume que le reste du cahier (bien que ce semble, de la même main), dont voici le texte : *Fragment de ce qu'a écrit sur les Cantiques notre mère sainte Térèse.* Après quoi l'on trouve trois chapitres, qui sont exactement de la teneur suivante :

(Texte de sainte Térèse.)

Cette copie ou transcription a été fidèlement et soigneusement prise et corrigée sur le susdit cahier modèle, et concorde avec ce cahier que j'ai rendu à la dite révérende mère prieure, laquelle a ici signé et souscrit. La copie se compose de quatorze feuilles utiles, paraphées. Et afin qu'il conste de la vérité du fait, j'ai signé, à la demande du révérend père André de l'Incarnation, religieux carme déchaussé, actuellement commissionné pour cet effet par son révérendissime père général et le définitoire, en vertu d'un commandement qu'il m'a exhibé. Je certifie de même qu'ayant vu, à la demande du dit révérend père, divers écrits originaux et authentiques de la vénérable mère Anne de Saint-Joseph, religieuse ancienne et fondatrice du dit couvent de carmélites déchaussées, et entre autres le livre des Professions où se trouvent de nombreuses signatures de cette vénérable religieuse, et ayant attentivement confronté et comparé ces écrits avec le dit cahier ici transcrit, j'estime hors de doute qu'il est entièrement de sa main. Et afin qu'il conste de la vérité du fait à ceux qui verront le présent acte, je le signe dans la ville de Consuegra, chef des prieurés de l'ordre de Saint-Jean, le 21 du mois de mars de l'année 1759.

J'ai reçu :

ANNE-MARIE DE SAINT-JOSEPH,

Prieure.

En témoignage de la vérité :

JOSEPH DE ORGAZ.

(Légalisation des signatures.)

DOCUMENT 26.

RECONNAISSANCE D'UNE TROISIÈME COPIE DES PENSÉES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES ET ATTESTATION D'AUTHENTICITÉ D'UNE TRANSCRIPTION NOUVELLE BAEZA, 1759.

(Voir Introd. aux *Pensées sur le Cantique*, p. 383.)

Pierre-Joseph Lopez Ximenez, habitant de cette ville de Baeza et notaire public par autorité apostolique et ordinaire en ces royaumes d'Espagne, je certifie, atteste et déclare véritable à ceux qui verront le présent acte, qu'étant en la seconde bibliothèque du collège du seigneur saint Basile le Grand, de l'ordre des carmes déchaussés de cette même ville, le très révérend père Fr. Joseph-Michel de l'Enfant-Jésus, recteur du dit collège, ouvrit un coffret à deux battants sur la partie extérieure de laquelle on lit ce titre : *Archives des papiers anciens de ce collège*, en tira de sa main et exhiba en ma présence un livre manuscrit de format in-8°, couvert de taffetas de couleur paille, qui sur sa première face présente le nom de Jésus et sur sa seconde le nom de Marie, tous deux brodés en soie. Le dit manuscrit ayant été ouvert, on lut en tête du premier feuillet utile, ce titre : *Jésus-Marie. — Exposition sur le Livre des Cantiques, où sont expliquées les divines amours de Jésus-Christ, l'Époux céleste, avec l'âme fidèle, sa très douce et très chère épouse. Pour ceux qui désirent obtenir ces spirituelles et très chastes amours et s'élever à la cime de la perfection.*

Vient ensuite, sans nom d'auteur, une très dévote explication du Livre, se composant de vingt premiers feuillets sans numérotation et de deux cent quatre-vingt-dix-neuf autres numérotés. La terminaison est la suivante : *Ce livre a été achevé d'écrire le jour de son glorieux époux*

Joseph (on vient de parler de la Vierge Notre-Dame), l'année 1608. *Vis, ô mon âme, en perpétuelle action de grâces envers un si grand Maître, devenu amant si passionné.*

Après deux feuillets en blanc, on trouve de la même écriture, ce semble, depuis le feuillet 302 jusqu'à la moitié du verso du feuillet 327, un autre traité, distinct du premier. En voici le titre, et exactement à la lettre, la teneur :

Jésus-Marie. Explication de quelques versets du Livre des Cantiques de Salomon, par notre sainte mère Tèrese de Jésus, où elle montre avec toute l'élévation de son grand esprit, l'amour que le céleste Époux Jésus-Christ, notre Trésor, porte aux âmes ses épouses. Pour celles qui désirent s'élever à la cime de la perfection.

(Texte de sainte Tèrese.)

Cette copie et transcription concorde fidèlement et légalement, et elle a été par moi revue, rectifiée, corrigée et confrontée, avec l'exemplaire du traité susdit auquel je me réfère, et que j'ai rendu et remis au dit révérend père recteur, qui en signe ici la présentation et restitution. Et pour qu'il conste de la vérité du fait, sur la demande à moi adressée par le révérend père André de l'Incarnation, religieux carme déchaussé, en vertu de la commission qu'il a montré tenir de son révérendissime père général et du définitoire général, je donne la présente attestation en vingt feuilles paraphées de ma main, lesquelles je signe en cette ville de Baeza, le 8 du mois de juin 1759.

FR. JOSEPH-MICHEL DE L'ENFANT-JÉSUS,

Recteur.

En témoignage de la vérité :

P. JOSEPH LOPEZ XIMENEZ,

Notaire apostolique.

(Légalisation des signatures.)

Les soussignés attestent qu'après avoir confronté l'écriture du manuscrit de la copie en question avec celle de la profession du père Diégo de Jésus-Marie, que j'ai trouvée écrite et signée de sa main au vieux livre des professions de notre couvent de Grenade, nous avons reconnu à n'en pas douter qu'elles étaient l'une et l'autre de la même

main. J'en dis autant d'un autre livre manuscrit, qui se garde aux archives du dit couvent et qui montre que le susdit religieux père était fort docte et spirituel. Il conste également de sa profession que ce religieux remonte aux premiers temps de notre ordre, puisqu'il émit celle-ci le 25 octobre 1592.

Et parce que tout cela est exact, nous le signons en ce collège des carmes déchaussés de Saint-Basile de Baeza, le 31 janvier 1760.

FR. JOSEPH-MICHEL DE L'ENFANT-JÉSUS,

Recteur.

FR. ANDRÉ DE L'INCARNATION,

Commissaire.

DOCUMENT 27.

RECONNAISSANCE D'UNE QUATRIÈME COPIE DES PENSÉES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES ET ATTESTATION D'AUTHENTICITÉ D'UNE TRANSCRIPTION NOUVELLE.

DÉSERT DE LAS NIEVES, 1760.

(Voir Introd. aux *Pensées sur le Cantique*, p. 386.)

Don François Arredondo, prêtre en la ville del Burgo, diocèse de Malaga, et notaire public au dit évêché par autorité ordinaire, je certifie, atteste et déclare véritable à ceux qui verront la présente, que le très révérend père Jean du Carmel, sous-prieur et président de ce saint désert de Notre-Dame de las Nieves, de l'ordre des carmes déchaussés, situé au territoire et dans la juridiction de la dite ville, a exhibé en ma présence, après l'avoir tiré de ses archives, un petit livre relié en taffetas de couleur paille, avec ses cordons également en soie, renfermant un traité manuscrit d'écriture ancienne, qui semble être l'œuvre de la sainte mère Térèse de Jésus, ainsi qu'il est dit dans une note qui se trouve à la fin, de l'écriture, ce semble, du très révérend père Manuel de Saint-Jérôme, historiographe général de ce saint ordre. Elle est ainsi conçue : *Ce petit traité est de notre sainte mère Térèse de Jésus, et la plus grande partie de ce qu'il contient se trouve imprimé dans ses Œuvres : on voit que c'est l'ouvrage d'une femme et non d'un homme. Je certifie qu'il en est ainsi. Saint Désert, 9 novembre 1701. Frère Manuel de Saint-Jérôme.*

Aussitôt après, on trouve écrit d'une autre main : *Cette écriture est celle de notre père Manuel de Saint-Jérôme, qui mourut historiographe général, prieur de Jaen.*

Le révérend père sous-prieur et président me prévint que le susdit

manuscrit n'était pas un original de la dite sainte mère, mais une copie, ce que démontre la différence des caractères, que j'ai moi-même, le dit notaire, confrontés avec ceux d'un autographe de la sainte qui se vénère en ce même saint désert, et je certifie qu'il en est ainsi.

Le contenu du susdit manuscrit, transcrit ici avec fidélité à la demande du révérend père François de l'Enfant-Jésus, religieux carme déchaussé et conventuel du dit saint désert, en vertu du commandement de ses supérieurs, est le suivant :

(Texte de sainte Térèse.)

Cette transcription concorde fidèlement et légalement avec le modèle mentionné plus haut, auquel je me réfère et que j'ai rendu à notre révérend père sous-prieur et président Fr. Jean du Carmel, qui en signe ici l'exhibition et restitution. Et afin qu'il conste de la vérité du fait, à la demande du père François de l'Enfant-Jésus, déjà nommé, je donne la présente attestation, en dix feuillets utiles, paraphés de ma main, lesquels je signe en ce saint désert de las Nieves, le 16 du mois de mars 1760.

En foi de quoi, je signe :

FRANÇOIS ARREDONDO.

FR. JEAN DU CARMEL,
Sous-prieur et président.

(Légalisation des signatures.)

INDEX DES MATIÈRES SPIRITUELLES

TRAITÉES DANS LE TOME V DES ŒUVRES
DE SAINTE TÉRÈSE

A

- Abandon à Dieu**, 37-39, 136, 137, 209, 249, 250, 305, 333, 333, 334, 358, 359, 362.
- Affabilité** (Avantages de l'), 299, 300.
- Amis de Dieu** (Petit nombre des), 34, 340.
- Amis** (Quels sont nos vrais), 80, 91.
- Amitié divine**, 129, 180, 240, 402, 415-419, 425, 433-436.
- Amitiés particulières** (Danger des), 55-58.
- Amour de Dieu** (Ce que c'est que l'), 452.
— (Marques et effets de l'), 128, 148-150, 234, 267, 288-292, 323, 330, 331, 406, 428, 432, 437, 459-462.
— (Mesure de notre), 237.
— (Sentiments d'), 294, 442, 443, 447, 487.
— **pour nous**, 128, 196, 198, 199, 201, 231, 237, 257, 258, 284, 292, 325, 331, 344, 397, 434, 447.
- Amour des ennemis**, 457.
- Amour légitime**, 59, 78.
- Amour du prochain**, 161, 324, 437, 462-465, 475, 487.
— **tout spirituel**, 59, 70-80, 83.
- Amour mutuel**, 55-59, 84, 85.
- Attributs divins** (Magnificence des), 172, 174, 175.

Aumône (Devoir et avantages de), 39, 43, 242, 408.

B

- Baiser mystique**, 393, 400-402, 407, 414, 427, 432, 435, 444.
- Bataille de ce monde** (Rôle des contemplatifs dans la), 141.
— (Énergie qu'il faut déployer dans la), 179, 180.
- Biens de ce monde** (Mépris des), 106, 169, 205, 208, 428, 440, 441.
- Blessure d'amour**, 332, 355, 356, 435, 462.
- Bonté divine**, 180, 181, 212, 291, 325, 401, 402.
- Brièveté de la vie**, 104, 342, 348, 349, 353, 360, 431, 479.

C

- Captivité** (Heureuse), 57, 359, 360.
— (Funeste), 57, 72.
- Caresses divines**, 324, 355, 407, 434, 441, 451.
- Charité** (Comment est réglée en l'âme la), 434-437.
— **héroïque** (Marques de la), 428-432, 450.
- Ciel** (Bonheur du), 218, 219, 304, 348, 354, 360, 361.
- Civilité** (Devoirs de), 171, 172.

Combat d'amour, 356, 357.
Communion (Dispositions dans lesquelles on doit recevoir la), 253, 283, 433, 481.
 — (Action de grâces après la), 251-253, 481.
 — (Effets de la), 248, 250-252.
 — spirituelle, 256, 257.
Comparaisons (Éviter les), 478.
Compassion pour le prochain, 80-82.
 — (Indiscrète), 108, 109.
Confesseur (Affection surnaturelle pour le), 59-61.
 — (Danger des tendances frivoles chez un), 59-63.
 — (Devoir du), 68.
 — (Ouverture à l'égard du), 476, 481.
Confession, 415, 416.
Confiance en Dieu, 34, 212, 329, 334, 358-362, 443.
Connaissance de soi, 285.
Conscience (Pureté de), 169, 221, 232, 295, 296.
Conseils évangéliques, 34, 41.
Contemplatifs (Souffrances des), 138-142, 266.
Contemplation, 132, 133, 135, 136, 151, 170, 187-189, 197, 270, 405.
 — (Dieu accorde parfois aux imparfaits les prémices de la), 127, 128.
 — (Effets de la), 265-269, 274, 286.
 — (On peut de la prière vocale passer à la), 187.
 — (On peut se sanctifier sans la), 133-137.
Contrainte (Inconvénients de la), 298-300.
Conversations, 160-163, 475, 476.
Courage de la sainte, 442, 443.
Crainte de Dieu (Comment on imprime en soi la), 297.
 — (Marques auxquelles se reconnaît la), 294, 295.
 — (Haute valeur de la), 288, 289, 300, 478, 481.
 — (Sentiments de), 321, 322, 326.
Craintes vaines (Mépriser les), 160, 163-169, 173, 180, 290, 291.

Croix, 110, 137, 194, 237, 422.
Curiosité (Éviter la), 398, 478.

D

Défenseurs de l'Église (Périls affrontés par les), 46-48.
 — (Prier pour les), 34, 35, 45-49, 52.
Défiance de soi, 359, 434.
Délices que l'on goûte en Dieu, 395-397, 440, 445, 446, 451.
Démon (Audace et faiblesse du), 179, 180, 296, 345.
 — (J.-C. aux prises avec le), 127, 128.
 — (Ruses du), 30, 31, 55, 56, 60-62, 81, 82, 96, 134, 143, 153, 155, 156, 168, 263, 268, 275-280, 283-287, 290, 291, 300, 403, 404, 482.
Désirs (Utilité des généreux), 53, 424.
 — de posséder Dieu, 152-156, 321, 322, 328, 332, 333, 353, 354, 360-362, 479.
 — (Il faut parfois modérer les violents), 152-156.
Détachement, 55, 86-95, 113-115, 124, 135, 231, 238, 457, 479, 480.
Dévotion, 480, 481.
Direction (Inconvénients du manque de liberté pour la), 64-69.
Discretion, 156.
 — outrée, 96-98, 422, 461.
Doctrine (Il faut recourir aux hommes de), 61, 62, 65-67.
Don total de soi-même à Dieu (Importance du), 86, 125, 129, 238-241.
Douceur, 478, 481.
Douleur d'avoir offensé Dieu, 326, 327, 348, 361.
 — de voir Dieu offensé, 34, 35.

E

Eau bénite, 417.
Eau vive, 146-159, 164, 180, 238, 306, 307, 339.

Écriture sainte (Ceux qui doivent approfondir l'), 394.

— (Mystères que renferme l'), 336, 391-398, 434, 436, 463.

— (Simplicité avec laquelle il faut lire l'), 393, 394, 397, 398.

Édifices somptueux (Éviter les), 42, 43.

Église (Amour de l'), 36, 49, 239.

— (Attachement aux enseignements de l'), 169, 218.

Enfer, 293, 341-343.

Ennemis de Dieu (Châtiments réservés aux), 35.

— (Grand nombre des), 34, 338, 340.

Époux divin (Charmes et grandeurs de l'), 173.

— (Il faut s'appliquer à connaître l'), 173, 176.

Ermitages, 42, 43.

Évangile (Amour de la sainte pour l'), 166.

Examen de conscience, 190, 479, 481.

Excuses (Éviter les), 119-123, 476.

Extase. Voir Ravisement.

F

Femmes (Bienveillance du Sauveur pour les), 50.

Feu de Pamour divin, 148-150, 207, 339, 353, 357, 447.

— des passions, 338.

Fidélité à Dieu (Prix de la), 128-130.

Foi, 426, 428-430.

Fontaine de vie. Voir Eau vive.

France (Zèle de la sainte pour le salut de la), 33, 34.

G

Générosité (Importance de la), 139, 160, 164, 163, 177-181, 189, 415, 430-432.

Gloire de Dieu (Recherche de la), 267, 461.

Grandeur divine, 174, 394, 430.

H

Hérétiques (Ravages causés par les), 33-36, 43, 46, 50, 51, 238, 239.

Honneur (Se détacher de l'), 107, 108, 110-112, 261-266.

— (Quel est le véritable), 261-264.

Honneurs (Mépris des), 40.

Humilité (Exhortation à l'), 111, 124, 141, 433.

— (Manque d'), 113, 168.

— (Vraie), 94, 95, 106, 107, 119, 120, 132-136, 140-142, 154, 169, 241, 264, 267, 276, 282, 284, 286, 421, 434, 475-479.

— (Fausse), 142, 203, 204, 283, 284, 430.

— (Sentiments d'), 30, 31, 33, 51, 71, 87, 88, 121, 122, 189, 208, 232, 239, 261, 303, 306, 330, 331, 333, 353, 354, 359, 442.

I

Illusions (Exemples d'), 153, 419-423.

Images (Saintes), 193, 233, 234.

Intérêts de l'éternité (Estime que méritent les), 33, 36, 211.

— du temps (Peu d'estime qu'il faut faire des), 33, 36, 211, 212.

Ivresse spirituelle, 438, 439, 450, 451, 462.

J

Jeu d'échecs (La vie spirituelle comparée au), 123-125.

Joie, 333, 477, 479.

Joseph (Dévotion à saint), 482.

Jugement (Importance de la rectitude du), 116, 117.

— dernier, 326, 350, 351.

Jugements téméraires, 299.

Justice divine, 340, 346, 347, 350.

L

Larmes (Prix des), 149.

Liberté de l'âme, 123, 148.

— dans les rapports avec le prochain (Sainte), 297-300.
Louange de Dieu, 480.
Louanges (Danger des), 410-412.
Lumière (Importance de la vraie), 65-67, 168, 336, 337, 343, 346.
Luthériens. Voir Hérétiques.

M

Maladie (Conduite à tenir dans la), 99-102.
Martyre, 38, 104.
Médisance, 242, 243, 476, 477.
Méditation, 134, 143, 146, 150, 151, 479, 480.
Mignardises (Éviter les), 83.
Miséricorde divine, 268, 325, 328, 329, 334, 337, 344, 346, 347, 351, 434.
Mobilité des créatures, 479.
 — de l'esprit, 134, 146, 191, 201, 227, 230.
Modestie, 475.
Monde (Aveuglement du), 168, 174.
 — (Périls du), 167.
 — (Sévérité des jugements du), 47, 48.
Mort (Désirs de la), 303-305, 322, 333, 360.
 — (Souvenir de la), 479.
 — heureuse pour les justes, 292, 293.
 — redoutable pour les pécheurs, 292, 293, 350.
Mortification intérieure, 93-106, 114, 115, 135, 137, 142, 153, 480.
Munificence divine, 179, 197, 198, 212, 272, 397, 448, 449, 454, 456.

N

Naissance illustre (Mépriser les avantages d'une), 200, 201, 267.

O

Obéissance, 142, 143, 404, 477, 478.

Observance (Exhortation à l'), 53, 54, 243, 480.
Œuvres (Prix des), 133, 136, 462-465.
Ombre divine, 444-446.
Oraison (Aides de la véritable), 54, 55.
 — (Nécessité de l'), 482.
 — mentale, 136, 140, 167, 170-176, 182-188, 190-196, 213, 216, 217.
 — de quiétude, 219, 220, 222-232, 239, 436-438.
 — d'union, 239, 240, 267, 438-465.
 — vocale, 134, 136, 140, 167, 170-176, 182-188, 190, 196, 214, 216, 219, 220, 221, 232.

P

Paix véritable, 293, 393, 401, 402, 406, 409, 428-432, 434, 443, 449, 479.
 — trompeuse, 403-424.
Pardon des injures, 260-262, 264-269, 271.
Parents (Il faut se détacher des). Voir Détachement.
 — (Il faut prier pour ses), 90.
Parfaits (Dispositions des), 272-275.
Parole de Dieu. Voir Écriture sainte.
Partialités (Couper court aux), 84, 85.
Passion du Fils de Dieu, 193-195, 237, 251, 292, 325, 327, 337, 340, 343, 346, 349, 351, 398, 432-434, 442.
Patience, 279, 450.
Pauvreté, 37-44, 113, 280-282, 409, 440.
Péché (Audace du), 340, 344, 345, 350, 351.
 — (Douleur de J.-C. à la vue du), 303.
 — (Horreur que doit inspirer le), 295, 297, 406, 407, 417.
Pénitence nécessaire, 97, 100-102, 293, 412-414, 482.

— indiscrète, 97, 120, 153, 285.
Père éternel (Élévations au), 50, 51, 243, 237-239.
Persécutions (Avantages des), 274, 275, 450, 463, 464.
 — (Désir des), 274, 275, 463, 464.
Plaies du Sauveur (Recours aux), 339, 343.
Prééminences (Désir des), 105, 108.
Présence de Dieu, 185, 477.
Présomption (Funeste), 285.
 — (Sainte), 130.
Profession (Précautions à prendre avant d'admettre à la), 112-118, 236.
Puissance divine, 129, 249, 328, 329, 336.
Purgatoire, 49, 293.
Pusillanimité, 299, 423, 424, 429, 430, 441.

R

Ravissement, 152, 240, 459.
Reconnaissance, 44.
Récréation, 82, 174.
Recueillement, 183-185, 196, 204-208, 213-215.
Repas, 477, 478.
Respect envers Dieu, 170-176, 178, 184, 237, 238.
Rosaire (Comment il faut dire le), 173.
Royaume (Dieu nous donne ici-bas son), 192, 218, 219, 222-224, 231, 232, 234, 236, 237, 239, 266.

S

Sagesse divine, 344, 358, 359, 448, 452, 453, 455.
Saints (Invocation des), 481.
Saint-Esprit, 201, 247.
Saint-Sacrement (Foi et amour au), 251, 400, 433.
 — (Grandeur du don de Dieu dans l'institution du), 242-253, 257, 258.
 — (Outrages faits au), 50, 245, 401.
 — (Majesté de Dieu dans le), 401.

Sainte-Vierge (Bonheur de porter l'habit de la), 111.
 — (Douleurs de la), 195.
 — (Imitation de la), 111, 453.
Santé (Éviter la préoccupation au sujet de la), 93-102.
Scrupules (Inconvénient des), 299.
Sécheresses, 178, 234.
Sincérité, 237-240, 272.
Singularité (Fuir la), 480.
Société de J.-C. (Vivre en la), 190-196, 204.
Soif spirituelle, 147, 151-153.
Solitude (Avantages de la), 58, 227, 323.
 — (Exhortation à la), 477.
Souffrances (Désir des), 267, 274, 275, 449, 463, 464, 479.
 — (Prix des), 266, 464.
Supérieurs, 52, 68, 69, 481.
 — (Rapports avec les), 211, 404, 476-478.
Support mutuel, 82, 83.

T

Tempête spirituelle, 184.
Tentations, 106, 274, 284-287, 405, 406, 476, 482.
Travail, 249.
 — solitaire, 58.
Trinité (Très sainte), 334.

U

Union. Voir Oraison d'union.
Unique nécessaire (Quel est l'), 331.

V

Vérité (Quelles sont les âmes fixées dans la), 445.
Vertus (Actes intérieurs des), 477, 479-481.
 — (Exhortation à la pratique des), 120, 123-127, 135, 142, 143, 425.
 — (Illusion au sujet des), 276-282.
Vicaire (Devoirs du), 68.
Vie active, 135-137.

Vigilance, 81, 93, 179, 273, 300, 405.

Volonté (Différence entre l'amour et la), 432.

— (Il faut donner et soumettre à Dieu sa), 233-241, 271.

— (Il faut contredire sa), 93, 104, 105.

— **de Dieu** (Quelle est à notre égard la), 236, 237, 242, 243, 305.

— (Union à la), 359, 426, 433.

Z

Zèle, 34-36, 46-49, 52, 161-163, 323, 324, 337, 341, 343, 424, 462, 464, 487.

INDEX DES PERSONNAGES

DONT IL EST FAIT MENTION DANS LE TOME V
DES ŒUVRES DE SAINTE TÉRÈSE

A

- Adrien VI**, 11.
Albert (Saint), 45-48, 469.
Albert d'Autriche (Archiduc), 375.
Alcantara (Saint Pierre d'), 43.
Alexis (Saint), 43.
Almansa y Cotan (Antoine-Gomez de), 383, 503, 506.
Andrade (Alphonse de), S. J., 472.
André de l'Incarnation, carme déch., 12, 383, 385, 387, 508, 510, 511.
Ange de Saint-Michel, carme déch., 382, 503, 506.
Anne de l'Incarnation, carmélite déch., 369, 370.
Anne de Jésus (Vén.), carmélite déch., 7, 375, 378, 379.
Anne de Saint-Étienne, carmélite déch., 365, 370, 371.
Anne de Saint-Joseph, carmélite déch., 383, 384, 507, 508.
Anne-Marie de Saint-Joseph, carmélite déch., 384, 507, 508.
Antoine de Saint-Joachim, carme déch., 49, 380, 496.
Antoinette de la Sainte-Trinité, carmélite déch., 506.
Antonio (Nicolas), 379.
Arnauld d'Andilly (Robert), 21, 318, 380, 473.

- Arredondo** (Don François), 386, 512, 513.
Arriaga (Gonzalo de), dominicain, 500.
Augustin (Saint), 43, 79, 202, 315, 331, 442.
Avila (Jérôme de), 501.

B

- Bañez** (Dominique), dominicain, 4, 7, 10, 11, 23, 24, 29, 30, 31, 45, 101, 103, 200, 213, 289, 306, 307, 309, 366, 369-372, 381-383, 389, 504.
Baraona (Doña Juana de), 471.
Baronius (Card. César), 200.
Barthélemy (Saint), apôtre, 200.
Bernard (Saint), 480.
Bollandistes, 318.
Borgia (Saint François de), 226.
Bouix (Marcel), S. J., 21, 318, 388, 408, 473.
Bragance (Don Teutonio de), archevêque d'Evora, 15-17, 469-472, 491-495.
Brétigny (Jean de), 20, 318, 473.

C

- Carlos d'Autriche** (Don), 424.
Cassien (Jean), abbé, 155.
Catherine (Sainte), 42, 500.

Catherine de Sienne (Sainte), 43, 300.
Catherine de la Sainte-Trinité, carmélite déch., 506.
Cepeda (Don Laurent de), 14.
Cerda (Doña Louise de la), 172.
Chanut (Abbé Martial), 21, 318, 473.
Chèvre (Dom du), chartreux, 318.
Claire (Sainte), 42.
Cordobilla (Jean de), alcantarin, 368, 369, 430, 431.
Cyprien de la Nativité, carme déch., 21, 318, 380, 473, 485.

D

Dantisco (Doña Jeanne), 383.
David (Saint roi), 212, 313, 394.
Didace (Saint), 424.
Diego (Saint). Voir Saint Didace.
Diego de Jésus-Marie, carme déch., 385, 510, 511.
Diego du Saint-Esprit, carme déch., 381.
Dominique (Saint), 43, 300, 501.

E

Élie (Saint), prophète, 499.
Élisée (Saint), prophète, 499.
Élisée de Saint-Bernard, carme déch., 21, 318, 380, 473, 485.

F

François (Saint), 42, 149, 480, 501, 502.
François de l'Enfant-Jésus, carme déch., 386, 513.
François de Sainte-Marie, carme déch., 379, 388.
Françoise de Saint-Joachim, carmélite déch., 506.
Frédéric de Saint-Antoine, carme déch., 470, 471.
Fuente (Don Vicente de la), 14, 17, 19, 21, 101, 160, 368, 387-389, 408, 431, 470, 472, 485, 496.

G

Gayangos (Don Pascual), 17.
Gracian de Alderete (Don Garcia), 383.
Granapragapanadar (Aloysius), 21.
Gratien (Jérôme), carme déch., 18, 23, 366, 370, 373-380, 383, 384, 387-389.
Grégoire (Saint), 30.
Grégoire de Nazianze, carme déch., 498.
Guevara (Diego de), augustin, 378, 379.

H

Héron (Solitaire), 155.
Herrero Bayona (Don François), 12, 14, 16, 17, 21, 22, 470, 471, 476.
Hiéronyme de Jésus-Marie, carmélite déch., 506.
Hiéronyme de Sainte-Anne, carmélite déch., 506.
Hiéronyme du Saint-Esprit, carmélite déch., 12, 16.
Hilarion (Saint), 43, 499.

I

Isabelle d'Autriche (Infante), 375, 379.
Isabelle de Jésus, carmélite déch., 13.
Isabelle de la Mère de Dieu, carmélite déch., 383.
Isabelle de Saint-Dominique, carmélite déch., 42, 363, 366, 369, 372, 383.
Isabelle de Saint-Paul, carmélite déch., 369.

J

Jean-Baptiste (Saint), 411.
Jean du Carmel, carme déch., 512, 513.
Jean de la Croix (Saint), 383.
Jeanne d'Arc (Bienheureuse), 4.

Jérôme (Saint), 43, 63, 301.
Job, 109.
Joseph (Saint), 499.
Joseph (Patriarche), 56.
Joseph de Saint-François, carme déch., 382, 303, 306.
Joseph Michel de l'Enfant-Jésus, carme déch., 383, 309-311.
Josèphe-Bernarde de l'Annonciation, carmélite déch., 303, 306.
Julienne de la Mère de Dieu, carmélite déch., 373, 378, 379.

K

Kamper (Alwina), 21.

L

Lazare, 313, 341.
Léandre (Saint), 30.
Léon (Louis de), augustin, 4, 8, 18-21, 101, 316, 317, 373, 473, 496.
Lillo (Doña Isabelle de), 383.
Lopez Ximenez (Pierre-Joseph), 383, 309, 310.

M

Madeleine (Sainte), 122, 133, 193, 231, 289, 313-315.
Manuel de Saint-Jérôme, carme déch., 384, 386, 312.
Manuel de Sainte-Marie, carme déch., 23, 372, 382, 383, 387, 303-306.
Manuela de Jésus, carmélite déch., 303, 305.
Marchese (François), oratorien, 43.
Marie du Christ, carmélite déch., 496-498.
Marie de l'Incarnation (de Bracamonte), carmélite déch., 383.
Marie de l'Incarnation, carmélite déch., professe de Madrid, 363, 370.
Marie de Saint-Joseph (Dantisco), carmélite déch., 363, 370, 383.
Marie de Saint-Joseph (de Salazar), carmélite déch., 469.
Marie-Baptiste, carmélite déch., 369, 497.

Marie-Térèse du Saint-Sacrement, carmélite déch., 382, 303, 306.
Marthe (Sainte), 133, 136, 223, 330, 331.
Martin (Saint), 149, 333.
Mella (Camille), S. J., 21.
Mendoza (Don Alvaro de), évêque d'Avila et de Palencia, 3, 32, 68, 69.
Mendoza (Père Jérôme de), 497.
Mendoza (Doña Marie de), 10.
Menendez y Pelayo (Don Marcelino), 17.
Monique (Sainte), 79.
Monte Alegre (Marquis de), 11.
Morel-Fatio (Alfred), 18, 496.

N

Nicolas de Jésus-Marie, carme déch., 11.

O

Orgaz (Joseph de), 384, 307, 308.
Orozco de Covarrubias y Leyva (Don Jean), évêque de Guadix, 14.
Ortiz (Blaise), 11, 13.

P

Paul (Saint), apôtre, 134, 289, 443.
Paul de la Conception, carme déch., 303.
Paulin (Saint), 429.
Pélage II, 30.
Pétronille - Baptiste, carmélite déch., 133.
Philippe II, roi d'Espagne, 8, 424.
Pierre (Saint), apôtre, 42, 200, 224, 423.
Pierre de la Conception, carme déch., 382, 303, 306.

R

Ribera (Bienheureux Jean de), archevêque de Valence, 19.
Ribera (François de), S. J., 4, 18, 363, 366, 370-372, 496-498.

Rossi (Jean-Baptiste), général de l'ordre du Carmel, 7.

S

Samaritaine (La), 147, 374, 462, 463, 501.

Selfa (Don Antoine), 471, 475.

Silveyra (Doña Béatrix), 471.

Siméon (Saint vieillard), 222, 223.

Sora (Gabriel), 19, 20.

Soto (André de), franciscain, 379.

Soto (François), oratorien, 20.

Stéphanie des Apôtres, carmélite déché., 497.

T

Térèse de Jésus, carmélite déché., nièce de la sainte, 42, 316, 363, 499-502.

Térèse de Saint-Joseph, carmélite déché., 503-506.

Thérasia (Sainte), 429.

Toledo (Garcia de), dominicain, 7, 10, 13.

Toledo y Colonna (Doña Marie), duchesse d'Albe, 371, 372,

Torrès (Don Alphonse), 383.

Turquand (Léon), S. J., 318.

W

Woodhead (Abraham), S. J., 21.

Y

Yanguas (Diego de), dominicain, 15, 16, 18, 366, 371, 372, 469, 498.

Yepès (Diego de), hiéronymite, évêque de Tarazona, 4, 11, 23.

Z

Zanchini de Castiglionchio (Jules), 318.

TABLE DES MATIÈRES

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

	Pages.
Introduction au Chemin de la Perfection	3
Titre donné par sainte Térèse au manuscrit de Valladolid	27
Protestation de sainte Térèse	28
Prologue de la sainte.	29
CHAP. I ^{er} . — Du motif qui me fit établir une si étroite observance en ce monastère	33

Douleur de la sainte à la vue des ravages causés en France par les hérétiques. — Elle a rassemblé ses filles à Saint-Joseph d'Avila afin de venir en aide par leurs prières et leurs pénitences à Jésus-Christ persécuté. — Elle les exhorte à s'employer de tout leur pouvoir au salut des âmes. — Vanité des intérêts de ce monde.

CHAP. II. — Les religieuses de ce monastère ne doivent pas se préoccuper de leurs besoins corporels. Avantages de la pauvreté	37
---	----

Dans quel abandon à Dieu la sainte veut trouver ses filles. — La pauvreté renferme tous les biens. — Les carmélites doivent s'inspirer des exemples des premiers pères de leur ordre. — Elles ne doivent habiter que des maisons petites et pauvres. — Souhait que forme la sainte dans le cas où elles contreviendraient à cet avis.

CHAP. III. — Encore le sujet traité au chapitre I ^{er} . Pressante invitation à prier continuellement pour ceux qui se dévouent au service de l'Église. Élévation à Dieu.	3
--	---

Quel doit être le rôle des religieuses de Saint-Joseph d'Avila au milieu du grand combat qui se livre dans le monde. — Difficile mission qu'ont aujourd'hui à remplir les défenseurs de l'Église. — La sainte recommande à ses filles de les assister de leurs prières. — Elles doivent dans ce but oublier leurs intérêts personnels. — La sainte conjure le Père éternel d'avoir égard aux douleurs que son Fils a endurées sur la terre et aux outrages dont il est encore abreuvé parmi nous.

CHAP. IV. — Exhortation à l'observation de la règle. Trois points importants pour la vie spirituelle. De l'amour du prochain et des dangers des amitiés particulières	53
Les carmélites doivent tenir bien haut leurs pensées et leurs désirs. — Nécessité des vertus pour s'élever à la contemplation. — Importance de la charité fraternelle. — Combien les amitiés particulières sont nuisibles dans une communauté. — De l'amour spirituel et parfait. — Conduite à tenir dans les relations avec les confesseurs.	
CHAP. V. — Des confesseurs et combien il importe qu'ils aient de la doctrine.	64
Inconvénients du manque de liberté pour la direction spirituelle. — Combien la sainte désire que ses filles puissent toujours communiquer librement avec des confesseurs instruits. — Précautions qu'elle a prises pour leur assurer cette liberté.	
CHAP. VI. — De l'amour parfait	70
Excellence de cet amour. — Quelles sont les âmes qui l'ont en partage. — De quelle manière il s'exerce.	
CHAP. VII. — Suite du même sujet. Quelques avis propres à conduire les âmes à l'acquisition de l'amour spirituel.	77
Ardeur de dévouement que communique l'amour spirituel. — Combien il diffère des autres amours. — Comment il faut travailler à l'acquérir. — Écueils à éviter. — Avec quelle vigueur il faut retrancher tout ce qui pourrait donner naissance aux brigues et aux partialités.	
CHAP. VIII. — Des grands biens qu'apporte le détachement intérieur et extérieur de tout le créé.	86
Bonheur de la vocation à l'état religieux. — Détachement absolu que l'on doit pratiquer à Saint-Joseph d'Avila. — La sainte supplie les personnes qui ne se sentiraient pas la force d'en venir là, de choisir un autre asile. — Moyen à prendre pour obtenir ce parfait détachement.	
CHAP. IX. — Combien il est avantageux aux personnes qui ont quitté le monde de fuir leurs proches, et quels amis vraiment dignes de ce nom elles trouvent alors	89
Préjudice que causent aux religieuses les rapports fréquents avec leur famille. — Elles trouveront un dévouement plus véritable dans les amis que Dieu leur enverra. — Le véritable détachement consiste moins dans l'éloignement matériel de la patrie et de la famille, que dans l'union à Jésus-Christ.	
CHAP. X. — Le détachement de ses proches ne suffit pas, il faut y joindre le détachement de soi-même. Ce détachement est toujours joint à l'humilité.	93
Moyens d'arriver au détachement de toutes les choses d'ici-bas. — Éloge de la mortification et de l'humilité. — Une religieuse doit commencer par se	

- défaire de l'amour de ses aises et de l'attache à sa santé. — Générosité avec laquelle il faut embrasser les austérités de la règle.
- CHAP. XI. — De la mortification et notamment de celle qu'il faut acquérir en maladie 99
- Combien l'on doit éviter de se plaindre pour des maux légers. — Une religieuse montrera-t-elle moins de courage que tant de personnes du monde qui se voient obligées de souffrir en silence ? — Il faut savoir s'affranchir des exigences du corps.
- CHAP. XII. — Combien celui qui aime Dieu véritablement doit faire peu de cas de la vie et de l'honneur 103
- De la mortification intérieure. — Du renoncement à notre volonté. — Bonheur qui accompagne cette abnégation. — Avec quel soin il faut bannir de son esprit l'attache à l'honneur et le désir des prééminences. — Ravages que cause une conduite contraire.
- CHAP. XIII. — Comment on doit fuir les maximes et les raisonnements du monde, pour s'attacher à la raison véritable 110
- Une religieuse doit éviter les honneurs et embrasser l'humilité. — La sainte avertit les personnes qui, sans être dans ces dispositions, voudraient se fixer à Saint-Joseph d'Avila, qu'elles y trouveraient un enfer dès ce monde. — Bonheur qu'y goûtent au contraire les religieuses détachées.
- CHAP. XIV. — A quel point il importe de ne pas recevoir à la profession les personnes qui n'ont pas les dispositions mentionnées plus haut. 116
- Pour admettre un sujet, il faut lui reconnaître un jugement droit. — Grands inconvénients qu'entraîne le manque de rectitude dans le jugement. — On ne doit pas craindre de rendre à leur famille les novices qui n'ont point les dispositions voulues. — Avantage qu'il y a pour un monastère à ne point recevoir de dot.
- CHAP. XV. — Combien il est avantageux de ne pas s'excuser, lors même qu'on se voit condamné sans sujet 119
- La sainte s'accuse de n'avoir pas encore acquis l'humilité véritable. — Elle montre les grands avantages qu'on retire de ne point s'excuser. — Elle demande à Dieu pour elle-même une vertu d'un si haut prix. — Comment le Seigneur prend en main la défense des âmes qui se taisent devant leurs accusateurs. — On acquiert par cette voie une haute liberté d'esprit.
- CHAP. XVI. — Différence qui doit exister pour la perfection de la vie entre les contemplatifs et ceux qui se contentent de l'oraison mentale. Comment Dieu élève quelquefois à la contemplation parfaite une âme livrée à la dissipation et quelle en est la cause. Ce chapitre et le suivant méritent une grande attention 126
- Il faut, pour arriver à la contemplation, s'efforcer d'acquérir les vertus à un degré éminent. — Dieu accorde parfois des faveurs surnaturelles à des

Âmes dénuées de vertus, afin de les attirer à lui. — Ces âmes, si elles répondent à de telles avances, atteindront un haut degré de perfection. — Comment Dieu se fait le défenseur de celles qui lui appartiennent. — Sainte hardiesse que la sainte désire voir dans ses filles.

CHAP. XVII. — Toutes les âmes ne sont pas propres à la contemplation et quelques-unes n'y arrivent que fort tard. Le vrai humble doit marcher avec joie dans le chemin par lequel le Seigneur le conduit. 132

Avant de traiter de la contemplation, la sainte insiste encore sur l'humilité. — Toutes les âmes ne sont pas contemplatives. — Celle qui ne sera pas conduite par cette voie pourra égaler, et même surpasser les autres en perfection. — La voie la plus sûre est celle de l'humilité, de la mortification et du détachement. — Il faut marcher avec joie par celle que Dieu a choisie pour nous.

CHAP. XVIII. — Combien les souffrances des contemplatifs surpassent celles des personnes qui sont dans la voie active. Ces dernières trouveront dans ce qui est dit ici une source de consolations . . . 138

Grandeur des souffrances par lesquelles passent les âmes contemplatives. — Dieu les fortifie par les délices spirituelles. — La sainte déclare à ses filles qu'elles doivent toutes se présenter devant Dieu à l'oraison, afin qu'il dispose d'elles selon son bon plaisir. — Les contemplatifs doivent, dans la grande bataille de la vie spirituelle, porter haut l'étendard de l'humilité. — La mortification, l'humilité et l'obéissance sont les trésors de la vie religieuse. — Chaque religieuse doit travailler de tout son pouvoir à les acquérir.

CHAP. XIX. — De l'oraison. Conseils aux âmes qui ne peuvent discuter avec l'entendement . . . 145

Les personnes qui peuvent appliquer leur esprit à la méditation trouvent dans cette voie repos et sécurité. — Souffrances de celles qui ne peuvent méditer. — La contemplation est une fontaine d'eau vive où Dieu désaltère les âmes en cette vie. — Propriétés admirables du feu de l'amour divin. — L'eau purifie, rafraîchit, étanche la soif : l'union divine opère les mêmes effets dans l'âme. — On peut arriver à être submergé dans cette eau céleste. — Écueils à éviter. — Pourquoi la sainte nous montre le terme avant de nous ouvrir la voie.

CHAP. XX. — D'une façon ou d'une autre les âmes reçoivent toujours quelque consolation dans le chemin de l'oraison. Les sœurs dans leurs entretiens doivent souvent revenir sur cette vérité . . . 158

Jésus-Christ appelle toutes les âmes à venir boire à la fontaine de vie. — Aucune ne se voit entièrement privée de consolation dans le chemin de l'oraison. — Courage avec lequel les âmes doivent y entrer. — Jamais elles n'auront à regretter d'y avoir fait les premiers pas. — Avec quel zèle la sainte veut que ses filles engagent le prochain à entrer dans ce chemin. — Elles doivent éviter de prendre le langage des personnes avec qui elles conversent, mais plutôt leur enseigner le leur.

- CHAP. XXI. — Combien il importe d'entrer dans ce chemin de l'oraison avec une ferme détermination, et de mépriser les difficultés que le démon nous suscite 164

Il faut se disposer à persévérer inébranlablement dans le chemin de l'oraison. — Mépriser les frayeurs qu'on cherche à nous inspirer sur les prétendus dangers qui s'y rencontrent. — La sainte se propose de fonder sur le *Pater* quelques avis destinés aux âmes qui ne peuvent s'appliquer à la méditation. — Les religieux doivent allier l'oraison mentale à la vocale. — Comment on cherche à détourner les âmes du chemin de l'oraison. — Les amis de Dieu doivent déjouer ces manœuvres par leurs paroles et par la sainteté de leur vie.

- CHAP. XXII. — Ce que c'est que l'oraison mentale. 171

Il est impossible de bien s'acquitter de la prière vocale sans y joindre l'oraison mentale. — Respect avec lequel il faut s'approcher de la Majesté divine dans la prière. — Les épouses de Jésus-Christ doivent s'appliquer soigneusement à bien connaître leur Époux, afin d'apprendre à se rendre agréables à ses yeux.

- CHAP. XXIII. — Combien il importe à celui qui est entré dans le chemin de l'oraison de ne pas retourner en arrière. On insiste sur le courage avec lequel il faut s'engager dans la carrière 177

La sainte apporte des raisons pressantes pour montrer qu'il faut entrer dans le chemin de l'oraison avec une ferme résolution d'y persévérer. — Comment Notre-Seigneur ne laisse jamais mourir de soif dans ce chemin spirituel. — Il fait lui-même presque tous les frais du voyage. — La sainte invite toutes les âmes à tenter l'entreprise.

- CHAP. XXIV. — Ce qu'il faut faire pour bien prier vocalement et combien la prière mentale est intimement liée à la vocale 182

Pour bien prier, il faut d'abord savoir à qui l'on s'adresse. — Il faut se séparer des objets extérieurs. — Souffrances causées par les distractions. — L'âme doit se tenir devant Notre-Seigneur comme un disciple devant son maître.

- CHAP. XXV. — Des grands avantages que l'âme retire de la prière vocale bien faite, et comment de cette prière Dieu élève quelquefois une âme aux faveurs surnaturelles. 187

De quelle manière l'âme peut passer soudain de la prière vocale à l'oraison surnaturelle. — Ce qui distingue la contemplation de l'oraison mentale. — La sainte renvoie ses filles à ce qu'elle a dit de la contemplation dans la Relation de sa Vie. — Elle assure que Dieu ne leur refusera pas une aussi grande faveur, si elles marchent généreusement dans la voie qu'elle leur a tracée.

- CHAP. XXVI. — Comment il faut recueillir son esprit, et des moyens d'y parvenir. Ce chapitre est très utile pour les personnes qui commencent à faire oraison 190

Le meilleur moyen de se recueillir est de demeurer dans la compagnie de Notre-Seigneur. — La sainte invite les âmes incapables de la méditation, à

fixer les yeux sur le divin Maître dans les différents mystères de sa vie. Elle leur conseille de s'aider d'images dévotes et de livres de piété.

- CHAP. XXVII. — Du grand amour que nous a témoigné Notre-Seigneur dans les premières paroles du *Pater noster*. Les âmes qui veulent être vraies filles de Dieu ne font aucun cas de la noblesse de la naissance 197

La sainte commence à expliquer les paroles du *Pater*. — Faveur immense que Jésus-Christ nous a faite en nous rendant les enfants de son divin Père. — Que les avantages de la naissance sont peu de chose auprès du titre inestimable d'enfant de Dieu. — Avec quel amour nous devons nous jeter dans les bras de notre Père céleste.

- CHAP. XXVIII. — Ce que c'est que l'oraison de recueillement, et de quelques moyens de s'y accoutumer. 202

C'est en nous-mêmes que nous devons aller chercher notre divin Père. — C'est là que dans une respectueuse confiance nous devons nous entretenir avec lui. — De l'oraison de recueillement. — Ses excellents effets. — Nous avons au-dedans de nous un palais magnifique où réside le Roi de gloire, et notre cœur est le trône où il est assis. — L'essentiel est de rendre le Seigneur maître absolu de ce palais. — Il faut le vider des bagatelles qui le remplissent.

- CHAP. XXIX. — Autres moyens de parvenir à l'oraison de recueillement. Nous devons nous mettre peu en peine d'avoir les bonnes grâces de nos supérieurs 211

La sainte, dans une digression, montre à ses religieuses qu'elles doivent s'applaudir d'être humiliées avec Jésus-Christ. — Si elles n'ont point la bienveillance de leurs supérieurs, elles recevront plus abondamment les consolations divines. — Divers avis pour accoutumer suavement son âme à l'oraison de recueillement.

- CHAP. XXX. — Combien il est important de comprendre ce que l'on demande dans l'oraison. Application à l'oraison de quiétude de ces paroles du *Pater noster*: *Sanctificetur nomen tuum. Adveniat regnum tuum*. Nature de cette oraison. 216

Pourquoi Notre-Seigneur nous a marqué en particulier les demandes que nous devons adresser à son Père. — Ce que nous demandons par ces paroles du *Pater*. — Dès l'exil notre âme peut aimer Dieu de l'amour dont on l'aime dans le ciel. — Quelques âmes reçoivent ici-bas un avant-goût des récompenses célestes. — De l'oraison de quiétude. — Comment elle peut s'unir à la prière vocale.

- CHAP. XXXI. — Développement de l'oraison de quiétude et avis pour les personnes qui en sont gratifiées. Cette matière demande une grande attention. 222

Nature de l'oraison de quiétude. — Son excellence et ses effets. — L'âme, tout en jouissant de cette faveur, a quelquefois la liberté de s'employer à ce

qui est du service de Dieu. — Comment doivent se conduire les personnes favorisées de cette grâce. — Dieu les destine à de grandes choses. — Malheur de celles qui laissent perdre une si précieuse faveur.

CHAP. XXXII. — Explication de ces paroles du Pater noster : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra*. Combien l'on mérite en prononçant ces paroles dans une disposition généreuse et quelle récompense l'on en reçoit de Dieu 233

Par ces paroles du *Pater*, Jésus-Christ offre notre volonté à Dieu son Père. — Grandeur de cette offrande. — Nous devons, en prononçant ces paroles, être bien pénétrés de ce qu'elles signifient. — La volonté de Dieu est de nous associer à la croix de son Fils. — Seules, les âmes qui ont fait au Seigneur le don de leur volonté sont admises à boire à la fontaine de vie. — Libéralité de Dieu à leur égard.

CHAP. XXXIII. — Du grand besoin que nous avons de voir exaucée cette demande que nous faisons dans le Pater noster : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* 242

C'est pour nous aider à accomplir nos engagements envers Dieu que Jésus-Christ nous donne le pain de l'Eucharistie. — Excès d'amour qui éclate dans un tel don. — Douleur de la sainte à la vue des outrages auxquels Jésus-Christ est en butte dans le Sacrement de son amour. — Elle exhorte ses filles à répondre dignement à un si grand bienfait.

CHAP. XXXIV. — Suite du même sujet. Pensées qui peuvent très utilement occuper une âme après la communion. 247

Ce que l'on peut entendre par le mot : aujourd'hui. — Le don de l'Eucharistie rend légères toutes nos épreuves. — Après un tel don, nous devons éloigner tout souci du pain matériel. — Effets que l'Eucharistie produit parfois sur nos corps. — Combien sont précieux les instants qui suivent la communion. — De quelle manière nous devons les mettre à profit.

CHAP. XXXV. — Fin du même sujet. Élévation au Père Éternel. 256

De la communion spirituelle. — La sainte engage ses filles à s'unir à elle pour élever la voix en faveur de Jésus-Christ caché sous les voiles eucharistiques. — Elle s'adresse au Père éternel et lui représente les profanations dont le corps de son Fils est l'objet de la part des hérétiques. — Elle le conjure de mettre fin à tant de maux et d'apaiser la tempête qui agite le vaisseau de l'Église.

CHAP. XXXVI. — Explication de ces paroles : *Dimitte nobis debita nostra*. 260

Nécessité du pardon des offenses. — Combien dans le monde on sait peu ce que c'est que le véritable honneur. — Erreur où tombent à ce sujet les religieux eux-mêmes. — L'oubli des injures est la vraie marque qui distingue les faveurs divines.

CHAP. XXXVII. — De l'excellence du *Pater noster* et des nombreux sujets de consolations que nous y trouvons 270

Le *Pater* répond au besoin de toutes les âmes, quelque degré qu'elles aient atteint dans la vie spirituelle. — Sincérité avec laquelle nous devons traiter avec Dieu. — Jésus-Christ rappelle aux âmes favorisées de grandes grâces qu'elles ont encore des ennemis à combattre. — Ces âmes ont plus besoin que les autres d'être sur leurs gardes et d'implorer le secours de leur Père céleste.

- CHAP. XXXVIII. — Combien nous avons besoin de supplier le Père Éternel de nous accorder ce que renferme cette demande : *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo*. Exposé de quelques tentations. Ce sujet mérite une attention spéciale 274

Les parfaits, loin de redouter les tentations, les persécutions et les combats, les désirent et les appellent. — Les tentations perfides et cachées sont les seules qu'ils doivent craindre. — Quelques tentations particulières, et comment on les surmonte.

- CHAP. XXXIX. — Suite du même sujet. Avis relatifs à diverses tentations et moyens de s'en délivrer 283

Des artifices par lesquels le démon cherche à nous inspirer une fausse humilité, un zèle indiscret pour la pénitence et une confiance présomptueuse. — Moyens de s'en délivrer. — Égarement du monde qui condamne le chemin de l'oraison parce qu'il voit de temps à autre un serviteur de Dieu tomber dans l'illusion.

- CHAP. XL. — Comment, en ayant soin de marcher toujours dans l'amour et la crainte de Dieu, nous serons en sûreté parmi les tentations si nombreuses qui nous environnent. 288

Amour et crainte de Dieu. — Marques auxquelles on peut reconnaître qu'on possède l'amour de Dieu. — Frayeurs par lesquelles le démon cherche à détourner les âmes de s'engager dans le chemin de l'oraison. — Biens immenses que l'amour divin apporte avec lui. — Malheur de ceux qui sortent de ce monde sans avoir cet amour.

- CHAP. XLI. — De la crainte de Dieu et avec quel soin nous devons éviter les péchés véniels 294

Marques auxquelles la crainte de Dieu se reconnaît dans une âme. — Combien il faut la désirer et s'efforcer de l'acquérir. — Lorsqu'elle est acquise, on doit éviter la contrainte et se conduire avec une sainte liberté.

- CHAP. XLII. — Explication des dernières paroles du *Pater noster* : *Sed libera nos a malo*. 302

Les contemplatifs demandent à Dieu de les retirer de cette vie. — Ardeur avec laquelle la sainte aspire elle-même au bonheur du ciel. — Elle loue Notre-Seigneur d'avoir renfermé dans le *Pater* tant d'enseignements propres à guider les âmes dans le chemin spirituel. — Elle lui rend grâce de lui avoir enseigné ce qu'elle devait dire à ses filles pour leur instruction.

- Approbation donnée par le père Bañez à la seconde rédaction du *Chem*in de la Perfection 309

LES EXCLAMATIONS

	Pages
Introduction aux Exclamations.	313
Exclamation première	321
Exclamation deuxième.	323
Exclamation troisième.	325
Exclamation quatrième.	328
Exclamation cinquième	330
Exclamation sixième.	332
Exclamation septième	334
Exclamation huitième	336
Exclamation neuvième.	338
Exclamation dixième.	340
Exclamation onzième.	342
Exclamation douzième	344
Exclamation treizième	348
Exclamation quatorzième.	350
Exclamation quinzième	353
Exclamation seizième	355
Exclamation dix-septième	358

LES PENSÉES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Introduction aux Pensées sur le Cantique des Cantiques.	365
Prologue de la sainte.	391
CHAP. I ^{er}	393
Respect avec lequel il faut lire les paroles de Dieu dans l'Écriture. — Les femmes ne doivent point s'épuiser l'esprit à vouloir les comprendre. — But de la sainte en écrivant ces pages.	
CHAP. II	403
Paix trompeuses offertes à l'âme par le monde, la chair et le démon. — Sainteté de l'état religieux, qui conduit à la paix véritable, sollicitée par l'Épouse des Cantiques.	

	Pages
CHAP. III.	426
Paix véritable que Dieu accorde à l'âme. — Force qui lui est en même temps communiquée. — Charité héroïque dont les amis de Dieu nous ont donné l'exemple. — Intimité de l'union que Dieu contracte ici-bas avec les âmes.	
CHAP. IV.	436
Oraison de quiétude. — Suavités qu'on y goûte. — Oraison d'union. — Les jouissances terrestres n'ont aucune proportion avec les délices divines. — L'âme élevée à cette oraison peut dire avec vérité que son Bien-Aimé est à elle et qu'elle est à Lui. — Elle se détermine à réaliser pour Lui de grandes choses.	
CHAP. V.	444
Encore l'oraison d'union. — L'âme à l'ombre de la Divinité. — L'Esprit-Saint médiateur entre l'âme et Dieu. — Magnificences de la miséricorde divine. — L'âme, nourrie des fruits que lui présente son Bien-Aimé, comprend qu'elle doit travailler et souffrir pour Lui.	
CHAP. VI.	449
Les dons de Dieu surpassent nos désirs. — Sainte ivresse où plonge l'union divine. — Ce que c'est que l'amour. — L'âme mérite-t-elle pendant la suspension des puissances? — Ignorance où elle reste relativement à la faveur de l'union. — Quelques âmes se voient élevées à l'oraison d'union et enrichies de biens immenses en fort peu de temps. — Effets produits par l'oraison d'union.	
CHAP. VII.	438
L'Épouse demande la faveur de souffrir et de travailler pour Dieu et le prochain. — Fruits admirables que font dans l'Église les âmes favorisées de l'union divine et dégagées de tout intérêt propre. — La Samaritaine, exemple des âmes qu'embrase l'amour du prochain. — Ceux qui commencent à goûter les joies divines ne comprennent pas la voie sublime que suivent les âmes livrées à la charité fraternelle. — Quand Dieu les aura suffisamment nourris du lait céleste, il les appliquera à des choses plus hautes. — La sainte rappelle le but qu'elle s'est proposé en commençant cet écrit et déclare qu'il y aurait témérité de sa part à s'étendre davantage.	

AVIS DE SAINTE TÉRÈSE

Introduction aux Avis	469
Avis	473

PRIÈRE DE SAINTE TÉRÈSE

Remarques préliminaires.	483
Prière pour demander l'amour de Dieu et du prochain.	487

DOCUMENTS RELATIFS A SAINTE TÉRÈSE
ET A SES ÉCRITS

	Pages.
Docum. 21. — Lettre de don Teutonio de Bragance aux religieuses de la réforme de sainte Térèse	491
Docum. 22. — Lettre du père François de Ribera adressée à Marie du Christ, carmélite de Valladolid, probablement en 1586.	496
Docum. 23. — Les Ermitages de Saint-Joseph d'Avila, d'après la sœur Térèse de Jésus	499
Docum. 24. — Reconnaissance d'une première copie des Pensées sur le Cantique des Cantiques. Albe, 1760.	503
Docum. 25. — Reconnaissance d'une deuxième copie des Pensées sur le Cantique des Cantiques et attestation d'authenticité d'une transcription nouvelle. Consuegra, 1739	507
Docum. 26. — Reconnaissance d'une troisième copie des Pensées sur le Cantique des Cantiques et attestation d'authenticité d'une transcription nouvelle. Baeza, 1739	509
Docum. 27. — Reconnaissance d'une quatrième copie des Pensées sur le Cantique des Cantiques et attestation d'authenticité d'une transcription nouvelle. Désert de Las Nieves, 1760	512

INDEX

Index des matières spirituelles traitées dans le tome V des Œuvres de sainte Térèse.	517
Index des personnages dont il est fait mention dans le tome V des Œuvres de sainte Térèse.	524

ERRATA

P. 15, l. 17, *au lieu de* : contenu, *lisez* : contenue.

P. 164, l. 8, *au lieu de* : religieuses, *lisez* : religieux.

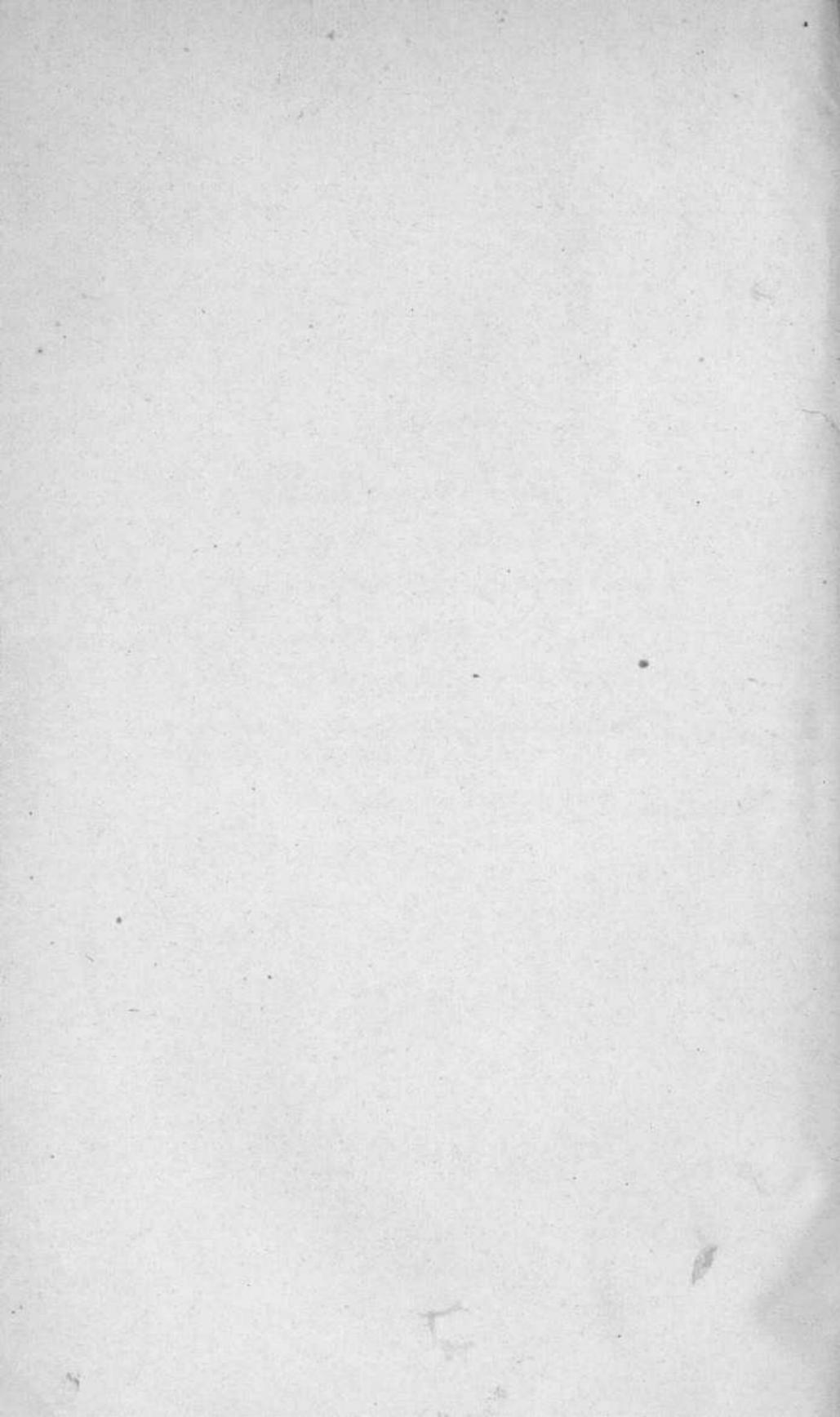
P. 187, l. 2, *au lieu de* : de cette façon, *lisez* : de cette prière.

P. 406, l. 23, *au lieu de* : aiguille, *lisez* : épingle.

P. 418, l. 11, *au lieu de* : valent, *lisez* : vaillent.

P. 429, l. 20, *au lieu de* : les femmes pour la plupart sont de ce nombre, *lisez* : ces personnes, pour la plupart, sont des femmes.

P. 440, l. 13 et l. 16, *au lieu de* : ils, *lisez* : elles.



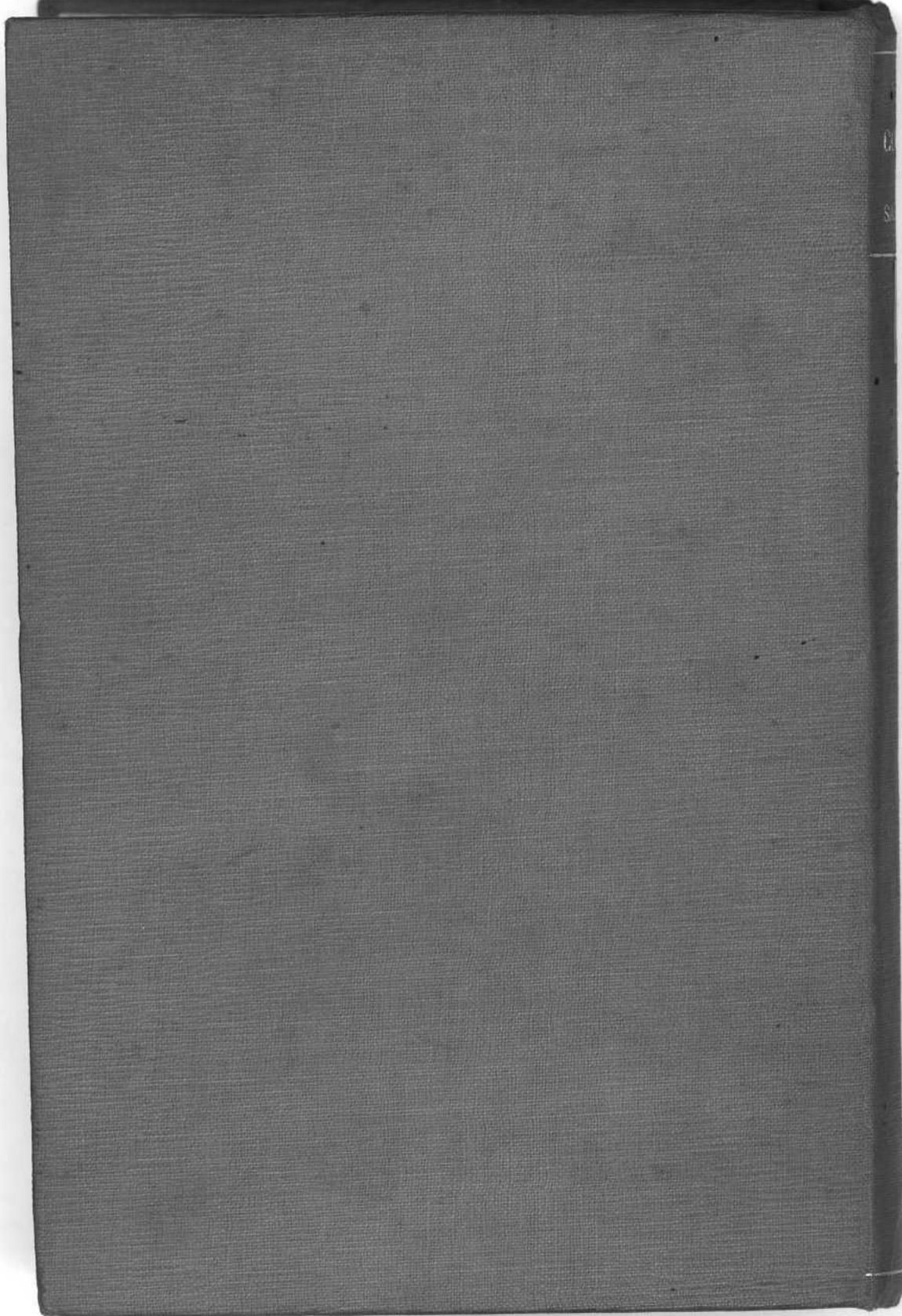
MÁRQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús

Número.....	187	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	1	Precio de adquisición.	»
Tabla.....	3	Valoración actual.....	»



ŒUVRES
COMPLÉTES
DE
SAINTE TÉRÈSE

87.

5